

D'Arthur Buies à Gabrielle Roy, une histoire littéraire du reportage au Québec (1870-1945)

**Thèse en cotutelle
Doctorat en études littéraires**

Charlotte Biron

Université Laval
Québec, Canada
Philosophiæ doctor (Ph. D.)

et

Université Paul Valéry Montpellier 3
Montpellier, France

RÉSUMÉ

À la fin du XIX^e siècle, la naissance du journal d'information et du reportage au Canada français contribue à l'émergence d'une littérature de terrain. Au confluent d'échanges, de circulations et d'influences, l'écrivain journaliste canadien-français circule sur le territoire peu peuplé et vaste d'une population francophone éparpillée, un contexte à des kilomètres de la scénographie aventurière qui a nourri le genre et ses fictions les plus connues ailleurs en Occident. Cette thèse s'intéresse à cette forme en dehors des genres canoniques, une littérature qui s'étend des « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer » d'Arthur Buies jusqu'aux « Peuples du Canada » de Gabrielle Roy, en passant par l'enquête sur les Franco-Américains de Jules Fournier et par l'incursion chez les draveurs d'Eva Senécal. En amont, c'est la densité introspective des voyages d'Arthur Buies dans les années 1870 qui incarne l'ancêtre du grand reportage au Québec, tandis qu'en aval, c'est la lucidité et l'intimisme de l'écriture de Gabrielle Roy à travers le Canada qui constituent l'aboutissement de ce corpus encore largement méconnu. De fait, la thèse interroge précisément l'absence du reportage dans l'histoire de la littérature québécoise à travers l'idée d'un décalage entre la pratique littéraire du reportage au Québec et les définitions les plus répandues du grand reportage français ou du journalisme littéraire américain. En analysant les spécificités d'un corpus en contrepoint d'une toile mondiale complexe, l'étude jette ainsi un éclairage sur les raisons qui ont contribué à l'oubli du reportage, suggérant du même mouvement qu'une telle fragilité recouvre aussi sans doute la singularité même d'un corpus à l'intersection de la culture littéraire et du désordre du monde.

ABSTRACT

At the end of the 19th century, the birth of the commercial newspaper contributed to the emergence of a new genre, the reportage, and the development of literary journalism in the Western World. Yet, newspapers in French Canada evolved in a particular context, very different from the more adventurous settings that contributed to reportage's impressive reputation in North American and French culture. In Quebec, journalists traveled and worked on a vast territory sparsely populated by the French-speaking population. This thesis shed lights on this context and presents the history of literary journalism in the province, from Arthur Buies's "Deux mille deux cents lieues en chemin de fer" to Gabrielle Roy's "People of Canada", including lesser-known works such as Jules Fournier's pieces on the Franco-Americans and Eva Senécal's incursion into the lives of log drivers. From the 1870s to the 1940s, the study of reportage reveals a great number of articles, most of them unknown, published in different newspapers. The absence of reportage from the history of literature is at the heart of this thesis. By examining literary journalism in French Canada alongside the most widely used definitions of the "grand reportage" and American literary journalism, this study highlights some of the reasons that account for this absence, suggesting at the same time that the fragility of the corpus also encompasses the uniqueness of this body of work located at the intersection of literary culture and field journalism.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé.....	ii
Abstract.....	iii
Table des matières.....	iv
Note sur l'usage des sources.....	viii
Liste des figures.....	ix
Remerciements.....	xi
INTRODUCTION.....	1
<i>Arrêt sur image.....</i>	<i>1</i>
Un corpus littéraire.....	2
Le reportage dans l'histoire de la littérature québécoise.....	8
Un terrain en creux.....	23
Approche pour une histoire du reportage littéraire.....	27
Plan de l'analyse.....	31
CHAPITRE 1 : ENTRE LE JOURNAL ET LA LITTÉRATURE.....	33
Le reportage comme écriture du réel.....	33
De l'élite aux masses.....	33
Du discours au récit.....	37
Modalités génériques du reportage.....	43
<i>La question du référent.....</i>	<i>43</i>
<i>Le sujet-écrivain.....</i>	<i>46</i>
<i>L'espace-temps du reportage : l'actualité.....</i>	<i>50</i>
Définir le reportage en régime littéraire.....	54
À l'origine d'un croisement.....	60
Le journalisme littéraire américain.....	60
<i>Un continent sauvage.....</i>	<i>63</i>
<i>La Guerre de Sécession.....</i>	<i>67</i>
<i>Les nouveaux journalismes.....</i>	<i>69</i>
Le grand reportage français.....	74
<i>Des confins du monde au fin fond du réel.....</i>	<i>75</i>
<i>Le grand reportage et la guerre.....</i>	<i>79</i>
<i>La bibliothèque et le reporter.....</i>	<i>81</i>
Le territoire du reportage québécois.....	85
Où est le poète du Saint-Laurent ?.....	86
Une sphère publique francophone.....	91
1870 : la naissance du journal d'information.....	95
<i>Confluences.....</i>	<i>100</i>
CHAPITRE 2 : DES VOYAGEURS DANS LES JOURNAUX (1870-1890).....	102
Le récit de voyage en journal.....	106
De la <i>Revue canadienne</i> au magazine illustré.....	109
Le voyage dans les journaux d'information.....	113
« <i>Le dernier lien entre le vieux et le nouveau journalisme est disparu</i> ».....	<i>115</i>
<i>Ce que le voyageur dit du reporter.....</i>	<i>118</i>
Motifs du voyage journalistique.....	120
<i>Pèlerinages et colonisation.....</i>	<i>120</i>
<i>Des correspondants à l'étranger.....</i>	<i>124</i>
<i>Des femmes voyagent.....</i>	<i>129</i>
Le voyageur et le lecteur.....	131
(Re) présentation de soi.....	132
<i>La solitude d'Arthur Buies.....</i>	<i>135</i>
<i>Le pluriel des voyageuses.....</i>	<i>137</i>
« Au lecteur, mon ami ».....	138
L'Étranger.....	143

<i>Edmond de Nevers à Berlin : les débuts d'un journalisme d'immersion</i>	145
De toutes ces lieues parcourues	148
Une aventure de papier	149
<i>La nostalgie du voyageur</i>	152
À toute vapeur	158
<i>Le journal dans le journal</i>	160
<i>Une « littérature de la route »</i>	163
Une poétique du seuil.....	166
<i>« les Canadiens sont mieux en Canada »</i>	166
<i>Les récits de la colonisation</i>	169
<i>Au pays des ouananiches</i>	172
<i>Le voyage dans le journal et la fin du vieux journalisme</i>	175
CHAPITRE 3 : DU RAPPORTEUR AU REPORTER (1890-1910)	178
Le développement d'une culture de la représentation	184
Le sale reportage	187
Les élites lettrées et le réel	193
<i>Une démarche empirique : Léon Gérin, Hector Berthelot et Jules Fournier</i>	194
<i>Hors du livre, le réel hétérodoxe du journal</i>	199
Du voyage à l'évènement.....	203
<i>Des missionnaires aux chroniqueuses sur le terrain</i>	207
<i>Le reportage-évènement</i>	210
Le reporter et la chroniqueuse au tournant du siècle	214
Portrait du reporter par Omer Héroux.....	215
Quand les chroniqueuses font du reportage	218
<i>Trois chroniqueuses « croquées » au lac Saint-Jean</i>	221
<i>« Et la toilette de ces dames ? »</i>	227
L'univers social du reportage.....	230
<i>Le reporter et la foule</i>	230
<i>Identité I : les colons</i>	234
<i>Identité II : les exilés</i>	238
Un reportage d'occasion	240
Deux Canadiens français courent autour du monde.....	244
Un art de la reconstitution	249
<i>Les Expositions</i>	251
<i>« À New York, on sent Paris »</i>	255
Un paysage préservé	257
<i>« Nul bruit ne nous vient de l'extérieur »</i>	262
<i>De la difficulté de produire du spectaculaire</i>	264
CHAPITRE 4 : ENTRE TERRAIN ET TERROIR (1910-1930)	267
Enquêtes et littérature du terroir	272
Le grand reportage est français et américain.....	276
Romans du journalisme et littérature régionaliste.....	279
<i>Le Débutant</i>	280
<i>L'envers du journalisme</i>	281
<i>Anne Mérial</i>	282
<i>Accumuler ces « choses qui s'en vont »</i>	283
L'émergence du terrain	285
<i>La multiplication des enquêtes</i>	286
<i>Un terrain botanique et national</i>	288
Figures du grand reporter avant la lettre	291
Les professionnels du reportage.....	292
<i>L'envoyé spécial Gilbert LaRue</i>	292
<i>Les reporters en vacances ou en voyage de groupe</i>	297
<i>La femme journaliste</i>	301
Militaire, aventurier et folkloriste sur le terrain	307
<i>Du journal à l'armée : Émile Ranger et Paul Caron</i>	307
<i>L'icône Auguste Fortier « épris d'aventures nouvelles »</i>	316

<i>L'ethnographe Marius Barbeau</i>	320
Le reportage comme un conte	323
Le reporter en conteur	324
Des effets de fiction	328
<i>Commencer dans le noir</i>	328
<i>Un décor irréaliste</i>	331
<i>Des personnages</i>	334
Le cri magnétique de l'Ouest ou l'aventure encore intacte du reportage	340
CHAPITRE 5 : DES VOIX SUR LE TERRITOIRE (1930-1945)	343
La crise, la guerre et le grand reportage	349
Médias et régimes d'actualité	351
<i>Le reportage de guerre et le développement de la radio</i>	353
<i>Le Bulletin des agriculteurs, Paysana et Le Mauricien</i>	359
« Notre époque a inventé un genre littéraire »	365
<i>Des traces d'un discours historiographique sur le grand reportage</i>	367
« Car je suis avant tout journaliste » : la grande enquête d'Adrienne Choquette	371
<i>« Laissons les bibliothèques et regardons par la fenêtre »</i>	374
<i>Tu seras journaliste</i> : une première fiction sur le journalisme de terrain	376
Plonger dans le réel	381
<i>Franchir le seuil de l'enquête</i>	382
En immersion	384
<i>Eva Senécal chez les draveurs</i>	385
<i>Jean-Louis Gagnon chez les chômeurs de Valcartier</i>	387
Des séries d'« interviews »	391
<i>« La vie telle que la voient ces gens-là » de Gabriel Langlais</i>	391
<i>Les portraits de femmes de Germaine Guèvremont</i>	394
Territoire et altérité	396
<i>Montréal cosmopolite</i>	398
<i>Les « Peuples du Canada » de Gabrielle Roy</i>	399
Les lignes de fuite du reportage	406
<i>Adieu, Paris !</i> de Simone Routier.....	406
Anachronismes.....	412
<i>Un mythe persistant</i>	413
<i>La constance des saisons</i>	415
« <i>Le matériel desséché du passé</i> »	416
La tessiture des voix.....	419
<i>Recueillir des paroles et des silences</i>	419
<i>Quand le reportage rêve</i>	422
CONCLUSION	428
Synthèse	429
<i>Évolution d'un métadiscours</i>	429
<i>Résumer l'histoire littéraire du reportage</i>	430
Le présent du reportage.....	434
Des prolongements.....	439
BIBLIOGRAPHIE	442
Répertoire des textes à l'étude par chapitre	442
Des voyageurs dans les journaux : 1870-1890.....	442
Du rapporteur au reporter : 1890-1910	446
Entre terrain et terroir : 1910-1930	452
Des voix sur le territoire : 1930-1945	454
Autres documents	457
Fictions sur le journalisme	457
Divers	458
Références	460
Sur les textes du corpus.....	460

Sur les reportages de Gabrielle Roy.....	461
Sur l’histoire de la littérature et du journalisme au Québec.....	462
Presse et littérature aux États-Unis	470
Presse et littérature en France	472
Perspectives croisées sur le journalisme littéraire.....	475
Sources théoriques et critiques.....	476

NOTE SUR L'USAGE DES SOURCES

Les textes à l'étude ont souvent fait l'objet de plusieurs publications. Dans les cas de rééditions, les différentes versions (la parution en périodique, en recueil et les rééditions subséquentes, s'il y a lieu) ont toutes été consultées et les références de chaque version sont disponibles en bibliographie. En revanche, la source privilégiée pour les citations varie. Elle dépend des modifications qui ont été faites, de l'état des archives et du mode de publication. Par exemple, dans le cas d'un texte qui aurait été publié au même moment dans plusieurs périodiques, ce sont les rééditions en livre qui ont été privilégiées pour les références des citations.

Il faut consulter la bibliographie pour avoir les références complètes sur la parution des textes. Afin d'alléger la présentation des notes, le volume et le numéro du journal et de la revue ne sont pas dans les notes de bas de page. Pour éviter les confusions concernant les citations d'articles, les abréviations *op. cit.* et *ibid.* ont aussi été évitées au profit d'une répétition de la source (ne s'applique qu'aux articles à l'étude). Par ailleurs, certains modes de présentation typographique d'époque ont été conservés dans les citations. La mention du journal *La Presse*, par exemple, se lit dans les périodiques d'époque entre guillemets à l'anglaise ou entre guillemets droits : "La Presse".

LISTE DES FIGURES

Toutes les images de journaux proviennent de Bibliothèque et archives nationales du Québec, de la collection de microfilms et de la collection numérique.

- Figure 1** : Portrait de Jules Fournier accompagnant son article « La France moderne vue par un Canadien », *La Patrie*, 16 avril 1910, p. 9. p. 199
- Figure 2** : Portrait des trois chroniqueuses au Lac-Saint-Jean accompagnant l'article de Georgina Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29. p. 223
- Figure 3** : Portrait d'Ernest Tremblay et image accompagnant son article « Harlou ! Harlou! Sus au loup », *La Presse*, 15 janvier 1908, p.1. p. 238
- Figure 4** : Première page du journal *La Presse* annonçant le début de la course autour du monde le 28 mai 1901. p. 245
- Figures 5 et 6** : Deux portraits d'Auguste Fortier accompagnant deux de ses articles dans *La Presse* : « L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », 16 janvier 1917, p. 1 et « Un Canadien français chez les Hindous », 13 février 1909, p. 9. p. 318
- Figure 7** : Publicité pour la radio RCA dans *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 50. p. 353
- Figure 8** : Jean-Louis Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 19 octobre 1935, p. 4. p. 364
- Figure 9** : Couverture du *Bulletin des agriculteurs* annonçant un des grands reportages de Gabrielle Roy (avril 1945). p. 365
- Figure 10** : Photographie de Gabrielle Roy dans [s.n.], « Mlle Gabrielle Roy, *Radiomonde*, 1^{er} mars 1941, p. 16. p. 366
- Figure 11** : Le haut des deux premières pages de la présentation de la grande enquête d'Adrienne Choquette dans *Le Mauricien*, avril-mai 1938, p. 14-15. p. 372

Aux deux Louise

REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pas pu exister sans le soutien de mon directeur et de ma directrice, Guillaume Pinson et Marie-Ève Thériault, deux chercheurs exceptionnels. Travailler avec eux à Québec et à Montpellier a été un privilège. Ils m'ont transmis leur passion pour la littérature dans les journaux et un peu de leur audace devant ces grands corpus. Après les avoir côtoyés plusieurs années, je reste admirative devant leur amitié, devant cette façon qu'ils ont de travailler en équipe en dépit d'un système qui favorise souvent l'isolement dans la recherche. Durant toute la thèse, la gentillesse et la confiance qu'ils m'ont accordées ont été précieuses. Je veux ici leur témoigner ma gratitude la plus sincère.

Le travail que vous allez lire a également pris forme grâce à des lectrices et à des lecteurs généreux. Le résultat ne serait pas le même sans leur apport. Les contributions de Mylène Bédard et d'Isabelle Daunais ont été particulièrement déterminantes dans cette thèse. Elles m'ont aidée à donner au projet son sens et sa valeur au-delà du contexte académique. Pour sa lecture fine et généreuse de mon travail et pour son intérêt et sa confiance, je veux aussi remercier Jane Everett, qui a lu une partie de la thèse, mais dont le soutien compte depuis longtemps. Parmi ces contributions précieuses, je tiens également à exprimer ma reconnaissance envers Marie-Astrid Charlier, dont les questions et les remarques clairvoyantes lors des journées du comité de thèse ont enrichi mon travail. À Charles Beaudin qui a lu et commenté patiemment une partie de la thèse en chantier, je veux aussi dire un grand merci. Finalement, parce qu'il a corrigé ma thèse au complet en très peu de jours, je tiens à témoigner à mon grand-père André Biron mes remerciements (et mon admiration !).

Je veux également saluer ceux qui ont partagé le quotidien du doctorat à Montpellier, à Québec ou ailleurs – à travers les colloques, les séminaires, les jours passés à la BU de Paul-Valéry, le bureau 4448, la radio et les sous-sols de l'Université Laval. Catherine Parent, Alex Noël, Maria Aparecida Taboza, Marie-Ève Muller, Émilie Rioux, Laura Broccardo, Violaine Sauty et Fabien Meynier. Si on peut écrire une thèse sans devenir fou et sans mourir d'ennui, c'est assurément grâce à ces compagnons de route.

Ceux et celles qui entreprennent un doctorat savent que la thèse requiert une concentration indifférente et égoïste et je veux dire merci à mes amies Véronique Lafleur et à Camille Lamy, qui ont compris cette solitude peuplée d'idées, de joies, de détresse, de craintes et d'ambitions. Elles sont là depuis longtemps, indulgentes et indéfectibles présences. Je veux également remercier Olivier A. Savoie, qui a partagé avec moi les derniers kilomètres de la thèse et qui m'a encouragée infatigablement avec beaucoup de douceur, d'intelligence et d'amour.

À Michel Fortin, qui n'a jamais lu une ligne de cette thèse, mais qui en a compris dès le début l'importance et qui m'a encouragée en dépit du contexte, un immense merci.

Je ne trouverai pas tout à fait les mots pour remercier ma famille : Caroline Moisan, François Biron et Michel Biron. Leur soutien, leur bienveillance et leur admiration m'ont permis d'avancer en dépit des difficultés. Sans leur aide au fil des dernières années, parfois plus remplies qu'il ne l'aurait fallu, je n'aurais pas pu mener à terme ce travail. Je dois aussi mentionner Jean Robichaud et Isabelle Moisan, qui m'ont plus d'une fois offert leur sollicitude. À toute ma famille, je vous remercie du fond du cœur.

Enfin, pour conclure, je veux dire un mot sur les deux Louise à qui je dédie cette thèse. Louise Langelier Biron et Louise Galipeault Moisan sont mes grands-mères. La première a été professeure en criminologie à l'Université de Montréal. Pendant mes études, elle m'a souvent accueillie chez elle, m'offrant un lieu de repos sur le bord du fleuve en Gaspésie. La seconde a été Juge à la Cour de la jeunesse du Québec. Elle m'a encouragée durant toutes mes études. Elle est morte à la fin de l'été 2019. Ces deux femmes exceptionnelles sont pour moi une source d'inspiration.

*

Je veux aussi dire que cette thèse a bénéficié du soutien financier de Bibliothèque et Archives nationales, du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada et du Fonds de recherche du Québec – Nature et technologies. Ces organismes m'ont permis de me consacrer entièrement au travail que vous allez lire.

INTRODUCTION

Arrêt sur image

Je suis à Fort Saint-John, village de chantiers et de tentes qui n'était hier qu'un comptoir de pelleteries, à soixante milles du chemin de fer, à six cent dix milles au nord d'Edmonton première étape sur la route de l'Alaska.

Gabrielle Roy, « Laissez passer les "jeeps"¹ »

Au nord de la Colombie-Britannique, Gabrielle Roy marque sa présence sur le terrain, et dans ses mots se profile un paysage, mais aussi un moment qui rapprocherait l'écriture le plus possible du réel. La citation, avec ses déictiques, presse le lecteur et la lectrice de croire qu'il y a presque simultanéité, que la reporter prend des notes au moment où s'accomplissent ses observations, qu'elle n'est pas en retrait du monde en train de recomposer la scène. Elle nous place dans l'endroit où elle consigne son expérience, au milieu d'une ville en construction, au milieu des aspérités d'un monde extérieur dont elle cherche l'expression la plus représentative, les détails les plus signifiants, les existences les plus caractéristiques. « Je suis à Fort Saint-John », écrit-elle, en pointant l'endroit sur la carte de l'Amérique du Nord. Or, en une phrase, elle inscrit aussi ce point entre deux espaces-temps : deux temporalités qui se distinguent du présent d'énonciation. Au présent de l'écriture et de l'observation du territoire se substitue en effet cette oscillation entre le passé du lieu qui « n'était hier qu'un comptoir de pelleteries » et l'avenir du territoire fantasmé, celui d'un chemin à venir vers le nord, « première étape de la route l'Alaska ». Le présent se loge ainsi entre le mythe du continent et l'horizon qui défile vers l'avant.

Lorsqu'elle publie ces lignes en 1942, Gabrielle Roy n'est pas encore romancière, mais elle est déjà connue comme reporter dans le milieu journalistique et culturel. Roy écrira plus tard que la force de ses textes journalistiques repose sur une « observation serrée des choses² » qui permettra à l'écriture d'atteindre, au début du parcours de l'écrivaine, une « certaine consistance³ ». Les reportages de Roy sont publiés en journal et ils reposent sur une restitution factuelle du monde, mais ils relèvent aussi d'une enquête prolongée sur

¹ Gabrielle Roy, « Laissez passer les "jeeps" », *Le Canada*, 24 novembre 1942, p. 5.

² *Id.*, *La détresse et l'enchantement*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Boréal Compact », 1996 [1984], p. 505.

³ *Ibid.*

le terrain et d'un récit sensible écrit au « je ». En ce sens, ils concrétisent une forme de croisement entre le journal et la littérature. Or, ces caractéristiques ne décrivent pas seulement l'écriture de Roy. Elles définissent un vaste ensemble de textes. En écrivant sur le terrain, Roy poursuit la même démarche que bien d'autres écrivains et écrivaines avant elle qui ont aussi privilégié l'observation du réel. Le chercheur Pierre Rajotte relève déjà dans les récits de voyage de la fin du XIX^e siècle et plus spécifiquement chez Arthur Buies ce discours « obéissant à la démarche du géographe ou du "reporter" qui observe⁴ ». La présente thèse entend proposer une première étude sur ces textes qui sont parus entre 1870 et 1945, c'est-à-dire sur le reportage dans la littérature québécoise.

Un corpus littéraire

L'histoire littéraire du reportage est celle d'une forme situant l'écrivain au plus près du réel, dans un désir maintes fois renouvelé depuis la naissance des journaux d'information de capter et d'enregistrer le monde. À partir de la fin du XIX^e siècle, un peu partout en Occident, des reporters sillonnent routes, villages, villes et continents, à l'affût d'évènements, de crimes, de drames, d'accidents et de catastrophes, ou encore observant, afin de révéler, de suivre ou de créer l'actualité, mais surtout afin de procéder à cette tâche neuve de rapporter le réel. Au cœur du geste du reporter s'inscrit en effet l'idée d'une transcription des faits, objectif qui oriente chacune des incarnations du reportage et qui contribue aussi à la transversalité même de la forme, à sa capacité de muer selon différentes « matérialités », différents « champs de discours⁵ », de la feuille de journal au bulletin télévisé, en passant par la radio et la photographie. L'écriture des reporters participe ainsi à la représentation d'évènements, de phénomènes, de vies qui sont entrés avec le journal dans une mise en scène publique du monde, mise en scène sans cesse actualisée.

Au Québec, l'importance de la production journalistique ne fait pas de doute au sein de l'histoire littéraire. La critique situe le journal à l'origine même de la constitution d'un milieu lettré au Canada pendant le XVIII^e siècle. De la création de la première gazette en 1764 jusqu'aux revues culturelles québécoises des années 1960, l'histoire littéraire a

⁴ Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. III, n° 1, 2000, p. 17.

⁵ Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. XXXVI, n° 3, 2000, p. 131.

réservé une large place à des figures et à des genres qui se trouvaient dans les marges d'une conception traditionnelle de la littérature. Des chercheurs et chercheuses comme Réal Ouellet⁶ et Patricia Smart⁷ ont montré que les débuts de l'histoire littéraire française en Amérique du Nord découlent d'une littérature documentaire fondée sur l'inscription d'un sujet dans le territoire et sur la compréhension et la description d'une nouvelle géographie. Les travaux sur l'archéologie du littéraire au Québec de Bernard Andrès dans les années 1990 ont aussi illustré le rôle du journal et des journalistes dans l'invention et l'évolution de la culture francophone au Canada. Dans sa synthèse *La littérature québécoise depuis ses origines*⁸, Laurent Mailhot réserve également une place importante au journalisme. Même dans des travaux plus anciens, comme *L'Histoire de la littérature française du Québec*⁹ dirigée par Pierre de Grandpré, le journalisme occupe des sections considérables. En fait, les ouvrages de synthèse sur la littérature canadienne-française ou québécoise incluent tous des journalistes et des genres journalistiques dans leurs pages. Les auteurs de *L'histoire de la littérature québécoise* parue en 2007 expliquent que les productions habituellement reléguées aux marges de la littérature, comme le récit de voyage, la chronique, les correspondances ou le pamphlet, ont une importance particulière au Québec : « Le mot "littéraire" a [...] une acception particulièrement large au Québec. Pendant longtemps, des textes qui ailleurs appartiendraient aux marges de l'histoire littéraire en forment ici l'armature¹⁰. »

En dépit de cette attention particulière au journalisme, le reportage n'apparaît pas dans ces ouvrages de synthèse. L'idée du grand reportage ne semble pas faire partie de la littérature québécoise. L'ensemble de textes qui s'étend des récits de voyage journalistiques d'Arthur Buies aux grands reportages de Gabrielle Roy demeure ainsi très peu commenté. Entre le dernier tiers du XIX^e siècle et les années 1940, il existe pourtant toutes sortes d'écritures de terrain dans des périodiques au Québec. Des recherches dans la

⁶ Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e – XVIII^e)*. *Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des lettres », 2010.

⁷ Patricia Smart, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014.

⁸ Laurent Mailhot, « Journalisme », *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo, coll. « essais », 2004 [1974], p. 33-37.

⁹ Pierre de Grandpré (dir.), *L'histoire de la littérature française du Québec. Tome I-II*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1968.

¹⁰ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Éditions Boréal, 2007, p. 12.

presse et dans des anthologies de littérature québécoise permettent en effet d'identifier une cinquantaine de noms d'écrivains et d'écrivaines qui ont publié des reportages durant ces années. Le dépouillement révèle ainsi plus d'une centaine d'articles qui correspondent à la pratique du reportage littéraire.

Entre 1870 et 1945, il existe évidemment une quantité inchiffrable de reportages en tous genres dans les journaux. Au départ, le corpus ainsi disséminé dans des centaines de périodiques avait donc une apparence éparse et informe. La thèse s'ouvrait sur une masse dense aux limites vertigineusement floues. Près du fait divers, et tapissant le journal à partir de la fin du XIX^e siècle, le petit reportage est d'ailleurs moins agaçant par la morbidité ou le sensationnalisme de son contenu que par son étourdissante répétitivité. Or, le projet ne concerne pas l'histoire du reportage en général, mais plutôt celle d'une écriture de terrain se distinguant précisément du petit fait divers et des autres textes d'informations anonymes qui circulent quotidiennement. Il s'agissait donc de cibler des textes journalistiques qui témoignent de cet écart, qui affichent une certaine ampleur, qu'il s'agisse d'un grand déplacement ou d'une étude prolongée sur un milieu, et qui ne répondent pas seulement aux contraintes associées au journalisme.

Les chercheurs Pierre Rajotte, Anne-Marie Carle et François Couture ont documenté la pratique du récit de voyage et fournissent de ce point de vue une première partie du corpus. Même s'il faut trier parmi les textes et départir les récits parus en périodiques du reste des écrits de voyageurs, les bibliographies et les analyses de ces chercheurs donnent déjà à voir les débuts d'une pratique tout près du reportage. Parmi les auteurs de récit de voyage que Rajotte, Carle et Couture répertorient, Honoré Beaugrand, Arthur Buies, Henri-Raymond Casgrain, Edmond de Nevers, Narcisse-Eutrope Dionne, Faucher de Saint-Maurice, Louis Fréchette, Ernest Gagnon, Victor-Alphonse Huard, Gaston-P. Labat, Joseph Marmette, Joseph-Aimé Massue, Joseph-Alfred Norbert, Jean-Baptiste Proulx, Adolphe-Basile Routhier et Joseph Tassé sont ceux qui ont écrit dans les journaux et dont les noms ont été retenus. Le travail d'Anne-Marie Carle a également permis de cibler très tôt des femmes voyageuses dans le corpus. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, celles qui documentent leurs séjours sont principalement des religieuses dans des congrégations, mais le travail de Carle inclut aussi des chroniqueuses ayant voyagé et documenté leurs déplacements pour les journaux dans les décennies qui suivent.

À partir du tournant du siècle, le succès de la presse commerciale confère au reportage une place prépondérante et le voyageur devient reporter. La méthode de sélection des textes du corpus s'est donc raffinée selon deux principes. Elle s'appuie, dans un premier temps, sur l'histoire littéraire, c'est-à-dire sur des reportages identifiés dans des travaux sur la littérature québécoise (cités en bibliographie, en note de bas page ou mentionnés dans des notes biographiques). Une partie des auteurs dans le corpus figurent en effet déjà dans le canon. Il s'agissait de faire des recherches ciblées sur ces journalistes qui apparaissent dans l'histoire de la littérature québécoise afin d'identifier ceux et celles qui ont écrit du reportage, c'est-à-dire dont l'œuvre inclut des textes écrits sur le terrain. Les écrivaines et les écrivains identifiés de cette manière sont : Hector Berthelot, Robertine Barry, Georgina Bélanger, Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté, Ernest Bilodeau, Jules Fournier, Ernest Tremblay, Marius Barbeau, Damase Potvin, Auguste Fortier, Robert Rumilly, Adrienne Choquette, Simone Routier, Germaine Guèvremont et Gabrielle Roy. À l'exception de Gabrielle Roy et de Germaine Guèvremont, leurs reportages sont toutefois rarement commentés dans les études qui les citent. Il faut en outre ouvrir une parenthèse sur la difficulté de définir le statut d'écrivain dans un contexte où l'histoire de la littérature réside en grande partie dans le journal. Il semble problématique, voire inexact, de séparer en catégories hermétiques les figures de journaliste, d'écrivain et d'écrivain-journaliste de façon uniforme pour l'ensemble des décennies de 1870 à 1945. Les titres d'« écrivain » et de « journaliste » sont même synonymes à certains moments¹¹.

D'autres reporters ont été identifiés selon le même principe grâce à des chercheurs qui ont travaillé sur les journaux. Dans son travail sur la culture médiatique francophone en Amérique du Nord¹², Guillaume Pinson présente d'emblée Lorenzo Prince et Auguste Marion parmi les grands reporters ayant participé à la course autour du monde. Pinson relève également le travail du journaliste Gilbert LaRue qui mène une grande enquête sur les francophones de l'Ouest en 1910. Dans un article sur la guerre et les journaux, Micheline Cambron note de son côté l'existence de textes écrits par un soldat, ancien

¹¹ Pour ces raisons, le trait d'union alliant typiquement les deux visages de la figure de « l'écrivain-journaliste » n'est pas utilisé dans la thèse.

¹² Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Cultures québécoises », 2016.

reporter de *La Presse*, Émile Ranger, durant la Première Guerre mondiale¹³. En faisant des recherches sur la guerre de 1914-1918 dans les publications numérisées par les archives nationales, il a également été possible d'identifier les textes de Paul Caron dont Béatrice Richard a fait une réédition récente¹⁴. Du côté de la Seconde Guerre mondiale, les études sur les médias et sur les correspondants de guerre ont révélé quelques articles écrits par des journalistes, principalement rattachés à la radio, notamment ceux de Marcel Ouimet qui a fait des comptes rendus à *La Revue moderne* pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Dans un second temps, le travail a requis le dépouillement des journaux. En préconisant le champ lexical du grand reportage (reporter, interview, grand reportage, enquête), la recherche dans des journaux numérisés a révélé l'existence d'auteurs de grands reportages. Au fil du dépouillement, les textes d'Emile Benoist, de Gabriel Langlais, de Fernand Lacroix et de Jean-Louis Gagnon ont émergé. Ces reportages n'ont encore fait l'objet d'aucune étude consistante. En plus de recherches dans les périodiques numérisés à la collection nationale, le dépouillement d'un mensuel entier, *Le Mauricien*, a permis de découvrir une section consacrée aux grands reportages, des textes principalement consacrés à la région de la Mauricie. Ces reportages incluent entre autres les articles de Clément Marchand et d'Albert Tessier et le reportage d'immersion d'Eva Senécal sur les draveurs.

Qu'il s'agisse de fouiller l'histoire littéraire et journalistique de la province ou d'examiner directement les archives des journaux, les deux méthodes de recherche exigeaient des critères de sélection précis qui devaient permettre de faire un tri. Très tôt, il a fallu établir une définition du reportage en régime littéraire. Les éléments qui ont permis d'opérer la sélection des textes et l'établissement de ces critères proviennent en fait d'un travail de recoupements de travaux sur le grand reportage et le journalisme littéraire en Occident. Quatre critères se sont imposés. Ils seront exposés en détail au début du premier chapitre, mais posons-les d'emblée, puisqu'ils ont permis l'établissement du corpus : tous les textes relèvent ainsi d'une publication en périodique, d'une restitution factuelle, d'une

¹³ Micheline Cambron, « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et Images*, vol. XXXVII, n° 2, 2012, p. 15-33.

¹⁴ Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron : chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec » [édité et commenté par Béatrice Richard], 2014.

démarche d'observation ou d'enquête sur le terrain et d'une énonciation par le biais d'un « je » autobiographique¹⁵.

Cela étant dit, le chercheur ou la chercheuse qui s'intéresse au reportage n'éprouve pas de la même façon ces difficultés une fois plongée dans les journaux. Les problèmes anticipés en ce qui concerne le tri ne se posent pas de la même manière au contact des archives. En contrepoint de l'abondance de nouvelles, les titres du corpus offrent en fait une saillie dans le journal. L'écriture se distingue par une énonciation particulière et par la présence d'un décor. Au lieu d'une énumération de données coupées de relations causales, la construction du texte repose sur un récit et sur la présence de voix, celle du reporter à laquelle s'ajouteront au fil du temps celles de ses interlocuteurs. À travers la trame énorme de reportages, les intentions littéraires des écrivains et des écrivaines créent ainsi un relief dans le journal.

Si les articles retenus dans le corpus demeurent lisibles une fois arrachés de leur support initial, ils ne s'affranchissent toutefois jamais totalement du contexte médiatique. L'écriture demeure frappante par son immédiateté, livrée à la périodicité foncière du journal, destiné avant tout à un présent défini et arrêté. Les textes trahissent ainsi leur date de parution, le volume et le numéro du journal, et leur place dans une section, rangés quelque part avec d'autres articles, des images et des publicités sur du papier rapidement noirci. Et cette transitivity qui nous happe n'est pas seulement contingente. Il faut les lire de cette façon pour comprendre le registre auquel ils appartiennent. Il faut tenir compte des différents supports et d'une variété d'éléments qui n'appartiennent pas strictement à l'ordonnement des phrases, et qui contribuent à cette émotion très particulière, celle d'atteindre une autre expérience, mais aussi d'aborder un autre rapport au temps. En ce sens, les textes du corpus ne peuvent être analysés comme des livres, pas plus qu'il ne faut les confondre avec des archives – le manuscrit d'écrivain, la correspondance, les actes de mariage ou de décès – non loin desquelles ils se situent souvent à la bibliothèque.

Avant d'aborder les travaux de recherche sur lesquels s'appuie cette histoire littéraire du reportage, il convient de dire un mot à propos des bornes temporelles préconisées dans ce travail. Les années 1870 ont été privilégiées pour ouvrir le corpus,

¹⁵ Au sens de ce que Philippe Lejeune écrit sur la coïncidence d'une figure de narrateur-auteur-personne civile dans *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.

parce qu'elles marquent une transition. Les journaux accueillent des textes qui se situent entre le voyage et le reportage. L'écriture des voyageurs s'affiche en effet comme un véritable prélude à l'émergence du grand reportage. En amont du corpus, le voyage d'Arthur Buies en Californie en 1874 en est le meilleur modèle. Cette transition est attribuable à un changement plus global. Le journalisme entre dans une nouvelle ère au sein de laquelle le reportage triomphe progressivement. Ces décennies marquent en effet la naissance de plusieurs grands journaux d'information et contribuent à transformer le voyageur en correspondant à l'étranger et en grand reporter.

En aval du corpus, les grands reportages de Gabrielle Roy écrits entre 1940 et 1945 confirment l'achèvement de cette évolution. Ses textes clôturent l'histoire littéraire du reportage, parce qu'ils incarnent un aboutissement en termes formels, mais aussi parce qu'ils se situent à la fin d'un cycle au sein duquel le journalisme écrit domine la sphère médiatique. De la naissance du quotidien d'information dans les années 1870 jusqu'à 1945, l'importance de la presse écrite dans le milieu journalistique et littéraire offre une cohérence à la période qu'englobe la thèse. Avec l'expansion du milieu éditorial durant la Deuxième Guerre mondiale et avec le développement de la radio et de la télévision, le paysage littéraire et journalistique se redéfinit. Peu à peu, la pratique du reportage se redéploie au sein des nouveaux médias et du cinéma documentaire.

Le reportage dans l'histoire de la littérature québécoise

Enfoui dans le journal, à distance de la littérature canonique, le reportage n'a encore fait l'objet d'aucune étude consistante au Québec. Il faut dire que les textes ne sont pas faciles d'accès. Seulement une partie des reportages sont publiés en recueils et de larges pans du corpus se trouvent sous la surface des journaux. Beaucoup de textes ont été identifiés dans des périodiques, soit de façon manuelle dans des microfilms, soit de façon numérique, grâce à des recherches par mots-clés dans des publications ocrisées¹⁶. Une partie importante du corpus vivait également sous la forme de citations et de références chez des chercheurs et des chercheuses, dont le travail mentionné dans les prochaines pages

¹⁶ Le terme « ocrisation » est une francisation d'un processus dont l'acronyme est OCR pour « Optical Character Recognition ». Quand on parle d'ocrisation, on parle donc de l'utilisation d'un logiciel de reconnaissance optique de caractères. Grâce au procédé, on n'obtient pas seulement l'image d'un texte imprimé numérisé ; la numérisation avec OCR permet de produire un fichier qui peut être traité comme un texte, donc à travers lequel il est possible de faire des recherches plus précises, notamment par mots-clés.

était une grande partie de la bibliographie. En fait, si l'absence d'études littéraires sur le reportage et les reporters au Québec n'offre que très peu de points d'appui à la thèse, les études sur la littérature, sur les journaux et sur l'histoire médiatique au Québec ont, à l'inverse, apporté beaucoup de références menant vers des reportages, en plus de permettre d'établir tout le contexte qui sous-tend l'histoire littéraire du genre.

Les dix tomes de *La presse québécoise des origines à nos jours* d'André Beaulieu et de Jean Hamelin (tomes 1 à 10, 1973-1990¹⁷) et le travail de Jean de Bonville¹⁸ fournissent d'emblée plusieurs des balises essentielles pour comprendre l'évolution du journalisme d'information. Le grand reportage émerge au moment de la création des grands quotidiens de masse à Montréal et à Québec comme *L'Événement* en 1867, *La Patrie* en 1879, *L'Électeur* (qui devient *Le Soleil*) en 1880 et *La Presse* en 1884. Conçu expressément dans le sillon du répertoire de Beaulieu et de Hamelin, l'ouvrage de Bonville fait une synthèse sur la transition entre les feuilles politiques d'opinion et la presse d'information au Québec en mettant l'accent sur l'histoire du journal *La Presse*. Que la terminologie autour du « reporter » et du « reportage » chez Bonville ne vise pas un objet littéraire laisse d'ailleurs utilement voir la masse scripturaire à laquelle s'adosent les textes au cœur de la thèse. L'historien détaille les caractéristiques d'un contexte, soubassement du genre à l'étude, et montre les phénomènes par lesquels l'information a progressivement détrôné l'opinion à la fin du XIX^e siècle, en présentant, d'abord, les mutations techniques des journaux, ensuite, l'apparition du reporter et, enfin, les changements dans les textes mêmes, qui passent de l'opinion à la nouvelle.

Bonville note que l'émergence du reportage au Québec découle de facteurs sociaux et politiques et d'innovations techniques très similaires aux transformations qui touchent le reste de la presse occidentale dans les années 1870. Les scansions de l'histoire médiatique au Québec rejoignent ainsi celles qui rythment le reste du monde. En superposant les histoires du reportage, de la presse, du roman, de la colonisation et de la mondialisation, Marie-Astrid Charlier et Yvan Daniel parlent aussi des années 1870 à 1960

¹⁷ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours t. 1. 1764-1859 ; t.2 1860-1879 ; t.3 1880-1895 ; t.4 1896-1910 ; t.5 1911-1919 ; t.6 1920-1934 ; t.7 1935-1944 ; t.8 1945-1954 ; t.9 1955-1963 ; t.10 1964-1975*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973-1990.

¹⁸ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un mass media*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988.

comme de l'avènement d'un « monde connecté¹⁹ ». Avec Marie-Ève Thérénty qui montre l'étroite parenté entre le voyageur et l'envoyé spécial²⁰, Charlier et Daniel rappellent que le genre naît dans le sillon du récit de voyage journalistique, qui « se confond fréquemment avec les débuts du "grand reportage", qu'on date généralement des années 1870-1880²¹. » En fouillant du côté du voyage au Canada et au Québec, on trouve en effet déjà des traces d'une démarche associée au reportage. Comme mentionné plus tôt, les chercheurs Pierre Rajotte, Anne-Marie Carle et François Couture²² dénombrent quantité de récits de voyage publiés dans des journaux durant ces années.

Parmi les études sur le journalisme, le travail de Guillaume Pinson sur la culture médiatique francophone en Amérique du Nord est aussi une des rares références traitant directement du reportage au Québec. Pinson fait voir le réseau de journaux francophones au sein desquels se sont multipliés les emprunts. Plus que le genre du reportage, le chercheur privilégie la notion d'imaginaire médiatique, définie dans un ouvrage précédent comme cette « réalité permanente et insistante de ce discours de second degré, portant sur le journal comme ensemble de pratiques, sur le journal comme discours et sur le journal comme support²³ ». Si le chapitre sur le reportage québécois reste basé sur un échantillon modeste, l'ouvrage montre néanmoins que le genre présente au Québec certaines spécificités, en ce qui a trait à la fois aux étapes de son développement et à son contenu. Pinson remarque que le reportage apparaît tardivement au Canada français par rapport à la France et au monde anglo-saxon. Il note également que le genre se développe au Québec « dans le sillage poétique de la chronique », avec « un goût particulier à retrouver *le familier dans le lointain*²⁴ ». Pour Pinson, les reporters québécois miseraient en effet davantage sur les réalités francophones continentales et internationales. Les articles de Gabrielle Roy incarneraient, selon lui, un aboutissement dans la tradition du reportage écrit.

¹⁹ Marie-Astrid Charlier et Yan Daniel (dir), « Présentation », dans *Journalisme et mondialisation. Les Ailleurs de l'Europe dans la presse et le reportage littéraires (XIXe-XXIe siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, p. 17.

²⁰ Marie-ÈveThérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 293.

²¹ M.-A. Charlier et Y. Daniel (dir), « Présentation », dans *Journalisme et mondialisation...op. cit.*, p. 15.

²² Pierre Rajotte (dir.), *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Les Éditions Triptyque [avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et de François Couture], 1997.

²³ Guillaume Pinson, *L'imaginaire médiatique, Histoire et fiction du journal au 19^e siècle*, Paris, Garnier, 2012, p. 13.

²⁴ *Id.*, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord...op. cit.*, p. 285.

Pinson s'appuie sur les parcours de Lorenzo Prince et d'Auguste Marion dans la course autour du monde, de Robertine Barry à Paris, de Jules Fournier en Nouvelle-Angleterre, de Gilbert LaRue dans l'Ouest. Cependant, Pinson met davantage l'accent sur les circulations à échelles « urbaine, nationale et continentale » et sur les modélisations selon « les traits caractéristiques d'une culture littéraire locale » : « le reportage serait né au Québec comme le résultat d'une modélisation générique locale issue de la situation de la presse montréalaise dans le système médiatique francophone global²⁵. » Autrement dit, le reportage au Québec est étudié en tant que résultat d'un processus international. D'une certaine manière, la thèse procède à l'inverse. Elle ne propose pas de déduire l'étude d'une forme à partir des échanges qui ont cours à grande échelle, mais plutôt de réfléchir de façon plus inductive. Le point de départ de la présente étude n'est pas la logique globale de la culture médiatique, mais plutôt les textes, l'écriture du reportage lui-même et sa dimension littéraire.

Dans la proximité des travaux de Jean de Bonville, d'André Beaulieu et de Jean Hamelin, les analyses sur les journaux sont nombreuses du côté de la sociologie, de l'histoire et des départements de communication. Il existe des mémoires et des thèses sur la publicité dans la presse²⁶, sur les liens entre religion et journalisme²⁷ ou sur des partis politiques et leurs liens avec les journaux²⁸. On trouve aussi des études sur des revues comme *L'Opinion publique*²⁹ ou comme *La Revue moderne*³⁰ et de nombreuses analyses sur les grands journaux d'information³¹. Le Musée de l'impression et le Centre d'histoire

²⁵ *Ibid.*, p. 278.

²⁶ Sébastien Couvrette, *Un discours masculin sur la société : la publicité dans les quotidiens québécois des années 1920 aux années 1960*, thèse de doctorat, Montréal, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2009.

²⁷ Dominique Marquis, « Être journaliste catholique au XX^e siècle, un apostolat : les exemples de Jules Dorion et Eugène L'Heureux », *Études d'histoire religieuse*, n° 73, 2007, p. 31-48. ; *Un quotidien pour l'Église : l'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004.

²⁸ François Simard, *Le libéralisme du journal L'Électeur, 1880-1896*, Mémoire de maîtrise, Québec, Département d'histoire, Université Laval, 2007 ; Philippe Boivin, *Le libéralisme du journal Le Soleil, 1896-1911*, Mémoire de maîtrise, Québec, Département d'histoire, Université Laval, 2008.

²⁹ Jean-François Chassay, « Notre première revue : *l'Opinion publique* (1870-1883) », *Voix et Images*, vol. IX, n° 2, 1984, p. 131-142.

³⁰ Line Chamberland, *La Revue moderne, 1945-1960. Une analyse de la presse féminine commerciale au Québec*, Mémoire de maîtrise, Montréal, université de Montréal, 1982.

³¹ Il existe aussi une documentation riche sur les premiers journaux. *La Gazette littéraire*, publication de Fleury Mesplet et de Valentin Jautard, a été rééditée dans sa totalité en format livresque. *La Gazette littéraire de Montréal, 1778-1779*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010.

de Montréal³² ont également fait paraître quatre ouvrages sur des années charnières de l'histoire de la presse, dont deux qui portent sur la période qui nous intéresse : *1870. Du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*³³ et *1916. La presse au cœur des communautés*³⁴. En l'absence d'études sur le reportage, les travaux sur l'histoire des journaux, de l'imprimé et des journalistes au Québec constituent une base essentielle. Le répertoire des acteurs du milieu journalistique et littéraire dans la thèse provient entre autres de ces sources qui sont traversées par la présence de reporters. Les chercheurs réitèrent d'ailleurs tous à leur manière que le journal est l'un des vecteurs de littérature les plus importants pour les écrivains et que le reportage est au cœur des journaux à partir de la fin du XIX^e siècle au Québec comme ailleurs en Occident. Vue sous cet angle, l'idée du reportage littéraire existe déjà d'une certaine manière, mais en creux, entre les lignes de l'historiographie des journaux et de la littérature au Québec.

D'autres travaux permettent en outre de mieux penser la partition symbolique et institutionnelle entre presse et littérature durant la période. Le travail de Line Gosselin³⁵ et la thèse de Florence Le Cam *Le journalisme imaginé. Histoire d'un projet professionnel au Québec*³⁶ éclairent respectivement l'intégration des femmes dans la profession et la professionnalisation du métier de reporter. Le Cam raconte notamment que les premières associations remontent au tournant du siècle. Dans sa thèse *L'institution du littéraire au Québec*, Lucie Robert détaille, cette fois du point de vue de la littérature, la scission qui s'opère avec le journal. Robert parle d'une rupture symbolique entre le journal et la littérature au début du XX^e siècle et souligne comment l'institution s'est tenue à distance du journal : « les journalistes sont peu à peu disparus des manuels d'histoire littéraire, des associations d'écrivains, de toute considération sur la littérature, de la même façon que l'éloquence, considérée comme genre, avait disparu au moment de la domination de

³² Jacques G. Ruelland (dir.), *1776 : Naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal*, Petit Musée de l'impression, Montréal, 2008 ; Nova Doyon (dir.), *1811. De Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d'une parole publique francophone*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2009.

³³ Éric Leroux (dir.), *1870, du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*, Montréal, Petit musée de l'impression, 2010.

³⁴ Frédéric Brisson (dir.), *1916 : La presse au cœur des communautés*, Montréal, Musée de l'imprimerie du Québec, 2012.

³⁵ Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, RCHTQ, coll. « Études et documents », 1995.

³⁶ Florence Le Cam, *Le journalisme imaginé. Histoire d'un projet professionnel au Québec*, Montréal, Leméac, 2009.

l'imprimé³⁷. » Avec la constitution progressive d'une institution distincte du milieu journalistique au XX^e siècle, Robert montre comment la littérature crée ainsi une distance avec le journal.

Or, dans les faits, bien des chercheurs ont montré que la littérature reste tributaire des journaux. Fondé sur une perspective sociohistorique, le colossal projet *La vie littéraire au Québec*³⁸ remet d'ailleurs au premier plan la proximité du journaliste et de l'écrivain à travers l'examen des conditions matérielles qui sous-tendent l'existence de la littérature au Québec. *La vie littéraire au Québec* dessine une vue d'ensemble de pratiques et de discours souvent tout près du reportage. Elle permet de replacer l'évolution du genre non seulement au cœur du support journalistique, mais également dans le sillon de l'ethnographie, des discours scientifiques, essayistiques et historiques. Avec *La vie littéraire au Québec*, les auteurs montrent en termes sociologiques que le journal occupe une place centrale pour les écrivains québécois.

D'autres chercheurs ont souligné à plus petite échelle, à travers l'écriture même des auteurs, l'importance du terrain. Dans l'édition des textes journalistiques d'Edmond de Nevers, Hans-Jürgen Lüsebrink parle, par exemple, de la qualité des observations de l'écrivain comme de celles d'un reporter :

La position qu'Edmond de Nevers réclame pour lui-même est, en effet, celle d'un observateur externe, volontairement subjectif, mais en même temps curieux, averti, avide d'informations et de documentations, et par là proche, au fond, de celle de l'ethnologue³⁹.

Ponctuellement, la critique mentionne de cette façon l'importance de l'observation du réel, des processus d'enquêtes, des interviews, des rencontres. Plusieurs monographies ont permis de retracer le parcours de journalistes. Jean-Philippe Warren retrace par exemple la vie d'Honoré Beaugrand⁴⁰. Adrien Thério a détaillé les contributions journalistiques de Jules Fournier⁴¹.

³⁷ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 72.

³⁸ Six tomes sont actuellement disponibles. Ils ont été dirigés par Maurice Lemire, Aurélien Boivin, Jacques Cotnam, Denis Saint-Jacques et Lucie Robert. *La vie littéraire au Québec. Tome I-VI. 1764-1933*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1990-2011.

³⁹ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Transferts culturels et expérience de l'autre. Edmond de Nevers et sa vision du monde germanique », dans Edmond de Nevers, *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*, Québec, Éditions Nota Bene [établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], 2002, p. 37.

⁴⁰ Jean-Philippe Warren, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015.

⁴¹ Adrien Thério, *Jules Fournier, Journaliste de combat*, Montréal, Lux Éditeur, 2003 [1954].

Même avant l'existence de ces ouvrages sur la vie des écrivains journalistes canadiens, les élites littéraires proposaient déjà ce type de répertoires. C'est le cas de Camille Roy, au début du XX^e siècle, mais on trouve aussi ce type de recension d'auteurs chez Albert Laberge qui a fait paraître trois livres sur des figures importantes du milieu littéraire, artistique et journalistique. Comme le reste de son œuvre, Laberge publie ces titres en édition privée. En 1938 paraît *Peintres et écrivains d'hier à aujourd'hui* ; en 1945, *Journalistes, écrivains et artistes* et en 1954, *Propos sur nos écrivains*. C'est dans *Journalistes, écrivains et artistes* qu'on découvre ainsi la carrière étonnante d'Auguste Fortier, journaliste en Asie.

Afin de retracer l'histoire du reportage, des incursions du côté militaire ont aussi été nécessaires. Le travail d'Aimé-Jules Bizimana⁴² met en lumière, d'une part, l'absence de journalistes francophones sur le front au cours de la Première Guerre mondiale et, d'autre part, le petit nombre de reporters francophones associés à la presse écrite au cours de la Deuxième Guerre mondiale. L'historienne Béatrice Richard⁴³ fait quant à elle découvrir la trajectoire exceptionnelle de Paul Caron, un soldat, ancien journaliste au *Devoir*, écrivant à son journal depuis les tranchées pendant la Première Guerre.

Dans les travaux sur les femmes journalistes au Québec et au Canada, l'interrelation des journaux et de la littérature est encore plus évidente⁴⁴. De nombreux spécialistes soulignent que le journal restera longtemps à peu près la seule manière de participer à la vie intellectuelle et littéraire publique pour les femmes. Les études de Mylène Bédard⁴⁵, de

⁴² Aimé-Jules Bizimana, « Le Canada et la Grande Guerre : les nouvelles du front », *Bulletin d'histoire politique*, vol. XVII, n° 2, hiver 2009 et *De Marcel Ouimet à René Lévesque : les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB, 2007.

⁴³ Béatrice Richard, « Paul Caron entre les lignes », dans CARON, Paul, *La Grande Guerre de Paul Caron : chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec » [éditées et commentées par Béatrice Richard], 2014, p. 5-29.

⁴⁴ Le titre de l'ouvrage *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française* dirigé par Josette Brun en témoigne bien. Voir J. Brun (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2009.

⁴⁵ En travaillant sur la correspondance au moment des rébellions de 1837-1838, Mylène Bédard a montré la fonction de la lecture des gazettes dans la construction de soi et dans l'affirmation d'un sujet politique féminin au XIX^e siècle. Mylène Bédard, *Écrire en temps d'insurrection : pratiques épistolaires et usages de la presse chez les femmes patriotes (1830-1840)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2016.

Julie Roy⁴⁶, de Simone Pilon⁴⁷ et de Mary Jean Green⁴⁸ témoignent de la contribution des femmes très tôt dans l'histoire des journaux et de la littérature. Les travaux de Marjory Lang⁴⁹, de Linda Kay⁵⁰ et de Chantal Savoie⁵¹ mettent l'accent sur les conditions et les réseaux de l'époque en retraçant les figures les plus importantes au sein du milieu journalistique de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1940. D'autres chercheurs comme Réginald Hamel⁵², qui a travaillé sur l'écrivaine Gaëtane de Montreuil, pseudonyme de Georgina Bélanger, ont proposé des biographies, des bibliographies et des études plus ciblées sur des écrivaines⁵³. Ces études ont aussi contribué à mettre de l'avant le travail de terrain que les femmes ont mené.

Parmi ces travaux, l'article de Mylène Bédard sur l'écriture journalistique chez Simone Routier constitue en outre une des sources importantes, puisqu'il analyse directement l'un des reportages du corpus. L'étude de Bédard sur Routier s'appuie sur une approche intéressante en ce qu'elle conjugue l'analyse des stratégies discursives qui servent à établir le statut d'auteure chez Routier à l'étude des modalités mêmes du reportage. Réfléchissant entre autres aux processus de marginalisation des femmes, les chercheurs et les chercheuses qui débroussaillent le champ de la littérature des femmes dans les journaux le font généralement dans un premier temps dans une perspective sociologique ou sociopoétique qui vise à documenter les conditions de production de la

⁴⁶ Dans sa thèse, Julie Roy met aussi en relief les stratégies épistolaires et les écrits des Canadiennes dans les périodiques avant 1840. Julie Roy, *Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839)*, thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2002.

⁴⁷ Simone Pilon, *Constitution du corpus des écrits des femmes dans la presse canadienne-française entre 1883 et 1893 et analyse de l'usage des pseudonymes*, thèse de doctorat, Québec, Département de littératures, Université Laval, 1999.

⁴⁸ Mary Jean Green, « The "Literary Feminists" and the Fight for Women's Writing in Québec », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. XX, n° 1, 1986, p. 128-143.

⁴⁹ Marjory Lang, *Women Who Made the News. Female Journalists in Canada, 1880-1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999.

⁵⁰ Linda Kay, *Elles étaient seize. Les premières femmes journalistes au Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2015.

⁵¹ On peut citer, entre autres, Chantal Savoie, « L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux de femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, vol. XXXVI, n° 2, 2004, p. 17-30 et *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

⁵² Réginald Hamel, *Gaëtane de Montreuil. Journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1976.

⁵³ On peut mentionner également Louise Warren, *Léonise Valois, femme de lettres (1868-1936)*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993.

littérature des femmes et qui sursoit généralement à l'analyse littéraire des textes, faute de temps, faute d'espace.

De façon plus générale, peu de titres dans le corpus ont suscité des analyses strictement textuelles. Il faut toutefois souligner une exception importante, celle de Gabrielle Roy. Marc Gagné le premier, en 1973, souligne la valeur des articles de Roy :

Une étude de l'homme et de la société dans l'œuvre de Gabrielle Roy qui délaierait totalement les écrits de la période journalistique ignorerait l'âge des genèses. Une telle étude se priverait du même coup de ce que la connaissance des premiers textes d'un écrivain peut apporter d'inédit et d'insoupçonné à la compréhension des œuvres de sa maturité⁵⁴.

Deux types d'approches caractérisent le discours critique sur les reportages de Roy. La façon la plus commune de procéder consiste à montrer les échos entre les reportages et les livres. Carol J. Harvey associe l'article « Pitié pour les institutrices » à *Ces enfants de ma vie*⁵⁵; Estelle Dansereau associe « De turbulents chercheurs de paix » à « La Vallée Houdou »⁵⁶; Christine Robinson, Sophie Montreuil et Carol J. Harvey associent les reportages « Femmes de dur labeur » et « Petite Ukraine » au récit « Un jardin au bout du monde »⁵⁷. Cynthia T. Hahn⁵⁸ et Linda M. Clemente⁵⁹ font un travail dans le même sens, mais qui traite plus globalement l'œuvre. On cherche ainsi dans les reportages les premières inspirations, la première consistance de l'écriture dont Roy parle elle-même. Mireille Thériault aborde à l'identique « les rapports de contigüité et de continuité⁶⁰ » entre

⁵⁴ Marc Gagné, *Visages de Gabrielle Roy, l'œuvre et l'écrivain*, Montréal, Beauchemin, 1973, p. 23.

⁵⁵ Carol J. Harvey, « Gabrielle Roy, institutrice : reportage et texte narratif », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. III, n° 1, printemps 1991, p. 31-42.

⁵⁶ Estelle Dansereau, « Des écrits journalistiques d'imagination aux nouvelles littéraires de Gabrielle Roy », *Francophonies d'Amérique*, n° 2, 1992, p. 115-127.

⁵⁷ Christine Robinson, « Du reportage à la fiction : le mythe de la colonie chez Gabrielle Roy », *L'Ouest. Directions, dimensions et destinations*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2005, p. 559-570; Sophie Montreuil, « Petite histoire de la nouvelle "Un jardin au bout du monde" de Gabrielle Roy », *Voix et Images*, vol. XXIII, n°2, 1998, p. 360-381; Carol J. Harvey, « Gabrielle Roy : reporter et romancière » dans André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 41-52.

⁵⁸ Cynthia T. Hahn, « À la recherche d'une voix : les premiers récits de Gabrielle Roy », dans ROMNEY, Claude et Estelle DANSEREAU (dir.), *Portes de communications. Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 47-68 et « Gabrielle Roy : portraits d'une voix en formation », dans André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 29-39.

⁵⁹ Linda M. Clemente, « Gabrielle Roy : L'évolution d'un style narratif », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 1996, vol. VIII, n° 2, p. 219-237.

⁶⁰ Mireille Thériault, *Voyage et altérité dans Fragiles lumières de la terre de Gabrielle Roy*, mémoire de maîtrise, Moncton, Département d'études françaises, Université de Moncton, 2008, p. 4.

le volet journalistique et fictionnel de l'œuvre de Roy dans son mémoire de maîtrise. D'autres chercheurs ont souligné les liens entre la série de reportages « Tout Montréal » et *Bonheur d'occasion*⁶¹. Si ces rapprochements s'avèrent utiles et féconds pour penser l'écriture de Roy, ils rapprochent toutefois le reportage d'un manuscrit, d'une ébauche, alors qu'il ne s'agit pas de documents d'archives, mais bien de publications.

La deuxième manière de lire les reportages consiste à mettre en lumière un discours ou plutôt une vision du monde chez Roy. Il faut à ce titre rappeler le contexte de réédition des reportages de Roy. En 1978, quand elle inclut la série d'articles « Peuples du Canada » dans son recueil *Fragiles Lumières de la terre*, elle emprunte l'image des « fragiles lumières de la terre » à Antoine de Saint-Exupéry, plus spécifiquement au livre *Terre des hommes* (1960), qui servira de thématique à l'exposition de Montréal de 1967, à laquelle l'écrivaine contribue. Le recueil mêle des essais, des morceaux autobiographiques et une des séries de reportages parus dans les années 1940. Teinté du texte qu'elle écrit pour « Terre des hommes⁶² », le livre repose sur une dimension essayistique et sur cette vision, dont on a cherché l'exemplification dans les reportages. René Labonté écrit : « Roy a livré beaucoup d'elle-même, idées et sentiments, dans ses reportages ; aussi, il m'a semblé intéressant de partir à la découverte du reporter à travers ce type d'essai et de voir sa vision du monde se former graduellement⁶³. » Novella Novelli travaille dans le même sens, en préconisant une analyse fondée sur la question idéologique et sur l'idée d'engagement et de désengagement chez Roy⁶⁴. Le chapitre d'Antoine Boisclair sur l'utopie dans les reportages de Roy reprend également la vision qui sous-tend le discours de « Terre des hommes »⁶⁵. Pourtant, analysés sous l'angle d'un essai ou une chronique, les enjeux spécifiques au reportage, qui ne tient pas de l'exposition d'un argument ou d'une pensée, se diluent. Si les chercheurs disent ainsi de différentes façons que les reportages témoignent

⁶¹ Antoine Boisclair, « Gabrielle Roy arrive en ville : un reportage sur Montréal », *Contre-jour : cahiers littéraires*, n° 11, 2006-2007, p. 107-109.

⁶² Gabrielle Roy, « Terre des hommes. Le thème raconté », dans *Fragiles Lumières de la terre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1996 [1978], p. 211-248.

⁶³ René Labonté, « Gabrielle Roy, journaliste, au fil de ses reportages (1939-1945) », *Studies in Canadian Literature*, vol. VII, 1982, p. 90-108.

⁶⁴ Novella Novelli, *Gabrielle Roy : de l'engagement au désengagement*, Rome, Bulzoni, coll. « Quattro continenti », 3, 1989.

⁶⁵ Antoine Boisclair, « Voyages en Utopie : lecture des reportages », dans DAUNAIS, Isabelle, Sophie MARCOTTE et François RICARD (dir.), *Gabrielle Roy et l'art du roman*, Montréal, Boréal, 2010, p. 134-143.

de la formation de l'écrivaine, qui au contact du réel développe une pensée, aucun d'entre eux n'interroge véritablement la forme des reportages, leur structure narrative, leur énonciation, leurs représentations, leur portée esthétique ou leur ancrage médiatique.

Il faut dire que les travaux sur le journal au Québec reposent principalement sur des enjeux idéologiques. Conjuguant l'héritage de Fernand Dumont et une analyse littéraire du récit sociétal, les contributions de Micheline Cambron sont parmi les premières à interroger aussi spécifiquement la forme et les enjeux du journal au Québec⁶⁶. Ses travaux sur la notion d'utopie dans le journal *Le Canadien*⁶⁷, sur la vie culturelle à Montréal et sur la presse d'entre-deux-guerres⁶⁸, avec Alex Gagnon et Myriam Côté, procèdent tous du même postulat. Cambron pose le journal comme une totalité, comme une instance s'insérant entre la « "conscience et le monde"⁶⁹ ». Cette attention à la manière dont les discours cohabitent entre eux dans les journaux chez Cambron révèle en outre le maillage paradoxal « d'une idéologie du progrès explicite et d'un conservatisme affirmé » au Québec. S'opposant très clairement, ces deux pôles discursifs et idéologiques s'avèrent déterminants pour comprendre l'évolution des journaux au Québec. Ils participent en fait, selon Cambron, du même filon discursif utopique. En reprenant certaines des idées de Fernand Dumont sur la genèse de la société québécoise, Cambron donne à voir les traits dominants du récit et du discours aux fondements de la société québécoise à travers l'étude du journal. Même si le reportage ne constitue pas un de ses objets de recherche, la chercheuse offre ainsi des pistes de réflexion pour comprendre la spécificité du reportage québécois.

En littérature, d'autres chercheurs ont inclus l'analyse de journaux dans leur travail. Marie-Frédérique Desbiens propose pour sa part de considérer la presse en tant que point d'origine des discours qui permettent l'émergence d'une identité nationale et montre la création d'un premier romantisme au Canada à travers la lecture des journaux⁷⁰. Avec *La*

⁶⁶ Micheline Cambron et Stéphanie Danaux (dir.), numéro thématique « La recherche sur la presse. Nouveaux bilans nationaux et internationaux », *Médias 19*, [En ligne], décembre 2013 <http://www.medias19.org/index.php?id=15537>.

⁶⁷ Micheline Cambron (dir.), *Le Journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie (1836-1845)*, Montréal, Fidès, 1999.

⁶⁸ Micheline Cambron, Myriam Côté et Alex Gagnon, *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XXe siècle*, Québec, Codicille éditeur, coll. « Premières approches », 2018.

⁶⁹ En introduction de l'ouvrage, Cambron, Côté et Gagnon citent Fernand Dumont. *Ibid.*, p. 7.

⁷⁰ Marie-Frédérique Desbiens, *La plume pour épée : le premier romantisme canadien (1830-1860)*, thèse de doctorat, Québec, Département d'études littéraires, Université Laval, 2005.

communauté du dehors, Alex Gagnon s'intéresse, quant à lui, à l'imaginaire du crime et au fait divers dans la presse québécoise au XIX^e et au XX^e siècle dans la perspective d'une histoire culturelle⁷¹. Ni l'un ni l'autre ne touche cependant directement au corpus ni à ses enjeux.

Du côté de la sociologie, on trouve des études qui portent spécifiquement sur les textes à l'étude, essentiellement sur leur contenu. Les travaux de Gérard Bouchard⁷² notamment, sur l'émergence d'un discours ethnographique au Québec, prennent entre autres appui sur des récits de voyage journalistiques. Bouchard interroge le décalage entre la représentation du réel chez les lettrés à la fin du XIX^e siècle dans les journaux et les données qui permettent aujourd'hui de reconstituer la société canadienne-française de l'époque. En mettant l'accent sur les images de la nation qui naissent dans le discours des lettrés au XIX^e siècle, Bouchard décrit du même mouvement la naissance d'un regard ethnographique chez les écrivains québécois, les débuts d'une écriture de terrain. Le travail de Bouchard s'appuie sur une analyse qui doit permettre de radiographier des idéologies et de comprendre un imaginaire social au Canada et au Québec en relation avec des données concrètes.

Dans l'ensemble, les études recensées portent surtout sur le contenu ou sur des enjeux idéologiques. Les propositions ont tendance à reléguer en arrière-plan les questions formelles ayant trait aux pratiques d'écriture journalistiques. C'est d'ailleurs ce que reprochent Jean de Bonville et Fernande Roy à la recherche dès les années 2000. Ils dressent le bilan des travaux en histoire et en littérature sur la presse en faisant le même constat que celui qui apparaît ici : « les études sur l'idéologie de tel ou tel journal forment le contingent de loin le plus nombreux⁷³ ». Bonville et Roy relèvent aussi une tendance marquée en littérature à reproduire des distinctions élitistes :

Dans les analyses de contenu, par exemple, on remarque un intérêt disproportionné accordé à des titres valorisés par l'élite socioculturelle (*Le Devoir*, *La Minerve*, *Le*

⁷¹ Alex Gagnon, *La communauté du dehors. Imaginaire social et représentations du crime au Québec (XIX^e-XX^e siècle)*, thèse de doctorat, Département des littératures de langue française, Montréal, Université de Montréal, 2015.

⁷² Gérard Bouchard, « L'ethnographie au secours de la nation. Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) », dans LANGLOIS, Simon (dir.), *Les identités et cultures nationales au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 17-49 et *La pensée impuissante. Échec et mythes nationaux canadiens-français, 1850-1960*, Montréal, Boréal, coll. « Essais et documents », 2004.

⁷³ Jean de Bonville et Fernande Roy, « La Recherche sur l'histoire de la presse québécoise, bilans et perspectives », *Recherches sociographiques*, vol. XLI, n° 1, 2000, p. 17.

Canadien, etc.) et un désintérêt à l'endroit de publications qui s'imposent pourtant par leur diffusion (*La Presse*, *La Patrie*, *Montréal-Matin*, *The Montreal Star*, etc.)⁷⁴.

Les deux chercheurs disent qu'en décortiquant allégeances, fréquentations politiques, positions politiques et engagements militants, les historiens témoignent aussi d'un intérêt plus marqué pour les parcours individuels. Bonville et Roy notent qu'il y aurait ainsi davantage « une histoire *avec la presse* » qu'« une histoire *de la presse*⁷⁵ ».

Dans sa prosopographie parue en 1995, Line Gosselin arrive à un constat très similaire sur la préséance des enjeux idéologiques dans les études sur les journalistes :

Certains chercheurs ont bien étudié des hommes de la presse, principalement des propriétaires et directeurs de journaux, mais c'est d'abord par le biais de leurs idéologies qu'on s'est intéressé à eux. Par exemple, nous connaissons Henri Bourassa surtout par son discours antiféministe et son nationalisme, alors que nous savons très peu de choses du journaliste qu'il était. Jules-Paul Tardivel est, pour sa part, bien connu pour son ultramontanisme, mais sa carrière journalistique demeure méconnue⁷⁶.

Les enjeux idéologiques occuperaient ainsi une place prédominante par rapport aux enjeux formels au sein de l'étude des pratiques journalistiques dans l'histoire littéraire au Québec. Beaucoup d'exemples en témoignent. Les débats entourant les allégeances d'Arthur Buies à la fin de sa vie ont, par exemple, fortement orienté la lecture de ses articles. L'opposition entre le contenu de sa *Lanterne* anticléricale et sa conversion à l'égard de l'idéologie de la colonisation à la fin de sa vie a oblitéré une partie de ses textes. Chez les femmes journalistes, les questions idéologiques sont encore plus déterminantes dans leur réception critique. On oppose ainsi généralement les idées mises de l'avant par les chroniqueuses, comme la valorisation des vertus de la femme au foyer, à leur occupation de journaliste. Cette prédilection fausse aussi la réception plus récente de certaines rééditions de reportages, qu'on traite comme des textes d'opinion. En 2007, quand paraît de façon posthume le recueil *Heureux les nomades* de Gabrielle Roy, le critique du *Devoir* Michel Lapierre parle d'un « esprit de clocher le plus déplorable⁷⁷ » en référence à l'attachement de Roy à la francophonie canadienne et au fédéralisme. Dans son article, il n'aborde nulle

⁷⁴ *Ibid.*, p. 18.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ L. Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930...op. cit.*, p. 6.

⁷⁷ Michel Lapierre, « Gabrielle Roy et le piège continental », *Le Devoir*, samedi 13 et dimanche 14 octobre 2007, p. F2.

part la forme du reportage ou le caractère exceptionnel de cette parution dans la littérature québécoise.

Le débat et les enjeux nationalistes expliquent sans doute cette réception. En ce sens, la question nationale a pu surdéterminer la lecture des journaux au détriment de l'étude de questions institutionnelles et esthétiques et de l'analyse de genres spécifiques, comme le reportage. Or, la préséance du politique ne fournit pas d'explication suffisante pour comprendre l'oubli du reportage. Il faut donc se demander s'il s'agit vraiment d'un oubli, ce qui supposerait qu'il y aurait eu une forme d'omission. Au contraire, l'attention que les littéraires ont portée au journal tend à démentir cette idée. D'autres genres, comme la chronique et le récit de voyage en périodique, ont été documentés et analysés. De ce point de vue, on peut dire que les chercheurs rendent plutôt compte d'une absence. Quelque chose dans le corpus aurait empêché les textes d'accéder à l'histoire de la littérature. À l'inverse, depuis une vingtaine d'années, en France comme aux États-Unis, plusieurs chercheurs ont réévalué leur histoire littéraire à partir de l'étude de genres journalistiques qui s'appuient sur des dispositifs comme l'enquête, l'observation, l'interview et l'immersion.

De Nellie Bly à Svetlana Alexievitch en passant par Stephen Crane, Jules Vallès, Albert Londres, Joseph Kessel, George Orwell, Andrée Viollis, Ryszard Kapuściński, Joan Didion, Jean Hatzfeld, les écrivains et les écrivaines sur le terrain ont inspiré de nombreux travaux. Aux États-Unis, le reportage dans la littérature suscite depuis les années 1980 l'attention de chercheurs et de chercheuses comme Shelley Fisher Fishkin⁷⁸, Barbara Lounsberry⁷⁹, Thomas B. Connery⁸⁰, Robert S. Boynton⁸¹ et Norman Sims⁸². Dans le

⁷⁸ Shelley Fisher Fishkin, *From Fact to Fiction. Journalism and Imaginative Writing in America*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1985.

⁷⁹ Barbara Lounsberry, *The Art of Fact : Contemporary Artists of Nonfiction*, New York, Greenwood Press, 1990.

⁸⁰ Thomas B. Connery (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism : Representative Writers in an Emerging Genre*, New York, Greenwood Press, 1992.

⁸¹ Robert S., *The New New Journalism. Conversations with America's Best Nonfiction Writers on Their Craft*, New York, Vintage Books, 2005.

⁸² Norman Sims (dir.), *True Stories : A Century of Literary Journalism*, Evanston, Northwestern University Press, 2007.

domaine français, les travaux de Marie-Ève Thérénty⁸³, d'Alain Vaillant⁸⁴, de Myriam Boucharenc⁸⁵, de Dominique Kalifa⁸⁶, de Mélodie Simard-Houde⁸⁷, de Paul Aron⁸⁸ et de Sylvain Venayre⁸⁹ ont mis en valeur le reportage et le reporter dans la littérature. De plus en plus de chercheurs privilégient en outre une perspective comparatiste afin de mieux faire valoir la circulation des formes, des idées et des pratiques à travers la diffusion des journaux. John Bak et Bill Reynolds⁹⁰, John C. Hartsock⁹¹, Richard Keeble et John Tulloch⁹², Géraldine Muhlmann⁹³ et Isabelle Meuret⁹⁴, entre autres, préconisent ces croisements, principalement entre les mondes anglophones et francophones, mais aussi avec d'autres cultures, pour analyser le reportage. De grandes entreprises aux approches transversales ont également été menées comme le livre d'Andrew Pettegree *The Invention of News. How the World Came to Know about Itself*⁹⁵.

⁸³ Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007. C'est le livre le plus connu sur la question, mais la bibliographie montre l'étendue des travaux de la chercheuse dans le domaine.

⁸⁴ Alain Vaillant, « Portrait du romancier réaliste en reporter-interviewer du peuple », *Les Voix du peuple dans la littérature des XIX^e et XX^e siècles*, Presses universitaires de Strasbourg, Actes du colloque de Strasbourg mai 2005, 2006, p. 101-112.

⁸⁵ Myriam Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004. Myriam Boucharenc a aussi publié beaucoup d'autres titres sur le genre du reportage. Voir la section sur l'histoire littéraire du reportage en France dans la bibliographie.

⁸⁶ En plus de l'ouvrage dirigé par Dominique Kalifa et d'autres chercheurs (*La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011), on peut citer *L'Encre et le sang : récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995 et *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013.

⁸⁷ Mélodie Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, Départements des littératures et UFR1 Lettres, arts, philosophie, psychanalyse, Québec et Montpellier, Université Laval et Université Paul-Valéry, 2015.

⁸⁸ Paul Aron « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES* [En ligne], n°11, 2012, <http://contextes.revues.org/5355> et « Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la "bobine" en littérature », *CONTEXTES* [En ligne], n°13, 2011, <http://contextes.revues.org/4710>.

⁸⁹ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002 ; « Le voyage, le journal et les journalistes au 19^e siècle », *Le Temps des Médias*, n° 8, 2007, p. 45-56 et *Panorama du voyage 1780-1920. Mots, figures pratiques*, Paris, Les Belles lettres, 2012.

⁹⁰ John S. Bak et Bill Reynolds (ed.), *Literary Journalism Across the Globe. Journalistic Traditions and Transnational Influences*, Amherst et Boston, University of Massachusetts Press, 2011.

⁹¹ John C. Hartsock, *Literary Journalism Across the Globe*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2011 et *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2016.

⁹² Richard Keeble et John Tulloch, *Global Literary Journalism : Exploring the Journalistic Imagination vol I. & II*, vol. I, New York, Peter Lang, 2012 et 2014.

⁹³ Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004.

⁹⁴ Isabelle Meuret, « Le Journalisme littéraire à l'aube du XXI^e siècle : regards croisés entre mondes anglophone et francophone », *CONTEXTES* [En ligne], n° 11, 2012, <http://contexte.revues.org/5376>.

⁹⁵ Andrew Pettegree, *The Invention of News. How the World Came to Know about Itself*, New Haven and London, Yale University Press, 2014.

Ces études fournissent en fait une documentation précieuse sur la pratique du reportage qui permet d'ancrer la définition du genre dans des cadres sociohistoriques précis tout en révélant des recoupements, c'est-à-dire les éléments qui ont forgé l'imaginaire générique mondial du reportage. En ce sens, les travaux littéraires sur le reportage n'ont pas seulement servi d'inspiration pour la thèse, ils sont un matériau qui a permis de faire à plusieurs reprises des pas de côté pour interroger d'autres textes et d'autres histoires littéraires afin de mieux comprendre le genre. Ces études montrent d'emblée que les histoires du grand reportage et du journalisme littéraire reposent sur un imaginaire spécifique, sur des scénographies d'aventure, comme celles de la colonisation et de la guerre, qui ont contribué à faire du reporter cette figure héroïque, personnage principal d'une grande aventure du réel du début du XX^e siècle. Ce premier constat permet d'ailleurs d'emblée de noter des différences dans l'histoire du reportage au Québec.

Un terrain en creux

Deux questions principales ont orienté la thèse. La première interrogation est essentiellement d'ordre heuristique. Elle émerge comme une évidence après ce tour d'horizon qui permet de constater la rareté des travaux sur le reportage littéraire au Québec et la richesse des travaux sur le même sujet ailleurs dans le monde occidental. Elle concerne l'existence (ou l'absence) non pas des textes, mais de l'idée même du reportage dans les journaux et dans les livres. Il s'agissait en fait d'examiner avec attention les mots « reportage », « grand reportage », « interview », « enquête », « reporter » et « grand reporter ». Comme les outils numériques permettent désormais de mesurer avec plus de précision l'usage de termes dans les publications ocrisées par les archives nationales, il était assez simple d'examiner le lexique et ce qu'il désigne. Le but était de comprendre le sens de ces mots qui circulent au cours de la période étudiée et de découvrir les textes auxquels ils sont associés dans les journaux. En plus de révéler certains grands reportages, l'opération permet de recomposer une conscience générique du reportage de façon diachronique au fil des décennies qui s'étendent de 1870 à 1945. Aux recherches dans les périodiques s'ajoute également l'analyse des fictions sur le journalisme. Au Québec, les romans qui portent spécifiquement sur le monde journalistique sont relativement peu nombreux, considérant toutefois que le nombre global de titres publiés dans ces années

reste faible⁹⁶. La liste des fictions qui ont retenu l'analyse se compose de cinq titres : *L'envers du journalisme*⁹⁷, *Le Débutant*⁹⁸, *Anne Mérival*⁹⁹, *Les Demi-civilisés*¹⁰⁰ et *Tu seras journaliste*¹⁰¹. La façon dont le journaliste et le reporter ont été représentés dans ces fictions offre une autre fenêtre sur la pratique du reportage et sur ses liens avec la littérature.

La seconde question est liée à la première, mais elle est plus centrale et découle de la somme des considérations énoncées jusqu'à présent. Elle concerne les raisons de l'absence du reportage dans l'histoire littéraire au Québec. Certes, des enjeux sociohistoriques et idéologiques ont pu contrarier l'épanouissement du grand reportage, mais ces facteurs ne suffisent pas à expliquer le décalage qui point entre les textes et les définitions du grand reportage et du journalisme littéraire en Occident. Il serait sans doute commode de balayer le problème en parlant d'un oubli ou d'une omission de la part des chercheurs et des chercheuses, mais, au contraire, l'histoire littéraire québécoise a porté une attention répétée aux marges du canon, aux dehors du livre et aux pratiques journalistiques. Alors, pourquoi cette absence du reportage dans l'histoire de la littérature québécoise ?

Micheline Cambron donne déjà un indice de réponse lorsqu'elle parle d'un filon discursif utopique structurant dans les journaux québécois. En parallèle de l'émergence du roman réaliste en Europe et du roman d'aventures aux États-Unis, le reportage au Québec émerge, selon plusieurs historiens, dans une période littéraire empreinte d'« irréalisme¹⁰² ». Vincent Lambert rappelle en effet que Fernand Dumont, Gilles Marcotte et Maurice Lemire parlent d'une période où la littérature exhiberait des symptômes d'irréalité : « Elle aurait été, à la fois, trop idéologique et trop livresque, irréaliste dans sa fonction promotionnelle

⁹⁶ Les romans centrés sur le monde politique qui ne portent pas principalement sur le journalisme, comme *Le « membre »* (1916) de Damase Potvin ou *La Chesnaie* (1942) de Rex Desmarchais, n'ont pas été retenus dans le répertoire des œuvres à l'étude.

⁹⁷ J.-M.-Alfred Mousseau, *L'envers du journalisme*, Montréal, 1912, [s.é].

⁹⁸ Arsène Bessette, *Le débutant*, Montréal, Bibliothèque québécoise [présentation de Madeleine Ducrocq-Poirier], 1996 [1914].

⁹⁹ Anne-Marie Gleason-Huguenin [Madeleine], « Anne Mérival », *La Revue moderne*, octobre 1927, p. 13-18 ; novembre, 1927 p. 13-18 ; décembre 1927, p. 11-16.

¹⁰⁰ Jean-Charles Harvey, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. Bibliothèque du Nouveau monde, 1988 [1934].

¹⁰¹ Germaine Guèvremont, *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal [édition et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin], 2013.

¹⁰² Vincent Lambert, *Les poèmes à l'âge de l'irréalité. Solitude et empaysagement au Canada français (1860-1930)*, thèse de doctorat, Département des littératures, Québec, Université Laval, 2013.

comme dans sa facture empruntée¹⁰³. » La critique a ainsi décrit la culture québécoise des années 1860 à 1930 par la négative. L'histoire littéraire poserait ses fondations sur une période jugée comme un « âge de l'irréalité », marquée par deux versants « d'un même déracinement¹⁰⁴ », selon Lambert, celui de l'exil et celui du repli. Or, la négativité qui marque l'histoire littéraire des années 1860 à 1930 apparaît paradoxale quand on sait que la période chevauche les transformations liées à la naissance du journal d'information et à l'émergence du reportage, parangon des genres de la « réalité ». La contradiction place le reporter devant une sorte d'impossibilité. Comment donc se déplacer sur un lieu « irréel » ? Comment saisir un espace qui soit tantôt une « utopie territoriale », tantôt le lieu d'un « exil¹⁰⁵ » ?

En fait, « l'irréalité » de la littérature concerne des représentations assez précises. Le « réalisme » du reportage ou du roman recouvre un champ relativement circonscrit. Cette « réalité » suppose une expérience inscrite dans l'espace public, ce qui implique aussi l'action d'un citoyen masculin, rationnel et autonome dont les actions participent d'une actualité liée à l'histoire politique. La réalité du reportage engage, de surcroît, un ensemble de représentations et de tropes associés à l'aventure de la colonisation, à la violence des guerres et à l'avènement d'un paradigme de rationalité scientifique. L'émergence du grand reportage à la fin du XIX^e siècle en Europe et en Amérique du Nord coïncide en effet avec ces phénomènes. Les journalistes français rendent compte de l'exploration de régions du monde qui sont occupées par la France, d'une rencontre frontale avec d'autres populations et de conflits majeurs dans l'histoire occidentale. À partir de la création des premiers journaux d'information, les reporters américains investissent quant à eux l'imaginaire de la conquête de l'Ouest. Le prestige qu'ils acquièrent au fil du temps repose également sur le rôle de premier plan qu'ils occupent lors de la guerre de Sécession et des conflits subséquents. Entre les années où triomphent le journal d'information et le grand reportage écrit en France et aux États-Unis, ces représentations sont pour ainsi dire avalées par le grand reportage qui en a fait sa matière première, son moteur, sa marque distinctive dans le paysage éditorial et médiatique.

¹⁰³ V. Lambert, « Une constance de la critique : l'irréalité de la littérature canadienne-française »... *op. cit.*, p. 109.

¹⁰⁴ *Ibid.*

¹⁰⁵ *Ibid.*

Au Québec, le contexte situe d'emblée le corpus à des kilomètres de la scénographie militaire et aventurière qui caractérise le grand reportage en France et aux États-Unis. Les facteurs socioéconomiques qui entraînent la création des journaux d'information et les conditions matérielles d'émergence du réseau de communications sont sensiblement les mêmes qu'ailleurs, mais l'écriture du reportage ne prend pas appui sur la même trame. Au terrain des guerres et à la conquête géographique se substitue un autre horizon, celui d'un territoire qui se redéploie vers l'intérieur. L'hypothèse principale de cette étude concerne ce lieu, qui n'offre pas de canevas stable et solide à la constitution d'une scénographie héroïque. Qu'ils soient sur place ou ailleurs, les reporters situent l'espace auquel ils appartiennent dans un contexte idéalisé, en dehors du défilement de l'actualité mondiale. La géographie, difficile à saisir, a l'air de déborder la page. Pour les écrivains journalistes, la nature recèle d'ailleurs souvent de manière intrinsèque une forme de matière poétique brute que ni le journal ni la littérature n'est tout à fait en mesure de contenir. Le reportage prend appui sur un territoire qui apparaît paradoxalement disjoint des événements mondiaux, de la sphère médiatique, du monde industriel.

À ces éléments s'ajoute également une autre distinction. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, l'écriture de femmes ne constitue pas une portion négligeable du corpus. Les femmes signent près de la moitié de la liste des textes à l'étude. L'une des sous-hypothèses concerne cette présence des femmes. *A priori* à distance d'une conception traditionnelle de la figure du reporter masculin, la présence de ces journalistes dans l'histoire du reportage a en effet pu participer de la construction d'une pratique à rebours de la scénographie occidentale du grand reportage. Des contraintes déterminent en effet les déplacements de ces femmes en dehors du foyer. Pour celles qui s'aventurent en dehors des espaces qui leur sont réservés, la vie extérieure apparaît dans le pointillé d'un lieu intérieur. La rugosité du réel s'y révèle ainsi par contraste. Ces textes supposent donc des enjeux distincts, mais ils ne détonnent pas dans l'ensemble du corpus. Plusieurs éléments permettent au contraire de tracer une continuité avec le reste des reportages littéraires.

En dehors de conflits armés et des enjeux de conquête du continent, l'histoire littéraire du reportage au Québec semble en fait découler d'une aporie générique qui constituerait tout à la fois la cause de son oubli et le fondement de sa singularité. L'interrogation qui affleure concerne donc moins le contexte et les conditions matérielles

du développement journalistique que l'écriture même des reporters dont la teneur ne semble pas coïncider pleinement avec le genre et son imaginaire tels qu'ils se sont développés en Occident. Afin de soumettre à l'examen les indices de cette discordance, il faut adosser le corpus qui se dessine d'Arthur Buies à Gabrielle Roy à l'histoire du grand reportage en Occident, histoire à laquelle le lexique d'époque entourant le « reportage » renvoie d'ailleurs explicitement.

Pour aborder la question à la base de ce travail, il faut considérer la possibilité que les textes ne répondent pas à la logique générique du grand reportage. En effet, l'absence du reportage dans l'histoire de la littérature au Québec signale un écart. Il faut consentir à l'idée d'une incomplétude, d'une écriture lacunaire. L'hypothèse vers laquelle nous mènent ces considérations concerne une inadéquation entre le corpus et la catégorie qui devrait le définir. Le décalage ne relèverait ni du contexte, ni des institutions, ni de l'histoire du journalisme d'information en général, mais bien des textes. Au Québec, il est possible de penser que le reportage a accompli sa forme moins dans l'écriture de l'évènement que dans celle d'un territoire. C'est l'hypothèse de la présente étude. À défaut d'accéder à l'actualité mondiale, le reportage littéraire au Québec reposerait sur le réinvestissement des possibles que recèlerait le territoire canadien-français.

Approche pour une histoire du reportage littéraire

Des deux côtés de l'océan, la mise en cause de la frontière entre presse et littérature s'inscrit dans la foulée d'une redéfinition des disciplines sociales et historiques associée à des tournants épistémologiques. Dans « L'écrivain et le sociologue », Régine Robin revient sur le *linguistic turn* pour parler du rapport entre l'historien et le réel depuis les années 1970. Elle écrit que le tournant dans ces années « procède du constat que le problème du langage est au centre des débats sur les modalités de descriptions et les procédures d'élucidation épistémologique au sein des sciences sociales¹⁰⁶. » Autrement dit, il s'agissait de repenser la façon dont s'écrivent l'histoire et la société. Les travaux de

¹⁰⁶ Régine Robin, « L'écrivain et le sociologue », dans BIRON, Michel et Pierre POPOVIC, *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 8.

Michel de Certeau¹⁰⁷, de Paul Veyne¹⁰⁸, de Paul Ricœur¹⁰⁹, d'Hayden White¹¹⁰ et de Marc Angenot¹¹¹ s'inscrivent dans cette redéfinition qui a permis d'interroger certaines frontières disciplinaires et certains impensés des sciences historiques et sociales. Sans entrer dans les détails de ces débats complexes, il faut mentionner ces travaux, parce qu'ils ont contribué à repenser la division entre littérature et journalisme, redéployant d'autres questions, révélant d'autres objets.

À ce titre, l'une des prémisses des chercheurs et des chercheuses en littérature qui ont investi le champ journalistique suppose de lire le journal comme un objet textuel et de le confronter à une analyse littéraire. C'est aussi un des partis pris méthodologiques de la thèse. Cela suppose d'interroger des hiérarchies traditionnelles de l'histoire de la littérature, à commencer par celles qui séparent le journal et la littérature, mais l'opération ne vise pas non plus à rejeter toute catégorie. L'objectif n'est pas d'assimiler livre et journal ou de confondre fiction et non-fiction. La remise en question qui nous intéresse concerne la valeur littéraire des textes. Dans les dernières années, plusieurs chercheurs ont repris les débats sur ces frontières, non pas du point de vue de l'histoire comme dans les années 1970, mais plutôt à partir de la fiction. En tête de file, Françoise Lavocat propose avec *Fait et fiction. Pour une frontière*¹¹² de remettre de l'avant ce découpage. Lavocat se place en porte-à-faux d'une position « intégrationniste¹¹³ », pour reprendre un terme de Thomas Pavel qu'elle utilise elle-même. Elle le fait cependant au profit de la fiction, qui constitue davantage son champ d'exploration que les faits ou que la non-fiction.

L'approche qui sera la nôtre suppose également de respecter cette frontière, mais cette fois du point de vue des faits, d'une littérature factuelle. Il ne s'agit pas de supposer une transparence ou un reflet entre le texte et le réel, comme si les mots pouvaient

¹⁰⁷ Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002 [1975].

¹⁰⁸ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.

¹⁰⁹ Paul Ricœur, *Temps et récits. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Éditions du Seuil, coll. « Points-Essais », 1991 [1983].

¹¹⁰ Hayden White, *The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 1975 ; *Tropics of discourses. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore et London, The Johns Hopkins University Press, 1982 [1978] ; *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 1987.

¹¹¹ Marc Angenot, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, coll. « Univers des discours », 1989.

¹¹² Françoise Lavocat, *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2016.

¹¹³ *Ibid.*, p. 12.

remplacer les choses. Il s'agit plutôt de considérer la façon dont l'ancrage au réel agit sur l'écriture des textes pour faire émerger une poétique du reportage. La notion de poétique est ici privilégiée par rapport à d'autres termes ou à d'autres outils méthodologiques, parce qu'elle permet d'insister sur le processus de création. Dans le contexte du journalisme, l'idée de la création désigne également les moyens très concrets d'aborder le réel et d'accumuler de la matière pour parvenir à créer un texte. Les spécialistes des corpus médiatiques ont beaucoup insisté sur les questions de réception¹¹⁴, alors que le propos vise ici à aborder ce que la relation au réel impose comme contraintes et comme possibilités en amont, dans l'écriture même des textes.

L'idée qui sous-tend le rapprochement entre presse et littérature suppose néanmoins de lire différemment le corpus, en tenant compte d'ensembles plus vastes : de supports, d'une relation au monde et d'un rapport à d'autres formes. D'un point de vue théorique et méthodologique, *La littérature au quotidien* de Marie-Ève Thérénty a fait date et constitue sans doute l'un des modèles les plus importants pour cette thèse. La plupart des études entre presse et littérature reprennent d'ailleurs les quatre traits ciblés par Thérénty pour décrire le journal et la matrice médiatique : périodicité, effet-rubrique, actualité et collectivité. Paru en 2007, l'ouvrage a permis entre autres de montrer comment la périodicité de la presse contamine la littérature au XIX^e siècle et plus globalement l'espace social, au point de contribuer à une « poétique du quotidien » sans laquelle il devient difficile de penser certains genres, comme le roman, à la même époque. Le reportage dans le journal forge ainsi durablement notre rapport au réel, dont les événements peuvent sans cesse, comme l'écrit Thérénty, être avalés par la périodicité médiatique.

De façon plus concrète, la thèse constitue, comme le titre l'indique, une étude sur un genre littéraire et journalistique inscrit dans une perspective historique. Le travail repose donc avant tout sur des notions qui permettent de décrire une forme : le reportage, au croisement de la littérature et du journal. Le propos s'inscrit également à la suite de travaux qui ont abordé la question par le biais de la notion de poétiques. Fondée sur une remise en question des découpages génériques et géographiques traditionnels, l'analyse des poétiques

¹¹⁴ C'est aussi ce que soulève Nathalie Piégay en introduction d'un numéro de la *Revue des Sciences humaines* sur la littérature contemporaine et les médias. Voir Nathalie Piégay et Marie-Laure Rossi (dir.), *Revue des Sciences Humaines*, « La littérature au risque des médias », vol. III, n°331, juillet-septembre 2018, p. 7-8.

journalistiques, proposée notamment par Thérénty, vise à dégager les traits de formes historiques, comme le grand reportage. Le fait de travailler à partir de la notion de poétiques journalistiques doit permettre de lier l'analyse des textes avec le support où ils apparaissent, le contexte médiatique auquel ils répondent, l'environnement textuel auquel ils renvoient. Dans le cadre de la thèse, la problématique posée vise à mettre en lumière les choix opérés par les écrivains en relation avec les contraintes du genre et à identifier leur correspondance, leur disparité et leur portée au sein du modèle occidental du grand reportage. L'approche doit également permettre d'inclure dans le corps de l'analyse les enjeux qui concernent spécifiquement les textes des femmes journalistes. Il ne s'agit pas d'aborder d'un côté le reportage et de l'autre l'écriture des femmes reporters, mais plutôt de considérer la façon dont l'approche de ces dernières a activement joué un rôle dans l'évolution d'une appropriation littéraire du reportage¹¹⁵. C'est un des partis pris méthodologiques de ce travail.

L'hypothèse concerne aussi de façon plus concrète des questions de méthodes et, plus banalement, le découpage du corpus. Il faut préciser la façon dont s'organise cette histoire littéraire du reportage, en dehors du fait qu'elle est chronologique. Il est difficile de choisir des dates pour décrire des processus qui ne cessent au fond jamais de se transformer. Une pratique d'écriture s'inscrit dans un développement complexe et relève de phénomènes qui ont des temporalités distinctes qui ne s'annulent ni ne s'additionnent jamais vraiment. Dans le cadre de la thèse, le choix des dates est encore plus difficile, puisqu'il s'agit d'observer des disparités, des traits discordants. Les scansionnements de l'histoire servent généralement à mettre en valeur un phénomène, mais comment ordonner dans le temps l'histoire d'une forme lacunaire? Il est vrai que l'évolution des techniques d'impression, des moyens de communication, du développement de la culture de masse au Québec rejoint celle du reste du monde, mais il ne s'agit pas de mettre en valeur l'histoire technique du reportage. La datation à l'intérieur du corpus ne peut non plus suivre les scansionnements traditionnelles de l'histoire occidentale (guerres mondiales, krach boursier) ni

¹¹⁵ Bien entendu, les deux manières de procéder sont pertinentes. Le fait de proposer des études spécifiques sur les femmes ne constitue pas une moins bonne approche, au contraire. Il faut espérer qu'il y aura dans les prochaines années des travaux sur l'écriture des femmes et sur le reportage au Québec. Cela dit, il existe pour le moment peu d'analyses qui inscrivent les enjeux concernant l'écriture des femmes à même la trame de l'histoire littéraire ou journalistique. Dans le cadre de la problématique de la thèse, leur inclusion semble nécessaire.

les balises les plus usitées de l'histoire de la littérature québécoise (mouvement patriotique de Québec, création de l'École littéraire de Montréal, querelle du terroir) auquel le reportage ne s'arrime pas totalement. Alors, comment organiser un corpus dont la périodisation raconterait non pas le triomphe du grand reportage, sa naissance, sa croissance, son apogée, mais plutôt son absence, ses décalages, son insuffisance devant les définitions qui se constituent au même moment ?

Pour toutes ces raisons, le découpage s'est organisé autour des textes. Ceux-ci s'agglomèrent à certains moments, formant ponctuellement sur la ligne du temps entre 1870 et 1945 des petits ensembles cohérents. Les balises employées s'ordonnent ainsi autour de petites périodes de vingt ans, qui ne visent pas à « saucissonner » le corpus, mais plutôt à rassembler les reportages qui se répondent entre eux et se ressemblent à certains moments. Ces traits qui lient les textes n'appartiennent pas tous aux mêmes échelles ou aux mêmes registres d'analyse. Ils concernent parfois le contexte, parfois le statut des voyageurs ou des reporters, parfois l'écriture des textes, et parfois des stratégies d'enquête similaires. Parallèlement, il fallait également lier le corpus aux variations dans les discours sur le reportage. Le fait d'inclure dans la période à l'étude certaines dates majeures sans les mettre de l'avant, comme les deux guerres mondiales, permet en outre de montrer la rareté voire l'absence de textes sur certains phénomènes mondiaux d'envergure, qui participent ailleurs en Occident très précisément de la définition du reportage littéraire. En dehors des textes qui constituent le cœur de chaque période sous-divisant la thèse, les dates proposées ne doivent toutefois pas remplacer d'autres dates dans l'histoire littéraire. La périodisation n'a pas une portée instituante. Cette histoire n'offre pas de ruptures nettes ni de point d'appui totalement stable. C'est peut-être là toute la difficulté et tout l'intérêt de la question.

Plan de l'analyse

Avant de s'engager dans le corpus, il s'agira de comprendre la relation complexe qui s'est nouée entre le reportage et la littérature. Le premier chapitre vise à examiner le maillage historique entre la littérature et le journal, et à offrir un tableau des définitions qui existent du reportage littéraire. En amont, ce parcours introductif sur les enjeux historiques et épistémologiques du genre permet de faire voir les origines du grand reportage, du journalisme littéraire et du contexte d'apparition du journal d'information au Québec. En

interrogeant l'effet de l'émergence du reportage dans le paysage scripturaire occidental, la première section repose, d'abord, sur une approche théorique du texte et des rapports de la littérature au réel. Elle ordonne ainsi de manière détaillée les éléments de définition qui sont retenus pour aborder le reportage dans la thèse. En plaçant ensuite les définitions du grand reportage et du journalisme littéraire dans leur contexte respectif, en France et en Amérique du Nord, la suite du chapitre permet d'explorer l'imaginaire générique sur lequel repose le genre. Enfin, l'ensemble permet d'introduire les spécificités du contexte dans lequel le journal d'information et le reportage émergent en 1870 au Canada sur un mode comparatiste.

La thèse s'ordonne par la suite de façon chronologique. Le deuxième chapitre porte sur les textes parus entre les années 1870 et 1890 ; le troisième, entre 1890 et 1910 ; le quatrième, entre 1910 et 1930 et le cinquième entre 1930 et 1945. Pour mettre en relief les variations d'une période à l'autre, chaque chapitre interroge chaque fois les trois aspects suivants : le support, l'énonciation et le cadre spatio-temporel des textes. Il s'agit, d'abord, de saisir l'idée du reportage dans les journaux selon l'évolution des lieux de parution du reportage et du milieu médiatique, selon les discours et les fictions sur le reportage et le grand reportage et selon les liens qui s'énoncent entre la littérature et le journalisme de terrain. L'attention aux terminologies du reportage doit ainsi éclairer au fil du temps les connotations, les représentations et les contextes auxquels ces termes se rapportent pour les écrivains. Chaque chapitre se poursuit avec une analyse et une présentation des figures du reportage. L'examen des modes d'énonciation et de la représentation du personnage-narrateur de reporter met en outre l'accent sur la relation entre le reporter, ses interlocuteurs et le lectorat. À cette triade succède une attention particulière aux structures spatio-temporelles qui sous-tendent la représentation des individus et l'énonciation. L'objectif est d'examiner la scénographie singulière du reportage, le registre auquel est associée l'écriture du lieu, par rapport aux discours sur le reportage au même moment.

CHAPITRE 1 : ENTRE LE JOURNAL ET LA LITTÉRATURE

LE REPORTAGE COMME ÉCRITURE DU RÉEL

De l'élite aux masses

Very early the other morning I started out, not with the pleasure-seekers, but with those who toil the day long that they may live. Everybody was rushing – girls of all ages and appearances and hurrying men – and I went along, as one of the throng. I had often wondered at the tales of poor pay and cruel treatment that working girls tell.

Nellie Bly, « The Girl Who Makes Boxes¹ »

L'entrée du reportage dans les journaux survient à la suite de l'avènement des médias de masse en Occident, au moment où le journal d'opinion cède sa place à la presse d'information. Or, l'information n'apparaît pas *ex nihilo* au XIX^e siècle. Dans l'ouvrage *The Invention of News. How the World Came to Know about Itself*, Andrew Pettegree montre comment ce processus historique lent et complexe est corrélé à la naissance progressive des nations modernes². Les premiers périodiques voient le jour en Allemagne au début du XVII^e siècle, mais la circulation des nouvelles précède leur création. Les premiers journaux coexistent en fait avec des modes de transmission de l'information, écrits et oraux, plus anciens et, à l'époque, encore plus répandus. Pettegree rappelle en effet qu'en dehors des journaux au XVII^e siècle, tout un contenu a longtemps circulé de manière orale en contextes collectifs : « It is significant that in this age to "publish" meant to voice abroad, verbally [...]»³.

À partir du XVIII^e siècle, les petites publications de production artisanale qui diffusaient des avis et des informations laissent place à des périodiques qui s'intègrent à la vie politique. Dans son ouvrage, *Dire et mal dire*, Arlette Farge interroge les journaux,

¹ Nellie Bly, « The Girl Who Makes Boxes. Nellie Bly tells how it feels to be a White Slave », *New York World*, 27 novembre, 1887, p. 1. Les Éditions du sous-sol en ont fait paraître une traduction par Hélène Cohen en 2015 : « L'autre matin, je commençai la journée à l'aube, non pas avec les hédonistes, mais aux côtés de ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Je me mêlai, comme si j'étais l'une des leurs, au flot des hommes pressés et des filles de tous âges et de tous styles. » Voir « Nellie Bly, esclave moderne », dans *10 jours dans un asile*, Paris, Éditions du Seuil/Éditions du sous-sol, coll. « Le point », 2015, p. 145.

² Andrew Pettegree, *The Invention of News. How the World Came to Know about Itself*, New Haven and London, Yale University Press, 2014.

³ *Ibid.*, p. 11. Je traduis : « Il est éloquent de rappeler qu'à cette période de l'histoire l'acte de "publier" désigne le fait d'aller communiquer verbalement une information à l'étranger [...] »

entre autres archives, pour comprendre ce qui permet progressivement au peuple de commencer à exister d'un point de vue public et politique⁴. Au XVIII^e siècle, l'écriture dans le journal se déploie sur le mode de l'échange et de l'argumentation. La production et la lecture de la presse imprimée correspondent alors à une toile plus large regroupant des lieux de sociabilité, de culture et d'échanges. Les journaux participent de cette vie politique. Dans sa thèse sur l'émergence d'une sphère publique bourgeoise, Jürgen Habermas montre que les périodiques européens deviennent le prolongement des espaces de discussion que sont les cafés et les salons⁵, participant de ce « processus, au cours duquel le public constitué par les individus faisant usage de leur raison s'approprie la sphère publique contrôlée par l'autorité et la transforme en une sphère où la critique s'exerce contre le pouvoir de l'État [...]»⁶.

À ce titre, les feuilles politiques jouent une fonction majeure dans la naissance d'un sentiment national. Elles anticipent les nationalismes du XIX^e siècle et ce que Benedict Anderson nomme les « communautés imaginées⁷ », phénomène par lequel les membres d'une même société partagent un ensemble de représentations communes qui leur donne l'impression d'être liés sans pour autant entrer en contact les uns avec les autres. La création des États-nations s'avère indissociable, comme l'a montré Anne-Marie Thiesse, de « l'élaboration d'un espace public, médiatisé notamment par diverses formes de sociabilité (cafés, associations, cénacles), [qui] permet d'assurer cette interconnaissance virtuelle⁸ ». Thiesse rappelle en outre que le phénomène auquel se rattache la création des « communautés imaginées » existe par un processus de différenciation plus global qui lie la construction d'une tradition nationale à la circulation croissante des informations : « Mondialisation et nationalisation sont en fait issues des mêmes évolutions idéologiques, technologiques et économiques⁹ ».

⁴ Arlette Farge, *Dire et mal dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Librairie du XX^e siècle », 1992.

⁵ Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », [traduction par Marc B. de Launay], 1978 [1962].

⁶ *Ibid.*, p. 61.

⁷ Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, revised and extended edition, London, New York, Verso, 1991 [1983].

⁸ Anne-Marie Thiesse, « Communautés imaginées et littératures », *Romantisme*, vol. I, n° 143, 2009, p. 61.

⁹ *Id.*, « Nations, internationalismes et mondialisations », *Romantisme*, vol. I, n° 163, 2015, p. 15.

Dans sa thèse, Habermas met l'accent sur un moment historique précis qui précède l'industrialisation, moment où les journaux auraient pu, selon lui, devenir vecteurs de l'opinion publique comme dispositif clé de la lutte politique dans la constitution de l'espace public. Pour Habermas, la transformation des journaux au XIX^e siècle est synonyme d'une dénaturation du rôle de la presse par sa commercialisation. Or, il faut circonscrire ce que désigne véritablement l'espace public au XVIII^e siècle, construit autour du café, du club, du cabinet de lecture, et relayé par le journal. Ces lieux n'incluent, en effet, que la fraction masculine, aisée et éduquée de la population, écartant d'emblée la vaste majorité des habitants d'un État et, évidemment, l'entièreté de ses habitantes, comme le rappellent Christine Planté et Marie-Ève Thérénty :

Non seulement les femmes ne sont pas admises dans l'espace public, mais elles se trouvent autrement situées dans les médiations dialectiques entre public et privé. Le journal, qui introduit la discussion politique et le débat d'opinion dans les lieux où il est lu – y compris dans le foyer familial lorsqu'il y entre –, semble l'ennemi de cette « douceur du foyer », que l'idéologie leur donne pour mission d'entretenir¹⁰.

Aux femmes appartiennent donc tout particulièrement les espaces intérieurs de la maison, le lieu privé s'opposant au lieu public politique, masculin. La partition spatiale prolonge une vision différenciée des sphères féminines et masculines.

Cette division de l'espace en fonction du genre ne disparaît pas au moment de l'arrivée du journal d'information. C'est plutôt l'inverse. Avec l'apparition des premiers quotidiens à un sou, Marie-Ève Thérénty note qu'il « s'organise un discours d'exclusion des femmes du journalisme » :

Cette discrimination se justifie par un modèle de sexuation de l'espace public qui s'est précisé à la fin du XVIII^e siècle à partir de traités de physiologistes et de médecins. La femme, déterminée par son corps, son sexe et sa capacité à engendrer, est définie à travers la famille et l'intérieur, déclarés ses domaines propres, au contraire de l'homme, moins déterminé par son sexe et moins soumis à son corps, et que sa nature destine à la vie extérieure¹¹.

L'imaginaire genré de la presse au XIX^e siècle repose sur une représentation divisée par des oppositions sémantiques entre le masculin et le féminin : « indépendant/dépendant ;

¹⁰ Christine Planté et Marie-Ève Thérénty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 1448.

¹¹ Marie-Ève Thérénty, « LA chronique et LE reportage : du « genre » (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. XL, n°3, p. 116.

rationnel/émotionnel ; propre à l'activité publique/à l'activité domestique¹². » L'exposition des critères de l'exclusion des femmes s'avère en fait essentielle pour comprendre les traits du reportage qui reposent, au départ, sur l'enquête d'un journaliste indépendant, rationnel, dit objectif, dans l'espace public. L'arrivée progressive des femmes et des milieux populaires dans l'univers médiatique coïncidera avec l'essor du reportage, mais il faut rappeler qu'elle n'est pas synonyme d'un changement radical dans les salles de rédaction. La « vie extérieure », celle du reportage, sera au départ celle des hommes. L'entrée des femmes et des classes populaires dans l'espace journalistique est plutôt liée au processus de commercialisation et d'industrialisation des sociétés occidentales. En tant que lectrices, les femmes, tout particulièrement, occuperont d'abord le statut de consommatrices dans la sphère médiatique, n'étant pas, initialement, citoyennes électrices lorsqu'elles lisent l'information¹³.

En critiquant la culture de consommation qui s'instaure avec le développement des médias de masse, Habermas, comme les penseurs de l'École de Francfort, interroge en fait le rapport paradoxal entre l'essor des démocraties et l'aliénation des sociétés par le biais de nouveaux objets culturels. Habermas critique les conditions qui mèneront à la naissance d'une culture industrielle de masse d'un point de vue social et politique. D'autres penseurs considèrent l'impact du développement industriel directement en relation avec la littérature. Dans « Le narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov¹⁴ », Walter Benjamin accuse le journal d'information d'être le principal responsable de l'affaiblissement d'un récit fondé sur la vérité de « l'expérience transmise oralement », « source où tous les narrateurs ont puisé¹⁵ ». Dans *La Dialectique de la raison*, Theodor

¹² *Ibid.*

¹³ Il est à noter que les femmes entrent aussi dans le milieu de la presse par le biais du milieu manufacturier, avant de faire lentement leur place dans les salles de rédaction. Au Canada, par exemple, dès 1871, 616 femmes travaillent dans le secteur de l'imprimerie ce qui représente environ 14 % de la main d'œuvre. Voir Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, RCHTQ, coll. « Études et documents ». 1995, p. 28.

¹⁴ Walter Benjamin, « Le narrateur. Réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov », dans *Écrits français*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1991 [1936], p. 206.

¹⁵ *Ibid.*

Adorno et Max Horkheimer décrivent similairement la télévision comme source d'anéantissement de la pensée critique¹⁶.

Ces propos s'inscrivent en fait dans une longue liste de récriminations adressées à la presse d'information, ensemble de critiques qui ont contribué aux polarisations épistémologiques et ontologiques entre presse et littérature. Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink dressent la liste de quelques-unes de ces oppositions : fiction / nonfiction ; fictionnalité / référentialité ; communication esthétique / communication pragmatique et canon littéraire social / pratiques et formes culturelles vouées à l'oubli¹⁷. Ayant longtemps structuré et justifié la dévalorisation des textes issus du journal dans les études littéraires, ces oppositions correspondent, d'une part, à une conception mallarméenne de la littérature comme forme d'écriture essentiellement intransitive et, d'autre part, à une conception du texte médiatique comme production contingente négligeable largement corrompue par la machine industrielle qui le produit et le destine aux masses. Au XIX^e siècle, la littérature et le journal se définissent pourtant en large partie par leur proximité.

Du discours au récit

Des premières feuilles artisanales jusqu'à la presse politique du XVIII^e siècle dont parlent Habermas et Farge, le journal s'inscrit en fait globalement au sein d'une culture classique où domine encore le modèle oratoire. Selon Alain Vaillant, toute cette première phase de l'histoire médiatique et littéraire est marquée par l'argumentation :

Jusque-là, la littérature – entendons par là tout texte à destination d'un public – est construite sur un modèle discursif : même écrite, imprimée et donnée à lire, elle est avant tout la mise en forme d'un discours, d'une parole adressée à un destinataire et manifestant une pensée individuelle dont il s'agit de convaincre le public par les voies rhétoriques de l'argumentation, et le réel n'y est représenté que de façon accessoire, en fonction des besoins de la persuasion oratoire¹⁸.

¹⁶ Géraldine Muhlmann cite le chapitre « La production industrielle de biens culturels. Raison et mystification des masses » de T. W. Adorno et M. Horkheimer, *La Dialectique de la raison*, 1947 dans *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004, p. 3.

¹⁷ Micheline Cambron et Hans-Jürgen Lüsebrink, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. XXXVI, n° 3, 2000, p. 129.

¹⁸ Alain Vaillant, « Écrire pour raconter », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 787.

Le journal concerne alors une fraction restreinte de la population — un public lettré, masculin et nanti¹⁹. Les textes dans les journaux se destinent à un auditoire précis qu'il faut convaincre. Ils s'apparentent encore principalement à ce qu'Alain Vaillant a baptisé « la littérature-discours²⁰ ». Avec les transformations démographiques, l'alphabétisation de la population, le développement des transports, les nouveaux moyens de communication et l'industrialisation, la presse change cependant d'horizon au fil du XIX^e siècle. Elle s'adresse à un nombre de plus en plus élevé de lecteurs issus de milieux qui se diversifient. La littérature se démocratise et, dans les faits, ce n'est pas par le livre, mais « par la presse, celle du roman-feuilleton et des quotidiens à un sou, écrit Judith Lyon-Caen, que les nouveaux alphabétisés entrent dans la lecture²¹. »

Selon Vaillant, le reportage, comme récit d'évènements, joue alors un rôle central, non seulement comme genre phare du nouveau quotidien populaire à un sou, mais aussi dans la conception même du fait littéraire : « tout change avec la presse moderne, dont la fonction primordiale n'est plus d'offrir une tribune à l'éloquence [...], mais de représenter le monde, d'offrir, jour après jour, ce récit polyphonique du réel [...]»²². » La presse d'information participe d'un passage très global (que Vaillant fait remonter au développement de l'imprimé même) de cette « littérature-discours » à une « littérature-texte²³ ». Avec l'arrivée de la presse d'information et l'essor successif du reportage, les cases du journal se remplissent de récits qui ne cherchent plus, avant tout, à convaincre le lecteur, mais plutôt à rendre compte d'une pluralité d'évènements. On veut raconter et on veut montrer. C'est en ce sens que la journaliste Séverine oppose la force du témoignage au discours assis du journaliste « rhéteur²⁴ » dans un article de 1899. L'arrivée du reportage marque un tournant dans l'écriture journalistique qui prolonge des changements survenus

¹⁹ Le journal est aussi lu dans des espaces privés, même si c'est plus difficile à quantifier. Certaines chercheuses se sont d'ailleurs spécifiquement intéressées à l'histoire des lecteurs et des lectrices de journaux comme Anne-Marie Thiesse et Mylène Bédard.

²⁰ Alain Vaillant, *L'amour-fiction : discours amoureux et poétique du roman à l'époque moderne*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2002, p. 17.

²¹ Judith Lyon-Caen, « Lecteurs et lectures : les usages de la presse au XIX^e siècle », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 29.

²² A. Vaillant, « Écrire pour raconter », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 786.

²³ A. Vaillant, *L'amour-fiction : discours amoureux et poétique du roman à l'époque moderne... op. cit.*

²⁴ « Je n'en parle pas comme un rhéteur : j'en parle comme un témoin. » Séverine, « Chose jugée », *La Fronde*, 12 septembre 1899, p. 1.

dans la culture de l'imprimé. Ce qu'il faut noter, par-dessus tout, c'est que, par extension, la littérature cesse peu à peu d'être essentiellement un art discursif ou rhétorique, elle devient un art de la représentation écrite, un art de la chose vue. L'arrivée de la presse d'information engendre ainsi une généralisation du modèle de la représentation dans l'espace scripturaire. Les rubriques du journal visent désormais une mise en forme du monde extérieur.

L'avènement de l'ère médiatique s'accompagne cependant d'une crispation, qui provoque une césure symbolique entre le journal et la littérature. Si l'arrivée de médias de masse est synonyme d'une meilleure diffusion de l'information et des savoirs, cet « envahissement²⁵ » est très largement perçu comme un recul par l'élite lettrée. Aussi la naissance d'une littérature industrielle n'est pas sans lien avec l'apparition à la même période d'un champ littéraire autonome²⁶. L'une des répercussions les plus importantes pour les contemporains concerne le rapport au langage, constamment dans un état d'insuffisance vis-à-vis son objet. Vaillant explique l'aporie textuelle qui sous-tend en fait la toute nouvelle culture de la représentation pour les contemporains des débuts de la presse d'information :

C'est précisément cet escamotage, constitutif de la logique représentative, que Mallarmé appelait l'« universel reportage », cette façon forcément déceptive de désigner l'inconnu avec des mots connus et inadéquats, d'interposer entre le réel et soi l'écran déformant des stéréotypes²⁷.

Vaillant s'attarde sur la coïncidence très concrète entre nos modes de représentation et la terminologie du système d'impression. L'origine même des mots « stéréotypes » et « clichés²⁸ », qui désignent une partie du système de reproduction de la page dans l'univers

²⁵ A. Vaillant, « Écrire pour raconter », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 786.

²⁶ On peut citer Dominique Maingueneau qui rappelle l'historicité du discours littéraire et son processus d'autonomisation : « c'est seulement au XIX^e siècle qu'il s'est produit une véritable autonomisation de la littérature, qui est devenue un "champ", l'affaire de groupes d'artistes indépendants et spécialisés qui prétendent ne reconnaître que les règles qu'ils ont élaborées eux-mêmes. En réalité, comme l'a bien montré Bourdieu, ce champ est traversé par un conflit permanent entre "la production restreinte" de l'avant-garde qui prétend ne faire aucune concession, et une production soumise à la loi économique, qui est vouée à répondre à un public large. » D. Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004, p. 6. En plus de Bourdieu, il faut mentionner d'autres références sur la question de l'autonomisation de la littérature au XIX^e siècle, notamment Jean-Paul Sartre avec *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) et Roland Barthes avec *Le Degré zéro de l'écriture* (1953).

²⁷ A. Vaillant, « Écrire pour raconter », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 786.

²⁸ *Ibid.*, p. 788

de l'imprimerie, renvoie à ce tournant littéraire et médiatique. L'arrivée des quotidiens d'information populaires correspond à une mécanisation de l'écrit. Pour les contemporains, le reportage apparaît comme littéralement préfabriqué par les instruments des presses à imprimer. C'est aussi ce qui motivera Habermas et les penseurs de l'École de Francfort à parler de la dénaturation du rôle potentiel de la presse dans la constitution d'un espace public à partir du XIX^e siècle.

Lié au développement démocratique, l'afflux de récits factuels, quotidiens et divers qui tentent de dire le désordre ordinaire et extraordinaire du réel suscite des changements qui dérangent. Le fait divers, le reportage et le grand reportage en sont les formes les plus révélatrices, parce qu'elles mettent en scène l'ensemble de la société et cherchent la parole de toutes les classes sociales. Pour les contemporains, cette plongée dans la foule ne va pas de soi. En 1875, le dictionnaire *Larousse* rappelle l'antinomie perçue entre le style et le déplacement du reporter : « "La France doit à l'Angleterre ce type de journaliste à qui les jambes sont plus indispensables que le style"²⁹ » Le travail du journaliste est d'abord vu comme celui d'un tâcheron, à la remorque d'une cueillette pénible de faits journaliers. Le reporter ne ferait que des listes, des inventaires répétitifs d'un réel que tout le monde voit. Le journaliste n'écrit pas, comme l'affirme le dictionnaire, il se déplace.

Or, les auteurs de reportages établiront petit à petit la valeur même de leur pratique précisément sur l'observation et le terrain, qu'ils situent au centre de leur écriture. En se déplaçant – sur la rue, sur la route et ailleurs –, le reporter vise justement à transgresser toutes sortes de frontières pour dévoiler d'autres « réels » que ceux auxquels tout le monde a accès. Dès la fin du XIX^e siècle, le reportage mise sur la présence concrète d'un témoin capable de voir et de parcourir le monde dans la variété de ses incarnations. Aussi les reporters abordent les contraintes d'écriture journalistique au sein de leur récit. Les conditions concrètes d'enquête s'inscrivent ainsi peu à peu comme des ressources narratives. Le « je » du reporter devient omniprésent.

Dans *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Géraldine Muhlmann revient sur les critiques formulées à l'égard de la presse et du reportage. Elle parle du grand

²⁹ Cité par Pascal Durand, « Le reportage », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal...* *op. cit.*, p. 1020.

reporter comme d'une figure de « témoin-ambassadeur³⁰ » oscillant entre deux postures opposées, celle du rassemblement et du décentrement. D'un côté, le journaliste tenterait de représenter la masse de lecteurs auxquels il s'adresse à travers la fabrication d'un « nous » collectif opposé à l'altérité. De l'autre, il instaurerait une distance entre lui et le lectorat en insistant sur le caractère exceptionnel de sa démarche, du « je » héroïque, reporter, transgressant les limites sociales et géographiques qui régissent les sociétés. Et cette tension qui caractérise la posture du grand reporter s'inscrit au cœur même de la définition du journalisme littéraire. L'étude du journalisme littéraire montre en effet combien les médias sont fondés sur une ambivalence fondamentale qui tend à la fois à homogénéiser les contenus (formes et représentations) et à diffracter l'expérience du monde, ambivalence qui ne se dissout jamais complètement. Avec des travaux comme ceux de Géraldine Muhlmann et d'autres spécialistes de la presse, l'histoire récente n'a donc pas évacué la critique des médias, notamment celle qui est venue des penseurs de L'École de Francfort³¹, mais elle s'emploie à mettre en lumière cette ambivalence et à créer des outils pour aborder l'écriture des reporters.

Cette tension au cœur du journalisme littéraire s'avère d'ailleurs particulièrement utile pour penser l'écriture de femmes journalistes et plus particulièrement de reporters comme Nellie Bly, Sara Jeannette Duncan ou Séverine. À travers la narration au « je » et la présence sensible du corps dans le reportage, les pionnières du journalisme ont su tout à la fois jouer avec les traits de la posture féminine conventionnelle de leur époque et avec le potentiel sensationnaliste ou promotionnel d'une transgression associée à leur genre et au rôle du reporter. Lorsqu'elles voyagent ou lorsqu'elles enquêtent sur le terrain, les femmes décrivent les vêtements qu'elles portent, l'agitation qui les a habitées en entreprenant leur projet, en rupture avec leur quotidien, et préconisent une posture d'humilité et de candeur devant les événements. La promotion de leurs reportages profite du caractère extraordinaire de leur démarche comme de celle de leurs collègues masculins, mais aussi de l'aspect plus singulier de leur présence sur le terrain. La dimension sensible

³⁰ L'idée est à la base de l'ouvrage de G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle...* *op. cit.*

³¹ Concernant les critiques qui ont émergé du côté de l'École de Francfort, le rapport aux médias n'est pas non plus uniforme ou unanime au sein du groupe des penseurs au sein duquel se trouvent Adorno, Benjamin et, avec plus de distance, Habermas. Voir notamment Dieter Mersch, *Théorie des médias*, Dijon, Les Presses du réel, 2018.

au fondement du travail du reporter leur permet de surcroît d'explorer autrement la forme. Christine Planté et Marie-Ève Thérénty écrivent que les premières journalistes inventeront certains traits du grand reportage en conciliant habilement les exigences du journalisme de terrain avec les codes associés au féminin :

Le reportage au féminin se définirait [...] par l'exposition d'un corps réceptif à toutes les sensations. Cette proposition ne déroge ni aux idées reçues sur le rapport masculin/féminin ni même à la pratique générale, c'est-à-dire masculine, du reportage qui est un genre, à la fin du XIX^e siècle, écrit à la première personne et qui expose le corps du reporter en échange de l'information³².

Le travail des pionnières mènera ainsi entre autres à la création du reportage d'identification, pratique immersive par laquelle la reporter entre dans la peau de son sujet pour étudier en profondeur un milieu social³³. Une histoire du journalisme littéraire ne peut donc exclure les reporters femmes, même si elles sont moins nombreuses dans la plupart des contextes. Leurs contributions n'existent pas dans une dimension parallèle qui serait propre à l'écriture des femmes, elles ont plutôt directement façonné les contours génériques du grand reportage.

Plus largement, la littérature telle que nous la connaissons a une dette envers le journal. L'étude du journalisme littéraire a précisément pour objectif de révéler des écritures qui respectent l'aspect factuel du contrat de lecture journalistique et qui ont l'intérêt d'innover du point de vue des poétiques. Les catégories qui s'y rattachent se définissent dans ce paradoxe entre l'impression mécanique du texte journalistique (clichéique et stéréotypique) et l'écriture de reporters qui ont tenté d'innover et d'échapper au puissant formatage de l'appareil médiatique. Dans sa trame, le reportage exploite ainsi tantôt la répétition du même tantôt l'étrangeté la plus radicale. Pour John C. Hartsock, les efforts des tenants du journalisme littéraire se situent plus précisément du côté d'une réappropriation de l'expérience, précisément de celle dont parlait Benjamin dans son texte sur le narrateur³⁴. Selon Hartsock, on pourrait distinguer certains textes journalistiques par

³² C. Planté et M.-È. Thérénty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal...op. cit.*, p. 1460.

³³ Marie-Ève Thérénty, « Dans la peau d'un autre. La pratique de l'immersion en journalisme et en littérature. Histoire et poétiques », dans Érik Neveu, *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Res Publica », 2017, p. 23-36.

³⁴ C'est la proposition que John C. Hartsock explore dans son livre *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2016.

leur aspect narratif, par une mise en récit qui les singulariserait par rapport aux articles d'information conventionnels.

Modalités génériques du reportage

Dans *Fiction et diction*, Gérard Genette avançait déjà la nécessité d'une narratologie appliquée aux genres factuels « comme l'Histoire, la biographie, le journal intime, le récit de presse, le rapport de police, la narratio judiciaire, le potin quotidien [...] »³⁵. Genette reconnaissait avoir accordé la primauté à la fiction. Les travaux sur le récit factuel existent plutôt du côté de la philosophie et de l'historiographie, notamment chez Paul Ricœur, Hayden White ou Paul Veyne. C'est dans cette perspective que Genette propose d'examiner, selon les catégories définies dans *Discours du récit*³⁶, « les raisons que pourraient avoir le récit factuel et le récit fictionnel de se comporter différemment à l'égard de l'histoire qu'ils "rapportent", du seul fait que cette histoire est dans un cas (censée être) "véritable" et dans l'autre fictive [...] »³⁷. En fait, le chapitre « Récit fictionnel, récit factuel » n'explore que brièvement la complexité d'une telle répartition. Genette préfère insister sur la porosité de la frontière entre le récit fictif et le récit factuel. Des distinctions émergent pourtant quand on tente de distinguer le récit factuel du récit fictionnel, ne serait-ce que parce qu'ils impliquent deux actes fondamentalement différents : celui de rapporter et celui d'inventer.

La question du référent

A priori, les idées reçues sur la fiction et la non-fiction auraient tendance à faire du récit factuel un texte plus fiable, parce qu'il se base sur un référent clair, extérieur au texte. Le discours remettant en question la notion d'objectivité et les critiques répétées à l'égard de journalistes depuis la naissance de la presse témoignent cependant à l'inverse de la précarité des faits ou du concept de « fait ». Daniel Cornu en parle comme du fondement de l'identité journalistique : « C'est à partir de l'exigence vertigineuse de vérité que s'articulent les autres fins d'une information recherchée, élaborée et diffusée dans l'intérêt

³⁵ Gérard Genette, « Récit fictionnel, récit factuel » dans *Fiction et diction*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « points », 2004 [1997], p. 142.

³⁶ Les catégories sont « ordre », « vitesse », « fréquence », « mode » et « voix ». Voir *Id.*, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « points », 2007 [1972;1983], 435 p.

³⁷ G. Genette, « Récit fictionnel, récit factuel » dans *Fiction et diction... op. cit.*, p. 143.

[...] ³⁸. » Cornu présente toutefois des clarifications lorsqu'il convoque le terme de « vérité ». Il reprend en effet la distinction qu'Hannah Arendt propose dans *La crise de la culture* entre une vérité de raison et une vérité de fait. En contraste avec la vérité mathématique, scientifique ou philosophique, le fait apparaît, pour Arendt, comme une vérité modeste ³⁹. Pour comprendre le reportage, il faut considérer cette modestie dans la relation à la vérité ; il faut considérer cette fragilité des faits.

Les enjeux entourant la notion de vérité journalistique débouchent en fait sur des questions qui sont similaires à celles de la discipline historique. Pour l'historien, le réel impose sur le récit du passé un flux incessant d'éléments, de documents, de points de vue possibles. Paul Ricœur insiste sur la différence entre le récit historique et la fiction en évoquant la relation perpétuelle aux archives, aux documents et à la trace ⁴⁰. À partir de la notion d'intrigue, Raphaël Baroni montre également l'opposition entre les visées historiographiques du texte factuel, contraint par une relation aux sources et aux témoignages réels, et l'ambition de la fiction :

la première, bien que consciente de la fragilité de sa synthèse, vise une explication provisoire ; tandis que la seconde, bien que capable d'une parole définitive (puisque la fiction ne peut être contredite par le réel ou par une version alternative des faits), vise à produire une *histoire définitivement ambiguë* ⁴¹.

En effet, la fiction n'est menacée ni par l'existence de la multiplicité des versions qui existent du même événement ni par les traces de ses versions possiblement contradictoires. Umberto Eco parle du « privilège aléthique ⁴² » du roman pour dire qu'on ne contestera pas la véracité de l'existence d'un personnage imaginé. La fiction revendique une forme de vérité, mais ne la situe pas dans son rapport référentiel aux événements.

Qu'il s'agisse d'un récit fictionnel ou factuel, l'intrigue (la tension narrative) est bel et bien le résultat d'une production, d'une poétique, c'est-à-dire de la mise en ordre d'une matière chaotique. Mais fiction et non-fiction ne découlent pas des mêmes ressorts. Autrement dit, le reporter comme le romancier se trouve devant le même réel, devant le

³⁸ Daniel Cornu, « Journalisme et vérité », dans *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, n° 58, 1998, p. 13.

³⁹ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁰ Paul Ricœur, *Temps et récit. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Éditions du Seuil, coll. « Points-Essais », 1991 [1983].

⁴¹ Raphaël Baroni, « Histoires vécues, fictions, récits factuels », *Poétique*, vol. CLI, n° 3, 2007, p. 260.

⁴² Umberto Eco, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, 1996 [1994], p. 122.

même « discontinu fatal⁴³ », mais le résultat n'atteindra pas la même pérennité ni les mêmes effets. C'est aussi le constat de l'écrivaine et journaliste canadienne Mavis Gallant :

La non-fiction est semblable à une gelée : vous pouvez la refondre et la remouler tant que vous voulez. Avec la fiction, il arrive un moment où cela devient dur comme cette table, qui est en marbre, et il ne faut plus y toucher, ou vous ne ferez que des égratignures⁴⁴.

En référant à la consistance même de l'écriture, Gallant aborde la question d'un point de vue textuel, c'est-à-dire par le biais des propriétés intrinsèques du texte. Pour Gallant, l'écriture du reportage porte les traces de sa relation au-dehors même d'un point de vue strictement formaliste, dans la mise en tension interne des faits assemblés. En parlant de texture, elle aborde le statut référentiel du texte nonfictif sur la base de son fonctionnement endogène, comme un matériau ayant ses propriétés spécifiques. Pour Baroni, on peut similairement distinguer la tension narrative propre à la fiction et la résistance au réel du récit factuel :

Si les récits factuels peuvent susciter des surprises, cela tient à leur soumission à une source extratextuelle qui leur échappe et qui fait résistance, alors que, dans le cas des récits fictionnels, la surprise fait partie intégrante du geste narratif, et l'on peut toujours supposer qu'elle est le résultat d'une stratégie discursive⁴⁵.

Tandis que Ricœur nous invitait à penser les conditions ontologiques et épistémologiques du récit factuel, Baroni reprend ces postulats pour en saisir les conséquences narratives. Elles sont particulièrement perceptibles quand on s'attarde à certains phénomènes textuels. La vraisemblance, par exemple, ne se caractérise pas de la même façon dans le récit factuel. Le reportage a le pouvoir d'accueillir en son sein des éléments issus du réel dont le roman s'accommode beaucoup plus difficilement, parce que le texte journalistique a la capacité, voire la tâche, de les révéler. Norman Sims cite John McPhee au début de l'anthologie *The Literary Journalists* :

"Things that are cheap and tawdry in fiction work beautifully in nonfiction because they are true. That's why you should be careful not to abridge it, because it's the

⁴³ Roland Barthes, « Littérature et discontinu », dans *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 220.

⁴⁴ Anne-Marie Girard et Claude Pamela Valette, « Entretien avec Mavis Gallant », *Journal of the Short Story in English/Cahiers de la nouvelle*, n° 2, 1984, p. 84.

⁴⁵ R. Baroni, « Histoires vécues, fictions, récits factuels »... *op. cit.*, p. 260.

fundamental power you're dealing with. You arrange it and present it. There's lots of artistry. But you don't make it up⁴⁶."

La force de l'intrigue d'un récit factuel correspond à une forme de dévoilement, c'est-à-dire à ce qui devient visible dans le réel pour le lecteur. Alors que la fiction doit s'imposer par son caractère vraisemblable, la non-fiction trouve beaucoup plus de force dans l'invraisemblable, dans ce qui dépasse l'entendement. Autrement dit, la dimension narrative du reportage ne peut faire l'économie du référent, tout en étant constamment fragilisée par l'évènement dont elle fait son objet. D'une certaine manière, les dehors du texte l'atteignent ainsi davantage que la fiction.

Le sujet-écrivain

Dans le chapitre « Récit fictionnel, récit factuel », Genette écrit que les faits n'imposent pas à la narration une disposition radicalement différente, mais il avance que la voix narrative en régime factuel a sa spécificité. La responsabilité de la narration se trouverait, plus souvent qu'avec la fiction, assumée par un narrateur-auteur. Et la construction du narrateur-auteur déborderait nettement le texte, se situant autant à l'intérieur que dans ses marges, notamment à travers le paratexte⁴⁷, au sein duquel Genette regroupe le péri-texte⁴⁸ et l'épi-texte⁴⁹. Il convient d'observer, à rebours, combien ces remarques sur la voix narrative concordent aujourd'hui avec la place accordée à la dimension posturale des récits factuels et plus particulièrement du reportage. D'un point de vue heuristique, la difficulté voire l'impossibilité d'envisager le récit journalistique hors du contexte d'énonciation dans lequel il s'inscrit a en effet favorisé l'usage de certains concepts à l'intersection d'une sociologie de la littérature héritière des travaux de Pierre Bourdieu, des théories de la réception et de l'analyse du discours, comme le concept de

⁴⁶ John McPhee cité par Norman Sims, « The Literary Journalists », dans Norman Sims (ed.), *The Literary Journalists. The New Art of Personal Reportage*, New York, Ballantine Books, 1984, p. 3. Je traduis : « "Les choses qui semblent sordides et vulgaires dans la fiction agissent magnifiquement bien en régime nonfictionnel, parce qu'elles sont vraies. Ce qui explique qu'il faut être prudent, il ne faut pas en diminuer la valeur, c'est là que réside la puissance fondamentale de votre ouvrage. Vous les organisez et vous les montrez. C'est un art. Mais il n'y a rien d'inventé." »

⁴⁷ Genette définit le paratexte comme un « ensemble hétéroclite de pratiques et de discours. » Voir *Seuils*, Paris, Éditions sur Seuil, coll. « Poétique », 1987, p. 8.

⁴⁸ Genette définit le péri-texte comme le discours « autour du texte, dans l'espace même du volume, comme le titre ou la préface, et parfois inséré dans les interstices du texte, comme les titres de chapitres ou certaines notes. *Ibid.*, p. 10.

⁴⁹ Genette définit l'épi-texte comme « tous les messages qui se situent, au moins à l'origine, à l'extérieur du livre. » *Ibid.*, p. 10.

« posture ⁵⁰ », que les travaux de Jérôme Meizoz ont contribué à baliser, et celui de « scénographie », que des chercheurs comme Dominique Maingueneau ont mis de l'avant⁵¹.

Pour Meizoz, il faut comprendre la construction de la « posture » comme une présentation de soi à l'intérieur et à l'extérieur du texte, autant dans ce que Genette qualifiait de péritexte et d'épitéxte, que dans les conduites et les pratiques des écrivains, donc dans des textes où l'écrivain construit son identité littéraire, mais dont ce dernier n'est pas l'unique auteur⁵². Il est aisé de comprendre comment la notion permet à la fois de décloisonner l'objet et d'éviter les écueils d'une analyse du texte littéraire comme reflet du réel. En revanche, Alain Viala rappelle que tout énoncé inclut un énonciateur et un contexte donné, donc que toute prise de parole et tout texte supposent « une posture » : « quand on a défini une posture, on n'a rien fait si on ne la situe pas dans la gamme des manières de faire possible dans l'espace où elle advient, donc si on ne la voit pas en situation⁵³. »

En considérant précisément les points communs des situations d'énonciation analysées par les chercheurs qui s'intéressent au concept de posture, il semble que l'efficacité de cet arsenal conceptuel s'avère en fait tout particulièrement évidente dans des productions en contexte médiatique⁵⁴. À partir de l'usage plus généralisé de la signature dans les articles de journaux à la fin du XIX^e siècle, le reportage met de l'avant un « je »

⁵⁰ Jérôme Meizoz s'attarde sur ces concepts principalement dans trois ouvrages : *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Éditions Slatkine, 2007, 210 p. ; *La fabrique des singularités*, Genève, Éditions Slatkine, 2011, 276 p. ; *La littérature « en personne » : scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine érudition, 2016, 216 p.

⁵¹ Alain Viala, « Posture », dans Anthony Glinoe et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius* [En ligne], <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/69-posture>.

⁵² Meizoz suggère de considérer l'*auctorialité plurielle* du discours qui participe de l'identité littéraire de l'écrivain. Jérôme Meizoz, *Postures littéraires...op. cit.* p. 25.

⁵³ A. Viala, « Posture »,... *op. cit.*

⁵⁴ On rencontre le concept de « posture » dans beaucoup de travaux littéraires sur le reporter. Paul Aron en a fait l'analyse dans un article sur le reporter des années trente : « Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la "bobine" en littérature », *CONTEXTES* [En ligne], vol. VIII, 2011, <http://contextes.revues.org/4710>. Mélodie Simard-Houde en fait un des piliers conceptuels de sa thèse. Voir M. Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros...*, *op.cit.* C'est aussi l'approche d'Olivier Odaert dans un texte sur le reporter : « Écrivain et reporter : les enjeux documentaires d'une posture littéraire », *Fabula / Les colloques, Ce que le document fait à la littérature (1860-1940)* [En ligne], <http://www.fabula.org/colloques/document1748.php>. Marie Vanoost parle des enjeux de l'identité professionnelle revendiquée par les journalistes dans la sphère littéraire et du « jeux de personne » qu'implique la « posture » du journaliste dans un texte sur la poétique du journalisme narratif : « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit », *Cahiers de narratologie* [En ligne], vol. XXXI, 2016, <http://narratologie.revues.org.access.bibl.ulaval.ca/7543>.

qui correspond à l'identité de l'auteur (personne civile), du narrateur et du personnage de reporter, comme dans une autobiographie⁵⁵. L'engouement pour la littérature de terrain, ainsi que les phénomènes de spectacularisation du littéraire avec l'arrivée des médias de masse ont pu en ce sens non seulement participer de la fortune de ces catégories critiques, mais plus globalement couvrir la résurgence lente et progressive de la figure de l'écrivain. L'objectif n'est pas de revenir sur la mort de l'auteur que Barthes et d'autres ont déclarée dans les années 1960. Le reportage ne participerait pas nécessairement de la préservation d'une forme d'auctorialité traditionnelle⁵⁶, mais plutôt d'une mise en scène de l'écrivain comme personnage sur la scène littéraire et médiatique⁵⁷.

Pour le reporter, le fait de revendiquer à la fois une représentation rigoureusement factuelle du réel, une captation à chaud des événements et une liberté formelle suppose une forme d'ubiquité qui le distingue sensiblement du narrateur d'un roman ou même d'une autobiographie. En abordant le travail du reporter John McPhee, la chercheuse Kathy Smith insiste sur la tension qui se crée à travers la nature double de ce « sujet écrivain » dans l'écriture de reportage :

When one calls oneself a journalist, therefore, one takes up a judicial position in regard to differentiating between fact and fiction. However, as a writer in the more general sense, and as manipulator of the material he fashions into story, McPhee constantly crosses and tests those boundaries⁵⁸.

Les rôles dont parle Smith renvoient à des fonctions déterminantes à l'intérieur du texte. La première est symbolique et même judiciaire. C'est la garantie de la discrimination des faits de la fiction, c'est-à-dire le contrat de lecture de véracité du reportage. La mise en scène de soi chez John McPhee, comme chez d'autres reporters, sert à authentifier le réel dans son détail. La présence du journaliste dans le texte permet de donner au vécu un relief et d'attester la validité de chaque élément rapporté (informations, décor et dialogues). En

⁵⁵ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975.

⁵⁶ Voir Roland Barthes, « La mort de l'auteur », dans *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984 [1968], p. 63-69.

⁵⁷ Meizoz identifie également la naissance du journalisme moderne, les années 1830-1840, comme un moment charnière de la médiatisation de la littérature et corollairement de la figuration de soi. J. Meizoz, *Postures littéraires... op. cit.*, p. 22.

⁵⁸ Kathy Smith, « John McPhee Balances The Act », dans Norman Sims (dir.), *Literary Journalism in the Twentieth Century*, New York, Oxford University Press, 1990, p. 207. Je traduis : « Si l'on revendique le statut de journaliste, on occupe une position dans laquelle on régule la différenciation entre réalité et fiction. Mais en tant qu'écrivain au sens large, on manipule le matériau, on façonne l'histoire. En ce sens, McPhee traverse et teste constamment les frontières qui régissent ces deux créneaux. »

renonçant aux généralisations et au surplomb qu'autorise une narration impersonnelle ou omnisciente, le reporter cherche de surcroît à laisser voir au lecteur sa propre subjectivité. Par la contingence de ses observations, le journaliste mis en scène dans le reportage instaure une impression de réel, voire de transparence avec le monde. Joan Didion décrit sa méthode précisément de cette manière : « [...] I want you to know, as you read me, precisely who I am and where I am and what is on my mind. I want you to understand exactly what you are getting [...] »⁵⁹. » Toujours situé avec précision dans le temps et l'espace, le récit laisse entrevoir ses limites, sa propre conscience historique et sociale, sa propre finitude.

Paradoxalement, le reporter réintroduit par le tracé de sa subjectivité une sorte de volonté d'objectivité très particulière. En prenant pour exemple le cas de John McPhee, Smith s'intéresse surtout à la deuxième spécificité du narrateur en contexte de reportage. La deuxième fonction du « sujet écrivain » est plus ambiguë. Le reporter doit donner sens à une large quantité d'éléments *a priori* épars en prenant à sa charge la narration. Il s'agit comme pour le romancier d'élaborer concrètement un texte, mais à partir d'un matériau factuel, et donc de transgresser, dans le processus, la stricte réalité, toute médiation étant à la fois représentation et sémantisation. C'est dans ce processus que s'insère la mise en scène du « je ». Le reporter construit son propre personnage de journaliste dans le texte, représenté de manières variables, comme un être détaché, intense ou empathique, attestant des événements, mais généralement très loin du rôle d'écrivain dans un bureau orchestrant avec un soin maniaque les faits qu'il rapporte. La posture du reporter est en fait aussi et surtout celle de cette impossible ubiquité. Personne ne possède la capacité de vivre, de capter et de retransmettre en totalité les événements au moment même où ils se déroulent. Quand Smith parle du « sujet écrivain » du reportage, elle décrit ce revirement, cette inadéquation, entre le reporter mis en scène dans le récit, qui observe sans participer et qui

⁵⁹ Joan Didion, « In the Islands », *The White Album*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2009 [1979], p. 134. Traduit de l'anglais par Pierre Demarty : « [...] je veux que vous sachiez, à mesure que vous me lisiez, très précisément qui je suis, où je suis et à quoi je pense. Je veux que vous compreniez exactement à qui vous avez affaire [...] ». » Voir la version française dans J. Didion, *L'Amérique 1965-1990. Chroniques*, Paris, Bernard Grasset, p. 324.

garantit l'authenticité des faits, et celui qui organise et trie les éléments d'une intrigue, et qui leur donne finalement un sens⁶⁰.

L'espace-temps du reportage : l'actualité

Une autre distinction majeure apparaît quand on tente de définir le texte journalistique d'un point de vue littéraire. Plusieurs chercheurs ont en effet mis de l'avant la temporalité des reportages littéraires. Celle-ci s'articule en rapport aux autres articles d'information. En abordant le reportage conventionnel, John C. Hartsock parle d'une absence d'arc chronologique narratif, et même de la « déchronologisation⁶¹ » des contenus. Le phénomène remonterait aux débuts du journal d'information et découlerait de la croissance de l'importance de la notion d'objectivité à partir de la fin du XIX^e siècle. Le reportage conventionnel est fondé sur une hiérarchisation des éléments — des plus importants aux moins importants (le premier paragraphe répondant systématiquement aux questions : quoi, quand, où, qui, pourquoi). Hartsock montre que cette pyramide inversée qui ouvre (ou chapeaute) typiquement l'article de journal oblitère en fait l'ordre chronologique d'un événement en plaçant le dénouement au début de la séquence du texte : « the displacement of the inverted pyramid moves toward an analytical ambition that extracts information from the sequence of time⁶². » Pour Hartsock, les décalages soudains vers le passé ou vers le futur qui permettent aux journalistes de cibler les lignes principales de chaque événement ne sont pas des analepses ou des prolepses, parce que le récit ne sous-entend pas d'avant ni d'après. La séquence posée est coupée d'un temps plus long. Dans cet agencement systématique, l'article liste des faits tels quels, dans le même ordre, dans un espace et un temps qui se trouve figé par le code générique de la nouvelle. Au-delà des premières lignes, la plupart des éléments d'un article conventionnel ne participent donc pas d'une progression narrative forte. L'insertion des dialogues souffre du même problème. Ils surgissent selon le même enchaînement, dans le fil du texte, et le journaliste, contrairement au narrateur, cède la responsabilité des propos qu'il cite aux individus. Aussi l'expérience

⁶⁰ Janet Malcolm a écrit un livre sur l'ubiquité du reporter et sur cette trahison qui sous-tend l'écriture du reportage. Pour Malcolm, le revirement est inévitable. Elle explore notamment un cas célèbre de relation catastrophique entre un journaliste et un présumé assassin. Janet Malcolm, *The Journalist and the Murderer*, New York, Knopf, 1990.

⁶¹ J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 6.

⁶² *Ibid.* Je traduis : « La structure de la pyramide inversée sous-tend en fait une ambition analytique qui a pour effet d'extraire les informations de leur séquence temporelle. »

du temps dans l'article d'information conventionnel n'autorise que très rarement la durée. Cela ne sous-entend pas que le texte soit plus ou moins objectif, seulement qu'il ne se fonde pas sur l'expérience d'une temporalité vécue, ce que la narration dans un récit vise plutôt à restituer. En contrepoint, il faut supposer que les reportages littéraires ont configuré, à même la structure du récit, leur capacité à dépasser cette périodicité imposée par le contexte de publication (quotidien, hebdomadaire ou mensuel).

De la même façon, les descriptions permettent généralement au lecteur d'entrevoir la scène des événements, mais elles ont rarement une fonction diégétique forte dans un texte journalistique conventionnel. Celui-ci ne reproduit donc pas davantage de carte ou de territoire pour comprendre le lieu où les faits reposent. Pourtant le journal convoque très fortement la notion d'espace. Sa capacité même à rendre de manière périodique des événements parfois très éloignés de son lieu de production est une forme de victoire sur les distances. Aussi, l'actualité dans les médias équivaldrait moins à une temporalité spécifique (passé récent, présent, futur proche) qu'à un nuage d'informations qui réinstaurent sans cesse le moment présent de la diffusion du contenu. De ce point de vue, l'actualité exclurait dans sa logique une chronologie spécifique, mais elle se manifesterait très fortement d'un point de vue spatial. En sautant d'une case à l'autre et en lisant seulement les premières lignes des articles, le lecteur du journal rejoue d'ailleurs puissamment cet arrachement temporel de l'événement au contexte. Dans ses travaux sur les médias, Jean-François Tétu parle d'un « prélèvement » dans l'expérience des individus, dont on fragmente et dont on extrait le vécu⁶³. Au fond, le système d'information tend simultanément à arracher les événements à « leur profondeur temporelle⁶⁴ » et à déterritorialiser les événements pour les reterritorialiser dans un contexte médiatique spécifique⁶⁵. Marc Angenot place le concept en relation avec le discours social :

l'Actualité serait l'ensemble de ce qui domine en conjoncture comme savoirs collectifs, représentations du monde, débats et narrations canoniques. Dans un sens

⁶³ Jean-François Tétu, « L'Actualité, ou l'Impasse du temps », dans Daniel Bounoux (éd.), *Sciences de l'information et de la communication*, Paris, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1993, p. 715.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 718.

⁶⁵ Les concepts sont sciemment empruntés à Gilles Deleuze et à Félix Guattari (*L'AntiEdipe*, 1972, p. 162), mais les termes désignent plus précisément ici l'extraction des éléments d'un lieu et d'une chaîne causale au moment de la publication de la nouvelle.

plus restreint et banal, l'Actualité forme une séquence stochastique d'évènements, appartenant à des « séries » doxiques diverses et se succédant [...]»⁶⁶.

Le phénomène serait « "l'éternel retour du même"⁶⁷ », comme l'écrit Angenot citant Benjamin et écrivant qu'il est tautologique de consigner, à l'instar des dictionnaires, que l'actualité est ce qui arrive actuellement et ce qui est d'intérêt actuel. Pour Angenot, l'actualité serait ainsi un agencement aléatoire, fait de séries « doxiques », donc appartenant à ce qui est communément admis par des sociétés données. De fait, l'actualité s'éprouve différemment sur une variété d'échelles géographiques (locale, nationale, mondiale) comme le prolongement de savoirs, de représentations et de débats dominant le discours social.

Plus que les nouvelles, la notion d'« actualité » possède au fond une plasticité qui rend les tentatives de définitions associées strictement au temps assez problématiques. En anglais le terme « *news* » ou l'expression plus redondante « *current news* » seront d'ailleurs préférés au concept d'« *actuality* », trop équivoque. L'actualité semble surtout agir comme une agglomération de données qui demeurent valides jusqu'à la publication suivante. Le terme renvoie d'ailleurs étymologiquement à un *acte*. Il possède une dimension performative, et c'est cette recomposition des évènements, cet agencement temporaire de la mosaïque des cases, qui s'avère la composante définitoire résistant le mieux à l'examen des manifestations de l'actualité⁶⁸. Jean-François Tétu définit le terme dans sa dimension matérielle avant même de lui supposer une temporalité : « Cette coexistence temporelle des items dans un même support d'information est ce qu'on appelle l'actualité⁶⁹. » À cet égard, la publication sérielle participerait également très fortement de la création de l'actualité, qui s'incarne dans la répétition d'un ensemble de nouvelles éphémères coexistant de manière synchrone dans des supports d'information à un moment donné et à un lieu donné. Pour ces raisons, beaucoup de chercheurs mettent en cause

⁶⁶ Marc Angenot, « L'actualité comme produit de la presse », dans *1889. Un état du discours social* [En ligne] sur medias19.org, 2013[1989].

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ En considérant l'interdépendance du système d'information et de communication et l'intense circulation des nouvelles dans le monde, mais aussi l'ambition totalisante des médias modernes, on pourrait élargir la définition en considérant cette « coexistence » à travers la diversité des supports d'information.

⁶⁹ J.-F. Tétu, « L'Actualité, ou l'Impasse du temps »... *op. cit.*, p. 718.

l'étiquette de « récit » appliquée à des séquences informationnelles « où il n'y a peut-être que relation de faits⁷⁰ ».

Les travaux sur la notion montrent que l'actualité est donc moins une tranche temporelle descriptible qu'une mise en commun visuelle ou spatiale. Or, la dimension temporelle ne peut pas non plus être complètement écartée de l'équation au profit d'une définition structurelle et spatiale des médias. La logique qui sous-tend la fabrication de l'actualité rejoint d'ailleurs ce que François Hartog décrit comme une hypertrophie du présent dans *Régimes d'historicité. Présentismes et expériences*⁷¹. Hartog souligne le lien entre le développement des médias de masse et cet « envahissement de l'horizon par un présent de plus en plus gonflé⁷² ». L'historien écrit que les médias ont « accompagné ce mouvement [d'accélération] qui est, au sens propre, leur raison d'être [...]»⁷³. Hartog ne définit pas spécifiquement l'actualité, mais il note que « [d]ans la course de plus en plus rapide au direct, [les médias] produisent, consomment, recyclent de plus en plus vite toujours plus de mots et d'images et compressent le temps [...]»⁷⁴. » L'historien lie en fait toute la montée du présentisme aux développements des médias et parle d'une « économie médiatique du présent qui ne cesse de produire et de consommer de l'évènement⁷⁵. »

Les médias participent donc de l'enflure du présent à travers cette course aux innovations dans le monde des communications, mais on peut supposer que l'avènement du reportage contribue aussi à l'hypertrophie du présent à plus petite échelle. Le réel qui intéresse le reportage doit en effet être mis en forme de telle sorte qu'il apparaisse comme un matériau nouveau, inédit. L'approche du reporter témoigne bien de ce rapport au temps qui détermine le genre. Les cueillettes de témoignages, les interviews, l'observation, l'enquête ou l'immersion servent à créer un contenu neuf sur le réel. Les procédés qui sous-tendent l'écriture du reporter permettent de transformer au sein du temps, au sein d'un flot ininterrompu d'actions, d'inactions, de gestes, d'attentes, de mouvements à petites et grandes échelles, certaines données en les mettant en relation avec le journaliste, avec un

⁷⁰ Marc Lits, « Le récit médiatique : un oxymore programmatique ? », *Recherches en communication*, n° 7, 1997, p. 37-59.

⁷¹ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentismes et expériences*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003,

⁷² *Ibid.*, p. 125.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*, p. 158.

être humain à un moment précis. Celui-ci incarne un relais, un point pivot à partir duquel advient le présent dans le texte. En ce sens, le temps du reportage est aussi ce moment défini par Norbert Élias, cet « instant déterminé à l'intérieur d'un flux continu » qui « ne prend l'aspect d'un présent qu'en relation à un humain en train de le vivre [...] »⁷⁶. » De ce point de vue, le reportage littéraire est une grande fabrique de moments vécus au présent. Et c'est aussi ce qui en fait le genre de l'actualité par excellence. Sous cet angle, le reportage littéraire peut en fait exister pleinement à l'intérieur des contraintes temporelles du journalisme. Ce n'est donc pas à l'expérience du présent, mais plutôt à cet « universel reportage », à ce premier journalisme déchronologisant l'expérience des événements, que s'opposerait le reportage littéraire. C'est la raison pour laquelle le chercheur Hartsock parle d'une catégorie qu'il a baptisée « *narra-descriptive journalism*⁷⁷ », un des nombreux synonymes du journalisme littéraire.

Définir le reportage en régime littéraire

Depuis la publication en 1973 de l'anthologie de Tom Wolfe *The New Journalism* et de son manifeste, la communauté de chercheurs s'évertue à trouver une terminologie appropriée pour décrire cette production à mi-chemin entre le journalisme et la littérature⁷⁸. Il faut revenir au texte de Wolfe, non pas qu'il fasse l'unanimité, bien au contraire, mais parce qu'il a généralement servi de modèle et de contre-modèle aux définitions qui ont suivi. Hartsock écrit ainsi : « Yet I too am guilty of having used Wolfe's imprecise definition that a narrative literary journalism reads like a novel or short story⁷⁹. » Pour Wolfe, le nouveau journalisme soumettrait au lecteur des informations extrêmement détaillées, mais présentées avec les méthodes narratives qu'on associe au roman et plus spécifiquement au roman réaliste⁸⁰. Toujours selon lui, le nouveau journalisme aurait emprunté quatre traits principaux au roman réaliste : (1) la reconstruction scène par scène ou la représentation des êtres dans une scénographie dramatique ; (2) la reconstitution de

⁷⁶ Norbert Elias, *Du Temps* [traduit par M. Hulin], Paris, Fayard, 1996 [1987], p. 86. Cité par *Ibid.*, p. 226.

⁷⁷ C'est le terme privilégié dans l'ensemble du livre de J. C. Hartsock dans *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*

⁷⁸ Tom Wolfe, *The New Journalism. An Anthology*, New York, Harper & Roy, 1973, 394 p.

⁷⁹ J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 6. Je traduis : « Et, pourtant, moi aussi je suis coupable d'avoir repris la définition imprécise de Wolfe, cette idée selon laquelle le journalisme littéraire narratif se lirait comme un roman ou comme une nouvelle. »

⁸⁰ *Ibid.*, p. 15.

dialogue au lieu de simples citations ; (3) la variation de point de vue et l'usage de la troisième personne ; (4) et les détails, les habitudes, les gestes, tout ce qui permet d'identifier des groupes de gens, des sociétés et des sous-cultures⁸¹.

Comme beaucoup de chercheurs, Hartsock s'oppose à l'idée selon laquelle l'art de raconter, autrement dit la narration, serait né dans le roman réaliste au XIX^e siècle :

Indeed, it is not too much to suppose that it all goes back to the storyteller in her prehistoric cave chanting the story of the tribe's latest migration to her rapt audience. As I noted in the history, fiction borrowed many of its tropological tricks from early documentary forms and not the other way around⁸².

La remarque d'Hartsock permet de garder en tête ce va-et-vient entre la fiction et la non-fiction. Les moyens du récit ne se réduisent jamais définitivement à l'une des catégories. L'histoire littéraire montre qu'elles ont sans cesse emprunté à l'une et à l'autre. Le texte de Wolfe repose, en outre, sur une autre ambiguïté, autour du terme « littéraire ». L'adjectif statue tantôt sur la littérarité, donc sur la qualité des articles, tantôt sur l'usage de méthodes romanesques. Au même titre que les étiquettes « roman » et « nouvelle », beaucoup d'exemples de « nouveau journalisme » sont pourtant des textes ratés même s'ils aspirent à être « lus comme des fictions ».

Le reportage en régime littéraire pose en fait de manière frontale la question de la littérarité, ce que les tiraillements épistémologiques qu'il a suscités rejouent fortement. La guirlande d'étiquettes n'a cessé de croître depuis les années 1970 : le journalisme narratif, le journalisme littéraire, le nouveau journalisme, le reportage littéraire, le grand reportage, la *creative nonfiction*, la *literary nonfiction*, l'*artistic nonfiction*⁸³... Il existe aussi des catégories plus larges comme le récit factuel, les littératures factuelles, les « factions⁸⁴ »,

⁸¹ T. Wolfe, *The New Journalism...* *op.cit.*, p. 31-33.

⁸² J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...* *op. cit.*, p. 6. Je traduis : « En effet, il n'est pas exagéré de supposer que tout cela remonte à la première raconteuse dans sa grotte préhistorique qui chantait l'histoire de la dernière migration de la tribu à un public enthousiaste. Comme je l'ai déjà écrit, historiquement, c'est la fiction qui a le plus souvent emprunté ses tropes aux premières formes documentaires, et non l'inverse. »

⁸³ Dans presque toutes les introductions des livres sur le sujet, les auteurs jonglent avec le très grand nombre d'appellations existantes pour s'arrêter sur l'une d'entre elles et la raffiner. Dans certains cas, la liste est impressionnante. Jan Whitt monte un inventaire de 24 termes pour identifier les textes entre presse et littérature dans *Settling the Borderland. Other Voices in Literary Journalism*, Lanham, University Press of America, 2008.

⁸⁴ Françoise Lavocat, « Introduction » dans *Fait et fiction. Pour une frontière*, Seuil, coll. « Poétique », 2016, p. 5.

les « factographies⁸⁵ »... Derrière la taxonomie se tiennent des conceptions en fait très différentes du journalisme et de la littérature pour un corpus de textes qui semble parfois presque aussi vaste et protéiforme que le roman.

Dans un article sur l'ensemble des noms qu'a portés le journalisme littéraire, Josh Roiland tranche pour que la communauté universitaire utilise le syntagme « journalisme littéraire » non pas au sens d'un reportage de meilleure qualité, mais pour décrire une enquête qui emprunterait ses méthodes d'écriture à des genres fictionnels comme le roman⁸⁶. La proposition de Roiland ne s'éloigne pas vraiment de celle de Wolfe. Depuis la création de *l'International Association for Literary Journalism*⁸⁷ à Nancy en 2006 dans le cadre du centenaire de la publication du livre *The Jungle* d'Upton Sinclair⁸⁸, il semble en fait se dessiner un consensus autour de la catégorie « *literary journalism* », assez large pour inclure beaucoup de variations définitionnelles. Les étiquettes évoquées plus haut sont en outre peu usitées dans le milieu éditorial. Les journaux et les éditeurs privilégient des intitulés comme « grand reportage », « enquête », « portraits », « *features* », etc.

Pour les chercheurs, le défi est différent. Il s'agit plutôt de définir et de nommer une forme à travers des époques et des espaces géographiques très divers et de suivre les traces d'un genre qui vise autant à atteindre les exigences d'information du journalisme que celles d'une écriture littéraire. Les chercheurs définissent en général la catégorie en opposition à la littérature, traditionnellement au roman, et au journalisme conventionnel. Du côté américain, on trouve des définitions visant à déterminer l'appartenance littéraire des textes. Barbara Lounsberry identifie quatre caractéristiques pour ce qui est de l'« *artistic nonfiction* » : (1) un matériau documentaire ; (2) une recherche et une enquête complète sur le sujet ; (3) une scénographie d'enquête ; et (4) une qualité d'écriture⁸⁹. Ici, nulle mention de l'ancrage médiatique, mais la chercheuse parle d'une écriture de terrain. À ce titre, la plupart des critiques s'entendent sur la notion d'enquête — l'usage de moyens qui

⁸⁵ Marie-Jeanne Zenetti, *Factographies. L'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, Histoire, Politique », 2014, 378 p.

⁸⁶ Josh Roiland, « By Any Other Name : The Case for Literary Journalism », *Literary Journalism Studies*, vol. VII, n° 2, automne 2015, p. 61-89.

⁸⁷ <http://ialjs.org/>

⁸⁸ Upton Sinclair publie d'abord *The Jungle* en feuilleton dans un journal puis en livre en 1906.

⁸⁹ Barbara Lounsberry, *The Art of Fact : Contemporary Artists of Nonfiction*, New York, Greenwood press, 1990, citée par Thomas B. Connery (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism : Representative Writers in an Emerging Genre*, New York, Greenwood Press, 1992, p. 5.

permettent la cueillette d'informations comme l'enregistrement, l'interview et l'étude de documents. Mais d'autres chercheurs privilégient d'autres aspects pour formuler leur définition. Thomas B. Connery opère de son côté des distinctions sur la base du contenu : « The information of primary interest to the literary journalist is not whatever fits current concepts of news or the latest magazine conventions but whatever will depict human behavior⁹⁰. » John C. Hartsock propose quant à lui une définition similaire en insistant sur la restitution de l'expérience et de la durée des événements par le biais de la narration dans le journalisme.

En France, des spécialistes comme Marie-Ève Thérénty ou Géraldine Muhlmann définissent le grand reportage comme un art de « la chose vue » et comme un produit médiatique, en évitant d'introduire en amont une forme de littéarité générique. Thérénty écrit dans *La Littérature au quotidien* : « Le souci d'une information vérifiée sur le terrain, authentifiée par le reporter, constitue sans doute la véritable innovation de l'article de reportage⁹¹. » Pour Muhlmann, le reportage repose sur l'importance du regard, indissociable d'un « rituel d'objectivité⁹² ». Les définitions du grand reportage en France s'appuient également davantage sur une évolution historique qui tient compte d'autres genres littéraires. Thérénty et d'autres chercheurs montrent qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, le récit journalistique est attesté, authentifié, mais aussi justifié par cette présence concrète du « je » incarné dans le corps même du reporter, à l'opposé du narrateur omniscient du roman réaliste. Le genre découle d'une forme d'empirisme avec l'enquête dont il fait son mode d'appréhension. Thérénty comme Muhlmann insistent sur l'idée du témoignage, geste d'exposition au cœur du travail du reporter, à l'instar d'un médium qui lui est proche, la photographie, qui impose aussi fortement ses effets d'objectivité⁹³. En

⁹⁰ T. B. Connery (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism...op.cit.*, p. 7. Je traduis : « L'information d'intérêt pour le journaliste littéraire n'équivaut pas à l'actualité la plus évidente ni aux dernières tendances des magazines, le journalisme littéraire s'intéresse plutôt à ce qui décrit le mieux le comportement humain. »

⁹¹ Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 312.

⁹² Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004, p. 42.

⁹³ D'autres caméras plus sophistiquées reprendront d'ailleurs ce rituel dans l'univers médiatique. Géraldine Muhlmann écrit : « L'image technique – la photographie, mais mieux encore, parce qu'ils parviennent à saisir la durée, le film, puis la vidéo- aurait-elle permis de dépasser la limite inhérente à la position du témoin ? [...] Pour reprendre une formule d'un célèbre journaliste de télévision américain, Dan Rather, la force de la

priviliégiant le témoignage, le grand reportage offrirait donc paradoxalement l'image la plus « objective » possible du monde à travers une reconstitution saturée par la présence du narrateur⁹⁴. Dans sa thèse sur le reporter français, Mélodie Simard-Houde retient également cette notion de témoignage au sein des quatre traits définissant le reportage. Selon Simard-Houde, le reportage se définirait selon : (1) une méthode enquêtrice ; (2) une scénographie du témoignage ; (3) un pacte de factualité et (4) un contexte médiatique⁹⁵.

En croisant ces tentatives de définitions, on constate certains recoupements. Le reportage vise une reconstitution basée sur **une enquête et un travail d'observation sur le terrain**, dans le voisinage de l'ethnographie⁹⁶, qui emprunte aussi à sa naissance son approche aux sciences. Dans cette appréhension du réel, le reportage se définit comme **un genre factuel**. Cela signifie qu'il respecte un pacte de factualité (contrat de lecture qui atteste de la véracité des faits rapportés), mais également qu'il entretient avec d'autres traces du réel une relation étroite et ininterrompue, que ce soit avec ses propres archives, en amont (comme les enregistrements et les carnets de notes du reporter), ou avec les documents qui ont une référence commune avec lui, en aval de sa publication. Au même titre que l'autobiographie, il s'appuie sur le point de vue d'un « **je** » qui correspond à **l'auteur-narrateur-personnage**⁹⁷. Il s'inscrit en outre **dans un contexte médiatique**, autrement dit il est tributaire d'une matrice médiatique dont les quatre caractéristiques – périodicité, rubricité, collectivité et actualité⁹⁸ – ont été détaillées par Thérenty dans *La Littérature au quotidien*. Parmi ces quatre traits, le reportage littéraire doit tout particulièrement négocier sa relation à **l'actualité**. Le reportage littéraire se présente comme un récit, recomposant une expérience vécue. Myriam Boucharenc note ce léger décalage, qui est indispensable à l'écriture du reporter : « Le reportage littéraire

caméra, c'est qu'elle est un œil qui ne cligne jamais. » Voir G. Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme...op. cit.*, p. 54.

⁹⁴ M.-È. Thérenty, *La Littérature au quotidien...op. cit.*, p. 317.

⁹⁵ M. Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros...*, *op.cit*, p. 14.

⁹⁶ On peut penser au travail de terrain des sociologues de l'École de Chicago, comme à Robert Ezra Park, qui a d'ailleurs commencé par faire carrière dans le journalisme.

⁹⁷ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975. Il faut comprendre que cette définition s'inscrit dans le cadre d'une étude portant sur des textes publiés avant 1945 et qui ont un ancrage médiatique très fort. Dans les années qui suivent, l'histoire du journalisme littéraire se transforme en lien avec d'autres supports imprimés, notamment avec la publication des textes directement en livre. Des auteurs comme Truman Capote, qui écrit *In Cold Blood* en omettant complètement le « je », ont déplacé certains enjeux, remodelant cette définition.

⁹⁸ M.-È. Thérenty, *La littérature au quotidien...op. cit.*

s'accommode mal de l'actualité urgente à laquelle il préfère, de loin, l'actualité décantée qui laisse le loisir de la réflexion et la possibilité de créer l'évènement⁹⁹. » Cette idée de créer l'évènement est déterminante : le reportage littéraire doit faire advenir le réel sous la forme d'une expérience remarquable du monde présent.

En comparant les noms et les traits du grand reportage et du journalisme littéraire, il est frappant de noter les convergences et les divergences culturelles qu'ils mettent en lumière. Par exemple, les critères de reconnaissance de la qualité du grand reportage n'intègrent pas les définitions françaises. Ils interviennent plutôt dans l'analyse des textes. Dans ces approches, le reportage ne quitte d'ailleurs jamais son support, ce qui semble maintenir une distance entre journalisme et littérature. Les critères définitoires des chercheurs américains ont tendance, à l'inverse, à négliger la matérialité du texte journalistique et à considérer la littérarité dans l'établissement de la définition même de la forme. Du côté américain, l'institution littéraire a d'ailleurs intégré plus durablement des écrivains comme Joan Didion, Tom Wolfe ou Truman Capote, alors que la littérature française n'inclut pas encore pleinement dans son canon les reporters comme Jules Huret ou Andrée Viollis.

Avant d'entrer dans les histoires littéraires qui ont vu naître ces pratiques, il faut dire un mot de la terminologie préconisée dans le cadre de la thèse. Certes, le syntagme « journalisme littéraire » met en lumière des phénomènes similaires, récurrents et simultanés dans l'évolution transnationale du journalisme d'information et des littératures. Il n'en demeure pas moins qu'une analyse en contexte francophone a intérêt à conserver le terme « reportage », qui a le défaut d'en mener trop large et d'inclure toutes sortes de textes qui n'ont rien à voir avec le corpus, mais la qualité d'être en usage dans la presse du XIX^e et du XX^e siècle, contrairement à celui de « journalisme littéraire ». Le fait de parler de « reportage » permet de mettre en relief la spécificité historique et géographique d'une forme dont on ne manque pas, de toute manière, de saisir la qualité éminemment transnationale. Il faut d'ailleurs insister sur le fait que ces définitions, comme la plupart des profils génériques, sont historiquement et géographiquement ancrées dans des contextes. Même si le reportage circule sur toute la zone atlantique et même de façon mondiale, les

⁹⁹ Myriam Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004, p. 60.

éléments de définition énoncés ne s'envisagent pas autrement qu'en référence à leur contexte d'émergence.

À L'ORIGINE D'UN CROISEMENT

Les habitants des États-Unis n'ont donc point encore, à proprement parler, de littérature. Les seuls auteurs que je reconnaisse pour Américains sont des journalistes.

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*¹⁰⁰

In other words it was another story without a narrative.

Joan Didion, *The White Album*¹⁰¹

La prochaine section concerne ces deux espaces distincts, qui s'opposent dans les deux citations : l'Amérique du Nord et la France. Dans le contexte européen, le journal d'information concurrence une tradition littéraire riche et longue, alors que dans l'espace nord-américain, la littérature et le journal ont presque le même âge. La frontière entre les deux ne se perçoit donc pas aussi aisément. Aussi faut-il souligner, avec les auteurs du livre *Literary Journalism Across the Globe: Journalistic Traditions and Transnational Influences*¹⁰², que même si la naissance du reportage en Amérique du Nord et en Europe est presque simultanée, leur histoire n'est pas la même. La perspective comparatiste met en relief les facteurs sociohistoriques qui ont contribué à singulariser la naissance du grand reportage français et du journalisme littéraire américain. Il s'agit ici de mettre en lumière les définitions qui circulent en relation avec leur origine concrète et avec l'imaginaire auxquelles elles sont associées.

Le journalisme littéraire américain

Au début du XIX^e siècle, Tocqueville remarque qu'il n'existe pas aux États-Unis de tradition littéraire, mais qu'on y trouve néanmoins des journaux et qu'ils se

¹⁰⁰ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. vol III.*, 5^e édition, Paris, Calmann Lévy, Éditeur, 1848, p. 109.

¹⁰¹ Joan Didion, « The White Album », dans *The White Album*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2009 [1979], p. 47. Je traduis : « Autrement dit, c'était une autre histoire sans trame narrative. »

¹⁰² John S. Bak et Bill Reynolds (ed.), *Literary Journalism Across the Globe. Journalistic Traditions and Transnational Influences*, Amherst et Boston, University of Massachusetts Press, 2011.

multiplient¹⁰³. Dans les années 1830, les villes de la Nouvelle-Angleterre connaissent les débuts d'un journal à prix modique, accessible à toutes les classes sociales : la *penny press*¹⁰⁴. Au fil des décennies 1850 et 1860, la vague d'émigration vers l'Ouest, liée à la ruée vers l'or, et les développements techniques, comme le télégraphe et le chemin de fer, permettent la mise en place de journaux un peu partout aux États-Unis. La presse d'information émerge ainsi en deux vagues, dans deux zones géographiques fort différentes, l'Est et l'Ouest. C'est durant cette période que des écrivains comme Samuel L. Clemens amorcent leur carrière¹⁰⁵. L'auteur des *Aventures d'Huckleberry Finn*, devenu Mark Twain en 1863 dans les pages mêmes des journaux¹⁰⁶, s'inspire largement de son expérience journalistique pour imaginer le destin de ses personnages, mais aussi leur langage cru, comique et naïf¹⁰⁷. Pour la chercheuse Shelley Fisher Fishkin, cet apprentissage de la littérature par le journal¹⁰⁸ caractérise le parcours des grands écrivains américains. Cet *apprenticeship* serait même, selon son hypothèse, à l'origine de deux des traits fondamentaux de la littérature aux États-Unis : « (1) what Philip Rahv called "the cult

¹⁰³ Tocqueville écrit à propos des journalistes : « Ceux-ci ne sont pas de grands écrivains, mais ils parlent la langue du pays et s'en font entendre. » Voir Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. vol III... op. cit.*, p. 109. Dans le deuxième tome, il formule plusieurs remarques sur la quantité impressionnante de journaux qui naissent aux États-Unis. Il décrit ainsi son étonnement devant cette production éphémère dans un territoire presque sans patrimoine : « Les seuls monuments historiques des États-Unis sont les journaux. Si un numéro vient à manquer, la chaîne des temps est comme brisée : le présent et le passé ne se rejoignent plus. » A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. vol II*. Paris, Calmann Lévy, Éditeur, 1888, p. 66.

¹⁰⁴ Michael Schudson, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, p. 12-60.

¹⁰⁵ Jack A. Nelson, « Mark Twain » dans Thomas B. Connery (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism : Representative Writers in an Emerging Genre*, New York, Greenwood Press, 1992, p. 41.

¹⁰⁶ Il utilise pour la première fois le pseudonyme en février 1863 dans le *Territorial Enterprise*.

¹⁰⁷ Shelley Fisher Fishkin illustre comment certains écrivains journalistes ont puisé à même leurs années dans la presse non seulement les thèmes, mais la construction des personnages et des intrigues de leurs textes de fiction. Chez Mark Twain, elle insiste notamment sur la transposition de l'aspect satirique de son travail dans ses romans. En la lisant, force est de constater que c'est le cœur même du style des écrivains journalistes qui semble avoir été creusé dans le journal. On finit par se demander, par exemple, si Ernest Hemingway aurait eu la même efficacité narrative s'il n'avait pas compris de manière aussi aigüe l'impermanence des choses en étant reporter. Voir Shelley Fisher Fishkin, *From Fact to Fiction. Journalism and Imaginative Writing in America*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1985, p. 57.

¹⁰⁸ Fishkin s'intéresse également à Walt Whitman, à Ernest Hemingway, à Theodore Dreiser et à John Dos Passos.

of experience in American writing¹⁰⁹", and (2) what F.O. Matthiessen called "the frequent American need to begin all over again from scratch"¹¹⁰ ».

En examinant la constitution d'un imaginaire générique et de pratiques littéraires développées au filtre des impératifs de la presse, d'autres critiques comme Karen Roggenkamps, Michael Robertson, Thomas Strychacz ou Phyllis Fru conçoivent l'influence du journal au-delà de cet apprentissage¹¹¹. Le reportage par sa présence dans l'espace discursif aurait en fait contribué directement au développement de genres littéraires non fictifs et narratifs aux États-Unis. En insistant sur la notion d'expérience et sur une forme de recommencement formel répété, « the frequent American need to begin all over again from scratch ¹¹²», l'histoire journalistique américaine aurait en outre mis l'accent sur la conquête du territoire et sur une figure masculine du journalisme. Keith Gandal rappelle que le petit reporter et le correspondant de guerre rejoignent cette « panoplie de figures supermasculines¹¹³ » américaines, aux côtés du cowboy, de l'Indien et du soldat. Vue sous cet angle, l'analyse de Fishkin privilégie aussi un imaginaire essentiellement masculin du reportage, alors que l'histoire du journalisme littéraire comporte aussi des exemples de femmes qui ont documenté le réel en publiant dans les journaux. Le fait que Mark Twain s'impose pour bien des chercheurs comme l'un des

¹⁰⁹ Philip Rahv, « The Cult of Experience in American Writing », dans *Literature and the Sixth Sense*, Boston, Houghton Mifflin, 1970, p. 22-25.

¹¹⁰ Shelley Fisher Fishkin, *From Fact to Fiction...op. cit.*, p. 5. Je traduis : « [...] (1) ce que Philippe Rahv a nommé "le culte de l'expérience dans la littérature américaine", et (2) ce que F.O. Matthiessen a nommé "le désir récurrent de faire table rase dans l'écriture américaine". »

¹¹¹ La notion d'« apprenticeship » a occupé beaucoup de place dans les études littéraires sur le journalisme et bien qu'elle soit riche, elle confine néanmoins le chercheur dans une approche sociobiographique qui minimise l'importance des enjeux textuels et génériques dans la relation entre le journal et la littérature. Karen Roggenkamp écrit par exemple : « Yet, beyond the canonical writers, newspapers built a new kind of aesthetic, a form of literary realism unto itself that self-consciously reworked and revised familiar literary conventions and genres. » *Narrating the news : new journalism and literary genre in late nineteenth-century American newspapers and fiction*, Kent State University Press, 2005, p. 139.

¹¹² Francis Otto Matthiessen, *American Renaissance : Art and Expression in the Age of Emerson and Whitman*, London, Oxford University Press, 1941.

¹¹³ « [W]ith the addition of the slums to these older, now rediscovered zones of American manhood, the panoply of supermasculine figures that included the soldier (and his new counterpart the war correspondent, which Crane helped to popularize), the cowboy, the hunter, and the Indian was augmented with the tireless (and never priggish or self-righteous) social reformer, the dogged city reporter, the hard-living bohemian writer, and, as we shall see, the dubious figure of the ultraviolen tough as well. » Keith Gandal, *The Virtues of the Vicious : Jacob Riis, Stephen Crane, and the Spectacle of the Slum*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 13.

premiers écrivains de l'histoire littéraire du journalisme aux États-Unis¹¹⁴ confirme d'ailleurs cette primauté accordée à une Amérique nouvelle, sauvage, voyageuse et virile dans l'historiographie du genre.

Un continent sauvage

Durant la première moitié du XIX^e siècle, il existe déjà aux États-Unis, comme Lawrence Buell le souligne, un imposant corpus de descriptions géographiques¹¹⁵. La période coloniale a donné une littérature qui se concentre essentiellement à cartographier et à célébrer le continent, dans un objectif utilitaire et descriptif¹¹⁶. Aussi, à partir du XIX^e siècle, le territoire se révèle peu à peu comme un avantage national. Le caractère sauvage du pays se profile comme un attribut unique¹¹⁷. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les écrivains qui cherchent à bâtir leur littérature détachent ainsi leur regard de l'horizon européen pour se tourner vers l'Ouest¹¹⁸. On puise aux ressources nationales pour alimenter la représentation d'un espace sauvage foncièrement patriotique¹¹⁹. Il faut rappeler bien entendu que la littérature américaine ne prend pas directement racine ni dans la plaine, ni dans les montagnes, ni dans le désert. Les écrivains puisent à même le

¹¹⁴ En introduction de l'ouvrage *A Sourcebook of American Literary Journalism*, Thomas Connery cite Mark Twain comme l'une des premières figures du journalisme littéraire aux États-Unis. T. B. Connery (ed.), *A Sourcebook of American Journalism...op.cit.*, p. 17.

¹¹⁵ Dans le contexte, le discours n'est pas encore à la préservation : la nature est une ressource à exploiter, et l'espace est à conquérir. Voir Lawrence Buell, *The environmental imagination : Thoreau, nature writing, and the formation of American culture*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 1995, p. 15.

¹¹⁶ Selon John C. Hartsock, certains récits de la fin du XVII^e siècle seraient précurseurs du journalisme littéraire. Il cite entre autres exemples le texte de Mary White Rowlandson sur sa captivité en 1676, *A narrative of the captivity, sufferings and removes of Mrs. Mary Rowlandson : who was taken prisoner by the Indians with several others and treated in the most barbarous and cruel manner by the wild savages : with many other remarkable events during her travels*. J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 120.

¹¹⁷ « In the early nineteenth century American nationalists began to understand that it was in the wildness of its nature that their country was unmatched. » Roderick Nash, *Wilderness and the American Mind*, New Haven, Yale University Press, 2014, p. 69.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ La production de James Fenimore Cooper est exemplaire de ce ressourcement à même le territoire. Si le premier roman de Cooper est un échec, se bornant à reprendre les thèmes, les manières et les codes du roman anglais de l'époque, la suite de sa production située sur le continent nord-américain deviendra le succès populaire qu'on sait.

répertoire de textes documentaires de la période coloniale et publie massivement dans les journaux.

La période donne ainsi naissance à un corpus qui se tient à la frontière du journal et de la littérature, héritier des premières descriptions du territoire. Deux des figures les plus représentatives de ce phénomène sont Margaret Fuller et Henry David Thoreau, deux écrivains ayant été journalistes et dont le parcours se situe dans le sillon de Ralph Waldo Emerson¹²⁰. Après la publication de *Nature*¹²¹ par Emerson, Fuller fait paraître *Summer on the Lakes*¹²², un journal de voyage autour des Grands Lacs en 1843, tandis que Thoreau fait paraître *Walden ; or, Life in the Woods*¹²³ en 1854, l'un des textes les plus fréquemment associés à la naissance du *nature writing*¹²⁴. Avec Fuller et Thoreau, l'expérience du continent et de la nature est très différente, mais dans les deux cas elle acquiert une consistance plus concrète qu'avec Emerson¹²⁵. La première écrit un livre sur son voyage de la Nouvelle-Angleterre vers l'Ouest¹²⁶, avant de partir vivre en Italie, où elle poursuivra un travail de correspondante pour *The Tribune*¹²⁷. Le voyage de Fuller autour des Grands Lacs donne à la journaliste un nouveau regard sur le continent. Pour sa biographe, Megan Marshall, la colonisation de l'Ouest avec ses villes toutes jeunes qui grossissent à une vitesse folle chaque année suscite la vision d'une création perpétuelle chez Fuller¹²⁸. À travers les prairies où champignonnent huttes, cabanes en rondin et nouvelles maisons, le

¹²⁰ Les deux sont aussi souvent évoqués dans les travaux sur le journalisme littéraire.

¹²¹ Ralph Waldo Emerson, *Nature, Addresses, and Lectures*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 1971 [1836], 382 p.

¹²² Margaret Fuller, *Summer on the Lakes*, Boston ; New York, Charles C. Little & James Brown ; Charles S. Francis & Co, 1844, 259 p.

¹²³ Henry David Thoreau, *Walden; or, Life in the Woods*, New York, The Heritage Press, [1854], 335 p.

¹²⁴ Lawrence Buell, *The environmental imagination...op.cit.*

¹²⁵ Si Emerson prend acte du caractère unique de la nature sauvage américaine, un certain nombre des principes qui découlent de sa philosophie le rapproche d'une conception européenne romantique de la nature. Au centre du transcendantalisme d'Emerson se situe en effet un parallélisme entre la vérité spirituelle et le monde matériel. De surcroît, la dimension spirituelle et symbolique de la nature est dominante chez Emerson. Le terme « wilderness » est une référence biblique. Chez Thoreau, la nature sauvage est beaucoup plus près de sa réalité concrète. Sur ces enjeux, voir notamment Thomas Constantinesco, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Éditions rue d'ULM, 2012.

¹²⁶ Doug Underwood mentionne Fuller dans une liste des titres les plus souvent cités à la fin de l'ouvrage *The Undeclared War Between Journalism and Fiction. Journalists as Genre Bender in Literary History*, New York, Palgrave Macmillan, 2013, p. 509.

¹²⁷ Paul Kopacz, « Feminist at the "Tribune": Margaret Fuller as Professional Writer », *Studies in the American Renaissance*, 1991, p. 119-139.

¹²⁸ Megan Marshall, *Margaret Fuller. A New American Life*, Boston New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2013, p. 203.

voyage crée la vision d'un renouvellement répété, une succession de destruction et de création se déployant dans le paysage. À ce titre, Fuller se distingue du mouvement transcendantaliste. Alors que, pour Emerson, il est essentiel de s'élever d'une perspective singulière vers une position impersonnelle pour s'approcher de la vérité, la pensée de Fuller apparaît plus nuancée. Selon le critique Larry J. Reynolds, Fuller se distancie des idées d'Emerson et de l'idée d'une perception neutre acquise à travers la raison¹²⁹. Pour Fuller, la singularité d'un point de vue et d'une perspective dans le travail d'un écrivain n'est pas seulement un point de départ, elle a également une valeur en soi. L'idée est d'autant plus perceptible que Fuller a également écrit sur les femmes¹³⁰.

Pour Thoreau aussi, la vérité de la nature n'existe pas autrement que dans sa réalité observée. Il faut l'arpenter. Dans *The Maine Woods*, Thoreau décrit ainsi sa démarche : « the poet must, from time to time, travel the logger's path and the Indian's trail, to drink at some new and more bracing fountain of the Muses, far in the recesses of the wilderness¹³¹. » La production de Thoreau est d'ailleurs pleine d'exemples d'excursions, que ce soit dans les forêts du Maine, de Cape Cod ou sur les rivières Concord et Merrimac¹³². Dans *Walden*, la description du lieu de Walden Pond met de l'avant la force de l'expérience et de l'observation d'un endroit donné dans sa durée réelle. Pour Thoreau, le réel peut se révéler plus impressionnant que la fiction :

Shams and delusions are esteemed for soundest truths, while reality is fabulous. If men would steadily observe realities only, and not allow themselves to be deluded, life, to compare it with such things as we know, would be like a fairy tale and the Arabian Nights' Entertainments¹³³.

¹²⁹ Larry J. Reynold, « Subjective Vision, Romantic History, and the Return of the "Real": The Case of Margaret Fuller and the Roman Republic », *South Central Review*, Vol. XXI, n° 1, printemps 2004, p. 1-21.

¹³⁰ M. Marshal, *Margaret Fuller. A New American Life... op. cit.*

¹³¹ Henry David Thoreau, « Chesuncook », dans *The Maine Woods*, Princeton, Princeton University Press, 2010 [1858], p. 103. Traduction de François Specq : « le poète doit, de temps à autre, suivre le sentier du bûcheron et la piste de l'Indien, afin de boire à quelque nouvelle et vivifiante fontaine des Muses, dans les profondeurs les plus secrètes de la nature sauvage. » *Les Forêts du Maine*, Paris, Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'Ecole normale supérieure, 2004.

¹³² Henry David Thoreau, *A Week on the Concord and Merrimac Rivers*, Boston, New York, Houghton, Mifflin, 1893.

¹³³ H. D. Thoreau, *Walden...*, *op. cit.*, p. 62. Traduction de Brice Matthieusent : « Impostures et illusions passent pour d'incontestables vérités, tandis que la réalité est fabuleuse. Si les hommes s'attachaient à observer seulement les réalités, sans se laisser bercer d'illusions, la vie, pour la comparer à des choses connues de nous, ressemblerait à un conte de fées et aux Mille et Une Nuits. » Voir *Walden*, Marseille, Le mot et le reste, 2017, p. 83.

Selon John C. Hartsock, une partie de l'œuvre de Thoreau annonce en fait le journalisme littéraire qui se développera après la guerre civile. Les textes sur Cape Cod publiés en 1855 dans le *Putnam's Monthly Magazine*, émaillés de scènes, de personnages et de dialogues, visent, selon Hartsock, une allégorie sociale¹³⁴. Mark Canada écrit aussi que la production de Thoreau a une forte parenté avec le reportage, incarnant une sorte de version améliorée et approfondie de ce que l'on trouve dans les journaux. Comme Fuller qui a été journaliste, Thoreau évoque son travail de reporter dans *Walden*¹³⁵ :

So many autumn, ay, and winter days, spent outside the town, trying to hear what was in the wind, to hear and carry it express ! I well-nigh sunk all my capital in it, and lost my own breath in to the bargain, running in the face of it. [...] At other times watching from the observatory of some cliff or tree, to telegraph any new arrival ; or waiting at evening on the hill-tops for the sky to fall, that I might catch something, though I never caught much, and that, manna-wise, would dissolve again in the sun¹³⁶.

Walden pourrait ainsi être lu, pour Canada ou pour Hartsock, comme une sorte de reportage poétique sur un lieu sauvage. Peu de chercheurs ont cependant souligné l'influence du journalisme dans *Walden*¹³⁷. Associé au transcendantalisme, Thoreau n'est pas vraiment considéré dans l'orbite des travaux sur la culture médiatique, et ce, d'autant plus qu'il a féroce­ment critiqué la presse¹³⁸. *Walden* met pourtant de l'avant l'expérience et

¹³⁴ J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 129.

¹³⁵ Mark Canada écrit : « Is Walden, Thoreau's lyrical and literary account of a life outside civilization, a news report? » *Literature and Journalism in Antebellum America. Thoreau, Stowe, and Their Contemporaries Respond to The Rise of The Commercial Press*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 87.

¹³⁶ Thoreau précise ailleurs qu'il a déjà été reporter pour un petit journal local. Voir *Walden...op. cit.*, p. 11. Traduction de Brice Matthieusent : « Combien d'automnes, oui, et d'hivers, passés en dehors du village, pour essayer de discerner ce que disait le vent, pour l'entendre et le transmettre par express ! J'y ai presque englouti tout mon capital, perdant mon souffle par la même occasion, à force de courir à sa rencontre. Si l'un des partis politiques s'y était intéressé, à n'en pas douter, mon témoignage aurait figuré dans la Gazette avec les informations de dernière minute. D'autres fois, je prenais pour poste d'observation une falaise ou un arbre afin de télégraphier toute nouvelle arrivée ; ou bien le soir, en haut d'une colline j'attendais que le ciel tombe, pour en récupérer un morceau, bien que je n'aie jamais attrapé grand-chose, et que cela, comme la manne, fondît de nouveau au soleil. » Voir *Walden*, Marseille, Le mot et le reste, 2017, p. 17.

¹³⁷ En revanche, on associe son héritage à l'idée de donner "la parole" à la nature ce qui fait écho de manière lointaine à la démarche du reporter qui recueille des témoignages directement dans le réel. La comparaison pourrait sembler tirée par les cheveux s'il n'existait pas depuis la parution de *Walden* des journalistes qui ont pratiqué une forme de reportage dans le sillon du *nature writing*, comme John McPhee dans les années 1980 qui s'intéresse à ce que la géologie exprime dans l'imposant *Annals of the Former World*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1998.

¹³⁸ Dans *Walden*, Thoreau parle des nouvelles dans les journaux comme de ragots. Il les associe au lectorat féminin de façon péjorative : « To a philosopher all news, as it is called, is gossip, and they who edit and read it are old women over their tea. » Voir H. D. Thoreau, *Walden...*, *op. cit.*, p. 61.

l'observation concrète de la nature dans sa réalité transitoire, s'approchant en partie de la forme du reportage qui, à la même époque, prend progressivement racine dans les journaux.

La Guerre de Sécession

Les facteurs qui concourent au processus par lequel les journaux ont accordé aux reportages plus d'espace sont nombreux aux États-Unis, mais la Guerre de Sécession (1861-1865) est certainement l'un des moments les plus importants. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le conflit agit comme un catalyseur en décuplant la valeur des nouvelles¹³⁹. Les lecteurs délaissent les textes d'opinion, la presse partisane et les pages sensationnalistes de faits divers¹⁴⁰. L'historienne Alice Fahs raconte que les habitants du pays entier suivent avec crainte l'évolution de la guerre en espérant avidement des nouvelles de leurs proches : « newspapers suddenly became an urgent necessity of life, with readers eagerly gathering at bulletin boards outside newspaper office to read the news as soon as it was printed¹⁴¹ ». Pour l'historien Michael Schudson, la guerre galvanise un phénomène qui était déjà en branle depuis les années 1830¹⁴². La demande pour des nouvelles précises et fiables confère alors une importance sans précédent aux témoignages oculaires du reporter. Ils sont d'ailleurs extrêmement nombreux à une période où la censure n'opère pas encore efficacement dans l'armée¹⁴³.

Dans l'urgence du conflit, les écrivains se sentent déclassés par la demande d'information et l'omniprésence des journaux. Nathaniel Hawthorne fait remarquer à son éditeur que le conflit l'empêche d'écrire : « The war continues to interrupt my literary industry, and I am afraid it will be long before Romances are in request again¹⁴⁴. » Toute

¹³⁹ Edwin Emery et Michael Emery, *The Press and America. An Interpretive History of the Mass Media*, fifth Edition, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1984 [1954], p. 257.

¹⁴⁰ Sari Edelstein, *Between the Novel and the News. The Emergence of American Women's Writing*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014, p. 90.

¹⁴¹ Alice Fahs, *The Imagined Civil War : Popular Literature of the North & South, 1861-1865*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001 p.19. Je traduis : « Les journaux deviennent soudainement une nécessité urgente, presque vitale, et les lecteurs se rassemblent avec impatience pour lire les nouvelles sur les tableaux d'affichage à l'extérieur des bureaux des journaux dès qu'elles sont imprimées. »

¹⁴² Michael Schudson, *Discovering the News: A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, p. 66.

¹⁴³ Frank Luther Mott, *American Journalism: A History of Newspapers in the United States, 1690-1960*, New York, Macmillan, 1962, p. 329.

¹⁴⁴ Cité par Randall Fuller dans *From Battlefield Rising. How the Civil War Transformed American Literature*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 22. Je traduis : « La guerre ne cesse d'interrompre

autre forme d'écriture semble superflue. Les éditeurs et les librairies peinent à survivre dans le contexte. C'est tout le contraire pour les journaux, qui serviront d'espace de publication aux reporters et aux écrivains. La guerre est représentée à travers les nouvelles, mais le conflit nourrit également d'autres formes d'écriture, sans compter la parution de tout un corpus de Mémoires après la guerre¹⁴⁵. Parmi cette production à visée documentaire, l'histoire a retenu le nom de certains écrivains comme Walt Whitman qui a tenu et publié des carnets dans les hôpitaux durant la guerre civile¹⁴⁶. Alors qu'il décrit son expérience au milieu des amputés, des malades et des morts, sa production, note Randall Fuller, s'écarte du lyrisme de ses premiers vers laissant place à des textes beaucoup plus crus et beaucoup plus visuels sur le corps¹⁴⁷. L'auteure de *Little Women*¹⁴⁸ Louisa May Alcott décrit également son expérience du conflit à partir d'un hôpital à Washington. De mai à juin 1863, elle publie son récit en quatre livraisons dans l'hebdomadaire *The Commonwealth* sous le titre *Hospital Sketches*. Ses textes connaissent d'ailleurs un succès presque instantané¹⁴⁹. Alcott y souligne l'incapacité des journaux à représenter la guerre, mais elle adopte néanmoins, comme Whitman et comme Thoreau d'ailleurs, les principes d'enquête et d'observation qui guident les nouveaux reporters¹⁵⁰.

Premier moment de l'héroïsation des reporters, la Guerre de Sécession joue un rôle prédominant dans l'imaginaire générique du reportage contribuant à cristalliser la figure du reporter dans un moule masculin. Sur les champs de bataille, les femmes sont absentes. Elles ont pourtant aussi cherché à écrire sur les événements. En plus d'Alcott, on pourrait

mon projet littéraire, et je crains qu'il ne faille longtemps avant que des *Romances* ne soient à nouveau demandées. » Il faut noter que le terme « *Romance* » n'équivaut pas tout à fait à *novel* (roman).

¹⁴⁵ On peut penser aux Mémoires des correspondants de guerre, comme *Secret Service, the Field, the Dungeon, and the Escape* d'Albert Richardson (1865). Parmi les représentations importantes du conflit, il faut également rappeler le travail de Mathew Brady, pionnier du photoreportage, qui suit les armées du Nord et produit des milliers d'images de champs de bataille recouverts des corps des soldats ou des troupes militaires rassemblées près de leur tente avant les assauts. À l'époque, les connaissances techniques ne permettent pas encore au photographe de prendre des clichés des combats en action ni aux journaux de reproduire les planches de Brady dans leurs pages. Il faudra attendre un moment avant que quiconque ne veuille s'imposer la vision de ces images tellement le visuel est morbide pour les Américains qui viennent de vivre la guerre. À partir de 1870, les photos de Brady intègrent néanmoins durablement l'imaginaire national. Voir Jonathan Crary, *Techniques of the Observer: On Vision and Modernity in the 19th Century*, Cambridge, MA, MIT Press, 1990, p. 14.

¹⁴⁶ David B. Sachsman, S. Kittrell Rushing, and Roy Morris Jr. (ed.), *Words at War: The Civil War and American Journalism*, West Lafayette, IN, Purdue UP, 2008.

¹⁴⁷ Randall Fuller, *From Battlefield Rising... op.cit.*, p. 24.

¹⁴⁸ Louisa May Alcott, *Little Women*, New York, Signet Classic, 2004 [1868, 1869].

¹⁴⁹ *Id.*, *Hospital Sketches and Camp and Fireside Stories*, Boston, Roberts Brothers, 1869.

¹⁵⁰ S. Edelstein, *Between the Novel and the News...op. cit.*, p. 94

citer Elizabeth Keckley, une ancienne esclave afro-américaine qui a servi la famille Lincoln pendant le conflit et qui a documenté les événements depuis le foyer du pouvoir politique¹⁵¹. Comme Louisa May Alcott, Keckley reprend le paradigme du témoignage, mais dans un espace intérieur. À un moment où le lectorat réclame de l'information, des écrivains et des écrivaines cherchent ainsi à dépasser le compte rendu quotidien et s'attachent à transcrire les événements par le biais d'une écriture documentaire. Le conflit armé de 1861 à 1865 a un impact durable non seulement sur le statut du journaliste qui devient reporter, témoin oculaire et héros pour le lectorat, mais également sur la manière dont les écrivains américains appréhendent le réel. La guerre civile oriente sur le terrain des littéraires comme Whitman, Alcott ou Keckley.

De manière générale, les guerres et les crises marquent des jalons dans le développement du reportage et du journalisme littéraire. John C. Hartsock montre que les journalistes ont souvent conclu à la vacuité épistémologique des comptes rendus conventionnels sur les conflits armés dans les médias. Il donne en exemple les commentaires de Stephen Crane sur la guerre au Mexique à la fin du XIX^e siècle, de Nellie Bly sur la Grande Guerre et de Michael Herr sur la guerre du Vietnam. Il cite Herr qui décrit la difficulté du reportage de guerre : « "The press got all the facts (more or less); it got too many of them. But it never found a way to report meaningfully about death, which of course was really what it was all about¹⁵²" ». De la Guerre de Sécession au Vietnam, les crises ont posé de manière cruciale le problème de la représentation. Le terrain des conflits armés a durablement associé le reporter à l'image d'un héros, près du soldat, mais leur drame a suscité en parallèle d'autres récits, exhortant les écrivains et écrivaines à décrire les événements et à dépasser les limites de la forme.

Les nouveaux journalismes

À partir de la fin du XIX^e siècle, plusieurs générations d'écrivains se sont approprié de manière variée le reportage. Après l'anthologie-manifeste de Tom Wolfe qui annonçait

¹⁵¹ Elizabeth Keckley, *Behind the Scenes; or, Thirty Years a Slave, and Four Years in the White House*, New York, Oxford University Press, coll. « Library of Nineteenth-Century Black Women Writers », 1988 [1868].

¹⁵² J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 185. Je traduis : « "Les journaux publiaient tous les faits (à peu près) ; ils en publiaient même trop. Mais ils ne parvenaient pas à rendre compte de manière significative de la mort, et c'était, bien sûr, tout ce qui comptait." »

en 1973¹⁵³ l'arrivée fracassante d'un « Nouveau Journalisme¹⁵⁴ », les historiens ont invalidé l'hypothèse d'une génération spontanée de « nouveaux journalistes ». Des chercheurs comme Thomas Connery parlent du genre que présente Wolfe non pas comme une catégorie inédite, mais plutôt comme le prolongement d'une tradition qui incarnerait la troisième période de l'évolution du journalisme littéraire. Ce faisant, Connery insiste sur l'histoire longue de la pratique depuis la fin du XIX^e siècle. Connery et Hartsock s'entendent ainsi pour présenter l'histoire du journalisme littéraire en trois temps, dont les débuts remonteraient aux années 1880-1890¹⁵⁵.

Durant cette première période, le mode de diffusion d'un reportage basé sur les faits s'implante. Les reporters prennent des allures d'aventuriers et connaissent un véritable succès populaire. C'est l'époque de Nellie Bly autour du monde ou de Henry Morton Stanley à la recherche de Dr. Livingstone en Afrique¹⁵⁶. Les historiens de la presse, comme Barbara Freeman, associent également la période des années 1870 à 1890 à l'ère du « *stunt journalism*¹⁵⁷ ». Le reporter devient ce cascadeur médiatique, usant de pirouettes pour attirer son lectorat. Si l'aventure d'Henry Morton Stanley fait date, ce sont toutefois les reportages de Nellie Bly, comme son tour du monde ou encore les dix jours qu'elle passe incognito dans un asile de fous, qui incarnent le parangon du *stunt journalism*, parce qu'étant une femme, sa simple présence dans le journal redouble le caractère sensationnel du coup médiatique. Jean-Marie Lutes montre dès le départ l'importance des femmes journalistes. Lutes insiste sur le caractère pionnier de leur travail et sur leur position paradoxale dans l'histoire du reportage :

More likely than her male counterparts to be pictured along with her stories, more likely to inspire controversy by her physical presence at an event, the newspaperwoman was a conspicuous anomaly, hard to ignore even by those who wished that she would go away. [...] Although newsmen occasionally staged stunts [...], they were not defined by those stunts in the way newspaperwomen were. For

¹⁵³ Dans sa présentation du nouveau journalisme, Wolfe fait valoir qu'il possède un doctorat en littérature. Il joue donc à la fois sur son expérience de créateur et sur sa connaissance du milieu académique.

¹⁵⁴ En revisitant rapidement l'histoire littéraire et journalistique, Wolfe concède qu'il existe quelques textes écrits par une poignée d'auteurs : *Innocents Abroad* de Mark Twain, les vignettes de Stephen Crane et quelques articles d'Hemingway. Il admet également qu'il existe une filiation entre le Nouveau journalisme et la littérature de voyage de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle.

¹⁵⁵ Cette première période inclut des auteurs comme Richard Harding Davis, George Ade, Abraham Cahan, Stephen Crane, Theodore Dreiser, Hutchins Hapgood ou Lincoln Steffens.

¹⁵⁶ M. Schudson, *Discovering the News... op. cit.*, p. 69.

¹⁵⁷ Barbara M. Freeman, *Kit's Kingdom : The Journalism of Kathleen Blake Coleman*, Ottawa, Ont., Carleton University Press, 1989, p. 81.

men, participatory journalism was a choice ; for women, it was one of the few ways to break out of the women's pages¹⁵⁸.

À l'époque, le journal se transforme en fonction de nouvelles normes de précision et de rigueur. Theodore Dreiser parle de cette nouvelle objectivité en décrivant son arrivée dans la salle de rédaction du *New York World* : « I looked about the great room, as I waited patiently and delightedly, and saw pasted on the walls at intervals printed cards which read : Accuracy, Accuracy, Accuracy ! Who? What? Where? When? How? The Facts – The Color –The Facts !¹⁵⁹ ». Selon Hartsock, l'écriture de l'information atteint durant ces années un formatage mécanique qui broie le réel aux yeux de certains journalistes : « The narrative literary journalists would attempt to rise up and smash the machine of objectivity in order to escape the totalizing formulas [...]»¹⁶⁰. » Chez des reporters comme Stephen Crane ou Nellie Bly, il y a, selon Hartsock, un effort de ne pas dissocier les faits qu'ils décrivent de l'expérience humaine. Dans « An Experiment in Misery¹⁶¹ », les propos de Crane montrent bien qu'en se mettant dans la peau d'un sans-abri, il cherche à dépasser la collecte d'information brute : « "perhaps I could discover his point of view or something near it¹⁶²." » Le titre avec le mot « experiment » est significatif. Il renvoie à une conception presque scientifique de l'enquête journalistique, comme si le reportage pouvait permettre d'ausculter le réel. Le reporter de la fin du XIX^e siècle conçoit en effet la réalité comme un ensemble d'éléments qu'il est possible de décrire presque exhaustivement pour en atteindre la vérité. Pour le reporter des années 1890, il semble possible de donner une sorte de

¹⁵⁸ Jean-Marie Lutes, *Front Page Girls : Women Journalists in American Culture and Fiction, 1880-1930*, Ithaca, Cornell University Press, 2006, p. 3. Je traduis : « Plus susceptibles que ses homologues masculins d'être photographiées et d'inspirer la controverse par sa présence physique lors d'un événement, la reporter était une anomalie, difficile à ignorer même par ceux qui souhaitaient qu'elle s'en aille. [...] Bien que les journalistes masculins entreprennent parfois des coups médiatiques périlleux [...], ils ne sont pas définis par leur présence comme les journalistes femmes le sont. Pour les hommes, ce type de journalisme était un choix ; pour les femmes, c'était l'une des rares façons de sortir des pages féminines. »

¹⁵⁹ Cité dans J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 43. Je traduis : « J'ai jeté un œil sur la grande salle alors que j'attendais patiemment et gaiement, et j'ai remarqué collés sur les murs par intervalles des panneaux sur lesquelles on pouvait lire : Précision, précision, précision ! Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Les faits – La couleur – Les faits ! »

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 66. Je traduis : « Les reporters qui ont fait du journalisme littéraire narratif ont tenté de briser la machine de l'objectivité pour échapper aux formules synthétiques et totalisantes du journal. »

¹⁶¹ Stephen Crane fera également l'expérience inverse, celle du luxe dans un autre reportage d'immersion.

¹⁶² *Ibid.*, p. 68. Je traduis : « "Peut-être que je pourrais découvrir son point de vue ou, du moins, m'en approcher." »

résultat scientifique du réel dans un article¹⁶³. Or, la place croissante des faits, de l'information et de l'objectivité, mais également d'un journalisme à scandale, sensationnel et autopromotionnel dans les pages des journaux américains, ne s'oppose pas au journalisme littéraire. Au contraire, le journalisme narratif fondé sur l'expérience prolonge, revoit, réutilise, recycle certains aspects de la culture médiatique. Il suffit de considérer la chose du point de vue économique. Les journalistes comme Stephen Crane ou Nellie Bly ont largement profité d'entreprises de presse intéressées à publier des histoires comme les leurs¹⁶⁴.

Le fait que les États-Unis aient été un terrain fertile pour le journalisme littéraire dans les années 1960 n'est pas étranger à l'existence précoce d'un journalisme immersif au XIX^e siècle qui possédait d'emblée un attrait publicitaire pour les entreprises médiatiques. Au début du XX^e siècle, la professionnalisation et la standardisation progressive des entreprises médiatiques repoussent toutefois progressivement les reportages à grand déploiement hors des quotidiens vers des revues et des magazines. À partir des années 1920-1930¹⁶⁵, des périodiques comme le *New Yorker* apparaissent dans le paysage médiatique¹⁶⁶. La création d'hebdomadaires et de mensuels de ce type alloue plus de temps au reporter et plus de pages aux articles, ce qui favorise le développement de formats plus longs. C'est l'origine de ce que l'on désigne aujourd'hui comme les *longreads* ou *longforms*. Plus largement, le phénomène contribuera aussi, plus tard, à l'émergence d'une vaste économie du livre de non-fiction dans l'institution littéraire américaine.

Avec les années 1930, la crise fait entrer le journalisme littéraire dans une phase autoréflexive. Les reporters critiquent les journaux, qui n'ont pas su annoncer les événements. Pour représenter l'impact de la Grande Dépression, des reporters sortent du cadre qu'on leur impose. James Agee abandonne en cours de route le mandat confié par

¹⁶³ « What is important, however, is not that realists believed art to have a mimetic function –there was nothing new in that, [...]. What is important is that realists identified "reality" with external phenomena which, they believed were subject to laws of physical causality as natural science revealed them and as social science might reveal them. This was new. » M. Schudson, *Discovering the News... op. cit.*, p. 73-74.

¹⁶⁴ J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 33.

¹⁶⁵ Cette deuxième vague du journalisme littéraire inclut des écrivains comme James Agee, Joseph Mitchell, John Hersey, Ernest Hemingway, John Steinbeck, Ernie Pyle, A.J. Liebling, John Dos Passos ou John O'Hara.

¹⁶⁶ T. B. Connery (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism...op.cit.*, p. 7.

Fortune Magazine qui l'envoie enquêter sur les conséquences à long terme de la crise en Alabama. Il entreprend plutôt une recherche longue et poussée pour faire un portrait dense et intime dans *Let Us Now Praise Famous Men*¹⁶⁷. Réfléchissant aux différentes générations de reporters, Hartsock souligne les similitudes entre les contextes historiques qui ont marqué le journalisme littéraire :

What new journalism shared with the 1930s and 1890s versions was that it developed in response to significant social and cultural transformation and crisis. These were reflected in the civil rights movement, assassinations, disruptions in prevailing middle-class culture, the drug culture, growing environmental awareness, and of course the Vietnam War¹⁶⁸.

Les années 1960-1970, que Tom Wolfe sacralise, ne marqueraient donc pas les débuts, mais bien un simple moment sur le fil d'une longue évolution. Ce serait la troisième période du journalisme littéraire. L'année 1965 en est le moment le plus marquant. Elle coïncide avec la publication d'articles de Joan Didion sur la Californie, du portrait de Bill Bradley dans *A Sense of Where You Are* de John McPhee, du livre *In Cold Blood* de Truman Capote et de *Kandy-Kolored Tangerine-Flake Streamline Baby* de Tom Wolfe. Aujourd'hui, des écrivaines et des écrivains comme Adrian Nicole LeBlanc, Jon Krakauer, Ted Conover et Susan Orlean représentent déjà une autre génération, consciente de l'histoire riche et complexe du genre qu'elle pratique, entièrement plongée dans une écriture nonfictionnelle, dans un contexte où le journaliste n'aurait plus à envier quoi que ce soit à la fiction. Selon Robert S. Boynton, ce serait désormais au romancier d'envier le réel au reporter¹⁶⁹.

Avec Boynton et d'autres chercheurs cités plus haut, le développement du journalisme littéraire et des études sur ses enjeux aux États-Unis s'appuient ainsi sur une histoire longue, mais aussi sur l'idée d'une exceptionnalité, comme si la non-fiction parvenait à offrir le reflet authentique de l'Amérique réelle. Or, comme l'écrit Isabelle

¹⁶⁷ James Agee, *Let Us Now Praise Famous Men. Three Tenant Families*, Boston, Houghton Mifflin Co., 2001 [1941], 416 p.

¹⁶⁸ J. C. Hartsock, *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience...op. cit.*, p. 192. Je traduis : « Ce que le nouveau journalisme a de commun avec les versions précédentes du journalisme littéraire, celles des années 1930 et 1890, c'est qu'il se développe chaque fois en réponse à une crise, c'est-à-dire à des changements socioculturels importants. La liste de ces bouleversements inclut autant les mouvements des droits civiques, les assassinats, les changements dans la culture bourgeoise dominante que la culture de la drogue, la sensibilisation croissante à l'environnement et la guerre du Vietnam. »

¹⁶⁹ Si l'on suit la réflexion du chercheur Robert S. Boynton, il s'agirait d'une quatrième vague, un « nouveau nouveau journalisme ». Robert S. Boynton, *The New New Journalism. Conversations with America's Best Nonfiction Writers on Their Craft*, New York, Vintage Books, 2005.

Meuret, « [l]a passion pour le réel et les histoires vraies est un phénomène plus universel que local, et le passage sous silence de certaines traditions s'explique plutôt par l'utilisation d'une terminologie différente [...] »¹⁷⁰. Meuret souligne entre autres l'importance du corpus de reportages français dans l'entre-deux-guerres. Depuis une vingtaine d'années, de nombreux chercheurs s'emploient de fait à détailler la relation entre le reportage et la littérature en France.

Le grand reportage français

Comme aux États-Unis, l'histoire du journal d'information en France commence dans les années 1830 avec la création des quotidiens *La Presse* par Émile de Girardin et *Le Siècle* par Armand Dutacq. Il faut toutefois attendre la Troisième République pour que du fait divers et du petit reportage¹⁷¹ se détache le grand reportage. Si les grands quotidiens ne s'adressent plus seulement à l'élite sociale au milieu du XIX^e siècle, les deux genres privilégiés sont encore la chronique et la critique artistique¹⁷². Les journaux accueillent déjà des écrivains entre leurs pages, comme le soulignent Delphine Bouit et Marie-José Protais : « Jusque vers 1880, le journalisme français s'appuie sur une double tradition politique et littéraire »¹⁷³. » Toutefois, l'écrivain journaliste est attaché à une forme d'éloquence qui n'a rien à voir avec le récit des événements quotidiens. À ses débuts, le reportage est d'ailleurs associé à une forme d'américanisation du journalisme. Le règne du chroniqueur qui préfère l'exercice spirituel et les salons aux semelles usées du petit reporter s'achève néanmoins. De 1870 à 1914, le tirage des quotidiens explose, le journal passe à l'ère industrielle et le reportage gagne du terrain. La politique scolaire de Jules Ferry et l'instauration d'une démocratie parlementaire ouvrent le journal à d'autres lectorats, plus nombreux, qui, comme le note Marc Martin, « ne sont guère attirés par la critique de

¹⁷⁰ Isabelle Meuret, « Le Journalisme littéraire à l'aube du XXI^e siècle : regards croisés entre mondes anglophone et francophone », *CONTEXTES* [En ligne], n°11, 2012, <http://contextes.revues.org/5376>.

¹⁷¹ C'est « par le fait divers que le reportage a pénétré dans la presse française ». Pierre Albert, *Histoire de la presse politique nationale au début de la III^e République (1871-1879)*, Lille, Atelier de reproduction des thèses, 1980, p. 557.

¹⁷² Christian Delporte, *Histoire du journalisme et des journalistes en France*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1995, p. 12.

¹⁷³ Delphine Bouit et Marie-José Protais, « Le reportage au féminin : faits et intentionnalité », Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2001, p. 69.

spectacles qu'ils n'iront voir que rarement ou jamais, de livres qu'ils ne liront pas [...] ¹⁷⁴. » Le statut du reporter se solidifie encore davantage avec la loi sur la liberté de presse de 1881, et les pionniers comme Jules Vallès, Pierre Giffard, Fernand Xau et Jules Huret annoncent déjà les trajectoires retentissantes des grandes figures de reporters de l'entre-deux-guerres.

Au cours des années vingt, la croissance continue du journal d'information contribue à l'essor du grand reportage, et le développement de périodiques comme *Voilà*, *Regards*, *Détective* et *Vu* fournit également une « actualité tiède ». L'hebdomadaire donne en effet plus d'espace aux ambitions littéraires de ce nouveau « flâneur salarié ¹⁷⁵ ». L'entre-deux-guerres consacre le triomphe du grand reportage, celui d'Albert Londres et de Joseph Kessel, mais également de Pierre Mac Orlan, des frères Tharaud ou de Blaise Cendrars, pour n'en nommer qu'une poignée. Il faut aussi mentionner les trajectoires de femmes journalistes, celles de Colette, de Titaÿna, de Maryse Choisy ou encore d'Andrée Viollis ¹⁷⁶. Dans l'entre-deux-guerres, le grand reporter français semble en fait avoir durablement associé le genre à l'aventure du réel, celle-là même qu'appelait Jacques Rivière pour le roman nouveau en 1913 : « Plaisir d'être au milieu de tous les événements du monde et de n'en être pas le maître [...] ¹⁷⁷. » Avec les guerres, le grand reporter risque sa peau pour que sa plume touche aux plus grands événements. Des personnages de Jules Verne à la création de Tintin, en passant par Rouletabille, les médiations littéraires du reporter diront aussi combien le grand reporter, représenté en héros aventurier masculin dans la fiction, a fasciné la littérature française.

Des confins du monde au fin fond du réel

Le reporter hérite en fait des rêves des voyageurs d'avant. L'aventure du grand reportage se développe en continuité avec le genre du récit de voyage qui trouve déjà une

¹⁷⁴ Marc Martin, *Les Grands Reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Édition Louis Audibert, 2005, p. 43.

¹⁷⁵ *Le Flâneur salarié* est entre autres le titre d'un recueil de reportages d'Henri Béraud publié en 1927. Voir Myriam Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004, p. 30.

¹⁷⁶ Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CRNS Éditions, 2019.

¹⁷⁷ Jacques Rivière, *Le roman d'aventure*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000 [1913], p. 28.

large place dans les journaux au XVIII^e siècle¹⁷⁸. Le reporter se transporte à l'instar du voyageur dans des espaces lointains, inconnus du public. Il aime leur nouveauté, et participe de cet « inventaire cumulatif du globe¹⁷⁹ », inscrivant d'ailleurs le reportage dans une poétique du « tour¹⁸⁰ ». « Tour du monde » ou « tour de France », le reportage a cette tendance englobante au panorama. Il liste, inventorie, emmagasine les lieux. Le reporter s'approprie la géographie contribuant ainsi au vaste répertoire de représentations de l'ailleurs en France, mais aussi à une construction de l'identité nationale. Marc Martin montre que la politique d'expansion nationale catalyse l'essor du grand reportage à la fin du XIX^e siècle : « Les expéditions coloniales, comme celle que Pierre Giffard, Fernand Xau et Paul Ginisty accompagnent en Tunisie, sont toutes l'occasion d'envoyer des reporters : elles ont été le premier catalyseur du grand reportage¹⁸¹. » Certaines de ces expéditions préparent carrément le partage du continent africain. En 1850, une large portion de l'Afrique intérieure reste en effet encore inconnue, ce qui explique entre autres le succès spectaculaire en France du reportage de Henry Morton Stanley envoyé par le propriétaire du *New York Herald* James Gordon Bennett Jr pour retrouver le Dr. Livingstone¹⁸².

En digne héritier des voyageurs qui se lancent sur les blancs de la carte, le reporter imagine ainsi les paysages devant lui comme sauvages et vierges. Pour le voyageur européen, l'éloignement est donc aussi temporel. Le lieu des coutumes et des mœurs indigènes, constate Sylvain Venayre, appartient au passé : « Les peuples sauvages apparaissent dorénavant comme des réserves de pureté humaine, qu'il s'agisse des Bédouins d'Isabelle Eberhardt, des Arabes de T.E. Lawrence ou des Éthiopiens de Henry de Monfreid¹⁸³. » L'image qu'en donne la voyageuse Isabelle Eberhardt en 1898 dans ses « Silhouettes d'Afrique » est représentative de ce double éloignement : « "c'était comme

¹⁷⁸ Sylvain Venayre, « La presse de voyage », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 445.

¹⁷⁹ Paul Morand, « Préface », dans Blaise Cendrars, *Du monde entier*, Paris, Gallimard, coll. « Poésies/Gallimard », 1967, p. 11.

¹⁸⁰ M. Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente...op. cit.*, p. 131.

¹⁸¹ M. Martin, *Les Grands Reporters... op. cit.*, p. 41-42.

¹⁸² Le journal de Bennett crée l'évènement aux États-Unis comme en Europe, mais avec un impact différent des deux côtés de l'océan. En Europe, les journaux semblent retenir le cas très particulier de Stanley, entre autres à cause de sa position géographique et de l'intérêt grandissant pour le continent africain.

¹⁸³ Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002, p. 181.

un brusque recul dans l'abîme insondé des durées abolies¹⁸⁴..." » Si les conditions de vie moderne tendent à baliser et à banaliser le quotidien, le reporter renoue ainsi avec les conditions d'une vie d'aventures en se déplaçant et en s'intéressant aux « populations indigènes ». Guillaume Pinson note le même recul temporel en analysant l'image du Canada relayée par les reporters : « Le Canada tend en effet aux voyageurs un étrange miroir déformé, qui les plonge dans des couches temporelles entrelacées¹⁸⁵. » Tout une imagerie pétrie de colonialisme issue de l'Amérique du Nord, mais surtout de l'Afrique et bientôt de l'Asie irrigue le reportage, de Jules Huret à Andrée Viollis, en passant par Joseph Kessel. Or, les blancs de carte s'effacent presque entièrement au terme du XIX^e siècle. L'aventure du reporter en voyage se charge d'une nostalgie, paradoxale, comme le note Venayre, puisque ce sont les voyageurs et les reporters qui, en découpant, en cartographiant et en décrivant le monde, signent sa finitude¹⁸⁶.

En parallèle, l'idée d'un monde entièrement balisé rapproche le journaliste d'une conception plus scientifique de son travail. De la « possession du monde », écrit Boucharenc, le reportage se tourne ainsi vers la « possession du réel¹⁸⁷ ». Le reporter quitte les confins de la terre pour descendre dans les couches de la société, comme dans un bécher, pour enquêter sur différents milieux sociaux. Voisinant le modèle des sciences, l'enquête journalistique s'impose à la fois comme le cadre d'appréhension du réel et comme le moteur narratif du grand reportage. Boucharenc illustre la manière dont le reporter des années vingt et trente « creuse » le réel comme une suite d'espaces cachés : « Cette dimension spéléologique, qu'exprime de manière privilégiée l'attrait pour les bas-fonds [...] postule une épaisseur de la réalité qui trouve dans la gradation initiatique et la mise en perspective son modèle idéal de représentation¹⁸⁸. » Déjà, le fait divers appelait en partie une forme d'enquête dans ces milieux associés à la misère. Le journaliste recensait les délits et les accidents à travers la ville en interrogeant les concierges, les cochers, le voisinage, puis en fouillant du côté de la préfecture et du commissariat. Dans certains cas,

¹⁸⁴ Citée par S. Venayre, *La gloire de l'aventure...op. cit.*, p. 61.

¹⁸⁵ Guillaume Pinson, « Entre récit de voyage et reportage, le Canada médiatique », dans Marie-Astrid Charlier et Yan Daniel (dir), *Journalisme et mondialisation. Les Ailleurs de l'Europe dans la presse et le reportage littéraires (XIXe-XXIe siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, p. 30.

¹⁸⁶ S. Venayre, *La gloire de l'aventure...op. cit.*

¹⁸⁷ M. Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente...op. cit.*, p. 91.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 156.

comme l'affaire Troppmann, le fait divers se sérialise même et prend des proportions feuilletonesques qui annoncent le grand reportage social¹⁸⁹.

Dans l'article « Dante reporter. La création d'un paradigme journalistique¹⁹⁰ », Marie-Ève Thérénty identifie les débuts d'une nouvelle forme d'écriture journalistique en France. Avec l'article « Au fond d'une mine » publié en 1866, Thérénty montre que Jules Vallès « impose de manière nette pour la première fois ce qui va constituer le protocole d'écriture du reportage social pendant plusieurs dizaines d'années¹⁹¹ ». Chroniqueur, Vallès se fait alors reporter en décrivant sa descente dans une mine, du haut vers le bas, « suspendu par une corde », « à la merci d'un machiniste » suivant chaque « barreau » où « le pied glisse¹⁹² » si facilement. La série de thèmes et de tropes qui construisent cette « figuration poétique du reportage social » se trouvera relayée par d'autres reporters, comme Séverine, également descendue dans une mine en 1890¹⁹³. Parmi les réécritures de la descente dans la mine, Thérénty met en lumière le lien entre les notes que Zola rédige en vue de l'écriture de *Germinal*¹⁹⁴ et le roman naturaliste en tant que tel, point de contact entre la forme du reportage et la fiction romanesque. Les deux genres partagent en effet un goût commun pour le document et l'enquête, mais ils mettent de l'avant des narrateurs opposés. Le roman naturaliste ne retiendra pas l'écriture à la première personne, privilégiant un point de vue omniscient, tandis que le « je » du reporter se déploie comme un dispositif clé dans le reportage social. Du « paradigme de Dante », il faut ainsi retenir tout particulièrement cet usage narratif de la première personne du singulier et surtout du corps du reporter, qui enregistre par ses sens ce dont il cherche à faire la représentation. Gage de la présence de l'écrivain, la mise en scène du corps – la tête qui se cogne contre la galerie souterraine ou le pied qui glisse chez Vallès – s'affiche comme un rappel constant du risque qui préside à l'expédition de l'écrivain reporter, risque qui s'impose comme l'un des traits définitoires du grand reportage.

¹⁸⁹ Matthieu Letourneux, *Le roman d'aventures : 1870-1930*, Limoges, PULIM, Médiatextes, 2010, p. 30.

¹⁹⁰ Marie-Ève Thérénty, « Dante reporter. La création d'un paradigme journalistique », dans *Autour de Vallès*, n° 38, 2008, p. 57-72.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 57.

¹⁹² *Ibid.*, p. 59.

¹⁹³ M.-È. Thérénty, « LA chronique et LE reportage : du « genre » (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. XL, n°3, p. 120.

¹⁹⁴ M.-È. Thérénty, « Dante reporter. La création d'un paradigme journalistique ».. *op. cit.*, p. 64.

Le grand reportage et la guerre

En France comme aux États-Unis durant la Guerre de Sécession, les correspondants de guerre sont décrits comme des pionniers, non seulement parce que les différentes crises qui surviennent amplifient la demande d'information, mais également parce que les conflits contribuent fortement à l'héroïsation des nouveaux reporters¹⁹⁵. Le travail des premiers journalistes sur le front à l'étranger constitue un moment charnière du développement du genre en France. Les premiers reporters de guerre français sont sur les champs de bataille de la guerre d'Italie (1859), des guerres austro-prussienne (1866), franco-prussienne (1870-1871) et russo-turque (1877-1878). Les figures des reporters Edmond About, Amédée Achard, Jules Claretie, Ernest Dréolle et Albert Wolff émergent grâce à leurs comptes rendus des conflits. Au milieu du champ de bataille, une fois la poussière retombée, on trouve par exemple le reporter Amédée Achard dans ses *Lettres d'Italie* : « Qu'étais-je, là, dans ce champ de mort ? Un curieux, un narrateur, presque un étranger ! L'heure du danger passée, informé par la rumeur publique qu'une bataille a été livrée, on accourt, et, sur la poussière encore humide, on trouve morts ceux-là qu'on avait connus¹⁹⁶. » Les reportages sur le terrain des guerres contribuent à l'homologie entre le reporter et le soldat.

En France, c'est la guerre russo-japonaise (1904-1905) qui constituera en ce sens le tournant le plus marqué, alors que, pour la première fois, des journaux français envoient à l'autre bout du monde une douzaine de reporters dans des conditions difficiles¹⁹⁷. Le conflit offre une notoriété sans précédent à des reporters comme Pierre Giffard, Gaston Leroux, Ludovic Naudeau et Raymond Recouly¹⁹⁸. Les premiers envoyés spéciaux se trouvent alors libres de mettre en scène la violence et leur bravoure, au loin, dans un conflit qui ne touche pas directement leur lectorat. Le potentiel de risques, d'imprévus, d'accidents et de scènes violentes est fortement exploité. Véronique Juneau explique que la mise en scène du danger est un des ressorts narratifs du reportage de guerre¹⁹⁹. Les récits du conflit russo-japonais offrent des images horribles. Gaston Leroux, par exemple, ne ménage pas

¹⁹⁵ C. Delporte, *Histoire du journalisme et des journalistes en France...op. cit.*, p. 23.

¹⁹⁶ Amédée Achard, Montebello, Magenta, Marignan, *Lettres d'Italie (mai et juin 1859)*, Paris, Hachette, 1859, p. 308.

¹⁹⁷ M. Martin, *Les Grands Reporters... op. cit.*, p. 52.

¹⁹⁸ *Ibid.*

¹⁹⁹ Véronique Juneau, *Poétique et fictionnalisation du reportage de guerre sous le Second Empire*, mémoire de maîtrise, Département des littératures, Québec, Université Laval, 2011, 143 p.

son lecteur dans ses descriptions de la bataille navale de Chemulpo : « Le pont ruisselait de sang et était couvert de débris humains. [...] Et de la cervelle, des morceaux de cervelle sur lesquels on glissait²⁰⁰... »

Or, si le danger agit comme dispositif de tension narrative, les risques encourus n'en demeurent pas moins bien réels. De ces aléas du métier, Marc Martin dresse quelques cas plus tragiques :

Léon Pognon, qui suit l'armée russe, est blessé par des rôdeurs près du Danube, en août 1877 ; au cours de l'expédition de 1881 en Tunisie, Séguin, l'envoyé du télégraphe, est assassiné d'un coup de couteau. [...] Olivier Pain, qui accompagne l'armée turque, est pris par les Russes ; envoyé en captivité sur les bords de la Volga, [...] ²⁰¹.

En parallèle des récits héroïques des reporters, l'histoire du reportage repose aussi sur cette aura du grand homme reporter, exposé aux dangers, dont les rédactions, les éditeurs et les historiens relateront les blessures en coulisses.

La Première Guerre mondiale cristallise les mêmes enjeux, mais cette fois, dans un contexte national. Recouvrant alors de long en large les pages des journaux, le conflit marque la naissance de certaines grandes figures, comme Albert Londres. Après avoir tâté de la poésie, Londres trouve un genre qui sied à sa plume au contact de la guerre, mais également au contact du support périodique populaire. C'est son récit de l'incendie de la cathédrale de Reims qui marque sa naissance au reportage le 21 septembre 1914 alors qu'il est envoyé par *Le Matin* pour couvrir l'attaque allemande. Au moment où Londres arrive sur le terrain, les lecteurs français savent déjà que les bombardements ont eu lieu. Londres, note John S. Bak, doit donc trouver une autre manière de raconter les événements, un autre angle : « Et cet angle relève du journalisme littéraire²⁰² ». La cathédrale de Reims, « la moins abîmée de France », « pas suppliante comme celle de Chartres, à genoux comme celle de Paris, puissante comme celle de Laon²⁰³ » est transformée en symbole national, alors que le reporter raconte sa destruction, le matin du 19 septembre 1914 : « Un deuxième

²⁰⁰ L'article de Gaston Leroux dans *Le Matin* du 11 avril 1904 est cité par M. Martin dans *Les Grands Reporters... op. cit.*, p. 61.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 63.

²⁰² John S. Bak, « Un voyage épistémique et esthétique de London à Londres. Journalism littéraire et literary journalism face aux guerres », dans Myriam Boucharenc (dir.), *Roman et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », Actes du séminaire du Centre des sciences de la Littérature française Université Paris Ouest Nanterre (2010-2012), p. 54.

²⁰³ Albert Londres, « L'agonie de la basilique », *Le Matin*, 29 septembre 1914, p. 1.

obus suivit à trente secondes. Il se logea à dix mètres du premier : les mêmes sifflements nous percèrent le tympan. Nous passâmes notre main sur notre visage qui nous semblait cruellement balaféré²⁰⁴. » Le reporter français se fait ici porte-parole de la nation par l'usage de la première personne du pluriel, ce « nous » habillé d'un seul visage, atteint dans sa chair. Il devient alors ce témoin-ambassadeur dont parle Muhlmann. L'image du journaliste blessé au cours de l'exercice de son métier fera en outre la marque de Londres. Fondé sur une vie de voyages et de risques, le mythe d'Albert Londres s'énonce dans cette adéquation entre l'écriture et la vie, de cette naissance au reportage au début de la guerre jusqu'à sa mort accidentelle dans l'incendie du navire des Messageries maritimes, le Georges-Philippart, qui le ramenait de la Mandchourie²⁰⁵. L'histoire littéraire retient le parcours des reporters comme Londres²⁰⁶ où se confondent le reportage et l'existence, où la vie privée s'efface au profit d'un corps témoin porte-étendard de la nation dans l'espace public. Dans les trajectoires de ces figures hardies s'offre d'une certaine manière l'illusion d'une alliance presque parfaite entre l'écriture et l'aventure du monde.

La bibliothèque et le reporter

Si l'on retient aujourd'hui le nom des reporters, c'est aussi en grande partie à cause de la publication des articles en recueil. Des séries de reportages comme celles de Londres ou de Kessel deviendront de vrais succès de librairie. En 1923, Albin Michel crée la collection « Les Grands reportages » dont le premier titre est l'enquête d'Albert Londres sur le bagne de Cayenne. D'autres collections naissent à l'époque. Baudinière crée « Toute la terre » et publie les textes des envoyés spéciaux. La Librairie Valois crée « Enquête » et « Exploration sociale »²⁰⁷. Certaines séries d'articles intègrent aussi des collections qui ne sont pas restreintes au genre du reportage. Ainsi, *Hollywood, Ville mirage* de Joseph Kessel est publié chez Gallimard dans la Collection Blanche. Le livre assure au reportage une pérennité que le journal n'offre pas, mais aussi un cadre symbolique littéraire.

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Joëlle Deluche, « Albert Londres, le premier des reporters heureux », dans Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », Colloque international de Limoges, 26-28 avril 2000, 2001, p. 31.

²⁰⁶ C'est aussi le cas de Joseph Kessel, aviateur, fasciné par les milieux du vice et du crime, qui a enfilé le temps de reportages tantôt les habits des courriers des compagnies aériennes commerciales tantôt celui des esclaves.

²⁰⁷ M. Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente...op. cit.*, p. 37.

Durant la première moitié du XX^e siècle, le grand reportage tente par différents moyens de s'affranchir des limites du journal. L'association entre le genre et la littérature française se vérifie en fait bien au-delà du milieu éditorial. La figure de l'écrivain journaliste se décline de plusieurs manières. La catégorie de l'écrivain reporter inclut en effet tout à la fois l'écrivain ayant fait du reportage, le reporter ayant écrit de la fiction, et même les reporters ayant plus directement détourné leur reportage vers la littérature²⁰⁸. Certains d'entre eux investissent aussi l'écriture journalistique comme œuvre à part entière, tandis que d'autres sont connus pour avoir dédoublé leur reportage dans des romans²⁰⁹. Le reportage intègre et marque ainsi durablement la littérature, que ce soit par le recueil, par le roman ou purement par le texte. En ce sens, la relation interne du reportage à la littérature est au moins aussi complexe que le rapport matériel et éditorial du genre au champ littéraire. La « grandeur » du reportage tient ainsi sans doute autant au prestige du métier, à ses risques et à la valeur de l'information pour le public, qu'à l'effort des reporters mêmes qui ont voulu le hisser vers la littérature.

En contexte français, le reporter traîne avec lui le bagage livresque d'une tradition littéraire ancienne. Bien que le genre fonde sa valeur sur le primat du référent, la tentation de l'intertexte reste forte chez l'écrivain reporter français, qu'il s'agisse pour lui de se rapprocher du champ littéraire, de traduire le vécu par une référence connue ou de dépasser le banal et le transitoire des événements quotidiens par la citation. La structure narrative à la base même du reportage social, le paradigme de Dante décortiqué par Marie-Ève Thérenty, emprunte à la littérature. Or, pour l'écrire avec Myriam Boucharenc, l'intertexte menace « la chose vue » de se transformer en « chose lue²¹⁰ ». Les écrivains ayant cherché à s'inscrire dans la tradition littéraire par le biais du reportage entretiennent ainsi un rapport ambigu à l'intertextualité. Dans cette hésitation entre le réel simplement transcrit et la représentation de celui-ci, le grand reporter français négocie le poids d'une culture nationale ancienne. Marie-Astrid Charlier note à propos de Kessel, qu'il « a toujours un roman dans le regard et une bibliothèque derrière la plume²¹¹. »

²⁰⁸ *Ibid.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 117.

²¹⁰ Myriam Boucharenc, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], vol. XIII, 2006, <http://narratologie.revues.org/320>.

²¹¹ Marie-Astrid Charlier, « La littérature à l'horizon du voyage : sur les récits du premier tour du monde de Joseph Kessel », dans M.-A. Charlier et Y. Daniel (dir), *Journalisme et mondialisation...op. cit.*, p. 70.

La référence littéraire interne au reportage menace pourtant moins le reporter que son propre personnage. Le journaliste se mesure en effet très tôt à son double fictif dans la littérature. Après *Bel ami* et *Illusions perdues*, l'image du journaliste n'est plus aussi noire au début du XX^e siècle avec des héros comme Rouletabille et bientôt Tintin. Le costume du journaliste s'alourdit néanmoins de la présence de ces héros. Ils contribuent évidemment à son succès, mais ils ont aussi probablement nui d'une certaine manière au texte du reportage, comme l'écrit Boucharenc : « Les "mythologies" du reporter semblent avoir largement contribué à faire perdre au reportage sa "qualité historique" en vertu de cette loi, dégagée par Barthes, qui veut que le mythe fasse disparaître l'Histoire, le souvenir de la "fabrication" des choses²¹². » Dans ces représentations de la vie journalistique, l'aventure décline l'écriture qui occupe la portion congrue des journées du reporter fictif. Rares sont les moments où le journaliste s'assoit à un bureau pour travailler péniblement à son article. L'image de la vie mythique de reporters comme Londres et Kessel rejoindra ainsi celles des reporters fictifs du roman populaire et de la bande dessinée dans une confusion qui achève de reléguer au second plan le texte du reportage, déjà déclassé par une tradition littéraire qui doute de la capacité d'un écrivain constamment en déplacements. Ce parti pris pour l'action a ainsi fait de l'ombre au corpus, comme si l'écriture du reporter se situait dans l'expérience du monde, ce dont le texte ne constituerait qu'une maigre trace. Dans cette perspective, la littérisation du reportage ne se dissocie pas aisément de ses mythologies en France. Si la deuxième moitié du XX^e siècle marque un recul du grand reportage écrit, la période contemporaine renoue avec les notions d'enquête et de documentaire²¹³. Elle emprunte notamment au journalisme littéraire américain²¹⁴. Il suffit de penser à la création des revues *Feuilleton* et *XXI*²¹⁵ ou encore à l'écriture de terrain d'Emmanuel Carrère ou de Florence Aubenas.

²¹² M. Boucharenc, *L'écrivain reporter au cœur des années trente...op. cit.*, p. 12.

²¹³ Il existe aujourd'hui un engouement sans précédent pour la littérature de terrain. On peut citer, entre autres, Laurent Demanze, *Un nouvel âge de l'enquête*, Paris, Éditions Corti, coll. « les essais », 2019 ; Lionel Ruffel, « Un réalisme contemporain : les narrations documentaires », *Littérature*, vol. CLXVI, n° 2, 2012, p. 13-25 et Dominique Viart, « Les littératures de terrain », *Cahier ReMix*, n° 7, avril 2018, [En ligne], <http://oic.uqam.ca/fr/remix/>.

²¹⁴ Depuis les années 2010, il y a une circulation importante du journalisme littéraire américain en France. Il faut citer notamment les Éditions du sous-sol qui ont traduit et publié des reporters comme Nellie Bly, Gay Talese ou Ted Conover.

²¹⁵ Audrey Alvès et Marieke Stein, *Les mooks. Espaces de renouveau du journalisme littéraire*, Paris, L'Harmattan, collection « Communication et civilisation », 2017.

En comparant le grand reportage et le journalisme littéraire, des différences assez nettes apparaissent cependant. L'histoire littéraire du reportage en France semble commencer à la fois dans le journal et dans la littérature, alors que l'histoire de la littérature en Amérique du Nord ne se définit pas par les mêmes phénomènes de littérisation. Le journalisme et la non-fiction ne sont pas en dehors de l'institution littéraire, ils participent plutôt de la constitution d'une littérature nationale. Comme le faisait remarquer Tocqueville, la littérature doit compter sur le journaliste américain, figure au cœur d'une production encore balbutiante. À l'inverse, le reporter ne peut pas comme en France démultiplier son écriture en recueil ou en roman. Le monde de l'édition et du livre n'a pas du tout la même envergure, mais, surtout, l'histoire littéraire nationale est trop récente.

En revanche, les histoires française et américaine du reportage convergent plutôt quand on s'attarde à l'importance de la guerre dans l'essor d'un imaginaire générique associé à l'aventure, aux risques, à la vie extérieure. Quand Thomas Ferenczi écrit que « c'est sur le terrain des guerres de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle que les grands reporters ont acquis la reconnaissance dont ils bénéficient aujourd'hui encore [...] »²¹⁶, on reconnaît globalement l'omniprésence du reporter de guerre dans l'imaginaire occidental. Avec la Guerre de Sécession aux États-Unis ou avec la Première Guerre mondiale en France, c'est la même urgente actualité, le même terrain risqué et violent pour les reporters, qui participe de la fabrication d'un héros national.

En remontant aux origines du grand reportage, il est en outre pertinent de noter que le corpus documentaire géographique, la relation de voyage ou le récit de voyage, dont la critique a souligné le problème de citoyenneté²¹⁷, nourrissent des veines différentes des deux côtés de l'Atlantique. Les premiers documents sur la géographie américaine, d'abord imprimés en Europe, sont à l'origine destinés au public européen. Aussi, ils auront une valeur très différente selon les histoires nationales. Le récit de voyage et bientôt le grand reportage en zone coloniale alimentent un désir d'ailleurs et d'exotisme pour les Européens, tandis que les écrivains d'Amérique du Nord y trouveront, de manière différée,

²¹⁶ Thomas Ferenczi, *Le journalisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005, p. 55.

²¹⁷ Bernard Andrès, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

la représentation des espaces qu'ils habitent, l'existence textuelle du lieu d'une subjectivité et d'une culture possibles.

LE TERRITOIRE DU REPORTAGE QUÉBÉCOIS

*Trois cents hivers de sept mois ont traversé le sang.
Nous avons nos paysages, notre flore, notre faune,
notre climat, tous ces mille et un éléments
géographiques qui modifient nécessairement la
personne humaine tant au physique qu'au moral et
qui font que nous sommes probablement bien plus
près de la pensée ou du sentiment scandinave ou
russe que ceux du latin, plus vif, plus chaud, plus
clair, plus expansif, plus léger, moins profond et peut-
être trop raisonnable. Notre âme, notre esprit,
diffèrent donc forcément de l'âme et de l'esprit de la
France, mais celle-ci nous noie de ses clartés, de ses
reflets.*

Jean-Charles Harvey, « Sommes-nous des
Français²¹⁸ »

Certains constats reliés à l'influence du lieu en Amérique du Nord s'imposent pour cerner le contexte d'implantation du reportage au Québec. On trouve ici, comme dans beaucoup de cultures coloniales, un ensemble de textes documentaires sur la géographie et sur les conditions de vie en Nouvelle-France, corpus liminaire d'abord édité dans la métropole et principalement destiné à un lecteur européen. D'un point de vue historiographique, le lieu représenté s'offre ainsi dans un premier temps comme l'invention européenne d'une certaine idée de l'Amérique du Nord. C'est seulement dans un second temps, à partir d'une réappropriation des textes que l'on fera de cet espace le décor des débuts de l'histoire littéraire nationale. Beaucoup d'écrivains ont insisté sur la spécificité documentaire des origines littéraires canadiennes. Dans une anthologie, Michael Ondaatje écrit : « Non-fiction — from the journals of the first explorers to the recent writing of Farley Mowat and Marshall McLuhan — has been a central and essential form for this country²¹⁹. » De Jacques Cartier à Marie de l'Incarnation, en passant par Marc Lescarbot,

²¹⁸ Jean-Charles Harvey, « Sommes-nous des Français », *Le Canada*, vol. XXXII, n° 273, 26 février 1935, p. 2.

²¹⁹ Michael Ondaatje, « Introduction », *The Faber Book of Contemporary Canadian Short Stories*, London, Faber and Faber, 1990, p. xvi. Je traduis : « La "non-fiction" – depuis les journaux des premiers explorateurs jusqu'aux écrits récents de Farley Mowat et de Marshall McLuhan – a été une des formes essentielles et centrales dans ce pays. »

Étienne Brûlé, Louis Joliett, Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye ou Pierre Le Moyne d'Iberville, les personnages et les textes de la Nouvelle-France traduisent tantôt la découverte d'un monde d'aventures tantôt l'expérience d'une transplantation, celle d'un monde sédentaire, difficile, souvent violent et intense. Les reporters se rapporteront à l'imaginaire des explorateurs comme à un héritage précieux et lointain.

Or, la littérature québécoise aura plus de mal à lier son existence concrète au souvenir des voyageurs des premiers temps, et ce, malgré les rééditions et la relecture du corpus par les premiers historiens canadiens au XIX^e siècle²²⁰. Aux Lewis et Clark américains on ne trouve pas d'équivalents canadiens dans la culture populaire. Pour s'en convaincre, il suffit de penser au titre de la série d'ouvrages grand public de Serge Bouchard et de Marie-Christine Lévesque, ces « remarquables oubliés²²¹ », sur les aventuriers et sur les femmes qui vivaient sur le territoire avant la Conquête. La réédition des textes de la Nouvelle-France ne semble pas offrir d'emblée les conditions nécessaires à une écriture de la réalité géographique, du moins elle ne correspond pas à celle qu'espèrent vivement les historiens et les critiques dès le XIX^e siècle.

Où est le poète du Saint-Laurent ?

À travers les textes de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, du baron de Lahontan, à travers les *Relations* des Jésuites, le *Grand Voyage du pays des Hurons* du frère Gabriel Sagard ou encore les lettres de Marie de l'Incarnation, les débuts de l'histoire de la littérature apparaissent ainsi étroitement liés à la saisie de cette impressionnante étendue qui trouve des échos dans la perception intérieure des premiers écrivains. À l'origine, l'arrière-plan géographique de la Nouvelle-France est extrêmement vaste. De la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, en passant par tout l'intérieur du continent, voyageurs et colons parcourent d'immenses distances et s'installent dans des conditions de privation difficiles à imaginer. Tout est à nommer, d'où l'importance de cette écriture de la géographie. La faune, la flore, les conditions météorologiques, les itinéraires des

²²⁰ De 1840 à 1869, des écrivains fouillent les archives de la Nouvelle-France pour écrire l'histoire d'un peuple que Durham a dit « sans histoire ni littérature. » Voir « La récupération des écrits de la Nouvelle-France », dans Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome III. 1840-1869. Un peuple sans histoire ni littérature*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1996, p. 252-267.

²²¹ Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Ils ont couru l'Amérique ; Elles ont fait l'Amérique* [deux volumes parus], Montréal, Lux éditeur, coll. « Mémoire d'Amérique », 2011, 2014.

voyageurs et les difficultés des colons se trouvent au cœur des divers aspects qui intéressent les premiers destinataires et destinataires de ces récits, des Européens. Dans ses travaux, Réal Ouellet décline les notions géographiques qui mobilisent les auteurs de relations de voyage et leur lectorat : « [...] Que s'est-il passé en Amérique du Nord entre 1683 et 1693 ? [...] Comment vivaient les Micmacs gaspésiens à la fin du XVII^e siècle ? [...] Les castors se coupent-ils les testicules quand les chasseurs les poursuivent ? [...] Jusqu'où faudra-t-il aller pour découvrir la mer Vermeille²²² ? » Que l'écriture soit teintée d'un zèle militaire ou évangéliste, les voyageurs doivent comprendre leur environnement pour apprivoiser le continent. Ouellet signale, à titre d'exemple, un ajout sous la signature du jésuite Paul Lejeune : « "Du milieu d'un bois de plus de 800 lieues d'estenduë, à Kebec, ce 28 d'août 1632²²³." » On rappelle au lecteur la difficulté du contexte dans lequel s'écrivent les lignes. La géographie occupe une place essentielle dans les débuts de la littérature.

Dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, Pierre Nepveu décrit cette expérience de transplantation dont la littérature québécoise découle ainsi et la nécessité du lieu dans l'émergence d'une subjectivité :

[...] reparcourir ou évoquer ce vaste continent qui appartient surtout à notre mémoire et dont il nous faut bien faire notre deuil (pour ce qui est de la possession concrète), ce n'est pas uniquement aller au dehors, se donner de l'air pour respirer de nouveau, c'est se donner du dedans, c'est s'inventer une intériorité qui a toujours manqué ou qui du moins a toujours occupé une bien petite place [...]²²⁴.

Au lieu de s'intéresser aux représentations topographiques de la colonie, Nepveu interroge les écrits de la recluse Marie de l'Incarnation, en abordant précisément l'aspect sédentaire des débuts de la littérature, aussi intimes que géographiques : « [...] au-delà du visible, du climat, de la géographie et autres circonstances concrètes, le Canada de Marie de l'Incarnation est d'abord un pays intérieur, et en cela son aventure offre l'une des premières réponses à une question intrinsèquement liée au Nouveau Monde²²⁵. » Le pays est « intérieur », non seulement parce qu'il découle chez Marie de l'Incarnation d'une retraite religieuse, mais aussi parce qu'il est le témoignage d'une femme dont la place est à l'intérieur.

²²² Réal Ouellet, *La Relation de voyage en Amérique (XVI^e – XVIII^e). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des lettres », 2010, p. 2.

²²³ *Ibid.*, p. 3.

²²⁴ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, p. 108.

²²⁵ *Ibid.*, p. 40.

Les lettres et les *Relations* de Marie de l'Incarnation donnent essentiellement à voir « l'espace fermé des cloîtres, des hôpitaux et des maisons d'enseignement », mais ceux-ci s'adosent aussi à « l'étendue des espaces géographiques et des événements historiques²²⁶ », comme le rappelle Patricia Smart. La religieuse fait notamment la description du grand tremblement de terre de Charlevoix en 1663, sur lequel elle consigne des informations géologiques et hydrologiques : « rien ne nous a plus étonnés que de voir le grand fleuve du Saint-Laurent, qui pour sa profondeur prodigieuse ne change jamais [...] prendre la couleur du soufre, et la retenir pendant huit jours²²⁷. » Les textes de cette « voyageuse immobile » s'inscrivent en fait dans un ensemble documentaire qui dicte les premières lignes de l'histoire littéraire, comme l'écrit Nathalie Freidel :

Non seulement l'isolement ne désavantage pas l'épistolière par rapport à des concurrents masculins prompts à revendiquer le monopole de l'épopée canadienne, mais il l'autorise à se placer aux avant-postes d'une littérature qui, au travers de multiples « anamorphoses », forge durablement l'imaginaire de l'Amérique.²²⁸

L'écriture de Marie de l'Incarnation constitue peut-être discrètement une première forme de rupture nécessaire avec la littérature de la métropole. Smart souligne que l'exil et l'écriture de la mystique présentent un caractère transgressif même s'ils reproduisent une vision en retrait du réel politique et social bruyant. Smart note en effet que les religieuses qui débarquent dans la colonie française devront toutes, à un moment ou à un autre, lutter contre les autorités pour instaurer des règles différentes qui leur permettront de s'émanciper, dans une certaine mesure, mais aussi d'écrire : « [...] la Nouvelle-France a offert à ces femmes un espace de liberté qu'elles n'auraient pas trouvé dans leur pays d'origine, les moyens d'une réalisation de soi [...]»²²⁹. » Ces textes apparaissent sur le seuil d'une trame longue où l'écriture du territoire procèdera entre autres d'une expérience intime et intérieure du monde. On trouvera en effet très tôt des récits de voyage écrits par des femmes du côté des congrégations religieuses. Dans ces voyages se trouve une vision intimiste du monde, au sens le plus fort du terme, qui reste en marge de « la vie extérieure »

²²⁶ Patricia Smart, « Un lieu pour l'esprit : le Canada comme rêve et réalité dans les écrits des fondatrices », dans *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan*, Montréal, Boréal, 2014, p. 40.

²²⁷ *Ibid.*, p. 41.

²²⁸ Nathalie Freidel, « Marie de l'Incarnation, Voyageuse immobile en Nouvelle-France », *Dix-septième siècle*, vol. III, n° 272, 2016 p. 544.

²²⁹ P. Smart, « Un lieu pour l'esprit : le Canada comme rêve et réalité dans les écrits des fondatrices »... *op. cit.*, p. 38.

que l'on valorise au XIX^e siècle. C'est vrai au Canada comme aux États-Unis où s'érige avec force le mythe de la frontière.

Contrairement à leurs voisins du sud, les francophones ne profiteront toutefois ni d'un bassin démographique aussi imposant ni de l'immensité territoriale qu'ils occupaient initialement. En 1774, au moment de l'Acte de Québec, les contours de la colonie s'étendent des Grands Lacs jusqu'à une partie de l'Ohio. Après la guerre d'Indépendance des États-Unis (1775-1783) et l'Acte constitutionnel (1791), l'aire d'occupation canadienne rétrécit infiniment, et le poids politique des francophones fond. Contrairement aux écrivains américains, comme James Fenimore Cooper qui met en scène ses personnages sur l'étendue continentale dans les différents volets de la série *The Leatherstocking Tales*²³⁰, les écrivains canadiens-français ne se trouvent pas devant les mêmes possibilités géographiques que leurs prédécesseurs aventuriers.

Parmi les différences avec l'histoire de l'imprimé aux États-Unis, il faut également souligner le retard initial qu'accuse la Nouvelle-France sur le plan technique par rapport aux Treize colonies. Les Canadiens obtiennent une première imprimerie seulement après la Conquête, en 1764²³¹, alors qu'on trouve déjà au sud des périodiques, des bibliothèques, des universités et des librairies²³². Contrairement à la France, qui limite encore l'usage de l'imprimé au XVIII^e siècle, l'Angleterre considère alors la presse comme une partie intégrante du régime parlementaire²³³. À défaut d'imprimeurs expérimentés, le Canada doit donc compter sur la présence d'immigrants français, britanniques et américains pour produire les premiers journaux après 1763. Fondateurs du premier journal *The Quebec Gazette /La Gazette de Québec*, William Brown et Thomas Gilmore exercent tous deux le métier d'imprimeurs à Philadelphie avant d'arriver au Canada. Le contenu dans *The Quebec Gazette /La Gazette de Québec* est presque entièrement issu de publications étrangères. Ce sont des extraits de journaux d'Europe arrivés par bateau avec plusieurs

²³⁰ James Fenimore Cooper, *The Leatherstocking Tales*, New York, Literary Classics of the United States, 1985 [cinq romans parus entre 1827-1841].

²³¹ Avant 1764, il existe par ailleurs une presse à imprimer à Halifax importée de Boston dans les années 1750. Voir Cyril Felteau, *Histoire de La Presse. tome I. Le livre du peuple, 1884-1916*, Montréal, La Presse, 1983, p. 13.

²³² Nova Doyon, « Introduction. Un journal littéraire dans l'esprit des lumières », réédition de *La Gazette littéraire de Montréal, 1778-1779*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2010, p. 13.

²³³ *Ibid.*, p. 12.

mois de retard ou encore des extraits de journaux américains parvenus par la poste avec (seulement !) un mois de retard²³⁴.

Le bilinguisme de la publication coïncide en outre avec une première prise de conscience de l'identité des francophones en Amérique après la Conquête. Même si la mise à plat des deux langues fait partie d'une stratégie par laquelle, comme l'écrit Nova Doyon, « les prospectus des premiers journaux publiés dans la province évoquaient une cité idéale où les citoyens étaient tous unis grâce à une presse libre²³⁵ [...] », les francophones savent qu'ils n'appartiennent culturellement ni à la France ni à l'Angleterre et découvrent cet espace interstitiel qu'ils occupent sur le continent. Yvan Lamonde parle d'une culture alors logée dans un espace-temps tridimensionnel, « l'espace lointain et passé de la France "éternelle", l'espace laurentien et toujours présent des colonies de l'Amérique britannique du Nord et l'espace laurentien et américain d'un possible avenir²³⁶. »

Au début du XIX^e siècle, il faut avant tout procéder au renoncement lent et ambivalent à l'espace mythique que les Européens ont construit²³⁷. Il faut s'établir dans la durée sur ce qu'il reste de l'étendue continentale. L'écriture du territoire s'impose pour les francophones comme une entreprise nécessaire, mais elle s'avère difficile à un moment où la distance culturelle se concrétise avec la France. Le paysage oppose une résistance qui point dans les textes visant directement à représenter l'horizon laurentien. Les auteurs de *La vie littéraire au Québec* notent, par exemple, que le voyageur Jean-Baptiste-Antoine Ferland peine à représenter la Gaspésie dans les années 1860, c'est-à-dire à trouver la tessiture littéraire d'un lieu qui, à l'instar du reste du continent, n'a pas encore d'existence dans la « culture cultivée²³⁸ ». Au fil du XIX^e siècle, les écrivains comme François-Xavier Garneau exhortent pourtant leurs contemporains à s'emparer du continent : « "Ce champ

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ Nova Doyon, « Le développement de la presse depuis la Conquête jusqu'à l'Union », dans Nova Doyon (dir.), 1811. *De Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d'une parole publique francophone*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2009, p. 42.

²³⁶ Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 237.

²³⁷ Certains voyageurs français continuent de nourrir un exotisme qui lie le territoire canadien à la France d'Ancien Régime bien après la Conquête. Les voyageurs Xavier Marmier, Jean-Jacques Ampère, Philarète Chasles, d'Ernest Duvergier de Hauranne et Maurice Sand publient, par exemple, des récits autour des années 1860 qui véhiculent encore ces topoï, qui seront repris en partie ou en totalité par la suite dans le reportage français. voir M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome III, ... op. cit.*, p. 128.

²³⁸ *Ibid.*, p. 396.

nous appartient bien plus légitimement qu'à nos voisins²³⁹." » Pendant que les journaux canadiens-français publient Cooper en feuilleton, les écrivains se demandent pourquoi l'espace canadien existe si peu d'un point de vue littéraire. En 1866, Hector Fabre énonce la même idée : « "Nos hivers attendent encore leur barde²⁴⁰" ». L'abbé Henri-Raymond Casgrain tire le projet du côté du sacré, appelant de ses vœux une littérature qui mette de l'avant des forêts et des saisons aussi catholiques que la nation qu'il imagine : « "la littérature, voix traditionnelle de la culture, sera nationale parce que religieuse ; ce sera sa spécificité, après Chateaubriand, Walter Scott et Fenimore Cooper²⁴¹." » Plus loin dans le siècle, Arthur Buies s'interroge lui aussi sur l'absence d'une littérature qui épouserait le paysage laurentien : « Le Mississippi et plus tard l'Hudson lui-même sont entrés à leur tour dans ce concert de l'imagination enchantée, mais où est le poète du St-Laurent²⁴² ? » Durant la première moitié du XIX^e siècle, le discours des premiers journalistes et écrivains se développe plutôt au profit de visées qui relèguent le territoire au second plan. Il semble en effet plus urgent de doter la société d'histoire que d'espace. Quand François-Xavier Garneau publie *L'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*²⁴³ en 1837, Paris, Londres et New York se sont déjà dotés de Sociétés de géographie. Il faudra attendre 1877 pour que Québec obtienne la sienne²⁴⁴.

Une sphère publique francophone

Au XIX^e siècle, les rééditions nombreuses des écrits de la Nouvelle-France nourrissent en fait une autre veine, celle de la construction d'une histoire nationale et politique distincte. Autrement dit, la représentation du territoire et des conditions de vie au Canada français alimentent le nationalisme. La prose d'idées et le texte d'opinion dominant alors la culture naissante. Le début du XIX^e siècle est marqué par la création d'une littérature de combat et d'une sphère publique francophone. À partir des années 1830, l'espace scripturaire est occupé par la prose d'idées dans des périodiques fondés pour la

²³⁹ Cité par Yvan Lamonde dans *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Terre américaine », 1996, p. 26.

²⁴⁰ Hector Fabre cité dans *Ibid.*, p. 41.

²⁴¹ Henri-Raymond Casgrain cité dans *Ibid.*, p. 41.

²⁴² Arthur Buies, « Sur le parcours du chemin de fer du lac Saint-Jean, 2^e conférence, 28 avril 1887 », Québec, Typographie, C. Darveau, 1887, p. 4.

²⁴³ François-Xavier Garneau, *L'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, BQ, 1996 [1845].

²⁴⁴ M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire, Tome III*, op. cit..., p. 293.

première fois par des Canadiens. Les journaux contribuent alors surtout à l'émergence d'une sphère publique francophone portée par des voix masculines, par les premiers Canadiens formés au journalisme. En 1806, les membres du Parti Canadien, Pierre Bédard et François Blanchet, fondent le journal *Le Canadien*, en opposition au *Quebec Mercury*, qui avait, entre autres, pour objectif de « défranciser » (*unfrenchify*) la province²⁴⁵. *Le Canadien* se porte à la défense des droits constitutionnels de la nation canadienne et connaîtra de nombreux problèmes avec l'administration anglaise.

Après sa fermeture en 1810, on voit naître plusieurs périodiques francophones non partisans, comme *Le Spectateur*, *L'Aurore* ou *L'Abeille canadienne*²⁴⁶. Avec la censure des périodiques politiques, les publications de ce type participent à la vitalité d'une littérature francophone dans la province. Dans un contexte où peu de livres circulent, l'ensemble des périodiques des premières décennies joue un rôle crucial dans la constitution d'un discours identitaire national et d'une parole francophone. Le discours journalistique s'articule alors en réaction aux idées qui circulent. Les auteurs de *La vie littéraire* soulignent combien l'écriture se présente presque toujours sous la forme d'un échange :

Aux études et aux dissertations, on préfère le dialogue pour découdre l'un après l'autre les arguments de l'adversaire ; polémique entre journaux, il va sans dire, mais aussi dialogue inventé par un même journaliste qui met en scène deux personnages qui discutent d'une question²⁴⁷.

Au début des années 1830, la renaissance du *Canadien* et la création de *La Minerve* marquent cependant le retour d'une presse politique²⁴⁸. Le ton des exposés²⁴⁹ et des articles est de plus en plus militant durant la décennie qui précède les Rébellions de 1837-1838²⁵⁰. Les journalistes assurent alors une fonction importante et contribuent à établir un espace

²⁴⁵ Maurice Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome II. 1806-1839. Le projet national des Canadiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1990, p. 58.

²⁴⁶ N. Doyon, « Le développement de la presse depuis la Conquête jusqu'à l'Union »... *op. cit.*, p. 45

²⁴⁷ M. Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome II...* *op. cit.*, p. 235.

²⁴⁸ À partir de 1835, Étienne Parent se désolidarise du Parti patriote lorsque ses membres enjoignent le peuple à la violence. Voir N. Doyon, « Le développement de la presse depuis la Conquête jusqu'à l'Union »... *op. cit.*, p. 53.

²⁴⁹ Le mot « exposé » est important. Les journalistes et les écrivains font beaucoup de conférences. On souligne, par exemple, qu'Étienne Parent est un « savant lecteur ». Les journaux d'époque, qui impriment certaines conférences, ne fournissent aujourd'hui qu'un maigre échantillon de la pratique. voir M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome III op. cit.*..., p. 288.

²⁵⁰ Nova Doyon souligne la polarisation du milieu politique qui force les journaux à se situer : « pour ou contre le projet de société dont le Parti Canadien, devenu en 1826, le Parti patriote, se fait le porte-parole » N. Doyon, « Le développement de la presse depuis la Conquête jusqu'à l'Union »... *op. cit.*, p. 51.

politique public francophone au Canada. Ce qu'Hubert Aquin décrit dans « L'art de la défaite » comme une « véritable anthologie d'erreurs sanglantes²⁵¹ » est en fait aussi un épisode déterminant dans l'émergence d'une figure de journaliste héroïque canadien. Dans les décennies qui suivent les Rébellions, les journaux se multiplient. Entre 1840 et 1869, 120 périodiques voient le jour²⁵². Les Rébellions incarnent certes une défaite en scellant l'union du Haut et du Bas-Canada, mais elles ont aussi favorisé la naissance d'une figure littéraire importante, porte-étendard des discours politiques et identitaires dans les journaux. Le journaliste de combat devance d'ailleurs encore l'image de la chroniqueuse des pages féminines ou du reporter enquêtant sur le terrain au Québec. Au début du XX^e siècle, c'est ce type de personnages qui est mis en scène dans un contexte de censure politique et de rectitude cléricale dans les romans *L'envers de journalisme*²⁵³ de J.-M. Alfred Mousseau, *Le débutant*²⁵⁴ d'Arsène Bessette et *Les demi-civilisés*²⁵⁵ de Jean-Charles Harvey.

La verve et le courage de journalistes menacés et à l'occasion emprisonnés par le gouvernement leur confèrent une aura de héros populaire : « C'est peut-être là la reconnaissance la plus obvie qu'ait reçue la gent de plume²⁵⁶ », notent les auteurs de *La vie littéraire* en parlant des écrivains censurés et emprisonnés dans la première moitié du XIX^e siècle. Les exemples sont nombreux durant la période autour de 1837-1838. Après l'emprisonnement du rédacteur du *Canadian Spectator* Jocelyn Waller en 1827 et du rédacteur du *Vindicator and Canadian Advertiser* Daniel Tracey en 1832, Ludger Duvernay se retrouve lui aussi en prison pour un article sur l'abolition du Conseil législatif dans *La Minerve*. À leur sortie, ces journalistes sont accueillis comme des héros « par une foule de patriotes²⁵⁷ », raconte Nova Doyon. À la suite des rébellions, d'autres journalistes purgent des peines pour avoir défendu des idées politiques. Le rédacteur du *Fantasque* Napoléon Aubin séjourne en prison en 1839 après avoir publié le texte « Aux exilés

²⁵¹ Hubert Aquin, « L'art de la défaite. Considérations stylistiques », *Liberté*, vol. VII, n° 1-2, avril 1965, p. 33.

²⁵² M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome III op. cit.*, p. 183

²⁵³ J.-M.-Alfred Mousseau, *L'envers du journalisme*, Montréal, [s.é.], 1912.

²⁵⁴ Arsène Bessette, *Le débutant*, Montréal, Bibliothèque québécoise [présentation de Madeleine Ducrocq-Poirier], 1996 [1914].

²⁵⁵ Jean-Charles, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. Bibliothèque du Nouveau monde, 1988 [1934].

²⁵⁶ M. Lemire (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome II... op. cit.*, p. 59.

²⁵⁷ N. Doyon, « Le développement de la presse depuis la Conquête jusqu'à l'Union »... *op. cit.*

politiques canadiens » de Joseph-Guillaume Barthe. Même Étienne Parent, qui défend des positions modérées, est emprisonné en 1838. L'histoire littéraire a ainsi été marquée par ces hommes qui ont assuré un relais entre le journal et la vie politique²⁵⁸. La liste se poursuit d'ailleurs jusqu'à l'incarcération d'Olivar Asselin et de Jules Fournier en 1909²⁵⁹.

C'est dans le sillon d'une littérature versée dans le débat et la polémique que le genre de la chronique naît dans les années 1840 avant de s'imposer plus durablement en 1860. La forme se détache alors progressivement du journalisme politique très partisan, mais elle ressortit encore fortement d'une dimension rhétorique et d'une logique de dialogue en se fondant sur une complicité de genre et de classe sociale²⁶⁰. La chronique reprend le mode conversationnel et épistolaire. Les auteurs de *La vie littéraire* relèvent déjà certains traits du genre dans le *Fantasque* de Napoléon Aubin publié de 1837 à 1845. De 1845 à 1846, *Le Journal de Québec* publie les « Chroniques de Montréal » ou « Chroniques montréalaises du Journal de Québec » signées L.L.. Étroitement associé au lieu, tout particulièrement à la ville, comme on le voit avec les titres, le genre se confondra parfois avec certains grands reportages des débuts.

Dans les années 1860, la chronique essaime dans différents périodiques. Des écrivains comme Évariste Gélinas et Hector Fabre en tirent un certain succès²⁶¹, et l'on développe l'habitude de regrouper les textes en recueils. Au contact de l'industrialisation du monde médiatique dans les années 1870, la chronique se transforme toutefois, délaissant le mode rhétorique associé à une élite masculine, éduquée et aisée. Au tournant du siècle, les *Chroniques* du lundi de Robertine Barry (dont le pseudonyme est Françoise) et les recueils de *Lettres* d'Henriette Dessaulles (dont le pseudonyme est Fadette)²⁶² instaurent une pratique féminine du genre. L'inclusion des femmes parmi les rédactrices et la refonte

²⁵⁸ La relation entre le journal et la sphère politique ne s'interrompt pas après l'arrivée des journaux d'information ; elle se transforme. Durant toute la première moitié du XIX^e siècle, beaucoup de députés québécois passent par les journaux. Pour Thomas Chapais, par exemple, le journalisme est une porte d'entrée sur la vie politique. Selon leurs allégeances, les journaux profitent aussi d'avantages majeurs lorsque leur parti est au pouvoir, et inversement, ils peinent à survivre lorsqu'ils se retrouvent défavorisés par les élections.

²⁵⁹ Le journalisme de combat se développe de plus en plus en dehors d'allégeances directes aux organes politiques à partir de la fin du XIX^e siècle.

²⁶⁰ Marie-Ève Thérénty, « La chronique », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal... op. cit.*, p. 954.

²⁶¹ M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome III... op. cit.*, p. 334.

²⁶² Françoise, *Chroniques du lundi*, Montréal, [s. é.], 1896, et Fadette, *Lettres de Fadette*, Montréal, L'Imprimerie populaire limitée/Éditions du Devoir, 1914-1922, 5 vol.

globale de la chronique à travers les quotidiens populaires s'accompagnent toutefois d'un changement de perception, d'une dévaluation, à la fois sur le plan esthétique²⁶³ et sur le plan de la valeur journalistique informative. On relègue au second plan le travail des plumes féminines, tandis que le reportage gagne en force à partir de la fin du siècle.

1870 : la naissance du journal d'information

En 1867, la Confédération crée le Canada. Dans la province du Québec, les francophones sont désormais majoritaires. La croissance démographique est constante²⁶⁴, mais les saignées migratoires vers les États-Unis ont pris l'allure d'exode depuis l'union du Haut et du Bas-Canada. La carte de la Nouvelle-Angleterre est cependant aussi tachetée de paroisses catholiques où l'on trouve des journaux francophones lus par des Canadiens travaillant majoritairement dans les *factories*. Des journalistes comme Honoré Beaugrand, Olivar Asselin ou Louis Fréchette passent d'ailleurs par les États-Unis. La deuxième moitié du XIX^e siècle suit un large mouvement d'industrialisation. Devant ces changements, la province de Québec choisit paradoxalement une stratégie qui valorise l'agriculture et la colonisation du nord. Décortiquant le rapport à l'ancienne métropole, Yvan Lamonde a rappelé l'influence de la France en la matière : « on n'aura pas suffisamment souligné que c'est la France qui, vers 1860, formule pour le Québec une destinée en Amérique que les Canadiens français vont endosser et dont ils vont faire l'une des grandes représentations d'eux-mêmes²⁶⁵. » En effet, la colonisation du nord et la multiplication des récits de voyage par des Canadiens entre 1870 et 1900 sont liées à la vogue du récit de voyage et du reportage colonial français. L'impact de la politique coloniale de la Troisième République sur le développement du reportage déborde ainsi jusqu'en Amérique du Nord. On rencontre des reporters français comme Henri de Lamothe qui publie dans *Le Temps*, puis dans *Le Tour du monde*, une série sur le Canada²⁶⁶ en même temps qu'il offre un rapport sur l'Ouest

²⁶³ Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

²⁶⁴ De 1881 à 1911, la population du Québec passe de 1 359 027 habitants à 2 002 776 habitants. Voir J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 10.

²⁶⁵ Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 145.

²⁶⁶ Henri de Lamothe publie « Excursion au Canada et à la Rivière Rouge du Nord » en deux livraisons dans *Le Tour du Monde* en 1875 et en 1878. Il publiera plus tard une version étoffée intitulée *Cinq mois chez les Français d'Amérique*. Il existe en fait tout un corpus d'écrits français sur le Canada avec des textes comme ceux de Lamothe, mais aussi de Thérèse Bentzon dans *La Revue des deux mondes* et de Jules Huret dans *Le*

à Ottawa²⁶⁷. C'est d'ailleurs le Français Onésime Reclus²⁶⁸, membre de sociétés de colonisation en France, qui met en contact Lamothe et le curé François-Xavier Antoine Labelle. Reclus fait alors partie de ceux qui nourriront à distance l'utopie de la colonisation du Nord-Ouest québécois.

Dans les années 1870, le gouvernement de la province vote des lois en faveur des sociétés de colonisation, qui sont déjà au nombre de 48, et réserve des terres aux Canadiens de retour des États-Unis. En 1887, Honoré Mercier crée le ministère de la Colonisation et nomme comme sous-ministre le curé Labelle, qui prêche déjà activement pour la cause. Le clergé et les autorités provinciales font miroiter aux Canadiens français un avenir sur des terres éloignées et de qualité inégale. Devant la croissance du marché et de la culture de consommation aux États-Unis, le gouvernement fédéral cherche quant à lui à développer un marché intérieur en votant en 1879 la « National Policy ». La croissance économique et l'industrialisation contribuent ainsi à la naissance de villes champignons qui vivent de l'exploitation de ressources naturelles et de l'énergie hydraulique dans l'arrière-pays de la province²⁶⁹. Cette « nucléarisation » participera, comme l'écrit Jean de Bonville²⁷⁰, de la création d'un réseau géographique d'échanges et de communication à travers la province, essentiel pour les journaux.

La Confédération entraîne globalement l'allongement du réseau de transport²⁷¹. Avec la construction de chemins de fer, de locomotives et de canaux, l'industrie lourde se concentre à Montréal au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle²⁷². L'urbanisation est croissante et, à partir de 1921, la population du Québec vivra majoritairement dans les villes²⁷³. En parallèle, le développement du service postal, l'apparition du télégraphe et

Figaro. Voir le projet « Le Canada de Jules Verne » dirigé par Maxime Prévost et Guillaume Pinson [En ligne], <http://www.medias19.org/index.php?id=17994>.

²⁶⁷ Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France. L'image du Canada en France, 1850-1914*. Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du CRCCF », 1987, p. 108.

²⁶⁸ C'est l'idéateur du terme et concept de « francophonie ». Voir Onésime Reclus, *France, Algérie et colonies*, [s.l.], [s.é.], 1880.

²⁶⁹ Les régions de Sherbrooke, Valley Field, de Chicoutimi, de Thetford Mines en sont des exemples.

²⁷⁰ J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 19.

²⁷¹ *Ibid.*

²⁷² Éric Leroux, « De l'atelier à l'industrie : les ouvriers de l'imprimerie aux XVIII^e et XIX^e siècles », dans Éric Leroux (dir.), *1870, du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*, Montréal, Petit musée de l'impression, 2010, p. 18.

²⁷³ En 1921, le Québec devient majoritairement urbain affichant un taux d'urbanisation de 51,8% lors du recensement canadien. Voir Y. Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec : 1896-1929*, vol. 2, Montréal, Fides, 2000, p. 18.

l'invention du téléphone accélèrent les communications écrites et orales ainsi que la diffusion de l'imprimé²⁷⁴. Le télégraphe et le téléphone, tout particulièrement, détachent l'information du support papier. Après la première expérience télégraphique canadienne entre Toronto et Hamilton, la Montreal Telegraph voit le jour. Les lignes télégraphiques que la compagnie exploite suivent les voies ferrées du Grand-Tronc, les compagnies de télégraphe étant étroitement liées au développement ferroviaire²⁷⁵. Alors que le câble transatlantique assure également un lien avec l'Europe depuis 1866, le téléphone fait son apparition. La Bell Telephone Compagny inaugure son service commercial en 1879. Le téléphone est alors un outil réservé aux entreprises²⁷⁶.

Pendant que le domaine du livre tarde à se doter d'éditeurs littéraires, la création de périodiques connaît une croissance soutenue grâce à des innovations techniques. La mise au point de nouveaux moyens d'impression accélère et augmente le tirage des journaux, formatant aussi, du même mouvement, l'écriture journalistique. L'imprimerie passe d'un mode artisanal à une production industrielle dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. À partir des années 1850, la presse à bras est remplacée par des presses métalliques et par des presses cylindriques actionnées à la vapeur²⁷⁷. Le journal fonctionne désormais comme une entreprise avec un patron, l'imprimeur, et des employés, les typographes, qui travaillent avec la machine à composer²⁷⁸.

Les changements les plus importants se concrétisent entre 1860 et 1890 avec l'implantation de la stéréotypie, des rotatives et de la Linotype. La stéréotypie est un procédé qui précède les rotatives et qui est utilisé pour la première fois à Londres à la fin des années 1850²⁷⁹. Elle permet l'usage de clichés de forme cylindrique et donc du papier

²⁷⁴ J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 169.

²⁷⁵ À la fin du siècle, on trouve principalement trois compagnies dans le marché canadien, deux compagnies américaines, la Great North Western Telegraph Co (GNWT) et la Western Union, ainsi qu'une compagnie ferroviaire canadienne, la Canadian Pacific Railway Co (CPR). Voir J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 23.

²⁷⁶ Jean de Bonville rappelle que certains bricoleurs créent aussi des systèmes de conception artisanale pour communiquer. *Ibid.*

²⁷⁷ Celles-ci fonctionnent respectivement par un mouvement vertical ou horizontal. La forme à imprimer se présente dans les deux cas comme une surface plane, et jusqu'aux années 1850, toutes les presses répondent à un des deux principes. *Ibid.*

²⁷⁸ Éric Leroux, « De l'atelier à l'industrie : les ouvriers de l'imprimerie aux XVIII^e et XIX^e siècles »... *op. cit.*, p. 21.

²⁷⁹ J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 90-91.

en bobine avec les rotatives²⁸⁰, qui font leur apparition à partir de 1860. L'avènement de la Linotype, littéralement *Line of types*, une composeuse mécanique, améliore encore davantage le rendement des entreprises de presse dans les années qui suivent. De la typographie à la Linotype, les résultats sont cinq fois plus rapides²⁸¹. Dans les années 1880, les nouveaux quotidiens *La Presse*, *La Patrie* et *Le Soleil* s'équipent tous de rotatives. La fin du XIX^e siècle est ainsi marquée par l'augmentation continue du rendement et des tirages²⁸². En parallèle de ces transformations socioéconomiques et techniques, l'essor du reportage s'inscrit en effet dans une transformation profonde des pratiques journalistiques. Les sources d'informations, les nouvelles mises en page, le changement dans le financement des entreprises de presse et l'arrivée des femmes modifient le fonctionnement du journal.

Au Canada français, la presse bon marché accuse un retard. Elle met du temps à s'implanter si on la compare avec la presse américaine, française et même avec les autres journaux anglophones au Canada²⁸³. Il faut attendre les années 1870 pour que se répandent vraiment le journal à un sou et les quotidiens d'information francophones²⁸⁴. La presse s'autonomise aussi lentement par rapport à la sphère politique, tant du point de vue du contenu que du financement. Malgré tout, avec la croissance des moyens de transport et de communication, le reportage s'impose. À la fin du XIX^e siècle, les sources d'informations se diversifient. Le nombre de correspondants locaux et de reporters augmente. Le bassin de journalistes est croissant. De 182 journalistes en 1891 on passe à 343 en 1911²⁸⁵. Le statut de reporter est alors tout nouveau et mal encadré. Les conditions de travail sont difficiles. Le salaire est misérable, et l'horaire, exténuant.

²⁸⁰ Éric Leroux, « De l'atelier à l'industrie : les ouvriers de l'imprimerie aux XVIII^e et XIX^e siècles »... *op. cit.*, p. 23.

²⁸¹ J. Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914...op. cit.*, p. 93.

²⁸² L'exemple de *La Presse* est représentatif. Après sa création en 1884, le journal se dote d'une machine Marinoni, achetée au prix de 10 000 \$ et importée de France, qui imprime 20 000 exemplaires d'un journal de quatre pages à l'heure. En 1910, le journal acquiert une nouvelle presse américaine, au prix de 144 000 \$, qui lui permet d'imprimer 30 000 exemplaires d'un journal de 18 pages à l'heure. *Ibid.*

²⁸³ En 1878, le *Witness* compte 12 employés à la rédaction dont plusieurs reporters tandis que les journaux francophones emploient un ou deux reporters, s'ils en ont. Il faut attendre en 1900 pour que *La Patrie* compte 12 reporters et *La Presse*, 13. *Ibid.*, p. 165.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 95.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 158.

L'abonnement annuel, généralement à 3 \$ au tournant du siècle, et la vente d'exemplaires au numéro comblent aussi difficilement les nouveaux besoins financiers des grands journaux. C'est sans compter le fait que les mauvaises créances des abonnés sont extrêmement répandues à l'époque. Les revenus publicitaires se développent dans ce contexte, et les entreprises qui s'agrandissent vont chercher de nouveaux lectorats afin d'écouler les tirages, mais surtout afin de nourrir la machine publicitaire qui se met en branle²⁸⁶. L'alphabétisation de la population et la naissance d'une culture de production de masse redéfinissent le lectorat du journal qui devient un bassin de consommateurs à solliciter. Les agences publicitaires naissent. La petite réclame laisse place à une publicité de plus en plus envahissante dans la page du journal. Pour attirer les annonceurs, on cherche à capter un nombre croissant de lecteurs. La mise en page se transforme pour devenir plus attrayante. Des colonnes ternes des feuilles d'opinion, les pages se morcellent pour faire place aux rubriques et aux images. Avec les nouveaux formats de caractères, le jeu sur la titraille et les illustrations, les rubriques de textes sont aussi redispesées selon une nouvelle logique qui met de l'avant le caractère sensationnel de la nouvelle. Ainsi le dernier tiers du siècle est témoin de la disparition progressive des feuilles politiques dans la province de Québec. Le journal change d'allure et ce nouveau visage se dessine largement à partir d'un objectif de rendement. Il faut rejoindre un lectorat élargi, qui inclut aussi les femmes et les classes populaires. C'est dans ce contexte que le reportage chasse le texte d'opinion.

Le rôle des femmes était restreint dans les journaux politiques, puisqu'elles n'avaient pas le droit de vote, mais les transformations de la presse ouvrent de nouvelles possibilités quant à leur statut. Dans sa prosopographie du journalisme féminin, Line Gosselin montre qu'elles font leur entrée dans les périodiques à partir des années 1860 et 1870, précisément au moment où apparaissent les premiers journaux d'information. Les statistiques concernant les écrivaines au tournant du siècle sont sans équivoque. Pour les femmes instruites, le journalisme se révèle en fait comme l'une des seules portes d'entrée vers la littérature. Celles qui veulent écrire se retrouvent donc dans les journaux. En parlant des littéraires, Chantal Savoie écrit que « plus de la moitié des femmes pratiquent régulièrement ou occasionnellement le journalisme et signent plus particulièrement des chroniques dans les quotidiens, les hebdomadaires, les revues d'associations, les

²⁸⁶ Sauf *La Vérité*, de Jules-Paul Tardivel, qui exclut toute publicité.

magazines illustrés, les périodiques féminins, etc²⁸⁷. » Les travaux de Marjory Lang montrent aussi que les femmes francophones entrent dans la sphère journalistique au Québec selon le même processus qu'ailleurs en Amérique du Nord. Lang souligne toutefois qu'elles ne profiteront pas d'autant d'opportunités que leurs consœurs américaines. Contrairement aux Canadiennes anglaises, comme Sara Jeanette Duncan ou Margaret Graham, elles ne peuvent d'ailleurs traverser la frontière vers le sud.

Confluences

Même si l'histoire entourant la naissance du journal d'information au Canada est marquée par certains retards (comme l'arrivée tardive de la première presse et celle des journaux à prix modiques), les conditions nécessaires à l'implantation du reportage sont réunies à la fin du XIX^e siècle. Toute la transition médiatique, abordée dans la première partie du chapitre, a lieu au Canada comme ailleurs en Occident. Les retards techniques n'empêchent pas la naissance du reportage. Le contexte sociopolitique contribue toutefois d'emblée à établir une scénographie particulière pour les journalistes, un terrain qui distingue l'histoire des journaux de la province quand on le compare aux histoires américaines et françaises. Autrement dit, les conditions matérielles du journaliste canadien sont les mêmes qu'ailleurs en Occident, mais les conditions littéraires de son développement sont différentes. Aux États-Unis, le reportage des débuts se nourrit d'un imaginaire de la frontière, construit sur les limites sauvages de l'ouest du continent. Dans la France de la Troisième République, le grand reportage coexiste de façon similaire avec le projet colonial. Dans les deux cas, les reportages s'imbriquent à une logique d'expansion importante, alors qu'au Canada, l'émergence du journal d'information coïncide plutôt avec une forme de repli qui sous-tend une attention prépondérante au lieu.

Le territoire a rétréci pour les francophones en contexte canadien après la conquête et l'espace ne peut se prolonger que vers le nord. Dans le contexte de la Confédération, les reporters francophones fonctionnent sur une échelle démographique réduite par rapport aux journalistes de la France ou des États-Unis, mais c'est surtout la logique d'expansion territoriale et industrielle qui leur fait défaut. À la fin du XIX^e siècle, l'industrialisation, à

²⁸⁷ Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014, p. 19.

laquelle le reportage est fortement corrélé, rencontre de surcroît une opposition dans la province. Contrairement aux projets coloniaux français et américains, la propagande autour de la colonisation au Canada agira en effet comme une résistance au progrès.

Au fil de la deuxième moitié du XIX^e siècle, l'élite culturelle s'empresera de créer une histoire et une littérature édifiantes, en réponse à Durham qui parle d'un peuple « sans histoire ni littérature » en 1840, mais une difficulté semble persister, et elle concerne le territoire. À lire les textes d'époque, il semble que le « poète du St-Laurent » reste introuvable. Un impératif s'impose donc : observer et dire le territoire. Cette injonction plane sur les textes de 1870 à 1945, jusqu'à devenir constitutive de l'alliance entre le journalisme et la littérature, mais elle demeure pour l'essentiel à l'état de vœu, de projet, d'intention. En 1945, Roger Duhamel notera encore que le grand reportage à la française a été peu cultivé ici « pour la double raison que nous voyageons peu et que nous manquons en général d'un sens aigu de l'observation, préférant au spectacle des êtres et du monde les vagues notions livresques qui s'accrochent paresseusement à notre mémoire²⁸⁸. » Pourtant, dans le dernier tiers du siècle, le réseau de moyens de transport et des communications s'agrandit et contribue à la multiplication de récits de voyage dans les journaux. Les prochaines pages montrent ainsi que de nombreux journalistes canadiens ont aussi été de grands voyageurs à la fin du XIX^e siècle. Il s'agira de voir toutefois s'ils développent ou non ce « sens aigu de l'observation ».

²⁸⁸ Roger Duhamel, « Courrier des lettres », *L'Action nationale*, avril 1945, p. 294.

CHAPITRE 2 : DES VOYAGEURS DANS LES JOURNAUX (1870-1890)

Nous avons fouillé le sol en maint endroit pour savoir ce qu'il réserve aux sueurs de colons ; nous avons pénétré dans les humbles log houses où s'abritent tant de courages patients, tant d'héroïques résignations ; nous avons vu comment se sont faites de grandes choses ignorées, sur des théâtres obscurs, à force de labeurs, à force de dévouement, inspirées en haut par un ardent patriotisme, soutenues en bas par tout ce que la nature renferme en elle de forces prodigieuses [...].

Arthur Buies, « Retour d'excursion¹ »

Les décennies entre 1870 et 1890 marquent la multiplication des récits de voyage dans les journaux et la naissance des premiers grands quotidiens d'information au Canada. En Occident, le voyage s'inscrit globalement dans un contexte transformé par le développement des transports et des communications. Les chercheurs Sylvain Venayre et Tim Youngs disent ainsi tous les deux que l'écriture des voyageurs du XIX^e se constitue comme un répertoire de connaissances qui doit combler les blancs de la carte². Le voyage des journalistes à l'étranger s'imbrique à un réseau lié au commerce et à la colonisation. L'imaginaire cartographique se défait d'anciennes conceptions à une période où l'on privilégie désormais une connaissance du terrain à des fins scientifiques, financières et politiques. Pour les voyageurs canadiens, l'émergence d'un nouveau journalisme coïncide toutefois aussi avec l'expérience d'une nostalgie par rapport à l'aventure coloniale de l'Amérique du Nord. Alors qu'aux États-Unis et en France les espaces nationaux, coloniaux et étrangers se définissent comme des extensions du terrain d'écriture du voyageur, élargi par le chemin de fer et par le réseau maritime, les écrivains journalistes du corpus peinent à circonscrire leur espace d'exploration. La relation incertaine au territoire semble ainsi fragiliser le rapport des journalistes au réel.

¹ Arthur Buies, « Retour d'excursion », *Le Nord*, 19 octobre 1882, p. 6.

² Sylvain Venayre, *Panorama du voyage 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Les Belles lettres, 2012 et Tim Youngs (dir.), *Travel writing in the nineteenth century : filling the blank spaces*, London, New York, Anthem Press, 2006.

Dans les années 1870, le récit de voyage journalistique au Canada se définit en parallèle d'autres genres, comme la chronique, les essais descriptifs géographiques, le portrait et même les contes et les légendes. Dans le recueil de contes *Forestiers et Voyageurs* de Joseph-Charles Taché, paru en 1863, l'auteur se présente comme un témoin de son époque. Même si les textes « La montée aux chantiers » ou « La cuisine au chantier » s'apparentent pour le lecteur d'aujourd'hui à une forme d'ethnographie avant l'heure, Taché ne s'engage ni sur le terrain de la fiction ni sur celui du réel. Il explique en effet d'entrée de jeu que ses récits sont des souvenirs « réels ou fictifs³ », mais qui doivent enrichir une mémoire nationale. En ce sens, *Forestiers et Voyageurs* est particulièrement représentatif d'une vision qui concerne non pas l'établissement, mais plutôt l'invention des éléments du patrimoine : « réels ou fictifs ». La manière dont Taché propose ainsi à des fins édifiantes un exposé à moitié inventé du peuple canadien n'est pas étrangère à l'approche des voyageurs sur le terrain.

Les récits de voyage du corpus entretiennent également des points communs avec d'autres pratiques d'écriture. La forme du portrait, de l'essai géographique ou de la chronique rejoint ainsi à l'occasion l'écriture des voyages à un point tel qu'on a pu les confondre. Il convient toutefois de présenter ce qui les distingue. En ce qui concerne les portraits dans les journaux, ils s'inscrivent dans une veine d'écriture historique, dans la tradition de l'hagiographie et du genre des vies sur le modèle de Plutarque. Ils ne sont pas encore associés à la pratique de l'interview qui sera l'un des outils du reporter par la suite. On retrouve des portraits sous la plume d'écrivains comme Laurent-Olivier David qui publie *Biographies et portraits* en 1876⁴ ou Joseph Tassé qui publie *Canadiens de l'Ouest* en 1878⁵. Du côté des descriptions géographiques, les textes comme ceux des membres de la Société de géographie de Québec (1877) paraissent la plupart du temps en

³ Joseph-Charles Taché, *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Boréal, coll. « Compact classique », 2002 [1863], p. 14.

⁴ Laurent-Olivier David, *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin et Valois, Libraires-imprimeurs, 1876. D'abord parus dans des revues et des journaux.

⁵ Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, Montréal, Compagnie d'imprimerie canadienne, 1878, tome 1 et 2. D'abord parus dans la *Revue canadienne*, *L'Opinion publique* et la *Revue de Montréal*.

monographies⁶. L'écrivain journaliste Arthur Buies a d'ailleurs publié des livres de ce type qui ne font pas l'objet d'une publication en journal ou en revue⁷.

Enfin, de tous les genres journalistiques, la chronique, qui se répand à partir des années 1860, est le plus souvent confondue avec le récit de voyage. Le genre occupe une place importante dans les journaux. À ses débuts, la chronique est pratiquée par des écrivains comme Napoléon Legendre, Edmond Paré, Évariste Gélinas⁸, mais aussi par des voyageurs comme Arthur Buies ou Adolphe-Basile Routhier. Il arrive ainsi fréquemment que le chroniqueur voyage et que le voyageur chronique, mais le fait que les mêmes écrivains aient pratiqué les deux genres journalistiques ne signifie pas que les deux formes soient assimilables. La distinction devient d'ailleurs plus nette quand on lit les premières femmes journalistes qu'on retrouve sous les noms de Maud, Violette et Hermance dans *Le Journal du dimanche* qui paraît entre 1883 et 1885. Avant les années 1890, les femmes qui font de la chronique sont en effet beaucoup moins mobiles que leurs homologues masculins.

S'il arrive à l'occasion que le chroniqueur circule dans des lieux divers, son écriture répond à des impératifs de production qui diffèrent du journaliste en voyage. « Le chroniqueur vit dans un monde d'échéances⁹ », écrit Vincent Lambert. Le récit de voyage peut être une commande du journal et il est subdivisé, découpé en tranches, pour former une série en plusieurs livraisons, mais il n'est pas exigé par la parution du journal chaque jour ou chaque semaine. Le récit d'un grand déplacement se présente de surcroît avec un début et une fin : le départ, le retour. Le principe de composition est guidé par le réel du trajet. À l'inverse, la structure d'une chronique ne correspond pas à la structure d'un récit. Elle répond à une logique de la discontinuité. Elle est un art de la digression épousant tantôt le mode de la causerie et de la conversation, tantôt les méandres d'une pensée. Elle vise à instruire, mais toujours en décalage avec les discours sérieux qui l'environnent, en favorisant une complicité de classe sociale. À ce titre, la chronique affiche une désinvolture

⁶ On peut penser à ceux de Benjamin-Antoine Testard de Montigny, de Jean-Chrysostome Langelier ou d'Auguste Bécharde.

⁷ Dans le corpus d'Arthur Buies, *Le Saguenay et la vallée du lac St. Jean. Étude historique, géographique, industrielle et agricole* (1880) ; *L'Ouataouais supérieur* (1889) et *Au portique des Laurentides* (1891) sont des exemples de ce type d'ouvrages.

⁸ M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV... op. cit.*, p. 265-278.

⁹ Vincent Lambert, « Servir et alléger. L'art du chroniqueur », *Voix et images*, vol. XLII, n° 3, printemps-été, 2017, p. 34.

et une distance vis-à-vis des faits divers et des petits reportages, au contenu populaire. Quand elle porte un regard sur le monde, elle revendique ainsi immédiatement une distance avec le réel. Dans ce rapport ambigu et distancé avec l'actualité, elle ne peut pas exprimer le progrès, la vitesse de la route et des communications. La chronique offre une résistance au présent. Le récit de voyage journalistique est au contraire tributaire des progrès des transports et des communications. Le voyageur ne cesse d'exprimer les effets de cette nouvelle vitesse sur lui, sur l'écriture et sur le territoire qu'il décrit.

Le récit de voyage journalistique du XIX^e siècle partage cependant avec la chronique certains traits, dont le plus important est la voix narrative. Il faut noter, avec Lambert, que la cohérence de la chronique tient à ce « *je* non fictionnel¹⁰ », que l'on retrouve aussi dans le récit de voyage. Le mode conversationnel et la première personne du singulier créent cette tonalité d'époque particulière et définissent la relation entre l'écrivain journaliste et son lectorat. La confusion entre les deux genres appartient ainsi surtout à cette rhétorique similaire entre les chroniqueurs et les voyageurs dans les journaux. De ce point de vue, la trajectoire d'Arthur Buies achève de confondre non seulement le récit de voyage journalistique et la chronique¹¹, mais aussi avec d'autres genres non fictifs, comme l'essai géographique. Chroniqueur aguerri, Buies documente également les régions canadiennes en tant qu'agent de colonisation dans des monographies commandées. Plusieurs des textes de Buies n'appartiennent toutefois pas au corpus des chroniques ni à celui des monographies descriptives. Lorsque Buies raconte la Californie ou ses excursions au Témiscamingue, il est journaliste, voyageur, presque reporter.

De façon générale, l'histoire a eu du mal à classer les voyages journalistiques. On a rangé les voyages de Buies au milieu de ses chroniques. On n'a probablement pas lu les articles de Louis-H. Fréchette sur Chicago lors de l'incendie de 1871¹². On n'a jamais réussi à classer le récit *De Québec à Mexico* de Narcisse-Henri Édouard Faucher de Saint-Maurice¹³. Les historiens ont surtout reproché à ces récits qui prennent appui sur le réel d'avoir l'allure de collages, d'être ces mélanges entre la lettre, l'histoire, la géographie,

¹⁰ *Ibid.*, p. 26.

¹¹ Vincent Lambert écrit sur Arthur Buies qu'il est : « [...] un chroniqueur, et rien qu'un chroniqueur ». *Ibid.*

¹² Il faut noter que Fréchette abandonne le « Honoré » de son prénom seulement à partir de 1880. Louis-H. Fréchette, « Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 501-502 ; 26 octobre 1871, p. 514-515 ; 9 novembre, p. 537-538 ; 16 novembre p. 550-551 ; 23 novembre 1871, p. 562 ; 23 novembre 1871, p. 562.

¹³ Des chercheurs comme Pierre Rajotte et John Hare ont cependant souligné l'importance de ce texte.

l'ethnographie, l'autobiographie et la chronique. Les auteurs de *La vie littéraire* parlent d'un « fourre-tout » où s'accumulent à peu près tous les points de vue : « mémorialiste, épistolier, conteur, historien, généalogiste, etc¹⁴. » Or, la nature composite des articles du corpus témoigne moins d'une maladresse que d'un rapport au monde qui se transforme. Les textes se tiennent à la frontière d'une mue médiatique. Si l'écriture peut ainsi donner l'impression d'hésiter entre plusieurs formes, c'est précisément parce que les écrivains journalistes empruntent à différents registres leurs accès au réel. Le corpus des années 1870 à 1890 révèle vraisemblablement un tiraillement, entre l'impératif d'inventer un patrimoine national édifiant et celui de restituer l'expérience du voyage. Dans *De Québec à Mexico*, Faucher de Saint-Maurice raconte ainsi qu'il rêve d'une littérature ayant évacué la fiction, particulièrement le roman, pour ne recueillir qu'une immense bibliothèque d'histoires vécues :

Toutes ces innombrables productions que la librairie a dégorées depuis un siècle, sous les noms de romans, de nouvelles, ou de bouquins, à raison de cinquante centimes la livraison, s'étaient évanouies pour ne plus faire place qu'à des impressions de voyage à travers le monde, le cœur ou l'esprit. Chaque enfant, chaque homme, chaque vieillard venait retracer dans ce journal quotidien les actes et les souvenirs les plus marquants de sa vie. [...] [L]es générations de l'avenir [...] n'avaient qu'à venir se regarder pour trouver l'éternel moi, face à face avec cette fameuse pierre philosophale si vantée, si cherchée et mise en doute en fin de compte : L'expérience¹⁵.

LE RÉCIT DE VOYAGE EN JOURNAL

De 1870 à 1890, c'est un foisonnement sans précédent de récits de voyage qui paraissent dans des revues et des journaux¹⁶. La naissance de périodiques comme *Les Soirées canadiennes*, *Le Foyer canadien* et la *Revue canadienne* concourt à une montée de la production des voyages, mais les pérégrinations des écrivains intéressent aussi les quotidiens et les hebdomadaires, autant les feuilles journalistiques ancrées dans le

¹⁴ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV. 1870-1894. Je me souviens*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1999, p. 404.

¹⁵ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac, vol I*, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, éditeurs, 1874, p. 191-192. D'abord paru dans *La Revue canadienne*, juillet 1866 – juillet 1867.

¹⁶ Dans *Le récit de voyage aux frontières du littéraire*, les auteurs dénombrent 100 œuvres en 1870-1879; 148 en 1880-1889 et 133 en 1890-1899. Les rééditions en volume culminent durant la période 1870-1899. C'est aussi une période où les éditeurs choisissent de reprendre des textes des débuts de la Nouvelle-France. Voir Pierre Rajotte (dir.), *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 1997, p. 25.

XIX^e siècle comme *Le Canadien*, *La Minerve* ou *Le Courrier du Canada*, que les nouveaux journaux comme *L'Électeur*, *La Patrie* et *La Presse*. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'un même texte soit repris dans ces deux types de publications. Le cas du voyage de Gaston-P. Labat est éloquent : *L'Événement*, *Le Canadien*, *La Minerve* et *Le Journal du dimanche* publient tous, simultanément, les textes tirés de son expédition avec l'armée britannique sur le Nil¹⁷.

Le monde des périodiques témoigne alors de beaucoup plus de vitalité que le milieu du livre. L'existence des éditeurs littéraires est encore fragile¹⁸, tandis que l'émergence du journal moderne va de pair avec la multiplication des publications et avec la croissance des tirages. Pour son premier numéro, le 24 juin 1880, *L'Électeur* commente ainsi la surabondance médiatique : « Encore un nouveau journal ! Voilà l'exclamation que vont sans doute laisser échapper un bon nombre de lecteurs en recevant ce numéro de prospectus ». Dans son ouvrage *La France transatlantique*, le Français Sylva Clapin, qui travaille comme journaliste au Canada, s'étonne lui aussi du foisonnement de publications :

À Québec et à Montréal, on est assailli dans les rues par une nuée de gamins qui, chargés de journaux, vous offrent leur marchandise avec force cris et gesticulations. « *L'Événement*, monsieur, prenez *L'Événement* ! » vous hurle l'un de ces petits diables en courant à vos côtés. « *La Patrie*, voilà, voilà ! » fait un autre en vous poussant une feuille humide entre les doigts. Puis, c'est *L'Électeur*, *La Minerve*, *Le Monde*, *Le Canadien*, etc., que sais-je encore ? Vous n'avez de repos nulle part. Les infatigables camelots s'accrochent aux tramways, escaladent les bateaux à vapeur, grimpent sur le siège des voitures, se hissent aux fenêtres des wagons de chemin de fer¹⁹.

Devant cette surabondance journalistique, les écrivains cherchent à établir leur statut d'auteur et à mettre en valeur leurs textes. Ils sont nombreux à vouloir publier leurs récits en brochure ou en recueil, comme Adolphe Basile Routhier, qui fait imprimer ses lettres de voyages d'Espagne et d'Europe²⁰, Joseph Marmette qui inclut ses voyages avec d'autres

¹⁷ Paru dans *L'Événement*, 25 septembre 1884-7 mars 1885 ; *Le Canadien*, 16 octobre 1884-9 mars 1885 ; *La Minerve*, 18 novembre 1884-14 mars 1885 et sous le titre « Nos voyageurs canadiens » dans *Le Journal du dimanche*, 1884-1885. Il paraît enfin en volume sous le titre *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan ou Quatre-vingt-dix jours avec les crocodiles*, à Québec à l'imprimerie du *Canadien* et de *L'Événement* en 1886.

¹⁸ M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV... op.cit*, p. 3.

¹⁹ Sylva Clapin, *La France transatlantique. Le Canada*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885, p. 176-177.

²⁰ *À travers l'Espagne. Lettres de voyage*, Québec, Imprimerie générale A. Côté et Cie, 1884, 406 p., et *À travers l'Europe. Impressions et paysages*, Québec, Typographie de P.G. Delisle, tome I, 1881, 410 p. ; tome II, 1883, 408 p. Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 2 volumes, tom I, [s.d.], 258 p. ; tome II, 1885, 270 p.

textes dans *Récits et Souvenirs*²¹ ou Jean-Baptiste Proulx qui publie en livre le compte rendu de son voyage avec le Curé Labelle en Europe²². En plus de rééditer plusieurs fois son pèlerinage en Acadie²³, Henri-Raymond Casgrain insère certains de ses voyages dans *Opuscules*²⁴. Honoré Beaugrand investira même dans des éditions de luxe pour faire paraître ses récits. Ses « Lettres de voyage²⁵ » dans l'Ouest sont publiées dans une édition soignée intitulée *Six mois dans les Rocheuses* à laquelle s'ajoutent une préface de Louis Fréchette, une carte, des chapitres sur les « Indiens », sur le dressage des chevaux et sur les cow-boys, ainsi que quarante-sept gravures²⁶. La mise en recueil des récits de voyage après la publication en journal témoigne en fait d'un processus de littérisation qui touche plus largement la presse. L'édition en livre des voyages survient à un moment où le recueil est aussi en vogue pour d'autres genres journalistiques. Les auteurs de *La vie littéraire* soulignent le même phénomène du côté de la chronique : « L'époque fait grand cas de la chronique : la publication en recueil, qui permet aux chroniqueurs d'échapper à l'oubli, est généralisée²⁷. » C'est le cas pour Arthur Buies qui inclut une partie de ses voyages dans ses recueils²⁸. Les écrivains journalistes préservent ainsi leurs textes de l'oubli, mais le passage par le journal apparaît comme une première légitimation nécessaire.

La publication en livre permet également aux journalistes de bénéficier d'une certaine réception critique dans les journaux. En 1874, Faucher de Saint-Maurice, qui publie ses *Œuvres complètes* en quatre tomes (*De Québec à Mexico* connaît neuf

²¹ Joseph Marmette, « Impressions et souvenirs. Une promenade dans Paris », dans *Récits et souvenirs*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1891, p. 205-232.

²² Jean-Baptiste Proulx, *Cinq mois en Europe ou Voyage du curé Labelle en France en faveur de la colonisation*, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1888, 257 p.

²³ Henri-Raymond Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & frère 1887, 500 p. ; 2^e édition, 1888, 544 p. ; 3^e éd., Paris, Librairie Léopold Cerf, 1889, 404 p. ; 4^e éd., 1890, viii-412 p.

²⁴ Henri-Raymond Casgrain, « Un pèlerinage à l'île aux Coudres », *Opuscules*, Québec Imprimerie Augustin Côté et Cie, 1876, p. 69-199.

²⁵ Honoré Beaugrand, *Lettres de voyages, France, Italie, Sicile, Malte, Tunisie, Algérie, Espagne*, Montréal, Presse de *La Patrie*, 1889, 350 p., et *Six Mois dans les Montagnes Rocheuses. Colorado, Utah, Nouveau-Mexique*, Montréal, Granger frères, 1890, 324 p.

²⁶ En tant que directeur de *La Patrie*, Beaugrand est aussi l'éditeur du très beau livre *Le Vieux-Montréal, 1611-1803*. L'ouvrage résulte du travail en archives du géomètre P.-L. Morin qui a repris d'anciens plans et qui les a coloriés à la main.

²⁷ M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV.... op. cit.*, p. 277.

²⁸ Arthur Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde » [édition critique par Francis Parmentier], 1986, p. 85-225.

rééditions), profite de comptes rendus dans différents périodiques. La réception du récit de voyage à l'époque témoigne des débats idéologiques entourant la question littéraire. Selon Pierre Rajotte, la lecture que propose l'ultramontain Jules-Paul Tardivel des récits de Faucher de Saint-Maurice témoigne ainsi d'« un refus total des nouvelles valeurs esthétiques²⁹ ». En 1870, la Confédération ouvre la voie à la création d'une province catholique. Le conflit entre ultramontains et libéraux occupe l'avant-scène des journaux, opposant les feuilles politiques comme *Le Courrier du Canada*, *Le Nouveau Monde*, *La Vérité* ou *L'Étendard* et les journaux comme *Le Réveil*, *Le National* et *La Patrie*. Or, un autre clivage se creuse aussi en filigrane du débat idéologique, moins frontal, mais tout aussi déterminant. Il s'agit d'une opposition entre les feuilles d'opinion et les nouveaux journaux commerciaux et populaires. En arrière-plan du conflit idéologique, la trame médiatique se modifie en effet. Si le corpus ne semble pas *a priori* identifiable à un courant idéologique précis, les textes varient sensiblement en fonction du contexte de publication.

Les décennies 1870-1890 constituent en fait un moment privilégié pour comprendre le bouleversement qui caractérise le passage des feuilles d'opinion au journal d'information, parce que les deux régimes se chevauchent durant la période. On observe une fracture entre les périodiques traditionnels et les nouveaux journaux. D'un côté, des feuilles comme *La Minerve* et *Le Courrier du Canada* disparaissent, tandis que de l'autre, le succès des nouveaux quotidiens se devine déjà. La naissance de nouveaux médias bouleverse en effet progressivement non seulement le paysage éditorial, mais aussi la manière dont les contemporains se documentent et se représentent le monde. Des entreprises comme *La Patrie* et *La Presse* et les premiers magazines préconisent un autre contenu et d'autres formats, notamment à travers un nouvel usage de l'illustration et de la typographie, ce qui force l'ensemble du champ médiatique à se redéfinir.

De la *Revue canadienne* au magazine illustré

Alors que la littérature jouxtait sur le même plan toutes sortes d'écritures dans les gazettes du début du siècle, la création de périodiques comme *Les Soirées canadiennes* (1861-1865)³⁰ et *Le Foyer canadien* (1863-1866) est associée à la définition d'un public

²⁹ P. Rajotte (dir), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, 219.

³⁰ Elles reprendront vie avec *Les Nouvelles Soirées canadiennes* (1882-1886).

plus ciblé avec la création d'espaces de publication entièrement consacrée à la littérature³¹. Leur naissance est attribuable à un groupe d'hommes qui se réunit régulièrement à Québec. Parmi eux, on retrouve entre autres Henri-Raymond Casgrain, Joseph-Charles Taché, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Pamphile Lemay, Alfred Garneau et Antoine Gérin-Lajoie. En faisant le bilan du renouveau littéraire auquel il participe, Henri-Raymond Casgrain parle du « Mouvement littéraire en Canada³² » en 1866, ce que l'on désignera également comme l'École patriotique de Québec.

L'histoire du *Foyer canadien* et des *Soirées canadiennes* met en lumière les problèmes entourant la définition du concept de littérature durant la période. Gérard Bouchard écrit que les élites se donnent alors pour mandat « la conservation du patrimoine national » tout en étant « convaincues de sa pauvreté³³ ». Il faut créer un patrimoine sur une base que l'on conçoit paradoxalement comme très fragile. Les membres du mouvement littéraire des années 1860 souhaitent ainsi non pas seulement préserver un patrimoine, mais aussi et surtout en offrir une version édifiante. C'est le mandat que privilégient *Les Soirées canadiennes*, sous-titrée « recueil de littérature nationale³⁴ ». *Le Foyer canadien*, qui porte plutôt le sous-titre « recueil littéraire et historique », se fait plus distant à l'égard de la fiction, mais le projet est similaire³⁵.

On peut lire dans *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, « Au pays du Soleil³⁶ » d'Adolphe-Basile Routhier ou « Adieu va³⁷ ! » de Faucher de Saint-Maurice, mais les

³¹ Maurice Lemire écrit ainsi que « ce sont surtout les grandes revues des années 1860 qui témoignent de la formation d'un milieu littéraire canadien. » M. Lemire « Les revues littéraires au Québec comme réseaux d'écrivains et instance de consécration littéraire (1840-1870) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLVII, n° 4, 1994, p. 534.

³² Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire en Canada », *Le Foyer canadien. Tome IV*, Québec, Darveau, 1866, p. 1-31.

³³ G. Bouchard, « L'ethnographie au secours de la nation. Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) »... *op. cit.*, p. 20.

³⁴ Dans le prospectus de la publication, on peut lire : « Ce recueil sera surtout consacré à soustraire nos belles légendes canadiennes à un oubli dont elles sont plus que jamais menacées, à perpétuer ainsi les souvenirs conservés dans la mémoire de nos vieux narrateurs, et à vulgariser la connaissance de certains épisodes peu connus de l'histoire de notre pays. [La rédaction], « Prospectus des éditeurs », *Les Soirées canadiennes*, Québec, Brousseau & Frères éditeurs, 21 février 1861, p. 1.

³⁵ Maurice Lemire commente le sous-titre du *Foyer canadien* : « Déjà on perçoit qu'un sérieux embargo pèse sur les œuvres d'imagination : l'obligation faite aux auteurs de respecter une réalité canadienne de convention. » M. Lemire, « Les revues littéraires au Québec comme réseaux d'écrivains et instance de consécration littéraire (1840-1870) »... *op. cit.*, p. 542.

³⁶ Adolphe Basile-Routhier, « Au pays du soleil », *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, février 1883, p. 63-73 ; mars 1883, p. 103-116.

³⁷ Faucher de Saint-Maurice, « Adieu va ! », *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, 1885, p. 5-12.

rédacteurs n'incluent pas beaucoup de textes documentaires. Le récit de voyage est admis à condition qu'il contribue à la commémoration de souvenirs canadiens. On hésite aussi à plonger la littérature du côté de l'imaginaire et de la fiction. Au final, on ne vise donc ni la fiction ni le documentaire, mais la mémoire nationale. Le filon à exploiter entre histoire et littérature est tellement étroit qu'il ne permet pas d'accueillir un nombre de textes suffisants à la survie à long terme des deux publications périodiques.

Pendant que les deux revues de Québec se cantonnent à un cadre limité, la *Revue canadienne*, née dans les mêmes années à Montréal³⁸, choisit plutôt de diversifier ses contenus, en s'ouvrant aux sciences, à la géographie, à la géologie, au droit, à la religion, à l'économie et à la philosophie, tout en accueillant aussi des fictions. Sur le modèle de *La Revue des deux mondes* en France, la publication contourne le problème de définition patrimoniale de la littérature. Sa stratégie consiste à publier des écrits documentaires, tout en ne se privant pas d'un corpus de fictions historiques qui auraient dû être l'apanage des revues littéraires de Québec. Mensuel in-octavo, le recueil périodique présente des numéros qui s'additionnent pour former un ensemble. La revue attire un vaste lectorat grâce à la diversité de ses sujets. On peut y lire beaucoup de récits de voyage, du rapport de mission de la sœur Rose de Marie aux écrits sur la guerre de Faucher de Saint-Maurice en passant par les excursions organisées pour les membres de la presse canadienne. En 1869, la *Revue canadienne* fait par exemple paraître les « Notes de voyage » de Joseph Alfred Norbert Provencher qui visent à faire découvrir l'Ouest aux Canadiens :

[...] l'Association de la presse du Canada³⁹ avait proposé à ses membres, pour cette année, une excursion dans les régions de l'Ouest, vers ce pays de l'avenir, qui par ses richesses forestières, fluviales, minières et agricoles, est destiné peut-être à surpasser tout ce que nous avons eu jusqu'à présent à notre disposition⁴⁰.

Les articles forment généralement entre 20 et 30 pages. Les formats des séries varient toutefois beaucoup. L'excursion de Provencher est publiée en deux livraisons, alors que la série *De Québec à Mexico* de Faucher de Saint-Maurice est publiée sur une période d'un an.

³⁸ Il existe toutefois une première mouture de la revue de 1844 à 1848.

³⁹ L'association regroupe les entreprises, elle n'incarne pas encore un geste de professionnalisation de la part des journalistes. Les journalistes fonderont eux-mêmes leur première association au tournant du siècle.

⁴⁰ Joseph Alfred Norbert Provencher, « Notes de voyage », *Revue canadienne*, janvier 1869, p. 69.

L'exemple de la *Revue canadienne* est intéressant, parce que sa longévité repose sur un équilibre entre tradition et progrès : entre l'attachement au patrimoine en train de se construire et l'intérêt nouveau pour les sciences, la technique et les communications⁴¹. Il faut souligner que la diversité du contenu dans la revue a permis l'existence d'un mélange considérable de textes entre le documentaire, la littérature et le voyage. Bien au-delà des *Soirées canadiennes* du *Foyer canadien*, la *Revue canadienne* survivra d'ailleurs jusqu'en 1922.

Dès les années 1870, l'arrivée de revues qui préconisent une autre approche graphique, comme *L'Opinion publique* et *Le Monde illustré*⁴², fragilise toutefois l'existence des périodiques littéraires. Premier journal illustré francophone au Canada, *L'Opinion publique*⁴³ paraît pour la première fois en 1870. In-folio de huit pages, bientôt de douze, l'hebdomadaire a l'allure d'un magazine et s'apparente au *Canadian Illustrated News*. Sa création repose sur la diffusion internationale du modèle des magazines illustrés, né en Angleterre et en Allemagne, puis adapté en France⁴⁴. La reproduction des gravures se fait à bas prix grâce à l'usage d'une variante de la lithographie, la « leggotypie ». *L'Opinion publique* coûte alors six sous le numéro et l'abonnement s'élève à 2,50 \$. De 1870 à 1874, le tirage passe de 5 200 exemplaires à 12 000⁴⁵. Sur la première page du tout premier numéro, le nom de la revue surplombe une lithographie représentant Athéna siégeant entre les symboles des activités qu'elle préside : pensée, sciences, arts, industrie. À la fondation du journal, l'image se trouve au-dessus de colonnes de textes, mais la couverture se simplifie dans les années 1880. Les gravures soignées se glissent entre les articles d'idées sur la société québécoise, la revue d'actualité, le feuilleton, les anecdotes et les récits. Parmi les revues de la période, *L'Opinion publique* accueille une partie importante des récits de voyage médiatiques. Elle publie des textes comme la série d'Arthur Buies en Californie et « Les Lettres américaines » d'Henri-Raymond Casgrain et de Joseph Marmette⁴⁶. Le format hebdomadaire permet une prise sur l'actualité large. Les

⁴¹ La longévité de la *Revue canadienne* s'explique aussi par le fait qu'elle paie ses collaborateurs.

⁴² M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV... op. cit.*, p. 202.

⁴³ Fondé par George E. Desbarats, Joseph-Alfred Mousseau et Laurent-Olivier David.

⁴⁴ Jean-Pierre Bacot, *La presse illustrée au XIXe siècle : une histoire oubliée*, Limoges, Pulim, 2005.

⁴⁵ André Beaulien et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome deuxième, 1860-1879*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1975, p. 145.

⁴⁶ Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 9 février 1882, p. 62 et 13 avril 1882, p. 169.

comptes rendus journalistiques de Louis-H. Fréchette sur Chicago en témoignent au moment de l'incendie en 1871.

En 1883, la revue, sans doute trop associée aux libéraux qui l'ont créée, cède sa place à des journaux illustrés, comme l'hebdomadaire *Le Journal du dimanche* né en 1883 et qui fait une plus large place aux femmes⁴⁷. Le contenu est disposé sur trois colonnes plus aérées que les trois ou quatre colonnes très tassées de *L'Opinion publique*. *Le Journal du dimanche* fusionnera par ailleurs avec *Le Monde illustré*⁴⁸ (qui devient en 1902 *L'Album universel*). Né en 1884, la même année que *La Presse*, et calqué sur la revue du même nom en France, *Le Monde illustré* prend l'allure d'un magazine tel qu'on le conçoit aujourd'hui : les grandes lettres de son titre surplombent une gravure occupant une pleine page en couverture.

Le voyage dans les journaux d'information

Très tôt dans l'histoire littéraire, les journaux ont publié des récits de voyage⁴⁹. On trouve donc le corpus autant dans les pages des périodiques plus anciens comme *Le Courrier du Canada* (1857-1901) ou *La Minerve* (1826-1899) que dans celles des quotidiens à grand tirage comme *L'Électeur*, *La Patrie* ou *La Presse*. Le cas de Labat est cité plus haut, mais on peut également mentionner d'autres exemples, comme le pèlerinage en Acadie d'Henri-Raymond Casgrain qui paraît à la fois dans *La Minerve* et dans *La Presse* en 1886⁵⁰. Les quotidiens d'information imposent cependant des contraintes qui transforment le récit de voyage, notamment un rythme accéléré de publication. Devant ces nouvelles pratiques journalistiques, certains voyageurs restent attachés à une tradition vieillissante, alors que d'autres célèbrent le nouveau journal et se rapprochent du reportage. Il faut noter, par exemple, le maintien d'une forme qui efface presque complètement l'idée du voyage dans les textes d'Adolphe-Basile Routhier publiés dans *La Minerve*. Dans ses « Lettres de La Malbaie », qui ressemblent à des chroniques, Routhier entreprend de faire

⁴⁷ À ses débuts, la rédaction du *Journal du Dimanche* annonce qu'elle ouvre une de ses colonnes aux femmes : « Sous un nom de plume, celles dont l'imagination, les études, les voyages, ont allongé les ailes, pourront s'élancer dans l'arène et affronter le lecteur. » [s.n.], [sans titre], 22 décembre 1883, p. 1. Les chroniques de Maud, Violette et Hermance gagnent d'ailleurs rapidement l'intérêt du lectorat.

⁴⁸ M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV.... op. cit.*, p.195.

⁴⁹ P. Rajotte (dir), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, p. 23.

⁵⁰ H.-R. Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Extraits d'abord parus dans *Mémoires de la Société royale du Canada* 1886, section I, p. 19-63 ; *La Minerve*, 19 juin-31 juillet 1886 ; *La Presse*, 5-19 juillet 1886, p. 2.

un résumé et une critique des livres qui l'occupent pendant qu'il est au loin : « Je me console de ces mauvais temps, et des contretemps qu'ils causent en lisant la *Correspondance* de Louis Veillot. J'avais commencé cette lecture en traversant l'Atlantique, et je la continue⁵¹. ». Indifférent au contexte où il se trouve, Routhier propose un texte sans rapport avec les lieux. Il se tient alors plus près des registres typiques des feuilles politiques comme *Le Courrier du Canada*, *La Minerve* et même *Le National* qui disparaissent progressivement, alors que d'autres journalistes adoptent l'approche des nouveaux journaux.

Dès leur fondation, les quotidiens *L'Événement* (1867-1967), *La Patrie* (1879-1978), *L'Électeur* (1880 -), qui deviendra *Le Soleil* en 1896, et *La Presse* (1884 -) entreprennent de publier des récits de voyage qui représentent une expérience concrète du monde et qui valorisent le développement des transports et des communications. Honoré Beaugrand, fondateur de *La Patrie*, décide d'ailleurs de publier ses propres récits de voyage dès la fondation de son journal⁵². Le quotidien naît en 1879 à la suite de la mort du *National*, comme l'explique le tout premier numéro : « *Le National* a annoncé, samedi dernier, qu'il cessait sa publication. *La Patrie* paraît aujourd'hui pour le remplacer comme organe du parti réformiste dans le district de Montréal⁵³ ». À ses débuts, le journal se vend en deux éditions quotidiennes et chaque numéro coûte un sou. Sur le modèle de *L'Événement*⁵⁴, grand quotidien in-folio, *La Patrie* se présente initialement sur quatre pages et sa stratégie commerciale s'énonce comme suit : « [...] plus de nouvelles et pas d'annonces gratuites et de correspondances à faire dormir debout. Voilà ce que nous avons en vue lorsque nous avons adopté le format de *La Patrie*⁵⁵. » Rapidement, le contenu augmente. Des cinq colonnes des premiers numéros, le journal passe à huit colonnes seulement quelques mois après sa création. Au fil du temps, les cases d'annonces sont de plus en plus nombreuses. *La Patrie* est un journal partisan, comme l'indique d'emblée Beaugrand, mais il se distingue des feuilles traditionnelles grâce à un parti pris clair pour les textes courts et

⁵¹ Adolphe-Basile Routhier, « Lettres de la Malbaie », *Le Courrier du Canada*, vol. XXVIII, 22 juillet-18 août 1884, p. 2.

⁵² On retrouve, dès les premiers numéros, l'histoire que Beaugrand tire de son séjour militaire : « Anita. Souvenirs d'une contre-guérilla », *La Patrie*, 25-27 février 1879, p. 4.

⁵³ Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un mass media*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p.

⁵⁴ Le quotidien *L'Événement* (1867-1967) est fondé par Hector Fabre à Québec.

⁵⁵ Honoré Beaugrand, « Au public », *La Patrie*, 24 février 1879, p. 1.

informatifs et pour la publicité. Le tirage s'élève à 5 000 exemplaires en 1879. Entre la date de sa création et la fin du siècle du XIX^e siècle, il aura quintuplé⁵⁶.

Le succès financier des nouveaux quotidiens comme *La Patrie* repose sur un élargissement du bassin de lecteurs, comme le rappelle Jean de Bonville : « La croissance démographique et la plus grande accessibilité des lecteurs justifient à elles seules la hausse du tirage de la presse traditionnelle⁵⁷. » Le nouveau lectorat est issu de milieux plus diversifiés, mais aussi plus modestes. Le journal s'adresse à un public qui délaisse peu à peu les débats politiques, le commentaire et les longues dissertations, préférant un contenu factuel plus digeste, c'est-à-dire qui le concerne plus directement ou plus immédiatement. Le reportage et le fait divers occupent dans ce contexte une place croissante.

« Le dernier lien entre le vieux et le nouveau journalisme est disparu »

Les écrivains journalistes savent qu'ils vivent une ère de transition médiatique. Ils sont d'ailleurs témoins de ce qui se passe dans les journaux anglo-saxons et français. Leur connaissance du journalisme dépasse les salles de rédaction de la province. La plupart d'entre eux circulent et certains travaillent même en dehors du pays. En 1866, Louis-H. Fréchette travaille pour des journaux à Chicago. En 1871, Honoré Beaugrand est en Nouvelle-Angleterre, après une première incursion dans le journalisme en Louisiane⁵⁸. Edmond de Nevers⁵⁹ obtient un emploi de traducteur-rédacteur à l'agence Havas à Paris, de 1892 à 1900, après son séjour à Berlin. Même s'il n'y fera pas carrière, Arthur Buies a aussi essayé de faire du journalisme au sud de la frontière⁶⁰.

Les journaux sont également le lieu d'une circulation intense de contenus. Les décennies 1870-1890 marquent un déferlement de reportages étrangers dans la presse canadienne. Devant ces textes, les journalistes, particulièrement ceux des feuilles politiques, font pleuvoir les analyses et les commentaires sur les vices et les vertus du

⁵⁶ A. Beaulieu et J. Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome deuxième... op. cit.* p. 288.

⁵⁷ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914... op. cit.*, p. 343.

⁵⁸ Jean-Philippe Warren, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015, p. 91.

⁵⁹ Edmond de Nevers est le pseudonyme d'Edmond Boisvert. Le pseudonyme pour Edmond Boisvert n'est pas une obligation et n'a pas le même usage que chez les femmes journalistes. Pour ces raisons, son pseudonyme est conservé ici.

⁶⁰ Buies fait plusieurs tentatives. En 1874, il tente de rencontrer la rédaction du *Courier de San Francisco* en Californie, ce qui n'arrivera jamais, mais plus tôt, déjà, le chroniqueur avait demandé à Louis-Joseph Papineau une lettre de recommandation pour le directeur du *New York Tribune*, Horace Greely. La lettre est rédigée en date du 25 avril 1869. Voir F. Parmentier, « Introduction », *Chroniques I... op. cit.*, p. 21.

nouveau journalisme. Dans ces articles, on affirme généralement que le genre est importé des États-Unis. En première page du *Courrier du Canada* du 27 novembre 1882, on compare le reportage à un insecte nuisible qui aurait traversé la frontière : « Le reportage est de provenance américaine comme le phylloxéra. » La notion d'américanisation du journalisme vient toutefois surtout d'articles repris dans des journaux français. Dans le *Courrier du Canada*, on publie en première page une longue analyse d'un écrivain français qui se demande si le reportage ne va pas simplement tuer les journaux. On trouve aussi dans *Le Courrier du Canada* la reprise d'un texte du Français Armand Praviel sur le fléau des femmes journalistes. Praviel écrit qu'elles s'essaient malheureusement au reportage, mais d'une manière qui ne peut pas en faire de « vrais journalistes⁶¹ ». Le *Courrier du Canada* endosse les positions qu'il relaie, mais le discours contre les reporters est emprunté à des journaux parisiens. Tout se passe en fait comme si le reportage « sévissait » encore à distance. Le stéréotype du reportage comme genre américain mettant la presse en péril n'apparaît pas ici comme une conséquence de la proximité avec les États-Unis, mais plutôt à travers les liens du Canada avec la France.

Dans les quotidiens à grand tirage, à l'inverse, la rédaction valorise et publicise les nouveaux reportages. Hector Fabre écrit en 1867 que les contenus de la presse doivent se renouveler. « Avant tout l'actualité », lance Fabre dans sa présentation de *L'Événement* :

On fait généralement trois reproches aux journaux français en ce pays : ils publient trop d'articles politiques ; ils ne donnent pas assez de nouvelles, et surtout ils ne les donnent pas assez tôt ; enfin le choix des extraits s'y fait trop souvent au hasard des ciseaux. *L'Événement* s'efforcera de se modeler sur la presse européenne qui se distingue par le soin qu'on apporte à sa rédaction, par la variété des articles, et il cherchera à rivaliser avec la presse anglaise qui excelle dans l'actualité. Bientôt, nous l'espérons, on ne dira plus à Québec qu'il n'y a que les journaux anglais qui donnent des nouvelles⁶².

Au moment de la création de *La Patrie*, Beaugrand annonce également plus de nouvelles dans un format qui s'inspirera des journaux d'ailleurs : « nous avons adopté le système français en plaçant les articles de fond immédiatement au-dessous du titre du journal, à la première page, et nous avons suivi en cela, l'exemple de tous les journaux français d'outre-

⁶¹ Armand Praviel, « Choses littéraires. Femmes journalistes », *Le Courrier du Canada*, 18 octobre 1890, p. 1.

⁶² Cité par A. Beaulieu et J. Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome deuxième...op. cit.*, p. 97-98

mer et des États-Unis⁶³. » D'un côté, la presse traditionnelle reprend donc le flux d'articles français contre le triomphe du reportage, de l'autre, les nouveaux quotidiens font miroiter au lectorat une maquette et un contenu inspirés par le nouveau journalisme au sein duquel le reportage est roi.

C'est le même clivage qui départage les deux types de support quand il s'agit de commenter les textes nés de la veine du *stunt journalism*, c'est-à-dire d'un journalisme qui carbure à la médiatisation d'exploits réalisés par des reporters. Le tour du monde de Nellie Bly en 1889 est, par exemple, décrit différemment selon qu'on lise *Le Courrier du Canada* ou *La Presse*. Dans le premier journal, on lit des pointes acides sur l'impertinence d'une telle entreprise : « Inutile de se demander ce qu'elle a pu voir dans une course si rapide et quel fruit pour la science, pour le commerce, on peut tirer de ce voyage. Point d'aventures, non plus comme dans le roman de Jules Verne, tout est pratique, réglé d'avance, tout marche mécaniquement⁶⁴. » Au contraire, *La Presse* vante le tour de Nellie Bly. En avril de la même année, on annonce même en grande pompe sa venue pour une conférence sur son enquête dans un asile psychiatrique⁶⁵.

À la mort du *Courrier du Canada* en 1901, *La Presse* ne parle pas seulement de la fin d'une publication, mais aussi de la fin d'un journalisme : « Le dernier lien entre le vieux et le nouveau journalisme est disparu. [...] [L]a malheureuse caravelle est allée rejoindre sur les mêmes récifs *Le Canadien*, *Le Journal de Québec* et *La Minerve*. » À ces disparitions succède l'image d'un monde filant à toute vitesse sur des rails :

C'est notre génération même, échauffée de toutes les conquêtes scientifiques et industrielles, se consumant de ses propres succès qui s'est incarnée dans les journaux et qui mène l'humanité avec tant d'impétuosité vers les voies inconnues. Nous l'admettons, les responsabilités sont plus fortes, parce que le danger est plus grand. Comme dans les trains rapides, les déraillements seraient des désastres⁶⁶.

Avec le développement des moyens de transport et des médias, les journalistes constatent ainsi les phénomènes d'accélération autour d'eux avec un mélange de fascination et de crainte qui les situent de fait souvent à l'extérieur des phénomènes qu'ils observent.

⁶³ H. Beaugrand, « Au public », *La Patrie*, 24 février 1879, p. 1.

⁶⁴ J.E. Martin, « Le Tour du monde en 75 jours », *Le Courrier du Canada*, 19 mars 1890, p. 1.

⁶⁵ *La Presse* intitule un article « Nelly Bly » [sic], le 7 avril 1890 en première page pour annoncer la conférence.

⁶⁶ [s.n.], « *Le Courrier du Canada* et le journalisme moderne », *La Presse*, 13 avril 1901, p. 10.

Ce que le voyageur dit du reporter

Dans les années 1870-1890, la relation entre le voyageur et le reporter est ambivalente. Le reportage qui découle directement des développements techniques suscite des commentaires ambigus de la part des voyageurs. L'image du reporter traverse les textes du corpus, mais les écrivains journalistes entretiennent une distance avec le nouveau journalisme et avec le reportage. À la fois acteurs et témoins de ce changement, la plupart d'entre eux savent qu'ils font partie du nouveau système médiatique, mais ils ne revendiquent pas d'appartenance au reportage. Gaston-P. Labat parodie, par exemple, une scène dans laquelle un reporter de la *Gazette de Londres* s'intéresse à lui en s'adressant à quelqu'un d'autre :

C'était un reporter anglais qui s'adressait à un autre : « Quel est son nom ? Labat. Est-il parent de Labat, le marchand de bière de London ? Comment donc, mais bien certainement ; c'est bien l'un de ses propres neveux, et comme il buvait une partie de la bière de son oncle, ce dernier l'a engagé à aller manger la vache enragée de l'Expédition. Dans le fond bon garçon et franc buveur ; il n'est gai que quand il est en bière. Merci, cher collègue, voilà de quoi remplir une colonne de La Gazette de London. » J'étais jugé, et jugé à l'emporte-pièce⁶⁷.

La forme de l'emporte-pièce dans la citation rappelle l'effet mécanique des procédés clichéique et stéréotypique de l'impression du journal. L'anecdote montre en fait le peu d'estime qu'accorde le voyageur à la démarche du reporter, mais elle ne signifie pas que l'écrivain se dissocie entièrement des reporters. L'extrait cité est précédé d'un commentaire qui inclut l'écrivain dans le groupe qu'il caricature :

Étant resté trente-six heures à Gibraltar, et tous les reporters d'ici – ils sont plus nombreux que les marsouins – ayant envoyé des correspondances magnifiques à leurs journaux, sur les beautés de Gibraltar, je ne veux pas être en reste avec les lecteurs de *L'Événement*, et je vous envoie une partie de mes impressions⁶⁸.

Dans ce passage, la représentation des voyageurs et des reporters se confond. Les écrivains canadiens ne réprovent pas d'un seul bloc le nouveau système de communication, mais ils n'adhèrent pas vraiment au nouveau genre journalistique.

Leur hésitation concerne en fait principalement le contenu du reportage. Alors que le voyageur proposait une vision édifiante du monde, la tâche du reporter est très différente. L'aspect factuel du reportage ne pose pas problème en tant que tel aux écrivains journalistes

⁶⁷ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan... op. cit.*, p. 97.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 74.

canadiens. Dans le sillon du mouvement littéraire des années 1860, une large partie d'entre eux appartiennent encore à un système de pensée dans lequel les œuvres d'imagination ne sont pas valorisées. La chronique, le portrait, la monographie sur la géographie et le voyage sont perçus comme des genres utiles qui valorisent le patrimoine, comme une « réalité » canadienne. En revanche, tout le réel n'a pas à être raconté. Les écrivains journalistes sont aussi méfiants devant la matière du reportage que devant celle du roman. Si le romancier fait œuvre d'imagination tandis que le reporter colle aux faits, les deux genres participent d'un nouveau régime littéraire qui vise la représentation d'un réel qui n'a pas un caractère exemplaire.

Le romancier et le reporter au XIX^e siècle ont la réputation de s'intéresser aux marges de la société, au milieu du crime, aux trames souterraines des nouvelles villes industrielles. Edmond de Nevers écrit dans sa lettre du 10 septembre 1888 : « C'est un fait maintenant incontestable, et à la vérité depuis assez longtemps incontesté, que la campagne ne se prête plus guère aux idylles ; Balzac et les pessimistes de son école ont tué la poésie pastorale⁶⁹. » Il faut aussi lire certains commentaires de Faucher de Saint-Maurice dans la *Revue canadienne*, dans lesquels on pourrait aisément substituer au terme « roman » celui de « reportage » :

Le roman ! c'est là surtout que l'écrivain moderne a abjuré sa mission, a oxydé sa plume. Oublieux de tout ce que le roman honnête et possible pouvait avoir d'amusant et d'instructif, il a voulu créer le roman de bas étage, le roman barbu, où sont prodigués à droite et à gauche les grands coups de poignard, les duels, les suicides, les assassinats... où se traîne enfin toute une mascarade de vices déguisés et attifés en gandins et en lionnes du boulevard⁷⁰.

Pour les élites canadiennes du XIX^e siècle, roman et reportage semblent ainsi partager un seul et même contenu, alors que les récits de voyage conservent un caractère utile et exemplaire. Ils racontent le territoire par l'histoire, celle du pays d'un homme lettré catholique. Le voyage correspond ainsi encore à une forte dimension axiologique.

⁶⁹ Edmond de Nevers, « Village de Lehnin (40 milles de Berlin) 10 septembre 1888 », *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe... op. cit.*, p. 113.

⁷⁰ Extrait d'une conférence de Faucher de St-Maurice faite à la Société littéraire et historique en 1868 cité dans L'abbé Élie J. Auclair, « À travers nos Quarante ans », *Revue canadienne*, avril 1906, p. 340

Motifs du voyage journalistique

S'il peut sembler étonnant de regrouper l'expédition militaire au Soudan racontée par Gaston-P. Labat, les articles sur l'incendie de Chicago de Louis-H. Fréchette et le voyage en Californie d'Arthur Buies, ces textes reposent en fait sur des contraintes assez similaires : ils s'inscrivent tous dans un déplacement d'envergure, ils sont écrits à la première personne du singulier, ils correspondent à une restitution factuelle du monde et ils s'inscrivent dans un contexte médiatique. Les motivations derrière les voyages diffèrent toutefois considérablement. Outre les pèlerinages, qui sont très en vogue durant la période, une quantité importante de textes sont issus de l'exploration des régions canadiennes à coloniser. Le développement des moyens de transport décuple aussi les possibilités de voyage, et les journaux ne ratent pas une occasion de demander des comptes rendus aux écrivains journalistes en voyage qu'ils diffusent souvent sous forme de lettres. De plus en plus d'articles sont ainsi écrits par des journalistes à la manière des correspondants à l'étranger des prochaines décennies. Seulement une fraction des voyageurs sont rattachés à des expéditions militaires en dehors du pays.

Pèlerinages et colonisation

À la fin du siècle, les pèlerinages en Europe, en Orient ou encore au Canada supplantent progressivement les rapports de mission dans la production du récit de voyage. L'abbé Henri-Raymond Casgrain transforme à plusieurs reprises ses pèlerinages en lettres de voyage dans les journaux, notamment les séries « Une excursion aux Éboulements⁷¹ » dans *Le Courrier du Canada* en 1870 et « Un pèlerinage à l'île aux Coudres⁷² » dans *L'Opinion publique* en 1876. Ce dernier sera suivi d'un voyage au lac Saint-Jean⁷³ publié dans *La Lyre d'Or* en 1888 et d'un pèlerinage en Palestine⁷⁴ publié dans *Le Courrier du Canada* en 1892. Le plus important des voyages de Casgrain est celui en Acadie. « Un

⁷¹ [sous le pseudonyme : Un littérateur], « Une excursion aux Éboulements », *Le Courrier du Canada*, 11 juillet 1870, p. 2 et 13 juillet 1870, p. 1.

⁷² Henri-Raymond Casgrain, « Un pèlerinage à l'île aux Coudres », *Opuscules*, Québec Imprimerie Augustin Côté et Cie, 1876, p. 69-199. D'abord paru dans *L'Opinion publique*, 27 janvier – 16 mars 1876.

⁷³ *Id.*, « Voyage dans la vallée du lac St-Jean », *La Lyre d'or*, décembre 1888, p. 555-559.

⁷⁴ *Id.*, « Lettres de l'abbé Casgrain durant son voyage en Palestine », *La Semaine religieuse de Québec*, 27 février -25 juin 1892. Aussi sous le titre « Lettres de l'abbé H.-R. Casgrain », *Le Courrier du Canada*, 8 avril – 5 juillet 1892, p. 2.

pèlerinage au pays d'Évangéline⁷⁵ » se présente comme un travail de mémoire, à la fois historique et littéraire, sur la déportation acadienne. *A priori*, le texte s'apparente à un récit de voyage classique où se succèdent les villes en chemin : Québec, Campbellton, Memramcook, Amherst, Truro, Windsor, Kentville Grand-Pré... Par son caractère spirituel, le pèlerinage invite toutefois à une plongée intérieure. Le récit est émaillé de souvenirs d'enfance. Casgrain inscrit son projet dans une veine littéraire, mais de façon à prendre le contrepied d'une littérature qu'il juge inutile :

Je ne sais plus quel auteur a dit : « Je ne connais pas de plaisir plus triste que celui des voyages. » Rien de plus vrai, si le voyageur n'a pas un but arrêté. Il a beau changer de scène, chevaucher, comme on disait au temps de Boileau, « l'ennui monte en croupe et galope avec lui. » Aussi ai-je bien eu le soin de donner un sens à l'excursion que j'entreprends⁷⁶.

Le motif historique et identitaire du voyage se substitue ainsi très tôt dans le texte à l'excursion elle-même. Chargés d'une histoire coloniale française catholique, les lieux investis font écho à une conception religieuse de l'identité nationale au sein de laquelle se creuse le profil de l'écrivain.

Le motif du voyage est aussi patriotique dans les explorations de régions à coloniser. Jean-Baptiste Proulx, Ernest Gagnon, Joseph Tassé et Arthur Buies font la promotion de la colonisation du territoire auprès du plus grand nombre. Le ton de ces expéditions n'est pas sans rappeler les pèlerinages et les missions évangélisatrices qui marquent déjà le pays et les populations de « tribus sauvages⁷⁷ ». Les journalistes accompagnent d'ailleurs régulièrement des membres du clergé. Le début du texte de Jean-Baptiste Proulx « De Pembroke à la baie d'Hudson » le montre bien :

Monseigneur N. Z. Lorrain, évêque de Cythère et vicaire apostolique de Pontiac, devant entreprendre, dans le cours de cet été, la visite de ses missions sauvages du haut de l'Ottawa et de la baie d'Hudson, me proposa, l'automne dernier, de l'accompagner. Il s'agit ni plus ni moins de faire un trajet de seize cents milles en canot d'écorce, sur des rivières et des lacs superbes, à travers des forêts profondes, dans l'étendue de solitudes sans limites⁷⁸.

⁷⁵ *Id.*, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & frère 1887, p. 7. D'abord parus dans *Mémoires de la Société royale du Canada*, 1886, section I, p. 19-63, *La Minerve*, 19 juin-31 juillet 1886 et dans *La Presse*, 5-19 juillet 1886.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 2.

⁷⁷ Jean-Baptiste Proulx, « De Pembroke à la baie d'Hudson », *Revue canadienne*, juin 1884, p. 321.

⁷⁸ *Ibid.*

Proulx accompagne également le curé François-Xavier Antoine Labelle jusqu'en Europe pour attirer des colons européens dans les régions canadiennes dans les années 1880⁷⁹. Les récits sur la colonisation se trouvent ainsi publicisés au sein de campagnes médiatiques en Europe, parce que le Canada veut attirer des colons pour occuper son territoire⁸⁰.

Dans les années 1870, le curé Labelle entretient fortement le projet de la colonisation dans le nord du Québec⁸¹. Personnage récurrent des récits de voyage journalistiques au Canada, il promeut l'urbanisation, l'industrialisation et l'occupation francophone du Canada. Les ambitions du curé Labelle s'inscrivent dans un mouvement large pour la colonisation qui ne semble être endigué par aucune voix durant la période. Il y a un effet d'entraînement qui teinte la représentation des régions à l'intérieur de la province, mais aussi de l'Ouest canadien où l'on espère conserver des assises francophones : « Coûte que coûte, écrit Joseph Tassé, il faut aujourd'hui des débouchés à l'Ouest dans toutes les directions, pour transporter ses produits à la mer et sur les marchés du monde entier, dont il semble être le grenier naturel⁸². »

À l'endos du pays, à l'extérieur des frontières, les récits sur le reste du continent, sur la ruée vers l'or et sur les États-Unis rejoignent en fait la même axiologie. Avant le Klondike, l'or de la Californie attire des voyageurs comme Philéas Verchères de Boucherville. En 1873, il publie une partie du récit qu'il avait d'abord fait paraître dans *Les Soirées canadiennes*⁸³ sous le titre « Un drame en Californie⁸⁴ » dans *L'Opinion publique*. Le titre annonce les couleurs du texte. Verchères de Boucherville qualifie l'aventure « d'erreur de jeunesse⁸⁵ ». Il parle de toutes ses « espérances trompées », de toutes ses « déceptions⁸⁶ » et fait de son voyage un apologue contre l'émigration. L'aventure de l'écrivain journaliste s'inscrit sur le mode de la prétérition, empêchée par le couvert idéologique qui empêche la

⁷⁹ Jean-Baptiste Proulx, « Cinq mois en Europe ou Voyage du curé Labelle en France en faveur de la colonisation », *La Minerve*, 28 février-5 septembre 1885.

⁸⁰ Corinne Marache, « "Vendre" le Canada – La Promotion du Canada en France dans les années 1870-1914 », *E-CRINI. La revue électronique du Centre de Recherche sur les Identités nationales et l'Interculturalité*, n°3, 2012.

⁸¹ Il devient sous-ministre d'Honoré Mercier dans les années 1880.

⁸² Joseph Tassé, « La Vallée de l'Outaouais », *Revue canadienne*, décembre 1872, p. 922.

⁸³ *Id.*, « Souvenirs d'un voyage en Californie », *Les Soirées canadiennes*, vol. V, 1865.

⁸⁴ Philéas Verchères de Boucherville, « Un drame en Californie », *L'Opinion publique*, 2 octobre 1873, p. 473.

⁸⁵ P. Verchères de Boucherville, « Un drame en Californie », *L'Opinion publique*, 2 octobre 1873, p. 473.

⁸⁶ P. Verchères de Boucherville, « Un drame en Californie », *L'Opinion publique*, 2 octobre 1873, p. 473.

littérature du Canada. Après l'or de la Californie, le Klondike ne fournira d'ailleurs aucun grand reportage dans les années 1890 exception faite de quelques textes de missionnaires et de voyageuses associées à une congrégation au Canada francophone. Les textes des voyageurs ne se soustraient donc pas aux impératifs politiques de la période qui visent à empêcher l'émigration vers le sud. Le voyage en Californie de Buies en 1874 n'y échappe pas non plus, tout comme le récit de Casgrain et Marmette aux États-Unis en 1882 publié dans *L'Opinion publique*.

En ce qui concerne l'Ouest canadien, les voyageurs sont rares avant que le chemin de fer assure la liaison jusqu'en Colombie-Britannique. Une fois l'accès au territoire assuré par le Pacifique canadien en 1885, les écrivains sont plus nombreux à s'aventurer dans la région francophone de la Rivière-Rouge au Manitoba et en Colombie-Britannique⁸⁷. Adolphe-Basile Routhier, par exemple, participe à une expédition organisée par le père Albert Lacombe et par la compagnie du Canadien Pacifique⁸⁸ pour faire connaître les richesses de l'Ouest dans le but d'attirer les Canadiens français tentés par les États-Unis ou encore installés au sud. Le but est de rendre la région attrayante et d'endiguer l'émigration vers le sud. La publicité fonctionne d'ailleurs sur une partie de la population canadienne. Plusieurs des colons qui s'installent au Manitoba sont des travailleurs initialement partis dans les manufactures de la Nouvelle-Angleterre⁸⁹. Les voyages sur les régions canadiennes servent souvent à attirer des colons pour contrer les effets de l'émigration vers les États-Unis. Les récits répondent à une idéologie, que les contemporains ne cherchent pas à masquer et qui n'apparaît pas en contradiction avec leur idée de la littérature. Dans ce cadre, l'écrivain fouille, délimite et chante le lieu canadien sur un mode idéalisé.

Parmi les plumes au service de la colonisation, celle d'Arthur Buies est la plus connue. Pour certains chercheurs, il a d'ailleurs pu sembler étrange que cet adversaire féroce de « l'obscurantisme religieux », pour le dire avec Thomas Mainguy, ait entrepris « de donner un relief plus lyrique au pragmatisme pontifiant du projet de colonisation poursuivi par le clergé⁹⁰ ». Il y a certes un revirement entre les différentes personnalités de

⁸⁷ P. Rajotte (dir), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire, ... op. cit.*, p. 32.

⁸⁸ M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire au Québec. Tome IV... op. cit.*, p. 415.

⁸⁹ Le père de la reporter Gabrielle Roy, Léon Roy, en est un exemple. Il s'installera dans le secteur de la rivière Rouge au Manitoba attiré par la propagande qui vise le rapatriement au Canada des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre.

⁹⁰ Thomas Mainguy, « Le naufrage d'Arthur Buies », *Contre-jour*, n° 38, hiver 2016, p. 95.

Buies, rejoignant d'abord l'armée de Garibaldi, vantant, ensuite, les États-Unis dans *La Lanterne*, et enfin rédigeant l'éloge du Curé Labelle à sa mort en 1891 dans *L'Électeur*⁹¹. Dans l'ensemble des voyages de Buies, les liens entre culture, géographie, chemin de fer, patriotisme et colonisation tissent toutefois une trame assez cohérente. Il faut d'ailleurs remettre en perspective son engagement dans l'action colonisatrice. Celle-ci est fortement liée à son intérêt pour la diffusion de connaissances géographiques dans la presse. Apôtre de la colonisation et ami du curé Labelle à partir des années 1880, Buies publiait déjà en 1863 des articles sur l'entreprise coloniale : « Vouloir parler de colonisation, c'est vouloir faire l'histoire de l'humanité tout entière.⁹² » Dans *L'Électeur*, on peut lire l'ambition fiévreuse d'Arthur Buies devant les « embryons d'établissements, avant-gardes de sociétés futures » au Témiscamingue :

C'est là le spectacle plein d'attraits, de chaudes jouissances et de bonheurs intimement savourés que je cherche et dont je me repais dans mes courses lointaines à travers les immenses étendues encore vierges dont notre petit peuple de quinze cent mille âmes est environné de toutes parts⁹³.

La mise en scène rejoint une idéalisation généralisée du pays, mais la citation évoque aussi obliquement le vide et l'aridité des terres qui s'étendent vers le nord pour les colons. Les récits religieux et historiques et les comptes rendus journalistiques sur le territoire francophone, sur l'Ouest canadien et sur les régions à coloniser contribuent ainsi à donner une image ambiguë du territoire. L'occupation n'a pas encore lieu comme on le souhaiterait, elle est latente, toujours sur le point de commencer.

Des correspondants à l'étranger

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, quelques rares voyages militaires publiés par livraisons successives dans des périodiques annoncent les correspondances à l'étranger⁹⁴.

⁹¹ Arthur Buies, « Le curé Labelle », supplément de *L'Électeur*, 18 avril 1891.

⁹² Arthur Buies, « Colonisation », *Le Défricheur. Journal hebdomadaire publié dans l'intérêt des Cantons de l'Est*, 19 novembre, p. 1. Buies écrit deux articles intitulés « Colonisation » dans *Le Défricheur* en novembre 1863 : 19 novembre, p. 1-2 ; 26 novembre, p. 4.

⁹³ Arthur Buies, « En route vers le Témiscamingue », *L'Électeur*, 27 août 1887, p. 1

⁹⁴ « Anita. Souvenirs d'une contre guérilla » d'Honoré Beaugrand au Mexique est exclu, parce qu'il est davantage une fiction inspirée de son séjour qu'un compte rendu. Voir Honoré Beaugrand, « Anita. Souvenirs d'une contre guérilla », *Mélanges. Trois conférences*, Montréal, s. éd., 1888, p. 120-149. Également paru en brochure sous le titre *Anita. Souvenir d'une contre guérilla*, [s.l.n.d.], 36 p. D'abord paru dans la section « feuilleton » dans *Le Fédéral*, 4-9 mai 1878 et dans *La Patrie*, 25-27 février 1879, p. 4.

Il faut notamment mentionner le cas de Gaston-P. Labat⁹⁵ et celui de Faucher de Saint-Maurice⁹⁶. Leur écriture oscille entre la remémoration et la restitution d'une expérience de terrain. Malgré certaines scènes saisies sur le vif, l'énonciation est souvent marquée par un écart temporel important séparant le narrateur des événements, et le décalage se double d'une distance autrement plus concrète pour le lecteur : la distance géographique. Faucher de Saint-Maurice et Gaston-P. Labat décrivent en effet des expéditions qui se déroulent à des kilomètres du territoire canadien dans les années 1870. Faucher de Saint-Maurice s'enrôle dans l'armée française au Mexique, tandis que Labat suit quatre cents Canadiens appelés en renfort par l'armée britannique dirigée par le général Wolseley au Soudan⁹⁷. Dans l'histoire littéraire au Québec, les témoignages de la guerre qui précèdent, ceux de 1812, des Rébellions de 1837-1838 et même de la révolte des Métis de 1885⁹⁸, étaient déterminés par la relation politique du lectorat aux événements. Les auteurs de comptes rendus de conflits qui se déroulent aussi loin que l'Amérique latine ou l'Afrique profitent au contraire d'une grande latitude lorsqu'ils décrivent les combats et les mœurs des populations qu'ils côtoient. L'absence de conventions génériques rigides et la double distance, temporelle et géographique, offrent une grande licence créative aux écrivains journalistes. En revanche, leur aventure ne rejoint pas la trame nationale, les conflits représentés ayant peu à voir avec les enjeux qui touchent les francophones au Canada.

⁹⁵ Gaston-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan ...op. cit.*

⁹⁶ *De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac*, vol. I et II, Montréal, Duvernay, Frères et Dansereau, éditeurs, 1874. D'abord paru dans la *Revue canadienne*, juillet 1866 – juillet 1867.

⁹⁷ Selon le récit de Labat, le général britannique Wolseley était venu au Canada français. Il avait eu pour mission de mater la rébellion des Métis à Fort Gary. Peu de temps après, alors qu'il cherche à remonter le Nil pour se rendre à Khartoum avec l'armée britannique, il fait une demande au gouverneur général du Canada pour faire venir des Canadiens français-Français, qui s'y connaissent sur l'eau et qui savent faire des portages. Gaston-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan ...op. cit.*

⁹⁸ On peut penser aux textes de Jacques Viger (1813), à ceux des patriotes exilés en 1838 ou à ceux des militaires envoyés dans le Nord-Ouest canadien en 1885 contre les Métis comme Georges Beaugard ou Arthur Potvin. Voir Jacques Viger, *La guerre de 1812 : Journal de Jacques Viger*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, [réunit des lettres de J.Viger à Madame Viger écrites en 1813] 156 p. ; Robert-S.-M. Bouchette, « Départ pour l'exil. Le voyage sur La vestale », dans *Mémoires de Robert-S.-M. Bouchette 1805-1940, recueillis par son fils Errol Bouchette et annotés par A.-D. DeCelles*, Montréal, La compagnie de publication de la *Revue canadienne*, 1903, p. 78-115 ; François-Xavier Prieur, *Notes d'un condamné politique de 1838*, Montréal, Librairie St-Joseph, Cadieux et Derome, 1880 [1864], 240 p. ; Georges Beaugard, *Le 9^e Bataillon au Nord-Ouest (Journal d'un militaire)*, Québec, Imprimerie de J.-G. Gingras & Cie, 1886, p 100 p. ; Arthur Potvin, « Le journal d'un militaire au Nord-Ouest canadien », *RHAF*, vol. X., n°2, septembre 1956, p. 263-278.

Parmi les premières figures de correspondants à l'étranger, il faut mentionner Honoré Beaugrand. Fondateur de *La Patrie*, Beaugrand publie plusieurs séries de « Lettres de voyage », notamment sur l'Ouest, sur l'Europe et sur l'Afrique du Nord⁹⁹. Comme beaucoup de journalistes à l'époque, il est fasciné par l'idée du tour du monde. Avant que des reporters canadiens plus hardis entreprennent de vraies courses à la manière de Phileas Fogg, les journaux portent ainsi déjà la trace d'un imaginaire du tour du monde inspiré par la parution du *Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne en 1872. Le 24 novembre 1881, la rédaction de *L'Opinion publique* introduit par exemple une lettre de voyage sous le titre « Autour du Monde » : « M. Massue, de St-Aimé, et M. Trudel, fils du Dr Trudel, font en ce moment un voyage autour du monde. Aux différentes étapes de leur course, ces messieurs adressent à leurs amis des lettres dont plusieurs ont déjà été publiées par des journaux de Montréal¹⁰⁰. » La revue fait suivre la brève introduction d'une lettre datée du 1^{er} septembre 1881 de Calcutta rédigée par Joseph-Aimé Massue.

L'idée du tour du monde découle plus largement du développement du réseau des transports et des communications. À la fin du XIX^e siècle, la vitesse des déplacements s'accélère et la perception des distances change. L'évolution du bateau à vapeur simplifie le voyage vers l'Europe tandis que le réseau ferroviaire ouvre l'accès au continent. Dans ce monde quadrillé par des câbles télégraphiques et des chemins de fer, les correspondances de voyage incluent de plus en plus d'excursions organisées par les compagnies de transport et par les entreprises de presse. Comme les déplacements coûtent cher, les reporters circulent souvent grâce à ces ententes. Les textes qui en résultent sont des comptes rendus mécaniques caractéristiques de la nouvelle proximité entre l'industrie et le journalisme¹⁰¹. On peut ainsi lire dans le *Courrier du Canada* du 17 août 1888 la

⁹⁹ Honoré Beaugrand, « De Montréal à Victoria par le Pacifique canadien », dans *La Patrie*, 24 mars 1887, p. 1-2. ; « Lettres de voyages, France, Italie, Sicile, Malte, Tunisie, Algérie, Espagne », Montréal, Presses de La Patrie, 1889, 350 p. ; d'abord paru dans *La Patrie*, 13 novembre 1888 – 30 mars 1889. ; ---, *Six Mois dans les Montagnes Rocheuses. Colorado, Utah, Nouveau-Mexique*, Montréal, Granger frères, 1890, 324 p. D'abord paru sous le titre « Lettres de voyage », *La Patrie*, du 22 mars 1890 au 3 mai 1890.

¹⁰⁰ Joseph-Aimé Massue, « Autour du monde », *L'Opinion publique*, vol. XII, 24 novembre 1881, p. 555.

¹⁰¹ On retrouve aussi ce type d'excursions au Canada anglais, aux États-Unis et en France.

séquence de déplacements du groupe de journalistes platement récitée par Narcisse-Eutrope Dionne¹⁰² :

Partis de Québec le 8 août, par le Grand-Tronc, les journalistes se rendaient dès le lendemain midi à Portland, Maine, ils ont rencontré quelques journalistes d'Ontario, soit à l'île Cushing, soit à Orchard Beach. Et tous étaient à Saint-Jean, N. B. le dimanche 12 août, où je les rencontrai à six heures du matin. N'ayant pu faire le voyage de Portland, il avait été convenu entre eux et moi, que je les rejoindrais à cet endroit, pour faire le reste de l'excursion¹⁰³.

Ces articles témoignent d'une nouvelle pratique qui se répand. Dans un contexte où la démographie ne permet pas la même diffusion que celle des journaux américains ou français, le manque de ressource financière empêche les journaux d'envoyer autant qu'ils le veulent des reporters courir la planète.

Dès les années 1870, les journaux encouragent ainsi les journalistes à écrire pour eux lorsqu'ils sont, pour d'autres raisons, à l'extérieur du pays. Les entreprises médiatiques vont multiplier les stratégies pour réussir à trouver des journalistes qui sont à l'étranger. C'est le cas de Louis-H. Fréchette dans les années 1870. Au moment de l'incendie de Chicago en 1871, Fréchette travaille comme journaliste dans la ville de l'Illinois. *L'Opinion publique* profite alors de la situation pour commander à Fréchette une série d'articles sur la ville et sur les effets du désastre¹⁰⁴. Jean-François Chassay fait remarquer que la série de Louis-H. Fréchette dans *L'Opinion publique* « [...] n'avait rien de factuel...¹⁰⁵ ». Fréchette n'invente rien de ce qui se passe à Chicago, mais le texte ne ressemble pas à un reportage. Le journaliste privilégie une description en surplomb. Il fait l'histoire de la ville. Hormis la mention de l'effet des flammes sur l'architecture urbaine, Fréchette ne s'appuie ni sur l'actualité de l'évènement ni sur son propre témoignage

¹⁰² Déjà, en 1882, Narcisse-Eutrope Dionne, alors rédacteur en chef du *Courrier du Canada* lance avec d'autres journalistes la première tentative de regroupements de journalistes professionnels : la Presse associée de la province de Québec. Florence Le Cam raconte que cette idée d'association était inspirée des rencontres faites au cours des excursions au Nord-Ouest : « Le docteur Dionne milite pour cette association à l'image de celles créées aux États-Unis, mais aussi au Canada et particulièrement en Ontario. » Voir Florence Le Cam, *Le journalisme imaginé. Histoire d'un projet professionnel au Québec*, Montréal, Leméac, 2009, p. 27-28.

¹⁰³ Narcisse-Eutrope Dionne, « Excursion de la presse au Nouveau-Brunswick », *Le Courrier du Canada*, 17 août 1888, p. 2.

¹⁰⁴ Louis-H. Fréchette, « Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 501-502 ; 26 octobre 1871, p. 514-515 ; 9 novembre, p. 537-538 ; 16 novembre p. 550-551 ; 23 novembre 1871, p. 562.

¹⁰⁵ Jean-François Chassay, « Notre première revue : *L'Opinion publique* (1870-1883) », *Voix et Images*, vol. IX, n°2, 1984, p. 137.

oculaire. Quelques années plus tard, les « Lettres américaines » coécrites par l'abbé Casgrain et Joseph Marmette témoignent déjà d'un changement.

Devant la facilité de voyager, l'écriture s'infléchit. Le lieu n'est plus à réciter. Le déplacement en lui-même ne justifie plus une présentation historique et superficielle d'un lieu désormais accessible et mieux documenté. Devant la banalisation du voyage, l'expérience du déplacement prend une dimension plus subjective. Les « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer¹⁰⁶ » d'Arthur Buies sont exemplaires de cette plongée intérieure. À l'inverse des excursions journalistiques qui se mécanisent, certains journalistes privilégient donc une autre approche de l'écriture du voyage, désormais portée par une subjectivité littéraire. C'est ce que Buies écrit dans une lettre à Alfred Garneau sur son voyage en Californie : « "Je suis à la veille de faire un voyage inouï. [...] je ferai sur ce voyage un livre unique."¹⁰⁷ »

Pendant la période, ce sont les « Lettres de Berlin » d'Edmond de Nevers qui annoncent le plus clairement les grands reportages à venir. Edmond de Nevers est sans doute le premier grand reporter à l'étranger dans la presse francophone canadienne. Les textes du journaliste permettent de mesurer l'évolution d'une écriture où la restitution des événements gagne en relief. De 1888 à 1890, le jeune journaliste installé en Allemagne livre en effet avec précision ses observations de la vie berlinoise pour *La Presse*¹⁰⁸. La qualité ethnographique de son écriture s'allie au rythme du quotidien pour offrir un portrait détaillé et révélateur de la société allemande.

De Nevers s'installe en Allemagne et intègre des réseaux et des institutions allemandes. Il participe activement à la vie étudiante et il en fournit une image inédite. On le trouve par exemple observant les duels des membres des corporations estudiantines à Berlin :

Les coups se succèdent avec encore plus de violence, entremêlés de haltes, de repos, jusqu'à ce que l'un des combattants ait reçu une blessure qui le mette dans l'impuissance de continuer le combat. Ces blessures à la figure sont quelquefois

¹⁰⁶ Arthur Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde » [édition critique par Francis Parmentier], 1986, p. 85-225. La série d'articles de Buies paraît d'abord dans *L'Opinion publique*, vol. V, 30 juillet-22 octobre 1874 et dans *Le National*, vol. 3, 18 juillet — 8 octobre 1874.

¹⁰⁷ Francis Parmentier, « Introduction » dans Arthur Buies, *Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 9.

¹⁰⁸ Edmond de Nevers, *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe* [texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], Québec, Éditions Nota Bene, 2002 [1888-1890].

hideuses. Je n'oublierai jamais un pauvre petit « renard » d'environ dix-huit ans, tout fraîchement sorti du collège, qui, à son premier duel, eut une joue absolument fendue du coin de la bouche jusqu'à la tempe, une ouverture béante à travers laquelle on voyait dans la bouche la gencive écorchée et une dent à peu près déracinée¹⁰⁹.

C'est cette proximité entre le journaliste et la scène qui détonne le plus avec le reste du corpus dans les « Lettres de Berlin ». Les voyageurs ont tendance à regarder le monde à distance, souvent en convoquant des données historiques, alors qu'Edmond de Nevers propose une série qui annonce le journalisme d'immersion. Sa pratique permet de situer l'écriture plus près du réel, à une autre échelle. Les lettres d'Edmond de Nevers à Berlin contrastent particulièrement avec le ton épique des premières correspondances des voyageurs, comme celles de Faucher de Saint-Maurice. Le journaliste n'écrit pas sur le coup d'une remémoration. Il met l'accent sur l'observation d'un microcosme berlinois en mouvement, qui constitue, plus que sa propre voix ou que son propre discours, le véritable sujet de ses textes.

Des femmes voyagent

Les femmes journalistes n'apparaissent que très peu avant les années 1890 dans les journaux, mais elles ne sont pas totalement absentes du corpus de voyages médiatiques. Derrière des écrivains se trouvent en effet certains noms féminins dont on peut supposer, comme le suggère les auteurs du livre *Le récit de voyage aux frontières au littéraire*, qu'elles ont contribué aux contenus des récits de leur homologue masculin, qu'il s'agisse de leur mari ou d'un autre type de figure tutélaire :

Qui peut, en effet se douter qu'à l'ombre de la plupart des voyages effectués par Adolphe-Basile Routhier, se tient en retrait – retrait de l'écriture du moins – une femme, Marie Clorinde, qui accompagne son mari dans bon nombre de ses aventures ? Quelles impressions, signées Routhier, sont en fait celles que sa femme a exprimées¹¹⁰ ?

Il est également possible de trouver des récits de voyage écrits par des femmes du côté des congrégations religieuses. En 1870, les deux périodiques des Associations de la Propagation de la Foi de Montréal et de Québec existent encore, et ils participent à la

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 170-171.

¹¹⁰ P. Rajotte (dir.), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, p. 182.

constitution d'un imaginaire du voyage¹¹¹, comme le rappelle John Hare : « Ces revues distribuées partout dans la province soutenaient l'intérêt dans les voyages au loin, dans un genre de vie tellement plus merveilleux que la vie de tous les jours¹¹². » On peut notamment lire le « Journal de voyage des sœurs du Bon Pasteur de Montréal, allant à Quito¹¹³ », le « Journal des sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal, allant fonder un hôpital à Madawaska¹¹⁴ » de sœur d'Avignon ou le « Voyage à l'Orégon¹¹⁵ » de sœur Pierre Claver, tous publiés dans le *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*. La lettre de la sœur Rose de Marie (née Tessier) sur sa mission au fort Vancouver¹¹⁶ paraît même dans la *Revue canadienne*. Il faudra cependant attendre les décennies suivantes pour rencontrer les premières femmes journalistes laïques.

Le motif des voyages des religieuses s'apparente *a priori* à celui de leurs collègues masculins, qu'ils soient missionnaires ou pèlerins. Les voyageuses parlent du devoir patriotique et pieux qui leur incombe. Pour les femmes, il faut toutefois supposer que les missions incarnent également un des rares contextes pour se déplacer, pour voyager, pour accéder à d'autres réalités. Pour cette raison, bien que les récits des missions écrits par des hommes ne soient pas inclus dans le corpus, ces textes des femmes missionnaires parus dans des périodiques le sont. Ils témoignent en effet d'enjeux distincts qui annoncent les contraintes d'écriture des reportages des premières femmes journalistes. Parmi ces traits, il faut noter d'ailleurs une différence majeure entre l'énonciation dans ces récits et celle qui caractérise les textes des missionnaires et des écrivains journalistes de la période.

¹¹¹ Dans sa thèse de doctorat, Dominique Marquis parle de la méconnaissance de la presse religieuse, dont les écrits missionnaires font partie. En dehors du contenu idéologique de la presse ultramontaine et des personnages les plus connus de la période, elle rappelle que l'Église a fait un usage varié de la presse. Voir Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église. L'Action catholique, 1910-1940*, Ottawa, Leméac, 2004, p. 11.

¹¹² John Hare, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, Société historique du Québec, 1964, p. 26-27.

¹¹³ Sœurs du Bon Pasteur, « Journal de voyage des sœurs du Bon Pasteur de Montréal, allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, août 1872, p. 10-32 ; octobre 1872, p. 3-14.

¹¹⁴ Sœur Davignon, « Journal des sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal, allant fonder un hôpital à Madawaska », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, mars 1875, p. 47-64.

¹¹⁵ Sœur Pierre Claver, « Voyage à l'Orégon », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, janvier 1875, p. 14-21.

¹¹⁶ Sœur Rose de Marie, « Journal d'une religieuse missionnaire au fort Vancouver », *Revue canadienne*, vol. XIV, novembre-décembre 1877, p. 844-850 et 899-906.

LE VOYAGEUR ET LE LECTEUR

Quelques notes de voyage prises sur le genou, soit en wagon, soit en bateau à vapeur, soit dans les salons d'hôtel, des scènes de mœurs américaines, frappantes ou caractéristiques, des croquis de paysages, des tableaux de vie intime esquissés à grands traits, voilà ce que vous nous avez demandé en nous serrant la main au moment du départ.

Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette,
« Lettres américaines »¹¹⁷.

Alors que Joseph-Charles Taché expliquait vouloir éviter de parler de lui en écrivant *Forestiers et Voyageurs* – « [...] aussi tâcherai-je de mettre le moins possible de ce qui m'est propre dans ces histoires que je transcris¹¹⁸ » –, c'est une volonté inverse qui oriente l'écriture des voyageurs des décennies 1870-1890. Comme le voyage s'avère de plus en plus accessible, l'écrivain journaliste se distingue par son point de vue. Pierre Rajotte écrit que la focalisation dans les récits est marquée par un passage « du voyage au voyageur¹¹⁹ » en parlant d'une écriture de l'intime chez certains écrivains. Le genre est en effet nourri d'introspection, il s'inscrit dans un horizon autobiographique et il subordonne à plusieurs égards le lieu du voyage aux souvenirs et aux références de ses voyageurs¹²⁰. Il ne s'agit toutefois pas seulement de rendre avec sensibilité le paysage. C'est aussi l'occasion pour les auteurs de manifester leur place dans un circuit de gens lettrés. Le déploiement de l'intériorité du voyageur s'accompagne ainsi d'une tentative de légitimation au sein d'un réseau journalistique qui s'étend entre la France, les États-Unis et le Canada. L'inscription du récit de voyage dans le journal contribue ainsi à une représentation sociale du sujet écrivain, à cause du rapport triangulaire qui s'impose entre l'écrivain journaliste, son lecteur et les groupes sociaux qu'il met en scène.

À l'époque, les lettrés au Canada représentent une élite assez peu nombreuse d'individus scolarisés. Leur lectorat se resserre autour d'un milieu masculin, des gens de professions libérales, des fonctionnaires et des commerçants. Ce sont eux qui lisent les

¹¹⁷ H.-R. Casgrain et J. Marmette, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 9 février 1882, p. 62 et 13 avril 1882, p. 169.

¹¹⁸ J.-C. Taché, *Forestiers et voyageurs*,... *op. cit.*, p. 15.

¹¹⁹ Pierre Rajotte, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe*, vol. III, n° 1, 2000, p. 19.

¹²⁰ *Ibid.*

journaux. En ce sens, les traits relevés par Rajotte s'organisent aussi en fonction d'un rapport à un type de lecteur auquel le voyageur s'adresse comme à un égal. Le glissement qu'évoque Rajotte se poursuit donc non seulement « du voyage au voyageur », mais aussi du voyageur au lecteur. L'écriture du récit journalistique se nourrit d'une voix qui s'inscrit dans une logique conversationnelle où auteur et lecteur entretiennent une complicité de classe. La relation entre le journaliste et son lecteur repose sur cet échange.

Or, en parcourant le monde, l'écrivain se voit aussi forcé de sortir de ces cercles restreints et de côtoyer d'autres réalités que les siennes. Si le dialogue sur lequel repose le récit exclut donc d'entrée de jeu toute une partie de la population, le récit appelle néanmoins une représentation de l'autre. Le plus souvent, l'écrivain journaliste consigne des observations sur les groupes et les sociétés dont il fait la rencontre à partir de stéréotypes. Le regard est superficiel. Les populations du Mexique, du Soudan ou du Maroc apparaissent sous des traits simplifiés et grossis. Au Canada, les femmes sont réduites à des types : mère, prostituée, bas-bleu... Sur le territoire canadien-français, les autochtones sont également caractérisés de façon grossière et servent surtout à faire valoir les efforts d'assimilation religieuse. Il est donc malaisé de parler d'observations et de restitutions réalistes du peuple canadien-français. Les classes populaires, les travailleurs agricoles, les travailleurs manuels et les femmes souffrent d'une idéalisation dans des portraits de famille abstraits au sein desquels les individus sont remplacés par des figures archétypales : le paysan, le bûcheron, la mère, la vierge.... Tirillés entre la nécessité de corriger et d'arranger les traits des groupes sociaux représentés et le projet de célébrer une culture nationale française en Amérique du Nord, les textes s'appuient sur un réel difficile à reconnaître.

(Re) présentation de soi

Tout au long de son récit, le voyageur a partagé son érudition. Il a été au théâtre. Il a montré qu'il avait lu les journaux et qu'il connaissait la littérature française. À un certain point, il a peut-être même, comme Faucher de Saint-Maurice, fait entendre un peu de littérature canadienne à l'étranger, question de mieux situer le cercle dont il fait partie : « [...] je relisais aux officiers français qui s'éloignaient du Mexique avec moi les plus beaux vers de MM. Crémazie et Fréchette, ils s'étonnaient tous que ces poètes ne fussent

pas encore connus en France [...] ¹²¹. » Dans certains cas, il s'est hasardé sur le terrain de l'analyse littéraire, comme Adolphe-Basile Routhier avec sa longue étude sur la littérature espagnole dans « À travers l'Espagne ¹²² ». Or, maintenant, il feuillette son carnet d'adresses, il sort une liste de noms de personnalités à qui il doit rendre visite. Il n'est pas n'importe qui. Il montre qu'il voyage à travers un circuit mondain. À Paris, Honoré Beaugrand s'empresse d'annoncer que ses relations journalistiques lui donnent accès au banquet de l'Union franco-américaine :

J'ai eu le plaisir, en débarquant au Havre de trouver une dépêche de M. Léon Meunier, ancien rédacteur en chef du Courrier des États-Unis de New York, qui habite maintenant Paris, m'invitant à assister au banquet annuel donné par l'Union franco-américaine pour célébrer l'anniversaire de l'inauguration de la statue de la Liberté à New York. [...] L'amiral Jaurès, sénateur, présidait, ayant à sa droite M. Gobi, ministre des Affaires étrangères et à sa gauche, M. Poubelle, préfet de la Seine. En face du président avaient pris place M. MacLane, ministre des États-Unis, ayant pour voisins M. Darlot, président du conseil municipal, et M. Georges Berger, directeur de l'exploitation de l'Exposition universelle de 1889 ¹²³.

Les plans de table et les listes de noms de ce type sont nombreux dans les récits. Faucher de Saint-Maurice propose le même genre de paragraphes pour rappeler ses amis canadiens restés au pays ou pour décrire son entourage. Les voyages militaires appellent tout particulièrement les dédicaces et autres formes d'hommage. Dans la mise en recueil de ses lettres de voyage du Soudan, Gaston P. Labat commence son livre par l'autographe du Général Gordon envoyé dans une lettre partiellement citée et par la présentation du Général Wolseley et du Colonel Kennedy ¹²⁴.

Dans les expéditions organisées par la presse ou par les compagnies de chemin de fer, les listes de « messieurs » atteignent leur paroxysme, occupant parfois près de la moitié des articles. Le récit « En canot » d'Adolphe-Basile Routhier avec le curé de Kamouraska et deux Français, Claudio Jannet et le comte de Foucault, se déroule aussi presque entièrement sous le signe des mondanités. Routhier dédie pourtant le texte à son ami français, le comte de Foucault, comme une pastorale adressée en cadeau : « Vivant au sein d'un peuple heureux et tranquille, aux bords de ce grand fleuve dont vous avez admiré les

¹²¹ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, vol. I...op. cit.*, p. 51

¹²² Adolphe-Basile Routhier, « L'ancienne littérature espagnole. Chapitre XXVI », dans *À travers l'Espagne... op. cit.*, p. 183-197.

¹²³ Honoré Beaugrand, *Lettres de voyage : France, Italie, Sicile, Malte, Tunisie, Algérie, Espagne*, Montréal, Presses de la Patrie, 1889, p. 19.

¹²⁴ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan...*, *op. cit.*, p. 8-9.

incomparables paysages, je puis laisser courir ma plume dans la description des tableaux champêtres et des joies pastorales¹²⁵. » Afin de situer leur itinéraire ou leur écriture dans un circuit bien en vue, les écrivains journalistes ont ainsi cette tendance à chercher les rencontres, à énumérer les cadeaux et les hôtes au fil d'un récit qui doit légitimer leur statut d'écrivain et de journaliste.

Dans *Six mois dans les rocheuses*, Honoré Beaugrand cède à Louis Fréchette le soin de vanter ses mérites dans sa préface :

M. Beaugrand, qui a fondé cinq ou six journaux, qui a publié plusieurs ouvrages, qui a fait sa fortune, qui a été deux fois maire de la plus grande ville du pays, qui est officier de la Légion d'honneur, décoré sur toutes les coutures, et qui compte à peine quarante ans.... a trouvé le moyen, par temps perdu, de faire la campagne du Mexique avec l'armée française, de visiter plusieurs fois l'Europe et l'Afrique, et d'aller jusque dans les pays neufs du Far West relever les vestiges des Canadiens qui l'y ont précédé, et recueillir les légendes qu'ils y ont écrites¹²⁶.

Fréchette ne vante pas le caractère somptueux et précis des descriptions de Beaugrand à travers l'Amérique. Il souligne plutôt les mérites d'une écriture « à toute vapeur » qui sait rendre la cadence du trajet : « je ne puis m'empêcher de lui savoir gré de nous avoir fait grâce de descriptions à perte d'haleine, de phrases ronflantes et balancées comme des battants de cloche ou des pendules d'horloge, et surtout de ses rêveries romanesques au bord des torrents¹²⁷. » Si l'écrivain journaliste ne fait pas de « rêveries romanesques », il n'est pas non plus présenté comme un observateur rigoureux ; il recueille plutôt « les légendes » que les Canadiens ont écrites, simplement en faisant l'expérience du voyage.

Pour Faucher de Saint-Maurice, « l'expérience » permet de « burin[er] sur toutes choses [...] du souvenir et de l'imprévu¹²⁸. » Souvenir et imprévu, voilà les deux termes de l'équation dictant les détours et les digressions du récit *De Québec à Mexico*. Le récit suit les étapes d'une expédition militaire, mais l'arrière-plan des péripéties révèle moins d'informations sur la situation de l'armée française au Mexique qu'elle ne plonge le lecteur par bribes dans les pensées et les souvenirs de Faucher de Saint-Maurice. La pratique du récit de voyage dans les journaux recoupe une écriture autobiographique où le voyageur substitue aux événements ses introspections : projets, désillusions, ambitions. Au-delà des

¹²⁵ Adolphe-Basile Routhier, *En canot*, Québec, O. Fréchette Éditeur, 1881, p. 6.

¹²⁶ Louis Fréchette, « Préface », dans *Six mois dans les rocheuses...op. cit.*, p. 11.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 14.

¹²⁸ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico. vol. I... op. cit.*, p. 123.

listes de noms et des mondanités, le corpus de 1870 à 1890 trahit la solitude de l'écrivain journaliste canadien devant le mouvement général d'accélération qui marque la période. Le déplacement est l'occasion d'un récit subjectif, tapissé de souvenirs, d'émotions, de sensations qui donnent une image de l'écrivain journaliste comme d'un être isolé. Le récit de voyage aurait dû transformer notre journaliste en héros, mais l'écriture se bute, au contraire, à une réticence, comme si le voyageur privilégiait sa propre nostalgie au détriment d'une entrée dans le réel.

La solitude d'Arthur Buies

Dans ses « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », Arthur Buies fait du voyage en train une longue plongée intérieure solitaire. Le wagon est décrit comme une prison, prison de fer, prison flottante, prison roulante : « [...] le voyageur n'a qu'un désir, mais un désir brûlant, impatient, sourd à toutes les sollicitations contraires, de sortir au plus vite de sa prison roulante [...] ¹²⁹. » Le journaliste n'écarte d'ailleurs aucune répétition pour dire les « longs jours et les longues interminables soirées ¹³⁰ » qu'il passe seul, incapable de dormir sur la plateforme des cars. Dans un registre hyperbolique teinté d'ironie, Buies force le trait, jouant sur les limites ridicules de l'inconfort corporel : « Il n'y a pas de remède ni d'issue possible, il faut continuer sa route. [...] la tête en feu, l'estomac en colère ; on sent mugir en soi une irritation qui s'augmente encore de son impuissance [...] ¹³¹. » Au lieu de rapprocher l'écrivain du monde, le chemin de fer inconmode et épuise le voyageur. Buies montre la cadence effrénée du voyage :

Vous entrez, sept ou huit nègres sont déjà au pas de gymnastique pour vous offrir un siège [...]. Quand il ne reste plus que cinq minutes pour le départ du train, on vous apporte la viande ; vous engouffrez la tarte avec le poivre, la côtelette et le maïs, le saucisson avec les confitures ; il se forme au dedans de vous une boule de ciment sur laquelle vous précipitez une tasse de café qui la met en fermentation. [...] la grosse cloche retentit de nouveau, et, à la course, vous rentrez dans la prison flottante ¹³².

Le menu n'a rien d'alléchant : « semelles d'émigrants qui se déguisent en vain sous le nom de biftecks » et « éclats de bombes sous le nom de gâteaux ¹³³ ». La comparaison avec les

¹²⁹A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II... op. cit.* p. 139.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 98.

¹³¹ *Ibid.*, p. 121.

¹³² *Ibid.*, p. 119.

¹³³ *Ibid.*, p. 119.

semelles d'émigrants et les éclats de bombe rappelle ce que le train évoque comme marchandises et comme contexte pour Buies.

Étouffant et harassant, le trajet possède néanmoins des propriétés cathartiques. La mécanique répétitive du train se manifeste dans des montées anaphoriques :

passez devant moi, déserts implacables qui, pendant de si longs jours et de si longues nuits surtout, m'avez accablé de votre infini muet ; passez, plaines arides que la pensée elle-même ne parvient pas à peupler et où le regard, fatigué de chercher une vie toujours absente, retombe appesanti sans pouvoir cependant trouver le sommeil ; déroulez-vous de nouveau, horizons sans cesse fuyants [...] ¹³⁴.

Le paysage achève en fait de plonger l'écrivain en lui-même. Buies, avocat sans faille du progrès, se livre au charbon et à la vapeur pour atteindre un voyage, une aventure qui semble lui être refusée et cela, paradoxalement, par la force même de la machine qui l'emporte. L'aventure qu'appelle Buies appartient en fait au passé. Devant ces désillusions, le journaliste semble se résoudre à soumettre son corps à l'expérience de son époque, aux tressaillements des transports et des communications, mais le chroniqueur n'établit pas un rapport d'observation avec ce qui l'entoure au fil du voyage. Il lie plutôt la fatigue du corps et le défilement trop rapide du panorama dans le train.

L'intensité de Buies ne se dérobe pas à certains effets comiques, mais son malaise demeure réel. Dans les transports, le voyageur sombre à l'intérieur de lui-même : « j'ai compté chaque battement de mon cœur, et cela a duré toute une semaine [...] ¹³⁵ ». La solitude du voyageur n'est pas celle d'un individu en retrait, reclus dans le silence. L'écrivain journaliste vit cet isolement sur la route, au cœur d'un monde en pleine transformation technique. L'écrivain journaliste canadien aura beau allonger à l'infini la liste de ses connaissances mondaines, il peine à trouver sa place. Il semble qu'il cherche dans le contexte de ses voyages un interlocuteur familier, un homme lui ressemblant, alors que l'étendue au-dehors rappelle invariablement le silence. Dans son voyage en Californie, Buies se désole du manque d'intérêt des individus qu'il côtoie, et particulièrement de cette femme qu'il désigne comme un bas-bleu : « le bas-bleu lecteur, c'est le hanneton, c'est le vésicatoire, c'est la mouche à miel de l'homme de lettres ¹³⁶. »

¹³⁴ *Ibid.*, p. 91.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 91.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 128.

Le pluriel des voyageuses

Il existe une exception notoire en ce qui concerne l'énonciation dans le corpus. Il s'agit des récits des religieuses. Dans ces textes, le « nous » supplante le « je », et la narration n'autorise presque pas la singularité. Anne-Marie Carle note que la prédilection pour la première personne du pluriel chez les voyageuses s'inscrit *a priori* dans une représentation humble du sujet écrivain, qui reste discret au profit de la collectivité¹³⁷. Le récit repose sur l'ensemble des membres du voyage. Les sœurs ne cessent d'ailleurs de réitérer leur nature conventionnelle devant le caractère extraordinaire du voyage. En comparant les voyageuses aux voyageurs, impossible de ne pas remarquer cette dissolution collective chez les femmes, qui ne devaient pourtant pas manquer d'audace et de débrouillardise en s'embarquant dans ces expéditions. Le contraste entre les deux formes d'énonciation, féminine et masculine, n'est pas à négliger dans l'évolution des poétiques du reportage. Cette posture est liée aux représentations péjoratives des femmes, comme celle du texte de Buies, qui fournit en l'occurrence un exemple éloquent.

Tout en élargissant les limites de leur champ d'exploration, l'écriture des premières femmes journalistes témoignera d'ailleurs d'une dynamique énonciatrice similaire à celle des religieuses, portée par le même souci de ne pas couper l'image de la journaliste de celle d'une femme acceptable. En ce sens, l'écriture des précurseuses dans les décennies suivantes n'est pas étrangère à la voix uniformisée des femmes missionnaires ainsi aplanie sous un même pronom personnel¹³⁸. L'histoire des femmes journalistes s'écrit le plus souvent sous couvert d'humilité ou sous l'apparence des conventions, mais elle commence surtout avec cette sortie du lieu intérieur, cette écriture en dehors des murs. Leur présence sur le terrain constitue en effet une des prémisses fondamentales du reportage et l'une des transgressions les plus considérables pour les femmes. Dans les décennies suivantes, les premières femmes reporters travaillent précisément à partir des contraintes qu'on associe

¹³⁷ Anne-Marie Carle, *Écrire hors de la maison du père : Les voyageuses canadiennes-françaises (1859-1940)*, Mémoire de Maîtrise, Départements des Lettres et communications, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1999, p. 32.

¹³⁸ Line Gosselin a souligné l'écart numérique entre les femmes francophones et anglophones dans le milieu journalistique, ces dernières étant plus nombreuses et arrivées plus tôt à la profession, ce qui correspond à un décalage remarqué aussi dans d'autres secteurs de la société. Les universités anglophones au Canada ont notamment ouvert leurs portes plus tôt aux femmes que les universités francophones. Voir Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, RCHTQ, coll. « Études et documents », 1995, p. 33.

à la prise de parole des missionnaires. L'écriture des femmes ne pourra en effet s'appuyer sur la même complicité, sur le même échange que celui qui existe entre le voyageur et son lecteur, figures homologues dans les récits.

« Au lecteur, mon ami »

D'entrée de jeu, Buies parle de son lecteur. Il s'adresse à lui avec sa verve et son ironie : « Vous voulez que sur toutes les plaies vives je passe lentement le couteau et que je détache une à une chaque fibre saignante pour la montrer à des regards surpris ¹³⁹! » Le lecteur est de ceux à qui Buies livre ce « large épanchement ¹⁴⁰ » durant lequel, symptomatiquement, il n'a pu faire la moindre rencontre sympathique. Les passagers des trains, les passants dans les villes, le paysage « muet », tout l'ailleurs est fait pour renvoyer l'écrivain vers sa solitude, mais aussi vers un échange avec ce lecteur et ce pays qui doivent le comprendre. Le « Vous » des lecteurs du début de la série s'enclasse d'ailleurs dans l'image de la patrie à la toute fin de la série, lorsque significativement Buies ne s'adresse plus au lectorat, mais tutoie directement la ville de Québec : « Ô mon pauvre vieux Québec ! je te retrouve donc, toi que je croyais pouvoir fuir [...] ¹⁴¹. » Les adresses au lecteur et au pays qui se confondent, les invocations lyriques et les interjections font la marque de Buies mais elles renvoient aussi à un modèle d'éloquence qui cède peu à peu sa place dans les journaux au profit d'un autre régime d'écriture. Dans toute la série de Buies, le texte fait entendre une voix, un discours. Les points d'exclamation, d'interrogation et de suspension, les répétitions de termes et les apostrophes ironiques articulent une prise de parole poussée par un effort rhétorique. Avant l'arrivée de la presse d'information, les journaux sont des porte-voix. Alors que s'opère progressivement un changement qui tend à démocratiser l'appareil médiatique, le texte de Buies fait voir et entendre les effets de ces changements sur l'écrivain journaliste.

Le voyageur s'adresse en fait à un interlocuteur dans le journal qui est une sorte de double de lui-même, un collègue, un ami, un adversaire à la limite, mais quelqu'un qui mène comme lui une démarche apologétique à l'égard du pays. En 1870, les journaux et la littérature se destinent encore à une minorité de la population dont le profil n'a pas encore

¹³⁹ A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II... op. cit.*, p. 86.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 92.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 224.

beaucoup varié. Ces lecteurs se ressemblent entre eux, comme l'écrit Jean de Bonville : « ils participent à l'activité économique ; ils échangent des biens et des services ; ils possèdent les ressources nécessaires au paiement du cens électoral ; ils savent lire et écrire¹⁴². » Dans sa préface de l'édition de ses chroniques de 1884, Buies confirme l'importance de son destinataire : « c'était pour moi l'ami unique, le confident de toutes les heures, à qui je me livrais tout entier, et dont mes accès d'expansion touchaient toujours des fibres en relation avec celles de ma propre pensée¹⁴³. » Buies offre l'image d'un lecteur idéal, un égal, un complice.

La figure du lecteur n'est pas non plus exempte d'ambiguïté dans le corpus. Chez Faucher de Saint-Maurice, cette crainte transparaît plus clairement : « je me mis à réfléchir au sort qui attendait ces modestes notes, intéressantes seulement pour celui qui les avait recueillies¹⁴⁴. » Le militaire fait même parler son lecteur :

Vous l'avouerais-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs : « Bah ! Je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page que le moi, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevets de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner¹⁴⁵. »

La part subjective et intime des récits suppose un écart esthétique qui n'a pas de précédents comme l'écrit Rajotte. Aussi, les voyageurs justifient abondamment la publication de leurs récits dans le paratexte. Pour la publication des « Lettres de voyage » d'Europe et d'Afrique du Nord, Beaugrand explique qu'il s'agit de répondre à une requête répétée des lecteurs : « Plusieurs abonnés de *La Patrie* m'ont demandé la chose, et un grand nombre ont même souscrit d'avance à la publication ; et cela, spontanément, sur la simple lecture d'un paragraphe annonçant mon intention de réunir mes correspondances en volume¹⁴⁶. » Dans la préface du *Pèlerinage au pays d'Évangéline*, Henri-Raymond Casgrain cite longuement une lettre du bibliothécaire du Parlement d'Ottawa, Alfred Duclos-Decelles :

Mon cher ami, — « J'apprends, m'écrivez-vous, que vous êtes de retour d'un voyage dans les provinces maritimes, et que vous étiez à Grand-Pré juste au jour anniversaire de l'expulsion des pauvres Acadiens. Que n'étais-je auprès de vous

¹⁴² J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914... op. cit.*, p. 344.

¹⁴³ A. Buies, *Chronique I... op. cit.*, p. 484.

¹⁴⁴ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico. vol. I, op. cit.*, p. 193.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ H. Beaugrand, *Lettres de voyage..., op. cit.*, p. 5-6.

pour partager les émotions que vous avez dû ressentir en visitant le site du village, du cimetière et de l'église, d'où les infortunés Acadiens furent forcés, l'épée dans les reins, de prendre le chemin de l'exil ! Faites-moi donc du moins part de quelques-unes de vos impressions, de ce que vous avez vu, observé, de qui vous a le mieux redit le passé de l'Acadie¹⁴⁷. »

L'écriture du voyage est justifiée par une figure extérieure, celle d'un personnage bien placé, intéressé par la chose littéraire et sollicitant d'emblée les impressions plus personnelles de Casgrain. Les préfaces et autres pré-textes confirment à quel point l'image d'auteur, aussi personnelle et intime soit-elle, s'articule toujours dans une relation étroite avec la figure du lecteur. Le voyageur cherche chez son destinataire une telle réciprocité qu'il semble parfois s'adresser à un miroir. L'impression est sans doute attribuable au fait que la communauté de lettrés est restreinte et confinée à des gens d'un milieu extrêmement homogène, mais elle contribue aussi à donner une image désincarnée du voyageur et du lecteur. Tout se passe comme si l'écrivain journaliste maintenait en vie l'image d'un lecteur qui n'existe pas.

En effet, le lectorat change et n'apparaît plus comme une masse uniforme et cohérente. L'alphabétisation est croissante et une nouvelle culture se dessine au sein des classes populaires. Elle diffère de celle des lettrés, notamment par sa compromission avec les États-Unis, explique Gérard Bouchard¹⁴⁸. Avec l'émergence du journal d'information, le voyageur hésite à reconnaître dans cette masse populeuse un destinataire légitime. L'écrivain journaliste peine à discerner chez le nouveau lecteur un égal. Quand Buies rassemble en un même destinataire la patrie et le lecteur, même avec humour, il renvoie à une idéalisation du peuple. Pour Gérard Bouchard, le corpus de récits de voyage dans la deuxième moitié du XIX^e siècle correspond en fait à un premier courant ethnographique au fil duquel c'est « la culture savante qui se constituait elle-même¹⁴⁹ » à travers la fabrication abstraite du peuple, à travers la négation d'une culture populaire et à travers l'invention d'une culture lettrée. Dans ce réseau de relations, le voyage en contexte médiatique trahit un clivage important entre une élite et une population encore largement analphabète : entre une culture savante et une culture populaire naissante. Selon Bouchard,

¹⁴⁷ H.-R. Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline... op. cit.*, p. 5

¹⁴⁸ G. Bouchard « L'ethnographie au secours de la nation. Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) »... *op. cit.*, p. 18.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 36

l'appréhension du réel chez les voyageurs procède ainsi d'une « entreprise d'acculturation » où les Canadiens français n'ont jamais été plus « vertueux et exemplaires, plus catholiques et plus français. » On y découvre « un portrait échevelé, bien loin de la réalité [...] : sobriété, intégrité, pureté de mœurs, sens de l'honneur, vaillance, harmonie, vigueur physique, respect de l'autorité, parents modèles ("pontificat domestique"), etc¹⁵⁰. »

Dans les régions canadiennes, les « reconstitutions, écrit Bouchard, prennent ordinairement un caractère fortement idyllique¹⁵¹ », notamment à cause du manque de précision de la collecte des informations. La description de la nation ne respecte pas de frontières, ayant pour référent très large la culture française d'origine. Dans le corpus, le Canada francophone et catholique se dessine en effet à la fois à l'intérieur de la province et bien au-delà, en Louisiane, dans l'Ouest et chez les communautés francophones américaines. Dans leur lettre des États-Unis, Casgrain et de Marmette cherchent constamment à retrouver des Canadiens :

Comme ils ont conservé parfaitement le type français ! Ce sont toutes des figures que l'on croirait avoir déjà vues. Quelles charpentes solides, et qu'on dirait taillées dans des troncs de chêne, à côté de la plupart des Américains efflanqués aux épaules grêles et à figure malade et fatiguée par le souci des affaires¹⁵².

Casgrain et Marmette ne présentent pas de « vrais » individus Canadiens, mais des profils, perçus de loin et à contre-jour. Leur quête chez les francophones des États-Unis baigne dans l'illusion d'une origine retrouvée.

Les écrivains journalistes sont bavards quand il s'agit d'énumérer les gens importants qu'ils connaissent, mais ils s'étendent beaucoup moins quand il s'agit de préciser le nom de leurs interlocuteurs réels sur le terrain. Ils ne disent pas les méthodes qu'ils préconisent pour obtenir de l'information. Dans son pèlerinage en Acadie, Henri-Raymond Casgrain dit qu'il écoute les Acadiens parler. Il ne précise pas qui sont ces gens ni comment il les connaît. Il rapporte des anecdotes sans origine précise. Dans ses articles sur Chicago, Fréchette ne cite pas la moitié de ses sources non plus. Le voyageur fait ainsi un prélèvement bien ciblé dans le réel, partiel, ce qui donne cette allure tronquée à la représentation. Le peuple n'a pas de noms. Il n'a presque pas de corps. Les gens occupent simplement un statut, une fonction. Le procédé ne vise pas seulement à dépouiller les

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 25

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 27

¹⁵² H.-R. Casgrain et J. Marmette, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 9 février 1882, p. 62.

situations de leurs contingences afin d'atteindre l'essentiel et de donner une valeur pérenne au récit, il participe surtout d'une construction du peuple. La représentation ne doit jamais arrêter de correspondre à sa version exemplaire.

Or, le travail de terrain altère malgré tout l'écriture des auteurs du corpus. Il entraîne une attention nouvelle pour la tradition orale, pour les coutumes et pour les mœurs des habitants des régions canadiennes. Selon Bouchard, les lettrés conçoivent à l'époque la cueillette de ces données appartenant à la « culture du peuple » comme une manière d'enregistrer l'histoire¹⁵³ : « Les lettrés s'intéressaient aussi aux particularités dialectales, à l'onomastique, à la toponymie, aux recettes culinaires, aux dictons et formulettes, au blason populaire [...] et aux chansons [...]»¹⁵⁴. » On retrouve ces cueillettes dans des ouvrages comme celui d'Ernest Gagnon qui a colligé des chansons populaires canadiennes¹⁵⁵. Les récits de voyage dans les journaux contiennent également davantage de données folkloriques que d'observations et de témoignages précis. Plusieurs chansons sont reprises intégralement dans les récits militaires du corpus chez Faucher de Saint-Maurice et chez Gaston P. Labat. La consignation de ce matériau oral pose toutefois un dilemme aux écrivains journalistes. La parole populaire est donnée comme porteuse de vérité, mais elle trahit aussi les problèmes d'éducation de la population. Le voyageur hésite entre célébrer et corriger les gens qu'il observe. Au départ de son voyage, Gaston P. Labat se moque par exemple de certains compagnons de voyage : « C'est à bord de l'Ocean King, Washink King, comme l'appellent quelques-uns de nos gars peu familiarisés avec la prononciation de la langue de Shakespeare, que je vous écris¹⁵⁶. » Ce ne sont pas vraiment les voix et la parole d'autrui qui intéressent les journalistes encore à l'époque, mais ces traces du patrimoine conservées au sein de la population à travers les chansons, les noms de lieux, les dictons, etc.

En parallèle de la nation se profile également, une autre population, celle-là autochtone. Ernest Gagnon à la pointe bleue (Mashteuiatsh) décrit les rencontres qu'il fait

¹⁵³ G. Bouchard « L'ethnographie au secours de la nation. Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) »... *op. cit.*, p. 26

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 31

¹⁵⁵ Gagnon apparaît d'ailleurs comme un précurseur de l'ethnographie. Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada, recueillies et publiées avec annotations, etc. par Ernest Gagnon*, Québec, Robert Morgan, Éditeur, 1880.

¹⁵⁶ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan...*, *op. cit.*, p. 63

chez les Montagnais : « Oh ! Les beaux types de la race indienne que l'on voit ici ! Cette jolie jeune mère, qui fume en soignant son enfant, nous salue au passage. Elle n'a pas l'air aussi farouche que les autres : c'est sans doute une métisse¹⁵⁷. » Gagnon constate sans s'émouvoir les dommages des Français et des Canadiens sur le mode de vie des Montagnais :

Les Montagnais ont remplacé leurs cabanes en écorce de bouleau par des tentes de toile. Il paraît que ce changement est fatal aux constitutions de cette tribu nomade. La tente de toile est trop chaude lorsqu'on campe sur la neige, en hiver, et qu'on allume le poêle en tôle que possède maintenant chaque famille montagnaise. La neige fond ; l'atmosphère devient humide et la phtisie attaque le dormeur¹⁵⁸.

Souvent comme de la pâte à modeler, façonnée avec plus ou moins de succès par les efforts d'évangélisation et d'assimilation, l'image des autochtones ne va pas sans celle des missionnaires Jésuites et des Pères Oblats. La représentation est simpliste, formulée tantôt sous des termes mélioratifs dans le contexte des missions ; tantôt péjoratifs, si la description des Premières Nations sort du cadre religieux. Dans son excursion au nord-ouest avec les membres de la presse, Narcisse-Eutrope Dionne parle ainsi de la foule d'ouvriers sur le chemin de fer : « Il y a des Anglais, des Écossais, des Irlandais, des Norvégiens, des Suédois, et des Canadiens français, mais pas un seul Sauvage, car trop lâches ils sont¹⁵⁹ ! » Quelques lignes plus loin, il ajoute : « J'ai vu dans la Prairie plusieurs groupes de Sioux ; ils sont laids à faire peur au diable. On les dit remplis de vices, paresseux, voleurs, ivrognes, etc¹⁶⁰. » Dionne n'a jamais observé concrètement que les Sioux étaient paresseux, voleurs ou ivrognes. Le pronom « on » renvoie ici à un ensemble de stéréotypes que la presse contribue à créer, à figer et à diffuser. Dans l'ensemble, la représentation des populations des Premières Nations rejoint celle d'une altérité opaque, rattachée à quelque chose de bigarré et de chaotique qui jure sur l'image de la nation.

L'Étranger

À l'extérieur du territoire, d'autres groupes se retrouvent dans le relevé des écrivains journalistes. Ils sont aussi ramenés à des impressions qui donnent moins une

¹⁵⁷ E. Gagnon, « Au pays des ouananiches »... *op. cit.*, p. 556

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ N.-E. Dionne, « Expédition de la presse au Nord-Ouest », *Le Courrier du Canada*, 14 septembre 1882, p. 2.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 2.

information précise sur le contexte qu'elles ne signalent une présence étrangère. L'extrait du texte des sœurs du Bon Pasteur résume bien l'effet qui se dégage de la représentation de l'Autre : « [...] nous nous crûmes un instant près de la tour de Babel ; c'était une vraie confusion, tout le monde parlait ensemble, et avec une force à nous étourdir¹⁶¹. » Les sœurs qui se rendent à Quito reconnaissent la population du sud à travers des scènes de rues où tout est couleur de peau et texture de tissu :

les Nègres, en particulier les négresses sont sur la place toute la sainte journée faisant leur marché, portant leurs paniers sur la tête ; la plupart sont à moitié vêtues, d'autres ont des cotillons d'Indiennes, le plus souvent sans manches, ayant toujours, par exemple, la grande traîne d'une verge de long, ramassant toutes les saletés des rues [...] ¹⁶².

La description est faite d'éléments perceptibles, sensibles – bruits de la rue, odeurs de nourriture, couleurs, textures – qui se résorbent dans une sorte de capharnaüm sensoriel. L'altérité se résume à une description sommaire de traits physiques et vestimentaires. L'observation est affaire de perceptions, et n'accorde aux êtres aucune profondeur. Pierre Rajotte parle d'une « transposition picturale¹⁶³ », particulièrement quand il s'agit de la catégorie des « Orientaux ». La représentation de l'Autre s'inscrit dans le défilement du paysage. Elle n'a pas d'autre dimension que les connotations positives ou négatives du répertoire de stéréotypes au sein duquel les voyageurs pigent allègrement. Les étrangers surgissent ainsi dans un album de textures et de couleurs où le journaliste se révèle voyageur davantage qu'il ne saisit le réel.

Les écrivains journalistes témoignent sans gêne d'un racisme qui hiérarchise à leurs yeux les identités culturelles et sexuelles. Gaston P. Labat fait des remarques qui se veulent humoristiques en apercevant une femme algérienne vêtue de blanc :

À la vue de cette femme blanche à côté de ces femmes couleur mélasse, mon cœur a battu la campagne ! Lecteurs, et vous-lectrices, pardonnez-moi ma faiblesse pour le beau, mais quel est le voyageur égaré dans la nuit qui ne tressaille pas à la vue de la première étoile ¹⁶⁴?

En Afrique ou au Moyen-Orient, les voyageurs ne dépassent pas le feuilleté de référents littéraires puisés dans les récits de voyage français de Chateaubriand, de Théophile Gautier,

¹⁶¹ Sœurs du Bon Pasteur, « Journal de voyage des sœurs du Bon Pasteur de Montréal, allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, août 1872, p. 20.

¹⁶² *Ibid.*, p.16.

¹⁶³ P. Rajotte (dir.), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, p. 157.

¹⁶⁴ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan..., op. cit.*, p. 91.

de Pierre Loti ou de Lamartine. L'altérité mise en scène est moins soumise à la curiosité et à l'observation qu'elle n'est rapidement empaillée, pour retourner dans une sorte de musée d'archétypes. Au fond, les voyageurs ne connaissent de l'Amérique du Sud, du Soudan ou de la Palestine que ce que l'histoire sainte et la tradition occidentale leur ont transmis. Il n'y a presque pas de ponts à travers lesquels ils puissent franchir les fossés qui se dressent entre eux et l'autre. Confrontés à l'altérité, ils préconisent des stéréotypes qui affichent presque ouvertement leur redondance.

Or, les voyageurs ont parfois conscience de faire partie du spectacle. Ils remarquent qu'en observant le monde ils sont aussi observés. Gaston-P. Labat traduit ce sentiment d'étrangeté par une anecdote sur un enfant égyptien qui remarque le lorgnon qu'il porte lui-même pour mieux voir :

Apercevant cet appareil sur mon appendice nasal, il forma lui-même un lorgnon au moyen de son pouce et de son index fermé, et me regardant au travers il fut chercher quelques-uns de ses compagnons pour venir contempler la bête curieuse. Mon chef de service qui porte un monocle, lui, me tournait le dos. Un autre gamin égyptien le voyant avec son unique vitre fit un monocle de son pouce et de son index, tout comme l'autre avait fait un binocle, et riant et grimaçant, tous ces moutards s'amusèrent de nous, ne comprenant probablement pas comment il se faisait que deux hommes eussent sept yeux¹⁶⁵ !

Observé, Labat sous-entend que les étrangers, par leur jeune âge, mais surtout par leur culture, ne comprennent pas les avantages techniques d'une civilisation qui est la sienne. La conscience du voyageur observé se transformera cependant dans les décennies suivantes. Le reporter développe en effet une conscience plus grande de sa présence sur le terrain au fil du temps.

Edmond de Nevers à Berlin : les débuts d'un journalisme d'immersion

La situation est différente avec les Européens. La série de lettres d'Edmond de Nevers représente notamment un cas intéressant, parce que l'Allemagne n'est pas un lieu de prédilection pour les voyageurs canadiens, contrairement à la France. Le jeune voyageur qui préfère s'immerger au cœur de la réalité allemande avant de voyager en France sait qu'il entraîne le lecteur de la *Presse* dans une zone qui lui est beaucoup moins attachée :

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 155.

Je vous demande bien pardon, cher lecteur, je sais que je vais vous parler d'hommes et de choses qui vous sont fort peu sympathiques ; je sais que le nom de l'Allemagne ne peut réveiller dans tout cœur français que de tristes souvenirs ; je sais que prononcer le mot prussien, c'est rappeler la sanglante défaite de notre mère patrie en 1870-1871 ; c'est rappeler cette longue suite de vexations et d'injustices — quelque peu exagérées, il faut l'avouer, par le patriotisme des chroniqueurs parisiens [...] ¹⁶⁶.

Edmond de Nevers maîtrise assez bien l'allemand et vit pendant 14 mois à Berlin. Il voyagera deux ans sur le continent, mais au total il vivra plus de dix ans en Europe. À Berlin, il est sous-locataire dans une chambre du quartier Prenzlauer Berg au Schönhauser Allee 172a. L'indication est précise, et c'est pour dire qu'Edmond de Nevers habite vraiment à Berlin pendant ces années. Ses lettres présentent des analyses composites qui rassemblent des scènes politiques, des moments intimes et des remarques sur la vie culturelle. Le journaliste restitue avec précision ces scènes, ces échanges et ces situations, mais il prolonge ces incursions par des réflexions beaucoup plus larges sur les différences nationales, plus particulièrement sur le militarisme généralisé en Allemagne et sur l'antisémitisme qui innerve la société.

Les « lettres de Berlin » se concentrent sur certains milieux, plus spécifiquement la bourgeoisie, le milieu ouvrier et le milieu étudiant. Le correspondant de *La Presse* s'inscrit notamment comme auditeur libre à l'Université de Berlin. À travers ses contacts, il réussit à assister à plusieurs rencontres dans le milieu des « Burschenschaften », les corporations étudiantes. Hans-Jürgen Lüsebrink rappelle que l'accès à ce milieu est difficile, qu'il s'agit d'un groupe conservateur fermé. Dans sa neuvième lettre à *La Presse*, Edmond de Nevers raconte des séances des Corporations combattives « Germania » et « Borussia » auxquelles il assiste comme spectateur. Les membres doivent se battre en duel, et les marques des blessures incarnent des signes de distinction. Pour rendre la scène, Edmond de Nevers entremêle des considérations générales sur le déroulement des séances avec les observations qu'il enregistre sur le vif :

Les témoins, ayant revêtu brassards et plastrons, croisent les rapières :
« Binden die Klengen! » (Lieez le fer), commande l'un deux. [...] D'abord, rassurez-vous, aucune vie n'est en danger, jamais un de ces duels n'a eu de résultat fatal : la rapière a une poignée lourde, mais la lame est d'un fer très mince, très léger, très

¹⁶⁶ Edmond de Nevers, « Lettre de Berlin. Berlin, 31 mai 1888 » dans *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*, Québec, Éditions Nota Bene [texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], 2002, p. 61.

flexible, qui pourrait difficilement entamer la boîte osseuse du crâne, allez ! [...] « Liez le fer ! Allez ! » Deux minutes de cliquetis. « Halte ! » Un mince filet de sang coule sur les joues de X, il pâlit, le chirurgien examine la blessure¹⁶⁷.

Le journaliste montre le déroulement du rite et sa signification interne. Il expose aussi avec habileté la symbolique des combats au sein de la société en montrant notamment les blessés observés par les jeunes femmes, placées en retrait :

À toutes les fenêtres des maisons voisines donnant sur la taverne, on peut voir des têtes pâles de jeunes filles, l'air attristé, regardant passer les garçons chargés de bocks de bière ou occupés à vider dans la cour l'eau ensanglantée des cuvettes, prêtant l'oreille au cliquetis des rapières, s'apitoyant sur le sort des pauvres blessés¹⁶⁸.

Le reportage, comme art de la chose vue, est aussi un genre qui met de l'avant ce jeu d'observations entre les individus. Le travail de Nevers ressemble à du journalisme d'immersion, non pas qu'il se déguise ou qu'il se travestisse au profit d'une enquête journalistique, mais il devient véritablement un étudiant berlinois. Il enregistre les descriptions à travers sa présence, à travers un témoignage oculaire. Il offre ainsi au lecteur un accès privilégié à ces corporations dont il fait une représentation saisissante.

Hans-Jürgen Lüsebrink écrit que le tableau qu'il compose de lettre en lettre dévoile les forces qui concourent aux « nationalisations des masses¹⁶⁹ ». Nevers observe, toujours en contrepoint de son propre pays, la suite complexe d'éléments qui dessinent le visage de l'Allemagne, mais son observation ne se limite pas aux enjeux politiques ni aux corporations étudiantes. Il décrit la nourriture, l'intérieur des maisons, les moyens financiers des différentes couches de la population. Pour parler de ses voisins ouvriers, il relaie la manière dont les enfants lui racontent les chicanes de leurs parents à l'étage au-dessus de sa chambre¹⁷⁰. En se mettant en scène dans la ville, le journaliste capte des informations concrètes et les situe avec précision dans un lieu. Le séjour long lui permet une saisie variée et dense de contenu sur la population allemande. Il est d'ailleurs significatif qu'il revienne à une version plus classique de récit de voyage lorsqu'il quitte Berlin pour visiter d'autres capitales européennes, comme si de reprendre la route le ramenait vers une forme d'intériorité : « Je me livre à mille réflexions quasi philosophiques

¹⁶⁷ E. de Nevers, « Lettre de Berlin. Berlin, 27 décembre 1888 », dans *Lettres de Berlin...*, *op. cit.* p. 170.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 171

¹⁶⁹ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Introduction », dans *Ibid.*, p. 41.

¹⁷⁰ E. de Nevers, *Lettres de Berlin...*, *op. cit.*, p. 193

[...] depuis sept ou huit jours que je parcours pédestrement la campagne hongroise [...] ¹⁷¹. » Le paysage et les gens reprennent leurs distances, et la cadence du voyage abîme le voyageur dans des considérations romantiques. L'énonciation redevient un dialogue entre un « je » lyrique et un lecteur imaginaire, intelligent et cultivé, ayant lu comme les autres voyageurs Chateaubriand. La mise en récit du voyage retourne alors à la puissance d'absorption d'une singularité qui se dessine au fil des déplacements.

DE TOUTES CES LIEUES PARCOURUES

[...] je vous annonce une longue lettre, remplie de fautes et d'incorrections, car n'ayant pas le temps de revoir mes notes, je vous les envoie telles que je les ai prises expressément pour vous, assise pendant de longues journées dans les chars, bercée par les flots de la mer sous le ciel brûlant de Panama, ou sous le toit plus paisible de la Providence à Vancouver.

sœur Rose de Marie (née Tessier), « Journal d'une religieuse missionnaire au fort Vancouver ¹⁷² ».

Les maladdresses de l'écriture, l'aspect chaotique de l'arrangement, le rythme saccadé des phrases ou l'émotion trop vive font partie des spécificités revendiquées du récit de voyage journalistique, parce que, comme les écrivains nous le répètent, le trait est dicté par la cadence du trajet. Ici, la page est « remplie de fautes et d'incorrections », elle est « bercée », comme la voyageuse sœur Rose de Marie, « par les flots de la mer sous le ciel brûlant de Panama ». Chez Faucher de Saint-Maurice, qui rédige dans son cabinet de travail à partir de carnets de notes, les mots sont « basanés par la poudre et le soleil mexicains ¹⁷³ » : « La page crayonnée en route, sur le pommeau de la selle ou sur le fond du képi, ne saurait trouver grâce aux yeux de l'homme ou de la femme habitués à ne lire que d'élégants feuillets, que des vers bien musqués et bien parfumés ¹⁷⁴. » Les voyageurs insistent pour confier une valeur ajoutée aux notations prises sur la route, comme si elles s'étaient imprégnées du mouvement, des odeurs et de la météo. Les écrivains journalistes cherchent ainsi à mesurer les effets de cette vitesse sur le corps, la tête et l'écriture.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 254.

¹⁷² Sœur Rose de Marie, « Journal d'une religieuse missionnaire au fort Vancouver », *Revue canadienne*, vol. XIV, novembre 1877, p. 844.

¹⁷³ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico. vol II... op. cit.*, p. 10.

¹⁷⁴ *Ibid.*

C'est donc moins la destination qui occupe le voyageur que le déplacement. Quand il s'agit des notes de voyage du secrétaire de la Presse associée Narcisse-Eutrope Dionne, la séquence apparaît dans toute sa mécanique, du point de ralliement jusqu'au repas qui conclut le retour, alors que le récit se déploie de façon presque romanesque chez Faucher de Saint-Maurice ou Gaston-P. Labat. Dans tous les cas, le déplacement dicte la disposition du récit qui répond à l'ordre logique du projet : le départ, l'ailleurs, le retour. L'ordre des choses étant ainsi structuré en amont par la forme, l'écriture viatique ne se compose généralement pas d'un nœud d'évènements, mais plutôt du parcours. À la fin du XIX^e siècle, les itinéraires se démultiplient et le trajet constitue le cœur de l'aventure du journaliste. Épreuve de la distance, de l'attente et de l'anticipation, l'écriture du mouvement dans les récits offre cependant moins une traversée de l'espace qu'elle n'introduit une dimension tantôt nostalgique tantôt prospective dans les textes. Le voyageur traverse les lieux comme s'il restait extérieur au réel, attaché à une aventure plus ancienne et circonspect devant ce monde désormais strié de lignes de communication et de transport. Très souvent, de surcroît, le récit du trajet cède le pas à un intertexte. La description échappe alors à l'observation au profit de référents littéraires et journalistiques. De la chose vue à la chose lue, les voyages publiés dans les journaux s'inscrivent ainsi en étroite relation avec d'autres contenus relayés par les quotidiens, les périodiques et toute une nouvelle littérature de la route, que l'on attrape en passant dans les trains et dans les gares.

Une aventure de papier

Les risques encourus par les voyageurs s'éprouvent sur la route. L'écrivain journaliste recourt donc à l'imaginaire épique du voyage pour insister sur le caractère extraordinaire de son trajet. C'est particulièrement vrai dans les expéditions militaires de Faucher de Saint-Maurice et de Gaston P.-Labat. Les voyageurs consignent tout ce qu'ils peuvent sur les moyens de transport qu'ils empruntent, mais en mettant l'accent sur les éléments rudimentaires, folkloriques et étonnants. Il faut voir, par exemple, le réseau ferroviaire décrit par Faucher de Saint-Maurice à Mexico : « Le train, si l'on peut donner ce nom à la machine pousive qui tire derrière elle sept ou huit chariots où l'on ne mettrait

pas même les bagages chez nous [...] ¹⁷⁵. » Faucher de Saint-Maurice s'arrête aussi sur les diligences mexicaines « traînées ordinairement par neuf mules », qui, « fouettées pour un service comme pour une ruade [...] ont rendu plus de services réels au Mexique que tous ses diplomates et tous ses politiciens depuis son demi-siècle de guerres civiles ¹⁷⁶. » Au Soudan, Gaston-P. Labat raconte des parties du trajet que les Canadiens doivent faire à dos de chameau :

Quant à monter à chameau, c'est horriblement fatigant et éreintant. Les pas larges de cet animal obligent le corps du voyageur à une oscillation continuelle d'avant en arrière, ce qui obligerait même l'homme le plus mal élevé à saluer continuellement. C'est un vrai supplice ¹⁷⁷.

Il faut aussi lire certaines impressions de Labat alors qu'il est sur le Nil et qui donnent le titre à ses *Quatre-vingt-dix jours avec les crocodiles* :

[...] plus nous avançons, plus nous courons de dangers. Par la baisse quotidienne des eaux, de nouvelles cataractes se forment là où il n'y en avait pas la veille, et des crocodiles de vingt pieds de long semblent nous guetter au passage... On tire dessus, mais ils se contentent de nous montrer leur effroyable mâchoire. Quel moulin à chair humaine ¹⁷⁸!

Si l'usage du présent de narration rapproche l'écriture de Gaston-P. Labat du reportage, le récit s'effectue le plus souvent sur deux plans. Les descriptions aventurières s'inscrivent dans un tableau romanesque plus large que dessine l'écrivain journaliste à partir de sa mémoire, après coup. Labat écrit : « Nous avons l'air de pauvres hères allant à quelque pèlerinage, ou de bandits espagnols, ou mieux encore de Don Quichotte et de Sancho Pança. Je me rappellerai cette scène toute ma vie ¹⁷⁹. » Les personnages de Cervantès ne sont pas convoqués sur le terrain, dans le vif du moment. Ils apparaissent au fil de l'écriture et distancient le journaliste du présent des événements.

Le phénomène est encore plus évident chez Faucher de Saint-Maurice. Le présent sert alors les réflexions qui naissent *a posteriori*, alors que les péripéties du voyage sont formulées au passé simple et à l'imparfait. On trouve dans son récit une démarcation temporelle qui ancre plus nettement la scène de l'écriture dans le cabinet de travail longtemps après les événements : « Une seule chose m'étonne encore aujourd'hui

¹⁷⁵ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, vol. I, op. cit.*, p. 78.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 79.

¹⁷⁷ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan... op. cit.*, p. 159-160.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 161.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 159.

[...].¹⁸⁰ » À l'inverse, la narration de scènes captivantes, comme celle de sa capture, se déroule à l'imparfait et au passé simple :

Je tenais mon revolver à la main, et en me sentant enlacer par la tête et les épaules, je tirai quatre balles au hasard. Un vigoureux coup de crosse appliqué sur mon képi me fit perdre connaissance, et lorsque je repris mes sens, j'étais couché sur une botte de paille, au fond d'une infecte mesure¹⁸¹.

Faucher de Saint-Maurice glisse volontairement dans la tête du lecteur le motif du roman d'aventures. Au moment de son passage aux États-Unis, il mentionne d'ailleurs Fenimore Cooper dans le tissu d'une scène d'action dont il est témoin :

Je venais de parcourir lentement après les avoir lues, une à une, la longue file d'épithètes qui ornent les tombeaux des révolutionnaires de 1770, et j'étais en train de songer à « L'Espion » de Fenimore Cooper, lorsque tout à coup j'entends un coup de carabine partir du milieu d'un peloton de soldats, et immédiatement, de l'autre côté de la rue, un homme tomber à la renverse¹⁸².

Inspiré par Faucher de Saint-Maurice qui revient de son périple en 1864, le jeune Honoré Beaugrand partira d'ailleurs lui aussi au Mexique en quête de voyage et de prestige et publie son récit inspiré du Mexique dans le sillon du succès de la publication *De Québec à Mexico*. Mais Beaugrand fait de sa série un roman d'aventures. « Anita. Souvenirs de la Campagne du Mexique » paraît à la fin des années 1870 dans la section « Feuilleton » du *Fédéral* et de *La Patrie*, ce qui confirme la fictionnalisation des souvenirs du Mexique de Beaugrand. « Anita. Souvenirs de la Campagne du Mexique » est centré autour d'une histoire d'amour, ce qui l'éloigne aussi de la forme du récit de voyage. Le feuilleton de Beaugrand est en outre inspiré de l'aspect romanesque du récit de voyage de Faucher de Saint-Maurice, comme si la fiction n'était jamais loin de ces voyages militaires.

Selon Rajotte, les voyageurs donnent un cadre épique à leur récit et émaillent leurs textes de citations pour « rendre l'espace lisible¹⁸³ ». L'observation du territoire cède ainsi à la lecture du territoire. Les citations ont en commun de se substituer à la restitution d'une réalité concrète et transitoire que le voyageur aurait pu capter. La similitude de traitement des citations littéraires et historiques, placées sur un même plan, concorde en outre avec l'idée que les contemporains se font d'une littérature à vocation patrimoniale. Faucher de

¹⁸⁰ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, vol. II... op. cit.*, p. 47.

¹⁸¹ Faucher de Saint-Maurice., *De Québec à Mexico, vol. I... op. cit.*, p. 136.

¹⁸² Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, vol. II... op. cit.*, p. 28.

¹⁸³ P. Rajotte (dir), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, p. 83.

Saint-Maurice cite autant Gustave Aymard que Samuel de Champlain dans son récit. Il emprunte la description de la confection des tortillas de 1599 à Champlain : « Les Indiens, écrivait-il alors, se servent d'une espèce de bled qu'ils nomment mamaix – maïs, — qui est de la grosseur d'un pois, jaune et rouge [...] »¹⁸⁴. Le nom d'Aymard surgit plutôt à son arrivée à Mexico :

[...] je n'eus que le temps de lire ces deux phrases de Gustave Aymard, sur lesquelles j'étais tombé par un curieux hasard : « L'étranger qui arrive à Mexico au coucher du soleil, par la chaussée de l'Est [...], éprouve, à la vue de cette ville, une émotion étrange dont il ne peut se rendre compte. »¹⁸⁵

Pour Rajotte, les citations préservent le voyage de la banalité que les nouveaux moyens de transport et de communication confèrent aux descriptions de lieux. La présence ou l'omniprésence d'intertextes atteste ainsi d'une volonté de rehausser l'expérience. Le très large éventail de noms cités par Faucher de Saint-Maurice (Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, George Sand, Fenimore Cooper, Delphine de Girardin, Théophile Gautier...) sert évidemment à donner un vernis particulier au récit, mais elles ont aussi pour effet de tirer les textes vers un autre registre temporel que celui qui concerne l'expérience en tant que telle des journalistes.

La nostalgie du voyageur

Les référents littéraires et historiques investissent en effet le parcours d'une dimension singulière, presque mythique. Faucher de Saint-Maurice situe tout son récit en aval d'une impulsion livresque, historique et patriotique :

Un soir [...] j'entrouvris le fameux pupitre — histoire de flâner pendant l'étude. Un des tomes magiques était là. [...] Je m'aperçus que nos ancêtres ne manquaient pas d'une certaine gloire militaire. Toute la nuit, je rêvai qu'Iroquois, Hurons, amiral Phipps, frère Latour, etc., tout cela entremêlé d'un tourbillon de tomahawks, de chevelures scalpées et de mille gentillesse *ejusdem farinae*¹⁸⁶.

Le projet trouve son origine dans l'enfance bien avant le départ. Le jeune homme est immobile, installé devant un pupitre, alors que l'histoire des explorateurs de la Nouvelle-France l'agite et lui inspire des idées de voyage. Lorsqu'il découvre l'*Histoire du Canada*

¹⁸⁴ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico, vol. I... op. cit.*, p. 90

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 104-105.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 11.

par François-Xavier Garneau, le voyageur raconte qu'il mesure mal le lien entre les anciens explorateurs et son époque :

[...] quelques jours après avoir terminé la lecture de l'histoire de mon pays, je me surpris à me demander pourquoi le Canadien, ce fier soldat, ce hardi trappeur d'autrefois, n'était plus qu'un humble pékin, dans toute l'acception du mot, un bon Berrichon échappé à l'un des romans de George Sand¹⁸⁷.

Faucher de Saint-Maurice, comme beaucoup de ses contemporains, court-circuite le présent en privilégiant une histoire antérieure, vermoulue des rêves d'exploration d'avant la Conquête. Ce faisant, il place aussi le reste de son voyage dans cette lignée ancienne dont il dit bien qu'elle n'a plus de lien direct avec son présent.

La tendance à regarder vers le passé se vérifie dans beaucoup de textes du corpus. Dans *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, les références rejoignent aussi un cadre historique lointain. En 1887, Henri-Raymond Casgrain refait le trajet vers l'Acadie en proposant de faire une enquête historique et de mener des entretiens avec des habitants. Pourtant, au final, ce n'est pas l'enquête ou les entretiens qui dominant, ce sont les références au passé. En plus de citer de nombreux paragraphes du poème de Longfellow, il insère aussi beaucoup de documents historiques : des cantiques « retrouvés sur des feuilles volantes au British Museum de Londres¹⁸⁸ » chantés par les Acadiens ; des extraits des archives de la Nouvelle-Écosse et de longs passages du Journal de Winslow¹⁸⁹. Même à travers ses rencontres avec les individus qui lui font visiter l'Acadie, Casgrain parvient à introduire des références historiques. Lorsqu'il parcourt le territoire avec le Père Lefebvre, un des chapitres du livre d'histoire de François-Edmé Rameau de Saint-Père se glisse au milieu de la discussion :

Vous voyez distinctement d'ici, me dit le P. Lefebvre, cette seconde pointe qui s'avance dans la baie et qui referme l'horizon de l'autre côté du Peticoudiac, c'est la pointe de Ohipoudy ; c'est là que vint s'établir, en 1699, le meunier Thibaudeau [...]. Vous vous rappelez le beau chapitre qu'en a écrit notre ami M. Rameau [...]. Le portrait de ce colon entreprenant, de sa vaillante femme et de ses enfants, l'arrivée des familles qui vinrent les rejoindre, les progrès de l'établissement, la satisfaction du vieux Thibaudeau à la vue de ses travaux si bien récompensés, des riches moissons, des troupeaux augmentant d'année en année, la paix et le contentement qui régnaient dans cette solitude, si loin du monde qu'elle semblait à

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ H.-R. Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline...op. cit.*, p. 114.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 73-77.

l'abri des moindres dangers, tout cela est tracé avec une vérité saisissante. C'est une délicieuse pastorale¹⁹⁰.

La « délicieuse pastorale » ne qualifie pas seulement le chapitre d'histoire acadienne, elle teinte la représentation du lieu qui se tient devant le journaliste. Contribuant à la mythification de l'Acadie, Casgrain passe de la description à la commémoration en surimposant l'histoire sur le paysage qui défile.

Dans sa série sur Chicago, Louis-H. Fréchette agit de la même manière. Fréchette parle de Chicago à cause de l'incendie qui détruit la ville : « C'est avec des larmes plein les yeux que je trace ces lignes. Chicago n'est plus ! La Reine de l'Ouest, la ville prodige, la plus grande merveille du monde est changée en un monceau de cendres et de ruines fumantes¹⁹¹. » Les ruines ne sont pas seulement celles d'une ville en proie aux flammes. Elles symbolisent en fait pour Fréchette les restes de l'Amérique française. Fréchette cite les Mémoires de pionniers canadiens, avant d'identifier des familles canadiennes encore établies à Chicago (la famille Beaubien, la famille Levasseur...). Tandis qu'il compose une version canadienne de l'histoire de la ville et du drame qui a cours, *L'Opinion publique* place à la suite directe de son texte un article repris du *Courrier des États-Unis* qui raconte cette fois plus clairement l'incendie : l'histoire de la vache, devenue fameuse, qui a renversé la lampe de pétrole d'un garçon venu la traire dans une étable de De Kaven Street¹⁹². Fréchette se trouve ainsi dispensé de décrire les événements qui motivent sa série d'articles et qui occupent le cœur de l'actualité, parce qu'ils sont déjà racontés par d'autres journaux, en l'occurrence, un journal français aux États-Unis. En lieu et place, il parcourt non pas la ville, mais la trace d'un souvenir français sur les lieux. Chez Fréchette comme chez l'abbé Casgrain, les espaces associés à la colonisation du temps de la Nouvelle-France dictent ces références. L'Acadie et une partie importante des États-Unis représentent un territoire qui a appartenu à la France et qui fait partie de la carte mentale des francophones canadiens. En ce sens, les déplacements sur le continent nord-américain appellent constamment un parallèle avec la déliquescence ou la préservation du mythe de l'exploration française.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 33.

¹⁹¹ L.-H. Fréchette, « Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 501.

¹⁹² [s.n.], « L'incendie de Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 502.

Dans ses « Lettres du Nord-Ouest », Buies reproche à l'inverse aux villes de l'Ouest de manquer de passé : « L'histoire des villes de l'Ouest est une histoire sans légende, sans époques historiques, sans révolutions et sans attrait pour celui qui aime à se promener dans les obscures avenues d'un passé lointain¹⁹³. » Pour combler les creux historiques, Buies remonte lui aussi aux pionniers du XVII^e siècle, Groseilliers et Radisson, « deux Français, poussés par l'esprit d'aventure » et dessine leur trajet de Thunder Bay jusqu'à l'ouest de l'Ontario et jusqu'au Manitoba :

Tout le pays qui s'étendait de là jusqu'à la rivière Rouge était extrêmement sauvage et difficile de sorte que, pour y déterminer un courant d'émigration, le gouvernement canadien dut entreprendre la création d'une route qui reliait d'abord la baie du Tonnerre à la rivière à la Pluie et au lac des Bois, et se continuerait ensuite jusqu'à la rivière Rouge¹⁹⁴.

Le trajet des écrivains journalistes est placé en contraste avec celui des explorateurs français, comme une sorte de mesure étalon de l'aventure. Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette commencent leur lettre sur Détroit en soulignant le chemin qu'ils ont parcouru : « De Québec à Détroit une journée et deux nuits de chemin de fer, 744 milles. » De là, ils rappellent toutes les étapes qu'il aurait fallu traverser autrefois pour qu'une correspondance franchise la même distance :

En voiture de Québec à Montréal, de là en canot, par le fleuve, jusqu'à Kingston, faisant portage à tous les rapides ; en berge sur le lac Ontario, qu'il fallait quitter pour la voie de terre, le long de la rivière Niagara ; en berge encore sur le lac Érié et sur tout le parcours de la rivière du Détroit. Par le soleil, la pluie ou la neige, le jour et la nuit, sans compter les ennuis et les accidents inévitables dans un si long trajet. Était-elle bien venue et lue avec avidité cette lettre dont l'enveloppe maculée et froissée témoignait des vicissitudes de la route¹⁹⁵ !

Le fossé qui se creuse entre les moyens de transport des premiers colons français et ceux qu'utilisent les écrivains journalistes traduit à répétition la fin d'une aventure que les textes tentent en vain de préserver. Même si la différence ne cesse de s'élargir entre le contexte industriel et celui des explorateurs de la Nouvelle-France, les auteurs continuent de convoquer ces images anciennes et de comparer sans arrêt leurs parcours avec elles.

¹⁹³ Arthur Buies, « Lettres du Nord-Ouest », *La Patrie*, 26 novembre 1883, p. 2.

¹⁹⁴ A. Buies, « Lettres du Nord-Ouest », *La Patrie*, 26 novembre 1883, p. 2.

¹⁹⁵ H.-R. Casgrain et J. Marmette, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 9 février 1882, p. 62.

Pendant que Casgrain et Marmette sont « douillettement étendus la nuit sur un lit moelleux », comme Honoré Beaugrand lui aussi est « douillettement installé¹⁹⁶ » en chemin vers le Colorado en 1889, les écrivains journalistes racontent ainsi des histoires qui pointent vers le passé. Quand Beaugrand raconte son voyage au Colorado, il annonce qu'il emporte avec lui les deux volumes des *Lettres du Baron de Lahontan*. Devant le continent, le journaliste explique que « trop malade » pour faire un travail sérieux et régulier, il a noté au hasard ce qui le frappait, c'est-à-dire la vitesse des déplacements sur le chemin de fer. Beaugrand fait ainsi tenir son récit du trajet de Montréal à Chicago en quelques lignes dans sa lettre du 28 octobre 1889 à *La Patrie*, alors qu'il cite beaucoup plus longuement le livre du Baron de Lahontan¹⁹⁷. Le lecteur traverse donc de longs passages en canots, avec les bisons, le Mississippi ou encore au milieu d'un affrontement entre les guerriers iroquois et sioux. L'intertexte ramène encore le lecteur vers un passé qui est d'autant plus flou qu'il engage un mythe associé au continent. Les paragraphes qui concernent la situation concrète de Beaugrand sont courts à côté du récit de Lahontan dont la force et le pittoresque gommant la présence réelle du journaliste.

Or, les voyageurs sont aussi désillusionnés et résignés. Ils ne cherchent pas à combler le fossé entre leur présent et le parcours des personnages d'aventuriers français qu'ils ne peuvent pas émuler, parce qu'ils ne font pas partie directement de l'histoire littéraire française et parce qu'ils ne vivent plus dans les mêmes conditions que leurs prédécesseurs. Au terme de ces passages, Beaugrand conclut, comme Buies dans son voyage en Californie, que les Indiens et les bisons sont disparus, ce qui justifie d'autant plus l'absence d'attention de l'écrivain, de plongée visuelle dans le panorama. Les journalistes ne procèdent pas à des enquêtes lorsqu'ils voyagent, au contraire. Il faut voir, par exemple, Buies devant des diligences qui transportent des pionniers prêts à se rendre sur un territoire où il n'y a pas encore d'établissements :

[...] ces rudes types, débraillés, osseux et sveltes, aux pas indolents et hardis à la fois, figures anguleuses et franches, regard dont aucune inquiétude, aucun regret n'atténue l'assurance dans la force personnelle et la foi dans l'aventure, pour se faire une idée de ces pionniers qui marchent bien en avant des civilisations et qui frayent des routes là où le compas n'a pas encore mesuré l'étendue¹⁹⁸.

¹⁹⁶ Honoré Beaugrand, *Six Mois dans les Montagnes Rocheuses. Colorado, ...op. cit.*, p. 38.

¹⁹⁷ La lettre que cite Beaugrand est datée de 1689.

¹⁹⁸ A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II... op. cit.*, p. 131.

Buies ne les suit pas, ne les approche pas et les regarde s'éloigner. L'écrivain choisit de rester observateur distant, de demeurer en retrait, simple spectateur devant l'aventure de ces personnages qui semblent se frayer un chemin vers un lieu auquel le voyageur n'accède pas.

Pour les voyageuses, la situation est différente. Les expéditions s'inscrivent dans une histoire longue associée aux missions en Amérique du Nord, mais l'aventure ne s'énonce pas de la même façon. La nostalgie a très peu de place, et la dimension prospective des textes a plus d'importance. Elle concerne cependant cette possibilité même du voyage. Ces écrivaines n'espèrent pas s'inscrire dans une lignée d'explorateurs. Le déplacement est synonyme d'un projet plus concret, qui commence plus tôt pour elles, dès le départ. C'est le moment des adieux qui est le plus déterminant de leurs récits, et qui d'emblée les plonge dans une forme de nostalgie. Mais c'est un serrement au cœur qui ne concerne pas un passé épique ou historique. Ce n'est pas le pays qu'elles quittent, c'est d'abord un lieu intérieur. Les écrivaines dans les Congrégations réservent en effet une attention impressionnante aux adieux, à la préparation et aux premiers mouvements que dessine sur elles le projet de voyage. Anne-Marie Carle note que la description des préparatifs peut constituer jusqu'à quarante pour cent du récit de voyage. Le début du texte de sœur Rose de Marie dans la *Revue canadienne* montre à quel point le départ cristallise un seuil : « Pour ne rien perdre des impressions de mon voyage, je commence mon récit la veille de mon départ, jour à jamais mémorable dans les annales de mes souvenirs, car, hélas ! c'était le jour des adieux ¹⁹⁹! » Carle écrit que chez les voyageuses la façon de raconter le départ sert à justifier l'écriture : « la narration des adieux [...] permet à leurs auteures de souligner qu'elles quittent leur patrie par devoir, d'abord et avant tout²⁰⁰. » Tout se déroule sous une chape d'émotions comme le racontent les sœurs du Bon Pasteur :

D'abord, les pieuses invocations à L'Étoile des Mers, chantées à la Messe à laquelle nous assistions pour la dernière fois dans notre aimable Sanctuaire, commencèrent à nous émouvoir et à nous arracher quelques larmes qui, néanmoins, furent bientôt essuyées par la main du Bon Pasteur, qui lui-même nous choisit, faibles

¹⁹⁹ Sœur Rose de Marie, « Journal d'une religieuse missionnaire au fort Vancouver »... *op. cit.*, p. 844.

²⁰⁰ Anne-Marie Carle, *Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises, 1859-1940*, mémoire de maîtrise, département de Lettres et de communications, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1999, p. 32.

instruments, pour aller propager l'œuvre de son Apostolat sur des plages étrangères²⁰¹.

Le rituel met l'accent sur le caractère extraordinaire du déplacement à venir et sur la mission qui le sous-tend. Il n'y a pas d'appel à l'aventure au sens guerrier ou épique. C'est un devoir et une agitation pieuse que l'on met en scène. Entre le calme du lieu auquel elles s'arrachent et l'inconnu du voyage qui s'amorce, les écrivaines qui consacrent les premières lignes de leurs articles à la scène du départ insistent en fait sur une rupture caractéristique, une sortie d'un espace intérieur, auquel les femmes sont associées. Dès les *sleepings cars* du train, l'entrée au voyage est d'ailleurs marquée par la difficulté. Dans un geste qu'elles qualifient d'« ascension²⁰² », les sœurs du Bon Pasteur disent « grimper » non sans difficulté jusqu'à leur lit dans le wagon pour commencer le voyage.

À toute vapeur

Est-ce à dire que nous allons rayer le mot utopie de tous les dictionnaires, et prendre le chemin de fer demain pour aller à la lune ?

Arthur Buies, « Les utopies²⁰³ »

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, des milliers de kilomètres de chemin de fer s'ajoutent au réseau, et les voyageurs ne cessent de s'étonner de la rapidité avec laquelle ils peuvent franchir les distances. Avec l'incorporation de la *Grand Trunk Railway* en 1853, le premier grand projet ferroviaire canadien rallie Port-Huron à Rivière-du-Loup dans les années 1860. Il faudra toutefois attendre jusqu'en 1885 pour que s'ouvre l'accès aux plaines et à la côte Pacifique. La *Canadian Pacific Railway Company* finalise le projet au mois de novembre 1885, et des passagers font pour la première fois le trajet de Montréal à Port Moody en Colombie-Britannique en une semaine²⁰⁴. Les conditions du voyage font sensation et s'impriment au cœur des récits. L'aménagement des wagons, par exemple, est une préoccupation constante chez les voyageurs. Les voyageurs parlent notamment des nouvelles couchettes Pullman qui datent des années 1870. On peut lire Évariste Gélinais

²⁰¹ Sœurs du Bon Pasteur, « Journal de voyage des sœurs du Bon Pasteur de Montréal, allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, août 1872, p. 10-32 ; octobre 1872, p. 10.

²⁰² P. Rajotte (dir), *Le récit de voyage aux frontières du littéraire... op. cit.*, p. 11.

²⁰³ Arthur Buies, « Les utopies », *Le Défricheur*, 21 février 1866, p. 2.

²⁰⁴ Omer Lavallé et Tabitha Marshal, « Le chemin de fer du Canadien Pacifique », *L'encyclopédie canadienne*, [En ligne], 24 janvier 2018. <https://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/chemin-de-fer-du-canadien-pacifique>.

qui décortique les avancées ferroviaires vers le Pacifique aux États-Unis alors qu'il présente les *sleeping cars* dans *L'Opinion publique* en 1872 : « Les wagons [...] sont aménagés de la façon la plus commode et la plus confortable ; chauffés au moyen de tuyaux qui passent sous chaque voiture, ils sont munis de doubles fenêtres et la ventilation est excellente²⁰⁵. »

Le titre « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer » de la série d'articles d'Arthur Buies témoigne de cette fascination pour le réseau ferroviaire. Buies passe dix-sept jours dans le train comparativement à trois jours à San Francisco²⁰⁶, dix jours à Omaha et cinq jours à Détroit, en plus de brèves haltes dans des villes comme Chicago. Se décrivant comme un « voyageur spasmodique²⁰⁷ », Buies a des envies soudaines et fréquentes de changement de direction qu'il exploite dans la narration de la série en créant des effets de suspens comme dans un feuilleton. D'emblée, le récit commence par un changement de cap : « Parti une première fois, je me suis rendu à Toronto, et le lendemain je revenais à Montréal²⁰⁸. » Son hésitation se manifeste encore à Chicago une première fois, puis à Omaha, et encore à la fin du troisième article de la série. Les hésitations qui modulent la première moitié du voyage permettent à Buies d'explorer la géographie et la construction relativement récente de la ligne transcontinentale aux États-Unis. C'est la guerre de Sécession qui précipite le projet qui s'effectuera dans une rapidité impressionnante. La pose des derniers rails inaugurée en 1869 à Promontory Point a pour effet de repousser définitivement la frontière de l'Ouest américain.

L'intérêt de Buies pour les chemins de fer trouve des échos dans sa description de l'Ouest, de la construction et du développement des villes américaines, de la vie des *settlers* et du paysage qu'il traverse. L'occupation d'un grand territoire grâce au train a de quoi inspirer le voyageur qui fait des parallèles avec le Canada²⁰⁹. Dix ans avant qu'on ne relie

²⁰⁵ Évariste Gélinas, « En route vers le Pacifique », *L'Opinion publique*, 6 juin 1872, p.2.

²⁰⁶ Parmentier note deux jours, mais Buies parle de « trois jours de démarches » pour se renseigner sur le *Courrier de San Francisco*. (A. Buies, *Chroniques II... op. cit.*, p. 180)

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 205.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 88.

²⁰⁹ « Une ligne de chemin de fer oblige à connaître la géographie et les conditions générales des pays avec lesquels elle vous met en rapport ; ainsi, grâce à l'Intercolonial, nous allons être désormais en relations constantes avec les provinces maritimes et les îles du Cap Breton et du Prince-Édouard ; et ces provinces éloignées ne nous paraîtront plus comme les extrémités à peine sensibles d'une vaste confédération, mais comme partie intégrante de nous-mêmes, vivant de notre vie, confondues dans des aspirations communes, grandissant et se développant avec nous. » *Ibid.*, p. 415.

Montréal à la côte Ouest, Buies s'emballent ainsi devant la grandeur et l'ambition du projet chez les voisins du sud : « Qu'était-ce que cent millions pour relier ensemble les deux lignes de côtes du continent américain et livrer le vaste espace intermédiaire à une colonisation désormais assurée, rapide et productive²¹⁰ ? » Or, la transcription de ces nouveautés n'échappe pas non plus à des effets de substitutions. Plutôt que de documenter lui-même les phénomènes, le voyageur cite en effet d'autres sources pour raconter la construction récente du chemin de fer et pour dire les nouveaux contours des villes transformés par le réseau ferroviaire. La diffusion de cette documentation est sous-tendue par des visées éducatives explicites chez les auteurs.

Le journal dans le journal

Les écrivains fondent une partie de leur récit de voyage sur la lecture assidue de périodiques et de journaux et relaient de très longs passages pour leurs lecteurs. Ces contenus s'inscrivent dans l'actualité récente des écrivains journalistes. Dans la *Revue canadienne*, un collaborateur qui signe A. Michel introduit une étude sur les mines d'or de la Colombie-Britannique en expliquant qu'il n'a malheureusement pas pu s'y rendre. Il propose plutôt de présenter ses recherches tirées de livres, mais surtout de lettres adressées aux journaux de Victoria et de San Francisco par des mineurs, celles qu'« il a jugées les plus dignes de foi²¹¹. » La présentation de la région se nourrit ainsi d'un matériau déjà publié, d'informations reprises.

Chez Buies, la connaissance géographique dépend aussi d'un effort de vulgarisation qui passe par la lecture du journal²¹². En 1875, il écrit que la géographie est « la science la plus indispensable pour celui qui se mêle d'écrire dans les journaux, à cause des nombreuses relations qui s'établissent entre les peuples et des découvertes qui se font tous les jours²¹³. » À partir du cinquième article de sa série vers la Californie, Buies s'interrompt d'ailleurs pour présenter l'histoire du chemin de fer aux États-Unis. Il alterne ses

²¹⁰ *Ibid.*, p. 107.

²¹¹ A. Michel, « La Colombie-Britannique et ses mines d'or », *Revue canadienne*, mai 1869, p. 321.

²¹² « Autrefois la science pouvait être un privilège ; mais aujourd'hui, le grand effort, le vrai caractère de la science, c'est la vulgarisation, c'est-à-dire la diffusion la plus complète possible de la lumière. La géographie unit les peuples ; le terrain commun de la science est un terrain de frères. » Note manuscrite de Buies, non datée, ANQ, fonds Buies, citée par F. Parmentier dans A. Buies, *Chroniques II... op. cit.*, p. 424.

²¹³ La conférence « La presse canadienne-française » de Buies (1875) est citée par F. Parmentier, « Introduction », dans A. Buies, *Chroniques I... op. cit.*, p. 27.

explications avec des pages entières du texte « Le chemin de fer du Pacifique²¹⁴ » de Rodolphe Lindau publiées initialement dans la *Revue des deux mondes*²¹⁵. Lindau est un écrivain et diplomate qui a aussi écrit pour le *Journal des Débats*. Le texte de Lindau est une référence que d'autres Canadiens ont utilisée. Joseph Tassé le cite lui aussi dans son livre *Le Chemin de fer canadien du Pacifique* en 1872²¹⁶. Lindau publie la série de textes sur le chemin de fer en 1869²¹⁷. Il semble être sur place, témoin des dernières étapes avant l'inauguration du chemin de fer. La longueur des citations est considérable chez Buies, qui reprend aussi certains éléments pour les confirmer ou pour les nuancer : « Qu'on se rappelle que M. Rodolphe Lindau faisait le voyage en 1869, et qu'il était imbu des erreurs qui avaient alors cours à peu près généralement [...] ²¹⁸. » La lecture des journaux appartient au monde industriel, nouveau, et elle n'engage pas le souvenir usé et lointain des explorateurs français, mais elle signale aussi la difficulté pour le journaliste canadien de décrire directement son expérience du temps et du territoire, d'observer lui-même le monde sur lequel il écrit, de s'inscrire dans l'actualité.

En Allemagne, Edmond de Nevers assoit également une partie importante de ses « lettres de Berlin » sur la lecture quotidienne de journaux, comme le *Berliner Lokal-Anzeiger* ou de feuilles satiriques, comme *Der Ulk. Illustriertes Wochenblatt für Humor und Satire*. Nevers en cite et en traduit lui-même des extraits. Cette représentation du monde à partir d'une documentation qui n'est ni française ni anglo-saxonne est en fait l'une des particularités des articles de Nevers. Hans-Jürgen Lüsebrink, qui signe la présentation du recueil de lettres, souligne qu'elles offrent dans le paysage canadien-français de l'époque un « "réservoir d'altérité"²¹⁹ ». La toute première lettre souligne d'ailleurs le paradoxe entre la présence de contenus issus de l'Allemagne dans les journaux canadiens et l'ignorance générale qui entoure ces informations :

²¹⁴ Rodolphe Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique. I. De San Francisco à New-York », *La Revue des deux mondes*, vol. 84, 1^{er} novembre 1869, p. 5-37 ; « II. Le chemin de fer central », vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 555-584 ; « III. Le chemin de fer de l'Union. Chicago et New-York », vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 117-146.

²¹⁵ Cette pratique de la citation longue est très courante dans la presse de l'époque. Ce sont parfois de très brefs textes recopiés, parfois comme ici de très longs articles, voir des articles entiers repris.

²¹⁶ Joseph Tassé, *Le Chemin de fer canadien du Pacifique*, Montréal, Eusèbe Senécal imprimeur 1872, p. 17.

²¹⁷ Rodolphe Lindau, « Le chemin de fer du Pacifique. I. De San Francisco à New-York », *Revue des deux mondes*, vol. 84, 1^{er} novembre 1869, p. 5-37 ; « II. Le chemin de fer central », vol. 84, 1^{er} décembre 1869, p. 555-584 ; « III. Le chemin de fer de l'Union. Chicago et New-York », vol. 86, 1^{er} mars 1870, p. 117-146.

²¹⁸ A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer »,... *op. cit.*, p. 142.

²¹⁹ Hans-Jürgen Lüsebrink, « Introduction », dans E. de Nevers, *Lettres de Berlin...*, *op. cit.* p. 16.

Tous les jours, on lit dans nos journaux canadiens, dans la colonne des dépêches télégraphiques, les mots Reichstag, Landtag, Bundesrat, Herrenhaus, et je ne crois pas me tromper en disant que bon nombre de lecteurs ne se sont jamais occupés de savoir au juste quelle est la composition des institutions désignées par ces mots²²⁰.

Dans sa deuxième lettre, Edmond de Nevers cite encore les journaux canadiens, qui l'ont probablement devancé sur les nouvelles qu'il rapporte : « À l'heure où vous recevrez cette lettre, le télégraphe vous aura appris déjà, depuis longtemps, la mort de l'Empereur Frédéric II d'Allemagne [...]. Le télégraphe laisse si peu à faire aux pauvres correspondants²²¹ ! » Qu'à cela ne tienne, le journaliste ne se contente pas de relayer des informations connues, il plonge le lecteur dans la lecture des quotidiens berlinois pour refaire non pas la chronologie, mais la médiatisation de la mort de Frédéric II. Il remonte le fil des événements, reprend d'abord un résumé du « bulletin des médecins de Sa Majesté » publié juste avant le décès. Il raconte ensuite comment la mort a été annoncée sur les places publiques de la capitale allemande. Il recopie le décret affiché un peu partout : « "Le royal martyr a cessé de souffrir. [...]"²²² » Enfin, il traduit les proclamations de Guillaume II, juste après la mort de son père, publiées dans le *Berliner Lokal-Anzeiger* du 16 juin 1888. L'écrivain journaliste fait voir la nouvelle à travers le support.

Quand il lit les journaux, Edmond de Nevers ne se contente pas de parler politique. Il relaie aussi le contenu des petites annonces qui sont au nombre de « trois ou quatre cents par jour²²³ » pour trouver un compagnon ou une compagne de vie idéale. Nevers donne l'exemple suivant, « "Jeune marchand, 32 ans, belle apparence, désire faire connaissance de jeune fille ou veuve ayant quelque fortune et bonne ménagère²²⁴" », avant d'expliquer que « beaucoup de connaissances et de mariages se font par l'intermédiaire des journaux²²⁵. » Évidemment, cette fréquentation de la société allemande à travers ses journaux exige un séjour prolongé, ainsi qu'une connaissance de la langue du pays. En sachant que le lecteur canadien a déjà accès à une information générale, l'écrivain journaliste ne propose pas de redire l'information que le télégraphe a déjà diffusée, il offre plutôt un accès exceptionnel aux journaux et aux textes allemands, à une expérience

²²⁰ E. de Nevers, « Lettre de Berlin. Berlin, 31 mai 1888 », *Lettres de Berlin...*, *op. cit.* p. 62.

²²¹ *Ibid.*

²²² *Ibid.*, p. 68.

²²³ E. de Nevers, « Lettre de Berlin. Berlin, 31 mars 1889 », *Lettres de Berlin...*, *op. cit.*, p. 199.

²²⁴ *Ibid.*

²²⁵ *Ibid.*, p. 200.

médiatique de la vie berlinoise sociale et politique. Il fait du lecteur de *La Presse* au Canada un lecteur des médias à Berlin. Agissant ainsi, il n'est toutefois pas aux premières loges de l'action, il ne met pas directement en contact le lecteur canadien avec les événements de l'actualité qu'il décrit.

Une « littérature de la route »

Beaucoup de voyageurs ne possèdent pas des connaissances aussi élaborées que celles d'Edmond de Nevers sur les lieux qu'ils visitent. Ils profiteront plutôt d'une nouvelle littérature disponible au cours du voyage. Sylvain Venayre parle d'une « littérature de la route » pour désigner ces nouveaux papiers, ces brochures, ces livrets, ces fascicules, ces guides et ces journaux que l'on trouvait « à des points fixes, aisément identifiables : là d'où partaient les diligences, les malles-poste, les coches d'eau, bientôt les chemins de fer et les bateaux à vapeur. On la trouvait en fait à chaque départ de voyageurs et jusque dans l'intérieur des voitures²²⁶. » Au Canada français, les guides Joanne et Baedeker ont beaucoup de succès, mais les voyageurs se servent de toutes sortes de textes connus et moins connus pour se renseigner en chemin ou sur place. À Séville, Beaugrand n'hésite pas, faute de temps, à troquer la chose vue pour le résumé de lecture :

J'ai consulté avec avantage l'excellent livre : *Itinéraire général de l'Espagne et du Portugal* par M. Germond de Lavigne de l'Académie Espagnole ; et j'ai puisé là tous les renseignements nécessaires pour faire une visite courte mais fructueuse, et c'est un résumé de cette étude que je vais faire ici²²⁷.

L'abbé Jean Baptiste Proulx fait encore mieux lorsqu'il parcourt l'Italie. À certains moments, il se contente de renvoyer directement le lecteur au livre de voyage : « Lisez les pages 142, 143, et 144 de Bléser et vous aurez l'histoire de St Paul-hors-les-murs, à mon goût la plus frappante de Rome après Saint-Pierre²²⁸. » Dans cette relation entre le récit et les guides, la banalité du voyage devient très évidente. Elle n'est pas sans lien avec le désir d'une aventure fortement ancrée dans le passé chez les écrivains. Les journalistes reprochent aux transports et aux communications de détruire le pittoresque et la magie des

²²⁶ Sylvain Venayre, « "MM. les voyageurs sont invités à replacer la planchette et le journal à l'endroit qui leur est assigné dans la voiture" : la littérature de la route et le journal gratuit », *Médias 19* [En ligne], dossier « Les journalistes : identités et modernités », publié le 17 mars 2017.

²²⁷ Honoré Beaugrand, « Vingt-neuvième lettre. Séville, 5 février 1889 », dans *Lettres de voyages... op. cit.*, p. 284.

²²⁸ Jean-Baptiste Proulx, *En Europe par-ci par-là*, Joliette, Librairie de L'Étudiant, 1891, p. 78.

lieux qu'ils espéraient trouver à l'étranger. Comme le paysage n'offre pas la grandeur attendue, les auteurs du corpus se contentent souvent d'orienter le lecteur vers des guides.

De son côté, Buies emprunte beaucoup au fameux *Great Trans-Continental Tourist's Guide* de George A. Crofutt²²⁹. Le journaliste ne signale pas la référence bien qu'il mentionne à quelques reprises l'existence de guides dans son train, mais Francis Parmentier souligne la similitude entre les deux textes à certains moments²³⁰. À l'époque, le livre de Crofutt coûte cinquante sous et il est vendu dans tous les wagons, dans tous les kiosques à journaux et dans toutes les librairies à proximité du chemin de fer transcontinental. Avec ses titres en grosses lettres et ses gravures, la proposition joyeuse et fourmillante présente un fort contraste avec l'état d'esprit de Buies, qui ne dédaigne pourtant pas complètement l'entrain du guide. Il se prend au jeu lorsqu'il décrit la ville de Cheyenne :

Il n'y a pas longtemps que Cheyenne s'est débarrassé de ses cabanons de jeu et de danse, remplis du matin au soir du vacarme de l'orgie ; le meurtre au couteau et au pistolet y était d'une occurrence journalière. Un beau jour, quelques citoyens déterminés formèrent un comité de vigilance, s'emparèrent des plus hardis *desperados*, de ces *roughs* terribles qui sont encore en bien des endroits reculés la terreur de l'Ouest, et les pendirent sans façon sur une colline en les laissant exposés pendant des semaines entières²³¹.

Mais le ton enjoué du guide, qui est traduit presque tel quel, n'est pas celui de Buies. Ce dernier répète plutôt que l'aventure que les livres ont tirée « de ce Ouest, de ce grand Ouest, de ce Far West²³² » n'est plus possible. L'imaginaire de la frontière s'effrite à mesure que le continent se balise, se rapproche, se banalise. Pour Buies, l'aventure n'existe plus qu'à l'état de ruines, dans les ossements des pionniers intrépides et des tribus d'Indiens²³³ qui

²²⁹ « Crofutt's Trans-Continental and other guides maintained their prestige and popularity; by 1882 over half a million copies had been sold and by the end of the 1800s, sales approached one million. » Voir J. Valerie Fifer « Transcontinental : The Political Word », *The Geographical Journal*, vol. CXLIV, n° 3, novembre 1978, p. 438-449.

²³⁰ Parmentier renvoie en fait à Léopold Lamontagne, qui a suggéré le premier l'emprunt à des éléments du guide de voyage de George A. Crofutt qui lance la première édition du guide sur le tout nouveau trajet d'Omaha jusqu'à San Francisco à l'automne 1869. Voir A. Buies, « Deux mille deux cents lieues »,... *op. cit.*, p. 139.

²³¹ « At one time Cheyenne had her share of the « roughs » and gambling hells, dance house, wild orgies ; murders by night and day were rather the rule instead of the exception. This lasted until the businessmen and quiet citizens tired of such doings, and suddenly an impromptu vigilance committee appeared on the scene, and several of the most desperate characters were found swinging from the end of a rope, from some convenient elevation. [...] At the present time, Cheyenne is an orderly and well governed town. » George A. Crofutt, *Great Trans-Continental Tourist's Guide*, New York, G.A. Crofutt Publisher, 1871, vii, p. 43. Cité par F. Parmentier dans A. Buies, « Deux mille deux cents lieues de chemin de fer »,... *op. cit.*, p. 132.

²³² A. Buies, « Deux mille deux cents lieues »,... *op. cit.*, p. 100.

²³³ Buies reprend à son compte le mythe du *vanishing indian*.

chassaient les buffles²³⁴ sauvages. Le territoire fait place à des États ; les buffles à des bœufs ; les Indiens ne sont plus que des mendiants. Buies exhorte son lectorat à se débarrasser de ses illusions : « [...] qu'on dépouille son esprit de toute idée poétique, qu'on s'arrache à la fascination et au prestige de la distance [...]»²³⁵. »

Le réel déçoit ainsi les écrivains nostalgiques. Adolphe-Basile Routhier éprouve le même dédain que Buies devant les Gitanes : « Les poètes et les romanciers ont trop vanté les gitanes. Elles ne sont ni belles, ni gracieuses, ni séduisantes [...]»²³⁶. » Edmond de Nevers prévient aussi son lecteur de sa déception au contact de la réalité allemande au tout début de sa correspondance :

Sur la foi des romanciers et autres écrivains fantaisistes, j'avais rêvé vous adresser d'Allemagne une lettre remplie de détails de mœurs bizarres, de scènes de la vie excentrique. Malheureusement, grâce sans doute à l'invention de la vapeur et des chemins de fer qui a rendu les communications si faciles, les mœurs et les coutumes, ici comme ailleurs, sont devenues d'une uniformité désolante²³⁷.

Le désenchantement des voyageurs s'explique entre autres dans cette différence importante entre les deux types de référents dont ils font usage. D'une part, la littérature et l'histoire agissent comme un répertoire d'aventures, et surtout d'« illusions », comme l'écrit Buies. D'autre part, les articles de périodiques et de journaux, comme toute la nouvelle littérature accessible aux voyageurs sur la route, contribuent à démythifier et à banaliser les lieux. L'aventure qu'ils espèrent est ancienne, appartenant à l'histoire coloniale de France, tandis que leur accès au monde, leur présent, passe par des sources secondaires. Les voyages oscillent ainsi entre le désir de restituer l'aventure et la désillusion de trouver un monde transformé, mais ce rapport au monde est également teinté d'une autre dimension, moins passéiste et plus prospective qui concerne la façon dont l'élite lettrée appréhende les faits, en rapportant autant des éléments « réels ou fictifs », comme l'écrivait Taché pour ses *Forestiers et voyageurs*. Les récits de voyage journalistiques des Canadiens reposent de

²³⁴ Le passage de Buies vers la Californie correspond à une période durant laquelle les populations de bisons ont été volontairement éliminées pour faciliter la colonisation du territoire. Voir par exemple Gilbert King, « Where the Buffalo No Longer Roamed », *The Smithsonian* [En ligne], 17 juillet 2012, <http://www.smithsonianmag.com/history/where-the-buffalo-no-longer-roamed-3067904/>

²³⁵ A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », ...*op. cit.*, p. 101.

²³⁶ Adolphe-Basile Routhier, *À travers l'Espagne. Lettres de voyage*, Québec, Imprimerie générale A. Côté et cie, 1889, p. 104.

²³⁷ E. de Nevers, « Lettre de Berlin. Berlin, 31 mai 1888 », *Lettres de Berlin...*, *op. cit.*, p. 69-70.

fait aussi sur cette autre distance qui les sépare de leur propre réalité, à laquelle ils semblent rester constamment extérieurs.

Une poétique du seuil

La restitution des lieux varie dans le corpus selon que les voyageurs sont ailleurs ou sur leur propre territoire, mais les réponses incarnent au fond les deux faces d'une même vision du monde. On mesure les lieux étrangers à partir du référent canadien et on nourrit au Canada une représentation idéalisée du pays. En introduction de son voyage avec les crocodiles, Gaston-P. Labat fait ainsi miroiter les deux versants de ce discours qui ont eu tendance à effacer les espaces étrangers au profit d'un lieu plus familier :

Je ne sais si le lecteur me ressemble, mais chaque fois qu'il m'est donné de voir une contrée nouvelle, je ne trouve rien de comparable au pays que j'habite. Je me figure que les gens, les bêtes, les maisons, les arbres ne sont pas pareils à ceux que j'affectionne et avec lesquels j'ai l'habitude de vivre. [...] En un mot, je crois que tout ce qui existe, en dehors du milieu dans lequel je ne vis pas, n'existe pas. Ainsi, je ne crois pas qu'il y ait une maison plus belle que la maison paternelle, une Église plus jolie que l'Église de ma paroisse, une pelouse plus verte que celle où j'ai roulé tout enfant, des fleurs plus odorantes que celles dont j'ornais le front pur de la vierge qui a pris mon cœur de vingt ans²³⁸.

Le voyageur ne rate pas complètement le paysage, mais le lieu est livré sur le mode de la prétérition : « [...] je ne dirai ni la couleur de l'eau, ni le nombre des vagues, ni les hauteurs des montagnes ; ni les vaisseaux, baleines et sardines que nous avons rencontrés ; encore moins la vue des côtes d'Afrique que l'on distinguait à peine²³⁹ [...] »

« les Canadiens sont mieux en Canada ²⁴⁰ »

Quand ils circulent ailleurs dans le monde, les écrivains journalistes cherchent à trouver un peu d'eux-mêmes dans le panorama. À Détroit, Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette présentent le paysage à travers les yeux de leurs ancêtres, des « premiers explorateurs français » dont ils applaudissent « la justesse du coup d'œil » : « Ils comprirent de prime abord l'importance de ce coin de terre situé à la jonction des Grands Lacs et sur le plateau d'où s'écoulent, l'un vers le nord l'autre vers le sud, les deux plus

²³⁸ G.-P. Labat, *Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan...op. cit.*, p. 11.

²³⁹ *Ibid.*, p. 75.

²⁴⁰ Philéas Verchères de Boucherville, « Souvenirs d'un voyage en Californie », *Les Soirées canadiennes*, 1865, p. 190.

puissants fleuves de l'Amérique du Nord²⁴¹. » Loin de la France et de ses espaces coloniaux, Edmond de Nevers n'agit pas différemment quand il voyage à Lehnin, un village allemand, en opposant l'esprit guerrier et militaire du pays qu'il visite au calme de la maison et même en convoquant le mythe du nouveau monde et un univers proche d'une pastorale :

[...] je sens le lyrisme me gagner malgré moi et je chanterai volontiers nos belles campagnes, où le sol fertile demande relativement si peu de travail ; où des siècles de préjugés et d'injustices n'ont pas endurci les cœurs et étouffé les nobles instincts ; où la vie est large, intelligente, hospitalière ; où le riche jouit du confort du bourgeois des villes avec, en plus l'air salubre et l'indépendance absolue ; où le pauvre est riche de toute sa liberté, de tout son amour, de toute sa foi²⁴².

Le territoire canadien apparaît ici comme une étendue à l'abri des problèmes de l'Europe.

Chez les voyageurs, l'adjectif « canadien » découpe constamment le paysage. Les comparaisons tournent cependant parfois à la caricature. À côté de la chute Montmorency, Casgrain dit que les cascates de Tivoli « ne sont que de très petits filets d'eau » qui « doivent bien plus leur réputation aux grands hommes qui les ont immortalisées qu'à leur beauté réelle²⁴³ ». Jules-Paul Tardivel écrit, dans ses notes de voyage, que le « fameux Tibre est une misérable petite rivière qui roule en une eau boueuse, large d'un arpent ou deux. S'il était en Amérique, c'est à peine s'il aurait un nom connu des géographes²⁴⁴. » Buies utilise le terme « boueux » également sur le chemin du retour de la Californie. Ce qu'il a vu aux États-Unis est toujours moins beau que ce qu'il a hâte de retrouver : « [...] mon beau Saint-Laurent qui n'a pas son égal au monde — je le sais maintenant que j'ai vu le Mississippi qui n'est qu'une guenille serpentant et le Missouri qui n'est qu'un grand égout boueux [...]»²⁴⁵. » La comparaison est à l'avantage du Canada même pour les mouches qui ont à Omaha, remarque Buies, un pouvoir de reproduction impressionnant : « Nous croyons communément qu'il y a des mouches dans le Canada, notre pays [...] mais, grands dieux ! qu'est-ce donc en comparaison d'Omaha ? Là, les

²⁴¹ H.-R. Casgrain et J. Marmette, « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, 9 février 1882, p. 62.

²⁴² E. de Nevers, « Village de Lehnin (40 milles de Berlin. 10 septembre 1888 », *Lettres de Berlin...*, *op. cit.*, p. 113.

²⁴³ Cité dans M. Lemire et D. Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV.... op.cit.*, p. 345.

²⁴⁴ Cité dans *Ibid.*, p. 363.

²⁴⁵ A. Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », ...*op. cit.*, p. 184.

mouches naissent d'elles-mêmes : c'est la génération spontanée dans toute sa liberté et sa puissance²⁴⁶. »

Au seuil de sa rencontre avec le Pacifique, l'écrivain provoque des décrochages dans la description, clins d'œil au lecteur : « Nous avons dégringolé d'à peu près quatre mille pieds depuis le sommet des Montagnes Rocheuses ; heureusement que cette chute a pris deux jours, ce qui la rend aussi insensible que celle d'un gouvernement local de Québec²⁴⁷. » Buies risque la beauté de cet ailleurs lointain pour des pointes d'humour, parce que ce ne sont pas les images de l'étranger qui comptent le plus. Le chroniqueur s'est moqué plus d'une fois de la ville de Québec : « Québec est une ville où l'on a le respect inné de tout ce qui nuit, comme celui des Égyptiens pour les crocodiles ; on y a le culte des nuisances²⁴⁸. » Pourtant, comme le note Jean-Philippe Warren, il continue de la préférer aux villes étrangères :

Se baladant un jour sur la terrasse Dufferin, contemplant les remparts d'un côté et le fleuve de l'autre, il s'était surpris à penser que le panorama qui s'imposait au regard était peut-être le plus magnifique du monde, peut-être plus formidable encore que celui de Naples [...] ²⁴⁹.

Les « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer » racontent d'ailleurs moins un séjour à l'étranger, qu'un retour à la maison. Caractéristique du genre, l'oscillation constante entre le vide laissé par le lieu quitté et l'image du lieu visité se déséquilibre chez Buies. Le récit de voyage penche lourdement vers le milieu d'origine qu'il faut regagner presque à la course. La morale du récit de Buies est la même que celle de Philéas Verchères de Boucherville, attiré par les mines d'or de la Californie dix ans plus tôt : « [...] les Canadiens sont mieux en Canada que partout ailleurs : c'est la morale de mon voyage, comme c'est le cri du cœur de tout véritable enfant du Saint-Laurent et de l'Église du Canada²⁵⁰. » En 1881, un voyageur signant C.M. Panneton reprend la même rengaine : « O ! Canadiens, chers compatriotes ! si vous voulez continuer d'être heureux, n'allez pas à l'étranger²⁵¹. » L'injonction traduit en fait l'idéalisation d'un territoire auquel il faut revenir pour parvenir à le faire exister.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 200.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 140.

²⁴⁸ A. Buies, « Après la lutte », *Le Pays*, 23 juin 1871, p. 2.

²⁴⁹ Jean-Philippe Warren, « Le mystère de Québec », *Liberté*, vol. L, n° 4, novembre 2008, p. 61.

²⁵⁰ P. Verchères de Boucherville, « Souvenirs d'un voyage en Californie »... *op. cit.*, p. 222

²⁵¹ C.M. Panneton, « Le Colorado en 1880 », *Revue canadienne*, octobre 1881, p. 594.

Les récits de la colonisation

Avec l'émigration massive des Canadiens aux États-Unis, le récit de voyage est un des vecteurs de promotion du projet de colonisation des régions canadiennes. L'occupation du territoire dans le nord de la province en est encore à ses balbutiements. En se rapportant aux coureurs des bois et aux aventuriers explorant le continent, le récit de voyage conserve en fait aussi les traces d'un vieux rêve européen, au sens où la Nouvelle-France, comme l'a montré Fernand Dumont, a pu être représentée comme le recommencement de l'histoire²⁵². La colonisation n'est d'ailleurs pas seulement une ambition ancienne, elle est une force vive à la fin du XIX^e siècle et elle anime encore l'Europe. Le projet est en grande partie emprunté à la France, à la fois dans sa version ancienne et dans sa version la plus récente. Buies, Casgrain et le curé Labelle s'appuient d'ailleurs sur des ouvrages comme le livre *La France aux colonies* (1859) de François-Edmé Rameau de Saint-Père. En ce sens, l'écriture du voyage au Canada rejoint d'autres écritures viatiques en Occident qui se sont nourries des idéologies de la colonisation²⁵³.

Dans l'article « L'Établissement au Témiscamingue » publié dans *L'Électeur*, Arthur Buies ne fournit pas de compte rendu sur son séjour, mais cumule plutôt les indices des possibilités qu'ouvre le peuplement de la région. Devant Buies, le lieu a simultanément des allures de commencement et de fin du monde :

L'œil ne voit tout autour que des forêts rachitiques, trouées de noires éclaircies par des feux périodiques, que des hauteurs dénudées, à peine recouvertes ça et là de quelques lambeaux de verdure, de quelques plis d'arbres rabougris, descendant tristement sur leurs flancs jusqu'à la bordure de rochers granitiques qui n'abandonne pas un instant la rivière. Le village, ou si l'on veut, la ville elle-même est assise sur un lit d'énormes cailloux, qu'il a fallu soulever et reculer à grand'peine pour donner passage aux chemins et aux rues²⁵⁴.

Le champ lexical donne de la nature une représentation usée, triste, presque apocalyptique. Le pays est jeune, mais il a déjà l'air vieux et fatigué. La nature offre un décor aride, mais comme beaucoup de ses contemporains journalistes, Buies situe son lecteur au commencement de quelque chose. C'est un projet qui s'écrit à même l'aridité du territoire.

²⁵² Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1996 [1973], p. 44.

²⁵³ Voir le premier chapitre.

²⁵⁴ Arthur Buies, « L'établissement du Témiscamingue », *L'Électeur*, 17 mars 1888, p. 1.

« L'Établissement au Témiscamingue » n'est pas un fait observé par le journaliste, c'est une impulsion. Le texte est formulé comme une invitation, une requête, un souhait. Pour Buies, il faut que le lieu devienne accessible par le réseau de transport. Il parle d'abandonner l'habitation primitive du lieu. Il réclame un plus grand nombre de colons. Aussi, la colonisation lente et pénible dont il est témoin doit cesser selon lui. Selon le journaliste, il faudrait faire table rase des tentatives mitigées de colonisation que la région connaît jusque-là pour la rattacher enfin à « une vaste échelle », c'est-à-dire au reste du monde. Dans le dernier tiers du texte, la description emprunte un ton exalté. La fin de « L'Établissement au Témiscamingue » est rattrapée par une ferveur patriotique et par une fièvre que rien dans le décor ne semblait pourtant autoriser :

[...] dans ce siècle où la vapeur, sifflant par des millions de bouches, emplit l'atmosphère d'une sorte de fièvre qui met en feu tous les cerveaux et donne des ailes de flammes à toutes les volontés, où l'on ne compte déjà plus les efforts à faire, mais seulement les résultats à obtenir, les victoires à remporter sur l'espace, sur le temps et sur la nature, où les projets de la veille sont le fait accompli du lendemain, où l'on ne mesure plus ses pas par la distance à parcourir, mais par la distance parcourue, il était évident qu'une colonisation aussi primitive, aussi pénible et aussi lente que celle dont nous venons de voir ci-dessus les premiers essais, serait ou irrévocablement abandonnée ou transformée du faite à la base, changerait entièrement d'aspect et serait poussée vigoureusement en un très court espace de temps, s'il était démontré qu'elle était réellement profitable et valait la peine d'être entreprise avec de puissants moyens et sur une vaste échelle²⁵⁵.

Buies contrebalance l'isolement du territoire par une forme d'espoir énergétique. La dernière partie du texte ne donne pas du Témiscamingue une vision réaliste, elle est écrite au conditionnel. En appelant à un renouvellement de la colonisation, Buies inscrit le territoire dans un projet. Lorsqu'il décrit le lieu, le journaliste ne cherche pas à faire des territoires du nord l'expression d'une idylle ou d'une plénitude, ce qui semble de surcroît impossible devant l'aridité du contexte. Le récit investit plutôt les possibles des lieux. La dimension prospective des voyages tient à ce désir d'occuper l'espace. La description concerne quelque chose qui n'a pas eu lieu et qui ne semble pas sur le point d'arriver non plus. Le récit s'appuie ainsi davantage sur l'imagination de l'écrivain qui souhaite quelque chose, qui espère, qui décrit un monde possible.

²⁵⁵ Arthur Buies, « L'établissement du Témiscamingue », *L'Électeur*, 17 mars 1888, p. 1.

Plus concrètement, un peu partout, vers le Saguenay, le Lac-Saint-Jean, l'Outaouais, la Mauricie, la Baie-James, la Côte-Nord, les deux Rivières rouges, celle de la Province et celle de l'Ouest, l'idée de la colonisation est conçue comme une solution à aux problèmes d'émigration et de chômage. Fernand Dumont parle des efforts de colonisation comme d'une reconquête du territoire : « Il faut sortir de l'enfermement qui étrangle la nation francophone. Pour cela, on doit quitter le territoire occupé, s'éloigner des villes où domine l'étranger et où la jeunesse instruite végète auprès du prolétariat naissant²⁵⁶. » Sur le Lac-Saint-Jean, Buies projette ainsi « un asile impérissable pour notre nationalité » :

[...] cette vallée féconde du Lac-Saint-Jean, province enclavée dans une autre province, capable de nourrir plusieurs cent mille âmes ; riche des dépouilles végétales entassées dans son sein par une décomposition due au travail uniforme des siècles ; gonflée par des trésors qu'elle est impatiente de garder²⁵⁷ [...].

Le sol qui court sous la plume de Buies est encore une fois partagé entre la décrépitude et le renouveau, entre la décomposition et la fertilité. Dans son article « Au portique des Laurentides », Buies parle d'une « campagne » où dorment les « embryons de cités futures²⁵⁸ ». Derrière la « muraille hérissée et flottante de forêts²⁵⁹ », les ressources que recèle le territoire s'affichent ainsi comme d'innombrables promesses. L'espace décrit par les journalistes n'est pas un lieu qu'ils investissent de leur présence. Ils le tiennent à l'écart du monde actuel, du monde connu, balisé, cartographié.

Pour les mêmes raisons, l'espace semble aussi exposer l'écrivain journaliste à un risque de disparition. Le décor ne renvoie aucun écho, comme une sorte de vide textuel et culturel au seuil duquel se tiennent les voyageurs. Joseph Tassé justifie ainsi la nécessité de tirer des « Canadiens de l'Ouest » le portrait : « [...] leurs exploits n'ont eu en général d'autres témoins que la nature sauvage qui les environnait²⁶⁰. » Sous la plume des écrivains journalistes, la colonisation a en filigrane l'allure d'un retranchement, d'une sortie du monde. Le silence des lieux renverrait à une sorte d'oubli culturel. Autour des écrivains se

²⁵⁶ F. Dumont, *La Genèse de la société québécoise... op. cit.*, p. 266.

²⁵⁷ A. Buies, *Le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean : étude historique, géographique, industrielle et agricole*, Québec, Imprimerie A. Coté, 1880, p. x-xi.

²⁵⁸ A. Buies, « Au portique des Laurentides », *L'Électeur*, mardi 9 décembre 1890, p. 4.

²⁵⁹ A. Buies, *Le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean... op.cit.*

²⁶⁰ Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest, tome premier*, Montréal, Cie d'imprimerie canadienne, 1878, p. xxxvi.

tiennent les forêts, les lacs, les rivières, silencieux « témoins » qui n'engrangent au fil des représentations aucun souvenir, aucune trace, d'autant plus qu'ils appartiennent à une représentation en partie inventée.

Au pays des ouananiches

Le territoire canadien renvoie en fait le voyageur à sa propre ignorance. « Nous habitons l'Amérique, écrit Buies, et nous n'avons pas la moindre idée de l'Amérique²⁶¹. » Quand Buies écrit cette phrase dans *La Lanterne*, il fait l'apologie des États-Unis, mais il critique aussi une éducation chez lui où l'on préfère « cet inepte compendium des plus ridicules légendes²⁶² » à la réalité du continent. Du cadre local précis, les récits de voyage journalistique ne disent en effet presque rien, ce qui contribue à maintenir l'écrivain sur le seuil du réel, extérieur au monde. On ne donne souvent qu'une ou deux informations pittoresques. Les réalités géographiques sont indistinctes, les habitants ne sont pas présentés, les constructions n'ont rien de particulier. La représentation de l'espace canadien semble ainsi échapper à la nuance, comme si la vision idéalisée du pays brouillait les spécificités des régions.

Les journalistes qui écrivent sur la colonisation situent leur esquisse du paysage dans une trame d'ensemble, selon laquelle l'ensemble du pays est de culture catholique et française. À ce titre, les récits de voyage journalistiques s'inscrivent dans le prolongement des missions évangéliques. La description du territoire est constellée d'églises, même dans les coins les plus reculés. Au Témiscamingue, Jean-Baptiste Proulx raconte la messe pontificale. Au lac Saint-Jean, Ernest Gagnon explique comment la première chapelle a été bâtie. Au Manitoba, Narcisse-Eutrope Dionne décrit un presbytère. Partout, les journalistes signalent les lieux de culte que chaque mission a réussi à faire tenir. La vitalité des communautés, organisées autour des constructions religieuses, doit d'ailleurs justifier de nouveaux investissements : « Curé Labelle, écrit Ernest Gagnon, encore quelques milles de route forestière, dans le nord et dans l'ouest, s'il vous plaît²⁶³! »

Que ce soit dans le Nord, l'Ouest ou l'Est, les récits font aussi l'apologie de la vie rurale. La reconquête du territoire à la fin du XIXe siècle ne se limitait pourtant pas à un

²⁶¹ A. Buies, *La Lanterne*, n°23, 14 mars, 1884, p. 314.

²⁶² A. Buies, *La Lanterne*, n°23, 14 mars, 1884, p. 314.

²⁶³ E. Gagnon, « Au pays des ouananiches »... *op. cit.*, p. 555.

projet agricole. L'agriculture ne devait représenter qu'une première étape de l'occupation du territoire avant que des villes potentielles ne puissent également s'épanouir dans ces régions²⁶⁴. Mais la vie paysanne deviendra une fin en soi et c'est paradoxalement vrai sur les terres les plus difficiles à cultiver. Ernest Gagnon écrit : « Les bancs de sable blanc des grèves du nord du lac ont fait longtemps croire que cette rive nord était impropre à la culture. On sait aujourd'hui que la vraie vallée du lac Saint-Jean, la vallée de l'avenir, la vallée fertile, immense, à perte de vue, c'est celle du nord du lac²⁶⁵. » Les journalistes dans l'Ouest canadien célèbrent aussi la fertilité des plaines. Narcisse-Eutrope Dionne vante les terres au Manitoba :

[...] les accidents de température sont moins fréquents dans le Nord-Ouest canadien que dans l'Ouest américain où l'on a taillé les états du Minnesota, du Dakota, de l'Iowa et d'autres moins connus. Comme corollaire il me paraît plus avantageux pour le colon désireux de chercher fortune d'aller dans le Nord-Ouest canadien²⁶⁶.

Entre leur ferveur religieuse et leur vocation agricole, les caractéristiques de chaque région à coloniser s'affirment ainsi sans discontinuité, sans spécificités géographiques. Sur place, les événements ne sont pas présentés comme des occurrences précises non plus. Ernest Gagnon parle d'un flot continu de nouveaux arrivants au lac Saint-Jean : « Les voyageurs arrivent de toutes les directions à la station du chemin de fer. Tous parlent pêche et ouananiches²⁶⁷. » L'agitation est répétitive, constante et elle s'inscrit dans le sillon d'un processus d'une occupation qui tend indéfiniment à croître et à s'épanouir.

Dans la série d'Ernest Gagnon « Au pays des ouananiches », le nom *ilnu*²⁶⁸ du saumon d'eau douce de la région du lac Saint-Jean sert à décrire le « pays » autour du lac Saint-Jean. C'est le seul terme précis dans le texte. En ce sens, le lieu appartiendrait aux ouananiches, à la nature et aux Premières Nations, qui l'ont baptisée et qui la connaissent mieux que les écrivains canadiens. En regardant l'embouchure de la Métabetchouane, Gagnon parle de sa difficulté à dire le présent : « On peut parler du passé : il est bien le passé ; on peut parler de l'avenir : il est bien l'avenir ; mais le temps présent, où est-il ? On

²⁶⁴ F. Dumont, *La Genèse de la société québécoise... op. cit.*, p. 95.

²⁶⁵ E. Gagnon, « Au pays des ouananiches »... *op. cit.*, p. 555.

²⁶⁶ N.-E. Dionne, « Excursion de la Presse au Nord-Ouest », *Le Courrier du Canada*, 16 septembre 1882, p. 2

²⁶⁷ E. Gagnon, « Au pays des ouananiches »... *op. cit.*, p. 555.

²⁶⁸ L'*ilnu* est la langue des communautés autochtones de la région de Mashteuiatsh.

veut le fixer et il s'échappe ; on en parle et déjà il est devenu le passé²⁶⁹. » La remarque de Gagnon apparaît comme une sorte de brèche lucide dans son écriture. En effet, le présent du terrain, de l'observation et des rencontres est absent dans les récits du corpus. Les textes sur la colonisation ne cessent de se projeter vers l'avant. Omniprésent, le motif de l'eau représente d'ailleurs très bien la symbolique de la colonisation. Gagnon détaille tout le système arborescent des cours d'eau : « Chacune des rivières qui se jettent dans le lac Saint-Jean a sa cataracte : les unes à plusieurs milles de leur embouchure, d'autres à quelques arpents seulement²⁷⁰. » D'autres journalistes prennent également le temps de découper le réseau hydrologique pour le lecteur. Narcisse-Eutrope Dionne, en excursion au Manitoba avec d'autres membres de la presse, décortique aussi les nervures bleues sur la carte : « La rivière Rouge prend sa source au lac Traverse dans le Minnesota et se décharge dans le lac Winnipeg, à 105 milles environ de la frontière américaine par trois branches différentes, dont celle du centre est la plus navigable²⁷¹. » L'eau permet de relier les deux registres des récits : le passé des premiers explorateurs et le projet de poursuivre l'occupation du territoire. En effet, l'eau est associée aux colons, parce qu'historiquement elle leur a permis de s'installer dans les différentes régions, mais elle incarne aussi ce mouvement qu'espèrent les auteurs du corpus. Elle est cette « constante mobilité », écrit Gagnon. Il est impossible de la retenir, de la capter, d'en fixer une image.

À propos des récits sur les régions canadiennes, il ne s'agit pas tout à fait de dire, comme l'écrivait Henri-Raymond Casgrain devant l'Acadie, que « le paysage qu'on a sous les yeux est gracieux et doux comme une idylle²⁷². » Le lieu canadien se présente sous son potentiel magnifié, mais surtout latent. S'il est vrai que les voyageurs canadiens restituent un lieu identique et en ce sens « idyllique », pour reprendre le terme de Casgrain, et que les régions se succèdent dans les textes dans une similitude déconcertante, les voyageurs ne disent pas qu'il ne faut rien changer. Les lieux possèdent des caractéristiques communes qui doivent permettre de promouvoir les promesses du projet de colonisation. Leur ressemblance contribue à donner aux descriptions un vernis abstrait, mais elle sous-tend

²⁶⁹ E. Gagnon, « Au pays des ouananiches »... *op. cit.*, p. 554

²⁷⁰ *Ibid.*

²⁷¹ N.-E. Dionne, « Excursion de la presse au Nord-Ouest », *Le Courrier du Canada*, 16 septembre 1882, p. 2.

²⁷² H.-R. Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*,... *op. cit.*, p. 34.

surtout des possibilités dans les récits de voyage dans les journaux. Les lieux, particulièrement les lieux au nord, n'offrent pas un sentiment d'apaisement, de plénitude simple aux écrivains, contrairement à ce qu'écrit Casgrain. La colonisation recouvre aussi, comme l'écrit Buies, des « choses ignorées » qui ont lieu sur des « théâtres obscurs ». Bien entendu, les écrivains journalistes passent sous silence ces aspérités en restant sur leur seuil du territoire. Ils privilégient la dimension prospective de la colonisation dans leurs comptes rendus. Préservant des possibles imaginés au détriment d'observations concrètes, les journalistes restent ainsi à l'écart de ces espaces peu habités où la voix s'aventurant trop loin risquerait de s'évanouir.

Le voyage dans le journal et la fin du vieux journalisme

Les voyageurs ne cessent de dire l'importance du lieu canadien, mais ils peinent à s'insérer dans cet espace et dans le contexte médiatique. Parler d'une poétique du seuil pour décrire leur approche, c'est dire cette position ambiguë qui les maintient en dehors du lieu dont ils parlent sans arrêt. En abordant les textes de cette période, il faut retenir ce paradoxe. La remarque concerne aussi leurs interlocuteurs sur le terrain et leurs destinataires dans les journaux. En effet, l'aspect désincarné de l'écriture des journalistes découle d'une vision idéalisée du pays, mais aussi de l'idéalisation du lecteur. Le voyageur tente d'établir son statut en entretenant l'image d'un lecteur idéal issu d'une petite élite éduquée, aisée, masculine, qui dans, les faits, n'a peut-être jamais existé telle quelle. Il est d'ailleurs déjà remplacé par un lectorat différent au même moment. Les récits témoignent à cet égard d'une réticence devant l'entrée dans une nouvelle ère médiatique, qui signe la fin d'un certain type de journalisme et, de façon plus diffuse, la fin très lente d'un rapport au monde.

Il existe une exception importante qui concerne les voyageuses. Celles-ci préfigurent en effet l'arrivée de femmes journalistes et des changements dans la construction du sujet écrivain sur le terrain. Déjà dans les récits des missionnaires, il est évident que le terrain révèle d'autres contraintes et constitue un autre seuil pour les femmes. Le récit est aussi fondé sur l'idée de possibilité, mais elle concerne pour elles le fait d'écrire en tant que tel. Avec la naissance de périodiques comme la *Revue canadienne*, l'avènement des premiers magazines illustrés et la création des premiers grands quotidiens

d'information, les années 1870 à 1890 marquent l'émergence simultanée d'un public littéraire plus ciblé et d'un lectorat plus vaste, au sein duquel se développe une culture populaire. Avant même l'avènement d'une figure de reporter dans les journaux canadiens, la transformation des supports et la circulation des contenus concourent à l'apparition d'un discours sur la pratique du reportage, autrement dit, d'une conscience générique du genre au Canada. À travers l'étude de ce discours, les premières sections du chapitre montrent que les reportages apparaissent toutefois à distance de la culture canadienne et qu'ils suscitent des commentaires hésitants dans le discours journalistique. Le voyageur dans le journal apparaît, en fait, entre 1870 et 1890 comme une figure à cheval entre deux régimes littéraires.

Le déplacement et l'observation chez les voyageurs traduisent moins une attention au réel qu'ils ne renvoient l'écrivain à d'autres textes. Pour dire l'aventure du voyage et le contexte dont ils sont témoins, les écrivains journalistes privilégient en effet les emprunts à des textes littéraires et historiques, à des textes journalistiques et à une toute nouvelle littérature de la route. Le caractère profondément intertextuel des articles à l'étude traduit ainsi une difficulté à ancrer l'écriture dans le moment du voyage. Si Rajotte parle d'une nouvelle forme d'écriture de l'intime, la pratique du terrain chez les voyageurs dans les journaux et la dimension introspective de l'écriture se trouve surtout à étayer un travail d'édification et de réflexion autour du lieu canadien et du patrimoine. Les récits sont tiraillés entre la tonalité épique des explorations anciennes auxquelles ils renvoient et un avenir abstrait, largement inventé. À défaut de couvrir des conflits ou d'entrer dans la circulation mondiale du reportage, les écrivains journalistes investissent ainsi fortement le territoire, non pas son observation, mais la référence à une topographie ancienne et obsolète et le projet d'une occupation balbutiante et fragile.

C'est d'ailleurs malgré lui que le voyageur devient correspondant à l'étranger. Quand Buies arrive en Californie, il note la façon dont les moyens de transport agissent sur lui, le transformant : [...] je ressemblais d'assez près aux Indiens que j'avais vus le long de la route. Le soleil vif, la suie, la poussière avaient imprimé sur moi et sur mes habits toute espèce de couleurs qui étaient devenues avec le temps comme des couches superposées sur mon épiderme²⁷³. » L'extrait du voyage de Buies présente les signes d'une métamorphose

²⁷³ A. Buies, « Deux cent mille lieues en chemin de fer », ...*op. cit.*, p. 177.

physique à laquelle le journaliste ne peut se dérober. L'écrivain journaliste évolue au contact d'un monde en transformation. Le corps des voyageurs se transforme au contact du terrain. L'écriture perd un peu de ses hauteurs rhétoriques. Les voyages dans les journaux sont ainsi la première étape d'une transition qui mènera l'écrivain journaliste du voyage au reportage.

CHAPITRE 3 : DU RAPPORTEUR AU REPORTER (1890-1910)

Mais, chut ! ne parlons pas de ceci afin de ne pas attirer l'attention du reporter, ce monstre altéré de nouvelles, et lui donner la tentation de me ravir un sujet qui doit me fournir bientôt le motif d'une passionnante chronique.

Robertine Barry, « À Caughnawaga¹ »

Le premier ensemble consistant de reportages au Québec remonte à la période qui s'étend de 1890 à 1910. D'apparence hétérogène, il se situe dans la contiguïté d'autres écritures qu'il recoupe comme la chronique féminine et les premiers efforts du côté de l'ethnographie. La citation de Robertine Barry montre d'ailleurs l'importance de ces croisements. Pour saisir l'émergence d'une écriture de terrain dans le journal, il faut en effet considérer l'ensemble des pratiques associées au reportage, comme les pratiques de l'entretien et de l'observation, encore disséminées sous d'autres étiquettes. Le reporter existe désormais sous ce nom, mais le reportage souffre d'une mauvaise réputation. L'usage de l'« interview » et l'observation directe d'un milieu circonscrit s'affirment toutefois de plus en plus. Des écrivains comme Robertine Barry, Jules Fournier et Hector Berthelot s'illustrent à l'époque. Hector Berthelot, dont on a mis en valeur le crayon satiriste avec son personnage de La Débauche², publie ses « Carnets de reporter » dans *La Presse* en 1891. Robertine Barry est présentée comme une correspondante à l'étranger lorsqu'elle est à Paris, aux États-Unis et ailleurs au Canada. Jules Fournier propose quant à lui une longue étude sur les Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre en 1905 pour le journal *Le Canada* et des reportages en France en 1910 pour *La Patrie*. La signature de ces journalistes au bas des articles marque en outre la distinction entre les plumes des envoyés spéciaux et le débit mécanique du petit reporter qui envoie souvent les informations à quelqu'un d'autre qui se charge de la rédaction de l'article.

La figure de l'écrivain reporter n'est pas très loin de celle du voyageur des décennies précédentes. Dans l'introduction d'un article intitulé « Un tour dans l'Ouest »

¹ Robertine Barry, « À Caughnawaga », *Le Journal de Françoise*, 10 mai 1902.

² Hector Berthelot est également connu pour ses *Mystères de Montréal* publié en feuilleton dans *Le Vrai Canard* en 1879 sous le pseudonyme de La Débauche.

dans *La Presse*, le journaliste se présente comme un « correspondant voyageur » : « Calgary, 27 — Un journal de Winnipeg [...] m'a appelé, pas à tort, le correspondant voyageur de la "Presse". À peine arraché de la séduisante Gaspésie et de ses alléchantes micmacs, que me voici franchissant les plaines immenses du Nord-Ouest³. » Au tournant du siècle, l'écriture du déplacement s'accélère toutefois. Le reporter répond à d'autres contraintes, dont la plus évidente est la pression de l'actualité. L'écriture dans les journaux soumet le voyage à un autre rythme. La composition, l'envoi et la diffusion des articles sont plus syncopés ; les textes plus courts, plus nombreux. Le concept d'évènement devient en outre constitutif du projet journalistique. Les entreprises de presse marquent leur appartenance au réseau dont ils sont tributaires. Les transports et les nouveautés techniques apparaissent un peu partout : dans les encarts publicitaires et les prospectus, dans les textes et dans la forme même du support. Les articles témoignent ainsi d'une fascination renouvelée pour la rapidité des transports et des communications, mais également pour le spectacle du monde.

Comme le voyageur d'avant, le reporter relaie le schéma de construction nationale que d'autres manifestations, les expositions universelles tout particulièrement, vont reprendre, exploitant une logique de différenciation des peuples fondée sur le racisme. Devant les tiraillements que suscitent les politiques d'expansion à l'époque dans la presse occidentale, Marie-Ève Thérénty souligne combien le reportage « parle d'une seule voix », unanime et favorable devant la colonisation : « Tout le protocole d'attestation de l'expédition coloniale, déjà bien rompu, est rebattu dans les reportages⁴. » Comme dans le contexte de la guerre auquel le reportage est associé, Thérénty note que dans les récits en contexte colonial la « grande machinerie de l'héroïsation est en jeu⁵ » et la première personne du singulier côtoie de près le « nous » national.

L'affirmation se vérifie aussi au Canada français, mais la représentation des régions canadiennes se distancie de façon impressionnante du spectacle médiatique qui a lieu dans la presse occidentale. Tandis que les réseaux de transport échancrent progressivement

³ [s.n.], « Un tour dans l'Ouest », *La Presse*, Lundi 1^{er} octobre 1894, p. 2.

⁴ Marie-Ève Thérénty, « Le reportage embrigadé : entre aventure et propagande coloniale » dans Marie-Astrier Charlier et Yvan Daniel, *Journalisme et mondialisation. Les Ailleurs de l'Europe dans la presse et le reportage littéraires (XIXe-XXIe siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, p. 175.

⁵ *Ibid.*, p. 177.

l'espace, l'étude des francophones à l'extérieur de la province se place sous le signe de la perte et de l'effritement. C'est le cas notamment dans la série de Jules Fournier qui traite des regroupements francophones en Nouvelle-Angleterre. Alors que le voyageur d'avant entretenait l'illusion d'une carte mentale élargie du Canada, celle-ci se referme nettement entre 1890 et 1910.

Espace préservé, le territoire vers le nord nourrit en contrepoint une nouvelle forme d'alliance entre le journalisme et la littérature qui situe encore davantage la pratique des reporters en décalage avec le rythme des événements mondiaux. Même lorsque l'actualité internationale converge dans les grands quotidiens canadiens, avec des phénomènes comme la ruée vers l'or au Klondike ou avec certains conflits, comme la guerre des Boers et la guerre hispano-américaine, peu de reporters canadiens-français accèdent à l'actualité mondiale. Ce n'est pourtant pas faute d'essayer. Quand les moyens le permettent – quand les voyages correspondent à des intérêts religieux, quand les compagnies de transport ou d'autres entreprises contribuent à financer le voyage –, les journaux envoient des correspondants pour couvrir de grands événements à travers le monde. Mais, très souvent, le reporter canadien-français est contraint de travailler avec une matière déjà usée par d'autres reporters.

Avec l'urbanisation, l'alphabétisation des populations et la modernisation des entreprises de presse, la période marque en outre le début d'une scission plus marquée entre le milieu littéraire et journalistique notamment à travers les premiers efforts de professionnalisation du journaliste. Des reporters comme Lorenzo Prince et Auguste Marion fondent ainsi leur réputation en marge de la sphère culturelle. Prince et Marion empruntent pour la première fois à l'international les traits de la posture de grands reporters canadiens-français. Leur participation à la course autour du monde en 1901 se détache ainsi de la toile de petits reportages et de faits divers non pas à cause de visées édifiantes ou d'une intention littéraire, mais à cause de son caractère extraordinaire.

Dans les journaux, le reporter devient l'une des figures centrales dans le système complexe de l'information. Parallèlement aux agences de presse, qui tentent de mettre en

commun des ressources⁶, les journaux déploient leurs efforts pour produire du contenu original, nouveau, exclusif. La compétition entre les entreprises de presse concourt à une recherche frénétique de nouvelles. Le petit reporter doit s'emparer du fait divers et des primeurs avant ses concurrents. Les journaux tentent d'envoyer des journalistes couvrir de grands événements. *La Presse* mandate par exemple Jules Tremblay pour suivre l'équipe canadienne de gymnastes à Rome en 1908. De la fin de l'été jusqu'en octobre, le reporter « officiel de *La Presse* ⁷ » raconte l'arrivée en Europe, les prouesses de l'équipe d'athlétisme, l'admiration pour la papauté⁸ et enfin le retour⁹. Les entreprises de presse s'appuient également sur des correspondants locaux ailleurs afin d'établir un réseau de cueillette d'informations à travers le territoire¹⁰. En 1898, *La Presse* dispose d'un contact en Nouvelle-Angleterre lors de la grève des ouvriers des filatures. Du 25 janvier au 11 mars, on peut ainsi lire des nouvelles du « correspondant particulier de la "Presse"¹¹ » sur place, J.G. Le Bouthillier, un journaliste franco-américain¹².

L'un des traits du petit reportage est son ancrage dans l'univers urbain, dans le chaos bruyant et pollué des villes. Les carnets de reporter d'Hector Berthelot sont représentatifs de cette veine. Dans les journaux, les affaires criminelles et judiciaires occupent une place prédominante, et ce, malgré les demandes répétées du clergé, particulièrement de l'archevêque de Montréal, Paul Bruchési, d'éviter ces sujets aux « "détails navrants"¹³ ». De l'hôtel de ville à la cour de justice en passant par le poste de police, le petit reporter qui sillonne la trame urbaine pour attraper des nouvelles fait sa place dans l'imaginaire canadien-français au tournant du siècle. Il a pour tâche de recueillir quotidiennement des informations un peu partout dans la ville. Il les transmet ensuite au

⁶ Les journaux continuent de s'approvisionner aux feuilles européennes, mais on fait désormais aussi appel aux agences de presse, comme à la United Press et à l'Associated Press. Les nouvelles internationales passent principalement par les États-Unis. Les quotidiens francophones sont d'ailleurs désavantagés par les sources de nouvelles qui sont principalement anglophones et dont la traduction crée des retards dans la publication. Il faut attendre 1917 pour que naisse la première agence de presse canadienne. Voir Jean de Bonville, « Les sources d'information », *La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un mass media*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, p. 182-189.

⁷ Jules Tremblay, « Le pape admire », *La Presse*, 30 septembre 1908, p.1.

⁸ J.Tremblay, « Le pape admire », *La Presse*, 30 septembre 1908, p.1.

⁹ *Id.*, « Le retour de vainqueurs », *La Presse*, 1^{er} octobre 1908, p. 1.

¹⁰ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.*, p. 182.

¹¹ [s.n.], « La Grande Grève », *La Presse*, 10 mars 1898, p. 3.

¹² Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, L'Opinion publique, 1911, p. 268-269.

¹³ Cité dans J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.*, p. 178.

secrétaire de rédaction par écrit, par téléphone ou par télégraphe. Petit reportage et fait divers acquièrent cependant très vite une mauvaise réputation, associée à l'imaginaire des bas-fonds. L'historien Dominique Kalifa décrit la façon dont la croissance du petit reportage et du fait divers a eu pour effet d'accélérer la création d'images sur la ville : « ces récits singuliers ou effrayants qui emplissaient la cité rythmaient ses inquiétudes et régulaient ses pulsions, relevaient d'une démarche quasi automatique, seulement préoccupée de coller aux impératifs techniques du métier et largement détachée de toute réalité sociale¹⁴. » Les reportages rendent ainsi compte d'un monde à la fois obnubilé et effrayé par les risques modernes des nouvelles villes industrielles, liés à l'existence « des voitures, des tramways et des appareils ménagers », à « la mécanisation qui s'accélère dans les usines » et à « la population qui se densifie¹⁵ », comme le souligne l'historienne Magda Fahrni.

Dans ce monde densément peuplé, le reporter cherche désormais à trouver des témoins des événements. Dans les journaux, les termes « entrevues », « interviews » et « témoins oculaires » se multiplient. Dans *La Presse* du lundi 10 décembre 1900, le lecteur tombe en première page sur le récit d'une bagarre au village de Saint-Constant dont le sous-titre atteste des méthodes du journaliste : « Version des témoins oculaires interviewés par l'envoyé spécial de *La Presse* ». Dans sa série sur les Franco-Américains en 1905, Jules Fournier annonce aussi qu'il s'est intéressé au quotidien des francophones en Nouvelle-Angleterre en procédant à « de longues interviews¹⁶ ». Il parle aussi de « témoignages » et de « sources¹⁷ ». Le développement d'études journalistiques fondées sur l'interview, l'observation et le témoignage coïncide en fait aussi avec l'émergence des sciences sociales. La période accueille en effet les travaux pionniers de Léon Gérin, influencé par

¹⁴ Dominique Kalifa, « Les tâcherons de l'information : petits reporters et faits divers à la "Belle époque" », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. XL, n° 4, p. 603.

¹⁵ Marie-Claude Bourdon, « Histoire des accidents. Entretien avec l'historienne Magda Fahrni », *Journal L'UQAM*, vol. XXXV, n° 8, 8 décembre 2008 [en ligne], <http://www.uqam.ca/entrevues/entrevue.php?id=466> (page consultée le 3 juin 2017).

¹⁶ Jules Fournier, « Chez les Franco-Américains », *Le Canada*, 30 octobre 1905, p. 4. La série de Fournier « Chez les Franco-Américains » paraît de façon régulière dans *Le Canada*, du 30 octobre 1905 au 18 janvier 1906. L'étude, publiée sur une dizaine d'articles, porte sur les francophones qui vivent au New Hampshire, au Rhode Island et dans le Massachusetts.

¹⁷ Jules Fournier, « Chez les Franco-Américains », *Le Canada*, lundi 30 octobre 1905, p. 4. Jules Fournier mène une étude publiée sur plus d'une douzaine de livraisons sur les francophones qui vivent au New Hampshire, au Rhode Island et dans le Massachusetts.

les approches du Français Frédéric Le Play. Dès ses premières contributions¹⁸, Gérin adopte une approche monographique fondée sur l'observation directe et s'intéresse aux structures de la permanence du groupe dans les collectivités rurales¹⁹.

De l'écrivain voyageur à l'arrivée du reporter, le changement de posture s'accompagne aussi d'une transformation au sein du groupe de journalistes. Le tournant du siècle est un entre-deux, une période de changements dans la presse qui favorisent l'arrivée des femmes dans le milieu journalistique. Des pionnières se démarquent ainsi durant la période, comme le note Chantal Savoie²⁰. L'écriture des femmes journalistes et leur image dans le journal infléchissent la pratique du journalisme de terrain, parce qu'elles supposent une transgression. Les femmes journalistes rappellent constamment les frontières qui limitent leur travail. C'est ce que Robertine Barry exprime dans la citation placée en amont du chapitre. Dans ses chroniques, elle montre que les espaces du reportage sont réservés aux hommes : « On permet au chroniqueur à barbe de traiter à peu près tous les sujets, mais il est des sentiers où, nous, femmes, ne pouvons nous aventurer à moins de relever le bas de nos jupes afin de ne pas les traîner dans la boue, et c'est ce que plusieurs n'aiment pas à faire²¹. » Or, plusieurs textes des chroniqueuses dépassent l'intériorité du foyer et la recette de soupe aux pois. La journaliste en voyage n'apparaît pas encore sous le titre de reporter, mais beaucoup de textes écrits par des femmes se fondent sur les mêmes modalités et sur les mêmes espaces que ceux qui sont associés au reportage.

Les prochaines pages permettront de décrire le contexte qui détermine l'arrivée de ce premier corpus de reportages au Québec et les liens qui se tissent avec la littérature. Comment décrit-on le genre au tournant du siècle ? À quoi est-il associé ? Les discours autour du reportage témoignent à la fois du développement d'une tension entre la sphère littéraire et le reportage et d'un nouveau phénomène de convergence entre les débuts des sciences sociales et du reportage. Malgré la mauvaise réputation du petit reportage urbain, on rencontre d'ailleurs des écrivains qui revendiquent les méthodes du reportage. La

¹⁸ Léon Gérin, « L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 2^e série, vol. IV, section I, 1898, p. 139-216.

¹⁹ Gérard Bouchard, « Représentations de la population et de la société québécoises : l'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. IXX, n°1, printemps 1990, p. 10.

²⁰ Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

²¹ Robertine Barry [Françoise], *Chroniques du lundi*, Montréal, [s.é.], p. 46. D'abord paru dans *La Patrie*, le 28 mars 1892.

période témoigne à ce titre d'une première forme de représentation du reporter dans le discours social. La deuxième partie du chapitre est consacrée à cette figure du reporter et à celle de la femme journaliste sur le terrain. En explorant les relations que les écrivains du corpus établissent avec leurs interlocuteurs et en examinant leur rapport au monde, il s'agira d'explorer la façon dont se creuse le décalage entre l'écriture des journalistes et le spectacle du monde.

LE DÉVELOPPEMENT D'UNE CULTURE DE LA REPRÉSENTATION

Auparavant « agent de nouvelles », « rapporteur », ou « nouvelliste », le « reporter » apparaît pour la première fois dans un recensement de 1891²² selon Jean de Bonville et Fernande Roy. Le terme « rapportage » s'efface alors devant le « reportage ». La confusion terminologique des débuts montre bien que le genre est initialement conçu comme le simple fait de « rapporter » l'information. En 1889, *L'Électeur* fait paraître un article intitulé « L'art du reportage » dans lequel « un sténographe raconte ses impressions sur le genre de quelques-uns de nos principaux orateurs²³ ». Le « reportage » désigne ici la transcription de discours politiques. L'article porte sur les moyens de reproduction écrite de la parole des orateurs : du « reportage verbatim ». L'auteur du texte insiste toutefois déjà sur le travail d'interprétation derrière tout type de transcription : « Il ne faut pas croire d'ailleurs que même aujourd'hui un rapport sténographié soit la reproduction exacte d'un discours. La chose est impossible [...]. » *L'Électeur* intègre l'extrait d'un article du *Globe* sur les orateurs canadiens dans lequel est décrite la manière dont il est possible de suivre avec plus ou moins de facilité la parole des hommes comme Sir John Macdonald qui « parle sur le ton de la conversation » ou de « M. Laurier » dont l'anglais ne vient pas de la conversation, et qui rappelle « Shakespeare, Milton, Macaulay et John Bright²⁴. » Associé à la transcription de la parole des politiciens, le reportage semble dans cet article coincé entre le passé des journaux

²² Jean de Bonville et Fernande Roy, « La Recherche sur l'histoire de la presse québécoise, bilans et perspectives », *Recherches sociographiques*, vol. XLI, n°1, 2000, p. 25.

²³ [s.n.], « L'art du reportage », *L'Électeur*, 29 novembre 1998, p. 1;4.

²⁴ *Ibid.*, p. 1.

politiques et la nouveauté du reportage. Or, très rapidement, la confusion ne sera plus possible.

Avec la disparition du *Canadien* et de *La Minerve* dans les années 1890, la presse commerciale prend les devants à Montréal et à Québec, tandis que la presse régionale entremêle encore fréquemment sans distinctions les univers du journalisme d'opinion partisan et du journalisme d'information centré sur la nouvelle²⁵. *La Patrie* (1879-1957), *La Presse* (1884 -) et *L'Électeur* (1880 -), qui deviendra *Le Soleil* en 1896, sont alors les journaux d'information francophones les plus importants. À Québec, *L'Électeur* est un quotidien créé par des libéraux qui veulent mettre sur pied un journal plus modéré que *La Patrie*. Né au moment où la presse moderne prend son essor, le journal priorise d'emblée l'information, l'illustration et les nouvelles techniques d'impression²⁶. *L'Électeur* défend les pratiques nouvelles du reportage qui suscite à l'époque beaucoup de réactions. Dans un texte intitulé « Petits esprits », publié en 1894, le journal réagit à des accusations formulées à l'égard de certains reporters qui ont mené des interviews en prison :

Eh bien, si c'est là un crime, qu'on supprime donc tout de suite la presse. Car enfin, les journaux sont faits, si nous ne nous trompons, pour renseigner le public sur ce qui se passe. Et les reporters ont été créés et mis au monde pour satisfaire la curiosité éveillée dans le public par les événements de tous genres qui se produisent tous les jours. De nos jours surtout, avec la concurrence qui se fait, le reportage est une vraie course au clocher : c'est à qui arrivera le premier, à qui apportera le plus de détails²⁷.

Dès ses débuts, *La Presse* sera aussi la proie de vives récriminations concernant ses articles de nouvelles. L'entreprise est créée à Montréal en 1884 après la naissance d'un premier journal à Québec en 1883 qui s'appelait aussi *La Presse*, fondé par C.-E. Nazaire Levasseur et par le parti conservateur. Le projet de Levasseur manque toutefois rapidement de fonds et s'éteint la même année. La version montréalaise apparaît en 1884, également créée par des conservateurs. André Beaulieu et Jean Hamelin soulignent que les premières années sont tout aussi difficiles pour la deuxième version que pour la première *Presse*, avant que

²⁵ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours t.3 1880-1895*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1965, p. 11.

²⁶ A. Beaulieu et J. Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours t. 2, 1860-1879*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1975, p. 288.

²⁷ [La rédaction], « Petits esprits », *L'Électeur*, 9 mai 1894, p.1.

le journal ne passe entre les mains d'un des anciens typographes de *La Minerve*, Trefflé Berthiaume :

À force de travail, d'ingéniosité, il fit de *La Presse* non seulement une entreprise rentable, mais aussi une entreprise nationale. Son succès tint d'une part à son talent d'homme d'affaires clairvoyant qui utilisa avec profit les procédés journalistiques modernes (illustration des faits divers, composition à l'aide de linotypes, manchettes, etc.) et, d'autre part à l'activité de deux journalistes, Jules Helbronneur et J.-A. Rodier, qui popularisèrent *La Presse* dans les milieux ouvriers²⁸.

Le succès des grandes entreprises comme *La Presse* ou *L'Électeur* repose en fait sur un nouveau type de contenu, sur un nouvel usage de la typographie et sur une diffusion large au sein de la population. En devenant plus accessibles, les nouveaux médias se commercialisent, autant du point de vue des informations que du point de vue de leur forme. Tandis que le régime de lecture des feuilles d'opinion et des revues spécialisées se rapproche de la logique séquentielle du livre avec ses chapitres, la répartition et la hiérarchie des cases dans les quotidiens populaires répondent à un autre type de lecture. Sous l'effet de la publicité et de l'arrivée des illustrations, le journal deviendra une mosaïque. Les contenus se côtoient, dans un affichage où surgissent les informations de manière simultanée, se frôlant jusqu'à s'influencer. L'importance de la première page, de la « une » s'impose aussi peu à peu. On crée de nouvelles rubriques réservées au sport et à la mode en parallèle de l'intégration de la publicité. Les titres permettent un nouveau repérage entre les sections, et on fait un usage plus varié de la taille des caractères.

En 1891, Trefflé Berthiaume engage le premier illustrateur de *La Presse*²⁹. On prend l'habitude d'illustrer les faits divers et les grands événements mondiaux, tout particulièrement dans les suppléments. L'utilisation de la photographie apparaît aussi au tournant du siècle. Jean de Bonville note qu'elle entre au *Soleil* en 1898, à *La Patrie* en 1899 et à *La Presse* en 1900³⁰. Son intégration est très progressive en raison de la difficulté de la reproduction des teintes par impression typographique et du papier journal de mauvaise qualité. L'usage de la photographie rencontre aussi une résistance de la part des illustrateurs. À l'époque, l'équipement des photographes n'offre pas encore beaucoup de flexibilité. Les premières photographies dans les journaux sont généralement des portraits,

²⁸ A. Beaulieu et J. Hamelin, « La Presse », dans *La Presse québécoise, tome 3... op. cit.*, p. 114.

²⁹ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884... op. cit.*, p. 223.

³⁰ *Ibid.*, p. 225.

plus faciles à réaliser. Dans *La Patrie*, les « Lettres de France » de Jules Fournier s'accompagnent d'une photographie du journaliste (Fig. 1). Dans *La Presse*, le texte sur la chasse au loup d'Ernest Tremblay est accompagné d'une vignette le représentant de pied en cap dans ses habits de chasse (Fig. 3). À l'occasion d'un reportage au lac Saint-Jean, les journaux font également circuler le portrait des trois chroniqueuses invitées par la société de colonisation (Fig. 2).

Les entreprises journalistiques misent aussi sur des suppléments. S'ajoutent les premiers courriers du cœur, les bandes dessinées et des pages réservées aux femmes et aux enfants : « Les suppléments du samedi des grands quotidiens atteignent jusqu'à une trentaine de pages et acquièrent une telle popularité qu'on les confond, vers les années 1910, avec les nouveaux "magazines de lecture"³¹. » La naissance d'hebdomadaires d'informations et de revues prépare l'arrivée de publications à venir comme *La Revue populaire* et *La Revue moderne*. En 1893, Joséphine Marchand-Dandurand lance *Le Coin du feu*, un magazine destiné aux Canadiennes : « "enfin, comme M. son mari qui a son club, sa pipe, ses gazettes, madame aura aussi, et ce ne sera que justice, son journal à elle, qui ne s'occupera que d'elle"³² ». En 1902, Robertine Barry présente également son propre périodique, *Le Journal de Françoise*, sous-titré « Gazette canadienne de la famille », un bimensuel qui reprend, à l'instar d'autres revues, le concept de recueil périodique, chaque numéro poursuivant la pagination du précédent. Tout comme la *Revue canadienne*, *Le Monde illustré* et *L'Album universel*, les nouvelles parutions *Le Coin du feu* et *Le Journal de Françoise* créent un espace pour des billets, des chroniques, des récits de voyage et des reportages que les journalistes ne produisent pas sous la pression d'une actualité brûlante contrairement aux nouvelles des grands quotidiens d'information.

Le sale reportage

En 1946, Berthelot Brunet commente le caractère sensationnaliste de *La Presse* du début du siècle :

Si l'on veut se rendre compte d'où nous sommes partis, il n'est qu'à feuilleter la collection de *La Presse*, notre plus grand quotidien. Il y a trente ans par exemple,

³¹ M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome V... op. cit.*, p. 185.

³² Le premier numéro du journal de Joséphine Marchand-Dandurand est cité par André Beaulien et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome troisième, 1880-1895*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1977, p. 293.

séviissait dans ce journal l'information la plus jaune qui fût, et à ce point que la lecture des vieux numéros en est tout un plaisir³³.

Quand Berthelot Brunet parle de journalisme jaune, il parle de sensationnalisme. Au tournant du siècle, le terme « reportage » est associé à l'espace urbain et industriel, et les méthodes qui mèneront à son succès populaire sont critiquées. On parle des excès du genre et d'une forme d'avilissement moral. Les méthodes de *La Presse* lui vaudront d'être traitée de « putain de la rue Saint-Jacques³⁴ », plus tard, par Henri Bourassa du *Devoir*. L'absence de règles donne en effet cours à toutes sortes de dérives. En 1955, Robert Prévost cite le journaliste Léon Trépanier qui raconte la manière dont les reporters, au début du siècle, rédigeaient des comptes rendus sans avoir assisté aux évènements. Il raconte qu'on avait alors même tendance à inventer des évènements³⁵. En 1899 par exemple, le correspondant de *La Presse* à Québec, Ernest Cinq-Mars invente un éboulis fictif qu'il situe à Lotbinière et ses collègues de *La Patrie*, du *Soleil* et du *Star*, reprennent l'évènement dans leur journal respectif³⁶.

À l'époque, le journaliste Arthur Dansereau préconise aussi l'implication des journalistes dans la résolution des affaires criminelles³⁷, proposition fortement condamnée par le clergé. À titre d'exemple, on peut lire l'interrogatoire d'un reporter de *La Presse* dans l'édition du 18 mars 1905 : « "Je continuai : Oui la femme Sclater a tout dit, et aujourd'hui même la "Presse" va annoncer à ses lecteurs que c'est bien toi le meurtrier, qu'il n'y a plus aucun doute là-dessus³⁸." » Connu pour ses frasques, le journaliste Septime Laferrière aurait quant à lui ramené un cadavre dans la salle de rédaction pour rédiger son article avant d'avertir la police³⁹. Pour une autre série de reportages, Laferrière aurait aussi encouragé, si ce n'est provoqué, une mutinerie sur un bateau effectuant le trajet entre la

³³ Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, p. 119.

³⁴ André Beaulieu et Jean Hamelin, « Le cas particulier des journaux jaunes », *La presse québécoise des origines à nos jours, t. 9, 1955-1963*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. viii.

³⁵ Robert Prévost, « Le journalisme montréalais au début du siècle », *Le journaliste canadien-français*, vol. I, n°4, août 1955, p. 7.

³⁶ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.*, p. 193

³⁷ Arthur Dansereau, « À propos de crime », *La Presse*, [avril 1906 ?], cité par Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.* p. 185.

³⁸ [s.n.], *La Presse*, 18 mars 1905, p.1, cité par J de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.*, p. 172.

³⁹ McKenzie Porter raconte d'autres anecdotes saisissantes sur *La Presse* du début du siècle dans un numéro de 1954 de la revue *Maclean's*. Voir McKenzie Porter, « The Pulse of French Canada », *Maclean's Magazine*, vol. LXVII, n° 6, 15 mars 1954, p. 18, 19, 63, 64, 66, 68.

ville de Brême en Allemagne et la ville de Québec en 1904⁴⁰. Septime Laferrière acquiert cependant la réputation d'être un conteur hors pair. Dans un article d'Ernest Tremblay sur une partie de chasse, la rédaction de *La Presse* mentionne Laferrière en rappelant que ses « piquants récits » obtiennent énormément de faveurs⁴¹. Au début du siècle, le reporter Marcel Bernard exploite aussi l'avidité des journaux. Lors d'un incendie, Bernard profite de l'occasion pour fournir de faux portraits de toutes les victimes d'un feu à Montréal, avant que *La Presse* ne soit contactée par les véritables sujets des portraits : les membres de la famille Bernard⁴². Ces dérives résultent en fait de la logique de rapidité de la machine médiatique.

Le reportage ne possède pas encore de moyens clairs pour faire respecter un code de déontologie. Aussi, en plus des dérapages les plus notoires des reporters, on accuse le genre d'être le produit d'exagérations. En 1899, *L'Avenir du Nord* relaie un texte du périodique scientifique *Le Naturaliste canadien* qui se moque du caractère sensationnaliste des textes sur le « Kissing-Bug » parus dans *La Presse* et *La Patrie*. Ce n'est pas la première fois que l'aspect sensationnaliste du reportage est comparé à une forme parasitaire⁴³. De la comparaison à la synecdoque, l'article « L'entomologie tragi-comique⁴⁴ » décrit les dérives des entreprises journalistiques de *La Presse* et *La Patrie* : « Comme on le sait, ces deux journaux sont engagés dans une sorte de duel, où ils luttent à coup de faits "sensationnels". » *Le Naturaliste canadien* note que l'insecte représenté dans une gravure le 8 juillet par *La Patrie* a changé depuis que *La Presse* en a publié une image. Ses yeux ont grossi et ses antennes ont allongé. L'insecte s'est aussi rapproché : « Comme c'est principalement dans leurs gros numéros du samedi que nos confrères se mettent de la sorte en frais d'entomologie, du 8 juillet passons au 15. [...] Nous y voilà ! Le Kissing Bug, dit la Presse, "fait son apparition à Montréal et dans les environs." » La revue scientifique reproche aux journaux de traiter les lecteurs « comme de parfaits imbéciles » avec « ces fantaisies scientifiques du reportage montréalais » :

⁴⁰ *Ibid.*, p. 63.

⁴¹ Ernest Tremblay, « Harlou! Harlou! Sus au loup ! », *La Presse*, 15 janvier 1908, p. 1.

⁴² McKenzie Porter, « The Pulse of French Canada », *op. cit.*..., p. 64.

⁴³ Voir chapitre 2 : En première page du *Courrier du Canada* du 27 novembre 1882, on le compare ainsi à un insecte nuisible qui aurait traversé la frontière : « Le reportage est de provenance américaine comme le phylloxéra. »

⁴⁴ [s.n.], « L'entomologie tragi-comique », *L'Avenir du Nord*, 1^{er} août 1899, p. 1.

C'est une véritable honte de voir ainsi nos journaux français les plus puissants présenter, en guise de données scientifiques, un amas de choses fantaisistes, incohérentes, ridicules même, comme ils font depuis un mois avec cette histoire du Kissing Bug. Voilà la « presse jaune » qui opère jusque dans le domaine scientifique⁴⁵.

Parallèlement à ces exagérations, on soulève également les dangers des nouvelles techniques de la presse moderne dans le prolongement des risques associés au progrès. Le journaliste Henri Roullaud, sous le pseudonyme de Laurent Bart, signe une chronique sur le caractère dangereux et pernicieux de la photographie dans *La Presse* du 13 mars 1898, dispositif qui permettrait de faire, selon l'auteur, la copie du monde : « En Europe comme en Amérique, le mécanisme des informations, de la chasse aux nouvelles, de la reproduction graphique des hommes et des choses est prodigieux.⁴⁶ » La chronique porte plus précisément sur un fait divers tiré des journaux londoniens. Roullaud raconte qu'un reporter et un photographe auraient aggravé une situation en apportant leur équipement sur les lieux d'un incendie. Les premiers flashes fonctionnant grâce à du magnésium brûlé, la poudre du photographe aurait provoqué une explosion sur place. Du fait divers qu'il raconte, le journaliste tire une conclusion plus large décrivant la photographie comme une agression et comme un procédé toxique :

À peine le grand homme a-t-il mis le nez hors du wagon, que pfaff ! un immense éclair blanc, éblouissant et heureusement fugace, déchire la demi-obscurité... Pfaff ! un autre, puis un autre, puis dix, vingt éclairs. C'est dix, vingt photographes qui opèrent. Il y en a même qui photographient les photographes dans l'exercice de leurs indiscretes fonctions. [...] De tous ces diaboliques instruments se dégagent une épaisse poussière blanche et une odeur qui affecte désagréablement les narines et l'arrière-gorge du grand homme, de son entourage, de la foule et même des opérateurs.

Roullaud parle ici d'« indiscretes fonctions ». Comme manière de saisir constamment le présent (« à peine [...] que pfaff ! »), le reportage fait l'objet des mêmes reproches que la photographie. Dans l'ensemble des discours sur le reportage, même si les images utilisées n'impliquent aucune matière inflammable, on désapprouve la manière dont le reporter s'intéresse au réel. On désapprouve plus largement tout une nouvelle culture de la représentation et de l'image.

⁴⁵ [s.n.], « L'entomologie tragi-comique », *L'Avenir du Nord*, 1^{er} août 1899, p. 1.

⁴⁶ Laurent Bart [Henri Roullaud], « Chronique. Journalisme moderne », *La Presse*, 13 mars 1908, p. 2.

Il faut comprendre la « saleté » du reportage en rapport avec la naissance d'un imaginaire des bas-fonds au XIX^e siècle en Europe et plus largement en Occident. À travers reportages, enquêtes et fictions, Dominique Kalifa explique que c'est un monde souterrain qui émerge dans la seconde moitié du XIX^e siècle :

C'est une « classe d'hommes vils et méprisables », écrit Émile Littré en 1863, une « classe d'hommes dégradés par le vice et la misère », précise trois ans plus tard le républicain Pierre Larousse, plus sensible que Littré aux mécanismes sociaux et moraux qui engendrent la bassesse. Si l'on glisse ainsi du topographique au social, la dimension spatiale n'est jamais oubliée. Les bas-fonds correspondent toujours à des lieux – ce sont des bouges, des cours des Miracles, des asiles de nuit, des bagnes –, tous marqués par une propension naturelle à s'enfoncer, dans un mouvement toujours descendant⁴⁷.

En cette ère du « positivisme, de l'industrie, de la démocratisation et de la culture de masse⁴⁸ », écrit Kalifa, l'idée de bas-fond se construit au cœur de la ville. Dans un monde encore majoritairement rural, mais changeant, les représentations se construisent en opposition au monde paysan, comme le souligne Kalifa : « la misère, le crime, le viol et l'inceste ont beau exister aussi et peut-être autant dans les profondeurs du monde rural, les bas-fonds sont urbains⁴⁹. »

Au Canada français comme ailleurs, de nombreux reportages portent sur des phénomènes urbains comme la misère, la prostitution, le crime, un ensemble de réalités qualifiées de sordides et même d'étrangères. Dans l'édition du 16 septembre 1899 de la revue politique et littéraire *Le Réveil*, on peut lire un texte intitulé « Le sale reportage » dans lequel l'auteur, lui-même reporter, s'emporte contre le « triste métier » qu'il fait :

Nous n'avons pas le droit de démarquer quelque *roman français*, et de nous amuser à dessiner en une série de paragraphes bien découpés une silhouette d'héroïne de feuilleton. Le héros ou l'héroïne de feuilleton que le fait divers nous fournit n'est pas une création d'artistes, une condensation habile de haute humanité imaginaire, un mannequin que l'homme de lettres habille, déshabille, peinturlure à son gré. C'est un être vivant, en chair et en os, avec des nerfs et un cerveau, qui souffre mille tortures morales, qui a des parents, des enfants, un père, une mère, une femme ou un mari [...] ⁵⁰.

Dans ce réquisitoire, le journaliste s'en prend au processus qui engendre le stéréotype pour créer un effet sensationnel. Il juge défavorablement la matière du reportage, mais le plus

⁴⁷ Dominique Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013, p. 9.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Ibid.*, p. 24.

⁵⁰ Justus, « Le sale reportage », *Le réveil*, 16 septembre 1899, p. 88. Je souligne.

intéressant est qu'il associe le contenu du reportage au contenu du roman français. Cette matière, c'est celle du voyeur, celle que « les mégères glapissantes, les flâneurs, les vieillards aigres, rancis, recuits dans l'oisiveté des quartiers populeux où l'on voisine, où l'on papote, viennent secouer devant nous⁵¹. » Il fait référence à une vie intime rendue publique et exploitée par les journaux, il parle de la représentation de la pauvreté.

Les journaux d'époque regorgent en effet de petits reportages scabreux. En première page de *La Presse* du 26 février 1901, on peut lire un article intitulé « Misère dégoûtante ». Sous le grand titre, le lecteur trouve quelques phrases en gras et en majuscules qui insistent sur le caractère horrible de la scène relayée :

L'affreuse situation d'une pauvre vieille de la rue St Dominique que La PRESSE signale aux autorités sanitaires. LA MALHEUREUSE VIT DANS UN RÉDUIT IMMONDE. Elle est exposée à la faim, aux maladies les plus pénibles et aux mauvais traitements de gamins mal intentionnés qui lui rendent la vie insupportable⁵².

Accompagnant l'article, une illustration montre une vieille femme souffrante, vêtue de haillons, assise sur une chaise berçante usée près d'un immeuble abandonné. Le même genre de dessins accompagne un autre article, similaire, paru au mois d'août de la même année : « La misère et ses horreurs⁵³ ». L'article en « une » raconte la vie d'une famille dans une cabane au fond d'une carrière. Les infortunés, écrit le journal, « se nourrissent des détritrus du dépotoir civique ». La presse se nourrit du potentiel d'émotions sensationnelles suscitées par l'image de la pauvreté. Kalifa parle du petit reporter qui écrit ces lignes comme d'une sorte de paria du journalisme : « Lecture du pauvre, le fait divers fut [...] aussi très largement une écriture du pauvre⁵⁴. » De fait, les membres des salles de rédaction et, au premier chef, le petit reporter semblent contaminés par le monde souterrain qu'ils côtoient.

Le reportage repose sur la dialectique répétitive d'un monde dissimulé et de son dévoilement. Il s'inscrit dans une dynamique de représentation spectaculaire. Dans les nouveaux journaux, cette logique fonctionne à plein régime. Le fait divers et le petit

⁵¹ *Ibid.*

⁵² [s.n.], « La misère dégoûtante », *La Presse*, 26 février 1901, p. 1. Les majuscules sont dans la publication originale.

⁵³ [s.n.] « La misère et ses horreurs », *La Presse*, 23 août 1901, p. 1.

⁵⁴ D. Kalifa, « Les tâcherons de l'information : petits reporters et faits divers à la "Belle époque" »... *op. cit.*, p. 602.

reportage exposent le réel et le coupent d'une logique causale. Dans l'article « Le sale reportage », le journaliste parle explicitement du reportage comme de la construction d'un spectacle : « Le journal est un plancher de théâtre où chacun tient à poser pied. » La conclusion de l'article d'Henri Roullaud rejoint la même idée. Le flash photographique, aussi nauséabond et nuisible soit-il, a le pouvoir de glorifier celui qu'il vise : « Le magnésium, c'est l'encens moderne. La photographie, c'est la plus sensible forme de l'admiration, la plus éclatante preuve de la notoriété⁵⁵. »

Les élites lettrées et le réel

La rupture symbolique qui se profile entre le journalisme et la littérature au début du XX^e siècle est liée au développement d'une culture de la représentation et du petit reportage urbain, mais aussi à des enjeux qui concernent la constitution de la sphère littéraire. Des phénomènes participent d'une forme de « délittérisation » de l'écriture journalistique. Lucie Robert rappelle que l'industrialisation fait du journalisme une entreprise où l'écriture perd sa singularité : « La littérature représente alors une forme revalorisée du travail quotidien de ces dizaines de femmes et d'hommes, une manière de transcender les conséquences et les effets de la dévaluation de leur travail quotidien⁵⁶. » Robert parle d'un clivage lié au principe d'autonomisation du champ littéraire, phénomène similaire à ce que Bourdieu a identifié en France et qui concerne l'avènement de médias de masse et du journal d'information.

Or, le contexte canadien est différent du contexte français. Jane Everett rappelle notamment que l'orthodoxie nationaliste n'autorise pas la division symbolique plus franche qui s'opère en France. Everett écrit qu'à l'époque les intérêts socioéconomiques et nationalistes « transcendent les divergences idéologico-politiques⁵⁷ » au sein d'une élite littéraire encore homogène et peu nombreuse. Au Québec, les débuts de l'autonomisation de la littérature sont généralement associés à « l'éclipse⁵⁸ » de l'École littéraire de Montréal créée en 1895, première manifestation d'un groupe littéraire qui cherche délibérément et

⁵⁵ Laurent Bart [Henri Roullaud], « Chronique. Journalisme moderne », *La Presse*, vendredi 13 mars 1908, p. 2.

⁵⁶ Lucie Robert, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, p. 62.

⁵⁷ Jane Everett, « Orthodoxie et hétérodoxie littéraires : le cas du Québec vers 1900 », *Revue Littératures de McGill*, n°1, 1988, p. 91-124.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 124.

explicitement à se dégager du seul mandat idéologique qu'on confie à la littérature à l'époque. Les membres de l'École littéraire des débuts se réclament des explorations formelles de la littérature française, notamment du Parnasse et du symbolisme. À travers la première période d'existence de l'École littéraire de Montréal s'esquissent aussi les débuts d'un débat entre l'importance de traiter de thèmes canadiens et la possibilité de s'inspirer de l'étranger. Au début du XX^e siècle, la tension entre l'ici et l'ailleurs se résorbe toutefois rapidement, absorbée par les impératifs de survivance. La dissolution du premier mouvement de l'École littéraire de Montréal en témoigne⁵⁹. La vie culturelle apparaît submergée par la vague de discours nationalistes.

Même si les intérêts clérico-nationalistes structurent encore largement le contexte culturel, il existe toute une activité littéraire et journalistique en dehors du livre, sous la surface des journaux. Les écrivains ont en effet souvent recours aux périodiques pour publier des textes qui contournent l'idéologie cléricale nationaliste dominante. En parallèle des discours des élites, l'abondance de reportages dans les journaux fait ainsi exister avec persistance une écriture du réel qui n'a pas droit de cité ailleurs. Celle-ci, associée au sensationnalisme de la presse américaine dite « jaune », n'a évidemment aucune place dans les toutes premières histoires littéraires qui paraissent à l'époque. L'espace journalistique est certes soumis à des pressions commerciales, comme le disent les contemporains, mais il offre en contrepartie un cadre de publication moins contraint par la doxa de l'époque que le livre. Dans un contexte où le roman, particulièrement dans ses tendances naturalistes, est traité avec suspicion au Canada français, l'afflux de reportages à la fin du XIX^e siècle introduit dans l'espace scripturaire un type de représentation réaliste qui n'a d'existence nulle part ailleurs.

Une démarche empirique : Léon Gérin, Hector Berthelot et Jules Fournier

Du côté des élites culturelles, Camille Roy parle de « mieux regarder les choses du sol et de la race », mais l'impératif rejoint des visées édifiantes précises. Bientôt *Manuel*,

⁵⁹ Même si des chercheurs comme Annette Hayward ont nuancé ces affirmations, la critique identifie un tournant en 1909 au sein de l'École littéraire de Montréal qui est associé à un virage régionaliste. Paul Wyczynski écrit que les membres délaissent les tendances symbolistes et parnassiennes des premiers temps pour se tourner vers le terroir, ce dont la création de la revue du même nom témoignerait. Les chercheurs François Couture et Pierre Rajotte tracent un portrait historiographique très complet dans l'article « L'École littéraire de Montréal et ses mythes », *Études françaises*, vol. XXXVI, n°3, 2000, p. 163-183.

le *Tableau* que Roy met sur pied pour enseigner la littérature canadienne-française en 1907 témoigne des intentions nationalistes qui sous-tendent la définition du littéraire⁶⁰. Roy note que les écrivains ont « compris » qu'il fallait traiter de thèmes canadiens : « Les sujets sont encore pour nous si nouveaux, que nous fournissent ici l'histoire, les mœurs, et la nature ⁶¹! » Dans les catégories du manuel de Roy, les noms de certains journalistes se trouvent disséminés sous les titres « philosophie, politique et économie sociale », « contes et récits, littérature, mélanges » ou encore « éloquence »⁶². Avec la section « philosophie, politique et économie sociale », il renvoie à des textes qu'on associerait désormais aux sciences sociales et à l'histoire. Il faut ainsi noter que l'émergence de la sociologie au Canada durant la période ne contrevient pas aux veines idéologiques dominantes qui confient aux écrivains et aux intellectuels l'objectif de faire œuvre utile envers la nation. C'est d'ailleurs à cette dimension utile que renvoie Camille Roy quand il parle de « "mieux regarder aussi les choses du sol et de la race"⁶³ ».

Léon Gérin insiste à l'identique sur le caractère utile des travaux empiriques sur la société. Dans « Notre mouvement intellectuel », Gérin parle d'une surabondance de textes littéraires ou historiques : « Ceux de nos écrivains qui ne s'absorbent pas dans l'étude du passé s'adonnent de préférence pour la plupart à la littérature légère ou d'imagination. Peu d'entre eux ont le goût de l'observation, des études positives⁶⁴. » Gérin valorise un mouvement scientifique et intellectuel, une observation rigoureuse de la société à distance des œuvres littéraires. Sa démarche se distingue à cet égard de celle d'un Joseph-Charles Taché ou d'un Ernest Gagnon qui n'hésitaient pas à inventer une partie du patrimoine, en ce qu'elle se définit à distance de la fiction. Aux œuvres d'imagination qu'il dit « légères », Gérin préfère ainsi le travail empirique du scientifique :

⁶⁰ Camille Roy, *Tableau de l'histoire de la littérature canadienne-française*, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 1907.

⁶¹ *Ibid.*, p. 79.

⁶² Dans son tableau, Roy présente sept catégories littéraires : (1) poésie ; (2) histoire ; (3) roman (le roman de mœurs et le roman historique) ; (4) philosophie, politique et économie sociale ; (5) contes et récits, littérature, mélanges ; (6) éloquence et (7) théâtre. Tout près de l'histoire, le bon roman doit, selon Roy, faire valoir le patrimoine canadien.

⁶³ Cité par Karine Cellard, dans *Leçon de littérature. Un siècle de manuels scolaires au Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2011, p. 60.

⁶⁴ Léon Gérin, « Notre mouvement intellectuel », *Mémoires de la Société Royale du Canada, deuxième série — 1900-1901, tome VII, section I : Littérature française, histoire, archéologie, etc.*, 1901, p.168 [discours prononcé le 23 mai 1901].

Abstraction faite des ouvrages professionnels ou officiels, notre production écrite est presque toute de sentiment, d'imagination et de légèreté. Elle touche, elle flatte, elle charme, elle amuse, plus qu'elle n'instruit, plus qu'elle ne forme l'esprit, plus qu'elle ne fortifie la volonté, plus qu'elle ne porte à l'action⁶⁵.

En 1905, Errol Bouchette crée un groupe d'étude dans l'esprit des travaux de Léon Gérin, lui-même inspiré de la Société d'économie sociale instituée en France par Frédéric Le Play en 1856⁶⁶. L'enquête de terrain qui s'impose peu à peu au Canada français porte sur la permanence des structures dans le monde rural.

Si le travail de Gérin se veut empirique, il ne se développe pas toutefois en dehors du cadre idéologique qui domine durant la période. Dans les études pionnières de Gérin ou d'Errol Bouchette, l'espace régional se profile, selon Gérard Bouchard, comme un « objet lisse, que l'on caractérise en recourant aux stéréotypes de la stabilité, de la cohésion, de l'égalité, de la solidarité et de la communauté d'origine, sur un fond de culture et de modèles de conduite quasi universellement partagés⁶⁷. » Bouchard reproche à Gérin, comme aux voyageurs des décennies précédentes, de ne mettre de l'avant que les éléments de continuité dans la culture canadienne-française. Du côté de l'abbé Camille Roy comme de celui de Gérin, qui ne sont pourtant pas proches d'un point de vue idéologique, l'observation attentive des réalités canadiennes doit servir une définition précise de la société canadienne rurale : une existence pérenne. Dans les premières études sociales, le choix des lieux et le découpage temporel sont déterminés par la valorisation de la vie paysanne et par une distance avec la ville et avec le reportage urbain. Bouchard a raison d'écrire que les intellectuels comme Gérin ou Bouchette ne s'intéressent pas au caractère changeant ou transitoire des phénomènes sociaux et qu'ils insistent sur la durabilité des dynamiques des communautés sur le territoire, jusqu'à fabriquer cette pérennité dans leurs textes par le choix des sujets et par leur approche.

Le travail de ces premiers ethnographes se distingue néanmoins par le fait que des chercheurs comme Gérin lui-même ne sont associés à aucun regroupement politique ou religieux précis. Dans un effort manifeste d'offrir une observation scientifique et concrète

⁶⁵ *Ibid.*, p. 168.

⁶⁶ Jean-Charles Falardeau, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec », *Recherches sociographiques*, vol. XV, n° 2-3, 1974, p. 139.

⁶⁷ Gérard Bouchard, « Représentations de la population et de la société québécoises : l'apprentissage de la diversité », *Cahiers québécois de démographie*, vol. IXX, no1, printemps 1990,

des milieux ruraux, la proposition détonne par rapport aux contenus de l'époque, parce qu'elle revendique une forme de neutralité. C'est durant un séjour en France où il étudie avec Edmond Demolins et Henri de Tourville, héritiers de l'école de Frédéric Le Play et de sa Société d'économie sociale, que Gérin construit le projet d'importer l'étude monographique sociale au Canada français⁶⁸. Les idées de Le Play sont fondées, comme le rappelle Sylvain Venayre, « sur le primat absolu de l'observation⁶⁹ ». En 1898, Léon Gérin fait paraître « L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada » dans les *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*. Gérin consigne des observations minutieuses sur le milieu géographique et sur les raisons de la permanence du groupe à la base de la vie de la région :

Le lieu : Plaine basse, Terrasse et Montagne laurentienne.

Sol. Saint-Justin est situé dans la province de Québec, sur le cours mitoyen du fleuve Saint-Laurent, rive nord, 73 ° 6' de longitude ouest de Greenwich par 46 ° 15' de latitude nord.

À partir du fleuve, le sol s'étage à plusieurs niveaux :

1- Rive...

2- A quelque 2 ou 3 milles du fleuve, terrasse surgissant à 50 pieds peut-être de hauteur...

3- Nouveau soulèvement, beaucoup plus marqué que le précédent [...]⁷⁰.

L'étude se poursuit par une enquête et des entretiens avec les membres de familles présentées comme ordinaires et représentatives : « Par l'entremise du curé de la paroisse, je fis la connaissance d'une de ces familles ; j'eus soin de me faire indiquer un type prospère, mais non exceptionnel, et j'en fis le sujet d'une étude particulière⁷¹. » Les essais d'Edmond de Nevers ou d'Errol Bouchette participent aussi des débuts d'une sociologie dans l'histoire québécoise, mais ils sont écrits différemment et davantage portés par des visées rhétoriques nationalistes⁷². Ils n'ont pas le même cadre scientifique et la même volonté objective et neutre. Au contraire, les textes de Gérin, comme « L'habitant de Saint-

⁶⁸ Frédéric, Parent, « L'énigme du réel et l'actualité de l'œuvre de Léon Gérin », *Recherches sociographiques*, v. LV, n°2, mai-août 2014, p. 185–205.

⁶⁹ Sylvain Venayre, *Panorama du voyage 1780-1920. Mots, figures, pratiques*, Paris, Belles Lettres, 2012, p. 291.

⁷⁰ Léon Gérin, « L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada »... *op. cit.*, p. 139

⁷¹ Léon Gérin connaît Denis Gérin, frère cadet de son père Antoine Gérin-Lajoie et curé de Saint-Justin-de-Maskinongé. *Ibid.*, p. 145

⁷² Jean-Charles Falardeau, « Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec »... *op. cit.*, p. 139.

Justin », se présentent comme l'un des rares corpus de la période dont les visées soient essentiellement la consignation de faits sans opinion ; la mise en relief de réalités sociales par l'observation et par des entretiens.

Le premier ensemble de reportages dans le corpus est contemporain de travaux pionniers de Gérin en sciences sociales au Canada français. Dans les journaux des décennies 1890-1910, le reporter utilise aussi des méthodes de collectes de données comme l'observation directe, avec ses carnets, et l'interview, mais il les transpose sur un terrain différent, dont il tire une image plus fragmentée et plus cinématique. En 1891, *La Presse* annonce, par exemple, le départ d'Hector Berthelot à Paris « où il emploiera une partie de son temps à des études spéciales dont il fera bénéficier les lecteurs de la Presse⁷³ ». Le terme « étude » rappelle la démarche de Gérin. Le journaliste mène une investigation sur le fonctionnement d'une grande ville : Paris. Avec ses carnets, Berthelot envoie des correspondances au journal de façon hebdomadaire sur toutes sortes de sujets qui touchent le monde urbain, comme la situation de l'ouvrier en France ou la gestion municipale. Le sujet est d'intérêt pour une ville comme Montréal, mais il correspond aussi à des thèmes récurrents du journal d'information : le crime, les affaires judiciaires, les nouveaux problèmes de salubrité des zones urbaines. Ainsi Berthelot visite entre autres la morgue dont il reconstitue le décor et le fonctionnement⁷⁴. Le reportage fonctionne selon un paradigme du dévoilement, du dessous, des coulisses qui s'inscrit plus largement dans cet imaginaire des bas-fonds.

En 1905, la série de Jules Fournier sur les Franco-Américains dans *Le Canada* intitulée « Étude sur la situation économique, politique et religieuse des citoyens d'origine canadienne-française de l'est des États-Unis⁷⁵ » rappelle aussi la démarche de Léon Gérin. Contrairement à Gérin cependant, Fournier, comme Berthelot, documente un environnement urbain, et non pas un village ou une structure sociale comme la famille. L'« étude » de Fournier s'étale sur une longue série d'articles⁷⁶ dans lesquelles le reporter

⁷³ [La rédaction], « Bon voyage », *La Presse*, Lundi 11 mai 1891, p. 2.

⁷⁴ Hector Berthelot, « Lettre de Paris », *La Presse*, jeudi 2 juillet 1891, p. 2.

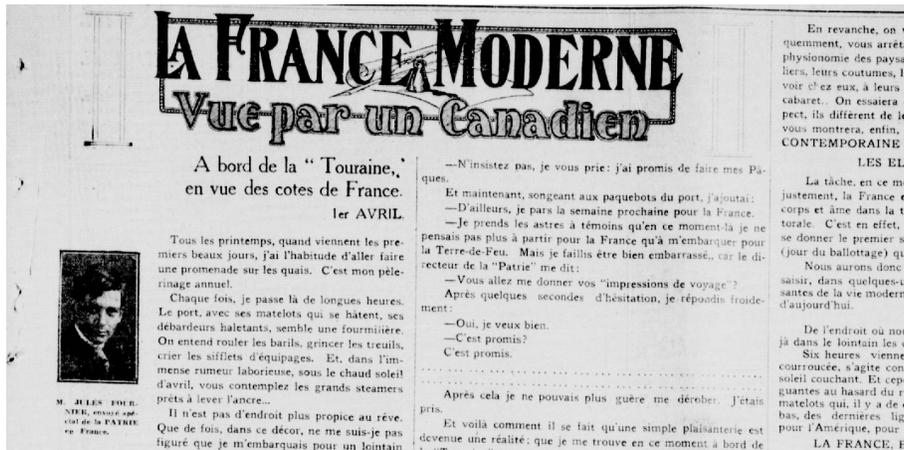
⁷⁵ Jules Fournier, « Chez les Franco-Américains. Les principaux groupements », *Le Canada*, 31 octobre 1905, p. 4.

⁷⁶ Du 30 octobre 1905 jusqu'au 18 janvier 1906, Jules Fournier publie plus d'une dizaine de reportages sur les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre dans le journal *Le Canada*. Pour l'ensemble des reportages qu'il a été possible d'identifier, voir la section associée au chapitre dans la bibliographie.

dit qu'il tente d'exposer « les faits » qu'il a pu observer en se trouvant « au milieu » des Franco-Américains. Fournier met également à profit les outils du reportage dans d'autres textes qui paraissent en 1910.

Sa série « Lettre de France » inclut des morceaux de voyage, comme ses passages en Normandie ou à Arles, mais également des interviews et des comptes rendus d'observation (Fig. 1). Fournier est présenté comme un « envoyé spécial de *La Patrie* » et le portrait du reporter accompagne l'un des reportages.

Figure 1



Jules Fournier, « La France moderne vue par un Canadien », *La Patrie*, 16 avril 1910, p. 9.

Fournier analyse les élections à partir des journaux en arrivant en France. Il publie également deux interviews, la première avec l'Amiral de Lapeyrère, la seconde avec le créateur de *La Lanterne*, Henri de Rochefort⁷⁷. À travers leur itinéraire, les reporters comme Fournier et Berthelot fouillent le réel pour obtenir de l'information, des interviews, des témoignages. La neutralité de leurs articles reste toute relative, mais leur approche est fondée sur les techniques du reporter.

Hors du livre, le réel hétérodoxe du journal

Les efforts de nationalisations de la littérature de Camille Roy et le plaidoyer de Léon Gérin pour une science sociale sont formulés dans un contexte où la censure littéraire et journalistique est très concrète. Roman et reportage subissent de part et d'autre les

⁷⁷ Jules Fournier publie les articles suivants dans *La Patrie* : « La France moderne vue par un Canadien », 16 avril 1910, p. 9. ; « Les élections françaises », 20 avril 1910, p. 1. ; « Lettre de France », 18 mai 1910, p. 12. ; « Un interview de M. Henri Rochefort », 24 mai 1910, p. 7. ; « Au cœur de la Normandie », 27 mai 1910, p. 9. ; « Une visite à Mistral », 7 juin 1910, p. 6. ; « Le journal d'un découvreur », 16 juin 1910, p. 6.

foudres du clergé. L'archevêque de Montréal Paul Bruchési s'en prend alors régulièrement aux reporters pour le manque de moralité de leurs articles. En 1900, il refuse de recevoir les reporters Auguste Marion et Lorenzo Prince, après avoir réussi plus tôt, en 1899, à obtenir leur démission après la publication du portrait d'un meurtrier. Prince et Marion pourront réintégrer leur poste seulement après avoir fait amende honorable⁷⁸. On censure en fait le reportage comme on censure la fiction romanesque.

Les cas de censure ne sont pas rares. Le plus connu est celui du roman d'Albert Laberge, qui est d'ailleurs particulièrement révélateur de la relation entre le journal et la littérature à l'époque. En 1909, le chroniqueur sportif Albert Laberge a déjà publié quatre parties de *La Scouine*, quand l'archevêque Bruchési s'attaque au chapitre « Les foins ». La première parution se trouvait dans la plaquette *Le Menu* présentée lors du banquet de création de l'Association des journalistes en 1903⁷⁹. Laberge avait publié un autre segment en 1908⁸⁰ dans *La Presse*, puis deux autres en 1909⁸¹ dans la revue de l'École littéraire de Montréal, *Le Terroir*. Les choses se compliquent en juillet 1909. Le directeur de *La Semaine*, Gustave Compe, fait paraître ce qui deviendra le vingtième chapitre du roman de Laberge, intitulé « Les foins⁸² ». La réaction du clergé est immédiate et virulente. Elle signe la mort de l'hebdomadaire qui en est seulement à son troisième numéro. Fin juillet et début août 1909, les journaux catholiques *La Croix* et *La Vérité*⁸³ diffusent l'interdiction de « collaborer au journal *La Semaine*, de le vendre, de le lire et de le garder en [sa] possession⁸⁴ ». L'archevêque Paul Bruchési dénonce Laberge : « C'est de l'ignoble pornographie, et nous nous demandons ce que l'on se propose en mettant des élucubrations de ce genre sous les yeux des lecteurs. C'en est trop : il faut couper le mal dans sa racine. » À ce moment, Laberge n'a pas oublié les conséquences de la publication de *Marie Calumet*

⁷⁸ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, op. cit., p. 178.

⁷⁹ Albert Laberge, « La Scouine, roman de mœurs de la campagne canadienne, chapitre XIII, suite », *Le Menu*, 7 décembre 1903. Voir Paul Wynczynski (éd.), « Introduction », dans Albert Laberge, *La Scouine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 32.

⁸⁰ « La Scouine (pages détachées), Aux jours d'école. Le mineur », *La Presse*, 19 décembre, 1908.

⁸¹ Albert Laberge, « La Scouine, Extrait d'un roman de mœurs en préparation », *Le Terroir*, Mai 1909 ; « Charlot », *Le Terroir*, juin 1909.

⁸² Albert Laberge, « Les foins », *La Semaine*, 24 juillet, 1909. Le chapitre paraît dans la rubrique « Conte de la semaine ». Il évoque une relation sexuelle (sans véritables détails) entre les personnages de l'Irlandaise et de Charlot.

⁸³ « Interdiction de la "Semaine" », *La Vérité*, n°4, samedi 7 août 1909, p. 27. Mandement n° 77 de Mgr l'archevêque de Montréal Paul Bruchési.

⁸⁴ « Interdiction de la "Semaine" », *La Vérité*, n°4, samedi 7 août 1909, p. 27.

en 1904 pour un autre écrivain journaliste, Rodolphe Girard, dont l'archevêque Bruchési parvient à freiner la carrière littéraire. Girard partira en effet à Ottawa après la condamnation de son roman⁸⁵. Près d'un demi-siècle plus tard, Laberge commentera la réaction du clergé : « Pour un coup de crosse, c'était un rude coup de crosse [...]. Pornographe. Mais ce n'est pas tout. L'évêque Bruchési tenta de me faire perdre mon emploi à *La Presse*⁸⁶. »

Que ce soit de reportage ou de roman qu'il s'agisse, le clergé s'en prend au manque de « moralité » du contenu. Les petits journaux comme *La Semaine* ne survivent pas aux condamnations, mais les grandes entreprises de presse ne répondent pas systématiquement aux exigences du clergé. Les contenus sensationnels tirés du crime et des affaires judiciaires sont trop payants pour qu'on les délaisse⁸⁷. Alors que le clergé filtre scrupuleusement le contenu des bibliothèques, les journaux sont remplis de reportages et de « feuilletons français, belges ou canadiens-français — publiés sous des pseudonymes⁸⁸ », écrit Marcel Lajeunesse. Jane Everett note aussi que les élites cléricales « doivent admettre qu'il existe une forme de production et de consommation qui, simplement en raison de son volume de vente et de sa grande diffusion, échappe dans une certaine mesure à leur contrôle⁸⁹. » Le journal apparaît comme un espace d'exploration qui n'a pas d'équivalent. Dans le cas précis de Laberge, tout se joue d'ailleurs dans le journal, en aval de l'édition en livre. Grâce à ses caractéristiques distinctes – sa collectivité, sa périodicité, son actualité et sa rubricité⁹⁰ –, la presse permet en fait de déjouer ou, à tout le moins, de négocier plus souplement une réception morale sensible. Contrairement au livre, assumé par un seul auteur, la parution en journal laisse ainsi Gustave Compté et Albert Laberge se tirer à peu près indemnes de l'épisode de censure mené par Bruchési.

⁸⁵ Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle, vol. 1 : la naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1999, p. 48.

⁸⁶ Albert Laberge, « Mon premier livre », dans *La Scouine* [édition critique établie par Paul Wyczynski], Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986 p. 243-244.

⁸⁷ « Malgré leur soumission apparente, ni *La Patrie* ni *La Presse* ne se rendent aux objurgations de Mgr Bruchési concernant les faits divers criminels. Il s'agit là d'un contenu trop attrayant pour le sacrifier à l'autorité épiscopale. » J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884...*, *op. cit.*, p. 179.

⁸⁸ Marcel Lajeunesse, « Les bibliothèques québécoises : les avatars de leur rôle social au cours des âges », dans *L'évolution du rôle social de l'imprimé et de ses agents au Québec*, Conférences Aegidius-Fauteux, 1979-1980, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1981, p. 77.

⁸⁹ J. Everett, « Orthodoxie et hétérodoxie littéraires : le cas du Québec vers 1900 » ... *op. cit.*, p. 107.

⁹⁰ Marie-Ève Thérienty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll « Poétique », 2007.

Dans ce contexte, il est peu étonnant que les reportages ne soient pas publiés en livre. Pendant que le chroniqueur rassemble ses articles en recueil, l'écriture du reportage, au contraire, n'entre que rarement dans une logique de publication. À la même période, les reportages de grands journalistes français et anglo-saxons font pourtant l'objet de mises en recueil. De façon intéressante et assez exceptionnelle, c'est la femme de Jules Fournier, Thérèse Surveyer, qui inclut un extrait de l'étude de son mari sur les Franco-Américains en éditant de manière posthume les articles de Fournier en 1922 dans *Mon Encrier*⁹¹. Pour qu'ils soient publiés en livre, il faut généralement que les reportages s'approchent de la chronique ou du voyage journalistique. On trouve ainsi les séjours de certains journalistes dans des ouvrages. Dans la continuité des voyageurs des décennies précédentes, l'abbé Victor-Alphonse Huard réunit une partie des articles de journaux qu'il publie dans *Impressions d'un passant. Amérique-Europe-Afrique*⁹² avant de publier directement en livre *Labrador et Anticosti. Journal de voyage – Histoire – Topographie – Pêcheurs et acadiens – Indiens montagnais*⁹³. Robertine Barry publie sous son pseudonyme Françoise un recueil de ses « Chroniques du lundi » parues dans *La Patrie* entre 1891 et 1895. Anne-Marie Gleason publie deux recueils de ses chroniques, sous son pseudonyme aussi, *Premier péché*⁹⁴ et *Tout le long du chemin*⁹⁵. Joséphine Marchand-Dandurand fait aussi paraître une partie de ses textes journalistiques dans *Nos travers*⁹⁶. Le journaliste Ernest Bilodeau met également en recueil ses textes⁹⁷.

Sans réédition, les reportages s'évanouissent au rythme des parutions. Pourtant, certaines entreprises journalistiques suscitent beaucoup d'enthousiasme chez les lecteurs. La course autour du monde de Lorenzo Prince et d'Auguste Marion en est un bon exemple.

⁹¹ Jules Fournier, *Mon Encrier. Recueil posthume d'études et d'articles choisis, dont deux inédits*, Montréal, Madame Jules Fournier, 1922.

⁹² Victor-Alphonse Huard, *Impressions d'un passant. Amérique-Europe-Afrique*, Québec, Typ. Dussault & Proulx, 1906.

⁹³ *Id.*, *Labrador et Anticosti. Journal de voyage – Histoire – Topographie – Pêcheurs et acadiens – Indiens montagnais*, Montréal, Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1897.

⁹⁴ Anne-Marie Gleason, *Premier péché. Recueil de nouvelles et chroniques et d'une pièce de théâtre en 1 acte*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902.

⁹⁵ *Id.*, *Tout le long du chemin*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1912.

⁹⁶ Joséphine Marchand-Dandurand [Madame Dandurand], *Nos travers*, Montréal, Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1901.

⁹⁷ Ernest Bilodeau, « Impressions pan-américaines (souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901) » et « Metropolitana (Souvenirs de New York) (1902) », dans *Chemin faisant ; voyages, chroniques, billets du soir*, Québec, L'Action sociale, 1917, p. 83-96 ; p. 97-104.

En juillet et en août 1901, on trouve des résumés et des échos de leurs reportages entre autres dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, *L'Avenir du Nord*, *L'Étoile du Nord* et *Le Canada français*. Leur tour du monde marque l'imaginaire médiatique au début du siècle. Des années plus tard, *Le Canard* reprend avec humour la course, comme un évènement connu de tous, alors qu'Auguste Marion se trouve malade à l'Hôtel-Dieu : « Pour le distraire, Lorenzo Prince va lui conter tous les jours les incidents de la course autour du globe, au cours de laquelle Marion s'oublia jusqu'à passer un mois à Tokyo⁹⁸. » Or, sans le support du livre, auquel sont confiés les récits des journalistes français et américains comme Gaston Stiegler et Nellie Bly, les tours du monde de Lorenzo Prince et d'Auguste Marion sont condamnés à l'oubli. Prince parle pourtant de livres à écrire sur les régions qu'il traverse à la course : « Des pages et des pages des plus intéressantes pour vous pourraient être écrites sur cette contrée, qui n'a jamais été visitée par les Canadiens⁹⁹. »

Du voyage à l'évènement

En 1894, un envoyé spécial de *La Presse* décrit la manière dont le reportage s'enchaîne désormais aux systèmes des communications et des transports :

Longtemps les journaux sans « reporters » ont régné : [...] puis est venu le reporter à pied ; il paraît qu'il en existe encore ; le reportage en voiture, par téléphone a paru ; enfin nous voici dans une ère nouvelle – et à la "Presse" en revient l'invention – nous avons le reportage en chemin de fer. Et il fallait bien recourir à cet expédient, car la "Presse" n'est pas une feuille restreinte aux quatre coins de la ville, qu'elle encombre de sa circulation sans vantardise, elle est le journal de tout le pays, non seulement de la province de Québec, mais de toute l'Amérique et partout où il se dit un mot de français sur le continent : depuis la Gaspésie jusqu'à l'extrême ouest, en passant par les États-Unis, vous trouvez un Canayen lisant assidûment sa "Presse"¹⁰⁰.

Entre les voyageurs qui reconstituaient posément les étapes de leur voyage après coup dans un cabinet d'écriture et les nouveaux journalistes, la représentation de l'espace et du temps change. Le récit de voyage ne disparaît pas du jour au lendemain des journaux¹⁰¹, mais il

⁹⁸ [s.n.], « Nos journalistes », *Le Canard*, 25 octobre 1908, p. 3.

⁹⁹ Lorenzo Prince, « Mes aventures », *La Presse*, samedi 3 août 1901, p. 1.

¹⁰⁰ [s.n.], « Un tour dans l'Ouest », *La Presse*, Lundi 1^{er} octobre 1894, p. 2.

¹⁰¹ Dans les années 1890, Honoré Beaugrand fait paraître une série intitulée « Autour du Monde » dans *La Patrie*. Le journal de Beaugrand publie aussi les « notes de voyages » de Louis Fréchette.

y a une diminution importante des publications au tournant du siècle¹⁰². Les quelques écrivains qui se démarquent encore proposent une esthétisation très visuelle de leur expérience¹⁰³. Dans les journaux, l'écriture de voyageurs comme Paul-Marc Sauvalle dans « Au pays des pélicans¹⁰⁴ » témoigne de cette association entre le voyage et la dimension picturale. Or, le journalisme, avec ses nouveaux impératifs rattachés à l'actualité et à la diffusion de masse, convient moins que le livre à cette représentation abstraite, généralement très impressionniste du voyage. Le sous-titre du texte de Paul-Marc Sauvalle « Épave d'un carnet de bord » connote d'ailleurs le vieillissement du récit de voyage qui apparaît sous la forme d'une « épave ». Pour Jules Fournier l'envie de voyager est associée à un ancien rêve, à un éblouissement imaginaire, « un beau songe évanoui¹⁰⁵ », alors qu'il revient de l'espace portuaire : « Que de fois, dans ce décor, ne me suis-je pas figuré que je m'embarquais pour un lointain voyage ! [...] Que de fois, tour à tour, n'ai-je pas cru que je partais, sur un de ces vaisseaux, pour l'Espagne ou les Antilles, pour le Rhône ou le Guadalquivir¹⁰⁶ ! ». Fournier explique qu'il voyage « comme ce personnage du fantaisiste anglais H.-G. Wells, non pas dans l'Espace, mais bien dans le Temps¹⁰⁷ ». Lorsqu'il part en Europe, ce n'est pas un voyage qu'il publie, mais des interviews et des comptes rendus beaucoup plus précisément ancrés dans le contexte de la publication.

Le journal admet de moins en moins la lenteur ou les aléas retardant la parution des articles. Les lettres que les journalistes rédigent n'ont pas l'amplitude des longues publications sérielles de Faucher de Saint-Maurice ou d'Arthur Buies. Victor-Alphonse Huard proclame même dans la préface d'un de ses recueils que le « genre descriptif n'existe plus en littérature », qu'il a été remplacé par « les albums illustrés, les revues et journaux illustrés, surtout les cartes postales illustrées¹⁰⁸ ». Les récits du voyageur Victor-Alphonse

¹⁰² Les auteurs de *La vie littéraire* écrivent : « Après l'engouement sans précédent connu durant les années 1880, la pratique du récit de voyage décroît au début du XX^e siècle, comme en témoigne le nombre de volumes publiés qui passe de 71 entre 1870 et 1894 à 36 entre 1895 et 1918. » M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome V... op. cit.*, p. 293.

¹⁰³ Avec *Pastels, Esquisses orientales* ou *Eaux-fortes et tailles-douces*, le travail d'Henri d'Arles (pseudonyme d'Henri Beaudé) appartient très fortement à cette veine.

¹⁰⁴ Paul-Marc Sauvalle, « Au Pays des Pélicans. Épaves d'un carnet de bord » dans *Canada-Revue*, vol. III, n°9, 20 août 1892, p. 142-143 ; n°10, 27 août 1892, p. 157-158.

¹⁰⁵ Jules Fournier, « La France moderne vue par un Canadien », *La Patrie*, 16 avril 1910, p. 9.

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ J. Fournier, « Le journal d'un découvreur », *La Patrie*, 10 juin 1910, p. 8.

¹⁰⁸ V.-A. Huard, « préface », dans *Impressions d'un passant...op. cit.*, p.viii.

Huard montrent le resserrement temporel que provoquent les changements dans la sphère médiatique au tournant du siècle. Dans *L'Oiseau Mouche*, Huard conclut son texte « De Chicoutimi à Mistassini » sur les nouvelles limitations temporelles qu'impose « l'Actualité », qu'il écrit avec une majuscule, protestant contre les impératifs auxquels le confine son journal : « [...] la direction de *L'Oiseau-Mouche*, prétendant que l'Actualité est la vie d'un journal et ne voulant pas permettre qu'un reporter raconte des choses déjà vieilles d'un an, m'ordonne de couper ici le fil de mon récit¹⁰⁹. »

Durant son séjour en France, Robertine Barry aborde de biais les mêmes enjeux en parlant de sa difficulté à écrire ses articles « dans le brouhaha, les allées et venues, le séjour bruyant et tourmenté d'une vie d'hôtel¹¹⁰. » Évoquant à regret le peu de temps alloué à l'écriture, elle explique qu'il vaudrait mieux composer dans le calme et l'atmosphère reposée de son cabinet de travail » les impressions, les faits, les pérégrinations. Mais il n'est plus possible, comme le remarque Barry, de retracer à tête reposée le départ, le séjour et le retour. Dans cette perspective, les journalistes mettent de l'avant d'autres supports qui permettent une captation plus directe, comme le « carnet ». La série de textes d'Hector Berthelot en 1891 s'intitule ainsi « Carnets de reporter » ou « Notes du carnet de reporter ». En présentant sa conférence sur le lac Saint-Jean, Georgina Bélanger annonce elle aussi qu'elle va lire des notes de son carnet, qu'elle n'a pas cherché à « embellir » :

Permettez-moi, maintenant, de vous lire simplement mon carnet de voyage. Il ne contient que des fragments glissés sous mon crayon au hasard des circonstances. Mais je préfère leur laisser cette physionomie, car je craindrais en essayant de les embellir, d'atténuer la ressemblance¹¹¹.

Le carnet ainsi livré tel quel apparaît comme un outil qui sert une captation. Alors que sœur Rose de Marie et Faucher de Saint-Maurice parlaient de l'effet du déplacement sur leurs notes de voyage, la journaliste parle ici de la « ressemblance » entre la réalité observée et les notes de son carnet, c'est-à-dire de la qualité réaliste de l'écriture, « réaliste », au sens premier, littéral. Cette manière de consigner les faits et de les restituer le plus fidèlement possible témoigne en fait d'un resserrement temporel. Non seulement la chronologie lente du voyage ne dicte plus la séquence du récit, mais le reporter doit mettre en valeur les

¹⁰⁹ Victor-Alphonse Huard, « Les Vacances d'un reporter. De Chicoutimi à Mistassini », *L'Oiseau-mouche*, juin 1897-1898, p. 52.

¹¹⁰ Robertine Barry, « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, p. 258.

¹¹¹ Georgina Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

moyens par lesquels il restitue les faits avec rapidité et avec exactitude, ceux qu'il a recueilli au moment précis où il se trouvait sur les lieux.

Du voyage au reportage, il y a un nouveau rapport à l'actualité, aux événements et au lectorat que Marie-Ève Thérienty associe à l'accélération de la diffusion des nouvelles et à la démocratisation des sociétés¹¹². L'actualité dans les journaux soumet le voyage à un autre rythme, et c'est entre autres l'articulation entre l'écriture transitoire du reporter et sa publication rapide qui sous-tend la portée événementielle du reportage. Il suffit de comparer des textes à quelques années de distance. En 1886, quand Joseph Marmette retranscrit ses « souvenirs » de l'Exposition coloniale à Londres, il le fait après coup, à la manière classique d'un récit de voyage, en quelques livraisons, parues bien après les faits¹¹³. En 1900, Robertine Barry envoie plutôt ses articles à distance depuis Paris, pour décrire l'Exposition. Au total, dix-sept lettres expédiées de la capitale française paraissent dans *La Patrie* en 1900. Barry couvre l'Exposition d'avril à septembre pour le journal, au même titre que plusieurs autres journalistes rassemblés pour l'occasion. Ses « lettres » paraissent au fur et à mesure à travers un dispositif éditorial qui la rapproche du reportage. La chroniqueuse est en effet présentée par des mentions comme « Service spécial de La Patrie ».

Pour les chroniqueuses comme Barry, la lettre de voyage apparaît d'ailleurs comme une forme intermédiaire entre la chronique et le reportage, en ce qu'elle incarne un point de contact entre un espace-temps intérieur, féminin, et un contexte extérieur, public. Paradoxalement, au moment où le récit de voyage perd en vitesse, la création des premières pages féminines et le développement d'une publicité visant les femmes contribuent à l'émergence d'un journalisme féminin et plus précisément d'une pratique féminine du voyage¹¹⁴ publiée à travers des journaux¹¹⁵. Dans son mémoire de maîtrise, Anne-Marie

¹¹² M.-È. Thérienty, *La littérature au quotidien... op. cit.*, p. 293.

¹¹³ « Trois mois à Londres. Souvenirs de l'exposition coloniale », *Le Canada-français*, 1889, p. 114-128.

¹¹⁴ Que les chroniqueuses écrivent sur le terrain ne change pas le fait qu'elles font presque systématiquement usage de leur pseudonyme. Même lorsqu'elles mettent leurs articles en recueils, le pseudonyme demeure pour certaines (comme pour Françoise, qui en fait une marque de commerce). Pour parler du travail de terrain des femmes journalistes et pour marquer une démarcation dans l'analyse avec les chroniques, les vrais noms des journalistes sont toutefois privilégiés dans la thèse.

¹¹⁵ Sur les 38 textes qu'elle recense durant ces années, Carle indique que 35 d'entre eux sont publiés dans des périodiques par des journalistes. Les trois autres sont des voyages publiés directement en livre. Voir Anne-Marie Carle, *Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises, 1859-1940*, mémoire

Carle documente le travail des femmes journalistes en voyage et montre l'importance du journal¹¹⁶. À une période où le reportage est florissant, il n'est d'ailleurs pas étonnant que ces textes reprennent plusieurs des traits du genre.

Des missionnaires aux chroniqueuses sur le terrain

Au tournant du siècle, Carle écrit que les femmes laïques commencent à publier des récits de voyage dans les journaux dans le sillon des missionnaires, qui publient encore leurs textes dans des périodiques comme *La Semaine religieuse de Québec* et *La Semaine religieuse de Montréal*¹¹⁷. À la fin du XIX^e siècle, le voyage de sœur M. Lucienne en Chine¹¹⁸ ou celui de sœur Marie de L'Ange-Gardien en Alaska témoignent d'une continuité et d'une présence longue des femmes missionnaires sur les routes. La sœur Marie de l'Ange-Gardien se lance notamment sur les pas des Canadiens attirés par la ruée vers l'or au Klondike. L'auteure du « Voyage en Alaska¹¹⁹ » décrit l'aridité du déplacement : « Nous marchons bravement, par une chaleur intense, malgré les cailloux et les broussailles¹²⁰. » Le texte est d'ailleurs l'un des seuls récits sur la ruée vers l'or au Klondike connus publiés en périodique dans le Canada francophone¹²¹.

de maîtrise, département de lettres et de communications, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1999, p. 49-95.

¹¹⁶ Ces trois voyageuses, Céline Bardy, Philomène Legault et Madame Morel de la Durantaye, ont une démarche qui n'est pas sans rappeler les missions des religieuses. Céline Bardy part en Afrique pour un pèlerinage. La sœur Philomène Legault est l'infirmière et la cousine de l'abbé Jean-Baptiste Proulx. Elle l'accompagne pour des raisons de santé jusqu'à San Francisco. Madame Morel de la Durantaye recueille des aumônes dans un séjour dans son Halifax natal. Voir *Ibid.*, p. 55.

¹¹⁷ Dans sa prosopographie, Line Gosselin parle d'une femme reporter dans les années 1890. La journaliste Marie Dumais aurait travaillé pour le quotidien montréalais *Le Journal* et pour *L'Événement* de Québec. Il n'a pas été possible d'identifier les reportages écrits par Marie Dumais, mais sa présence confirmerait l'importance de ces années dans l'émergence progressive d'une pratique féminine du journalisme. Voir Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, RCHTQ, coll. « Études et documents », 1995, p. 73.

¹¹⁸ Sœur M. Lucienne, « Au pays des Mandarins, journal d'une sœur canadienne missionnaire en Chine », *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*, avril 1905, p. 62-64, mai 1905, p. 126-128, juin 1905, p. 158-160, juillet 1905, p. 238-240.

¹¹⁹ Sœur Marie de L'Ange-Gardien, « Voyage en Alaska », *La semaine religieuse de Montréal*, mai 1900, p. 344 ; 2 juin 1900, p. 357-362 ; 9 juin 1900, p. 379-384 ; 16 juin 1900, p. 398-400 ; 23 juin 1900, p. 414-415 ; 30 juin 1900, p. 423-426. Paru également sous le titre *En Alaska, l'œuvre des sœurs de Saint-Anne parmi les sauvages et les Blancs*, Victoria, Northwest Collection, Provincial Library, 1900.

¹²⁰ Sœur Marie de L'Ange-Gardien, « Voyage en Alaska », *La semaine religieuse de Montréal*, vol. XXXV, n° 22, 2 juin 1900, p. 360.

¹²¹ Du côté canadien-anglais toutefois, des reporters prennent la route du Klondike. Par exemple, la journaliste d'investigation Alice Freeman qui signait ses articles par le pseudonyme Faith Fenton écrit des articles pour le *Globe* en 1898 sur le Klondike.

Au moment où le reportage s'impose avec de plus en plus de prégnance dans l'espace médiatique, il s'opère en fait un mouvement asymétrique du côté de la chronique et du récit de voyage médiatique, délaissés à la fin du XIX^e siècle par les écrivains masculins et investis par des plumes féminines. Les deux genres, qui subissent au même moment une dévaluation¹²², se recourent alors largement, comme l'indique Carle¹²³. Avant l'arrivée des noms de Françoise, Madeleine, Fadette, Colombine ou Gaëtane de Montreuil dans les journaux, la chronique est associée à Hector Fabre, à Alphonse Lusignan, à Napoléon Legendre et surtout à Arthur Buies¹²⁴. Avec l'émergence de la presse d'information, mais surtout avec la recherche de revenus associés à la publicité, les journaux déploient des efforts pour attirer le lectorat féminin¹²⁵. Période de transition et de bouleversements médiatiques, le tournant du siècle constitue un moment important d'entrée des femmes dans le milieu littéraire et journalistique¹²⁶. Traditionnellement perçue comme un espace consacré à la domesticité – vêtements, cuisine, tenue de maison, relations maritales –, la chronique féminine offre aussi aux écrivaines de façon plus discrète la possibilité d'écrire sur un réel qui dépasse le foyer.

Sous leur pseudonyme, les journalistes Robertine Barry, Anne-Marie Gleason, Joséphine Marchand-Dandurand et Georgina Bélanger publient en effet des articles variés sur le terrain. Dans ses « Chroniques du lundi » à *La Patrie*, Robertine Barry publie entre autres des comptes rendus sur le Saguenay¹²⁷, La Malbaie¹²⁸, Halifax¹²⁹, Kamouraska¹³⁰. Elle écrit sur plus d'une dizaine de lieux québécois et canadiens. Joséphine Marchand-Dandurand publie aussi plusieurs textes de voyage. Celle qui fonde *Le Coin du feu* en 1893 – premier magazine féminin de langue française – publie entre autres des articles depuis

¹²² Chantal Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

¹²³ A.-M. Carle, *Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises... op. cit.*, p. 55

¹²⁴ M. Lemire et D. Saint-Jacques, *La vie littéraire. Tome V... op. cit.*, p. 385.

¹²⁵ Les pages féminines apparaissent et les chroniqueuses connaissent une popularité qui leur assure une position stratégique dans les journaux. Sous le pseudonyme de Françoise, Robertine Barry s'impose comme l'une des pionnières du journalisme féminin lorsqu'elle arrive à *La Patrie*, où son premier texte fait la « une » en 1891. Henriette Dessaulles, sous le pseudonyme de Fadette, occupera également l'avant-scène de la chronique féminine, avec cinq recueils de ses lettres initialement parues dans les journaux. *Ibid.*, p. 289.

¹²⁶ C. Savoie, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle... op. cit.*

¹²⁷ Robertine Barry, « Chronique du lundi [Le Saguenay] », *La Patrie*, 12 septembre 1892, p. 1-2.

¹²⁸ R. Barry, « Chronique du lundi [La Malbaie] », *La Patrie*, 17 septembre 1894, p. 1-2.

¹²⁹ R. Barry, « Chronique du lundi [Halifax] », *La Patrie*, 13 juin 1898, p. 4.

¹³⁰ R. Barry, « Chronique du lundi [Kamouraska], *La Patrie*, 22 août 1898, p. 2.

Boston¹³¹, Paris¹³², le Saguenay¹³³ et Washington¹³⁴. Anne-Marie Gleason voyage quant à elle au lac Saint-Jean¹³⁵ et à Tadoussac pour des journaux¹³⁶. Gleason (Madeleine) se rend une autre fois au lac Saint-Jean en compagnie de deux autres chroniqueuses : Eva Circé-Côté (Colombine) et Georgina Bélanger (Gaëtane de Montreuil). Invitées par la société de colonisation de la région, les trois journalistes publient chacune leur reportage dans leur journal : Anne-Marie Gleason à *La Patrie*, Georgina Bélanger à *La Presse* et Eva Circé-Côté au *Pionnier*.

De son côté, Georgina Bélanger rend compte de séjours qu'elle fait dans l'Ouest canadien, jusque dans les Rocheuses¹³⁷ ainsi qu'aux États-Unis¹³⁸. Les articles des chroniqueuses sur le terrain fourmillent d'observations sur la condition féminine et sur les obstacles du journalisme au féminin. En relayant leur présence d'observatrice sur le terrain et en rappelant les conventions qui régissent l'identité féminine, leurs textes racontent la présence de femmes en dehors du foyer, et ce décalage possède en lui-même une dimension évènementielle que le journal exploite dans son dispositif éditorial. La diffusion de la photographie des trois femmes journalistes au lac Saint-Jean alors attifées de leurs vêtements de voyageuses en témoigne particulièrement bien (Fig. 2).

Les chroniqueuses sur le terrain ne se présentent pas comme des reporters, alors que les voyageurs n'hésitent pas quant à eux à revendiquer ce titre, même quand ils n'y correspondent pas tout à fait. Alors que la veine du récit de voyage médiatique s'étiole dans sa version traditionnelle, la figure du reporter gagne en importance. Il est donc significatif que certains voyageurs se désignent par le titre de « reporter » durant ces années. C'est le cas de l'abbé Victor-Alphonse Huard, qui travaille au séminaire de Chicoutimi et qui est directeur du *Naturaliste canadien*. Huard ne se dit pas voyageur, mais « reporter » dans ses

¹³¹ Joséphine Marchand-Dandurand, « Chronique [Boston] », *Le Coin du feu*, juillet 1894, p. 193-195.

¹³² J. Marchand-Dandurand, « Panoramas de Paris », *Le Coin du feu*, octobre 1894, p. 289-290/321-322/362-364.

¹³³ J. Marchand-Dandurand, « Le Saguenay », *Le Coin du feu*, avril 1896, p. 97-99.

¹³⁴ Robertine Barry, « Visite à Washington », *Le Journal de Françoise*, 6 mai 1905, p. 36-38.

¹³⁵ Anne-Marie Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

¹³⁶ A.-M. Gleason, « Tadoussac », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 23-25. D'abord paru sous le titre « chronique de voyage » dans *Le Journal*, 28 août 1900, et dans *La Patrie*, 29 août 1901.

¹³⁷ Georgina Bélanger, *Dans les montagnes Rocheuses canadiennes*, Québec, Ernest Tremblay, imprimeur, 1916, 7 p. D'abord paru dans *Mon Magazine*, avril 1927, p. 38, col. 3 et 4.

¹³⁸ G. Bélanger, « Un village américain », *Le Monde illustré*, 25 avril 1896, p. 868.

« Les Américains tels que je les ai vus », *La Presse*, 4 mai 1925, p. 6.

récits. Il publie des articles dans *La Semaine religieuse de Québec* et dans *L'Oiseau-mouche*, le journal littéraire et historique du séminaire de Chicoutimi, où il présentera notamment « Les Vacances d'un reporter ». Quand il parle de la méthode en amont de la rédaction des textes sur la Côte-Nord, Huard décrit un processus à mi-chemin entre l'ethnographie et le reportage : « [...] j'ai fait une sorte d'enquête à chacun des "postes" que nous avons visités¹³⁹. » Avec la liberté dont jouit Huard dans les périodiques où il publie, le journaliste apparaît en fait plutôt comme un voyageur. Il n'est pas embarrassé des mêmes contraintes de publication que des reporters comme Barry ou comme Fournier, qui occupent dans plusieurs de leurs textes la fonction d'envoyé spécial.

Le reportage-événement

Le financement des déplacements des journalistes dans la province de Québec dépend surtout de la publicité et des ententes avec les compagnies de transport. C'est généralement grâce à un financement externe, souvent publicitaire, que les journaux canadiens envoient leurs journalistes dans des événements organisés et financés comme les expositions universelles¹⁴⁰. Dans le corpus, beaucoup des journalistes couvriront ces manifestations. C'est d'ailleurs grâce au contexte de ces expéditions organisées que naît le Canadian Women's Press Club. À l'été 1904, la journaliste du *Halifax Herald* Margaret Graham va à la rencontre de George Ham, associé du Canadien Pacifique et responsable des excursions organisées pour les reporters, en lui demandant pourquoi les femmes ne sont jamais invitées dans le contexte de ces voyages¹⁴¹. À condition de rassembler un nombre suffisant de femmes reporters, George Ham accepte le projet. Seize femmes sont ainsi affectées à la couverture de l'événement à Saint-Louis la même année, accompagnées

¹³⁹ Victor-Alphonse Huard, « préface », dans *Labrador et Anticosti. Journal de voyage – Histoire – Topographie – Pêcheurs et acadiens – Indiens montagnais*, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1897, p.x.

¹⁴⁰ De 1855 jusqu'au début du XX^e siècle, les villes européennes et nord-américaines connaissent une succession d'expositions dont plusieurs, celles de Saint-Louis, mais aussi de Paris et de Londres, donnent lieu à des reportages au Canada. L'histoire des expositions universelles remonte aux premières expositions industrielles organisées en France et en Angleterre au XVIII^e siècle. Elles deviennent « internationales » à Londres en 1851, s'ouvrant à toutes les nations, et « universelles » à Paris en 1855, lorsqu'elles intègrent les productions culturelles. Voir Christiane Demeulenaere-Douyère, « Expositions universelles », *Encyclopædia Universalis* [En ligne], <http://www.universalis/expositions-universelles/>.

¹⁴¹ À ce propos, il faut consulter l'ouvrage de Linda Kay. Elle y mène un travail documentaire impressionnant pour raconter l'épisode qui a mené à la création de l'association de femmes journalistes. Linda Kay, *Elles étaient seize. Les premières femmes journalistes au Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2015.

par Ham du Canadien Pacifique, offrant chacune un récit de leur expérience de l'Exposition. C'est donc grâce au financement de la compagnie ferroviaire que les femmes couvriront l'évènement. L'Exposition universelle de Saint-Louis sera l'occasion pour les chroniqueuses de revendiquer leur importance dans le milieu journalistique en créant du même coup le Canadian Women's Press Club.

Les reportages sur les expositions universelles sont prévisibles (on parcourt et on commente des pavillons de différents pays qui répondent à des stéréotypes sur le caractère de la nation), mais aussi immersifs. Les reporters plongent leurs lecteurs dans les grands évènements et les sociétés qui s'y retrouvent imités ou miniaturisés. Les nombreuses reconstitutions (à Saint-Louis, on reconstitue par exemple des scènes de la Guerre des Boers) et les nouvelles machines à illusions (comme le Maréorama à Paris en 1900) semblent ainsi redoubler le réel. Liées à la révolution industrielle, les expositions universelles témoignent de la fascination du reportage pour les innovations par lesquelles s'opèrent ce rapprochement et cette compétition entre les nations par le biais des transports et des communications.

Au tournant du siècle, les journaux mettent aussi au point des méthodes d'autopromotion influencées par les nouveaux moyens de communication et de déplacement. Le titre et le slogan du quotidien *La Presse* n'occupent pas seulement le coin gauche de la une : on les retrouve jusque sur une montgolfière au-dessus de l'édifice de l'entreprise à Montréal¹⁴². Le mélange d'apologie du progrès et de recherche de publicité donne en outre naissance au reportage-évènement, particulièrement récurrent à *La Presse*¹⁴³. La forme célèbre les infrastructures, les innovations et les techniques qui stimulent sa propre croissance. À partir du substrat de l'actualité, le journal forge les circonstances d'une nouvelle qui concerne en général les transports ou les communications. En 1901, *La Presse* finance par exemple une expédition sur le Saint-Laurent pour montrer

¹⁴² *La Patrie* aussi aura sa montgolfière à ses couleurs. J. de Bonville, « Le "nouveau journalisme" américain et la presse québécoise à la fin du XIX^e siècle »...*op. cit.*, p. 85.

¹⁴³ Pour l'histoire du reportage-évènement en France, voir la section intitulée « Le reportage-évènement, entre allographie et autographie » dans la thèse de Mélodie Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, Départements des littératures et UFR1 Lettres, arts, philosophie, psychanalyse, Québec et Montpellier, Université Laval et Université Paul-Valéry, 2015, p. 709-734.

qu'il est possible de naviguer sur le fleuve pendant l'hiver¹⁴⁴. Le principe peut aussi avoir un lien avec des compétitions sportives. En 1908, *La Presse* envoie un de ses reporters dans une chasse au loup au nord de Montréal qu'elle organise en collaboration avec le Canadien Pacifique et d'autres individus fortunés habitant à Montréal¹⁴⁵. Le journal publie également des textes comme les résultats des « expériences de radiotélégraphie menées entre son siège social et son bureau de Joliette¹⁴⁶ », qui sont en fait, parmi les innovations qui mèneront à la création de la radio.

Jean de Bonville voit dans cette autopromotion « un des traits les plus caractéristiques du *yellow journalism* américain¹⁴⁷ ». Le « journalisme jaune » se définit par un étalage d'informations provocantes plus ou moins vérifiées, à caractère sensationnel. Il s'affiche dans une esthétique tapageuse. Bonville rappelle qu'une partie de la rédaction de *La Presse* s'inspire des méthodes de la presse aux États-Unis. Trefflé Berthiaume, propriétaire du journal de 1889 à 1915, cherche tout particulièrement à utiliser le langage des nouveaux journaux d'information américains. Lorenzo Prince, rédacteur en chef au tournant du siècle, est envoyé à New York en 1898 pour recueillir des « modèles à imiter » : illustrations, manchettes, « une » attrayante avec de gros caractères ne servant qu'à annoncer les nouvelles se trouvant à l'intérieur, « gravures comiques des actualités¹⁴⁸ ». Le changement iconographique figure à l'avant-scène des transformations qui affectent l'aspect visuel de la page journalistique. C'est à travers le nouveau mélange de publicités et d'illustrations et le jeu sur la grosseur des caractères que le journal d'information et le reportage misent davantage sur la notion d'évènement, laquelle devient constitutive de sa mise en scène. Tandis que certaines rubriques reviennent invariablement à chaque publication, la première page est de plus en plus centrée sur l'inattendu, l'extraordinaire, la nouveauté.

Le parangon des reportages-événements est la course autour du monde de 1901. Elle synthétise en un cas flamboyant l'impression de rétrécissement du globe, les

¹⁴⁴ J. de Bonville, « Le "nouveau journalisme" américain et la presse québécoise à la fin du XIX^e siècle »... *op. cit.*, p. 84.

¹⁴⁵ Ernest Tremblay, « Harlou! Harlou! Sus au loup! », *La Presse*, 15 janvier 1908, p. 1 ; 5.

¹⁴⁶ J. de Bonville, « Le "nouveau journalisme" américain et la presse québécoise à la fin du XIX^e siècle »...*op. cit.*, p. 84.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 85.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 90.

innovations du système de communication, du réseau de transport et les nouveaux usages de la typographie. Dans la foulée de l'achèvement de la construction du Transsibérien, différents journaux d'Europe et d'Amérique du Nord se lancent en 1901 le défi de parcourir le plus rapidement la planète. Le 3 août 1901, le reporter Lorenzo Prince reprend dans les journaux les éléments déclencheurs de cette course :

[L] a presse sérieuse du monde entier discutait depuis des mois les changements qu'allait apporter la construction définitive du Transsibérien dans l'axe commercial de l'univers [...] sans parler de l'Europe militaire, qui se demandait avec peut-être quelque crainte si ce long ruban de chemin de fer n'allait pas devenir une menace pour les empires¹⁴⁹.

Les textes de Lorenzo Prince d'Auguste Marion, les deux coureurs montréalais, feront l'objet d'une analyse détaillée plus loin dans le chapitre. Pour l'instant, il faut souligner, avec l'exemple de la course, la puissance des changements qui s'opèrent avec le développement des transports et des communications dans l'imaginaire du reportage.

Les visées militaires de la Russie, dont parle Prince, ne sont pas négligeables, mais le projet trouve ses origines dans le roman *Le tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne (1872). Dans un article sur ces vrais voyageurs inspirés par la fiction, le chercheur Claude Leroy raconte la force de frappe du roman, mais surtout du personnage de Phileas Fogg dont les journalistes Elizabeth Bisland et Nellie Bly, les toutes premières dans les années 1889-1890, reprennent l'idée. Contrairement aux récits de voyage antérieurs autour du monde, comme ceux des Canadiennes Sara Jeannette Duncan ou de Lily Lewis, le projet est une course. Selon Claude Leroy, leur voyage contre la montre annonce « une longue tradition de voyageurs au second degré qui ont pris pour Baedeker *Le tour du monde en quatre-vingts jours* et sont partis à la poursuite d'un héros de roman¹⁵⁰. » Verne sert de guide de voyage et Phileas Fogg de modèle. Le tour du monde sera d'ailleurs accompli avec succès par les reporters américaines Bly et Bisland qui s'engagent chacune dans leur sens autour du globe.

¹⁴⁹ Lorenzo Prince, « Le tour du monde », *La Presse*, samedi 27 juillet 1901, p. 2. Désormais, seule la date sera mentionnée dans les références suivantes du tour du monde.

¹⁵⁰ Claude Leroy, « Emmène-moi autour du monde !... ou Comment Phileas Fogg est devenu reporter », dans Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2001, p. 140. Pour d'autres voyageurs dans la lignée de Phileas Fogg, Leroy cite la liste de François Compère, « Les coureurs du tour du monde », dans François Raymond, *Revue des Lettres modernes. Jules Verne 1. Le tour du monde*, Paris, Minard, 1976, p. 169-175.

Pour Leroy, « l'étonnante fortune » de Phileas Fogg tient à une ingéniosité narrative chez Verne, laquelle conjugue « le goût du jeu et un rêve de toute puissance¹⁵¹ ». Plus que les merveilles autour du globe, c'est bien l'aventure du jeu, c'est-à-dire celle des kilomètres et de la vitesse, qui module le récit. Avec son attention aux horaires, aux distances et aux contraintes, le personnage de Jules Verne est un moule parfait pour le reporter. Sur le mode de la concurrence, les journaux deviennent en effet amateurs de records, de prouesses techniques et d'exploits sportifs. Dans une logique du prolongement des réseaux ferroviaires et des moyens de communication, les journaux occidentaux créent ainsi leur propre tour du monde en 1901. C'est le journal français *Le Matin* qui lance la course avec Gaston Stiegler. Suivront les reporters Henri Turot (au *Journal* de Paris), les trois journalistes américains Louis Eunson (du *Journal* de New York), Charles Fitzmorris (de l'*American* de Chicago) et William Crittenden (de l'*Examiner* de San Francisco), « un journaliste anglais », un « participant allemand » ainsi que les deux journalistes montréalais de *La Presse*, Lorenzo Prince et Auguste Marion. En parlant de Phileas Fogg, Leroy souligne combien « l'homme le plus exact et le plus sédentaire du Royaume-Uni¹⁵² » ne verra quasiment rien du voyage : « le seul spectacle qui retienne son attention est celui de sa montre et du calendrier. Le reste pour lui n'a pas plus de réalité qu'une succession de décors ou un album d'images¹⁵³. » Le grand reporter en Occident trouve chez Fogg, chez ce personnage dont le mouvement sur la carte n'a d'importance que dans l'instant même où il est atteint, s'effaçant au fur et à mesure, le modèle d'une actualité purement médiatique, d'un déplacement et d'une vitesse qui tournent à vide.

LE REPORTER ET LA CHRONIQUEUSE AU TOURNANT DU SIÈCLE

La fonction du reporter est liée à l'accélération du rythme de travail et à la préséance du caractère événementiel de l'écriture, mais la figure du journaliste se redéfinit aussi à travers la nouvelle relation qu'il entretient avec les différents groupes sociaux qu'il décrit. La période marque une professionnalisation du métier qui force les littéraires à renégocier leur rapport au journalisme. Les prochaines pages permettront de présenter cette figure du

¹⁵¹ C. Leroy, « Emmène-moi autour du monde !... ou Comment Phileas Fogg est devenu reporter »,... *op. cit.*, p. 142.

¹⁵² L'expression est de Passepartout, elle est tirée du livre de Jules Verne. Citée dans *Ibid.*, p. 140.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 141.

reporter et sa relation avec la littérature, ainsi que la représentation de la femme journaliste. Il s'agira également de décrire leurs interlocuteurs, afin de comprendre la manière dont les auteurs du corpus définissent leur rapport au monde. L'un des éléments déterminants au cœur des changements au tournant du siècle est la pratique de l'entretien. Désormais, on recueille non seulement la parole des hommes politiques, mais aussi les témoignages d'individus anonymes. Selon Jean de Bonville, *La Presse* est l'un des premiers journaux à mettre de l'avant l'interview¹⁵⁴. Pour Marie-Ève Thérénty, c'est cette plongée dans la foule qui distingue le nouveau reporter en Occident du voyageur dans les journaux¹⁵⁵. Or, avec les textes du corpus, le rapport à la foule n'est pas sans équivoque. Dans les reportages qui témoignent d'une intention littéraire, les reporters n'hésitent pas en effet à privilégier des lieux à l'écart des masses et de la ville.

Portrait du reporter par Omer Héroux

Dans le journal ultramontain *La Vérité*, Omer Héroux dresse un portrait du nouveau reporter, personnage principal des grands quotidiens d'information. L'article intitulé « Les risques de la profession¹⁵⁶ » est explicitement destiné aux jeunes qui souhaitent emprunter les chemins du journalisme d'information. Contrairement à ce que le titre du texte et la publication dans laquelle l'article s'inscrit – un journal conservateur ultramontain – pourraient laisser croire, Héroux fait un compte rendu du métier assez nuancé. Comme la figure du reporter s'impose dans l'ensemble de la sphère médiatique à l'époque, il explique qu'il veut faire une description en insistant autant sur la grandeur que sur les difficultés d'un travail qu'il dit aimer « passionnément ». Héroux commence son portrait en abordant le « nouveau journalisme » qui fait la manchette :

Tout le monde parle de la *crise du journalisme*. Pour les observateurs du dehors, c'est le débordement d'informations plus ou moins fantaisistes, de récits sensationnels farcis d'illustrations plus ou moins grossières ; c'est, en deux mots, la substitution à notre vieille presse, qui se modelait sur les journaux de France et d'Angleterre, du journalisme américain ; c'est la prédominance de la presse jaune.

¹⁵⁴ J. de Bonville, *La presse québécoise de 1884... op. cit.*, p. 171.

¹⁵⁵ M.-E. Thérénty, *La littérature au quotidien... op. cit.*, p. 293.

¹⁵⁶ Omer Héroux, « À propos de journalisme. Les risques de la profession », *La Vérité*, 19 août 1905, p. 42-43. Hector Berthelot a écrit un texte plus court mais similaire qui s'intitule « Les petites misères de la vie du reporter ». Il a été publié par un ami tout de suite après sa mort en 1895. H. Berthelot, « Les petites misères de la vie du reporter », *Le Canard*, seconde série, vol. II, n°45, 5 octobre 1895, p. 3.

Or cette révolution dans le type même de nos journaux a mis au premier plan une figure nouvelle : le reporter [...] ¹⁵⁷.

Dans la citation, Héroux associe le reporter au journalisme jaune. Il évoque avec nostalgie l'époque où les journaux visaient un petit nombre de lecteurs, des gens instruits et des politiciens, qui voulaient lire des articles de fond, les nouvelles des grands journaux européens et les correspondances étrangères. Le lecteur est devenu une clientèle, note-t-il, que les journaux vont chercher dans les « masses populaires » à qui il faut « des faits-divers, beaucoup [de] faits-divers. » : « On a d'ailleurs outrageusement abusé de cette situation, on a poussé étrangement cet appétit, on l'a dirigé vers les incidents les plus tristes, grossis et déformés à plaisir ¹⁵⁸. » Héroux convient toutefois qu'il n'est plus possible de faire un retour en arrière. Selon lui, même si la presse délaissait le sensationnalisme, l'information continuerait d'occuper la majeure partie des journaux. Héroux entreprend alors de décrire la nouvelle composition des salles de rédaction :

Dans un grand quotidien comme *La Patrie* ou *La Presse*, deux ou trois personnes sont chargées des articles de fond, de la rédaction proprement dite ; deux, trois ou quatre s'occupent de la correction des épreuves et de la traduction des annonces ; deux ou trois traduisent les dépêches et dénichent dans les publications étrangères les reproductions et les images qui aideront à remplir le journal ; toutes les autres, soit quinze, vingt ou vingt-cinq s'occupent de reportage ¹⁵⁹.

Le reportage, dit-il, exige une énergie considérable de la part des journalistes, constamment à la recherche de « faits de la vie moyenne et populaire surtout ¹⁶⁰ ». Le reporter n'a pas le temps de lire ce qu'il écrit. Il doit prendre ses notes sur ses genoux entre ses déplacements en voiture ou en train, alors qu'il travaille à l'extérieur, parfois pendant quinze, voire vingt heures. Héroux insiste sur son horaire. Dès son arrivée au bureau, le reporter lit les journaux de la veille pour y découper les informations qu'il a pu rater. À neuf heures, il part faire « sa tournée » :

[C]ela signifie se promener de Saint-Henri à Sainte-Cunégonde, de Maisonneuve à De Lorimier et au Mile-End, descendre à tous les hôtels de ville, à tous les postes de police et à toutes les stations de pompiers, noter à la hâte incidents et accidents, puis rentrer au bureau à midi, et griffonner à la diable les renseignements obtenus ¹⁶¹.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 42.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

Le journaliste n'a pas non plus le temps d'écrire des articles de fond parce qu'il est constamment en déplacements. Mais il retire également de ce travail une connaissance rigoureuse et approfondie de sa société. Le profit n'est pas négligeable. Le reporter gagne un savoir et des compétences uniques grâce à ses observations quotidiennes et à son immersion dans des milieux divers :

Il a suivi trois grèves, fréquenté les réunions secrètes et privées de meneurs ouvriers, étudié de près la physionomie des grandes réunions de grévistes, vu les dessous de toutes ces agitations, et je ne sais pas d'études plus passionnantes ni plus instructives que celle de ce monde en pleine fermentation. Quelques jours après, il abordait un genre d'étude très différent et accompagnait dans les régions nouvelles la commission d'enquête sur la colonisation ; il scrutait dans sa brutale réalité le fonctionnement de notre système de colonisation, puis on lui faisait suivre les péripéties d'un grand procès criminel. Triste spectacle, mais plein d'enseignements, lui aussi¹⁶².

Pour Héroux, le reportage, comme l'ont écrit beaucoup d'écrivains en France et ailleurs, se révèle être une « magnifique préparation à une véritable carrière d'écrivain », si elle n'use pas complètement le reporter. La tâche fatigue le journaliste, parce qu'elle est l'inlassable répétition des mêmes gestes : « Qu'il s'agisse de l'hôtel de ville, du sport, de la police, du port, de la Bourse, etc., la même besogne se répète indéfiniment, énervante et obsédante [...]»¹⁶³. » Il note ainsi que les reporters sont jeunes, parce qu'après quelques années, ils sortent épuisés de la profession. À ce titre, le reportage lui paraît trop éreintant pour représenter une carrière durable : « Les reporters réussiront peut-être quelque jour à se libérer de l'intensif surmenage qui les écrase présentement, et toute leur situation en sera améliorée. C'est le rêve que caressent tous les camarades¹⁶⁴. »

Omer Héroux fait référence à des initiatives d'association. Durant ces années, un groupe de journalistes décide en effet de fonder l'Association des Journalistes canadiens-français. Embryon de syndicat, le regroupement est mis sur pied en 1903. La Presse associée existe déjà, mais elle est davantage centrée sur l'entreprise commerciale journalistique et elle est sur le point de disparaître. Plus intéressée par le rôle et le statut de ses membres, la nouvelle association parle plutôt de la création d'une école de journalisme et de la nécessité d'une carte professionnelle. Le choix de l'adjectif « canadien-français »

¹⁶² *Ibid.*, p. 43.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ *Ibid.*

marque en outre une distanciation volontaire avec les journalistes anglophones. De façon plus globale, c'est durant la période que le terme « Canadien » est remplacé par l'expression « Canadien français ». Florence Le Cam rappelle que le nouveau regroupement est catholique et nationaliste, et qu'il s'attache à un programme de « "glorification de la patrie" » : « Dans son Manifeste publié en 1903, le bureau de l'Association insiste sur la défense du journalisme canadien-français et sur le regroupement de "toutes les plumes françaises"¹⁶⁵. »

L'association intervient en outre pour inviter les écrivains et les éditeurs français à réagir à la contrefaçon des œuvres françaises au Canada, alors que les journaux pillent sans vergogne la littérature française pour trouver des textes à publier, notamment des romans-feuilletons : « L'Association des Journalistes canadiens-français [...] a commencé une campagne en faveur de la reconnaissance des droits d'auteur¹⁶⁶. » Le groupe rassemble une quarantaine de journalistes, dont Hector Garneau (*Le Canada*), Omer Héroux, Arthur Côté (*La Presse*), Anne-Marie Gleason (*La Patrie*) et Amédée Denault (*Le Pionnier*). Dès 1904, l'année suivant la création de l'Association, la création du Canadian Women's Press Club au moment de l'Exposition universelle de Saint-Louis permettra également aux femmes journalistes de se donner un réseau et une visibilité.

Quand les chroniqueuses font du reportage

La redéfinition du journalisme et l'élargissement relatif du cadre social permettent l'arrivée de femmes dans les journaux¹⁶⁷. Le phénomène, favorisé par un ensemble de conditions socioéconomiques, bouleverse l'inscription du sujet-écrivain dans le journal. En dehors de la chronique féminine, la posture complexe des femmes journalistes sur le terrain témoigne en effet d'une difficulté et d'un paradoxe évidents. Les journaux ne les présentent pas encore comme des reporters et leurs articles demeurent pour la plupart confinés aux pages féminines. Si les comptes rendus de Jules Fournier en Europe s'intitulaient « Lettres de France », ceux de Robertine Barry sur Paris s'intitulent plutôt « Lettre de "Françoise" ».

¹⁶⁵ Florence Le Cam cite leur manifeste : *Le menu. Organe du premier banquet annuel de l'Association des journalistes canadiens-français*, Montréal, vol. I, n°1, 7 décembre 1903, 8 f. Voir *Le journalisme imaginé. Histoire d'un projet professionnel au Québec*, Montréal, Leméac, 2009, p. 33.

¹⁶⁶ Louvigny de Montigny, « Le marché de la littérature », *Revue canadienne*, octobre 1904, p. 428.

¹⁶⁷ Je tiens ici à remercier Mylène Bédard à qui je dois plusieurs éléments de réflexion et d'analyse dans cette section.

Aux nouvelles que Fournier rapporte s'oppose ainsi non pas l'écriture, mais la présence de Françoise. La mise en scène éditoriale ne permet jamais d'oublier que la journaliste est une femme. Au contraire, le journal investit en même temps l'effet de familiarité qu'évoque le pseudonyme de la journaliste et le caractère exceptionnel de l'image d'une femme voyageuse.

Dans cette double mise en scène, l'énonciation éditoriale relègue au second plan l'écriture de la femme. C'est une identité de genre qui prend le dessus sur les réalités observées, alors que c'est d'être sur le terrain et d'accéder au spectacle du monde qui fascine les journalistes. À l'Exposition de Saint-Louis, Marie Beaupré souligne les possibilités qu'ouvre le statut de reporter sur le terrain : « Dès le premier matin, nous avons apprécié l'avantage d'appartenir à la presse : toutes les barrières et toutes les portes s'ouvraient devant nous avec une facilité jusque-là insoupçonnée. Nous pouvions tout voir, nous emplir les yeux des plus beaux spectacles¹⁶⁸. » Dans les journaux, le féminin comme norme creuse un lieu et un temps distincts, *a priori* en marge de celui du reportage. L'espace intérieur auquel sont associées la mère de famille ou la religieuse convoque un temps itératif, à distance du temps médiatique. Or, le féminin se noue et se dénoue aussi d'une nouvelle manière à travers la dynamique de représentations paradoxales dans la sphère médiatique. La présence de la femme dans la presse est utilisée précisément pour faire sensation. Le journal d'information mise sur l'image de la journaliste sur le terrain, représentation transgressive. En ce sens, l'écriture des femmes est directement liée à l'évolution du genre du reportage, qui en fait une de ses figures, un de ses personnages.

Dans cette dialectique répétitive, les écrivaines ne peuvent cependant jamais cesser de porter les conventions associées à leur genre. C'est l'expression d'une féminité traditionnelle qui permettra aux chroniqueuses de rendre acceptables des gestes qu'elles empruntent aux reporters. Julie Roy et Chantal Savoie parlent d'une rhétorique de l'enchâssement pour décrire le procédé qui consiste à introduire un contenu qui déroge aux normes de la féminité entre deux passages marqués par la conformité aux attentes à l'égard

¹⁶⁸ Marie Beaupré [Hélène Dumont], « Causerie de voyageuse », *La Presse*, 6 août 1904, p. 18.

de l'écriture des femmes¹⁶⁹. La formule de Roy et de Savoie décrit bien l'approche des femmes durant la période.

Entre les pages féminines et le terrain, les articles des premières journalistes témoignent en outre d'un mélange de genres journalistiques. Le corpus féminin de 1890 à 1910 recoupe presque toujours d'autres formes comme le billet, la chronique mondaine, la critique culturelle ou le récit de voyage. Le phénomène d'hybridité générique chez les femmes ne touche pas seulement le Canada français. Il rejoint plus largement la presse occidentale. Philippe Goudey parle des textes de Colette comme de « chroniques-reportages¹⁷⁰ ». Ces recoupements illustrent bien la jonction d'un lieu intérieur, intime et féminin (associé à la chronique ou à la lettre) et d'un lieu public, masculin, politique et aventurier (associé au reportage). Entre le reportage et la chronique, les changements dans les textes des femmes découlent ainsi précisément des contraintes de genre, mais ils provoquent aussi une évolution de la forme des écritures de terrain. En plus des modes d'énonciation qui changent, c'est tout un contenu traditionnellement associé à la sphère sociale féminine qui entre en fait peu à peu dans le reportage et qui devient l'objet d'observations.

Il faut également noter que les femmes journalistes portent une attention marquée à d'autres groupes sociaux, à commencer par le leur. L'écriture des pionnières témoigne à ce titre d'un changement de perspective. Comme le discours d'autorité des écrivains journalistes ne leur est pas accessible, les femmes procèdent à une lecture plus inductive et horizontale des phénomènes qu'elles représentent. Contrairement à l'écrivain journaliste qui s'adressait directement au lecteur pour lui parler de politique ou de culture, les femmes sur le terrain ont conscience de faire partie des représentations du journal. Le nouveau reporter urbain, jeune, débutant, souvent pauvre, entre lui aussi dans une ère de la représentation et même dans un rapport d'homologie avec ses sujets, mais son identité de genre ne l'exclut pas de l'espace public. Dans les reportages des femmes journalistes, à l'inverse, l'écriture est traversée par une conscience de la transgression.

¹⁶⁹ Julie Roy et Chantal Savoie, « Défis et enjeux de l'analyse de la participation des femmes à la presse périodique au XIXe siècle », dans *Médias 19* [En ligne], dans Micheline Cambron et Stéphanie Danaux (dir.), *La recherche sur la presse : nouveaux bilans nationaux et internationaux*, 2014, <http://www.medias19.org/index.php?id=15557>.

¹⁷⁰ Philippe Goudey, « Colette, l'écriture du reportage », dans Myriam Boucharenc et Joëlle Deluche (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », 2001, p. 59.

Pour ces raisons, lorsqu'elles sont sur le terrain, les femmes journalistes se placent fréquemment sous la protection d'une figure tutélaire masculine. Si le « nous » de la narration peut aussi, quand il réunit un groupe mixte, être vecteur d'une forme de mélange entre les genres, la plupart du temps, la distance entre les groupes genrés demeure. Léonise Valois commence par exemple son compte rendu de l'Exposition de Saint-Louis en rendant hommage « à ces Messieurs de la Compagnie du Pacifique qui nous ont si gentiment procuré la faveur d'un aussi agréable voyage¹⁷¹ », et qui leur permettent d'être là. Les journalistes réaffirment la posture à laquelle elles doivent correspondre. Avec le journal, impossible de toute manière d'oublier le rôle attribué aux femmes. Cette fonction se trouve représentée partout dans le journal : dans les publicités, dans les rubriques des sections réservées aux femmes dans les journaux, dans les commentaires des journalistes masculins. Quand *La Patrie* parle du travail d'Anne-Marie Gleason, c'est pour souligner le caractère de « l'aimable chroniqueuse¹⁷² ». La journaliste doit demeurer « aimable », surtout quand elle sort du lieu auquel elle est assignée. Dans *Le Journal des Trois Rivières* du 15 janvier 1893, la définition qu'on peut lire d'une femme forte s'oppose ainsi à la pratique du journalisme :

La femme forte n'a aucun lien de parenté avec ces femmes qui passent leur temps à s'habiller et à se déshabiller, à lire des romans, à courir les bals, les théâtres et les places publiques ; qui ne manquent aucune des séances de la Cour criminelle, s'il s'y déroule un drame de mœurs ; qui mettent leur gloire dans une robe ou un chapeau d'un nouveau goût, dans des parures ou des bijoux [...] dans des succès de salon qui ne l'élèvent guère au-dessus d'un artiste de théâtre¹⁷³.

Selon ces normes, la femme ne peut pas faire de reportage. Le journal condamne ici l'idée que la femme participe au spectacle médiatique et qu'elle prenne la parole.

Trois chroniqueuses « croquées » au lac Saint-Jean

Pour le reportage au lac Saint-Jean qu'elle fait en compagnie de Georgina Bélanger et d'Éva Circé-Côté, Anne-Marie Gleason se défend justement de vouloir prendre part au spectacle médiatique de façon intéressée et gratuite. Elle ne prétend pas faire preuve d'éloquence, mais bien de patriotisme :

¹⁷¹ Léonise Valois [], « Au retour d'un voyage sans pareil à Saint-Louis, Mis. [sic] », *Le Canada*, 4 juillet 1904, p. 2.

¹⁷² [La rédaction], [s.t.], *La Patrie*, 7 juin 1910, p.1.

¹⁷³ [s.n.], « La femme forte », *Le Journal des Trois-Rivières*, 15 janvier 1893, p.2.

Je laisserai parler mon cœur tout entier, et ce cœur-là aime tellement son beau Canada, qu'il puisera dans cet amour, non pas de l'éloquence – je l'en déclare incapable –, mais une si puissante admiration que vous pardonneriez au peu de mérite de la causeuse [...] ¹⁷⁴.

Quand les femmes sortent du foyer, elles doivent légitimer leur prise de parole. L'expédition à laquelle Georgina Bélanger, Èva Circé-Côté et Anne-Marie Gleason sont invitées est particulièrement intéressante dans la perspective d'une histoire du reportage québécois, parce qu'elle ne ressemble pas au reste du corpus. La Société de Colonisation du lac Saint-Jean invite les chroniqueuses à observer l'état d'avancement de la colonisation. Comme d'autres textes à l'étude, c'est donc un article commandité. Dans la présentation des textes, il n'est pas écrit qu'il s'agit d'un reportage. Leur texte fait aussi l'objet d'une conférence, d'où l'adresse à ces « messieurs » au début. Dans le journal, les trois femmes sont également désignées comme des chroniqueuses et le texte est intitulé « récit de voyage ». La légende sous l'image décrit les trois femmes « telles qu'on les a croquées au cours de leur voyage » (Fig. 2).

¹⁷⁴ Anne-Marie Gleason [Madeleine], « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

Figure 2



De gauche à droite : Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté et Georgina Bélanger. Accompagne l'article de G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

Entre la conférence, le récit de voyage et la chronique, le projet semble souffrir d'un problème de classement, et rien qui parle de reportage. Or, les trois journalistes sont sollicitées de la même manière que leurs collègues masculins lorsque ceux-ci partent enquêter sur la situation des colons au Canada, dans des projets financés par le gouvernement, par le clergé ou par les compagnies de transport. Elles représentent chacune un journal spécifique : Georgina Bélanger est à *La Presse*, Anne-Marie Gleason à *La Patrie* et Eva Circé-Côté au *Pionnier*. Par-dessus tout, elles font sur place un travail de terrain qui est celui du reporter.

Une des particularités de l'expédition est qu'il ne s'agit pas de trois comptes rendus autonomes, mais bien d'une sorte de reportage à six mains au sein duquel chacune des femmes a convenu de traiter le sujet sous un angle qui soit complémentaire au projet

commun. Elles relancent la lecture en invitant le lectorat à s'intéresser à chacune des contributions. L'une des stratégies de contournement de la femme journaliste consiste à s'effacer au sein d'un groupe, mais, cette fois, l'aspect collectif donne en fait une ampleur à l'écriture ce que redouble la triple médiatisation du collectif de journalistes à travers les trois publications. Chez Bélanger, Gleason et Circé-Côté, la première personne du pluriel permet comme aux sœurs missionnaires¹⁷⁵ de reconduire une posture d'humilité, mais aussi de s'imposer par la force du nombre comme écrivaines sur le terrain. Le procédé rappelle d'autres reportages écrits par des femmes, comme le texte « À Caughnawaga », dans lequel Robertine Barry parle au milieu d'un groupe de femmes et présente l'une d'elles comme le chef de l'expédition :

il a fallu que cette impression fut forte, en vérité, pour faire oublier, ce vent furieux, ce tonnerre grondant, ces éclairs fulgurants, cette pluie surtout, qui tombait violente et nous aveuglait en nous inondant. C'est à l'esprit aventureux de Mlle Durieux, chef de l'expédition, que nous devons de marcher dans de pareilles circonstances¹⁷⁶.

Pour la conférence sur leur séjour au lac Saint-Jean, Eva Circé-Côté, Georgina Bélanger et Anne-Marie Gleason apparaissent toutes les trois devant le public masculin de l'Institut canadien de Québec en « costumes de voyageuses » pour faire leur récit de la colonisation au lac Saint-Jean. La photographie des trois journalistes en habit de voyage confirme d'ailleurs le caractère extraordinaire d'une démarche qui contraste avec leur statut de chroniqueuse. Georgina Bélanger demande au public d'être indulgent en ce qui a trait à leur apparence : « Je vous prie [...] de nous pardonner le négligé de nos toilettes [...]. En quittant Montréal, nous ne nous attendions nullement à l'honneur qu'on nous fait ce soir et nous sommes parties emportant pour tout bagage du papier et des crayons¹⁷⁷. » Les journalistes ont privilégié « papier » et « crayons », par rapport aux vêtements, autrement dit, elles ont privilégié l'écriture.

Le désir de voir le monde et d'écrire est un moteur puissant dans les textes des pionnières du journalisme et de la littérature des femmes. L'écriture des femmes est mise en scène comme un désir et un idéal souhaitable et édifiant, plutôt qu'à titre de réalisation. Dans son reportage, Georgina Bélanger pare les attaques de ses lecteurs qui voudraient

¹⁷⁵ Voir chapitre 2.

¹⁷⁶ R. Barry, « À Caughnawaga », *Le Journal de Françoise*, 10 mai 1902, p. 37.

¹⁷⁷ G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

délegitimer la contribution de femmes sur un sujet de reportage : « La colonisation, voilà un sujet qui semble peut-être trop sérieux pour une plume féminine...¹⁷⁸ » Pour faire valoir son point de vue, elle ne cherche pas à établir son autorité sur les enjeux qu'elle traite, elle retranscrit plutôt patiemment les critiques qu'on pourrait leur adresser :

Ah ! diront les sceptiques, on comprend que la courageuse compagne du colon, qui ne craint pas de partager les ennuis et les fatigues, lot inévitable de tout pionnier, puisse revendiquer le droit de faire quelque chose d'utile pour la colonisation, mais celles qui demeurent commodément claquemurées dans leurs chauds boudoirs, au sein des villes, que peuvent-elles pour cette grandiose entreprise¹⁷⁹ ?

Bélangier traduit ici la valorisation de la femme au service de la patrie, de la mère, de l'archétype du personnage féminin canadien-français qui se constitue à l'époque au détriment de la femme écrivaine. En opposition, le verbe « claquemurer » renvoie à la ville, mais également à une image récurrente dans l'écriture des femmes en voyage sur le fait d'être limitée quant aux sujets et aux « sentiers¹⁸⁰ » qu'il est possible d'emprunter.

Limitées quant aux sujets à traiter, les trois journalistes préconisent un contenu associé à une expérience traditionnellement féminine du monde. Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté et Georgina Bélangier passent la soirée chez une famille canadienne de Normandin¹⁸¹. Leur présence chez l'habitant est l'occasion d'une description de l'intérieur de la maison. Gleason place les personnages dans leur décor :

Peu de meubles, des images coloriées au mur, et tout au fond, un dortoir séparé par des tentures de calicot. C'est là que dorment les tout petits colons de l'avenir sous les regards protecteurs des robustes défricheurs qui fument au coin de l'âtre, pendant que la brave ménagère met la main à la pâte pour le pain de la semaine, qu'elle range soigneusement dans la huche¹⁸².

En circulant, Gleason note que « les maisonnettes rustiques ont oublié les rideaux de leurs fenêtres, et nous voyons l'intérieur de ces primitifs logis¹⁸³. » Si l'oubli des rideaux autorise un dévoilement, la mise en scène de la vie intime est aussi facilitée grâce à la proximité qui s'établit entre les colons et les journalistes. L'intérieur de la maison est associé aux pages féminines dans lesquelles elles écrivent sur le foyer. Le titre des pages féminines – « Le

¹⁷⁸ G. Bélangier, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

¹⁷⁹ G. Bélangier, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

¹⁸⁰ Robertine Barry, *Chroniques du lundi*, Montréal, [s.é.], p. 46. D'abord paru dans *La Patrie*, le 28 mars 1892.

¹⁸¹ A.-M. Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

¹⁸² A.-M. Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

¹⁸³ A.-M. Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

coin de... », « Le royaume de... » – décrit l'intérieur de la maison, mais aussi le champ d'action des femmes. Les trois journalistes au lac Saint-Jean dorment chez l'habitant. La vie intérieure devient un champ d'expérience et d'observation privilégiée pour les femmes journalistes. Matière inédite du reportage, elle entre dans le journal.

Bélanger se permet à l'inverse de faire remarquer à l'audience et au lecteur qu'elles n'ont pas pu aller voir les pères trappistes à Mistassini : « on ne permet pas à des yeux féminins de scruter la trappe, nous avons dû nous contenter de visiter le magasin situé non loin de leur habitation¹⁸⁴. » Encore une fois, la critique n'est pas directe. Au lieu de déclarations, la journaliste représente plutôt les limites associées à son genre. Selon Bélanger, les femmes des villes pourraient pourtant contribuer à leur société. Elles pourraient « prier, écrire, parler » :

Oui, parler, messieurs les profanes, ne riez pas ; elles peuvent sous l'impulsion d'une charité ardente et ingénieuse, discuter les moyens les plus efficaces laissés à leur disposition et seconder d'une manière discrète, mais pratique, ceux qui doivent payer de leur personnage dans la bataille¹⁸⁵.

Bélanger parle ici des colons, mais l'expression « payer de leur personnage dans la bataille » rejoint aussi la démarche des pionnières du journalisme. La machine médiatique semble exiger des journalistes qu'elles cèdent un peu d'elles-mêmes pour pouvoir écrire.

C'est pour éviter d'émettre des critiques frontales sur les normes sociales qui les contraignent qu'elles utilisent une ironie qui joue de manière subtile avec les normes et les attentes associés aux stéréotypes de genre dans les journaux. Anne-Marie Gleason décrit presque explicitement sa stratégie en parlant de la peur qu'elle a d'être perçue comme une féministe : « Féministes, je tremble que l'on nous prenne pour de ces toquées, en nous voyant à ce fauteuil où nous a amenées le désir de contribuer quelque peu à une grande œuvre nationale¹⁸⁶. » Dans un autre texte où elle décrit son passage à La Malbaie, d'où elle est originaire, Gleason raconte son cheminement intellectuel. Gleason commente les souvenirs qui naissent sur les lieux de son éducation :

Puis, le couvent, le cher petit couvent, où j'appris à lire... et à murmurer contre l'autorité ! Je m'arrête, ici, émue du flot de souvenirs qui agitent mon cœur, et après un regard aux deux statues dressant dans le parterre leur immobilité blanche, je

¹⁸⁴ G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

¹⁸⁵ G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

¹⁸⁶ A.-M. Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

monte m'agenouiller là-haut sur les dalles de ma petite chapelle, si humblement jolie... et là, je me souviens...¹⁸⁷.

Même si la prise de parole reste en mode mineur, l'expression antithétique « murmurer contre l'autorité », particulièrement évocatrice, correspond à un apprentissage déterminant. L'émergence d'un sujet féminin dans ces articles s'accompagne ainsi discrètement d'une valorisation de la parole et de l'écriture des femmes.

« *Et la toilette de ces dames ?* »

Pour les chroniqueuses, se déplacer exige une adaptation physique, une transformation corporelle qui est associée aux vêtements. La question du costume, de l'habit, de la toilette est omniprésente dans leurs textes. C'est à Paris, à l'exposition universelle de 1900, que Robertine Barry écrit : « – Et la toilette de ces dames, me disent mes concitoyennes, vous n'en parlez pas ? Charmantes, comme vous pouvez le croire et les bijoux brillaient comme des myriades d'étoiles¹⁸⁸. » Tout comme les pseudonymes, que les femmes journalistes doivent utiliser¹⁸⁹, l'habit de la journaliste et de ses consœurs en représentation médiatique agit comme un dispositif dans le texte. Les écrivaines sur le terrain doivent adapter leur tenue vestimentaire au voyage, mais ces vêtements sont problématiques, parce qu'ils sont associés à une allure masculine. L'habit est l'occasion de préoccupations constantes, parce qu'il trahit une sortie du foyer.

Lors d'un séjour aux États-Unis, Georgina Bélanger observe des femmes qui font de la bicyclette avec son neveu : « Ma tante, sont-ce des hommes ou des femmes qui passent là ? Voilà la question ingénue qui s'échappait de la bouche rieuse d'un bambin de huit ans – mon neveu – à la vue d'un party d'Américaines ou d'Américains... que sais-je ?... Montés sur des bicycles¹⁹⁰. » Le vêtement est associé à une identité de genre. En les regardant s'éloigner, la journaliste se demande si ces femmes ont des maris et des enfants : « Que font donc ceux-ci, pendant que celles-là parcourent les grandes routes dans des

¹⁸⁷ A.-M. Gleason, « Un Eden », Premier péché, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 13. [D'abord paru sous le titre « Chronique » dans *Le Journal*, 10 juillet 1900 et à *La Patrie*, 10 août 1901].

¹⁸⁸ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », samedi 5 mai 1900, p. 6

¹⁸⁹ S'il fait partie une stratégie éditoriale, le pseudonyme est aussi souvent une obligation pour les femmes dans les journaux. Voir Simone Pilon, *Constitution du corpus des écrits des femmes dans la presse canadienne-française entre 1883 et 1893 et analyse de l'usage des pseudonymes*, thèse de doctorat, Québec, Département de littératures, Université Laval, 1999.

¹⁹⁰ Georgina Bélanger [*signé Aimée Patrie], « Les Femmes en bicycles », *Le Monde illustré*, 24 août 1895, p. 238.

costumes plus masculins que décents ? ... » Dans les lignes qui suivent, Bélanger agit comme si elle déplorait le fait que les Américaines délaissent la jupe pour le pantalon, avant d'ajouter enfin avec une ironie qui renverse les affirmations précédentes : « Et j'apprends que la troupe ambulante vient de publier, dans une feuille au service de ses exploits, un compte rendu de cet intéressant voyage, tout émaillé de réflexions insolentes à l'adresse des braves populations qu'elle a rencontrées. »

L'adjectif « insolentes » décrivant les réflexions des « Femmes à bicycles » doit être entendu comme la reprise d'un lieu commun que la journaliste renverse. Bélanger se moque d'un cliché. En filigrane, elle parle en réalité de la « troupe ambulante » à partir de termes mélioratifs. L'idée du voyage et les populations représentées sont « intéressant[e] » et « braves ». En relisant la phrase, même le terme « réflexions », qui dénote le fait de penser, de parler et d'écrire, traduit le respect de Bélanger envers la démarche des « Femmes à bicycles ». Enfin, la mention d'une publication, d'un compte rendu par celles-ci rejoint précisément la démarche de Bélanger. La journaliste critique de façon oblique le fait qu'une femme perdrait sa valeur parce qu'elle porte des pantalons pour faire du vélo et parce qu'elle raconte ses voyages. Robertine Barry n'agit pas différemment lorsqu'elle souligne le fait que les vêtements pratiques n'affectent pas l'intelligence de ses interlocutrices en France : « Intérieurement, je constatai avec une intime satisfaction que l'habit masculin que porte Mme Dieulafoy n'a rien changé de l'esprit et du goût de la femme¹⁹¹. »

Dans le même esprit, les journalistes reprennent des lieux communs sur les préoccupations associées à leur genre pour les commenter et les nuancer. Après s'être extasiée devant la beauté des vêtements de la section sur les manufactures à l'exposition universelle de Saint-Louis, Anne-Marie Gleason ajoute un commentaire sur le temps qu'une femme peut perdre devant les étalages : « vous trouverez dans ce département de la mode de quoi imbéciliser toutes les pauvres femmes du monde, en leur donnant la violente tentation de se parer de ces magnificences "aladinesques" qui coûtent le pain des malheureux, et la quiétude des bons maris¹⁹². » Le topos selon lequel la femme est

¹⁹¹ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », mardi 10 juillet 1900, p. 3.

¹⁹² A.-M. Gelason, « À travers l'exposition universelle : Impressions féminines », *La Patrie*, 2 juillet 1904, p. 22.

« imbécilisée » par les vêtements circule dans la presse. L'extrait rappelle une remarque d'Ernest Bilodeau à New York en 1902, qui écrit au lecteur : « si la foule a froissé votre toilette ou dérangé votre chapeau, voici un autre salon pour dames, où vous trouverez tous ces jolis instruments de toilette qui font la joie de la femme et le désespoir du mari¹⁹³. »

À Paris, Robertine Barry décrit l'élégance des femmes qu'elle côtoie, sur le mode de confidences avec ses lectrices : « Je les ai longuement regardées dans le défilé. Entre elles, vous le savez, les femmes se toisent volontiers avec une impertinence permise¹⁹⁴. » Si les femmes se « toisent », les chroniqueuses s'échinent aussi à valoriser des enjeux féminins. Dans ses lettres sur l'Exposition à Paris, Robertine Barry raconte comment Joséphine Marchand-Dandurand et elles s'occupent de mettre en valeur « les communautés », « les écoles de femmes » et les « autres exposantes » du Canada. Elle souligne que « les herbiers, les aquarelles, les travaux à l'aiguille ou autres ont retenu et fixé plus d'un regard¹⁹⁵. » Les journalistes font tout particulièrement l'éloge de la ménagère et de la femme du peuple canadien. À Paris, Robertine Barry s'attriste que les machines à coudre dans le pavillon sur la femme soient cachées :

[...] il y a une demi-douzaine de machines à coudre, qui ont l'air de se dissimuler tant qu'elles le peuvent, comme honteuses, de se trouver au milieu de tant de luxe [...]. En effet, ce palais ce n'est pas l'humble demeure de l'ouvrier ou de la femme pauvre et les industries que j'y vois sont de nature à rejeter bien loin dans l'ombre les modestes travaux de la femme du peuple¹⁹⁶.

Les textes reposent sur une complicité entre la chroniqueuse et la lectrice, mais également sur la mise en scène et la valorisation du travail et des tâches des femmes. Paradoxalement, l'attention à l'ouvrage des femmes contribue en fait autant à nourrir le tableau identitaire familial canadien-français et les rôles féminins traditionnels qu'à faire exister de façon plus complexe la représentation de milieux féminins.

¹⁹³ E. Bilodeau, « Metropolitana. (Souvenirs de New York) (1902) », dans *Chemin faisant... op. cit.*, p. 104

¹⁹⁴ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », samedi 5 mai 1900, p. 6.

¹⁹⁵ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », samedi 9 juin 1900, p. 12.

¹⁹⁶ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », samedi 9 juin 1900, p. 12.

L'univers social du reportage

Durant son voyage vers Paris, Robertine Barry fait remarquer combien l'action du transport provoque une proximité étonnante entre les voyageurs :

Cela produit un singulier effet de se voir tout à coup dans la compagnie d'une foule de gens que vous ne connaissiez pas hier et que les hasards des voyages jettent presque dans l'intimité de votre vie. Que de types, extraordinaires, parfois, s'offrent à votre étude et comme l'observation met vite en évidence le défaut mignon de chacun¹⁹⁷.

À travers cette représentation typée, Barry met en scène les personnages qui sont sur le bateau avec elle. La journaliste parle d'un « Grognon, qui se plaint de tout, de la pluie, du beau temps, du vent et du calme », d'un « Taciturne qui se promène toujours tout seul, la casquette sur les yeux, la tête et les épaules enfouies dans les plis d'un tartan », d'un « Farceur, que rien n'assombrit et qui trouve le courage de chanter un refrain de matelot entre deux haut-le-cœur », d'un « Fanfaron qui, terrassé par le mal de mer, ne veut pas avouer sa défaite, qui prétexte une indisposition ou une dyspepsie et sur la figure duquel cependant on lit, comme en un livre ouvert, ses tourments intérieurs¹⁹⁸. » Ces personnages se rattachent au nouvel univers social qui définit le reportage. Le reporter cherche la foule, il cherche à entraîner avec lui le lecteur et la lectrice dans la cohue. Quand elle contemple des panoramas à Paris, Joséphine Marchand-Dandurand parle elle-aussi des masses représentées : « La lumière venant de haut est aménagée avec art de manière à donner aux monuments et aux personnages le relief, l'apparence du mouvement et de la réalité. On croit coudoyer ces foules ; le sentiment qui semble les animer vous pénètre aussi¹⁹⁹. »

Le reporter et la foule

Cette plongée sociale coïncide avec un engouement pour l'interview qui suscite cependant certaines critiques. Le mardi 23 août 1892, *La Presse* publie un texte intitulé « Du danger des entrevues ». La rédaction cite une lettre de Laurent-Olivier David, président de l'Association Saint-Jean-Baptiste, qui se rétracte par rapport au contenu d'une entrevue. *La Presse* réagit en écrivant que

¹⁹⁷ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », *La Patrie*, 14 avril 1900, p. 22.

¹⁹⁸ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », *La Patrie*, 14 avril 1900, p. 22.

¹⁹⁹ Joséphine Marchand-Dandurand, « Chronique. Panoramas de Paris », *Le Coin du feu*, octobre 1894, p. 289.

les entrevues servent malheureusement trop souvent d'armes de combat, qu'on laisse tomber dès qu'on s'aperçoit qu'elles sont dangereuses à manier. Il est facile de renier le journal auquel on a fait des confidences et de rejeter sur les journalistes tout l'odieux ou le ridicule des paroles qu'on a laissé échapper volontairement ou non, mais le public sait apprécier ces démentis à leur juste valeur²⁰⁰.

La rédaction défend ses journalistes qui procèdent de plus en plus en collectant des témoignages. Les termes « interview » et « entrevue » se répandent durant la période. Les reporters recourent à un éventail d'interlocuteurs plus diversifiés. On fait appel à des témoins anonymes, à des personnes ayant joué un rôle dans un drame relaté dans un fait divers, mais aussi à des spécialistes. Dans ses carnets de reporter, Hector Berthelot annonce par exemple « une longue entrevue avec M. C. Ribanier, secrétaire de la commission exécutive de la Bourse du travail²⁰¹ ». En France, Jules Fournier veut également discuter avec le créateur du journal *La Lanterne*. Son article du 24 mai 1910 s'intitule « Un interview de M. Henri Rochefort²⁰² ». À quatre-vingts ans, Rochefort, qui ne se souvient pas bien du journal qu'Arthur Buies lui a fait parvenir²⁰³, est présenté comme « l'idole de la foule » et corollairement comme un expert du milieu de la presse.

L'interview devient une forme de validation des faits. Durant son passage aux États-Unis, Victor-Alphonse Huard retrouve une mention de lui dans la presse américaine et s'insurge qu'on le cite sans l'interviewer²⁰⁴. La pratique renouvelle aussi l'écriture journalistique, parce qu'elle fait entrer des voix dans la presse. Avec l'intégration de citations et de points de vue différents, le reportage répond à une nouvelle logique d'énonciation. En 1910, un rédacteur du *Nationaliste* parle d'une « épidémie d'entrevues » :

Chaque fois qu'il arrive un évènement extraordinaire, le chef des nouvelles d'un grand journal est saisi d'une fièvre spéciale qui se nomme fièvre des entrevues. Il fait tout son possible pour l'inoculer aux reporters et quand ceux-ci sont atteints, il les expédie par la ville à la recherche d'opinions²⁰⁵.

²⁰⁰ [s.n.], « Du danger des entrevues », *La Presse*, mardi 23 août 1892, p. 2.

²⁰¹ Hector Berthelot, « Paris. Carnet du reporter », *La Presse*, jeudi 18 juin 1891, p. 2.

²⁰² J. Fournier, « Un interview de M. Henri Rochefort », *La Patrie*, 24 mai 1910, p. 7.

²⁰³ « Arthur Buies, au temps où il publiait sa "Lanterne Canadienne", lui en avait adressé des numéros : mais cela est très vague dans sa mémoire. » J. Fournier, « Un interview de M. Henri Rochefort », *La Patrie*, 24 mai 1910, p. 7.

²⁰⁴ V.-A. Huard, *Impressions d'un passant. Amérique-Europe-Afrique*, Québec, Typographie Dussault & Proulx, 1906, p. 260.

²⁰⁵ [s.n.], « Épidémie d'entrevue », *Le Nationaliste*, dimanche 15 mai 1910, p. 1.

Pour arriver à capter les événements et les réactions, le nouveau reporter inscrit son corps dans le prolongement des masses populaires. Il s'y insère, il y circule, il en saisit le pouls.

Dans les affaires judiciaires ou criminelles, les petits reporters s'empresment de recueillir des témoignages de toutes les parties présentes non sans reconduire quantité de stéréotypes par la bande. Avec ces nouvelles prétentions à l'objectivité, le petit reportage découpe dans le réel des portraits d'individus qui sont saturés de stéréotypes contradictoires qui se superposent sur un ton catégorique, anxieux ou catastrophiste. L'exemple de la représentation des autochtones traduit bien ce phénomène. Dans *La Presse* du vendredi 11 décembre 1903, on peut lire un article sur une bagarre meurtrière entre des individus à Oka : Joseph Roussin, François Fret et Edmond Malette. Selon François Fret, Malette « insultait les Iroquois, leurs femmes, leur religion et la mémoire de leurs ancêtres. » Dans l'article, Fret, d'origine autochtone est à la fois représenté comme ivre, pacifiste et redoutable. Le journaliste le décrit ainsi : « François Fret, dit le Mauvais, est un type de sauvage à face anguleuse, aux sourcils arqués, recouvrant deux grands yeux noirs qui regardent fièrement en face. Taillé en athlète, Fret est un redoutable adversaire. Il a cependant l'air pacifique. » Selon Dominique Kalifa, c'est le propre du petit reportage d'inscrire

êtres et lieux dans des cadres préétablis, se bornant à confirmer des généralités, catégories exemplaires sous stéréotypées, en évacuant tous les réseaux d'explication ou de causalité qui avaient produit l'évènement, ils offraient un récit à la fois opaque et ouvert, quadrillé d'opinions et d'interprétations préalables, tacites et implicites²⁰⁶.

Les reportages plus longs ont la capacité de nuancer, de relancer ou d'interroger ces généralités. L'image des Premières Nations est un peu moins superficielle dans d'autres textes. Dans « À Caughnawaga », Barry ironise, par exemple, sur les impressions des femmes françaises qui sont avec elles. Elle se sert du faux exotisme recherché par les voyageuses qui l'accompagnent pour mettre en cause la vision de l'« indien » :

Voir de près des Iroquois, de vrais Iroquois en chair et en os, voilà qui n'est pas banal, et c'est un événement à raconter quand on retournera dans le Midi de la France. Seulement, un désappointement attendait ces demoiselles. Comment, sont-ce là ces farouches guerriers dont le tomahawk naguère ouvrait les crânes et broyait les os, ces hommes portant avec aisance l'habit et le faux col ? Quoi ! Pas le

²⁰⁶ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire... op. cit.*, p. 108.

moindre bouquet de plumes sur ces têtes, pas la plus mince chevelure à leur ceinture ?²⁰⁷

Même reprise sur un mode ironique, l'image des peuples autochtones est toutefois confinée à une série de renvois stéréotypiques dans les reportages du tournant du siècle. La cueillette d'interviews transforme les modalités de représentation du reportage, mais le rapport à l'altérité ne change pas radicalement.

Le journaliste Ernest Tremblay parodie quant à lui le système des interviews dans un reportage qu'il produit avant de partir à la chasse au loup avec une équipe constituée par *La Presse*, par la compagnie du Canadien Pacifique et par un individu nommé M. Armstrong :

Ayant été désigné pour suivre les chasseurs de carnassiers qui partiront vendredi prochain, sous la conduite de ce bon M. Armstrong, je me suis hâté en reporter avisé, qui sait son métier, de m'aller prendre en mon for intérieur, une interview à moi-même.

– Tu vas à la chasse aux loups ?

– Oui ! me répondis-je avec complaisance.

Ma peau et moi, nous nous tutoyons. [...]

Et je me posai toute la série des questions qui composent le protocole de l'interview²⁰⁸.

L'univers social du reporter partant à la chasse au loup est celui d'une petite élite, monde masculin et fortuné. Le reporter raconte que son ami journaliste Septime Laferrière n'a pu se joindre au voyage. Il cite également le nom des autres hommes participants, ceux « qui sont assez fortunés pour posséder les quartiers d'été dans le nord de Montréal ». L'écrivain journaliste reconduit ainsi les sociabilités typiques du journalisme traditionnel.

L'écriture d'Ernest Bilodeau adopte la même attitude alors qu'il conduit son lecteur imaginaire au milieu de la population compacte qui occupe l'espace de l'exposition de Buffalo :

Comme vous le voyez, nous avons bien quelque peine à rester ensemble, car la foule est immense. Foule joyeuse, s'il en fut. Ils s'en vont, les pères et les mères de famille, les jeunes gens et les jeunes filles, les Américains, les Indiens, les Mexicains, les Esquimaux, les Nègres et les Philippins, ils s'en vont joyeux, causant gaiement, chacun dans son langage à travers les bruits innombrables que forment

²⁰⁷ R. Barry, « À Caughnawaga », *Le Journal de Françoise*, 10 mai 1902, p. 37.

²⁰⁸ E. Tremblay, « Harlou! Harlou! Sus au loup! », *La Presse*, 15 janvier 1908, p. 5.

les fanfares, la musique bizarre du village africain, les cris des jeunes guerriers indiens, la clarinette infernale des rues du Caire et de Constantinople [...] ²⁰⁹.

Or, pour Bilodeau, la masse bigarrée représente un ensemble incompréhensible. Bilodeau cherche un complice, quelqu'un comme lui. À New York, il écrit à la première personne du pluriel en faisant comme si son interlocuteur était à son bras : « Contentons-nous pour le moment d'opposer une résistance énergique à la foule immense et pressée qui nous étouffe presque : [...] je vous prie de prendre mon bras, après quoi la mort seule pourra nous séparer ²¹⁰. » Il faut opposer à la foule « une résistance énergique ». La réticence de Bilodeau témoigne des vestiges de la rhétorique des décennies précédentes, mais elle est également symptomatique d'une autre dimension importante dans les textes. Pour le journaliste canadien, la foule est un phénomène associé à l'étranger. De façon significative, la connaissance que Joséphine Marchand-Dandurand avait de la foule dans l'extrait cité plus haut provenait d'une machine à illusions à Paris. Au Canada français, l'écrivain reporter privilégie un paysage peu peuplé, caractéristique des espaces en dehors de Montréal. La foule à laquelle le reporter est associé dans le monde occidental produit ainsi une image ambiguë dans le corpus, parce que les journalistes disent leur réticence devant les zones densément peuplées. Les reporters privilégient plutôt des interlocuteurs capables d'incarner des archétypes de la nation. Plus que le rapport à la foule, c'est donc le rapport au pays, à l'isolement sur le territoire et au passé, qui dicte le choix des témoins dans le reportage.

Identité I : les colons

La première question d'Anne-Marie Gleason aux femmes qui participent à la colonisation du lac Saint-Jean concerne l'isolement : « "Vous êtes-vous ennuyée ? questionnai-je. "Ennuyée, ah ! Seigneur Jésus, ennuyée. Mais, j'ai assez braillé pour faire marcher cinq moulins ! " » Gleason procède à des ellipses dans son article pour préserver ses interlocuteurs d'une enquête trop indiscreète. Au lieu de rapporter la description des journées de la mère Morin, Gleason résume ainsi le contenu en une demi-

²⁰⁹ E. Bilodeau, « Impressions pan-américaines. (Souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901.) (Extraits) »,... *op. cit.*, p. 86.

²¹⁰ E. Bilodeau, « Metropoliana. (Souvenirs de newNew York) (1902) », dans *Chemin faisant...* *op. cit.*, p. 94.

ligne : « [...] la mère Morin m'explique son genre de vie²¹¹. » Gleason préfère valoriser de façon abstraite l'effort de la femme dans le contexte de la colonisation. Elle met en valeur le bien-fondé des choix de la mère Morin : « "Le Bon Dieu va bien vous recevoir quand vous arriverez de l'autre côté" », dit Gleason à son interlocutrice dans son propre texte.

Plus loin, la journaliste lui demande si elle reçoit des journaux : « "Mais oui", fit-elle "*La Presse, La Patrie, Le Pionnier, L'Événement, Le Soleil*, toutes ces bêtises-là...."²¹². » L'existence de « toutes ces bêtises-là » ouvre une brèche. En contraste avec les commentaires élogieux sur la vie des colons, la présence des journaux dans ces régions reculées de la province entre en dissonance avec la réalité de la colonisation. Les titres des publications jurent sur le décor. Ils défont brièvement l'image d'un paysage isolé et immuable. Produit de l'industrialisation, le journal, avec sa quotidienneté banale, apparaît comme un élément discordant, trace d'un présent trop concret. L'objet agit comme un révélateur plus qu'il ne rompt la représentation laudative du projet colonial et des habitants. La parenthèse qu'il ouvre se referme aussitôt. Il n'appartient pas à l'univers des colons, et les textes d'Anne-Marie Gleason, de Georgina Bélanger et d'Eva Circé-Côté reposent sur une représentation élogieuse des individus devant elles.

Dans les reportages au lac St-Jean, les colons font figure de pionniers. Leur courage, leur persévérance et leur contribution patriotique devant les défis qui les attendent et l'isolement qui marque le lieu les rapprochent du statut de héros de la nation. Ils ne sont pas très loin des soldats qui ont constitué une sorte de figure homologique pour le grand reporter en Occident. Georgina Bélanger parle de « hardis pionniers » : « ils ont droit à notre gratitude ces obscurs héros qui fécondent de leurs sueurs le sol de la patrie ; ils méritent notre admiration tout autant que le soldat qui verse son sang pour elle²¹³. » Le parallèle avec la bravoure militaire est explicite. Chez Eva Circé-Côté, la comparaison avec l'armée s'ancre directement dans le sol, lorsqu'elle observe les contours de la région à travers la fenêtre du train : « les montagnes s'alignent comme des soldats gigantesques, nous encerclant de tous côtés, il semble que notre engin va se fracasser le crâne sur ces forteresses de pierre qui nous ferment l'issue²¹⁴. » La comparaison se transforme pourtant

²¹¹ A.-M. Gleason, « Récit de voyage au lac Saint-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

²¹² A.-M. Gleason, « Récit de voyage au lac Saint-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.

²¹³ G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

²¹⁴ Eva Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 2.

dans les lignes qui suivent. Circé-Côté fait du lieu une forteresse : « Des gorges profondes et sombres comme des puits, des rochers tranchés comme d'un coup de sabre, des taillis impénétrables²¹⁵. » Pour la femme journaliste, la scénographie guerrière ne témoigne pas d'une plongée, mais d'une mise à distance du monde extérieur. La violence du paysage est aussi la métaphore d'un espace inaccessible, d'un univers masculin.

Circé-Côté parle d'un contexte impénétrable, et plus elle avance, plus elle tire le lecteur vers un univers qu'elle invente comme une utopie. Chez les reporters, la rencontre avec les colons appelle à la constitution d'une nouvelle communauté. Cette spéculation est déterminante, parce qu'elle fait de l'univers social du texte une projection, une invention. Énoncé en termes liturgiques, le lieu incarnerait un recommencement possible. Circé-Côté parle d'un « peuple de frères », communiant « au même idéal » :

Et c'est le Lac-Saint-Jean que le Maître des destinées avait choisi pour être la sainte cité de ses desseins providentiels, l'asile de Béthanie, où les peuples viendraient oublier la douleur, bercés par la chanson du grand Lac, apaisante et douce, ainsi que la plainte d'une aïeule, et le souvenir des jours mauvais s'enfuyait comme la brume d'un cauchemar, au toucher de l'aube, mais pour ne plus jamais venir troubler l'éden de ses fantasmagoriques visions²¹⁶.

Chez la journaliste, le « vrai » se situe non pas dans la vérité de l'espace qu'elle documente, mais surtout dans un passé biblique, abstrait.

En menant son enquête sur le Labrador et sur Anticosti, Victor-Alphonse Huard privilégie aussi la dimension passée du lieu lorsqu'il aborde la vie de ses interlocuteurs. Il explique que son tout premier objectif a été d'identifier les témoignages les plus anciens possible :

Dès notre arrivée dans un village, mon premier soin était de rechercher les plus anciens habitants du lieu. Comme la plupart des colonies fixées le long de la côte du Labrador n'ont été fondées que depuis une quarantaine d'années, dans bien des cas j'ai pu interroger les personnes mêmes qui avaient pris part à leur établissement²¹⁷.

En dehors des habitants, Huard préconise des interviews avec des missionnaires et surtout avec « des anciens missionnaires ». L'importance accordée à la mémoire dans le texte ne permet pas de traduire le contexte de vie des interlocuteurs au moment de l'enquête. Dans le sillon des voyageurs comme Faucher de Saint-Maurice, lui-même inspiré par François-

²¹⁵ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 2.

²¹⁶ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 2.

²¹⁷ V.-A. Huard, « préface », dans *Labrador et Anticosti. Journal de voyage...op. cit.*, p.x.

Xavier Garneau, Huard fait le récit du présent de la région à travers les annales des missionnaires et le passé des habitants, omettant l'expérience actuelle de son séjour dans les lieux et la vie au présent des individus. Huard ne s'intéresse pas aux êtres, mais plutôt à leurs souvenirs. Ils sont définis comme porteurs de mémoire. L'idée est récurrente dans le corpus, mais elle est aussi présente dans l'ensemble du discours social. Dans une rubrique de la même première page de *La Presse*, on trouve les citations d'un citoyen vieux de 108 ans : « Au cours d'une interview avec le reporter de "La Presse", il rappelle d'intéressantes choses du temps passé ». Ici encore, le reportage se développe à partir d'un rappel du temps d'avant au détriment d'un dialogue, d'un échange, d'un entretien qui ferait advenir le présent du reportage.

Dans les faits, les reporters du corpus cherchent des figures héroïques dans cette fuite en arrière. Les journalistes valorisent l'héritage des mythes anciens, parce qu'ils sont un répertoire d'aventures au sens le plus traditionnel, à rebours de la vie moderne industrielle. C'est l'image que convoque, par exemple, la rédaction de *La Presse* dans l'article sur la chasse au loup en parlant d'un « sport robuste et mâle » :

une bonne aventure, où la misère est salubre, où le danger fouette le sang, ce sont des sensations à rechercher, quand cette pauvre existence de taupe que l'on mène dans les villes nous offre si peu de distractions en dehors du pataugeage de la routine²¹⁸.

Dans ce reportage sur la chasse au loup pour lequel Ernest Tremblay s'entretient « avec lui-même », le journaliste conclut son texte en commentant son propre portrait dans le journal : « Après cette interview, le reporter rentra dans ma peau et je regardai avec délice la vignette qui me représentait en tueur de loups. » Le journaliste et le tueur de loups ne font qu'un dans le visuel du journal. L'article est accompagné de l'image du journaliste dans ses habits de chasse et d'une illustration représentant deux loups (Fig. 3). Le reporter se voit en aventurier. Il s'identifie au chasseur de loup comme d'autres s'identifient aux colons, ce sont des figures traditionnelles et héroïques de la nation.

²¹⁸ E. Tremblay, « Harlou! Harlou! Sus au loup! », *La Presse*, 15 janvier 1908, p. 5.

Figure 3



Ernest Tremblay, « Harlou ! Harlou! Sus au loup! », *La Presse*, 15 janvier 1908, p.1.



Identité II : les exilés

L'image du colon, véritable soldat de la nation, trouve son verso, son opposé chez le Canadien français exilé, parti travailler aux États-Unis. Entre 1860 et 1900, c'est plus du quart de la population qui émigre aux États-Unis, attiré par les perspectives d'emploi²¹⁹. En 1905, Jules Fournier se penche sur le cas des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre et publie une enquête dans *Le Canada* qui s'étend sur plus d'une douzaine d'articles. Le sort des Canadiens exilés dans les villes américaines et celui des colons peuplant les régions canadiennes sont évidemment perçus très différemment. Fournier le souligne à grand trait en expliquant sa démarche : « Avons-nous besoin de dire après cela que nous n'ignorons pas jusqu'à quel point le sujet que nous allons traiter est difficile ! Nous savons pareillement combien il est complexe, et encore plus, scabreux²²⁰. »

²¹⁹ Yves Roby, « Les Canadiens français des États-Unis (1860-1900) : dévoyés ou missionnaires », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1987, p. 3-22.

²²⁰ J. Fournier, « Chez les Franco-Américains », *Le Canada*, 30 octobre 1905, p. 4.

Dans sa série, Fournier traite la réalité franco-américaine en désignant d'abord les principaux regroupements, puis les industries, la vie quotidienne, la vie politique et l'avenir de ces populations. Or, le résultat de son enquête incarne moins la restitution d'une expérience auprès des populations francophones aux États-Unis qu'une critique des exilés. Fournier s'est rendu sur place, mais ses articles restent distants. Le journaliste maintient volontairement un écart entre lui et le Canadien exilé. Pour Fournier, il faut « les montrer dans leur existence journalière, tels qu'on les voit au travail, au milieu de leurs amusements, dans les salles de pool – qu'ils affectionnent beaucoup, — au foyer, dans la rue, à l'usine, au cabaret, partout²²¹. » Il faut montrer les Franco-canadiens, mais les textes ne relaient pas leurs voix, leurs pensées, leurs existences, alors que Fournier dit qu'il a procédé en menant une enquête soignée. Peu de citations sont rapportées et aucune rencontre n'est détaillée. L'enquête sur les Franco-Américains se présente comme une étude, mais l'approche de Fournier contraste aussi avec les textes sur les colons qui témoignent d'une forme d'intimisme, où se trouvent des personnages, des intérieurs, des lieux familiers. Les idéologies qui circulent durant la période dictent le traitement des individus dans le reportage. Chez les Franco-Américains, le décor est saisi en surplomb, comme si le journaliste observait avec froideur la vie quotidienne des ouvriers dans les manufactures. Le point de vue trahit un jugement de valeur et une distance de la part du journaliste, qui ne veut pas être associé à ses interlocuteurs. C'est de manière délibérée que Fournier évite d'ailleurs de transcrire la parole des Franco-Américains²²² à une période où les journaux accueillent une quantité croissante d'interviews.

L'objectif de Fournier est plutôt de vérifier une hypothèse sur un phénomène d'acculturation au sud de la frontière. L'existence des Franco-Américains se loge dans une sorte d'interstice temporelle. Fournier les présente comme des gens qui entretenaient un espoir de revenir : « Les émigrants portaient à peu près tous avec l'espoir de revenir au pays avant bien longtemps²²³. » Dans un article de la série intitulé « Leur caractère », des passages sont carrément écrits au conditionnel :

²²¹ J. Fournier, « Chez les Franco-Américains », *Le Canada*, 30 octobre 1905, p. 4.

²²² Comme Fournier, beaucoup d'acteurs de la sphère politique et culturelle ont condamné l'émigration vers les États-Unis. Voir Yves Roby, « Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Un regard sur les sources imprimées d'avant 1930 », dans Thomas Wien, Cécile Vidal et Yves Frenette, *De Québec à l'Amérique française : histoire et mémoire*, Sainte-Foy, Presses universitaires de Laval, 2006, p. 157-170.

²²³ J. Fournier, « V. Leur caractère », *Le Canada*, 8 novembre 1905, p. 4.

Dans la Nouvelle-Angleterre, cet eldorado de leurs rêves, ils auraient vite amassé quelques centaines de piastres, — assez pour dégrever d’hypothèques leurs propriétés. Pendant ce temps-là la vie redeviendrait plus facile, sans doute, par ici. Et ils s’empresseraient de repasser la frontière²²⁴.

Fournier sait que ce retour est devenu improbable. La pensée du retour, écrit le reporter, fait seulement vivoter une amertume. Il semble ici impossible de traduire la présence et l’actualité d’une population dont l’activité s’exprime dans l’attente et l’espoir peu réaliste d’un retour. Si les reporters ne perçoivent pas du tout de la même manière les colons et les exilés, les deux figures s’inscrivent cependant dans la même vision, dans le même rapport au réel, assujetti au rapport au pays. Dans cette perspective, les exilés ne méritent pas une attention détaillée chez Fournier, parce qu’ils se dérobent aux exigences du passé et de l’avenir national, alors que les colons prolongent dûment au contraire une aventure ancienne et travaillent à ouvrir des possibilités sur le territoire sur la base de promesses grandioses, aussi précaires soient-elles en réalité. L’analyse des identités des individus que les reporters élisent pour faire leurs textes s’avère ainsi particulièrement éclairante afin de saisir le rapport au territoire et au temps dans le corpus. Elle illustre notamment un décalage chez les écrivains canadiens-français qui favorisent des êtres et des contextes en marge de l’actualité mondiale.

UN REPORTAGE D’OCCASION

Dans un contexte où le concept d’évènement devient structurant pour le grand reportage dans la presse occidentale, les reporters canadiens francophones ont quant à eux du mal à accéder aux premières lignes de cette actualité. Ils sont souvent absents des évènements importants de la période. Ils ne sont pas sur le terrain des grands conflits comme la guerre hispano-américaine, la guerre des Boers ou la guerre des Boxers en Chine. Même l’existence de gisements aurifères ou l’exploration du nord, qui alimentent des pages entières au Canada, mais aussi en France dans des revues comme *Paris-Canada*²²⁵, ne semblent fournir que peu de reportages par des Canadiens français entre 1890 et 1910. En dehors des récits commandités par les compagnies de transport et la description des régions

²²⁴ J. Fournier, « V. Leur caractère », *Le Canada*, 8 novembre 1905, p. 4.

²²⁵ Voir notamment le numéro du 1er mars 1903 de *Paris-Canada*, p. 4.

canadiennes vouées à la colonisation²²⁶, les reporters canadiens-français sont rarement aux premières loges.

Les phénomènes d'actualité intéressent pourtant les journaux. L'actualité nourrit la presse. À Montréal et à Québec, les journaux publient, par exemple, beaucoup d'illustrations et de textes sur le Klondike. On trouve des guides à l'intention des hommes désireux de s'embarquer dans l'aventure, ainsi que des lettres envoyées par des Canadiens qui partent vers le Yukon²²⁷, comme celles de Maxime Choquette reproduites dans *La Patrie*, le 15 septembre 1898 :

Chers Parents, Nous sommes rendus sur le fleuve McKenzie, après avoir eu beaucoup de misère. Nous avons été obligés de pousser sur notre bateau pendant un mille, dans la rivière Esclave. Nous marchions dans l'eau jusqu'aux genoux. [...] Nous avons été 38 heures sans voir la terre, ce lac ayant 400 milles de longueur et 350 milles de largeur. Nous sommes arrivés à un fort [...] et il y avait assez de maringouins que nous étions obligés de nous plonger la tête dans l'eau pour les ôter²²⁸.

Le lecteur retrouve ainsi à l'occasion des missives personnelles envoyées par des Canadiens à leur famille comme si l'on tentait en publiant la correspondance de Maxime Choquette au Klondike d'intercepter le réel.

À la fin du XIX^e siècle, l'or du Yukon apparaît d'ailleurs régulièrement dans les journaux. Le 5 mars 1898, l'illustration pleine page qui ouvre la grosse édition du samedi de *La Presse* représente des poches de tissus remplies, des bœufs et des miettes d'or dont l'éclat rejailit sur une montagne. Dans le même esprit que le livre de Raoul Rinfret *Le Yukon et son or*²²⁹ publié la même année, le numéro du 5 mars de *La Presse* se présente comme un guide. On y trouve une carte, des informations d'arpenteurs ainsi que des listes de « Choses à faire » et de « Choses à ne pas faire » pour se préparer à partir chercher de l'or. Hormis le « Voyage en Alaska » de sœur Marie de l'Ange-Gardien, on ne rencontre, toutefois, pas de textes journalistiques plus longs sur l'aventure du Yukon dans les périodiques canadiens²³⁰. Le constat est semblable quand on cherche des reportages sur les

²²⁶ Le journaliste Ernest Bilodeau fait notamment paraître *Autour du Lac-Saint-Jean (Province de Québec, Canada) : Impressions de voyage*, Paris, Éditions Casterman, [vers 1900].

²²⁷ On en trouve deux sur la même page le 15 septembre dans *La Patrie* ainsi qu'une autre plus longue intitulée « Au pays de l'or » le 1^{er} octobre 1898.

²²⁸ Maxime Choquette, « Lettre du Klondyke », *La Patrie*, 15 septembre 1898, p. 5.

²²⁹ Raoul Rinfret, *Le Yukon et son or*, Montréal, Imprimerie du « Cultivateur », 1898, 89 p.

²³⁰ En 2006, François Gauthier publiera toutefois le journal de son ancêtre Lorenzo Létourneau : *17 Eldorado. Le Journal d'un chercheur d'or au Klondike, 1898-1902*, Montréal, Linguatex, 2006.

grands projets d'exploration maritime au nord. Aucun journaliste n'accompagne les expéditions qui s'effectuent dans ces années. Des articles sont rédigés, mais seulement au retour des membres de chaque expédition.

C'est le même phénomène en ce qui concerne les récits de la guerre hispano-américaine et de la guerre des Boers. *La Presse* reproduit bien certains textes comme le « Récit détaillé de l'exploit du Lieutenant Hobson²³¹ » à Santiago de Cuba ou des lettres de soldat comme celles de F.-X. Parant, un Canadien français dans le 9^e régiment du Massachusetts²³². Mais il ne semble pas y avoir de contingent de journalistes francophones. Pourtant, du côté des journaux canadiens-anglais, la presse couvre ces événements. En 1898, la journaliste canadienne anglophone Kathleen Blake Coleman devient même une des premières femmes reporters de guerre en obtenant une accréditation pour partir à Cuba²³³. Pendant la Guerre des Boers (1899-1902), on rencontre aussi des journalistes canadiens qui ont servi en Afrique du Sud : C. Frederick Hamilton et John A. Ewan, du *Globe* de Toronto ; Stanley McKeown Brown du *Mail and Empire* de Toronto ; W. Richmond Smith et H.S. White du *Star de Montréal* et R.E. Finn du *Herald* de Montréal²³⁴. Au Canada français, les échos du conflit ont d'autres effets. La guerre entre l'armée britannique et les colons afrikaners donne moins naissance à des récits de guerre qu'elle ne cristallise les divergences entre les deux groupes, les francophones et les anglophones, annonçant ainsi plutôt les crises de conscription à venir.

La circulation croissante des contenus engendre des moments de convergence dans la presse mondiale. Les parallèles entre les pays se multiplient. La course autour du monde et les visites d'expositions universelles en témoignent tout particulièrement. L'homogénéisation du reportage à travers la presse mondiale trouve un écho dans cette juxtaposition répétée d'événements qui placent les pays occidentaux côte à côte. Les contours du canevas national se réaffirment, comme le rappelle Guillaume Pinson :

²³¹ [s.n.], « À Santiago de Cuba. Récit détaillé de l'exploit du Lieutenant Hobson. Un véritable Héros. Deux noms canadiens-français parmi ses compagnons », *La Presse*, 6 juin 1898, p. 7.

²³² F.-X. Parant, « Une lettre de Santiago : un Canadien français dans le 9^e régiment du Massachusetts, « notre brave compatriote » », *La Presse*, 10 août 1898, p.1.

²³³ Voir Barbara Freeman, *Kit's Kingdom : The Journalism of Kathleen Blake Coleman*, Ottawa, Carleton University Press, 1989.

²³⁴ Williams Sanford Evans, *The Canadian Contingents and Canadian Imperialism : A Story and a Study*, Toronto, Publisher's syndicate, 1901.

En se projetant vers l'extérieur, en envoyant de plus en plus les journalistes couvrir des événements étrangers, en lisant régulièrement la presse étrangère et en ayant désormais accès à des nouvelles du monde entier grâce aux câbles sous-marins et aux lignes télégraphiques, les presses nationales et locales sont poussées à perpétuellement affirmer ce qui les constitue en propre au sein de ce système interconnecté, lors même qu'un vaste mouvement intégrateur les mène à partager bien des traits communs²³⁵.

En arrivant en France, le reporter Auguste Marion écrit avoir l'impression d'être « le Canada tout entier²³⁶ ». L'expression rejoint la façon dont Géraldine Muhlmann parle du reporter, comme d'un témoin ambassadeur²³⁷. Les reportages s'inscrivent dans une conception du monde selon laquelle il est possible de « faire le tour » d'une idée, d'une chose, d'un milieu, d'une nation, du monde²³⁸. Dans la même logique, le reporter représente aussi le pays. Avec les nouvelles possibilités des moyens de communication au tournant du siècle, la cadence médiatique appelle un autre agencement diégétique. Le fractionnement et l'itération des séries d'articles signalent une ambition de simultanéité et d'exhaustivité. L'expérience du temps et des distances s'arriment désormais à d'autres possibilités techniques qui permettent un effet de simultanéité nouvelle dans les journaux. Or, tandis que le journalisme en Occident tend vers une réduction asymptotique et même vers l'illusion d'un effacement de la distance et du temps, les reporters canadiens-français parviennent difficilement à accéder à la trame de l'actualité mondiale. S'ils y participent, c'est de justesse et souvent de manière exceptionnelle. Ils ont plus souvent accès à des reconstitutions du réel, à partir de témoignages ou d'autres manifestations, et sont forcés d'offrir aux lecteurs, d'une certaine manière, un reportage d'occasion.

²³⁵ Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe en Amérique du Nord de 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2016, p. 208.

²³⁶ Auguste Marion, « Le Tour du monde », *La Presse*, 13 juillet, p. 1.

²³⁷ C'est une des idées à la base de l'ouvrage de Géraldine Muhlmann, *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004.

²³⁸ Cette idée du tour est, entre autres, présente dans des travaux de Myriam Boucharenc sur le reportage. Voir bibliographie.

Deux Canadiens français courent autour du monde²³⁹

Avec la course autour du monde des journaux en 1901, les « métropoles se synchronisent²⁴⁰ », écrit Guillaume Pinson. Le tour du monde de Lorenzo Prince et d'Auguste Marion pour *La Presse* apparaît comme le reportage-événement le plus impressionnant du corpus. L'évènement se forge à même les pages de la publication, grâce à des titres en grosses lettres et à des illustrations attrayantes. Selon Mélodie Simard-Houde, la particularité du reportage-événement relève justement de cette « énonciation éditoriale dans la médiatisation du reportage²⁴¹ ». Le récit fonctionne donc en deux temps. La mise en scène de la course est répartie entre la rédaction sur place et l'envoyé spécial ; l'évènement est annoncé par le journal : « *La Presse* entre en lice dans la Course autour du

²³⁹ Cette section a fait l'objet d'un article plus long. Voir Charlotte Biron « Deux Canadiens français dans la course autour du monde », *Voix et Images*, vol. XLII, n°3, printemps-été 2017, p. 85-100.

²⁴⁰ G. Pinson, *La culture médiatique francophone... op. cit.*, p. 245.

²⁴¹ Mélodie Simard-Houde, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, Département des littératures et UFR1 Lettres, arts, philosophie, psychanalyse, Québec et Montpellier, Université Laval et Université Paul-Valéry, 2015, p. 710.

Monde. Hier soir [...] elle dépêchait deux de ses rédacteurs, MM. Auguste Marion et Lorenzo Prince²⁴² » (28 mai 1901, Fig. 4).

Figure 4

LE PLUS FORT TIRAGE QUOTIDIEN AU CANADA
DIX-SEPTIEME ANNEE—N° 174 **LA PRESSE** **MONTREAL, MARDI 28 MAI 1901** **DIX PAGES—UN CENT**
78.80

"LA PRESSE" entre en lice dans la Course Autour du Monde

"La Presse" n'a pas voulu rester en arrière dans ce concours maintenant fameux, entre les plus importants journaux du monde entier, qui ont entrepris de faire, dans le plus court espace de temps possible, le trajet autour du monde.
Hier soir, comme nous l'annonçons, elle dépêchait deux de ses rédacteurs, MM. Auguste Marion et Lorenzo Prince, qui sont partis après n'avoir pu disposer que de quelques heures pour se préparer à ce long et rapide voyage.
Le départ des représentants de notre journal s'est effectué à 7 heures, hier soir, de la gare Bonaventure, par le rapide du "Delaware et Hudson."
Un grand nombre de personnes et d'amis étaient venus leur presser la main et leur souhaiter un heureux et fructueux voyage. Les courageux voyageurs sont partis munis de feuilles de route en règle, signées, au départ, par Son Honneur le Maire Préfontaine, et de passeports fournis par les Consuls des différents pays qu'ils auront à traverser au cours de leur voyage.
Nos représentants sont arrivés, ce matin, à New-York, et, à 9.30 heures, nous recevons d'eux le télégramme suivant, dans lequel on pourra voir leur premier succès, malgré les difficultés que devait nécessairement présenter un départ aussi précipité :

New-York, 28 Mai 1901.

Nous partons dans quelques minutes à bord du "Kaiser Wilhelm der Gross." Des milliers de passagers avaient retenu leurs cabines. Grandes difficultés pour se procurer passage.

A. MARION. L. PRINCE.

Le "Kaiser Wilhelm der Gross" est un steamer de la ligne Lloyd. C'est un des vaisseaux les plus rapides qui fendent actuellement les eaux de l'océan. La première escale sera à Cherbourg, France. De là nos représentants gagneront l'Allemagne, traverseront une partie de la Russie, et se rendront jusqu'au Japon, à travers la Sibirie, pour revenir à Montréal par l'océan Pacifique, via Yokohama et Vancouver.

Le départ pour Vancouver est fixé à 10 heures, ce soir, par le rapide du "Delaware et Hudson." Les passagers qui ont retenu leurs places ont été avisés par les agents de la gare Bonaventure, à 7 heures, hier soir, de la gare Bonaventure, par le rapide du "Delaware et Hudson."

Un grand nombre de personnes et d'amis étaient venus leur presser la main et leur souhaiter un heureux et fructueux voyage. Les courageux voyageurs sont partis munis de feuilles de route en règle, signées, au départ, par Son Honneur le Maire Préfontaine, et de passeports fournis par les Consuls des différents pays qu'ils auront à traverser au cours de leur voyage.

Nos représentants sont arrivés, ce matin, à New-York, et, à 9.30 heures, nous recevons d'eux le télégramme suivant, dans lequel on pourra voir leur premier succès, malgré les difficultés que devait nécessairement présenter un départ aussi précipité :

New-York, 28 Mai 1901.

Nous partons dans quelques minutes à bord du "Kaiser Wilhelm der Gross." Des milliers de passagers avaient retenu leurs cabines. Grandes difficultés pour se procurer passage.

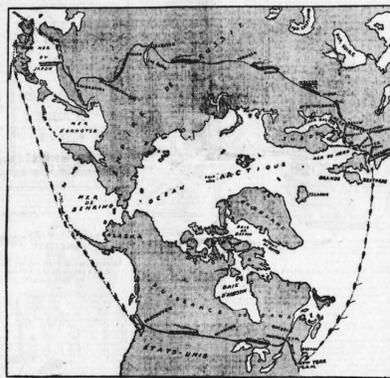
A. MARION. L. PRINCE.

Le "Kaiser Wilhelm der Gross" est un steamer de la ligne Lloyd. C'est un des vaisseaux les plus rapides qui fendent actuellement les eaux de l'océan. La première escale sera à Cherbourg, France. De là nos représentants gagneront l'Allemagne, traverseront une partie de la Russie, et se rendront jusqu'au Japon, à travers la Sibirie, pour revenir à Montréal par l'océan Pacifique, via Yokohama et Vancouver.

AUTOUR DU MONDE

Itinéraire des deux représentants de LA PRESSE

- De Montréal à New-York par voie ferrée.
- De New-York à Cherbourg (ou à Hambourg suivant les circonstances) par steamer.
- De Cherbourg à Paris par voie ferrée.
- De Paris à Cologne et Berlin par voie ferrée.
- De Berlin à Moscou par voie ferrée.
- De Moscou à Irkoutsk par voie ferrée.
- D'Irkoutsk au fleuve Amour par le trans-sibérien et de l'Amour à Vladivostok par steamer.
- De Vladivostok à Nagasaki par steamer.
- De Nagasaki à Yokohama et de Yokohama à Vancouver par steamer.
- De Vancouver à Montréal par voie ferrée.



SUR SA COUCHE FUNEBRE

Feu Mgr Moreau est le digne objet d'une sainte vénération

LES MESSAGES DE CONDOLEANCES CONTINUENT D'AFFLUER AU PALAIS DE L'ÉVÊQUE

Les funérailles du grand Evêque promettent d'être très imposantes, vu la multitude de fidèles qui y prendront part

QUI GAGNERA LA COURSE ?

CHARLES CECIL FITSMORRIS, représentant de l'"American", quitte Chicago le 20 mai.

LOUIS JONSON, représentant du "Journal", quitte New York le 22 mai.

HENRI TUROT, représentant du "Journal", quitte Cherbourg le 24 mai.

W. C. CRITTENDEN, représentant de l'"Examiner", quitte San Francisco le 25 mai.

A. MARION et L. PRINCE, représentants de "La Presse", quittent Montréal le 27 mai.

GASTON STIEGLER, représentant du "Matin", quitte Paris demain, le 29 mai.

LES CAFES-CONCERTS

Ils sont de fait véritablement abolis à Montréal

La décision des organisateurs

Les cafés-concerts ont été abolis à Montréal. Les organisateurs ont décidé de ne plus donner de concerts dans ces établissements. Cette décision a été prise par les membres du conseil d'administration de la Société des Cafés-Concerts de Montréal, qui ont tenu une séance à ce sujet hier soir.

TERrible EXPLOSION

Un train de bois Nord-Est frappe un véhicule portant 40 balles de dynamite

Un terrible accident s'est produit hier soir à Montréal. Un train de bois Nord-Est, en traversant un pont, a heurté un véhicule chargé de 40 balles de dynamite. L'explosion a été si violente qu'elle a projeté les balles dans toutes les directions, causant de graves dommages à la structure du pont et à la circulation.

LES CONSERVATEURS DE TORONTO

Pont un enthousiaste réception à leurs chefs politiques—Discours de M.M. Monk et Borden

Les conservateurs de Toronto ont reçu hier soir une réception enthousiaste de la part de leurs amis politiques. Les discours de M. Monk et M. Borden ont été très applaudis.

LES CONSERVATEURS DE TORONTO

Pont un enthousiaste réception à leurs chefs politiques—Discours de M.M. Monk et Borden

Les conservateurs de Toronto ont reçu hier soir une réception enthousiaste de la part de leurs amis politiques. Les discours de M. Monk et M. Borden ont été très applaudis.

LES CONSERVATEURS DE TORONTO

Pont un enthousiaste réception à leurs chefs politiques—Discours de M.M. Monk et Borden

Les conservateurs de Toronto ont reçu hier soir une réception enthousiaste de la part de leurs amis politiques. Les discours de M. Monk et M. Borden ont été très applaudis.

LES CONSERVATEURS DE TORONTO

Pont un enthousiaste réception à leurs chefs politiques—Discours de M.M. Monk et Borden

Les conservateurs de Toronto ont reçu hier soir une réception enthousiaste de la part de leurs amis politiques. Les discours de M. Monk et M. Borden ont été très applaudis.

Premier article sur la course autour du monde dans La Presse le 28 mai 1901, le lendemain du départ des concurrents.

Les reportages sont publiés par la suite. En s'inspirant des télégrammes des reporters, la rédaction tente de suivre le déroulement de l'évènement, tandis que les comptes rendus des reporters sont publiés ultérieurement, s'intercalant au texte de la rédaction. En présumant du déroulement de la course en temps réel, l'instance éditoriale anticipe en fait le récit d'un itinéraire qui n'a pas été vérifié, ce qui provoque des erreurs et des exagérations, qui ne seront pas corrigées.

Du premier article publié le mardi 28 mai 1901 annonçant le départ des reporters jusqu'aux derniers banquets célébrant leur exploit durant l'automne suivant²⁴³, les différentes couches temporelles du récit coexistent, différenciées par des choix graphiques (gros caractères, illustrations, encadrés, copier-coller de la forme des dépêches ou de la signature d'un autre journal) ou enchâssées directement dans les articles. L'ensemble est un casse-tête, dont chaque pièce relève d'un cadre spatio-temporel spécifique. Le résultat est un fourmillement de dates, de jours de la semaine, d'horaires de train, de déictiques temporels (« hier », « demain », « à l'instant ») qui servent à situer le lecteur dans le temps ou plutôt à le confondre, car l'accumulation de moments doit surtout dire la rapidité des coureurs et l'envergure du projet. La rédaction n'hésitera pas à interrompre le récit pour introduire une information de dernière minute. Le jeudi 20 juin, par exemple, l'article s'ouvre sur l'expression « pas de nouvelles, bonne nouvelle », jusqu'à ce qu'une information envoyée par le correspondant de *La Presse* à Paris interrompe brusquement le fil de l'article : « Les lignes précédentes étaient livrées à la typographie, lorsque nous avons reçu le câblogramme suivant de notre correspondant de Paris : "Paris, 20 juin 1901. – Marion et Prince sont arrivés à Tchita, chef-lieu de la Transbaïkkaïe. Sur l'Amour ce matin." Montet. » La rédaction ne cesse de projeter les reporters vers l'avant, tandis que les « câblogrammes²⁴⁴ » et les reportages de Prince et de Marion, enchâssés, forcent le lecteur à revenir en arrière. L'impression de décalage commence d'ailleurs très tôt, puisque le départ ne se fait pas le jour de la première publication, le 28 mai, mais la veille, le 27,

²⁴³ Le 5 août 1901, la rédaction raconte le banquet offert au Bout-de-l'Île en l'honneur de Lorenzo Prince. On y décrit le menu et on recopie les discours des dignitaires de la Chambre de commerce de Montréal qui sont présents.

²⁴⁴ Le terme « câblogramme », désignant une dépêche envoyée par câble télégraphique, vient de *cablegram*. C'est un emprunt de l'anglais des États-Unis. Voir Édouard Bonnaffé, *Dictionnaire étymologique et historique des anglicismes. L'anglicisme et l'anglo-américanisme dans la langue française*, Paris, Delagrave, 1920, p. 21.

La Presse se joignant à la toute dernière minute au projet. Le journal est déjà en retard d'une journée.

La vitesse est ainsi rendue par une dilatation de l'information : la rédaction tente de relayer la chaîne des péripéties des voyageurs, de situer géographiquement au fur et à mesure tous les autres concurrents et de présenter le portrait des villes et des pays traversés, dans une tonalité nourrie d'un enthousiasme et d'une fébrilité qui ne se démentent jamais pendant la course. Il ne se passe presque pas un jour sans que *La Presse* ne parle de ses coureurs. Or, en marge du récit éditorial misant sur la frénésie et la vitesse se trouvent des blancs. Le temps passé sur la route par les journalistes oblige la rédaction et le lecteur à une forme d'attente, à un vide que le journal doit remplir. Lorsque Prince et Marion sont en déplacement, qu'ils n'envoient rien, *La Presse* propose donc des textes sur les lieux qu'ils traversent. Ces blancs occasionnent des erreurs. Le journal publie des articles sur le fleuve Amour que les journalistes ne traverseront jamais. On peut lire, le 26 juin, le sous-titre : « Six jours en steamer sur le fleuve Amour. Des vallées couvertes de fleurs odorantes. » Pendant que Prince et Marion sont forcés de faire un détour, *La Presse*, sans nouvelles, représente une autre fois encore le fleuve Amour.

À l'endos de l'enflure et la jubilation de la rédaction, les reporters témoignent de la résistance des moyens de transport et de communication. Tout près de la frontière de la Mandchourie, Lorenzo Prince raconte qu'ils ont perdu une journée à cause d'un déraillement : « La voie est encombrée. Inutile d'essayer d'y passer avant cette nuit. [...] Je me console de ce malheur en pensant qu'il aurait pu arriver à nous-mêmes²⁴⁵. » (19 juillet) Pour les reporters, l'action est le défilement de la route elle-même :

Yokohama (Japon), 15 juillet, 9 hrs a.m. — Au lieu de suivre la route connue du fleuve Amour, nous avons traversé toute la Mandchourie et franchi, au milieu de difficultés sans nombre, une distance de 1500 milles, voyageant alternativement à cheval et en wagons découverts, wagons primitifs s'il en fut. À Ahack, près de Kailar et à quelques centaines de milles de Tchita, nous avons été arrêtés. Je m'échappai et perdis ma route, pendant quelques heures, dans le grand désert sibérien. Prince, mon compagnon, parvint à se faire remettre en liberté, reprit sa

²⁴⁵ Le 14 juin, Auguste Marion présentera d'ailleurs une longue explication sur l'insuffisance des moyens de sauvetage, non pas sur les objets en tant que tels, mais sur le fait que les gens ne savent pas s'en servir : « La preuve en est qu'au lendemain du désastre de la Bourgogne, des centaines de cadavres ont été vus en mer, les pattes en l'air [...]. » Marion indique qu'il faudrait expliquer aux passagers sur les bateaux de ne pas se mettre les flotteurs autour des reins, mais bien sous les bras.

course si malheureusement interrompue et réussit à atteindre Yokohama le 9 juillet, cinq jours après Stiegler et quatre jours après Fitzmorris. (15 juillet)

Leur arrestation constitue l'évènement le plus marquant du trajet. Le détour qu'ils emprunteront, leur passage en Mandchourie, singularise leur trajet par rapport aux autres coureurs. Selon Prince, qui n'hésite pas à forcer le trait, leur itinéraire confère un caractère pionnier à leur parcours :

Nous pûmes aussi constater, par la carte, qu'il restait encore 400 milles environ de chemin de fer à construire [...], mais que la compagnie de chemin de fer fournissait des chevaux et des « tellegas » [...] pour le transport des rares voyageurs qui ont à passer par cette voie. Je dis rares : [...] les ingénieurs de la compagnie nous dirent que nous étions les premiers journalistes du monde entier à passer par cette ligne. (3 août)

Que ce soit à cheval, en train, en bateau ou même en *dorozki* à Moscou, les journalistes sont constamment en train d'avancer. L'espace est découpé par une fenêtre ou un hublot. Le 13 juillet, Marion décrit la France depuis le train : « De mon poste d'observation – fenêtre du wagon – je vois se dérouler à nouveau le panorama enchanteur d'une campagne cultivée comme un jardin ou mieux comme un verger. » Le 20 juillet, Lorenzo Prince raconte la vue qu'ils ont de la Pologne lorsqu'ils s'accrochent au train : « nous voyons, du marchepied de notre wagon, un somptueux château appartenant à la couronne ». La course est telle que le défilement devient monotone. Marion s'exaspère : « À quoi bon m'impressionner davantage par le spectacle vu de la fenêtre d'un wagon ! Il est toujours le même [...]. » (13 juillet) Le franchissement de la distance est marqué par l'attente, par l'écriture et la lecture des nouvelles, mais surtout par l'ennui. Le 19 juillet, le journal publie une dépêche de Lorenzo Prince qui n'a rien d'autre à offrir qu'un commentaire plat sur la météo : « Vous pouvez croire si le trajet est ennuyeux. Nous ne serons pas fâchés de mettre pied à Vladivostok. La température du jour est excessivement chaude, celle de la nuit excessivement fraîche. »

La course de Montréal à New York, à Cherbourg, à Paris, à Cologne, à Berlin, à Moscou, à Irkoutsk, à Vladivostok, à Nagasaki, à Vancouver, jusqu'au retour à Montréal se conclura sur une confusion. Les différents décalages donnent lieu à un malentendu. Alors qu'Auguste Marion est resté bloqué en chemin à cause de son arrestation en Russie, Lorenzo Prince arrive à la gare Windsor le mardi 30 juillet à 19 h 16. Charles Fitzmorris est disqualifié pour avoir nolisé certains transports. Turot, Eunson et Crittenden ont mis

trop de temps. Début août, *La Presse* répète pendant plusieurs numéros que c'est Lorenzo Prince le véritable vainqueur. Au même moment, *Le Matin* proclame aussi son journaliste Gaston Stiegler gagnant. *La Presse* dit que Stiegler viole les règles. Les deux journaux ne s'entendent pas sur le calcul et les dates à retenir et privilégient chacun leur version des événements.

En 1901, *La Presse* et ses reporters montréalais cherchent à rejoindre le rythme des grands journaux occidentaux. L'écriture des reporters Prince et Marion semble coïncider avec l'actualité internationale au moment de la course, mais elle trahit aussi des décalages importants, et ce, dès le départ. Comme mentionné plus haut, Lorenzo Prince et Auguste Marion ont pris la route le 27 mai. L'annonce survient seulement après coup le 28 mai, et les premiers reportages paraissent le 29 mai. *La Presse* se décide à la dernière minute. Dans le premier article, l'image des deux hommes décampant sans préparation de Montréal, touchant *in extremis* New York et rattrapant de peine et de misère le bateau qui doit fendre les eaux vers l'Europe témoigne en fait avec acuité de la difficulté du reporter canadien-français à rejoindre l'actualité au tournant du siècle, et cette difficulté pointe à travers d'autres modalités d'écriture du reportage au Canada français.

Un art de la reconstitution

Au moment de l'Exposition universelle de Paris en 1900, Robertine Barry écrit sur un ton agacé que *La Patrie* fait paraître simultanément à ses lettres de France sur l'Exposition d'autres reportages très semblables : « On me dit d'ailleurs que M. de La Fargue faisait l'Exposition pour le bénéfice des lecteurs de la "Patrie", de sorte que je n'ai pas de remords à en omettre les détails²⁴⁶. » Elle a raison : le journal *La Patrie* publie dans les mêmes numéros les comptes rendus de sa chroniqueuse en France et les textes du Français Maurice Lafargue, qui est commissaire pour l'évènement. Les deux journalistes fournissent des informations similaires, parfois identiques. Difficile de dire pour quelles raisons *La Patrie* dédouble le travail. Soit le journal préfère lire l'actualité internationale à travers un œil étranger, soit l'on dédouble les comptes rendus sur l'exposition parce que ceux de Barry seraient plutôt associés aux pages féminines.

²⁴⁶ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », *La Patrie*, 4 juin 1900, p. 3.

En réalité, les journaux n'ont souvent pas les moyens d'envoyer des journalistes sur place. Pour combler l'absence d'envoyés sur le terrain, ils mobilisent différentes stratégies. Ils publient des comptes rendus de journalistes étrangers ou de Canadiens en voyage, mais ils tentent également d'obtenir des entretiens avec les témoins oculaires des événements qu'il s'agit de documenter. Parmi les cas les plus frappants de reconstitutions faites à partir de témoignages, les expéditions du Capitaine Bernier sont particulièrement révélatrices. Le 9 avril 1901, *Le Courrier du Canada* reprend un texte du *Journal* de Paris écrit par le reporter français Ludovic Naudeau intitulé « Un Canadien français au Pôle Nord²⁴⁷ ». À la fin du XIX^e siècle, le nord représente l'une des dernières frontières d'exploration et d'expansion. Sous le gouvernement tsariste, le suédois Otto Nordensklöld entreprend l'exploration de la Sibérie dans les années où le Capitaine Joseph-Elzéar Bernier lance lui aussi une campagne de financement auprès du gouvernement canadien de Wilfrid Laurier. Entre le début du siècle et les années 1930, le Capitaine Bernier entreprendra sept expéditions qui suscitent chaque fois beaucoup d'intérêt dans les journaux canadiens, et même ailleurs, comme en témoigne le texte du *Journal* de Paris²⁴⁸. Les entreprises de presse appuient le projet de Bernier. Ce dernier profite notamment du soutien de l'écrivain journaliste Nazaire Levasseur de *L'Événement* de Québec et de Louis Fréchette. Fréchette défendra même le projet auprès du premier ministre Laurier en insistant sur l'importance de la publicité liée à l'entreprise : « Quant au projet lui-même, quel retentissement et quelle réclame pour notre pays s'il réussissait²⁴⁹ ! »

Pourtant, aucun journaliste n'est invité à bord pour faire le récit des expéditions. Les reportages qui portent sur l'exploration du nord sont entièrement construits à partir de témoignages recueillis après coup. Le gouvernement estime que l'expédition ferait courir le risque au Canada d'un conflit au sujet de la propriété des territoires de l'Arctique²⁵⁰. Une fois le projet lancé, on investit donc beaucoup d'efforts pour atténuer le bruit médiatique entourant les expéditions. Aucun reporter à bord, aucune publicité encouragée. On mandate un historiographe et un photographe à bord, mais ils doivent exclusivement servir les

²⁴⁷ Ludovic Naudeau, « Un Canadien-français au Pôle nord », *Le Courrier du Canada*, mardi 9 avril 1901, p. 3.

²⁴⁸ Claude Minotto, *La frontière arctique du Canada : les expéditions de Joseph-Elzéar Bernier (1895-1925)*, thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, Centre for Northern Studies, 1975, p. xxii.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 31.

²⁵⁰ *Ibid.*

intérêts politiques nationaux, et ils ne travaillent pas pour les journaux²⁵¹. Malgré les réprimandes du gouvernement, Bernier multiplie de son côté les entretiens avec les journalistes et les tournées de conférence, et diffuse les histoires et les images recueillies pendant ses voyages dans le nord.

À chaque retour d'expédition, les journaux publient donc des séries d'articles incluant des témoignages du Capitaine Bernier et des autres membres à bord du navire. Début octobre 1909, *La Presse* annonce « Le Retour inattendu du Capitaine Bernier » en première page. Le mois précédent le journal créait déjà un intérêt en publiant « Les mystères du Nord », sous-titré « Où est le Capitaine Bernier²⁵² ? » Après le retour, le 5 octobre, les lecteurs peuvent lire les entretiens avec l'historiographe du navire, Fabien Vanasse, et le Capitaine Bernier²⁵³. Le lendemain, le 6 octobre, le journal place en première page le récit plus long du voyage qui est accompagné de huit photographies de l'expédition. Les témoignages des membres de l'expédition permettent ainsi de faire une reconstitution, mais concrètement il n'existe dans ces textes aucune observation directe, aucune note prise sur place. L'expédition est racontée par fragments que les reporters amassent : témoignages, photographies, documents divers. Dans les journaux, on assiste à l'expérience de la frontière arctique à distance : « M. Bernier raconte... » ; « M. Vanasse confie... ». L'absence de reporters oblitère l'accès à l'exploration nordique. La mise en scène est parcellaire. Le phénomène ne concerne d'ailleurs pas seulement les expéditions du Capitaine Bernier. À plusieurs reprises, au tournant du siècle, les journaux canadiens-français semblent offrir des versions reconstituées des grands événements qui font l'actualité.

Les Expositions

Parmi les absences du reporter canadien-français, celle qui touche les conflits de la période est particulièrement déterminante. Pour cette raison, la reconstitution de la Guerre des Boers à l'Exposition universelle de Saint-Louis offre un résultat marqué par l'étrangeté. Victor-Alphonse Huard emmène son lecteur sur le terrain du conflit sur un ton nonchalant :

²⁵¹ À partir des années, il y aura également un cinématographe à bord. Voir C. Minotto, *La frontière arctique du Canada... op. cit.*, p. 174.

²⁵² [s.n.], « Où est le Capitaine Bernier ? », *La Presse*, 3 septembre, p. 1.

²⁵³ [s.n.], « Le navire "Artic" jette l'ancre à Québec », *La Presse*, 5 octobre 1909, p. 16.

« Si nous allions un peu, maintenant, à la guerre²⁵⁴ ? » Les visiteurs de l'Exposition entendent au loin des bruits de fusillade et l'explosion des bombes. Les organisateurs annoncent le spectacle, qui joue trois fois par jour, comme « *The Biggest Attraction of the World's Fair* ». Selon Huard, le concept est utile puisque peu de personnes ont assisté à de vraies batailles : « Ce spectacle, si nouveau pour la plupart des assistants, était d'un intérêt poignant ; la fusillade et la canonnade lui donnaient un cachet de réalité terrifiante²⁵⁵. » Devant une guerre reconstituée, factice et sans risque, le rôle du reporter canadien-français est celui d'un spectateur accessoire qui n'a bravé aucun danger pour assister au conflit. Les Expositions universelles créent un contexte particulier qui concerne une portion importante des textes du corpus. Le reporter canadien-français traite alors d'enjeux qui s'inscrivent dans l'actualité internationale, mais dans des versions miniaturisées et sans risque des phénomènes.

Les Expositions, celles de Paris, de Buffalo et de Saint-Louis, entre autres, reprennent le même paradigme d'exhaustivité, la même frénésie que la course autour du monde : « [...] le reporter, celui qui doit tout voir, tout entendre et ne rien perdre de ce qui se passe, sue sang et eau²⁵⁶. » Mais c'est un faux tour du monde. Léonise Valois, qui signe Attala, s'exclame sur l'envergure du projet : « Faire le tour du monde en trois jours²⁵⁷ ! » Anne-Marie Gleason, aussi : « Songez, donc, il fallait visiter des mondes en quatre jours ! » Même s'il s'agit d'une reproduction, la proposition se situe dans un esprit de totalité, comme l'écrit l'envoyé du *Soleil* : « Cela me permettra, je l'espère, de mettre les lecteurs du "Soleil" au fait de *tout* ce qui se passe à l'exposition Pan-Américaine²⁵⁸. » Dans les « Lettres de "Françoise" », Robertine Barry parle de l'Exposition universelle de Paris comme de « la vue du plus beau et du plus grandiose spectacle qui soit au monde²⁵⁹. » Cécile Laberge note sur celle de Saint-Louis qu'elle réunit « les efforts du monde entier²⁶⁰ ».

²⁵⁴ V.-A. Huard, *Impressions d'un passant...op. cit.*, p. 311.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 313

²⁵⁶ [s.n.], « L'Exposition de Buffalo », *Le Soleil*, lundi 17 juin 1901, p. 1.

²⁵⁷ Léonise Valois [Attala], « Au retour d'un voyage sans pareil à Saint-Louis, Mis.[sic] », *Le Canada*, 4 juillet 1904, p. 2.

²⁵⁸ Je souligne. [s.n.], « L'Exposition de Buffalo », *Le Soleil*, lundi 17 juin 1901, p. 1.

²⁵⁹ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », *La Patrie*, lundi 4 juin 1900, p. 3

²⁶⁰ Cécile Laberge, « Nos femmes journalistes à l'exposition de St-Louis », *Le Soleil*, 4 juillet 1904, p. 5.

À Buffalo, Ernest Bilodeau raconte qu'à tout moment, on peut entendre à l'entrée des théâtres et des autres bâtiments : « "Have a look ! Have a look !" C'est le cri qui domine partout dans le Midway. "Venez voir ici ! Have-a-look !" ²⁶¹ » Le reporter subordonne son récit à l'idée d'un spectacle. C'est la vue qui compte. Le tournant du siècle est marqué par une fascination pour les illusions. Les expositions exploitent l'intérêt croissant des publics pour les spectacles d'image, comme les panoramas. L'exposition en elle-même s'impose comme une immense machine à images, univers entièrement artificiel dont les mécanismes absorbent les journalistes. Un grand nombre d'entre eux souligne d'ailleurs les éclairages. À Saint-Louis, Léonise Valois parle de l'effet de la lumière : « L'électricité tient sans conteste le premier rôle dans tout ce qui s'offre de superbe aux yeux éblouis des spectateurs dans ces illuminations nocturnes. Le palais de l'électricité lui-même, ayant place d'honneur dans la pièce centrale, semble un original brasier ²⁶². » La lumière électrique participe plus largement d'un vaste dédale d'illusions à travers lesquels les reporters circulent :

À gauche, écrit Ernest Bilodeau, le « Moorish palace » palais mauresque, élève ses tours colorées ; à droite, une immense falaise de neige, dans le pied de laquelle est pratiquée une porte basse, nous invite à entrer dans le village des Esquimaux ; continuons notre promenade, remarquant à gauche l'édifice « Darkness and Dawn », c'est-à-dire l'Enfer, l'enfer peuplé de démons, de squelettes et de fantômes, séjour vraiment horrible où nous descendrons pourtant tout à l'heure ; à droite, « Trip to the moon », un voyage à la lune que j'ai fait avec beaucoup de plaisir ; justement le bateau aérien « Luna » vient d'arriver et nous pouvons le voir, sur le toit de l'édifice, replier ses ailes encore frémissantes ; viennent ensuite, à mesure que nous avançons, l'Aéro-cycle, immense balançoire qui vous enlève à trois cents pieds dans l'air [...] ²⁶³.

La quantité de pavillons, de manifestations en tous genres, concentrés en un seul endroit et accessibles pendant une période donnée, traversée par les journalistes en quelques jours seulement, contribue à donner une image fulgurante des expositions : « c'est un spectacle qui vous fait un peu l'effet d'images vues à la lanterne magique, note Cécile Laberge, elles se déroulent avant que vous ayez eu le temps d'en saisir les détails ²⁶⁴. »

²⁶¹ E. Bilodeau, « Impressions pan-américaines. (Souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901.) (Extraits) », dans *Chemin faisant... op. cit.*, p. 86.

²⁶² L. Valois, « Au retour d'un voyage sans pareil à Saint-Louis, Mis. [sic] », *Le Canada*, 4 juillet 1904, p. 2.

²⁶³ E. Bilodeau, « Impressions pan-américaines (Souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901) », dans *Chemin faisant ...op. cit.*, p. 83-96.

²⁶⁴ C. Laberge, « Nos femmes journalistes à l'exposition de St-Louis », *Le Soleil*, 4 juillet 1904, p. 5

La référence à la lanterne magique, ancêtre des appareils à projection, rejoint le catalogue d'illusions qu'on met de l'avant pour les visiteurs. Les journalistes tentent d'immerger leur lectorat dans l'expérience qu'on leur propose. À Buffalo, Victor-Alphonse Huard parle du « Kinétorama électrique », « où par une succession de tableaux, l'on suivait un navire depuis New York jusque dans les mers arctiques. » Le spectacle est « frappant de réalité » :

Voici un beau lever de soleil en mer ; voici la pleine mer, et bientôt la classique tempête, avec ses vagues énormes, les éclairs et le tonnerre. Voici les icebergs, et ensuite les champs de glace, la nuit des pays arctiques, l'aurore brillante du soleil de minuit. Enfin, c'est le pôle Nord, et le drapeau étoile qui s'y déploie. Le capitaine Bernier le disait bien, qu'avec tous ces attermoissements que les Canadiens mettaient à lui fournir les soixante mille piastres qu'il réclamait, les Américains finiraient par nous devancer²⁶⁵.

Avec la référence à Joseph-Elzéar Bernier, la fin de la citation pose sur le même plan le bonheur de l'illusion et l'aventure du réel. En rapprochant l'expérience du kinétorama et la mise en scène de l'exploration du Nord canadien, Huard rappelle la prégnance de l'imaginaire construit à même les pages du journal.

À Paris, Robertine Barry raconte elle aussi avec enthousiasme l'effet du Maréorama : « l'illusion la plus complète et la plus réaliste [sic.] que l'on a jusqu'à présent imaginée d'un voyage en pleine mer, à bord d'un paquebot [...] » : « On arrive au Maréorama par un escalier et voilà qu'après l'avoir monté, le visiteur se sent passager sur le pont d'un véritable transatlantique auquel une machinerie merveilleuse communique de légers mouvements de roulis et de tangage²⁶⁶. » Que ce soit par les panoramas, le maréorama ou le kinétorama, les journalistes canadiens-français s'étonnent et s'émerveillent du spectacle livré. Leur fascination ne trahit pas une confusion entre le réel et ces illusions, elle a pour objet le spectacle lui-même. Ce faisant, les reporters développent malgré tout un art du voyage sédentaire, une maîtrise du déplacement sur place, du trajet sans mouvement, de l'exotisme convenu : d'un reportage sans risque ni évènement.

²⁶⁵ V.-A. Huard connaît personnellement le Capitaine Bernier. Dans un autre article, il raconte qu'il fait une partie de son voyage à ses côtés, en défendant son projet d'exploration du nord. V.-A. Huard, « De Québec à Mexico », dans *Impressions d'un passant. Amérique-Europe-Afrique*, Québec, Typographie Dussault & Proulx, 1906, p. 314. D'abord paru dans *La Semaine religieuse* de Québec.

²⁶⁶ R. Barry, « Lettre de "Françoise" », *La Patrie*, samedi 15 septembre 1900, p. 6.

« *À New York, on sent Paris* »

Dans ses souvenirs de New York, le journaliste Ernest Bilodeau, remarque combien les métropoles tendent à se reproduire les unes les autres : « Il y a des cigares Jules Verne, la comédie *Cyrano de Bergerac*, il y a aussi, pouah ! "Vérité" de Zola. Je vais peut-être émettre une idée hardie, mais j'ai trouvé qu'à New York, on sent Paris ²⁶⁷! » Les premières enquêtes portant sur des enjeux urbains dans les journaux canadiens-français interrogent entre autres les similitudes des grandes villes. Le journaliste Hector Berthelot fournit l'une des premières études urbaines et l'une des rares enquêtes approfondies de première main dans *La Presse* en 1891 : « M. Hector Berthelot, l'un de nos collaborateurs, s'embarquera demain soir pour la France, à bord du steamer "Vancouver". Il séjournera pendant quelques mois à Paris, où il emploiera une partie de son temps à faire des études spéciales [...] ²⁶⁸. » Le journaliste doit scruter la ville sous toutes ses coutures : hygiène, pavage, entretien, canalisation, égouts, règlements municipaux. La rédaction présente ses recherches comme une contribution au futur de la ville de Montréal : « Nous trouverons dans l'étude de ces questions de précieux enseignements pour Montréal où l'on se plaît à introduire les idées de progrès qui prévalent dans les villes étrangères ²⁶⁹. » Or, il n'est pas anodin que l'enquête urbaine se déroule à Paris, hors de la province. En choisissant une ville européenne, Berthelot contourne la difficulté d'inclure au sein d'une représentation canadienne-française un monde urbain. Avec ses reportages sur Paris, son carnet tient compte d'enjeux urbains tout en préservant le pays et l'espace canadien semble encore un moment tenu à l'abri des dangers qui guettent le reste des grandes métropoles.

Dans ces « Carnets du Reporter », le journaliste cherche à représenter une expérience urbaine en montrant d'abord les routes, la circulation, le sol. De passage en Angleterre, il remarque que les rues sont pavées en bois, en pierre et en asphalte, qu'il n'y a pas de poteaux de télégraphe et de téléphone : « tous les fils électriques sont dans des conduits placés à six pouces au-dessous des trottoirs ²⁷⁰. » Le journaliste passe à Londres, mais se retrouve rapidement à Paris et c'est sur cette dernière surtout que portent ses carnets. Le compte rendu est détaillé et méthodique. L'attention au contexte urbain passe

²⁶⁷ E. Bilodeau, « Metropolitana. (Souvenirs de new York) (1902) », dans *Chemin faisant... op. cit.*, p. 93.

²⁶⁸ [La rédaction], « Bon voyage », *La Presse*, Lundi 11 mai 1891, p. 2.

²⁶⁹ *Ibid.*

²⁷⁰ H. Berthelot, « Lettre de Berthelot. Carnets du Reporter », *La Presse*, mardi 9 juin 1891, p. 2.

par une captation sensorielle. En arrivant à Paris, il décrit l'expérience sonore, visuelle et olfactive du citadin : « Si l'oreille du parisien est presque constamment déchirée par les cris des petits commerçants ambulants, en revanche elle n'est pas agacée par les sifflements prolongés de ses locomotives²⁷¹. » Son texte sur le pavage, fondé sur un entretien long dont le dialogue est rapporté tel quel dans le journal, reprend un paradigme scientifique courant dans le reportage à l'époque :

- Vous servez-vous de créosote pour conserver votre bois ?
- Nous avons la créosote et le sulfatage. Comme la question de la conservation du bois est d'une importance capitale, nous nous servons d'une créosote de première qualité²⁷².

La ville apparaît comme un organisme complexe à travers lequel tout un système en strates permet la circulation et les communications, mais la terminologie alambiquée que le reporter reproduit sans explication confère aussi à la description une dimension futuriste.

Après avoir abordé les grèves des employés municipaux à Paris (qui lui semblent excessivement nombreuses), Berthelot poursuit et raconte son passage à la morgue : « [...] j'ai eu le privilège de visiter les coulisses de la morgue de Paris, situé en arrière de l'abside de Notre-Dame. Quelle différence entre la petite morgue de la rue Porthuis à Montréal²⁷³? » La réponse, selon Berthelot, c'est que les deux n'ont rien à voir. À Paris, le journaliste décrit la salle de trente pieds carrés au fond de laquelle se superposent des cases qui contiennent chacune un corps adulte ou plusieurs corps de nouveau-nés. Le processus de conservation impressionne le journaliste, qui en consigne le détail précis :

Tous ces cadavres avant d'être placés dans ces cases sont gelés au moyen de l'appareil frigorifique de MM. Mignault et Ronart. Les cadavres ainsi gelés peuvent être conservés une année. Dans la salle voisine est l'appareil frigorifique mis en activité par une machine à gaz qui produit le froid à 15° au-dessous de zéro centigrade dans la chambre où est exposé le cadavre. Les cadavres d'enfants sont si bien gelés que j'en ai pris un par son gros orteil entre le pouce et l'index et je l'ai levé verticalement comme une poupée de cire²⁷⁴.

L'aspect concret, simple, presque didactique du discours de Berthelot évolue en une hypotypose dans cette scène morbide où le journaliste saisit l'orteil de l'enfant gelé pour le soulever. Berthelot poursuit sans émotion devant l'aspect sinistre de la description. Il

²⁷¹ H. Berthelot, « Paris. Carnet du reporter », *La Presse*, 18 juin 1891, p. 2.

²⁷² H. Berthelot, « Lettre de Paris », *La Presse*, 27 juin 1891, p. 7.

²⁷³ H. Berthelot, « Lettre de Paris de notre correspondant particulier », *La Presse*, 2 juillet 1891, p. 2.

²⁷⁴ H. Berthelot, « Lettre de Paris de notre correspondant particulier », *La Presse*, 2 juillet 1891, p. 2.

continue d'expliquer le processus d'identification des corps, photographié, étiqueté et exposé : « Si un cadavre gelé à la morgue est identifié, le procédé pour le faire dégeler dure cinq heures. Il y a un appareil calorifère spécial pour arriver à cette fin²⁷⁵. »

Les modalités des « études » des journalistes comme Berthelot ont pour objectif d'explorer ce qu'on ne voit pas : la structure qui sous-tend les routes, la gestion des morts, les coulisses de la municipalité. Il est donc encore plus significatif que cette étude des strates urbaines se déploie dans un espace comme Paris. La représentation de la municipalité française s'inscrit en continuité avec la perception du roman français et de ce « sale reportage » qui posent problème pour les élites culturelles canadiennes.

En France, mais aussi à Londres et dans les autres grandes villes, la production romanesque populaire plonge le lecteur dans des réalités souterraines. Aux *Mystères* en feuilletons ont succédé les romans naturalistes. Dominique Kalifa note que « la plupart des grands cycles populaires offrent une place de choix à la représentation des bas-fonds, indispensable à leur charge de "sensation"²⁷⁶. » Les scènes urbaines sont surdéterminées par les représentations sensationnalistes de nouveaux phénomènes urbains liés à la pauvreté, à l'insalubrité et au travail en usine. Chez Berthelot, l'image de la ville française ne fait pas écho à Montréal, mais à l'avenir de Montréal. Le reportage a une valeur presque dystopique. C'est une sorte de futurisme urbain qui sous-tend les reportages de Berthelot. Le registre temporel des carnets est singulier. Au contraire, la plupart des écrivains du corpus privilégient un monde à l'extérieur de la ville. L'alliance entre la littérature et l'écriture journalistique se construit davantage en opposition au lieu urbain. Dans son reportage sur le lac Saint-Jean, Eva Circé-Côté lie précisément la force de son texte aux dehors du « tourbillon de la ville » et à un décor dont la qualité brute permet à l'imagination de se déployer.

Un paysage préservé

Les écrivains mettent l'accent sur le legs des voyageurs de la période précédente dans leurs textes sur les régions canadiennes. Des journalistes comme Anne-Marie Gleason ou Victor-Alphonse Huard citent les voyages d'Arthur Buies en guise de modèles dessinant

²⁷⁵ H. Berthelot, « Lettre de Paris de notre correspondant particulier », *La Presse*, jeudi 2 juillet 1891, p. 2.

²⁷⁶ D. Kalifa, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire... op. cit...*, p. 108.

les débuts d'une généalogie qui se coupe peu à peu des documents de l'exploration française. Au lac Saint-Jean, Gleason parle des « admirables pages écrites de main de maître par cet artiste de la plume qui se nommait Arthur Buies » :

Nul mieux que lui n'a su décrire les merveilles de nos contrées, il les a toutes vues, et ce paysagiste au pinceau si fidèle nous a donné des descriptions parfaites, des bijoux d'élégance et de finesse qui formeront toujours, par leur originalité personnelle, un groupe à part dans notre littérature canadienne²⁷⁷.

Dans un contexte où le développement industriel est concentré dans les villes, les régions canadiennes semblent préservées. Au lieu de parler de développements à relancer, les reporters cherchent à préserver le paysage dans une représentation qui n'a ici volontairement aucun lien avec l'actualité.

Chez Anne-Marie Gleason, La Malbaie apparaît d'abord de loin, comme « une pierre précieuse enchâssée dans les Laurentides, offrant ses mille scintillements aux baisers du fleuve qui, fou d'amour, vient déferler ses vagues sur les granits énormes avec des caresses de fauve en délire²⁷⁸. » La météo, la saison, l'heure du jour et le mode de déplacement de la journaliste s'impriment comme autant d'éléments transitoires sur la nature. Les « scintillements » renvoient à la lumière d'une journée de soleil, tandis que les « caresses de fauve en délire²⁷⁹ » disent le vent. Mais ce n'est pas la description qui est belle. Il y a quelque chose dans le lieu qui est déjà artistique. Anne-Marie Gleason parle de recueillir un tableau déjà-là : « La fantaisie est à l'ordre des temps, il semble qu'un peuple d'artistes ait choisi cet endroit tout de poésie étrange, douce souvent, rude parfois, tant on s'est efforcé de ne mettre dans ce cadre au charme puissant que des merveilles de goût et d'élégance²⁸⁰. » Le territoire prend même des tournures qui décollent du réel. Une fois sur place, Anne-Marie Gleason parle d'un univers magique :

Vous passez là de radieuses heures, tout à la poésie enveloppante qui émane de cette nature rustique, éminemment idéale, sous le ciel qui rit, pendant que les oiseaux modulent d'une voix très douce, presque basse, des chants inconnus et troublants. On sent des génies se promener autour de soi, et dans les airs flottent des écharpes dont la frange se mouille aux gouttelettes d'eau qui rejaillissent jusque-là haut, caresses de l'onde aux êtres aériens²⁸¹.

²⁷⁷ A.-M.-Gleason, « Récit de voyage au Lac St-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p.18.

²⁷⁸ A.-M. Gleason, « Un Eden », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 13. D'abord paru sous le titre « Chronique » dans *Le Journal*, 10 juillet 1900 et à *La Patrie*, 10 août 1901.

²⁷⁹ *Ibid.*

²⁸⁰ *Ibid.*

²⁸¹ *Ibid.*

Dans « Autour du Saguenay », c'est le même décor féérique qui surgit sous sa plume : « Nous apercevions de petites anses, nous devinions des grottes, nous imaginions des mondes irréels vivants sur ces rochers, génies du bien, génies du mal, que sais-je^{282?} » L'adjectif « irréel » n'est pas exagéré ici. Les reporters cultivent une écriture qui valorise le dépassement de ce qui est observable et tangible au profit de l'imagination.

Reporter pour *Le Pionnier*, Éva Circé-Côté dépasse en intensité sa collègue lorsqu'elle est en reportage avec elle et Georgina Bélanger au lac Saint-Jean. Il faut, selon Circé-Côté, que le lecteur aille voir par lui-même la beauté du paysage : « vous comprendrez la folle d'admiration qui nous fait délirer, si vous ne devenez pas atteints de la même poétique démente...²⁸³ » À travers les fenêtres du wagon de train, le territoire apparaît comme dans « une représentation de gala, ordonnée par un adorable régisseur », écrit Circé-Côté :

Des masses granitiques surgissent tout à coup du sol, lourdes, informes, comme des monstres apocalyptiques, tels que nous les montrent les artistes sacrés des fresques de nos cathédrales. Cette montagne si bosselée ressemble à un chameau, cette autre, à un sphinx énigmatique et grimaçant, quelques-unes avec des crinières échevelées ; on dirait des lionnes veillant avec un soin jaloux sur une portée de lionceaux. On a l'illusion d'assister à une parade de monstres antédiluviens, montures étranges qu'aimerait enfourcher l'imagination d'un Goethe ou d'un Dante, pour chevaucher dans le champ de la fantaisie. Puis, subitement, tout s'adoucit, comme noyé dans un sourire du Bon Dieu²⁸⁴.

Circé-Côté multiplie les comparaisons entre les figures mythiques et les formes qui surgissent par la fenêtre. La monotonie du défilement du paysage n'existe pas sous la plume de la journaliste. En fait, la nature possède intrinsèquement une forme littéraire aux yeux de la journaliste. Ce qu'elle aperçoit, ce sont « les motifs d'une romance », « des idylles à mettre en vers » ou « des pastorales à transposer en mineur²⁸⁵ ». Comme chez Gleason, la littérature ne se loge pas dans le travail de la journaliste, mais dans la matière qu'elle observe. La nature a quelque chose de grandiose, mais aussi d'irréel dans ces reportages. Quand Robertine Barry est à Paris, son passage à l'Exposition est aussi l'occasion de rêver chez soi : « [...] l'on songe au pays laissé si loin derrière soi, à ses neiges fondantes, à ses

²⁸² A.-M. Gleason, « Autour du Saguenay », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 19. D'abord paru sous le titre « chronique de voyage » dans *Le Journal*, 31 juillet 1900 et dans *La Patrie* 17 août 1901.

²⁸³ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 1.

²⁸⁴ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 1.

²⁸⁵ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 2.

chaudes et bonnes affections et l'on sent qu'on ne donnerait pas ce petit coin de terre pour les décors féeriques de la plus belle ville du monde²⁸⁶. » Durant la course autour du monde en 1901, Auguste Marion multiplie aussi les allusions au Canada en France : « [O] n dirait de l'asphalte, mieux tenu cent fois que celui de nos rues à Montréal. » (13 juillet) Il compare aussi la nourriture : « [C]e qu'on nous fait boire à Montréal comme cidre ressemble au jus de pomme de Normandie comme du jus de betterave peut ressembler au vin rouge. » (13 juillet) Les reporters cherchent évidemment à donner au lecteur des moyens de visualiser la réalité étrangère en la mesurant à du connu. La référence française se substitue pourtant à l'occasion à celle du Canada dans l'horizon historique des articles. Le 27 juillet, Lorenzo Prince est en Russie lorsqu'il écrit : « La Bérézina : ce mot évoque toute une épopée dans le cœur du Canadien français [...], épopée que l'amour de la mère patrie dans le Canada français a transmise d'une génération à l'autre... » Prince renvoie à la campagne de Napoléon I^{er}, comme s'il partageait avec les Français la continuité parfaite d'une histoire nationale ce qui n'est pas le cas.

Or, les reportages de la course autour du monde témoignent également d'un parallèle récurrent avec une réalité spécifiquement canadienne qui les distingue. L'image la plus évidente se trouve en Russie, alors que sont comparés deux grands territoires sur lesquels on construit un réseau ferroviaire. La rédaction de *La Presse* établit en premier la comparaison :

[L]es prairies de l'Amérique sont couvertes de rails d'acier, sur lesquels circulent d'interminables convois : enfin, le désert de la Sibérie, qui, hier encore, n'était connu que de quelques rares et intrépides voyageurs ayant osé s'y aventurer, est maintenant traversé dans presque toute sa longueur par un chemin de fer, construit à coups de millions, de patience et d'énergie. (15 juin)

L'image d'un grand espace strié de lignes de transport est l'une des plus structurantes dans le tour du monde publié par *La Presse*. Les descriptions se déploient principalement autour de ce territoire immense et répétitif dont la présence agit comme un envoûtement dans les reportages de Prince et de Marion. La description de la Sibérie depuis le Transsibérien en est le meilleur exemple :

Du carreau de mon compartiment, mon poste d'observation, vous ne pouvez vous attendre à autre chose de moi qu'une simple communication des impressions produites par ce ruban vraiment cinématographique long de plus de 3500 milles

²⁸⁶ R. Barry, « Une lettre de "Françoise" », *La Patrie*, mardi 24 avril 1900, p. 3

anglais et qui s'est déroulé pendant une longue semaine, apportant à la rétine de l'œil les paysages les plus variés, comme les scènes les plus bizarres, ensoleillées par les belles journées de juin, grisillées par ces teintes blanches des nuits de l'Asie septentrionale et réunissant par de douces transitions les deux extrêmes presque de la civilisation de la Russie d'Occident et de la Russie d'Orient, pour s'arrêter aux splendeurs du lac Baïkal, aux confins de la Barbarie. (27 juillet)

Prince parle de la plaine russe qui s'étend devant lui. Le paysage ressemble au territoire canadien-français abritant des colons. L'horizon n'est brisé par aucun relief, et cette vision fait poindre par moments chez le journaliste une inquiétude pour les travailleurs menés cruellement dans cet espace aride : « Combien de larmes ont dû arroser la poussière de ces longues et larges routes ? Combien peu sont revenus de ce chemin de la croix des temps modernes ? » (27 juillet) Le journaliste construit des paragraphes anaphoriques derrière lesquels on entend le bruit mécanique, répétitif et lourd du train :

Puis, la steppe et encore la steppe, ici des espaces complètement nus, blancs, d'une blancheur de neige, à perte de vue [...].

Puis la steppe et encore la steppe qui se perd de tous côtés à l'horizon et qui suscite dans l'âme des pensées de l'infini : la steppe sans fin, où rien ne vit que les blés et les seigles, où rien ne passe que les vents et les pluies. (27 juillet)

L'attention aux espaces sans fin et à leur aspect désertique est particulièrement remarquable en Sibérie, mais elle traverse également les descriptions des paysages en France, en Pologne, en Asie et même sur le chemin du retour, lors de l'arrivée à Vancouver. Leur tour du monde est caractérisé par ces descriptions de vastes espaces géographiques depuis le train — plaines, steppes, grands terrains verts, prés, prairies, champs. Le motif est recherché par les reporters. On peut sans doute y discerner ce lieu vierge où l'on pourra projeter puis ordonner un récit, canevas dont Isabelle Daunais rappelle qu'il est recherché par les écrivains en voyage : « Flaubert avait sans doute compris cette possibilité du voyage lorsqu'en Orient il recherchait d'emblée les paysages les plus nus, les sites les plus désolés, se réjouissant de ne rien trouver là où on avait annoncé monts et merveilles²⁸⁷. » Mais les reporters montréalais ne cherchent pas seulement un canevas dans les steppes vides et sur la plaine blanche. On pressent en filigrane le rappel de leur propre territoire, comme s'ils y superposaient une autre immensité, aussi peu habitée. Le fait de parler du lieu pour dire sa grandeur, son vide, son aridité et son caractère désertique correspond à un désir omniprésent dans le corpus de préserver le territoire, comme si le geste d'y situer une action

²⁸⁷ Isabelle Daunais, « Après l'écriture, le voyage », *Liberté*, vol. XXXV, n^{os} 4-5, août-octobre 1993, p. 163.

ou de le traverser pouvait y faire une marque nuisible et porter atteinte à l'idéal qu'il contient.

« *Nul bruit ne nous vient de l'extérieur* »

En 1893, Joséphine Marchand-Dandurand présente le village de Saint-André dans le bas du fleuve comme un lieu triste, épithète qu'elle cherche bien vite à balancer : « [...] mais cette tristesse même a son charme austère et précieux pour ceux qui recherchent le calme et le repos²⁸⁸. » La journaliste parle d'une séparation du monde qui détache les habitants du « tumulte de la vie affairée ». La retraite est presque complète, note Marchand-Dandurand : « Nul bruit ne nous vient de l'extérieur. » La journaliste revendique dans cet isolement une matière poétique détachée de l'imaginaire de la foule, du fourmillant chaos mondial et des affaires de la ville. Dans le texte de Joséphine Marchand-Dandurand, Saint-André est composé d'une « poignée de maisons » étendues sur « une étroite vallée au bord du fleuve immense » : « Au nord, au sud, à droite et à gauche des montagnes bornent l'horizon et nous séparent du monde. » En observant les habitants de Saint-André, la journaliste décrit une quiétude, mais cette quiétude résulte d'une coupure que dessinent l'eau et les montagnes entre le lieu et le reste du monde. Le sentiment de tristesse qui interrompt parfois « le calme et le repos » du village laisse poindre une détresse qui n'a rien d'idyllique.

Le contraste qui s'accroît entre les zones urbaines, comme Montréal, et les régions participe néanmoins d'un fantasme robinsonien dans les textes. Au lac Saint-Jean, Georgina Bélanger raconte le contretemps qui décale le retour du trio de journalistes :

À Péribonka, l'absence de communication téléphonique et télégraphique éveille l'impression d'être absolument perdu loin de toute civilisation. Nous avons passé une journée entière et deux nuits à savourer la douceur de cette illusion, et pendant ce temps, comme Robinson Crusoé, isolé dans son île, nous prenions bravement notre parti de ce fâcheux contretemps²⁸⁹.

La journaliste affirme « savourer » l'imprévu qui les retarde, mais la crainte d'être ainsi coupée de tout accès au reste du monde n'est pas sans inquiéter Bélanger et les autres. « La douceur de cette illusion », la sensation d'être sur une île perdue, fait aussi naître un

²⁸⁸ Joséphine Marchand-Dandurand [Mme Dandurand], « Chronique », *Le Coin du feu*, septembre 1893, p. 261.

²⁸⁹ G. Bélanger, « Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

sentiment d'angoisse. L'isolement n'est donc pas seulement source de tranquillité. L'accent dans les textes n'est d'ailleurs pas mis sur le décor idyllique en tant que tel ou sur l'épanouissement des êtres dans ces communautés. L'attention des journalistes porte davantage sur les signes de coupure avec le monde.

Dans le récit de leurs six jours au lac Saint-Jean, les trois chroniqueuses témoignent chacune à leur manière de la solitude qui marque la région et la vie des colons. Le temps demeure à l'écart du rythme « affairé » de la ville. La durée est difficile à mesurer dans le contexte, comme l'écrit de manière imagée Circé-Côté : « les heures coulaient marquant leur fuite par les traces de l'ombre sur les grands monts, sans qu'une plainte lente des cloches ne pleurât leur trépas²⁹⁰. » La temporalité dans ces lieux est très abstraite par rapport au rythme médiatique. Pour les journalistes, le temps en dehors de la ville appartient à la nature qui a sa propre structure, tantôt poésie, tantôt pastorale, s'opposant à la multiplication des interactions humaines, aux communications, aux mouvements sur la carte et à la périodicité des journaux. L'isolement qui caractérise les régions témoigne ainsi d'une ambivalence dans l'écriture des reporters. Dans sa description de La Malbaie, Anne-Marie Gleason parle d'un lieu « fièrement isolé » :

Je ne crois pas que nulle part ailleurs, on retrouve un endroit plus fièrement isolé, pour y gémir, pour y pleurer, pour y dormir toujours. On est là seul, bien seul avec la douleur, et si à nos sanglots répondent d'autres sanglots, ce seront les petites feuilles pleurantes de la rosée du matin²⁹¹.

Gleason décrit aussi l'« aspect funèbre » du Saguenay pluvieux. Les régions visitées incarnent ainsi des seuils vers le désert du nord, vers l'inconnu, tout près d'un vide. Les falaises entourant le fjord se dressent en donnant « l'illusion d'un immense précipice », d'un « abîme imaginaire²⁹² ».

Circé-Côté note : « Quand le soir venait, un sentiment d'angoisse m'étreignait à voir s'allumer une par une ces maisonnettes si éloignées les unes des autres...²⁹³. » La journaliste parle de l'inquiétude qu'éveillent ces frêles lumières à l'horizon. L'image de

²⁹⁰ E. Circé-Côté, « Le Lac Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 2.

²⁹¹ A.-M. Gleason, « Un Eden », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 16. D'abord paru sous le titre « Chronique » dans *Le Journal*, 10 juillet 1900 et à *La Patrie*, 10 août 1901.

²⁹² A.-M. Gleason, « Autour du Saguenay », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 19. D'abord paru sous le titre « chronique de voyage » dans *Le Journal*, 31 juillet 1900 et dans *La Patrie* 17 août 1901.

²⁹³ *Ibid.*

lueurs fragiles reviendra d'ailleurs plus tard dans les reportages de Gabrielle Roy. Circé-Côté ne laisse pas croître son inquiétude et rassure rapidement le lecteur, mais il est trop tard. Déjà, la solitude envahit la représentation et insinue une angoisse dans la vie isolée des populations de colons. Le début de la phrase de Circé-Côté à l'imparfait « [q]uand le soir venait » exprime en outre une itération, comme si chaque soir revenait de la même manière, mais la répétition est restreinte à la présence de la journaliste qui assiste à la scène. La reporter observe les familles de la colonie de l'extérieur pendant six jours. Elle a vu les lumières dans le noir et les parties de cartes pendant une durée précise, six jours, et cette durée, c'est le temps de son reportage, celui de l'observation. La fêlure dans la scène, cette angoisse brève de la reporter, fait ainsi très brièvement émerger une expérience du monde vécue au présent. C'est celle du reportage.

De la difficulté de produire du spectaculaire

Au cours des deux décennies qui encadrent le tournant du siècle, le journal devient « un plancher de théâtre » et le reportage acquiert une place croissante, malgré une réputation entachée par la recherche de sensationnalisme dans la presse. Le genre s'impose en Occident à travers le phénomène de la représentation, à travers sa capacité à montrer, à faire voir, à insérer le réel dans des cases. L'apparition de la photographie dans les journaux à l'époque rejoint d'ailleurs cette idée. En Occident, le reportage tire son succès de sa capacité à produire du contenu inédit et de faire de sa diffusion un événement. Le reporter doit permettre au lecteur de voir, d'être étonné, captivé. Or, pour les journalistes au Canada français, le manque d'accès aux événements mondiaux contribue à la difficulté d'offrir des représentations inédites sur le réel et empêche les reporters de performer pleinement au cœur de la logique médiatique. Les textes témoignent souvent davantage d'un art de la reconstitution que d'une enquête journalistique fondée sur un dévoilement d'un événement documenté de première main. Beaucoup d'articles de la période apparaissent ainsi comme des reportages d'occasion.

En décrivant la fragilité des imaginaires des petites communautés dans *La distance habitée*, François Paré écrit qu'elles souffriraient très tôt « d'une inaptitude à produire du

spectaculaire et à s'inscrire dans des langages dominants de la représentation²⁹⁴.» Le constat décrit de manière très concrète la difficulté des reporters au Canada français. Paré associe cette « impression d'irréalité dans laquelle baignent souvent les sociétés minoritaires » au « fonctionnement même de la représentation et du symbolique²⁹⁵ ». Lorsqu'il noue des liens avec la littérature, le reporter au Canada français s'exprime précisément en décalage avec le système de représentation dominant. Il est en inadéquation avec la temporalité et avec la scénographie typiques du genre du reportage. Les exemples ont été nombreux au fil de ce chapitre. Hector Berthelot contourne les enjeux qui touchent à la vie urbaine à Montréal en proposant une description d'une autre ville, en l'occurrence Paris, qui apparaît ainsi sous un mode futuriste. Jules Fournier observe ses interlocuteurs de haut tout en énonçant leur existence au conditionnel. Dans leur tour du monde de dernière minute, Auguste Marion et Lorenzo Prince privilégient la description d'étendues vastes et inhabitées qui font écho à un pays immense et vide. Au lac Saint-Jean, Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté et Georgina Bélanger parlent d'isolement et d'un territoire préservé où vivent des personnages héroïques et abstraits. Ce n'est pas le spectaculaire qui caractérise ces textes, c'est l'idée d'une séparation d'avec le reste du monde. Dans leur écriture, c'est d'ailleurs seulement dans le plus intime des contextes que la temporalité du reportage émerge furtivement, complètement à rebours d'une logique du spectaculaire.

L'analyse montre cependant que le reportage au Canada français se développe et que le journal renouvelle le rapport au réel dans la littérature. L'évolution du genre est étroitement liée aux débuts de l'ethnographie. La pratique de l'interview, l'étude de milieu défini et l'observation directe sont en effet des usages qui caractérisent à la fois la démarche des premiers ethnographes et celle des journalistes. Plus que les voyageurs reporters, comme Victor-Alphonse Huard ou Ernest Bilodeau, attaché à des modes d'expression vieillissants, ce sont les reporters Hector Berthelot, Lorenzo Prince, Auguste Marion, Jules Fournier qui incarnent l'évolution du reportage au tournant du siècle. À ceux-ci il faut ajouter les femmes journalistes comme Robertine Barry, Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté et Georgina Bélanger qui transforment durablement le reportage. Les lettres de Barry

²⁹⁴ François Paré, « Stratégies de l'irréel », dans *La distance habitée*, Ottawa, Éditions Le Nordir, coll. « Essai », 2003, p. 63.

²⁹⁵ *Ibid.*

à Paris, les reportages au lac Saint-Jean de Gleason, de Circé-Côté et de Bélanger, le tour du monde de Prince et Marion, l'étude de Fournier sur les Franco-Américains et les carnets de reporter de Berthelot témoignent ainsi d'un changement dans le rapport que la littérature canadienne-française entretient au monde. Ils permettent de relier les voyages journalistiques antérieurs aux écritures de terrain singulières des décennies suivantes. Loin de se résorber, les « stratégies de l'irréel » dont parle Paré, semblent au contraire s'accroître dans la période qui suit alors que paradoxalement, en parallèle, le terrain d'écriture des journalistes est de mieux en mieux défini comme objet d'observations, d'enquêtes et de cueillette de données.

CHAPITRE 4 : ENTRE TERRAIN ET TERROIR (1910-1930)

[...] si, comme dans les contes anciens, un roi envoyait ses héritiers à la recherche du bonheur, le cadet fortuné le découvrirait peut-être dans une humble cabane en troncs d'arbres de la Gaspésie, loin des foules affairées [...].

Marius Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé¹ »

Entre 1910 et 1930, des reportages plus singuliers apparaissent dans le corpus. Sur l'ensemble des titres à l'étude dans la thèse, ces textes sont les plus éloignés de la conception communément admise du grand reportage. Dans l'architecture d'une histoire plus classique, qui se serait organisée autour des moments forts de l'évolution des pratiques d'enquête journalistique et littéraire, les textes qui paraissent entre 1910 et 1930 n'auraient sans doute pas fait l'objet d'une section distincte. Les reportages de la période comportent pourtant tous les traits permettant de les inclure dans le corpus. Ils sont ancrés dans un contexte médiatique, ils sont écrits à la première personne du singulier, ils respectent un pacte factuel d'écriture et ils témoignent d'un travail d'enquête et de terrain. Par rapport aux décennies précédentes, ils prennent même une ampleur inédite. Aucun des écrivains du corpus ne porte toutefois le titre de grand reporter ni ne revendique le terme de « grand reportage ». À cet égard, la période de 1910 à 1930 pourrait simplement désigner une phase latente au cours de laquelle la figure du grand reporter émergerait lentement, mais sous d'autres noms.

Or, ce chapitre n'est pas seulement un intervalle entre l'apparition du reporter au tournant du siècle et l'avènement du grand reporter dans les années 1930. En mettant en relief cette période, le chapitre permet non pas d'illustrer l'absence de reportage au Québec, mais plutôt d'examiner la singularité d'une écriture de terrain au-delà de l'inadéquation frappante dont elle témoigne avec la catégorie de grand reportage ailleurs en Occident. Les textes de cette période sont peut-être les plus représentatifs du phénomène au cœur de la problématique. À un moment où le grand reporter, en France notamment, gagne progressivement ses lettres de noblesse en proposant la forme d'aventure la plus concrète

¹ Marius Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, 5 septembre 1921, p. 6.

possible en littérature, au Canada français, les reportages parus entre 1910 et 1930 témoignent de caractéristiques très différentes qu'il s'agira ici d'examiner. L'écriture du reportage et l'attention au terroir reposent en fait sur une fuite vers la fiction dans un contexte où, paradoxalement, la notion de terrain émerge. Les reporters s'inscrivent en effet dans une période où se développe une littérature empirique et factuelle florissante, mais la plupart d'entre eux accordent leur préférence aux décors les plus irréalistes. L'extrait de l'article de Barbeau « Chez les pêcheurs de Gaspé » illustre d'ailleurs l'étroite relation que les reporters de la période établissent entre l'écriture de terrain et le conte.

Si les textes de 1910 à 1930 au Canada français ne portent pas le nom de grand reportage, reportage et roman font néanmoins progressivement leur place, malgré le climat idéologique encore frileux. À l'époque, on lit Émile Zola et Maupassant dans *Le Nationaliste* et dans *L'Action* d'Olivar Asselin et de Jules Fournier². La présence de l'éditeur Édouard Garand transforme aussi le paysage éditorial³. La collection « Roman canadien » qui est publiée mensuellement sous forme de fascicules illustrés et vendus à faible coût atteint des tirages et un nombre d'abonnements impressionnants⁴. Les livres sont moins subordonnés aux thèses nationalistes des élites intellectuelles, et l'édition de romans populaires contribue à une diversification des approches, même si, chez Garand, on privilégie l'aspect quantitatif à la qualité des parutions.

Les écrivains sont aussi de plus en plus nombreux à répéter que la littérature doit directement montrer le réel. Dans « L'avenir du roman canadien », Harry Bernard écrit que le roman « sera d'autant plus parfait qu'il peindra plus scrupuleusement la réalité⁵ ». Les journaux célèbrent en parallèle la qualité documentaire et le caractère spectaculaire du grand reportage français ou américain. Dans *La Presse*, on lit par exemple le reporter Jean Alloucherie de passage à Montréal : « "Les grands reportages sont à la mode dans les journaux de Paris ; ils font même l'objet d'une concurrence intense", nous déclarait ce matin M. Jean Alloucherie, reporter du journal *Le Petit Parisien*, qui part aujourd'hui pour

² Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006, p. 370.

³ Le catalogue de l'éditeur inclut plus de 185 titres publiés entre 1923 et 1932.

⁴ Claude-Marie Gagnon, « Les Éditions Édouard Garand et la culture populaire québécoise », *Voix et images*, vol. X, n°1, 1984, p. 125.

⁵ Harry Bernard, « L'avenir du roman canadien », *L'Action française*, octobre 1923, p. 240.

l'Alaska. "6 ». On salue le talent de Jean Alloucherie et d'Henri Béraud, et on remarque la popularité du genre outre-mer. En fait, le grand reportage gagne en importance, en qualité et en quantité, mais à distance, comme si le mode d'appréhension, d'écriture et de publication du « grand reportage » n'appartenait pas aux Canadiens, comme si l'écriture journalistique au Canada ne concordait pas pleinement avec la catégorie. Tandis que les textes prennent une ampleur nouvelle, le travail des journalistes canadiens-français reste imperméable au vocable. Les décalages qui étaient perceptibles au tournant du siècle persistent ainsi dans les années 1910. L'entrée dans le réel du XX^e siècle est marquée par un contournement générique qui renvoie vers d'autres formes cédant parfois place à des confusions qui ont pu contribuer à perdre de vue le corpus. Les textes sont classés sous les termes « grandes enquêtes », « carnets », « lettre », « récit véridique », « vécu », « narration » ou « aventure ».

La période marque néanmoins la prévalence de la forme de l'enquête, et de façon concomitante, la transformation du territoire en « terrain », au sens géographique et ethnographique du terme. D'une observation spontanée, aléatoire et sans méthode, on passe à une lecture plus fine des lieux. L'opération transforme la représentation. Bien plus qu'un simple contexte, le terrain apparaît non pas comme une évidence spatiale, mais bien comme une réalité construite au cœur même des textes, qui émerge parce qu'on veut la délimiter, parce qu'on l'étudie, parce qu'on tente d'y prélever des données. Soumis à une étude méthodique, l'espace se transforme ainsi à travers ce nouveau rituel scientifique et la technique de collecte d'informations.

L'essor de pratiques de collectes de données dans le domaine de la géographie, de la botanique, des sciences sociales et de l'ethnographie contribue en outre à une représentation plus complexe et plus variée des régions canadiennes. Le territoire devient terrain d'exploration. Les textes de Marius Barbeau sur le folklore, sur l'artisanat, sur les autochtones et sur les contes s'appuient sur des modèles scientifiques, mais surtout sur de nouvelles pratiques de collectes de données. Barbeau connaît les contes de Joseph-Charles Taché et les auteurs des *Soirées canadiennes*⁷, mais il est surtout influencé par les travaux

⁶ L'article est accompagné d'un portrait de Jean Alloucherie. [s.n.], « L'immigration au Canada comme grand reportage », *La Presse*, 10 février 1930, p. 11.

⁷ Voir le deuxième chapitre.

d'anthropologues américains⁸ et il publie de façon significative une large partie de son travail à l'extérieur du Québec. Dans le sillon du travail de Léon Gérin, mais aussi d'Ernest Gagnon ou de l'écrivain Édouard-Zotique Massicote, les contributions de Barbeau rejoignent celle du frère Marie-Victorin, auteur de *La Flore laurentienne*. Ces travaux éclairent les spécificités sociales et géographiques du territoire. L'extensivité des matériaux prélevés dans les enquêtes concourt ainsi à donner une image plus précise des faits de langage, des traditions, des mœurs et des lieux, mais, qu'il s'agisse du reporter Gilbert LaRue⁹, du folkloriste Marius Barbeau¹⁰ ou des enquêtes sur la langue dans *L'Action française*¹¹, la notion d'enquête se fonde encore sur une perspective nationaliste.

Dans les années 1910 à 1930, les flux migratoires, les crises linguistiques répétées chez les francophones de l'Ouest et de la Nouvelle-Angleterre et bientôt la crise de la conscription accentuent le fossé entre la province francophone et le reste du pays. Les limites de la province se resserrent. Le lien avec la Nouvelle-Angleterre francophone se défait¹². L'Ouest et les provinces de l'Est s'éloignent. Entre francophones et anglophones, le fossé s'agrandit également. Après une première confrontation au sujet de la guerre des Boers en 1899, la coupure est nette avec la crise de la conscription de 1917. Tandis que les anglophones s'enrôlent à la suite de la déclaration de guerre en 1914, les francophones sont une minorité dans le recrutement. Quand le gouvernement de Robert Laird Borden procède

⁸ La rencontre de Franz Boas sera particulièrement déterminante pour Marius Barbeau. En 1913, Barbeau, alors anthropologue au Musée national à Ottawa, fait la rencontre de Boas, anthropologue de l'Université Columbia, en participant à la réunion annuelle de l'American Folk-Lore Society, à New York.

⁹ Gilbert LaRue publie l'enquête « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien » sur plus de trente articles dans *La Presse*, de juin 1910 à fin novembre 1910.

¹⁰ Marius Barbeau a procédé à des collectes de données dans plusieurs régions, dont l'une des plus importantes est Charlevoix. Voir Christian Harvey, « Cartographie des terrains d'enquête (1916-1940) », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 31-36.

¹¹ Selon les auteurs de *La vie littéraire*, *L'Action française* propose des enquêtes de 1918 à 1927 : « Relevant d'une pratique sociologique en pleine expansion à l'époque, les « enquêtes » réalisées chaque année par *L'Action française* de 1918 à 1927, sous la gouverne de Groulx, s'inscrivent dans cette perspective de synthèse. Pour explorer un problème précis sous toutes ses facettes sont sollicités 10 ou 12 spécialistes qui représentent à peu près toutes les catégories professionnelles, de notaire à curé. » Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome VI. 1919-1933. Le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 2011, p. 268.

¹² Dans les années 1920, la crise sentinelliste chez les Franco-Américains fait beaucoup de bruit. Il s'agit d'un conflit local mettant en opposition des paroissiens de Providence au Rhode Island et leur évêque. Les Franco-Américains s'opposent alors à une taxe ecclésiastique pour l'enseignement, parce qu'ils voient dans les écoles secondaires financées des lieux d'anglicisation. Regroupé autour du journal francophone *La Sentinelle*, le groupe s'oppose ainsi à la promotion de l'anglais faite par l'épiscopat catholique irlandais.

à la conscription en 1917, la crise éclate¹³. Sylvain Lacoursière écrit que, dans les deux guerres mondiales, le héros au Québec est ainsi plus souvent associé à la figure du déserteur qu'au militaire¹⁴. Dans ce contexte fragile et polémique, il n'est pas étonnant qu'il n'y ait aucun correspondant francophone sur le front. De la guerre il sortira toutefois deux documents exceptionnels : un journal par dates écrit par le major Émile Ranger¹⁵, ancien journaliste de *La Presse*, et les carnets d'un autre ancien journaliste, celui-là au *Devoir*, Paul Caron¹⁶. Ces documents méritent une attention particulière, mais l'absence de correspondants francophones officiels justifie, entre autres, la place relative accordée aux années de la Première Guerre et leur absorption au sein de la période de 1910 à 1930 dans ce chapitre.

Au Canada français, le territoire se redéfinit autour de l'idée de « Laurentie ». L'image traduit la persistance d'un discours qui refuse de laisser le pays se cantonner à ses limites. Il s'agit, comme l'écrivent les auteurs de *La vie littéraire*, d'une « recomposition idéale bien que très imprécise du territoire¹⁷ ». Désormais « pays laurentien », le territoire dépasse encore les frontières de la province selon les contemporains : « La Laurentie sort des bornes du Québec, elle pénètre dans l'Ontario et s'avance loin dans la Nouvelle-Angleterre¹⁸. » C'est ce que Pierre Héribert affirme dans *Le Pays laurentien* avant d'ajouter qu'il s'agit de « la terre peuplée par les colons français et leurs descendants, terre de liberté et de paix, que l'étranger, jaloux de notre bonheur, envahit sans entraves à flots débordants et menace d'inonder¹⁹. » La diffusion croissante de l'actualité internationale intensifie en outre le contraste entre l'ici et l'ailleurs et cet écart nourrit les discours sur la race, dont Lionel Groulx sera un des porte-étendards. Le clivage qui existait déjà entre un discours identitaire sur « les nôtres » et l'altérité se durcit. Dans *La Revue populaire* et dans *La*

¹³ Des agents recruteurs donnent la chasse aux déserteurs, et le 1^{er} avril 1918, l'armée tue cinq personnes dans une manifestation anticonscriptionniste à Québec.

¹⁴ Sylvain Lacoursière, « Mémoire du soldat de la Grande Guerre au Canada : 1918-1939 », dans *Le Soldat dans la culture au Québec en 1939-1945 du héros-guerrier à la chair à canon*, Mémoire, département d'Histoire, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, p. 33.

¹⁵ Émile Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, jeudi 1^{er} avril 1915, p. 1 ; 8.

¹⁶ Paul Caron publie ses carnets de guerre de 1914 à 1917 dans *Le Devoir*, dans *L'Événement* et dans *Le Peuple de Montmagny*.

¹⁷ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome V. 1895-1918. Sois fidèle à ta Laurentie*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 2005, p. 32.

¹⁸ Pierre Héribert, « Le Pays laurentien », *Le Pays laurentien*, janvier 1916, vol. I, n°1, p. 1.

¹⁹ *Ibid.*

Presse, les reportages d'Auguste Fortier donnent à voir cet ailleurs imaginé, parfois tellement étrange qu'il semble fictif. Que ce soit pour écrire sur les musulmans ou sur le Siam, l'arrière-plan lointain chez Fortier est en effet tout droit sorti d'un songe pétri d'exotisme. Au pays, les journalistes sur le territoire, en vacances ou en déplacement, comme Damase Potvin ou Jean-Charles Harvey, fournissent à l'inverse des images de cartes postales du pays.

Dans l'ensemble des journaux au Canada français, le discours sur le grand reportage qui s'écrit à l'étranger témoigne d'une valorisation nouvelle d'un genre dont on défend désormais la qualité littéraire. Les prochaines pages permettront de montrer comment la représentation du journalisme évolue dans la province dans un contexte où la notion de terrain émerge et où les enquêtes se multiplient. Afin d'examiner la nature des liens entre le reportage et la littérature, la première partie du chapitre porte sur l'étroite relation entre les conceptions de terroir et de terrain ainsi que sur la représentation du reporter dans les fictions du journalisme *Le Débutant* d'Arsène Bessette²⁰, *L'envers du journalisme* de J.-M.-Alfred Mousseau²¹ et *Anne Mérival* d'Anne-Marie Gleason²². La période marque en outre l'émergence de séries de reportages plus longues qui impliquent de très grands déplacements. Cet ensemble de textes, qui occupent le cœur du chapitre, inclut la grande enquête de Gilbert LaRue sur les francophones de l'Ouest canadien, le journal d'Émile Ranger, les carnets de Paul Caron, les aventures d'Auguste Fortier, les excursions de Jean-Charles Harvey, de Damase Potvin, de Marie-Louis Marmette et de Corinne Rocheleau. La deuxième partie du chapitre est consacré à ces figures de grands reporters avant la lettre, alors que la dernière partie concerne la manière dont ces textes ont penché vers des formes fictionnelles comme le conte et vers des transpositions du réel qui ont contribué à cette impression d'« irréalité » dans l'histoire de la littérature.

ENQUÊTES ET LITTÉRATURE DU TERROIR

La période est marquée par la diversification de la presse, par la naissance de grands magazines fondés sur la consommation de masse, par la croissance continue des quotidiens

²⁰ Arsène Bessette, *Le débutant*, Montréal, Bibliothèque québécoise [présentation de Madeleine Ducrocq-Poirier], 1996 [1914].

²¹ J.-M.-Alfred Mousseau, *L'envers du journalisme*, Montréal, 1912, [s.é].

²² Anne-Marie Gleason-Huguenin [pseudonyme : Madeleine], « Anne Mérival », *La Revue moderne*, octobre 1927, p. 13-18 ; novembre, 1927 p. 13-18 ; décembre 1927, p. 11-16.

comme *La Presse* et *Le Soleil* et par la création des premiers postes de radio. Dans le premier tiers du siècle, la presse quotidienne circule de plus en plus loin et elle accueille une demi-douzaine de nouveaux titres : *Le Journal*, *Le Canada*, *La Croix*, *L'Action sociale catholique*, *Le Devoir* et *Le Pays*. Dans l'ensemble de la sphère médiatique, la nouveauté la plus importante concerne cependant l'enregistrement sonore et la radio. L'histoire de la radio au Québec commence en 1918. Guglielmo Marconi fonde à Montréal le poste XWA qui deviendra CFCF²³. La province n'accuse aucun retard dans le domaine. Au contraire, CFCF à Montréal est l'une des premières radios publiques dans le monde²⁴. Bientôt, les journaux ont leur station. *La Presse* aura le premier poste francophone dans la province, CKAC, en 1922, tandis que *La Patrie* acquiert aussi la sienne avec CHLP en 1933. La radio reprend d'ailleurs l'ancienne idée d'une tribune journalistique. Avec les causeries, elle renoue avec une tradition fondée sur l'éloquence. À ses débuts, les limites techniques de l'enregistrement ne permettent pas de produire du reportage. L'enregistrement sonore sur le terrain servira d'abord à nourrir des contenus écrits, tandis que la radio commence par relayer les textes et les formats provenant de médias imprimés. Dans les décennies suivantes, la radio inventera cependant ses propres formes, comme le radiroman en 1934. Avec l'assouplissement des méthodes d'enregistrement, elle deviendra aussi un médium privilégié pour le reporter²⁵. Bientôt, la radio incarnera le médium par excellence pour accéder à l'actualité mondiale.

La radio demeure à ses débuts un phénomène essentiellement urbain. Les auteurs de *La vie littéraire* rappellent qu'à l'époque moins de 8,4 % des ménages en dehors de la ville sont électrifiés jusqu'en 1931 alors que la moyenne urbaine est de 37,5 %²⁶. Or, à la même époque, la population du Canada français passe à une majorité urbaine²⁷. De nouveaux territoires comme l'Abitibi s'ouvrent aussi à la colonisation et les journaux de

²³ Robert Thérien, *L'histoire de l'enregistrement sonore au Québec et dans le monde 1878-1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, p. 107.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Pour les journalistes québécois, la Seconde Guerre donnera par ailleurs naissance à une inventivité technique en ce qui concerne l'enregistrement sur le terrain. Voir Jules-Aimé, *De Marcel Ouimet à René Lévesque. Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2007.

²⁶ Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome VI. 1919-1933. Le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 2011, p. 256.

²⁷ On parle d'une population urbaine à 51,8% en 1921 et à 59,5% en 1931. *Ibid.*, p. 32

Montréal et de l'extérieur de la ville circulent davantage. Les publications se multiplient et se diversifient. Beaulieu et Hamelin soulignent que la circulation médiatique s'intensifie : « La presse régionale s'enrichit de 63 titres et pénètre de nouveaux territoires²⁸. » La presse spécialisée grandit également : de nouvelles publications littéraires et culturelles, commerciales, professionnelles voient le jour²⁹. Des journaux juifs, italiens, autochtones, russe et syrien³⁰ naissent pendant que de nouveaux titres font aussi leur place dans le domaine de la presse étudiante, de la presse féminine et de la presse ouvrière et syndicale. La diversité de ces petites publications contribue à faire entrer d'autres images, d'autres figures et d'autres types de représentations dans l'espace public.

L'année 1910 marque également la création du *Devoir*. Le journal occupe une place distincte dans la sphère médiatique. À la fois attachée à un journalisme traditionnel fondé sur l'éloquence, sa création résulte d'une démarche de professionnalisation et d'autonomisation de la sphère journalistique. Le journaliste Henri Bourrassa crée *Le Devoir* dans le but de s'extraire du joug économique des partis. Dans un petit bassin démographique comme la province de Québec, la plupart des journaux de l'époque sont encore financièrement dépendants de partis politiques. Grand in-folio de 4 à 24 pages, le journal trouve son indépendance financière grâce à une mise de fonds de départ de 100 000 \$. De 1910 à 1930, le tirage passe seulement de 12 529 à 13 504³¹. Très critique du sensationnalisme des grands quotidiens, *Le Devoir* privilégie des colonnes de texte dans une mise en page sobre, voire sévère, qui rappelle les vieux journaux sans illustrations. Bourrassa écrit qu'il s'agit d'un « journal de combat » et d'un « instrument de promotion des Canadiens français ». Fondé sur l'idée d'un journalisme d'idées plus que de reportages, *Le Devoir* intègre cependant très tôt des procédés comme l'enquête, notamment pour mettre au jour les pratiques de certains partis politiques et critiquer le pouvoir. À l'image des séries d'enquêtes par interviews du reporter français Jules Huret³², *Le Devoir* entreprend aussi des enquêtes sur le milieu culturel. Pour « Le mouvement artistique au

²⁸ André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome quatrième, 1896-1910*, Sainte-Foy, 1979, p. VII.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 328-329.

³² Le journaliste Jules Huret fait paraître plusieurs séries d'enquêtes dont *L'Enquête sur l'évolution littéraire*, Paris, José Corti, 1999 [initialement publiée en 1891].

Canada », en 1912, la rédaction procède, par exemple, à un sondage à distance auprès des membres du milieu culturel en sollicitant des avis par correspondance et en publiant par la suite les réponses parvenues par lettres. Le journal présente successivement les intervenants en petits paragraphes biographiques avant de publier l'intégralité des textes des correspondants sollicités³³. Avec ces nouveaux entretiens auprès des artistes, on assiste aux premières moutures d'un croisement particulier entre le reportage et les arts.

En parallèle, le milieu journalistique et littéraire assiste à la création de deux revues importantes : *La Revue populaire* et *La Revue moderne*. *La Revue populaire* est un mensuel qui connaît un succès considérable dès sa création. L'objectif est d'emblée celui de proposer une revue sur le modèle des magazines des États-Unis. Marie-Josée des Rivières et Denis Saint-Jacques citent le premier numéro : « les publications Poirier, Bessette et Cie lancent à Montréal *La Revue populaire*, conçue expressément dans le but de "soutenir [...] la comparaison avec tout autre magazine américain de même prix"³⁴. » Construite autour d'un feuilleton assez long ou d'un roman entier court, la revue inclut aussi des sections réservées au reportage. Elle publie notamment une grande partie des récits d'Auguste Fortier un peu partout en Asie. Après le succès de *La Revue populaire*, *La Revue moderne* naît en 1919 et s'impose rapidement. La publication est dirigée par Anne-Marie Gleason jusqu'en 1928. Dans le contexte de la querelle autour du régionalisme, la revue de Gleason offre une échappatoire aux polarisations d'époque³⁵. Le mensuel mise sur la publicité, mais surtout sur la croissance du lectorat et de la consommation, ce qui lui assure un succès durable. Les tirages s'élèvent à plus de 25 000 exemplaires dès le deuxième numéro³⁶. La publication fait en outre très tôt de la publicité pour « Les Grands Reportages français³⁷ ». En fait, dans l'ensemble des périodiques, même les moins commerciaux, le grand reportage à la française et à l'américaine est un genre célébré.

³³ [La rédaction], « Le mouvement artistique au Canada », *Le Devoir*, 27 juillet 1912, p. 1.

³⁴ Denis Saint-Jacques et Marie-Josée des Rivières, « Le magazine canadien-français : un média américain ? », *Mens*, vol. XII, n°2, p. 17–36.

³⁵ A. Hayward, *La querelle du régionalisme... op. cit.*, p. 355

³⁶ A. Beaulieu et J. Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome quatrième, ...op. cit.*, p. p. 294.

³⁷ Dans les années 1920, l'encart publicitaire pour « Les Grands reportages français » se trouve fréquemment dans la revue.

Le grand reportage est français et américain

Dans la section « La vie artistique » du journal *La Presse* en 1925, le compte rendu du film « The Last Edition » raconte l'histoire d'un grand reportage :

L'action se passe dans l'édifice du grand journal de San Francisco, le "Chronique", [...]. Surgit le cas d'un escroc que la police ne peut arriver à démasquer. Un jeune reporter est chargé d'enquêter sur ce sujet. Il arrive, au bout de longues recherches, à découvrir que le bandit agissait de concert avec le procureur d'état³⁸.

Dans *La Presse*, on trouve aussi « Les Aventures d'un reporter », traduction du texte « The Adventures of a Boy Reporter » de Harry Steele Morrison qui raconte « comment un tout jeune Américain conçut le rêve d'interviewer les grands de la terre³⁹! » Dans les années d'entre-deux-guerres, la représentation du grand reportage déborde ainsi le cadre journalistique. Les codes du genre s'affermissent et donnent à la pratique une valeur à la fois journalistique et littéraire. On dit du reportage qu'il exige une plume.

Les journalistes Noël Fauteux et Georges Pelletier expliquent qu'au reporter il « faudra aussi un style alerte, de la précision, des connaissances très étendues⁴⁰ ». Dans leur conférence à l'Université de Montréal, rapportée à la fois dans *La Presse* et *Le Devoir*, les deux hommes disent que les « meilleurs champs d'action du grand reportage [...] sont les enquêtes particulières sur des sujets d'actualité qui touchent à la race, aux conditions économiques, financières, commerciales, etc⁴¹. » En lisant *La Tribune* en 1922, on découvre aussi que le « grand reportage demande des dispositions très spéciales et un entraînement méthodique⁴² ». Dans un article tiré de *La Presse* du 3 novembre 1925, la rédaction affirme que le reportage « petit ou grand, a son intérêt, qui peut être considérable, et il y faut un talent réel⁴³ ». Le journaliste qui sait écrire, nous dit-on, n'est pas « un simple outil enregistreur⁴⁴ ».

Le Canada consacre aussi un article à la valeur littéraire du reportage⁴⁵. Le texte commence par un commentaire concernant les préjugés sur le journalisme et plus

³⁸ [s. n.], « Saint-Denis », *La Presse*, 19 décembre 1925, p. 45.

³⁹ [s.n.], « Les Aventures d'un reporter », *La Presse*, 12 avril 1930, p. 14.

⁴⁰ [s.n.], « La Presse en Angleterre de 1860 à 1914 », *La Presse*, Montréal, mercredi 25 janvier 1922, p. 21.

⁴¹ [s.n.], « Ce qu'est le grand reportage », *Le Devoir*, mercredi 25 janvier 1922, p. 2.

⁴² [s.n.], « Métier facile ? », *La Tribune*, vendredi 12 mai 1922, p. 4.

⁴³ [s.n.], « Sa majesté la presse », *La Presse*, mardi 3 novembre 1925, p. 6.

⁴⁴ [s.n.], « Sa majesté la presse », *La Presse*, mardi 3 novembre 1925, p. 6.

⁴⁵ [s.n.], « Le reportage », *Le Canada*, samedi 16 avril 1927, p. 7.

spécifiquement sur le grand reportage qui serait « extra-littéraire ». Le journal propose de remettre en question ces idées et de réfléchir au grand reportage et au rôle du reporter « du point de vue de l'histoire des mœurs et de la littérature⁴⁶ ». Si l'opinion des « littérateurs » semble difficile à modifier selon la rédaction du journal, il faut insister, car la faiblesse du reporter ne tiendrait pas à son écriture. Elle résiderait dans l'impératif financier qu'impose l'écriture d'articles destinés à des milliers de lecteurs en un temps rapide qui « l'empêche souvent d'apporter la perfection à son œuvre⁴⁷ ». Le champ lexical employé connote un travail qui dépasse l'aspect mécanique du petit reportage. On lit aussi que « [l]e reportage est l'école de l'observation » et que le reporter par son habileté doit « tout voir d'un coup d'œil rapide », qu'il doit « posséder le sens des proportions, du pittoresque, de l'exceptionnel et de l'ordinaire⁴⁸ ». Le discours sur le reportage a clairement changé depuis la parution du texte d'Omer Héroux, commenté plus tôt. Désormais, le reporter fait preuve d'intelligence devant l'étude d'un réel qu'on ne voit plus comme un simple matériau à rapporter.

Dans *Le Bien public*, la rédaction insiste sur le statut économique des grands reporters qui font partie d'une nouvelle élite. L'article « La presse aux États-Unis » affirme que le grand reporter est très bien payé au sud de la frontière :

Les correspondants de guerre sont entre tous les mieux payés et reçoivent en moyenne une indemnité de 100 \$ par jour. Il ne s'agit, bien entendu, que des courriéristes des grands journaux comme le *New York Herald*, le *New York Sun*, et pendant la guerre russo-japonaise, M. Davis, correspondant du second, s'est fait une moyenne de 800 \$ par semaine. Au *New York Herald*, le chef des informations reçoit la somme magnifique de 30 000 \$. Dans ce chiffre, sont compris, il est vrai, les frais que peuvent lui occasionner ses grands reportages⁴⁹.

Dans *Le Nouvelliste* du 23 janvier 1923, le grand reporter est comparé au grand écrivain. On parle d'Henri Béraud, récipiendaire du prix Goncourt de 1922, qui « a poursuivi sa carrière de journaliste » et qui « s'est consacré [...] au grand reportage⁵⁰ ». Aucune mention toutefois d'un grand reporter canadien-français. Les films qui mettent en scène des grands reporters comme « *The Last Edition* » sont américains ; les grands reporters qui

⁴⁶ [s.n.], « Le reportage », *Le Canada*, samedi 16 avril 1927, p. 7.

⁴⁷ [s.n.], « Le reportage », *Le Canada*, samedi 16 avril 1927, p. 7.

⁴⁸ [s.n.], « Le reportage », *Le Canada*, samedi 16 avril 1927, p. 7.

⁴⁹ [s.n.], « La Presse aux États-Unis », *Le Bien public*, mardi 2 août 1910, p. 4.

⁵⁰ [s.n.], « Le Prix Goncourt », *Le Nouvelliste*, mardi 23 janvier 1923, p. 2.

gagnent beaucoup d'argent sont américains ; les grands reporters cités pour leur apport à la littérature sont français.

Le titre de grand reporter est donc réservé à des journalistes français ou américains. Dans *La Presse* du 16 novembre 1927, on découvre la visite de M. André-R. Baumann, un ancien combattant français, qui « a reçu onze blessures durant son séjour dans les tranchées », « qui a visité plusieurs contrées lointaines et surtout la Chine où il a recueilli la documentation nécessaire à des articles de grands reportages⁵¹. » À la mort de Pierre Giffard, plusieurs journaux publient des articles comme *Le Nouvelliste*, le 16 mars 1922, où on lit sous le titre « Le roi des rédacteurs sportifs » que Giffard « a créé le grand reportage », qu'il « nous a ouvert les yeux sur le monde » et « qu'il a donné à la bicyclette, puis à l'automobile une impulsion dont leur développement s'est trouvé avancé de dix ans⁵². » Dans « La Page des femmes » de *La Presse*, le lecteur trouve un article sur Claire Sheridan, intitulé « La Reine de l'interview et Mussolini » : « Il semble bien que Mrs. Claire Sheridan ait droit au titre de reine du reportage, et ses aventures de journaliste, sans cesse en quête d'interviews sensationnalistes, la classent assurément parmi les plus intrépides reporters des deux mondes⁵³. » Si la femme journaliste est moins célèbre pour sa plume que pour sa témérité, elle peut néanmoins revendiquer sa place dans la hiérarchie du reportage.

L'aventure du grand reportage se trouve donc ailleurs, et ce même quand il s'agit d'enquêter sur des milieux canadiens-français. C'est le cas notamment de Jean Alloucherie qui arrivera à l'hiver 1930 pour faire un reportage sur le processus d'immigration au Canada⁵⁴. Dans le compte rendu de sa visite au journal, *La Presse* cite abondamment le reporter :

« Lorsque l'idée me vint de procéder à une grande enquête sur la question de l'immigration, je visitais mon rédacteur en chef ; tout de suite il me parla des États-Unis [...] Mais je refusais, l'immigration là-bas n'est plus intéressante, ce ne sont plus de vrais colons qui s'y dirigent. Aussi, je suggérais le Canada, car les gens qui viennent d'Europe pour gagner leur vie ici ont le désir sincère de fonder un foyer, de créer une famille, de coloniser en un mot. »⁵⁵

⁵¹ [s.n.], « Journaliste français qui visite la Presse », *La Presse*, mercredi 16 novembre 1927, p. 29.

⁵² [s.n.], « Le roi des rédacteurs sportifs », *Le Nouvelliste*, 16 mars 1922, p. 3.

⁵³ [s.n.], « La Reine de l'interview et Mussolini », *La Presse*, 19 février 1927, p. 23.

⁵⁴ [s.n.], « L'immigration au Canada comme grand reportage », *La Presse*, 10 février 1930, p. 11.

⁵⁵ [s.n.], « L'immigration au Canada comme grand reportage », *La Presse*, 10 février 1930, p. 11.

L'entretien est accompagné d'un portrait du reporter français, et la même année *La Presse* publie d'autres textes annonçant un reportage du même journaliste en Alaska⁵⁶. Les visites des journalistes qui écrivent sur les Canadiens provoquent cependant certaines crispations. En 1922, *La Tribune* raconte qu'« une nombreuse délégation de journalistes de New York, représentant les principaux journaux américains européens, entreprendra bientôt une grande tournée à travers le Canada⁵⁷ ». La rédaction écrit que les journalistes sur place « feront ici ce qu'on appelle en journalisme du grand reportage » avant d'ajouter qu'il faut espérer qu'ils se tiendront du côté de la vérité : « On a tant dénaturé le peuple canadien, on a tant fait depuis deux cents ans de faux portraits de lui, que ce n'est pas sans quelque sombre appréhension que nous attendons les comptes rendus de ces délégués de la presse mondiale⁵⁸. » Le commentaire trahit à la fois l'absence et l'attente de grand reportage écrit par des Canadiens français, alors qu'on lit également, chez plusieurs écrivains, la nécessité de se défaire des visions abstraites et idylliques qui semblent donner du territoire une vision uniforme et imprécise.

Romans du journalisme et littérature régionaliste

En 1916, la revue *Le Pays laurentien* fait paraître un sonnet d'Albert Ferland intitulé « Le pays attend son chancre⁵⁹ ». En entrant dans le siècle, il ne manque pourtant pas d'écrivains qui célèbrent précisément dans la veine liturgique le paysage national. Les décennies 1910 à 1930 cristallisent en fait le point culminant de ce que l'histoire a retenu comme la querelle entre régionalistes et exotiques⁶⁰. Souvent associé au terroir, le répertoire de fictions d'avant les années 1930 est aussi constitué de romans à thèse, de romans populaires, de romans historiques ou encore de romans de mœurs, dans l'ensemble, assez loin du roman réaliste. La période marque cependant l'arrivée des premières fictions sur le monde journalistique⁶¹. Comme les grands reportages écrits par des journalistes

⁵⁶ [s.n.], « Journaliste de Paris qui part pour l'Alaska », *La Presse*, 29 octobre 1930, p. 7.

⁵⁷ [s.n.], « Visite de journalistes », *La Tribune*, 3 août 1922, p. 4.

⁵⁸ [s.n.], « Visite de journalistes », *La Tribune*, 3 août 1922, p. 4.

⁵⁹ Albert Ferland, « Le Pays attend son chancre », *Le Pays laurentien*, janvier 1916, p. 3.

⁶⁰ Celle-ci commence au début du XX^e siècle, mais elle éclate plus nettement lors de débats qui surviennent en 1910 après la parution des recueils *Phases* de Guy Delahaye en 1910 et *Paon d'email* de Paul Morin en 1911. Voir A. Hayward, *La querelle du régionalisme...op. cit.*

⁶¹ Il y a eu auparavant d'autres textes mettant en scène des journalistes et en particulier un roman d'anticipation, celui de Jules-Paul Tardivel *Dans Pour la patrie* (1895), la presse de combat est omniprésente

américains ou français, l'exception notable, *Maria Chapdelaine*, est l'œuvre d'un écrivain étranger, Louis Hémon⁶². Le phénomène se répète d'ailleurs avec d'autres écrivains, comme Maurice Constantin-Weyer ou Marie Le Franc. Il n'est pas anodin par ailleurs que l'auteur de *Maria Chapdelaine* soit reporter. Le journaliste traduit ses observations sur le paysage canadien en une expression aphoristique qui marquera l'imaginaire : « "Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer⁶³..." » Or, la phrase fait davantage écho à une permanence recherchée et espérée chez les écrivains du corpus qu'à la représentation du territoire que donnent leurs textes. Le succès de l'aphorisme de Louis Hémon reposerait ainsi plutôt sur le fait qu'il réitère avec force une vision ancienne du pays appartenant à la France, vision que le Québec aurait longtemps endossée⁶⁴.

Le Débutant

Tandis que *Maria Chapdelaine* devient peu à peu le modèle à partir duquel les écrivains réfléchiront le roman, la bruyante opposition entre régionalistes et exotiques éclipse au même moment une petite production romanesque fondée sur l'univers journalistique dont *Le Débutant* d'Arsène Bessette⁶⁵ est l'exemple le plus probant. Ces fictions explorent le rôle des journalistes dans le milieu politique. Leur arrière-plan repose sur l'univers urbain du petit reportage qui sature le journal depuis la fin du XIX^e siècle. Avec *Le Débutant*, qui sera condamné par le clergé, Bessette raconte l'histoire du jeune Paul Mirot venu de la campagne pour se tailler une place comme journaliste en ville grâce à l'aide de son ami Jacques Vaillant. En couverture du roman, Bessette insère l'avertissement « Pas pour les petites filles ». Dans le sillon du désenchantement des

et il sert à sauver la religion catholique. Le titre n'a pas été retenu ici, parce que Tardivel ne met pas en scène de reporter ou de reportage, mais plutôt un journalisme de combat, qui n'inclut pas les enjeux à l'étude dans le cadre de la thèse. Sur l'écriture de Tardivel, Dominique Marquis offre une analyse intéressante dans l'article « "Procurer à mes lecteurs quelques heures de délassement" : Les Mélanges, les Notes de voyage et le roman *Pour la patrie* de Jules-Paul Tardivel », *Journal of the Canadian Historical Association / Revue de la Société historique du Canada*, vol. XXIII, n° 1, p. 157–178.

⁶² Le livre de Louis Hémon *Maria Chapdelaine* est publié en feuilleton dans le journal *Le Temps*, du lundi 27 janvier au mercredi 19 février 1914. Au Québec, le roman paraît en 1916 à Montréal, J.-A. LeFebvre éditeur [la Compagnie d'imprimerie Godin-Menard limitée].

⁶³ Dans le texte, la phrase est entendue par Maria, comme une sorte de voix intérieure qui serait la voix du pays. Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Éditions Caractère, 2014, p. 187.

⁶⁴ Cette remarque est évoquée aussi dans le premier chapitre notamment à travers cette citation d'Yvan Lamonde : « [...] c'est la France qui, vers 1860, formule pour le Québec une destinée en Amérique [...] ». Y. Lamonde, *Allégeances et dépendances*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 145.

⁶⁵ Arsène Bessette, *Le Débutant. Roman de mœurs du journalisme et de la politique dans la province de Québec*, St-Jean, La compagnie de publication « Le Canada français », 1914.

*Illusions perdues*⁶⁶, Paul Mirot est confronté à toute une série de personnages issus des bas-fonds et directement sortis des cases du petit reportage. Côtées par certains journalistes, les prostituées, par exemple, sont présentées crûment par l'ami de Paul Mirot Jacques Vaillant comme des « petites bêtes de joie ». Vaillant les surnomme les « piano-legs, parce que leurs jambes ressemblent beaucoup aux pieds de ces meubles harmonieux que l'on tapote⁶⁷ ».

L'envers du journalisme

Deux ans avant la parution du livre de Bessette, J.-M.-Alfred Mousseau décrivait déjà l'univers du petit reportage et des faits divers dans *L'envers du journalisme*⁶⁸. Le livre raconte la trajectoire de Martin, désigné seulement par son prénom, dans le milieu journalistique. Le personnage découvre les membres de la salle de rédaction, dont certains, comme ces « Lemire et Petit », sont plus ou moins recommandables :

Ils étaient ivrognes et avaient des instincts assez bas et assez grossiers pour se mêler sans répugnance au monde des criminels et des policiers. Cela leur était d'un grand secours dans leur travail, car le reporter qui a le sens moral trop développé et des goûts trop raffinés n'est pas particulièrement à son aise dans les cercles policiers et en correctionnelle. [...] Quand tous deux étaient sobres, ils faisaient beaucoup de copie et ils écrivaient, à eux deux, des choses capables de faire rougir un cuirassier⁶⁹.

À force de scruter les dessous de la ville, les personnages semblent faire partie de la foule qui grouille sous le décor urbain. Le rythme éreintant du reportage ne laisse d'ailleurs pas d'espace à Martin pour réfléchir, pour écrire ou pour s'élever au-dessus du monde journalistique vers la littérature. Chez Mousseau, comme chez Bessette d'ailleurs, le reporter existe, mais pas le grand reporter. De façon significative, le seul moment où le reportage se rapproche de la littérature survient alors que Martin part en mission pour couvrir la bénédiction d'une église dans un village :

Il décrivit ce qu'il avait vu et il transporta du paysage dans son compte rendu la petite rivière argentée coulant dans la neige, si bien que [son patron], qui recevait les correspondances et les télégrammes, dit, en lisant la description de la

⁶⁶ Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, Paris, Gallimard, 2001 [1837].

⁶⁷ Arsène Bessette, *Le Débutant...op. cit.*, p. 65.

⁶⁸ J.M.-Alfred Mousseau, *L'envers du journalisme*, Montréal, [s.e.], 1912.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 31.

cérémonie : « bon ! En voilà un qui mêle les rivières aux bénédictions d'églises ; nous avons un poète-reporter. »⁷⁰

Par sa simple mention, le territoire semble ici créer de la poésie dans le reportage. La parenthèse se referme cependant au retour du reporter en ville. En revenant, Martin retrouve sa place dans la mécanique du journal.

Anne Merval

Entre 1910 et 1930, l'univers médiatique se trouve également transposé dans le feuilleton *Anne Merval* d'Anne-Marie Gleason⁷¹. Comme chez Bessette et Mousseau, la salle de rédaction devient l'espace d'un roman d'apprentissage, mais elle est cette fois tributaire des enjeux liés à la trajectoire des femmes dans le milieu journalistique. *Anne Merval* s'inscrit à la fois dans le courant du roman de mœurs sur le journalisme et du roman populaire. L'intrigue du feuilleton met l'accent sur les contraintes associées au mariage et aux difficultés liées au fait de travailler et d'écrire pour une femme, mais le journalisme est davantage valorisé dans la vie d'Anne Merval que dans celle de ses homologues masculins Martin ou Paul Mirot. Le journalisme est un gage d'utilité ; il offre un statut dans la société ; et surtout, il est le contexte par excellence pour réfléchir, parler et écrire. Sortie de sa campagne natale pour contribuer de façon patriotique à la vie intellectuelle, Anne Merval a pour projet de pratiquer le journalisme avant de rejoindre son fiancé. Ce dernier s'oppose à la carrière d'Anne et ne cesse de répéter dans ses lettres combien il exècre la participation de sa future épouse à la vie publique. Le feuilleton explore ce qui aurait dû être une parenthèse et qui deviendra cependant la carrière de la jeune femme. Publié en trois livraisons dans *La Revue moderne* d'octobre à décembre 1927, le roman est entre autres l'occasion d'un long dialogue sur le féminisme entre le personnage principal et son amie Claire, une militante convaincue, passage conversationnel presque essayistique inséré dans la deuxième partie du feuilleton⁷².

Le dernier épisode d'Anne-Marie Gleason apparaît en outre comme foncièrement emblématique du décalage que l'on retrouve dans le milieu journalistique au Canada français. De retour dans sa campagne natale, la journaliste en vacances refuse de lire les

⁷⁰ *Ibid.*, p. 40.

⁷¹ Anne-Marie Gleason [Madeleine] publie le feuilleton « Anne Merval » en trois parties dans *La Revue moderne* en 1927 : octobre, p. 13-18 ; novembre, p. 13-18 ; décembre, p. 11-16.

⁷² A.-M. Gleason, « Anne Merval », *La Revue moderne*, novembre 1927, p. 13-18.

journaux, et ce faisant rate le début de la Première Guerre mondiale : « [...] la nouvelle, que l'on avait commentée devant elle, de l'assassinat de l'héritier d'Autriche et de sa femme, ne l'avait pas alarmée comme un crime qui devait ébranler le monde⁷³. » Les romans de Bessette, de Mousseau et de Gleason racontent aussi de façon oblique l'alliance singulière entre la littérature et l'écriture journalistique au Québec. Certes, ces fictions témoignent de l'entrée timide de l'univers de la ville et du reportage en littérature, mais il semble que l'actualité mondiale atteigne les journalistes seulement de loin, comme un écho qui ne les trouble que très peu. Anne Mérial apprend l'existence de la guerre à travers les commentaires des gens qui ont lu des articles qui sont eux-mêmes très probablement repris de télégrammes et de publications européennes. Depuis le village où la journaliste se trouve, l'actualité apparaît ainsi triplement mise à distance. Or, l'espace en retrait de la campagne offre aussi la possibilité d'une transposition poétique du territoire. Chez Mousseau, la nature incarne le contexte d'un reportage poétique, d'une hybridation entre la littérature et le journalisme. C'est encore la nature, en ce qu'elle est un cadre mieux préservé des événements mondiaux et de la frénésie médiatique, qui apparaît comme le substrat potentiel d'un reportage littéraire. Le territoire représente de fait aussi un refuge en contrepoint du monde industriel dont les progrès ont mené à la guerre.

Accumuler ces « choses qui s'en vont »

En parallèle des romans de mœurs, romans à thèse et romans populaires (en feuilletons ou en fascicule, autant dans la veine aventurière que sentimentale), le courant régionaliste local couvre en fait moins le champ romanesque qu'il ne fournit une sorte de prose fragmentaire, nonfictionnelle, liée à la mémoire et à l'observation. La littérature accueille une variété d'écrits oscillant entre le souvenir et le documentaire. On peut penser à *Chez Nous* d'Adjutor Rivard⁷⁴, aux *Rapaillages* de Lionel Groulx⁷⁵, aux *Premières Semailles* de Georges Bouchard⁷⁶, aux *Choses qui s'en vont* du Frère Gilles⁷⁷, aux *Sources canadiennes* de Georges-Émile Marquis⁷⁸, aux *Récits* ou aux *Croquis laurentiens* du Frère

⁷³ A.-M. Gleason, « Anne Mérial », *La Revue moderne*, décembre 1927, p. 12.

⁷⁴ Adjutor Rivard, *Chez nous*, Québec, Action sociale catholique, 1914.

⁷⁵ Lionel Groulx, *Les rapaillages. Vieilles choses, vieilles gens*, Montréal, Bibliothèque de L'Action française, 1918.

⁷⁶ Georges Bouchard, *Premiers semailles*, Québec, Imprimerie de L'Action sociale, 1917.

⁷⁷ Frère Gilles, *Choses qui s'en vont*, Montréal, Éditions de « La Tempérance », 1918.

⁷⁸ Georges-Émile Marquis, *Sources canadiennes*, Québec, [s.e.], 1918.

Marie-Victorin⁷⁹ ou encore aux *Récits et légendes* de Blanche Lamontagne-Beauregard⁸⁰. Dans ses travaux, Marie-Andrée Beudet souligne qu'à l'instar de cette liste « d'innombrables petits récits paysans », les thèmes et la structure des douze morceaux qui composent le livre *Chez nous* d'Adjutor Rivard évoquent la préservation du passé : « Partout il est question d'objets oubliés, de lieux désertés, de pratiques révolues⁸¹. » Comme dans la description du ber chez Rivard, les objets de ces récits sont sauvés par la description, sans s'intégrer à une trame romanesque, comme rescapés de l'oubli *in extremis*, puis détaillés sous toutes leurs coutures pour empêcher une disparition qui semble pourtant s'imprimer entre les lignes. L'émergence des enquêtes sur le folklore, sur les objets, sur les artefacts, sur la langue, sur les contes et sur les chansons répond en fait très précisément à une urgence chez les écrivains et chez les journalistes de la période, qui est celle de conserver les traces du passé.

L'accumulation de ces « choses qui s'en vont » dans des recueils de textes divers contribue à la précarité que ressentent les contemporains. L'absence de romanesque comme une absence de liens ou de mouvements dans le tissu de ces descriptions contribue à l'impossibilité d'inscrire ces récits dans un autre ensemble, dans une temporalité continue, dans une histoire plus longue. Marie-Andrée Beudet montre que c'est un problème qui concerne le temps :

Arrêter le temps. Arrêter l'histoire. Fixer les êtres et les choses dans la mémoire et le discours. Tourner le dos à ce qui vient. Tourner le dos à l'industrialisation qui est le fait des possédants Canadiens anglais, tourner le dos à l'urbanisation, à la réalité qui veut que déjà en 1901 un peu plus du tiers des Québécois habitent les villes et qu'en 1921 ils seront plus de la moitié⁸².

Cette fixation du temps ne correspond pas à un arrêt au sens d'une captation ou d'un effort pour enregistrer le présent. Il s'agit plutôt d'un attachement puissant pour tout ce qui est déjà-là, déterminé et définitif dans le réel, c'est-à-dire pour tout ce qui peut devenir le signe du passé. Ces choses qui auraient pu se contenter d'incarner les objets du quotidien deviennent des souvenirs. À travers les récits régionalistes se dégage ainsi un sentiment

⁷⁹ Frère Marie-Victorin, *Récits*, Montréal, frère des écoles chrétiennes, 1919 ; *Croquis laurentiens*, Montréal, frère des écoles chrétiennes, 1920.

⁸⁰ Blanche Lamontagne-Beauregard, *Récits et légendes*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1922.

⁸¹ Marie-Andrée Beudet, « Chez nous d'Adjutor Rivard : esthétique et fortune littéraire », *Tangence*, vol. XL, 1993, p. 36.

⁸² Marie-Andrée Beudet, « Chez nous d'Adjutor Rivard : esthétique et fortune littéraire », *...op. cit.*, p. 38.

d'immobilité qui rappelle la façon dont « la conscience boursoufflée, asphyxiée par les souvenirs tombe en langueur et en léthargie⁸³ » chez Vladimir Jankélévitch. Selon le philosophe, le passé existe de fait « en suspension dans les choses journalières – passé virtuel et diffus qui s'actualisera justement en devenant inactuel⁸⁴. » Les récits régionalistes ont précisément cet effet, celui de rendre inactuel, par l'écriture même, le décor de la vie canadienne-française.

L'émergence du terrain

[L]e grand mal canadien, c'est le mal de l'à-peu-près⁸⁵.

Jules Fournier, 1917.

L'effort des régionalistes est grevé d'idéologies, mais la commémoration du passé et le défaut de tension narrative dans leurs textes n'empêchent pas qu'ils accordent aux réalités qu'ils décrivent plus de précision que leurs prédécesseurs. En fait, l'émergence du travail de terrain est liée au projet de donner corps à la collectivité et surtout de conserver la trace d'une identité canadienne-française placée dans l'ombre constante d'une disparition imminente. Dans cette perspective, les enjeux qui traversent la querelle entre régionalistes et exotiques n'opposent pas seulement deux formes d'inspirations littéraires, l'une locale et régionale, l'autre « exotique » ou plutôt parisienne. Ils touchent aussi comme l'ont souligné différents chercheurs un problème formel qui concerne la manière de représenter le territoire et la société canadienne-française⁸⁶. Dans sa lettre à Louvigny de Montigny, Jules Fournier s'en prend au manque de précision de la langue au Canada quand il parle du mal de « l'à-peu-près », mais le commentaire rejoint de façon plus large une prise de conscience concernant la représentation du Canada français. Des décennies plus tard, c'est l'idée reprise chez Laurent Mailhot lorsqu'il parle du roman, de la poésie et de l'essai au Canada français : « Notre littérature régionaliste aura été aussi peu régionale

⁸³ Vladimir Jankélévitch, *L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais » [présentation et bibliographie par Laure Barillas, Pierre-Alban Guinfolleau et Frédéric Worms], 2017 [1963], p. 122.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁸⁵ Jules Fournier, « La langue française au Canada. Première lettre », dans *Mon Encrier. Recueil posthume d'études et d'articles choisis, dont deux inédits, vol. II*, Montréal, Éditeur Madame Jules Fournier, 1922, [lettre inédite adressée à Louvigny de Montigny, écrite à Ottawa, en janvier 1917], p. 170.

⁸⁶ Voir A. Hayward, *La querelle du régionalisme... op. cit.*

qu'universelle, et pour les mêmes raisons⁸⁷. » L'historien parle aussi d'une certaine manière d'un manque de précision. Mailhot comme Fournier reproche à la littérature de mettre de l'avant une population et un territoire qu'on peine à reconnaître.

Or, une partie des écrivains et des journalistes de la période cherchent précisément à se détacher des conceptions abstraites du Canada français qui persistent depuis le XIX^e siècle. En dehors des genres littéraires traditionnels comme le roman, l'essai et la poésie, il y a un intérêt marqué pour la petite histoire, pour la culture populaire, pour les enquêtes, pour le folklore, pour la géographie et pour la botanique. Les auteurs de *La vie littéraire* parlent notamment de « l'exceptionnelle vogue de la "petite histoire" » : « Elle touche à tout et par là contribue au renouvellement des terrains d'investigation ; elle ne se soucie pas de frontières temporelles et ainsi relativise la fascination pour la Nouvelle-France⁸⁸ ». Le phénomène avait déjà commencé avec la mise en valeur d'archives notariales, qu'on associe entre autres au travail de Joseph-Edmond Roy⁸⁹. Toute une production de monographies sur les paroisses, les villages, les familles et les individus montre désormais une histoire qui ne se découpe plus seulement en grandes périodes, mais se subdivise à l'infini comme une suite de fractales. À cette « petite histoire » s'ajoute également l'écriture des « petites vies ». Elle porte la plupart du temps sur des jeunes gens morts en odeur de sainteté, mais la pratique constitue aussi une sorte de courant d'« hagiographie populaire » plus large, comme l'indiquent les auteurs de *La vie littéraire*. On s'intéresse aux « malades, infirmes et victimes d'actes criminels⁹⁰ ». C'est le cas de Corinne Rocheleau qui écrit sur Ludivine Lachance le livre *Hors de sa prison. Extraordinaire histoire de Ludivine Lachance, l'infirmes des infirmes, sourde, muette et aveugle* (1928)⁹¹.

La multiplication des enquêtes

Les enquêtes de *L'Action française* parues de 1918 à 1927⁹², sous la supervision de l'abbé Lionel Groulx, concernent le même genre de procédés documentaires. Des

⁸⁷ Laurent Mailhot, « Classiques canadiens, 1760-1960 », *Études françaises*, vol. XIII, n°3-4, 1977, p. 277.

⁸⁸ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome V...op. cit.*, p. 306

⁸⁹ *Ibid.*

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Il y a également un intérêt pour les biographies romancées comme *Le Secret de Lindbergh* de Claude-Henri Grignon. *Ibid.*, p. 311.

⁹² En 1928, à la suite du départ de Groulx, *L'Action française* renaît en 1933 sous le nom d'*Action nationale*.

spécialistes traitent de façon systématique un phénomène comme l'usage de la langue française, le nationalisme, l'histoire nationale, le patriotisme. Mais les articles visent aussi l'exposition et la synthèse de questions parfois plus prosaïques. En 1917, on lit que « *L'Action française* se propose de faire, ou mieux de faire faire par ses lecteurs, diverses enquêtes. Elles seront variées, pratiques, destinées à servir la langue et se rapportant surtout à des choses de la vie courante⁹³. » Dans le numéro de février, l'enquête concerne les caractéristiques des produits à l'épicerie :

Il s'agirait de dresser la liste des produits en vente dans les épiceries et qu'on ne peut se procurer qu'avec des étiquettes anglaises. Par exemple de la moutarde : celle que vous, épicier, vendez, ou que vous, client, vous achetez, est-elle contenue dans une boîte qui porte une étiquette française, ou au moins bilingue⁹⁴ ?

La série de 1919 s'intitule « Comment servir » : « Elle posera le problème de nos obligations envers la race et de la façon dont chacun, suivant son poste, doit s'en acquitter⁹⁵. » La veine reste nationaliste, mais les articles offrent un contraste important avec les hauteurs idéologiques du discours mis de l'avant par la revue⁹⁶. La différence avec d'autres textes qui s'écrivaient auparavant sur la question nationale concerne l'approche, le traitement et ce contenu, très concret. On tente notamment d'inclure la participation, l'opinion et la représentation de vrais lecteurs : « Le cultivateur et l'artisan, le professionnel et l'homme d'affaires, le prêtre et la mère de famille, d'autres encore seront mis en cause. Nous inviterons des personnes représentatives de chaque groupe à nous donner leur avis motivé⁹⁷. »

Dans le même esprit de participation populaire, Anne-Marie Gleason propose de mener des enquêtes auprès de ses lectrices sous le pseudonyme de Luc Aubry dans la *Revue moderne*. Dans l'édition de mars 1926, l'éditrice demande aux lectrices d'imaginer un autre mode d'existence : « Comment auriez-vous voulu faire votre vie ? ». Dans celle de juillet 1927, de réfléchir l'idéal du mariage : « Dans votre mari, que désirez-vous ? ... Un esclave ?... un maître ?... un camarade ?... un associé ? ... ou un ami ? » Elle fait ensuite paraître les lettres des lectrices. On découvre les voix de ce lectorat à travers les

⁹³ [La rédaction], « Une enquête », *L'Action française*, février 1917 [feuille volante].

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ [La rédaction], « La vie de *L'Action française* », *L'Action française*, août 1919, p. 379.

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*

correspondances, l'une à la suite de l'autre, cousues entre elles simplement par le fil des questions. En conclusion, Gleason partage elle aussi sa réponse sous la plume de Luc Aubry. À des kilomètres du reporter sur le terrain qui met en récit l'ensemble de son matériau, l'enquête sous cette forme s'apparente davantage à un collage de paroles à travers lequel le lecteur peut retrouver des voix issues du réel. Le courrier des lectrices a en outre été associé à une pratique du journalisme au féminin, alors qu'il n'est pas sans lien avec la tradition ancienne des correspondances ni avec les formes nouvelles de sondage associées à la sociologie et à l'enquête journalistique.

Un terrain botanique et national

En parallèle des enquêtes journalistiques, les travaux de recherche de Marius Barbeau et du Frère Marie-Victorin sont aussi déterminants. À partir de nouvelles méthodes d'approche, leurs études offrent considérablement plus de profondeur à la représentation des communautés et du territoire. Après la création en 1868 de la première revue francophone scientifique spécialisée au Canada, *Le Naturaliste canadien*, de l'abbé Léon Provancher et la parution de *La Monographie de plantes canadiennes* d'Édouard-Zotique Massicotte en 1899, le travail du Frère Marie-Victorin fournira avec la *Flore laurentienne* le premier document exhaustif et détaillé sur le territoire en 1935. Dans ses *Croquis laurentiens*, le frère Marie-Victorin cite de façon intéressante les voyageurs Faucher de Saint-Maurice et Arthur Buies⁹⁸, comme si son projet d'écriture prolongeait leurs voyages journalistiques, d'un point de vue à la fois documentaire et littéraire. Ses études participent de l'émergence des sciences botaniques et biologiques au Québec. Le succès du Cercle des jeunes naturalistes à travers des journaux comme *Le Devoir*, où l'on encourage notamment le public à la pratique de l'herbier, s'inscrit également dans la même veine. Le territoire devient un terrain où prélever une matière.

Du côté de l'ethnographie, la critique a souligné l'effet retors des premières études en sciences sociales. Gérard Bouchard insiste sur les distorsions idéologiques dans les travaux de Léon Gérin, mais aussi de Marius Barbeau. Comme pour les voyageurs de la seconde moitié du XIX^e siècle, Bouchard montre que les travaux des premiers ethnologues durant la période accordaient préséance aux continuités et aux permanences en négligeant

⁹⁸ Frère Marie-Victorin, *Croquis laurentiens...op. cit.*, p. 86 et 149.

les « ruptures », les « discontinuités », « désaffiliations » et « la production de nouvelles formes culturelles⁹⁹ ». Or, il faut aussi reconnaître dans les enquêtes de terrain de Barbeau « l'étendue du matériel recueilli¹⁰⁰ », comme le propose le chercheur Serge Gauthier. Autrement dit, il faut voir la précision d'approche du travail documentaire qui se raffine considérablement et qui donne à voir une autre image des lieux que celle des voyageurs ou des écrivains qui avaient procédé à des enquêtes spontanées, aléatoires et très impressionnistes.

La trace la plus tangible du travail méthodique de Barbeau se trouve dans ses archives. La collection compte six mètres linéaires de documents textuels, 3 000 pièces sonores enregistrées entre 1916 et 1941 sur cylindre de cire (principalement par lui-même, par Édouard-Zotique Massicotte et par Adélarde Lambert¹⁰¹) et des milliers de photographies. La photographie est alors plus accessible, et ce sont les débuts de l'enregistrement sonore. Les cylindres de cire ne permettent toutefois d'enregistrer que deux à quatre minutes en continu. Pour procéder à l'enregistrement des chansons traditionnelles, Benoit Thériault explique que

Barbeau, pour sa part, contournait ce problème en prenant à la sténographie, le plus fidèlement possible, les paroles des chansons, puis en enregistrant sur cylindre la mélodie, quelques couplets et le refrain étant suffisants. Restait ensuite le travail harassant de transcrire la musique et de retranscrire en écriture courante les paroles¹⁰².

Avec les enquêtes de Lionel Groulx, les premiers travaux ethnographiques et botaniques, le développement scientifique sert toutefois également d'assise à un discours de discrimination fondée sur la race. La métaphore de l'enracinement a en effet étayé l'étude des marqueurs identitaires au Canada français. Bouchard le montre bien. Celle-ci doit exprimer la pérennité des communautés. En reprenant les notions de permanence et de survivance, les travaux d'ethnographie et de botanique contribuent en partie à ce discours sur la race et à des formes de racisme institutionnalisé. La culture populaire n'est plus

⁹⁹ Gérard Bouchard, « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille : Étude d'un refus », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLIV, n° 2, 1990, p. 206.

¹⁰⁰ Serge Gauthier, « Charlevoix est-il un pays enchanté pour Marius Barbeau ? », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 26.

¹⁰¹ Benoît Thériault, « Les archives de Marius Barbeau : une richesse à découvrir ou à redécouvrir », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 221.

¹⁰² *Ibid.*, p. 222.

l'objet du même mépris de la part des élites culturelles, parce que le peuple enraciné incarne le soubassement de la nation. Or, comme substrat homogène et uniforme, il correspond aussi à un projet patriotique auquel il semble difficile, voire impossible, de se soustraire.

Au sein du peuple se distingue l'importance de la famille. À ce titre, la femme apparaît encore à distance de la sphère publique et du pouvoir politique, parce que le rôle qu'on définit pour elle est alors celui de pilier pour l'unité familiale, où se reproduit la nation. Dans l'ouvrage de Denyse Baillargeon, *Repenser la nation. L'histoire du suffrage féminin au Québec*, on peut lire certaines citations du fondateur du *Devoir* Henri Bourassa qui confirment cette vision : « [l]a principale fonction de la femme est et restera [...] la maternité, la sainte et féconde maternité, qui fait véritablement de la femme l'égle de l'homme et, à maints égards, sa supérieure¹⁰³ ».

À ces conceptions s'ajoutent également les représentations péjoratives qui émaillent le discours sur la figure de l'immigrant. Au début du siècle, l'imaginaire de la judéité caractérisée par des exils répétés sert tout particulièrement de repoussoir à la pérennité recherchée par l'élite canadienne-française. Plusieurs journaux, notamment *L'Action française*, puis *L'Action nationale* et *Le Devoir* ont été des lieux de dérives antisémitiques¹⁰⁴. Des journalistes s'opposeront néanmoins au discours d'apologie de la nation et du terroir, notamment à Lionel Groulx et à *L'Action française*. On peut citer entre autres Eva Circé-Côté, Jean-Charles Harvey, Louis Francoeur ou Victor Barbeau qui s'en prennent aux images les plus caricaturales du terroir. Or, même chez les opposants au régionalisme, il semble difficile de s'opposer totalement à l'idéologie de la conservation et à la patrimonialisation¹⁰⁵.

Des descriptions du ber chez Adjutor Rivard aux travaux de Marius Barbeau en passant par les textes de Corinne Rocheleau et par les enquêtes de *L'Action française*, il y a une similitude formelle frappante dans le répertoire de textes de la période. Écrivains et journalistes semblent inventorier le réel, le fixant, sans donner de vue d'ensemble et sans

¹⁰³ Cité dans Denyse Baillargeon, *Repenser la nation. L'histoire du suffrage féminin au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2019, p. 71.

¹⁰⁴ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Montréal, Éditions Boréal, 2007, p. 196

¹⁰⁵ C'est également la période où se crée la Commission des monuments historiques (1922). Voir Diane Joly, *(En)quête de patrimoine au Canada français 1882-1930. Genèse du concept et du processus de patrimonialisation*, thèse de doctorat, Québec, département d'histoire, 2012.

activer un mouvement entre les êtres et les choses dans le temps et dans l'espace. D'un texte à l'autre, l'écriture reprend ainsi presque systématiquement la même focale, en s'appuyant sur du contenu factuel que l'on associerait aujourd'hui davantage aux disciplines des sciences sociales, de la sociologie, de l'ethnographie, de la botanique et de la biologie. Ces textes trouvent un accueil positif à l'époque dans le milieu littéraire. On célèbre leur précision. Diane Joly souligne que Massicotte reçoit des critiques élogieuses « pour l'originalité et la clarté du propos¹⁰⁶ » de sa *Monographie de plantes canadiennes*. Les contributions de Marius Barbeau et de Marie-Victorin seront reçues avec encore plus d'enthousiasme. Il se dégage l'impression que ces textes moins abstraits, plus riches dans leur effort méthodique de représenter le monde ratent un peu moins le réel pour les contemporains. Ces écritures trouvent d'ailleurs une place dans la bibliothèque imaginaire des écrivains des décennies suivantes jusqu'à devenir dans certains cas d'étranges classiques de la littérature québécoise. Jacques Ferron cite Léon Gérin et Marius Barbeau dans ses livres¹⁰⁷. Gabrielle Roy consulte le frère Marie-Victorin lorsqu'elle cueille des plantes et des fleurs à Petite-Rivière-Saint-François, tandis que les personnages de Réjean Ducharme, Nicole et André Ferron, lisent et relisent la *Flore laurentienne* de Marie-Victorin dans *L'hiver de force* (1973) jusqu'à apprendre par cœur le nom des plantes et des fleurs qui poussent au Québec.

FIGURES DU GRAND REPORTER AVANT LA LETTRE

Nous entendons des voix et voyons remuer des ombres, mais ne pouvons distinguer personne.

Corinne Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie¹⁰⁸ ».

N'empruntant pas le costume du grand reporter, le journaliste qui propose une écriture de terrain dans les années 1910 à 1930 apparaît sous des identités diverses. À ce titre, l'absence d'étiquette de grand reporter contribue à l'apparence dispersée et hétérogène du corpus. Cette impression se vérifie aussi dans la diversité et la singularité

¹⁰⁶ Diane Joly, « À l'avant-garde du folklore : Édouard-Zotique Massicotte, 1882-1915 », *Rabaska*, 2013, vol. XI, p. 39.

¹⁰⁷ Voir Laurent Mailhot, « Classiques canadiens, 1760-1960 », *op. cit.*, p. 266 et Jacques Ferron, *Le Saint-Élias*, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 76-79.

¹⁰⁸ Corinne Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 127.

des postures des journalistes dans le corpus. Gilbert LaRue se fait enquêteur de la nation canadienne-française dans l'Ouest ; Émile Ranger et Paul Caron écrivent à la fois à titre d'anciens reporters et de militaires ; Jean-Charles Harvey incarne le reporter en vacances tandis que Damase Potvin fait du journalisme commandité ; Corinne Rocheleau se définit comme une femme journaliste sur le terrain ; Auguste Fortier est un aventurier perdu à l'étranger. D'un côté se trouvent les professionnels, ceux qui sont envoyés par des journaux sur le terrain comme LaRue, Harvey, Potvin, Rocheleau, et de l'autre, les électrons libres, les reporters qui font de leur expérience en dehors du journalisme la matière de reportages, comme Ranger, Caron ou Fortier. Les identités des journalistes sont ainsi contrastées et disparates. Loin d'être une typologie, la présente liste n'est d'ailleurs pas exhaustive. Les auteurs de longs reportages ont sans doute eu d'autres avatars durant ces années. L'échantillon qui suit permet néanmoins de comprendre à la fois l'importance du terrain dans l'approche des journalistes et la spécificité de trajectoires d'écrivains et d'écrivaines qui n'ont pas toujours eu l'avantage du statut de grand reporter.

Les professionnels du reportage

L'envoyé spécial Gilbert LaRue

Du petit reportage à la grande enquête journalistique, la transition ne fait plus de doute en 1910 avec la parution de la série de Gilbert LaRue sur les francophones de l'Ouest intitulée « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien »¹⁰⁹. Du 1^{er} juin 1910 à la fin du mois de novembre de la même année, la série s'étend sur plus d'une trentaine d'articles. Une demi-douzaine d'encarts publicitaires précèdent de surcroît le projet. Le 23 mai 1910, *La Presse* annonce en première page : « Un envoyé spécial de *La Presse* partira incessamment pour faire une enquête complète sur l'état de nos compatriotes dans l'Ouest canadien. » Dès le lendemain, le journal indique que son projet est bien accueilli avant de détailler le trajet entre le Manitoba, l'Assiniboine, la Saskatchewan et l'Alberta :

Le service de correspondance spéciale ne consistera pas seulement en des lettres bien écrites. Le représentant de la "Presse" visitera les uns après les autres tous les

¹⁰⁹ C'est notamment ce qu'écrit Guillaume Pinson sur Gilbert LaRue dans l'article, « Entre crônica e reportagem, familiaridade e exotismo: Françoise em Paris [Entre chronique et reportage, familiarité et exotisme : Françoise à Paris] », (trad. de Y. dos Anjos), *revue ANPOLL*, vol. I, n°38, 2015, p. 135-143.

centres canadiens-français, et le compte rendu de chacune de ses visites sera accompagné d'illustrations inédites très souvent et toujours artistiques¹¹⁰.

Non seulement les textes ont une valeur littéraire, mais l'adjectif « artistique » qui caractérise le contenu d'accompagnement (les cartes, les illustrations, les photographies) doit faire en sorte que les textes se distinguent du reste du journal.

La présentation inclut aussi d'emblée le lecteur. Les publicités agissent comme une invitation. Elles donnent des statistiques sur la présence des francophones catholiques selon les lieux, des détails historiques sur la découverte du territoire, mais également des informations pour les Canadiens désireux de se rendre sur place pour « obtenir un ou plusieurs "homesteads"¹¹¹. » Chacun des encarts publicitaires est présenté par un titre en gros et en gras « Vers l'Ouest du Canada », comme si la rédaction du journal invitait le lecteur à s'y rendre avec le journaliste. La publicité insiste sur la pertinence des articles de LaRue : « C'est dire que ses correspondances seront d'un intérêt palpitant d'actualité et de vie¹¹². » Le 3 juin, l'intitulé de *La Presse* laisse même entendre un nouvel engouement pour la colonisation de l'Ouest comme si la venue du journaliste coïncidait avec une nouvelle croissance démographique : « Le correspondant de la "Presse" témoin d'une conquête pacifique¹¹³. » L'épithète trahit l'idéal d'une appropriation sans heurts du continent. Le genre du reportage relaie une vision glorifiant l'occupation du territoire. Le topos traverse le discours et fait abstraction des conséquences pour les habitants autochtones. Quand LaRue consacre des lignes à décrire les populations de Métis, c'est surtout parce que leur histoire est indissociable de celle des francophones.

LaRue est journaliste depuis 1905 à *La Presse* quand il est envoyé pour décrire les villages et les villes où se trouvent les communautés francophones de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Alberta. La série d'articles occupe une place de choix dans le quotidien. Les premiers textes de la série paraissent en première page et sont accompagnés d'illustrations et de photographies. Guillaume Pinson note bien que le journal exploite « l'ensemble du dispositif sémiotique caractéristique du [grand reportage] : illustrations nombreuses, titres-bandeaux qui traversent la page, désignation du journaliste en "envoyé

¹¹⁰ [La rédaction], « Vers l'Ouest du Canada », *La Presse*, 24 mai 1910, p. 1.

¹¹¹ [La rédaction], « Vers l'Ouest du Canada », *La Presse*, 31 mai 1910, p. 1.

¹¹² [La rédaction], « Vers l'Ouest du Canada », *La Presse*, 31 mai 1910, p. 1.

¹¹³ [La rédaction], « Vers l'Ouest du Canada », *La Presse*, 31 mai 1910, p. 1.

spécial de *La Presse* au pays des Prairies", etc¹¹⁴. » La série met de l'avant tous les ressorts du genre, sans jamais se prévaloir de l'étiquette. Le lexique et le visuel de la publication mettent surtout l'accent sur l'univers de la paroisse catholique où se trouvent les francophones venus du Québec. Tous les articles de la série sont titrés « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien ». À chaque étape du voyage, l'enquête vise à trouver dans le paysage des prairies le Canada français, ses mœurs, ses voix, sa religion, ses origines à travers la géographie. Le cadre idéologique de l'enquête de Gilbert LaRue reste donc profondément associé à une perspective nationaliste. La série s'inscrit en outre dans le sillon du travail de Jules Fournier sur les Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre. En effet, ce sont beaucoup de francophones émigrés aux États-Unis qui ont par la suite déménagé vers l'Ouest. Plus près du reportage, la série met toutefois davantage en scène les interviews de LaRue et ses observations.

Dès le départ, le journaliste apparaît comme la figure archétypale du Canadien français. La première lettre met en scène l'arrachement du journaliste du milieu familial rassemblé autour de lui avant le départ. Une fois dans l'Ouest, LaRue est immergé au sein d'une foule bigarrée à travers laquelle il lui faut retrouver son semblable : « Parti de Montréal, le lundi soir, aux accents de "O Canada", lancés par une douzaine d'amis, je tombais le mercredi dans une immense gare résonnante d'une vingtaine de langues, depuis le scandinave jusqu'au cri¹¹⁵. » Le reporter raconte qu'il avance en désespérant de retrouver ses « compatriotes » dans la « foule vertigineuse ». Il entretient, comme ses prédécesseurs, un rapport ambigu à la foule. C'est en écoutant les voix autour de lui qu'il repère enfin un Canadien français :

Au coin de Young Street, un gars bien râblé, suivant des yeux une demoiselle qui traversait la chaussée, disait à un ami :
– Cristi ! la belle fille !
Je pensai aussitôt :
– Celui-là vient de par chez nous...¹¹⁶

¹¹⁴ Guillaume Pinson, « Entre crônica e reportagem, familiaridade e exotismo: Françoise em Paris [Entre chronique et reportage, familiarité et exotisme : Françoise à Paris] », ...*op. cit.*, p. 142.

¹¹⁵ LaRue parle du cri (cree) qui fait partie de la famille des langues algonquiennes. Gilbert LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 18 juin 1910, p. 9.

¹¹⁶ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 18 juin 1910, p. 9.

La démarche du journaliste répond comme à une sorte d'appel nationaliste, à une persistance du mythe gaulois dans les petites paroisses francophones ayant survécu dans les Prairies.

LaRue interroge au hasard une petite fille pour savoir si elle ne préférerait pas vivre dans la ville de Winnipeg plutôt qu'à Saint-Boniface : « "Oh non ! À Winnipeg, il fait trop chaud, et il y a trop de protestants¹¹⁷." » Le parti pris du journaliste en faveur des paroisses francophones est très clair. Plus loin, LaRue découvre le village de Letellier, où plusieurs habitants, note-t-il avec admiration, ne comprennent pas un mot d'anglais. La vision qui était l'enquête du journaliste est une recherche du même, de la nation reproduite : « Depuis trois semaines que je vagabonde dans les centres français du Manitoba, j'en suis venu, parfois, à me croire en pleine province de Québec, tant la similitude est grande¹¹⁸ ! » LaRue insiste. Il affirme que les personnages de ses articles sont identiques à ceux de la province : « Les figures rencontrées ressemblent à des figures connues. Il faut jeter un regard au loin, sur l'immensité des prairies, pour sortir de l'illusion : les montagnes, les rivières et les lacs de chez nous manquent à ce paysage¹¹⁹. »

En fait, l'Ouest francophone ne fait plus vraiment partie du pays laurentien et de l'identité canadienne-française en 1910 et l'article ne peut masquer ce détachement progressif. L'aspect géographique, la mer de blé tout autour, distingue en outre le milieu. Le reporter ne s'attarde pas longuement à cet arrière-plan, mais les articles s'inscrivent néanmoins dans l'horizon sans fin sur lequel circulent les personnages anglo-saxons et les autres étrangers. Ils sont d'ailleurs nombreux à venir attirés par l'espace immense et par les possibilités qu'offre la fertilité des terres. LaRue l'indique en arrivant en Gare à Winnipeg : il entend une vingtaine de langues différentes. Le reporter évoque la culture matérialiste de l'Ouest, très près de celle des États-Unis, qui s'infiltré jusque chez les Canadiens français de l'Ouest : « Entrés avec les autres dans la spéculation, qui se pratique avec acharnement, surtout sur les terrains, nos compatriotes ont fait du *struggle-for-life* leurs délices, qui d'après eux en valent d'autres¹²⁰. » Entre les constats lucides et les idéaux

¹¹⁷ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 21 juin 1910, p. 1.

¹¹⁸ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 6 juillet, p. 10.

¹¹⁹ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 6 juillet, p. 10.

¹²⁰ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 18 juin 1910, p. 10.

qui l'habitent, le reporter hésite : « Les nôtres garderont-ils leur suprématie ¹²¹? » En dépit du ton optimiste du journaliste, les mœurs du francophone semblent contaminées, transformées par la culture de l'ouest. L'identité des francophones semble disparaître à travers l'image de l'océan qui décrit les prairies de façon persistante : « Dans toute l'étendue de la municipalité, les Anglais, les Allemands et autres étrangers se trouvent déjà en majorité. L'immigration à outrance a noyé les nôtres sous le nombre ¹²². »

Les liens qui lient les individus sur place à leurs origines se défont aussi peu à peu. LaRue note que « la nostalgie n'a pas de prise sur le bord de la Rivière-Rouge ¹²³ ». Au contraire, ici, le regard s'inverse. Le journaliste raconte la façon dont les agriculteurs de l'Ouest perçoivent la province de Québec. Il montre que ceux-ci jettent un constat navré sur les régions québécoises :

Les agriculteurs de l'Ouest ne cachent pas une certaine commisération envers leurs frères de Québec, qu'ils croient des gens forts à plaindre, de cultiver des champs grands comme la main, où le blé ne doit pas lever à 40 minots l'acre. Quant à nos pauvres colons échoués dans un lot où le marchand de bois, après bien des tracasseries, n'a laissé que des souches, leur histoire paraît tenir de la légende aux yeux des Canadiens français de la Rivière-Rouge ¹²⁴.

Les textes qui témoignent d'une telle perspective sont rares. Le discours sur la géographie doit servir la promotion de la colonisation, et ce, depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle. Pourtant, comme l'écrit Gilles Sénécal, « situées aux confins septentrionaux de l'œkoumène, soumises à un climat rigoureux, aux configurations difficiles, limitées en terres fertiles à d'étroites vallées ¹²⁵ », les régions de la province situées au-delà de la vallée du Saint-Laurent n'offrent pas un attrait évident contrairement aux terres de l'Ouest. Selon LaRue, la migration occasionne chez les francophones une conversion. Il écrit qu'il n'y a pas de retour possible : « Jamais les nouveaux venus ne tenteront sur les souches et les roches de Québec ¹²⁶. » La rédaction place dans le même esprit des intertitres qui font l'effet de publicité : « Le paupérisme est un terme inconnu parmi les Canadiens français à

¹²¹ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 21 juin 1910, p. 1

¹²² G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 23 juin 1910, p. 9.

¹²³ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 24 juin 1910, p. 1.

¹²⁴ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 23 juin 1910, p. 9.

¹²⁵ Gilles Sénécal, « Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914) : genre et tradition géographiques. École nationale ? », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. XXXVI, n° 97, 1992, p. 34.

¹²⁶ G. LaRue, « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », *La Presse*, 9 juillet 1910, p. 10.

Winnipeg » ; « Emparons-nous du sol » ; « Go West ». Mais, en dehors de ces ajouts de la rédaction, LaRue trahirait ceux qu'il représente s'il entrait de plain-pied dans la réalité de ces francophones de l'Ouest qui ne reviendront pas. Le matérialisme et la croissance des provinces de l'ouest précipiteraient le reporter hors du cadre patriotique et laurentien qui se concentre désormais autour de la province. LaRue apparaît à ce titre comme une version ambivalente du témoin-ambassadeur dont Muhlmann parle. Le mythe gaulois des « compatriotes de l'ouest » repose sur une attention disproportionnée à des traits typiquement canadiens-français, comme la pratique de la religion catholique ou la langue française. La série de reportages cache mal le fait que les compatriotes se distancient. Contrairement à Jules Fournier qui insistait sur le fait que les francophones de la Nouvelle-Angleterre auraient voulu rentrer, les interlocuteurs des textes de LaRue ne veulent pas revenir. Et le reporter doit résister à se convertir à l'aventure de l'ouest sous peine de perdre le statut de bon Canadien français qu'il revendique au début de ses reportages.

Les reporters en vacances ou en voyage de groupe

Dans un article intitulé « Mes débuts dans le journalisme », Damase Potvin raconte son découragement à son arrivée à Montréal en 1910 : « Le reportage me dégoûtait. La contemplation quotidienne des cadavres de la Morgue que j'avais à couvrir et des accidentés reçus dans les hôpitaux me gâtait le siècle¹²⁷. » Le travail du petit reporter suscite un désenchantement généralisé chez les écrivains canadiens. Albert Laberge, journaliste sportif, a aussi la réputation d'exécuter les horaires et le travail fastidieux du reportage, qu'il pratique principalement pour des raisons financières. Pour Laberge, Potvin et bien d'autres, le petit reportage des quotidiens n'a rien à voir avec la littérature. À l'inverse, les déplacements d'envergure font naître des textes sous-tendus par des intentions littéraires. Paul Wyczynski mentionne par exemple la joie de Laberge lorsque *La Presse* lui assigne le mandat de suivre la traversée inaugurale de l'Empress of Britain de Southampton à Québec : « ce fut, disait-il, la seule vraie récompense pour son travail de journaliste¹²⁸. » La première traversée a lieu le 27 mai 1931, et le lecteur trouve Laberge

¹²⁷ Damase Potvin, « Mes débuts dans le journalisme », *Amérique française*, vol. III, mai-juin 1951, p. 1.

¹²⁸ Paul Wyczynski, « Introduction » dans Albert Laberge, *La Scouine*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986 [1918], p. 17.

dans l'article « Brillante tenue de l'"Empress of Britain", en mer », le vendredi 29 mai 1931 en première page : « De l'envoyé spécial de la "Presse", à bord de l'"Empress of Britain". »

Pour Damase Potvin aussi, l'enthousiasme revient lorsqu'il est en voyage. En 1928, Potvin suit une délégation de journalistes qui inclut des collègues comme Irénée Masson du *Soleil* ou encore Georges Léveillé du *Devoir*. À l'époque, Potvin est président de la Galerie de la presse de l'Assemblée législative de Québec et correspondant de *La Presse* à Québec. Le voyage sur la Côte-Nord et l'île d'Anticosti est organisé par le ministre des terres et des forêts Honoré Mercier qui accompagne le groupe. Potvin publie son article et les nombreuses photographies fournies par le Canadien Pacifique dans *La Presse*¹²⁹ avant de rassembler son texte et les images en brochure dans *En Zigzag sur la côte et dans l'île*¹³⁰. Le voyage sur la Côte-Nord et sur l'île d'Anticosti doit servir la mise en valeur de la politique du gouvernement provincial en matière de développement de l'industrie forestière. Le groupe part de Québec le 25 juillet 1928 à bord du *Fleurus*, propriété de la Anticosti Navigation Company. Ils visitent le moulin de la Ontario Pulp Company à Rivière-aux-Outardes ; le barrage que la compagnie a érigé sur la rivière ; le moulin à Shelter Bay d'où le bois est transporté à Thorold Ontario et qui devient le papier servant à la publication du *Chicago Tribune* ; et enfin les installations de la Gulf Pulp & Paper Company de Clarke City. Potvin explique notamment qu'à Anticosti, les naufragés représentent historiquement la deuxième catégorie de personnes sur l'île, donc que les habitants sont en partie des enfants de naufragés¹³¹. Mais en dehors des informations historiques associées aux lieux, Potvin décrit d'un œil admiratif les installations des exploitants en évitant de soulever quelque critique que ce soit sur les compagnies ou sur le gouvernement. Rien par exemple sur le fait que tous les procédés de transformation du bois ne se font pas dans la province.

Qu'il s'agisse du trajet de l'Empress of Britain de Southampton à Québec ou de celui organisé sur la Côte-Nord par le ministère des terres et des forêts pour les journalistes, les voyages financés par les compagnies de transport et les gouvernements sont

¹²⁹ Damase Potvin, « La Côte-nord du Saint-Laurent et l'Île d'Anticosti », *La Presse*, 25 août 1928, p. 49 ; 56-57.

¹³⁰ D. Potvin, *En Zigzag sur la côte et dans l'île. Simples notes d'un Journaliste*, Québec, Ernest Tremblay, 1929.

¹³¹ D. Potvin, « La Côte-nord du Saint-Laurent et l'Île d'Anticosti », *La Presse*, 25 août 1928, p. 56.

généralement dépourvus de portée critique et de relief. Au contraire, c'est une page de publicité que rédige le reporter tantôt pour le gouvernement, tantôt pour la compagnie de transport, tantôt pour la région :

Il faut [...], écrit Potvin, avoir passé quelques jours sur le joli steamer « Fleurus » de la « Anticosti Navigation Co. » pour avoir une idée du luxe et du confort que présente aujourd'hui un voyage dans le Bas-Saint-Laurent. De même que les Empress et autres palais flottants océaniques ont transformé la terreur et les affres d'une traversée de l'océan en un plaisir toujours trop court, de même le « Fleurus », qui possède les mêmes qualités que ces Léviathan des mers, change en une excursion d'agrément et de repos à « l'eau salée » le rude et terrible voyage d'autrefois au Labrador¹³².

Le reporter produit dans ces expéditions une littérature consensuelle utile pour les promoteurs et les promeneurs. Les écrivains ont parfois même des ententes explicites avec des compagnies de transport pour produire du contenu touristique. Marius Barbeau entre, par exemple, en collaboration avec la Canada Steamship Lines, une entreprise maritime qui offre au grand public la célèbre « croisière du Saguenay ». C'est pour les croisiéristes anglophones qu'il écrit *The Kingdom of Saguenay*¹³³.

Dans *Le Soleil*, Jean-Charles Harvey propose plus d'une dizaine de textes dans la veine des excursions de journalistes et des vacances de reporter. Ce sont des textes comme « De Québec à Victoria, avec l'association parlementaire de l'Empire¹³⁴ » ou de Québec à New York « À bord du Laurentic¹³⁵ ». Souvent accompagnés d'illustrations, de photographies nombreuses et de grands titres, les articles incarnent des vignettes touristiques. Chez Harvey, il faut faire découvrir la région du lac Saint-Jean pour « l'oasis » qu'il incarne « au nord de Québec¹³⁶ », Kamouraska pour la pêche¹³⁷ ; Trois-Pistoles pour ses plages¹³⁸ ou la Gaspésie pour ses « merveilles¹³⁹ ». Harvey souligne combien il gagne en temps et en espace durant ces séjours. Dans une croisière sur le bateau Saint-Laurent où sont assemblés cinq cents délégués et invités de l'Union des Municipalités de la province

¹³² D. Potvin, « La Côte-nord du Saint-Laurent et l'Île d'Anticosti », *La Presse*, 25 août 1928, p. 49.

¹³³ Serge Gauthier, « Charlevoix est-il un pays enchanté pour Marius Barbeau ? », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 26.

¹³⁴ Jean-Charles Harvey, « De Québec à Victoria, avec l'association parlementaire de l'Empire », *Le Soleil*, 6 ; 21 septembre, p. 4.

¹³⁵ J.-C. Harvey

¹³⁶ J.-C. Harvey, « Au Lac Saint-Jean, l'oasis du nord de Québec », *Le Soleil*, 26 septembre 1929, p. 4.

¹³⁷ J.-C. Harvey, « Kamouraska a aussi sa truite rouge », *Le Soleil*, 4 septembre 1929, p. 16.

¹³⁸ J.-C. Harvey, « La grande poésie de nos plages : Trois-Pistoles », *Le Soleil*, 6 septembre 1930, p. 1, 2.

¹³⁹ J.-C. Harvey, « Chroniques de voyage : merveilles gaspésiennes », *Le Soleil*, 5 juillet 1928, p. 4.

de Québec, Harvey écrit : « Notre race sait voyager gaiement. À peine en mer, elle semble perdre la notion du temps et l'art du sommeil¹⁴⁰. »

Le reporter en vacances ne cesse pas de travailler, puisqu'il écrit encore et qu'il observe encore ; il cesse plutôt de suivre les événements locaux et mondiaux. À bord du bateau vers Halifax, Harvey évoque le défilement des nouvelles qui s'éloigne au fur et à mesure que la rive disparaît. À travers ces déplacements et ces séjours divers, le reporter hors de sa salle de rédaction semble profiter d'une retraite des impératifs de production du journal et du caractère répétitif et violent des événements à consigner.

En voyage, elle aussi, à Anticosti auprès d'une délégation de journaliste pendant la guerre, la journaliste Marie-Louise Marmette parle plus ouvertement d'une rupture avec le monde urbain :

Comme le Goéland étend ses ailes, ainsi ma pensée libre de toute contrainte, délivrée de tous les bruits de la ville, prend son vol entre le ciel et l'eau, ces deux éléments superbes que la main de l'homme ne peut étreindre parce qu'ils sont l'ambiance prochaine de l'innommable, l'équilibre du mouvement et le nombre de l'espace...¹⁴¹

Pour Marie-Louise Marmette, qui publie ses articles dans *Le Pays* en 1917 avant de les faire paraître en livre, taire le bruit de la ville, c'est taire le bruit de la guerre. Le conflit semble en effet assourdi par la nature. Selon Marmette, la guerre étant un produit industriel, il faut s'extraire de la ville :

Allons, pourquoi ces réflexions tristes quand ce beau paysage nous convie à l'oubli de la souffrance par la joie des yeux. Là-bas, les Laurentides, les lacs Beauport et Saint-Charles ; les deux Lorettes, Charlesbourg, Limoilou rivalisent de coquetterie, oublions les humains et honorons le grand architecte qui fit ces merveilles [...] ¹⁴².

Comme le personnage de journaliste Anne Mérial qui rate le début du conflit pendant qu'elle est en vacances, le voyage et la nature semblent couper la journaliste de toute responsabilité par rapport à l'actualité. Marmette incite son lecteur à reposer sa tête et ses yeux en observant les paysages. Quand elle aborde le conflit dans ses « Croquis de voyage », c'est en critiquant l'industrialisation : « On appelle cet effort le progrès ! Mais

¹⁴⁰ J.-C. Harvey, « Halifax à vol d'oiseau, chronique de voyage », *Le Soleil*, 3, 4 juillet 1928.

¹⁴¹ Marie-Louise Marmette [Domino Noir], « À Bord de la Savoy. En route pour Anticosti », *Le Pays*, 6 octobre 1917, p.1.

¹⁴² Marie-Louise Marmette [Domino Noir], « Croquis de voyage. Hall d'hôtel pendant la guerre », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

le progrès n'empêche pas les guerres, les tueries organisées avec un art diabolique¹⁴³. » Marmette décrit le climat qui règne en ville : « [...] ces salons des grands hôtels, pendant la guerre, sont lugubres ! Ils donnent un spleen terrible, ils dépoétisent ce que la mondanité a de grâce, d'esprit, de volatile séduction¹⁴⁴. » Marmette ne s'oppose pas à la danse en tant que telle, mais aux réjouissances qu'elle dit creuses et fausses au moment où sévit le conflit. La simultanéité de la guerre et de la danse a un caractère morbide pour la journaliste : « On ne devrait pas danser quand il y en a tant qui agonisent là-bas¹⁴⁵. » Dans « Croquis de voyage », sous-titré le « Hall d'hôtel pendant la guerre », le décor apparaît comme une sorte de chambre d'échos. La guerre a des conséquences perceptibles, mais le conflit n'a de réalité que de façon indirecte. Marmette observe parmi les danseurs les corps meurtris des soldats rentrés du front : « Le monsieur n'a qu'un bras, mais il est élégant quand même et se livre avec une satisfaction évidente au plaisir lent de cette danse morne¹⁴⁶. » En fait, la journaliste ne critique pas le soldat, mais plutôt la moitié féminine de la salle : « Petits souliers de satin, vous piétinez la dignité de la femme, vous écrasez la bonté, vous mutilez la beauté¹⁴⁷. » Pour Marmette, il semble que la femme devrait rester loin de ces réalités au caractère malsain et lugubre.

La femme journaliste

À la suite des pionnières, comme Robertine Barry et Anne-Marie Gleason, d'autres femmes intègrent les journaux, mais l'ouverture qui marque le tournant du siècle se referme dans les années 1910. Sur le terrain, les reporters sont peu nombreuses. Après l'« explosion du journalisme féminin¹⁴⁸ » dont parlent les auteurs de *La vie littéraire* pour les années 1900, la décennie qui suit marque peu d'évolution pour les femmes reporters. Il y a même une lassitude chez les employées de journaux qui se disent coincées dans les cases féminines. Leur présence toute récente dans la sphère journalistique suscite en outre des critiques et du même mouvement accentue le découragement des femmes journalistes. Dans *Le Nationaliste*, en 1913, on lit un article intitulé « Femmes journalistes. Trois

¹⁴³ M.-L. Marmette, « Croquis de voyage », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

¹⁴⁴ M.-L. Marmette, « Croquis de voyage », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

¹⁴⁵ M.-L. Marmette, « Croquis de voyage », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

¹⁴⁶ M.-L. Marmette, « Croquis de voyage », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

¹⁴⁷ M.-L. Marmette, « Croquis de voyage », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

¹⁴⁸ Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome V... op. cit.*, p. 90

entrevues¹⁴⁹ » qui insiste sur l'abatement des femmes dans le métier. Le texte commence par la lettre d'« Une lectrice assidue » qui reproche à un rédacteur du *Nationaliste* d'avoir omis de « parler des femmes ou des jeunes filles qui font du journalisme ». Le journaliste rétorque en proposant donc trois entretiens brefs : « [...] pour lui prouver ma proverbiale bonne volonté, je vais parler un peu des femmes journalistes¹⁵⁰ ».

La première femme interrogée est Colombine, ici rebaptisée « Colominette » par le journaliste qui, avec l'ajout du suffixe « ette » réitère l'identité de genre de la journaliste et minimise son statut, comme si les journalistes femmes incarnaient une sous-catégorie. Les propos de Colombine, rapportés par le rédacteur, sont un avertissement pour les aspirantes : « "Le journalisme, comme le creusage des canaux, n'est pas un ouvrage féminin et celles qui s'y livrent sont à peu près aussi à l'aise qu'un éléphant dans une boîte à sardines¹⁵¹". » La deuxième journaliste, Colette, ne contredit pas la première : « "Le reportage, croyez-m'en, n'est pas fait pour la femme¹⁵²." » Et pour sa troisième interview, le rédacteur du *Nationaliste* sort de la sphère francophone pour aller trouver une journaliste du côté anglais, une certaine « Mme B. » chez qui il perçoit le même son de cloche :

Si une femme est battue par son mari et se sauve en abandonnant seize enfants, tous en bas âge, c'est à moi qu'on donne la tâche de décrire leurs infortunes. Cas de misère noire, enfants écrasés par les tramways ou chevaux maltraités par des cochers brutaux, tout cela m'arrive. Il faut que je délaye ma copie dans des larmes et mon encrier est une sorte de grande lacrymale qu'il faut pressurer tous les jours [...]¹⁵³.

L'aridité des sujets du petit reportage, la pression de la publication quotidienne et les difficultés éprouvées par les femmes dans un milieu masculin sont toutes des conditions réelles, mais la série de réponses que le rédacteur du *Nationaliste* choisit d'imprimer apparaît curieusement univoque. Difficile de croire que Colombine, Colette et Mme B. entretiennent toutes un dégoût sans réserve pour le journalisme. Le texte semble porté par une intention de dissuader et il découragerait même les plus enthousiastes aspirantes à la pratique.

¹⁴⁹ P.M.B., « Femmes journalistes. Trois entretiens », *Le Nationaliste*, 16 février 1913, p. 5.

¹⁵⁰ P.M.B., « Femmes journalistes. Trois entretiens », *Le Nationaliste*, 16 février 1913, p. 5.

¹⁵¹ P.M.B., « Femmes journalistes. Trois entretiens », *Le Nationaliste*, 16 février 1913, p. 5.

¹⁵² P.M.B., « Femmes journalistes. Trois entretiens », *Le Nationaliste*, 16 février 1913, p. 5.

¹⁵³ P.M.B., « Femmes journalistes. Trois entretiens », *Le Nationaliste*, 16 février 1913, p. 5.

Quelques années plus tard, dans la *Revue moderne*, Anne-Marie Gleason relaie un autre texte sur le même sujet. Gleason rapporte presque en entier l'article « Celles qui travaillent¹⁵⁴ » d'une journaliste parisienne, Lucie Laure Favier. Cette dernière insiste sur la distinction entre journaliste masculin et chroniqueuse :

[...] combien sont-elles, les véritables femmes journalistes ? J'entends, par là, celles qui ne sont pas spécialistes dans la chronique féminine, mais traitent de tous les sujets, comme les hommes, vont du reportage à la chronique de mœurs, au portrait littéraire, à la polémique et même de la critique¹⁵⁵.

La journaliste parle de découragements, mais elle le fait d'une façon plus nuancée. Au lieu de parler d'une essence féminine incompatible avec le métier, elle insiste sur une difficulté contextuelle liée aux contraintes sociales qu'on impose aux femmes journalistes : « Sommes-nous vingt ou trente femmes journalistes ? Trente à peine, et que nos confrères mâles ne veulent pas même reconnaître¹⁵⁶. »

En fait, les journaux rappellent constamment le rôle des femmes et l'importance du foyer. À travers différentes stratégies de représentation de soi, les journalistes réfléchissent à la place de la reporter, objet et sujet du texte journalistique. Chez Marie-Louise Marmette, qui signe une partie de ses textes par le pseudonyme Domino noir, l'écriture de terrain repose sur un principe d'identification entre la femme et la nature : « Tout cœur de femme n'est-il pas un peu comme la mer, tour à tour éperdue, palpitante ou froide et fuyante comme l'eau, la belle eau verte qu'on voit là-bas, en colère et câline, tout à la fois¹⁵⁷. » Dans ses articles, l'adéquation entre les femmes et la nature revient constamment et contribue à maintenir l'image des femmes en dehors des temporalités introduites par le monde industriel et par la presse périodique. Christine Planté et Marie-Ève Thérénty écrivent que ce présupposé répandu repose sur l'idée d'« une étrangeté radicale des femmes au temps des médias¹⁵⁸ ».

¹⁵⁴ L'article d'Anne-Marie Gleason [signé Madeleine] est presque entièrement consacré à la reproduction du texte de Lucie Laure Favier « Celles qui travaillent », *La Revue moderne*, septembre 1921, p. 50-51.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 50.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ M.-L. Marmette, « Retour de voyage », *Le Pays*, 17 novembre, p. 2.

¹⁵⁸ Christine Planté et Marie-Ève Thérénty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans D. Kalifa *et al.*, *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 1146.

Chez Marmette, la femme hors de la ville possède des qualités ancestrales préservées. À Anticosti, par exemple, la journaliste retrouve le souvenir des femmes qui l'ont élevée :

[...] j'ai eu comme la sensation de saluer mes grands-mères ressuscitées dans ces exquises mamans, aux doux visages modestes, entourées d'une ribambelle d'enfants lutins et roses qui semblent aussi heureux que des enfants peuvent être heureux¹⁵⁹ [...].

Restituant l'expérience d'un temps antérieur, Marmette emprunte aussi la figure de la prosopopée pour laisser la forêt s'adresser à elle :

Regarde, pauvre âme de femme, l'emblème de tes brillantes, mais courtes journées. Hier, c'était le soleil, l'ombre douce aussi, dans le mystère de mes bras : c'était le chant de l'alouette et du rossignol ! Aujourd'hui, chère, c'est le vent qui gémit et se lamente... c'est ma poitrine jonchée de mes bijoux et ce sont tes pensées, éparpillées aux quatre vents du ciel et ayant pour linceul l'immensité, et pour chapelle ardente ton cœur. [...] Pourtant, l'homme passe et l'Univers se renouvelle, depuis les siècles des siècles : les printemps reviennent chaque année ! Mais le cœur d'une petite femme comme moi, ça meurt et ça ne revient pas, il y aura un soir où il ne s'agitera plus [...]¹⁶⁰.

La comparaison avec la nature renvoie la femme à son corps, à sa finitude, alors que l'homme habiterait les siècles par ses idées, capable d'exister au-delà de sa condition.

Les voyages et les articles de Marmette reposent toutefois sur une contradiction, puisque la journaliste s'insère bel et bien dans une temporalité médiatique à travers ses publications. Dans certains apartés, elle laisse d'ailleurs entrevoir l'ambiguïté de sa posture lorsqu'elle décrit ses tentatives de décrire le réel dans des accès qui semblent lui être refusés :

Un jour je demandai à M. Malouin : « Dites donc, mon cher gouverneur, ne s'est-il pas passé ici des événements passionnels que l'on pourrait mettre en roman ? » Il m'a fait signe que non, de la tête. J'ai compris qu'il ne tenait pas à rendre célèbre la chronique amoureuse de son île¹⁶¹.

Dans ses voyages, Corinne Rocheleau explore précisément cet accès difficile au terrain qu'on lit seulement dans de courtes parenthèses chez Marmette. Dans les premières pages de son voyage à Halifax, on trouve Corinne Rocheleau assise sur des barils de morues salées avec sa compagne et guide Angéline : « Je lui apporte des sandwiches qu'elle

¹⁵⁹ M.-L. Marmette, « Île d'Anticosti. Ses mœurs », *Le Pays*, 15 décembre 1917, p. 3.

¹⁶⁰ M.-L. Marmette, « Île d'Anticosti », *Le Pays*, 1^{er} décembre, p. 5.

¹⁶¹ M.-L. Marmette, « Île d'Anticosti. Ses mœurs », *Le Pays*, 15 décembre 1917, p. 3.

grignote pendant que toutes deux, assises sur une caisse de morue, nous surveillons l'entrée du port¹⁶². » Les deux femmes attendent Oscar, le frère de Corinne Rocheleau. La scène, comme le reste du texte, repose sur un prosaïsme qui détonne avec le registre des textes de Marmette ou des autres reporters en voyage, comme Harvey.

D'emblée, Rocheleau se présente comme une journaliste et non comme une voyageuse. La mise en scène de la reporter sur le terrain n'a rien d'une introspection intérieure. À l'instar de bien d'autres reporters, Rocheleau écrit qu'elle est là pour « chercher des horizons nouveaux », pour « faire la chasse à l'histoire » et pour « faire de la copie¹⁶³ ». Son travail sous-tend cependant une réflexion détaillée sur l'accès des femmes à l'expérience du territoire. À cet égard, son écriture se distingue à la fois de celle de ses collègues féminines et de ses homologues masculins. Canadienne d'origine, Rocheleau a un rapport moins patriotique à son projet d'écriture, peut-être parce qu'elle vit aux États-Unis. C'est d'ailleurs à sa vie américaine que réfère le titre de son voyage « Trois "Bastonnais" en Acadie » : « Vous rappelez-vous comme les anciens Acadiens détestaient et craignaient ceux qu'ils appelaient les Bastonnais ? C'est pourtant de Boston que nous partions, nous aussi [...], et la nôtre sera la plus pacifique des invasions¹⁶⁴. » Quand elle publie des textes au Québec, elle parle d'un point de vue un peu décalé, comme si les contraintes idéologiques qui assignent à la femme canadienne-française un rôle bien précis à l'intérieur du foyer n'avaient pas autant de prises sur elle ou plutôt comme si ces contraintes lui semblaient problématiques.

Rocheleau ne tire pas le territoire vers un cadre identitaire ou patriotique. Les aspérités du lieu sont des éléments géographiques, une matière de décor pour le texte et pour toutes sortes d'activités comme la pêche qui occupe les personnages masculins, notamment le frère de Rocheleau, Oscar :

Les hommes se lèvent avant le soleil et partent en voiture, accompagnés d'un guide, pour monter la rivière en quête de saumon. Vers dix heures ou midi, nous les voyons revenir, généralement bredouille, car l'eau est trop basse et le gros poisson rare cet été. Je ne manque pas de courir au-devant d'eux chaque fois, pour voir s'ils ont pris quelque chose¹⁶⁵.

¹⁶² Corinne Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 127.

¹⁶³ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 141.

¹⁶⁴ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, décembre 1914, p. 540.

¹⁶⁵ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 133.

Rapidement, la fonction des personnages masculins comme Oscar dépasse celle d'une figure tutélaire, pour devenir un point de comparaison. En effet, la journaliste montre ses activités à elle et celles de son frère, en parallèle, pour signaler des différences. Par le truchement du personnage masculin, la journaliste ne décrit pas seulement un autre univers, elle insiste surtout sur l'impossibilité pour elle d'y accéder. Dans la citation, l'image faussement naïve de la femme se précipitant pour découvrir les prises des pêcheurs signale bien la position extérieure de Rocheleau. Sa hâte *a priori* candide pour le résultat de la pêche peut aussi être lue comme un intérêt pour l'activité en elle-même à laquelle on ne l'a pas invitée. Quelques lignes plus loin, on en trouve la preuve, lorsque son frère l'« initie aux mystères de la pêche ».

À Margaree Forks, la journaliste interroge les deux filles de son hôte sur la possibilité de faire du cheval : « Ma question semble les surprendre, et elles m'assurent que jamais elles ne font pareille chose. Je trouve cela inouï. Avoir tant de chevaux et ne pas faire une seule petite course ¹⁶⁶! » Rocheleau insiste, mais découvre qu'il s'agit d'une évidence pour les deux jeunes femmes, qui sont décrites comme « aimables » et « instruites » : « "Bien sûr. Il n'y a que les hommes qui vont à cheval ici"¹⁶⁷." » Tandis que la première insiste sur les risques du projet, Rocheleau annonce qu'elle fera « comme les hommes ». La journaliste lit alors dans le regard de la seconde un reproche : « Et Margaret, sans rien dire du tout, semble m'accuser d'avoir manqué de bons sens, d'avoir renié mon sexe, d'être sortie de ma *sphère* enfin¹⁶⁸. » Faisant fi de ces réactions, Rocheleau entreprend de trouver des chevaux. Elle raconte avec fierté et autodérision non pas une, mais deux chevauchées à travers lesquelles elle observe moins son environnement qu'elle raconte être observée :

Le lendemain, je change de monture, et après m'être assise solidement, je pars pour une course de deux heures sur les routes désertes, car tout le monde est à faire les foins. Je ne rencontre qu'un petit garçon et un colporteur, qui font comme le garçon de ferme dans Mon oncle et mon curé : "Ils ouvrent les yeux, ils ouvrent la bouche, ils ouvriraient le nez pour prouver leur étonnement." C'est que j'ai sans doute une drôle de mine, habillée comme nulle amazone ne fut jamais : une blouse de gymnastique, une jupe de rue, des bottines fines, et un chapeau de feutre mou me tombant sur la nuque au lieu de rester sur ma tête, laquelle est toute décoiffée. Et

¹⁶⁶ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 137.

¹⁶⁷ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 137.

¹⁶⁸ Les italiques sont dans le texte. C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 137-138

comme ça je suis hissée sur un immense cheval, que j'envoie, bien malgré lui, au galop dans la campagne¹⁶⁹.

Alors que Marie-Louise Marmette ne représentait que très rarement sa voix, son corps, sa présence concrète sur le terrain, ici, Rocheleau existe presque furieusement dans l'espace qu'elle décrit avec ses vêtements, ses cheveux, sa posture. « Amazone¹⁷⁰ », elle se présente comme une aventurière à travers le récit de son voyage, mais surtout à travers l'expérience de petites et grandes transgressions qu'elle entreprend pour accéder au territoire. Rocheleau utilise son statut de journaliste pour mettre à l'épreuve dans son voyage en Acadie l'accès des femmes au réel.

Militaire, aventurier et folkloriste sur le terrain

Du journal à l'armée : Émile Ranger et Paul Caron

Contrairement aux reporters payés par la presse pour faire leurs voyages comme Rocheleau ou Potvin, certains écrivains dans le corpus ont un statut plus ambigu par rapport à leur journal. C'est le cas notamment d'Émile Ranger et de Paul Caron, anciens journalistes devenus soldats. En 1914, tandis que les journaux de la province comme ailleurs dans le monde basculent dans le conflit, la presse canadienne peine à obtenir des comptes rendus de première main, parce que les autorités britanniques n'admettent pas de correspondants sur le terrain avant septembre 1915, alors que Londres autorise finalement des reporters sur le front¹⁷¹. L'historien Jules-Aimé Bizimana dresse la liste de ces envoyés spéciaux canadiens autorisés à partir de cette période :

Le premier groupe de correspondants canadiens qui se rend au front le 11 septembre comprend Roland Hill (*Montreal Daily Star, Toronto Daily Star*), John Kidman (*Montreal Gazette*), Britton B. Cooke (*Toronto Globe*), Walter A. Willison

¹⁶⁹ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 138

¹⁷⁰ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *La Revue canadienne*, février 1915, p. 138.

¹⁷¹ La censure de l'information n'évolue pas de la même façon selon qu'on se trouve du côté de l'armée et du côté des salles de rédaction. En Europe, l'accès des journalistes canadiens aux contingents armés puis l'envoi de leurs messages câblés passent tous par les autorisations de Londres. Du côté des journaux au pays, l'évolution de la censure fonctionne selon un développement inversé. Jusqu'en 1915, la presse profite d'une relative liberté parce que l'organisation de la censure est encore trop désorganisée et peu efficace. Myriam Levert explique qu'« il faut [...] attendre le 15 juillet 1915 pour la création d'un véritable Bureau de la censure canadien et la nomination d'un censeur en chef de la presse. » Au début de la guerre, les journaux commettent toutes sortes d'indiscrétions, selon Levert, comme indiquer aux lecteurs « la quantité de munitions à bord » du navire sur lequel voyage le premier contingent canadien ou « l'emplacement des usines de sous-marins dans la ville ». M. Levert, « Le Québec sous le règne d'Anastase : l'expérience censure durant la Première Guerre », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 57, n° 3, 2004, p. 339.

(*Toronto Evening News*), Douglas Robertson (*Toronto Evening Telegram*) et Thomas T. Champion (Canadian Associated Press)¹⁷².

Parmi la liste, aucune mention de reporter francophone. Pourtant, même s'ils sont beaucoup moins nombreux que les soldats Canadiens anglais¹⁷³, la mobilisation inclut des Canadiens français¹⁷⁴ et les lecteurs du Québec sont avides de nouvelles. Presque tous les jours, les premières pages des grands quotidiens comme *La Presse* ou *La Patrie* portent sur le conflit¹⁷⁵. Le journaliste Lorenzo Prince de *La Presse*, avec Arthur Mignault, a même directement contribué à créer le 22^e régiment en 1914, seule unité canadienne-française¹⁷⁶. À défaut d'obtenir des articles de reporter sur le terrain, les journaux sollicitent donc des soldats et publient leurs correspondances¹⁷⁷. Dans les grands quotidiens d'informations, on trouve plusieurs petits textes écrits par des membres de l'armée, comme cette lettre du 18 mars 1915, en page 10 de *La Presse* écrite par le lieutenant J. Adolphe Dansereau, officier signaleur des 48^e Highlander et fils du directeur de la publication Arthur Dansereau. Le lieutenant Dansereau adresse la lettre à son père.

Sur l'ensemble des correspondances de soldats, le journal d'Émile Ranger « De Salisbury à la ligne de feu¹⁷⁸ » et la série des carnets de Paul Caron, respectivement parus

¹⁷² Jules-Aimé Bizimana, « Le Canada et la Grande Guerre : les nouvelles du front », *Bulletin d'histoire politique*, vol. XVII, n° 2, hiver 2009, p. 30.

¹⁷³ Dans *L'Épopée du Vingt-deuxième*, Claudius Corneloup écrit : « Sur les 33 000 premiers volontaires, à l'entraînement, il n'y avait pas un tiers de Canadiens français. Nombreux étaient ceux qui, malgré l'union sacrée, hésitaient à s'enrôler, soit qu'ils ne connussent pas assez la langue anglaise, ou qu'ils craignissent le retour des antipathies. Plusieurs aussi — et ils étaient nombreux ! — profondément attachés à l'Angleterre n'en étaient pas moins profondément demeurés Français [*sic*], et ne demandaient qu'à partir, puisque l'Angleterre était alliée à la France en unité canadienne-française, sous les plis du drapeau d'Albion, au secours de la patrie de leurs pères. (Montréal, La Presse et Librairie Beauchemin Limitée, 1919, p.12.)

¹⁷⁴ Il faut en outre rappeler à l'instar de Marie Michaud que longtemps « l'armée de terre fut la seule accessible aux Canadiens français » qui ne maîtrisaient pas la langue de Shakespeare : « D'où d'ailleurs cette doléance bien canadienne-française à l'effet que les "nôtres" étaient davantage exposés au feu. » Marie Michaud, *Quel destin pour l'imaginaire épique et le héros guerrier ?*, thèse de doctorat, Sherbrooke, département des lettres et communications, 2006, p. 50.

¹⁷⁵ *Le Devoir* relègue ces nouvelles en page 3 et le recrutement s'avère difficile du côté francophone, mais, en dehors du *Devoir*, les journaux ont beaucoup parlé de la guerre. En plus de *La Presse*, *La Patrie* publie aussi des lettres de guerre. *La Revue canadienne* possède une section « Choses vues » qui présente des lettres de militaires français. Voir par exemple « "Choses vues" à propos de la guerre d'Europe », *La Revue canadienne*, janvier 1915, p. 25.

¹⁷⁶ L'initiative est d'Arthur Mignault, médecin militaire, qui a injecté 50 000 dollars de ses poches dans le projet. Selon Pierre Vennat, Lorenzo Prince, journaliste à *La Presse*, contribue également. Il aurait écrit avec Mignault au gouvernement Borden. Voir *Les « poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale. Tome I*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999, p. 31.

¹⁷⁷ Dans *La Presse*, on lit la lettre du soldat Arthold Saint-Germain ; celle d'A. Quintal ou encore celle de Talbot Papineau. Voir P. Vennat, *Les « poilus » québécois de 1914-1918... Tome I, op. cit.*, p. 93-95.

¹⁷⁸ Émile Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 1, 8.

dans *La Presse* et *Le Devoir* sont les plus considérables et les plus importants, parce qu'ils sont écrits par deux anciens reporters. Ranger et Caron ont en effet tous les deux été journalistes. Leurs textes apparaissent comme des documents exceptionnels, rares témoignages immédiats de la guerre vécue par des Canadiens français¹⁷⁹. Émile Ranger est un ancien reporter à *La Presse* devenu major dans l'armée au début du conflit. Le 1^{er} avril 1915, en première page, le lecteur découvre en grandes capitales : « La "Presse" reçoit aujourd'hui le premier récit véridique, complet et détaillé reçu en Canada des fastes du Contingent canadien »/« Écrit spécialement pour la "Presse" par le major Émile Ranger, ex-rédacteur à la "Presse" et commandant une compagnie de 250 hommes. » *La Presse* insiste sur les qualités d'écrivain de son ancien reporter, capable de mener un récit captivant. La rédaction met aussi l'accent sur le prestige du statut de Ranger et sur la valeur patriotique de l'article :

Le major Émile Ranger, fils de M. Edmond Ranger, ancien maire de Dorionville, qui fut durant de nombreuses années rédacteur à la "Presse", et actuellement commandant de compagnie dans le 14^{ème} bataillon du premier corps expéditionnaire canadien, vient de nous faire parvenir un récit, écrit au jour le jour, du plus vif, du plus palpitant intérêt, de l'odyssée de nos vaillants soldats depuis le moment où ils quittèrent Salisbury Plains, le 11 février dernier jusqu'au 6 mars alors qu'ils étaient rendus dans les tranchées de France. [...] Le major Ranger nous fournit des renseignements précis, les seuls qui aient été publiés jusqu'à présent, sur les mouvements et la conduite de nos troupes sur le continent¹⁸⁰.

Le récit de Ranger est long, il s'étend sur quinze feuillets sous la forme d'entrées par date, écrites « au jour le jour ». Il est écrit en amont de combats beaucoup plus meurtriers. Ranger transforme son arrivée à la guerre en une aventure et ses soldats, en héros. Le major consacre les premières entrées de son journal aux conditions de vie quotidienne des hommes en route vers les tranchées : la vie dans le bateau vers l'Europe, puis le train, l'absence de lits la nuit, la nourriture, la météo. Dès le départ, le contexte a quelque chose d'inférieur. Pendant une tempête en mer, l'ancien journaliste raconte le bruit des chevaux malades qui se démènent dans l'entrepont, tandis qu'au même moment, une vague emporte un des hommes à bord. Arrivé à destination, le militaire descend avec ses hommes dans les

¹⁷⁹ En dehors de Claudius Corneloup et de Joseph Lapointe, Mourad Djebabla souligne qu'il existe très peu de témoignages des Canadiens français sur leur expérience du front. Djebabla dresse la liste des œuvres qui ont traité par la suite de la Grande Guerre au Québec : « Le récit de la Grande Guerre dans la littérature canadienne-française des années 1919-1999 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. XI, n°2, hiver 2003, p. 114-128.

¹⁸⁰ [La rédaction], « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 1.

tranchées. Il décrit la boue, l'hygiène défailante, la monotonie des jours et les relations avec l'ennemi. Sur l'arrière-plan sinistre, Ranger et ses hommes forment un contingent porté par un optimisme et un courage à toute épreuve. Ranger minore d'ailleurs l'importance de sa position d'officier, mal à l'aise de profiter des avantages de son statut. L'ancien journaliste cherche plutôt à faire un récit rassembleur : « je raconte la vie de tous les Canadiens français sur le front tout en écrivant la mienne¹⁸¹. » Chez Émile Ranger, l'optimisme increvable des soldats définit l'identité du Canadien français.

Mené par la plume d'un journaliste, le récit repose sur une forme de crescendo qui mène à une première action militaire. Dans « De Salisbury à la ligne de feu », la tension grimpe lorsque les soldats de Ranger se portent volontaires pour déloger des snipers allemands. C'est l'épisode central du récit de Ranger. S'il tire fierté du caractère particulièrement intrépide de ses hommes, le narrateur insiste, il préfèrerait encore une fois ne pas se séparer d'eux : « Je me reprochais d'avoir engagé la vie de mes hommes par pure fanfaronnade et j'aurais préféré être avec eux¹⁸² ». Au retour des hommes à la fin de l'article, Ranger découvre avec soulagement tous les soldats canadiens bien vivants. Ils n'ont délogé personne, mais selon lui, ils ont fait preuve d'une bravoure qui doit rejallir sur tout le Canada français. Dans sa conclusion, le major fait résonner les noms des volontaires : « Les héros de ce coup audacieux sont les soldats Victor Hardy, J. Martin, Valin, A. Lacroix et E. Deslongchamps¹⁸³. »

Le journal de Ranger se conclut sur cet évènement, mais le récit se prolonge dans un second épisode beaucoup plus violent que *La Presse* relaie en publiant la correspondance personnelle du major publiée le 21 mai : « Aujourd'hui, nous croyons intéressant de publier des extraits de lettres que le major Émile Ranger a écrites à sa femme, Mme Ranger, laquelle nous a permis gracieusement de les reproduire dans notre journal¹⁸⁴. » Le major est beaucoup moins optimiste dans ce second récit sur la ligne de feu : « "Nous sommes fourbus. Depuis quinze jours, nous ne nous sommes dévêtus qu'une

¹⁸¹ É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 8.

¹⁸² É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 8.

¹⁸³ É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 8.

¹⁸⁴ É. Ranger, « Le Major Émile Ranger raconte l'héroïsme des Canadiens à Langemarck », *La Presse*, vendredi 21 mai 1915, p. 1.

seule fois, mercredi de la semaine dernière, veille du commencement de la bataille¹⁸⁵." » À la bataille d'Ypres, tandis que Ranger et ses hommes se font asphyxier à la chlorine, l'ancien journaliste réaffirme le courage indéfectible de ses soldats : « Chose merveilleuse, nos hommes se mirent à chanter. Sur le chemin, les fuyards arrivaient par bandes, et le spectacle n'était pas rassurant, mais nos braves gars ne pensaient qu'à la bataille et leur moral était épatant¹⁸⁶. » Ranger assure dans ses lettres que ce sont ses hommes qui auront réussi à retarder l'élan des Allemands, mais son ton est beaucoup moins joyeux que dans « De Salisbury à la ligne de feu ». L'ancien journaliste parle de pertes humaines immenses :

Je suis arrivé là avec quatre cents hommes ; j'en suis sorti avec cent quinze. Ç'a été horrible quand j'ai retraits. Les Allemands m'attaquaient sur trois côtés, et je ne comprends pas encore comment j'ai survécu. J'ai reculé à travers une grêle de balles. Les boulets et les "marmites" pleuvaient dans la tranchée. Mes pauvres soldats tombaient dru comme mouches. Les balles frappaient la terre de tous côtés autour de moi¹⁸⁷.

Quelques jours plus tard, le lecteur retrouve Ranger, d'abord, à l'hôpital le 31 mai, alors que le journal transmet un « câblogramme » destiné à sa mère¹⁸⁸. Il est ensuite chez lui à Montréal, au 387 rue l'Esplanade, indique-t-on dans *La Presse*. Le journal propose un entretien complet dans lequel le soldat raconte une version presque identique à celle de la lettre adressée à sa femme, mais purgée de l'inquiétude et de l'angoisse qui traverse le récit de la bataille d'Ypres. L'article est intitulé « C'est en chantant "O Canada" que les nôtres marchaient fièrement à la bataille et au triomphe¹⁸⁹! » Il n'est pas étonnant que *La Presse*, en faveur de l'effort militaire, entreprenne de nettoyer l'évènement du désarroi que révélait la correspondance de Ranger. *La Presse* accompagne le récit d'une illustration des Canadiens en train de livrer héroïquement bataille en chantant l'hymne national. Invité un peu partout à parler des faits d'armes de son bataillon, le major Ranger aborde dès l'été 1915 la question de la conscription : « Et parlant du recrutement, le major affirme à son tour qu'il n'y a pas de recrutement forcé dans notre pays, et que tous ceux qui s'enrôlent

¹⁸⁵ É. Ranger, « Le Major Émile Ranger raconte l'héroïsme des Canadiens à Langemarck », *La Presse*, vendredi 21 mai 1915, p. 11.

¹⁸⁶ É. Ranger, « Le Major Émile Ranger raconte l'héroïsme des Canadiens à Langemarck », *La Presse*, vendredi 21 mai 1915, p. 11.

¹⁸⁷ É. Ranger, « Le Major Émile Ranger raconte l'héroïsme des Canadiens à Langemarck », *La Presse*, vendredi 21 mai 1915, p. 11.

¹⁸⁸ Émile Ranger, « Le Major Émile Ranger », *La Presse*, lundi 31 mai 1915, p. 7.

¹⁸⁹ [s.n.], « C'est en chantant "O Canada" que les nôtres marchaient fièrement à la bataille et au triomphe », *La Presse*, mardi 15 juin 1915, p. 1.

le font volontairement et par patriotisme¹⁹⁰. » Ranger encourage toutefois fortement ses compatriotes à s’engager, laissant planer les dangers d’une guerre qui atteindrait les rives du Canada. Dans les faits, l’identité du militaire, à travers son journal et les articles qui le prolongent, témoigne d’une version univoque, sans faille, d’un patriotisme promu par *La Presse* en contraste avec les débats et les polémiques que susciteront le recrutement et la conscription au pays.

Comme Émile Ranger, Paul Caron est journaliste avant de devenir soldat, mais le parcours militaire de Caron correspond à une position politique singulière et radicale. Caron travaille au *Devoir* quand il décide de s’enrôler. Contrairement à Ranger, il ne s’engage pas dans l’armée canadienne. À l’été 1914, il prend un navire à ses frais vers l’Europe et entre dans la Légion étrangère en France. Béatrice Richard raconte qu’il préfère ainsi « joindre une unité française de piètre réputation plutôt que de combattre sous le drapeau britannique¹⁹¹ ». Si le récit d’Émile Ranger supposait une continuité entre le contexte canadien et l’expérience des tranchées ainsi qu’une vision laudative et sans dissension de l’identité canadienne-française, la trajectoire atypique de Caron possède au contraire un caractère plus complexe et équivoque. L’ancien journaliste poursuit la voie d’un « héros solitaire affranchi de toute contingence partisane¹⁹² », comme l’écrit Richard. Durant son parcours militaire, Caron rencontre d’ailleurs très peu de Canadiens. Personne n’emprunte le même chemin que lui. Le fait que ses « carnets » de guerre paraissent¹⁹³ dans le journal *Le Peuple de Montmagny*, où sa sœur est rédactrice, mais surtout au *Devoir*, dans un journal né d’une volonté d’indépendance politique, apparaît à ce titre comme cohérent avec l’image d’un héros qui cherche à s’extraire de toute forme de pression politique et de toute association avec un groupe quelconque.

Comparée aux textes de Ranger dans *La Presse*, la mise en page des carnets de Caron dans *Le Devoir* arbore un air sévère. Les articles sont dans des colonnes sans illustration, sans bandeau de titres, sans jeu typographique. On croise aussi très peu de

¹⁹⁰ [s.n.], « La fête du 57eme réussit », *La Presse*, vendredi 23 juillet 1915, p. 8.

¹⁹¹ Béatrice Richard, « Quelle guerre raconter ? Le dilemme du légionnaire Paul Caron », *Journal of the Canadian Historical Association*, vol. XXI, n°1, p. 14.

¹⁹² Béatrice Richard, « Introduction. Paul Caron entre les lignes », dans Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron. Chroniques d’un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l’Université Laval, coll. « L’archive littéraire au Québec », 2014, p. 16.

¹⁹³ Béatrice Richard indique que *L’Événement* a également fait paraître certains des carnets de Paul Caron. *Ibid.*, p. 219.

photographies ou de cartes avec les textes. Il faut lire le *Peuple de Montmagny* pour trouver une exception, une image qui accompagne un article de Caron en visite à l'hôpital canadien St-Cloud. Le texte et la photo paraissent le 26 mai 1916 :

De [ces heures] remplies de satisfaction intenses et douces que j'ai savourées au cours de ma visite à l'hôpital canadien de S.-Cloud, il me reste des impressions que je voudrais garder longtemps dans mon esprit [...]. Il me reste en plus une photo, pas du tout banale : contre la tunique et la casquette de sergent canadien de l'ami Meunier, j'avais troqué ma vareuse et mon béret de caporal fourrier [...]¹⁹⁴.

Les deux journaux introduisent les premiers textes de Paul Caron en citant sa sœur aînée, Mélidine, rédactrice au *Peuple de Montmagny*. Le sujet est polémique, et il faut user de précaution en présentant un texte qui parle d'engagement militaire au moment où la conscription divise l'opinion publique. La première parution dans *Le Devoir* occupe le bas de deux colonnes dans le coin gauche de la première page : « "Mademoiselle Caron, sœur de notre ancien camarade Paul Caron — a bien voulu nous adresser cet extrait du carnet de son frère, parti dès les premiers jours d'août pour s'engager dans l'armée française et actuellement dans les tranchées¹⁹⁵." »

Les textes suivants de Caron comme le reste des nouvelles de guerre sont d'ailleurs placés à la troisième page du *Devoir* ou aux suivantes, parce qu'on privilégie les nouvelles concernant le Canada français en une au détriment des nouvelles de guerre. La décision est politique. Toujours acheminés par Mélidine Caron, les articles cessent en outre rapidement de ressembler à des lettres. Caron parle non pas de correspondances, mais plutôt de ses « carnets » ou de « bloc-notes » et ne s'adresse plus à sa sœur, mais directement au lecteur canadien-français. Au fil du temps, les surtitres des articles évoluent en fonction de son statut dans l'armée. Des « Carnets du Légionnaire » aux « Propos d'un aspirant », en passant par les « Grimoires d'un lignard » et par les « Bloc-notes d'un fourrier », Caron est donc d'abord légionnaire au milieu d'étrangers, ensuite promu comme soldat dans l'armée française et, enfin, officier. Il documente ainsi sa vie militaire sur près de trois ans, jusqu'à sa mort au champ de bataille en 1917. L'expérience de Caron sur le front et à l'arrière recouvre plus de trente textes.

¹⁹⁴ Comme les textes de Paul Caron sont souvent publiés en double ou en triple à la fois dans *Le Devoir* et dans *Le Peuple de Montmagny* et dans *L'Événement*, les citations renverront ici au recueil édité par Béatrice Richard. *Ibid.*, p. 205.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 39.

L'écriture de Caron se distancie d'autres types d'engagement et particulièrement de celui d'Olivar Asselin. Il faut dire qu'Asselin a cité Caron en exemple pour expliquer sa démarche très publique d'enrôlement sous le drapeau britannique. La conférence d'Olivar Asselin sur les raisons de son engagement dans l'armée est publiée¹⁹⁶ et Caron en prend connaissance, parce qu'il reçoit *Le Devoir* et d'autres journaux canadiens à distance. Lorsqu'il apprend qu'Asselin compare sa démarche à la sienne, il réagit immédiatement pour s'en dissocier en envoyant une réponse publiée dans *L'Action* de Jules Fournier :

Le Canada n'a rien eu à déboursier du fait de mon entrée dans l'armée française. donc, je ne grève nullement le budget de mon pays d'une somme quotidienne de dix dollars, coût d'un soldat canadien au front.

Je me bats pour la France qui, le jour même de la violation du territoire belge, avait offert cinq corps d'armée à la Belgique. Les contingents canadiens servent l'Angleterre qui a attendu l'appel du roi Albert [de Belgique] avant de se lancer dans le conflit. Et nul n'ignore que la possibilité de l'avance des Allemands sur Anvers a été le prétexte de l'intervention britannique.

Je sers la France qui a fait tout ce qui était humainement possible afin d'éviter le conflit actuel – Les contingents canadiens bataillent pour l'Angleterre [...].

J'apporte mon faible concours à la France, qui lutte pour la défense de Son territoire. – Les contingents canadiens luttent pour l'agrandissement de l'Empire anglais.

Dans les rangs de l'armée française, j'essaie de faire échec au militarisme prussien – dans l'armée britannique, les contingents canadiens contribuent à l'expansion du navalisme anglais. (...) Je repousse avec une conviction égale ces deux formes d'impérialisme¹⁹⁷.

Même s'il se dissocie de l'armée canadienne et du lien avec l'Angleterre et qu'il se rapproche de la France, Caron n'utilise pas ses carnets pour expliquer sa position politique. Étonnamment, les articles ne concernent pas directement des opinions politiques de Caron qui est un Canadien français de tradition nationaliste, ultramontaine, anti-impérialiste et qui est ouvertement antisémite. Ses positions apparaissent toutefois dans d'autres textes. Béatrice Richard montre les positions de l'ancien reporter du *Devoir*, notamment dans des textes ouvertement racistes publiés avant son départ. Richard raconte également comment

¹⁹⁶ Olivar Asselin, *Pourquoi je m'enrôle : discours prononcé au Monument national, à Montréal, le 21 janvier 1916. Suivi de trois lettres de sir Robert Borden, de sir Wilfrid Laurier et de sir Samuel Hughes*, Montréal, publié par l'auteur, 1916. La correspondance privée d'Olivar Asselin est accessible à travers les archives numériques de BANQ et elle contient aussi des textes sur la Grande Guerre accompagnés par des dessins de l'auteur.

¹⁹⁷ Paul Caron, « Le soldat Paul Caron, du 133^e d'infanterie, nous écrit pour protester contre l'abus que l'on fait ici de son nom », 1916 cité par Béatrice Richard dans Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron... op. cit.*, p. 220.

il a cherché à publiciser des tracts pour une campagne d'épuration visant les Juifs dans la Légion étrangère pendant qu'il est en France¹⁹⁸. Caron n'en dit cependant presque rien dans les nombreux textes qu'il publie au fil de sa campagne. L'ancien journaliste ne développe pas un regard politique ou essayistique pour étayer des positions idéologiques ou son antisémitisme dans ses reportages. Le caractère atypique et profondément isolé de sa démarche semble même, en quelque sorte, atténuer la portée de ses prises de position racistes et nationalistes. Pour les contemporains, le parcours de Caron est étonnant, impressionnant, mais aussi étrange et impossible à reproduire. Le caractère unique et solitaire de sa position prive le discours d'une amplitude collective. Le chemin qu'emprunte Caron lui donne en fait l'allure d'une sorte de chevalier esseulé, un peu fou. Il n'hésite pas d'ailleurs à comparer sa démarche à celle d'un croisé en convoquant des images médiévales.

En s'extrayant complètement du contexte canadien, le « je » du soldat se situe donc autrement au sein des groupes, des communautés, des figures nationales. Au milieu de la Légion étrangère ou du corps militaire français, Caron dessine avec bienveillance les physionomies de ses compagnons italiens, russes, anglais, marocains, français ou anglais. Si les formules restent stéréotypées, ceux-ci apparaissent comme les égaux du militaire devant la violence. À distance du Canada français, les carnets investissent une autre dimension, celle de l'observation des faits. Au cours de ces trente-deux mois, écrit Richard, Caron croque « ses impressions sur le vif, jouant de facto un rôle pionnier de reporter de guerre au Canada¹⁹⁹. » Richard a raison de parler du caractère inédit des textes dans l'histoire du reportage de guerre au Québec. Caron préconise les techniques d'une écriture de terrain dans ses carnets : le portrait, les scènes, les paroles rapportées et l'expérience sensorielle de la guerre.

La nature des deux séries de Ranger et de Caron – la première est un journal, la seconde, un carnet – situe également l'écriture en marge d'un récit collectif ce qui a sans doute contribué à les mettre à l'écart. Dans le cas de Ranger et d'autres écrits de soldats parus dans *La Presse* ou dans *La Patrie*, on pourrait également supposer une négligence de l'histoire littéraire. Micheline Cambron parle d'une sorte de mépris. Elle affirme que

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 16.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 5.

la fixation de la critique littéraire sur la « belle écriture », et celle des historiens sur les textes des ténors de l'idéologie nationaliste a conduit à occulter ce qu'on lisait dans les journaux plus populaires, ceux qui présentent davantage d'images et de publicités et qui vivent de l'accumulation des témoignages et des faits divers²⁰⁰.

Le cas de Paul Caron nuance toutefois cette hypothèse. L'écriture Caron dans les tranchées n'est pas celle de la presse quotidienne populaire. Elle est soignée, dense et complexe. Caron correspond de surcroît au cadre idéologique ultramontain des élites de l'époque. Or, ses reportages n'ont pas suscité plus d'intérêt que ceux de Ranger. Les textes eux-mêmes pourraient être la cause de cet oubli au sens où ils témoigneraient d'une discontinuité au fond plus profonde avec le genre du reportage de guerre.

L'iconoclaste Auguste Fortier « épris d'aventures nouvelles »

En 1945, dans son anthologie *Journalistes, écrivains et artistes*, Albert Laberge fait l'éloge de son ami aventurier Auguste Fortier dont il s'étonne qu'il n'ait jamais écrit de roman sur les pays où il a vécu :

Chose étrange et presque incompréhensible, Auguste Fortier vivant en Chine et aux Indes, au lieu d'écrire des romans dont l'action se serait passée dans ces pays, bâtissait des récits canadiens dont les scènes et les épisodes se déroulaient à Montréal et plus généralement dans la province de Québec. Les mœurs, les coutumes, le genre de vie des Chinois et des Hindous si différents de ceux du Canada ne l'impressionnaient pas au point d'écrire un roman chinois plutôt qu'un roman canadien. Quelles œuvres vivantes, pittoresques, pleines de saveur et de couleurs aurait-il pu nous donner s'il avait élu de décrire les types et les pays qu'il avait sous les yeux ! Et pourtant, Fortier goûtait fort la couleur locale en littérature²⁰¹.

Si Laberge a raison concernant l'absence de roman²⁰², on trouve toutefois des récits sur la Chine et l'Inde écrits par Auguste Fortier dans certains journaux et revues, notamment dans *La Presse* et *La Revue populaire* où il est présenté non pas comme un grand reporter, mais comme un grand aventurier à l'étranger. *La Revue populaire* réserve ainsi une place importante au parcours iconoclaste de l'écrivain dans sa présentation des collaborateurs de son numéro de février 1910 :

²⁰⁰ Micheline Cambron, « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et Images*, vol. XXXVII, n° 2, 2012, p. 32.

²⁰¹ Albert Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, édition privée, 1945, p. 73.

²⁰² Laberge a raison de souligner que Fortier n'a pas réussi à s'imposer en écrivant sur le Canada. À l'exception de quelques travaux sur les *Mystères* de Montréal, le nom d'Auguste Fortier a presque complètement sombré dans l'oubli.

Après avoir obtenu ses degrés de Bachelier-ès-Lettres, et de Bachelier-en-Loi, à l'Université Laval, M. Auguste Fortier se rendit à Paris, où il vécut pendant plus de cinq années. En 1903, il quitta le gai Quartier latin pour aller parcourir l'Amérique du Sud, comme secrétaire de l'explorateur Jules de Pontaine. Il traversa le Brésil, l'Uruguay et la République argentine, se rendant jusqu'à Mendoza, au pied des Andes. Deux ans plus tard, nous trouvons M. Auguste Fortier, dans l'intérieur de Madagascar, la grande île africaine. Atteint par le climat redoutable de cette terre lointaine, il fut ramené à la côte par une caravane de musulmans qui trafiquaient avec les Malgaches. Comme marque de reconnaissance, le jeune Canadien adopta les coutumes de ceux qui lui étaient venus en aide, et il fut amené à l'île Maurice où il rédigea le journal « L'Islamisme », organe des musulmans de l'océan Indien. En 1908, il fut envoyé dans l'Inde, pour apprendre de la bouche même des savants de l'Islam, la langue et les doctrines des disciples de Mahomet. Peu après, cependant, M. Auguste Fortier renonça aux pratiques musulmanes, et maintenant il habite Calcutta²⁰³.

Laberge ajoute à son texte un portrait de Fortier paru avec un article intitulé « Une ville française de l'Inde²⁰⁴ » en 1910 dans la *Revue populaire*. La photographie accompagne aussi le reportage « L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam²⁰⁵ » à *La Presse* en 1917. Sur l'image, Auguste Fortier porte un turban et une grande écharpe ou un vêtement large fait d'un grand tissu pâle. Le sous-titre en 1910 se lit comme suit : « M. Aug. Fortier, dans son Costume Hindou ». Pour les deux textes, on utilise la même photo, on ne distingue pas le Siam (la Thaïlande) de l'Inde. Tout cela fait partie d'un grand ensemble exotique dans lequel baigne le journaliste. L'année précédente, *La Presse* avait fait paraître l'article « Un Canadien français chez les Hindous²⁰⁶ » accompagné d'une autre photographie de Fortier, cette fois accoutré de l'ensemble typique de l'explorateur : costume de toile au col ajusté et chapeau rigide bombé (Fig. 5 et 6).

²⁰³ D'argenson, « Notre collaboration », *La Revue populaire*, vol. III, n°2, février 1910, p. 5.

²⁰⁴ Auguste Fortier, « Une ville française de l'Inde », *La Revue populaire*, février 1910, p. 6.

²⁰⁵ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, mardi 16 janvier 1917, p. 1.

²⁰⁶ A. Fortier « Un Canadien-français chez les Hindous », *La Presse*, samedi 13 février 1909, p. 9.

Figures 5 et 6

DEUXIEME SECTION PAGES 9 A 38 ANNEE—N° 86 MONTREAL SAMEDI 13 FEVRIER 1909 CIRCULATION TOTAL DE LA SEMAINE 643,381

LA PRESSE

UN CANADIEN-FRANÇAIS CHEZ LES HINDOUS

M. Auguste Fortier, l'auteur des "Mystères de Montréal," fait parvenir à la "Presse" des notes intéressantes sur la vie des Européens et des Indigènes, dans l'Inde anglaise. --- Quelques aperçus sur ce qui se passe à Calcutta, la brillante capitale de cette possession britannique.

Il nous est agréable de constater que à nos lecteurs un intéressant article sur Calcutta. Nous avons reçu de M. Auguste Fortier, écrivain de Montréal, des renseignements précieux sur la vie dans la capitale de l'Inde Anglaise.

M. Fortier a été un lieutenant de l'Inde. Il est l'auteur des "Mystères de Montréal", roman paru vers 1880. Il a collaboré à plusieurs journaux de Montréal, avant de quitter le Canada. Il a vécu longtemps avec les Hindous, et a fait des études sur les moeurs des Hindous. Il a vécu pendant cinq années à Paris, puis a accompagné dans l'Afrique du Sud en qualité de secrétaire le gouverneur de Natal, que de l'empêcher de la condition des Indes. M. Auguste Fortier a parcouru avec lui, le Brésil, l'Uruguay, et la République Argentine, où il est allé à Buenos-Ayres.

Il est venu à Madagascar, comme secrétaire-interprète du botaniste anglais M. James Hillebrand, qui avec l'autorisation du gouvernement fran-

çais, de sa santé ébranlée. Il a habité deux ans, l'île Maurice, où il a traduit le "Mayer". Il est le frère de M. Louis Edouard et Emile Fortier, ingénieurs de Montréal.

Voici ce que dit M. Fortier sur la vie à Calcutta:

"Calcutta est la plus grande ville de l'Inde. Elle est située sur le fleuve Gange à 25 lieues de la mer. Sa population est d'environ un million, composée d'Hindous, de Parthes, de Malabars, d'une très faible partie d'Européens et d'une vingtaine d'Anglais. Ce qui attire l'attention de l'étranger qui arrive à Calcutta, c'est l'immense quantité d'Hindous, hommes, femmes et enfants, qui se baignent dans le Gange, au beau milieu de la ville. Les Indous de la "Presse" ne sont pas sans savoir que le Gange est le fleuve sacré des Hindous. Leur religion croit que celui qui s'y baigne est lavé de ses péchés, celui qui y meurt à un très jeune âge, jouit d'une paix éternelle.

"Cette grande ville d'Asie a connu depuis les immortels, Calcutta n'est pas moins une ville très ancienne, où règnent un permanence des coutumes terribles, telles que la polygamie, le divorce, la chair humaine. Montréal souffrirait pour un moment, si on le comparait à Calcutta.

La capitale de l'Inde possède cependant quelques rues assez jolies, où les Anglais ont leurs résidences. Les bureaux ont leurs magasins, mais les autres parties de la ville sont déplorables et malpropres.

Fortier dit qu'il y a des Hindous qui sont très riches, quelques-uns sont millionnaires; d'autres ne sont que de petites positions variables dans les professions. Il y a même des Hindous qui sont riches, mais il n'est pas pour cela, resté à leurs opinions.

C'est là un cas fort, et aujourd'hui l'Anglais est assés en retard dans les rues de la capitale de l'Inde, qu'il se serait dans cette à Montréal en plein midi.

La vie, dans la grande cité hindoue, est calme pour un Hindou ou un Américain. Ils ont fait énormément de genre d'existence et à la courtoisie des Indous, bien que ces derniers mangent parfois des moutons fort innocents. Les rues de la ville sont remplies de voitures ambulantes qui vous offrent à chaque pas une infinité de diablesse inconscientes sur les bords du Gange, et qui font les yeux des enfants les plus difficiles de nos riches familles occidentales. Mais, par contre, l'eau y boit des Indous africains tel ce "magasin", fait avec de l'avoine et du jus de palmier fermenté, en outre de quel notre whisky canadien le plus fort, généralement pour de la nourriture.

Je recommande ce "magasin" à nos hommes de chapeau de Saint-Martin ou de l'Ontario, à ceux qui aiment quelque chose qui grave. Qu'ils en fassent venir une bouteille: 11 25



M. Auguste Fortier, d'après un croquis fait par un photographe indien.



Vue panoramique du Jardin d'Eden à Calcutta.

Auguste Fortier, « Un Canadien français chez les Hindous », *La Presse*, 13 février 1909, p. 9.

L'ÉPOUVANTABLE AVENTURE DONT UN CANADIEN-FRANÇAIS FUT LE HÉROS À BANGKOK, DANS LE SIAM

Le romancier Auguste Fortier, l'auteur des "Mystères de Montréal", faisant partie d'une mission japonaise, est attiré dans un infâme guet-apens par un Siamois qui le provoque et le force à jouer aux dés sa propre vie.

LE MUSÉE D'HORREUR OU SE JOUE LA DRAMATIQUE PARTIE

Sous quel prétexte notre compatriote fut attiré dans la sinistre habitation de son lâche adversaire, qu'accompagnait un prétendu domestique.

LA QUALITÉ DE SUJET BRITANNIQUE

La "Presse" vient de recevoir de M. Auguste Fortier, un ancien monténégrin qui depuis plus de vingt ans habite en Orient, le récit d'une tragique aventure qui lui est arrivée au cours d'un long voyage en pays d'Asie.

M. Fortier, le héros de ce drame poignant n'est pas un inconnu pour nos lecteurs; car la "Presse", à maintes reprises, a publié des chroniques savoureuses et fort intéressantes signées de son nom.

Après avoir donné dans sa jeunesse "Les Mystères de Montréal", roman d'aventures qui eut un joli succès, M. Fortier pris du désir de voir du pays, laissa le Canada pour aller vivre en Orient. Il a demeuré à Madagascar, en Chine, aux Indes, en Perse. Il a visité le royaume de Siam, l'Annam, la Birmanie et une foule d'autres contrées. L'absence ne lui a cependant jamais fait oublier son pays et de temps à autre, il nous adresse des articles fort remarquables. Le récit que nous publions aujourd'hui



Auguste Fortier.
LE HÉROS DE L'AVENTURE

Auguste Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, 16 janvier 1917, p.1.

La rédaction du journal *La Presse* décrit Fortier comme un vétéran du reportage et un aventurier en cavale :

Nos lecteurs n'ont pas oublié les pages intéressantes que nous a adressées, l'an dernier, et il y a deux ans, notre ancien confrère et toujours dévoué collaborateur, M. Auguste Fortier, qui, après avoir longtemps vécu aux Indes, s'est fixé en Chine

depuis quelques années. Ancien reporter montréalais, M. Auguste Fortier est un de ces Canadiens français à l'esprit aventureux, qui ne rêvent que voyages à travers le monde. Il est l'auteur fort connu et toujours lu du prenant roman qu'est « Les mystères de Montréal », et son nom est souvent cité dans les annales du reportage canadien²⁰⁷.

Les illustrations et les titres parlent de contrées inconnues et d'étrangers dont Fortier peut parler en connaisseur grâce à ses séjours prolongés. Dans « Les Bandits chinois », *La Presse* décrit un journaliste « toujours épris d'aventures nouvelles²⁰⁸ ». Le caractère aventurier du destin de Fortier transparait tout particulièrement dans cette prise de risque répétée. Le dispositif du reportage fonctionne de manière classique : Fortier apparaît comme un explorateur bravant les embûches. Les journaux insistent sur le caractère extraordinaire des événements qu'il traverse, et Fortier raconte lui-même à plusieurs reprises des situations où il a failli mourir. Dans l'article « Deux ans chez les musulmans²⁰⁹ », le reporter apparaît dès les premières lignes atteint d'une maladie exotique, la fièvre paludéenne, alors qu'il se trouve au cœur de Madagascar. Plus que les pays qu'il visite, c'est l'aventure qui est au centre des textes de Fortier. Le journaliste dépeint toujours de façon très peu précise sa situation. Les événements ont l'air accidentels à tel point qu'ils donnent au parcours de Fortier un caractère fortuit qui contribue à son aura d'aventurier iconoclaste.

Fortier cherche pourtant à maintenir un lien avec le Canada français. Au lieu de documenter la vie en Chine ou en Inde, le voyageur privilégie d'ailleurs des parallèles avec son pays. De façon typique, le « je » du reporter sous-entend généralement un « nous » national²¹⁰. La comparaison entre le pays étranger et celui du journaliste doit fournir au lecteur des repères pour comprendre une autre réalité. Chez Fortier, les parallèles se multiplient cependant de façon prodigieuse et les comparaisons opèrent dans des contextes incongrus. Tandis qu'il souffre de la fièvre paludéenne, Fortier rappelle par exemple que c'est la Sainte-Catherine pour les Canadiens. Au lieu de décrire ses symptômes, il laisse ses souvenirs faire surface : « À travers, l'espace je voyais les jolies Canadiennes pleines

²⁰⁷ A. Fortier « Un Canadien-français chez les Hindous », *La Presse*, 13 février 1909, p. 4.

²⁰⁸ A. Fortier, « Les Bandits chinois », *La Presse*, 23 février 1923, p. 4.

²⁰⁹ A. Fortier, « Deux ans chez les musulmans », *La Revue populaire*, 10 octobre 1910, p. 100.

²¹⁰ C'est ce que sous-tend l'idée du « témoin-ambassadeur » proposée par Géraldine Muhlmann dans *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004.

de vie et de gaieté, enveloppées dans leurs manteaux d'hiver, au bras de leurs amoureux, se rendant à ces joyeuses réunions qui, à cette époque de l'année, ont lieu dans nos familles²¹¹. »

Dans un autre reportage, Fortier compare la ville indienne Chandernagor à Trois-Rivières : « La ville est bien entretenue et ressemble quelque peu à Trois-Rivières, bien que le Gange n'ait pas la majesté du Saint-Laurent²¹². » Au lieu de faire voir le pays étranger, les comparaisons empêchent la représentation de paysage étranger. Difficile en effet de croire que l'image de Trois-Rivières peut servir de substitut à la description des odeurs, des couleurs, des bruits d'une ville indienne près du Gange. Le lecteur n'a pas non plus accès aux pensées, au quotidien ou aux occupations de Fortier à l'étranger, sinon qu'à travers des évocations d'exotisme et une abondance de comparaisons insolites. Fortier a beau convoquer tous les noms de villes du Québec et toutes les « jolies Canadiennes » auxquelles il peut penser quand il fait de la fièvre, la distance entre sa position et celle du lecteur ne s'en trouve en fait qu'accentuée. En privilégiant l'évocation de la patrie au réel, Fortier apparaît moins comme un journaliste à l'étranger que comme un reporter perdu à l'étranger, nostalgique et loin. L'imprécision dans la représentation des lieux chez Fortier n'est pourtant pas le résultat d'une méconnaissance. Le journaliste a séjourné une grande partie de sa vie en Asie. Fortier semble conscient du fait que le caractère étrange de son parcours le projette en dehors de l'espace-temps des Canadiens français, comme s'il savait que la discontinuité entre son expérience et celle du lecteur resté au pays était trop grande.

L'ethnographe Marius Barbeau

En dehors de Léon Gérin, qui n'a jamais fait paraître de reportages en tant que tels dans les journaux, d'autres pionniers de l'ethnographie, comme Marius Barbeau, ont contribué à l'évolution du reportage. Pour Diane Joly, l'écrivain Édouard-Zotique Massicotte (1867-1947)²¹³ préfigure la contribution de Barbeau. La rencontre entre Massicotte et Barbeau en 1917 sera déterminante à plusieurs égards, mais Joly montre que Massicotte publie déjà des textes sur le folklore dans *Le Monde illustré* au tournant du

²¹¹ A. Fortier, « Deux ans chez les musulmans », *La Revue populaire*, 10 octobre 1910, p. 100.

²¹² A. Fortier, « Une ville française de l'Inde », *La Revue populaire*, février 1910, p. 6.

²¹³ Massicotte signe de son nom ou des pseudonymes Mistigris, Cabrette et « Le Chercheur ».

siècle et à *La Revue populaire* à partir de 1907²¹⁴. Massicotte recueille des chansons populaires et des récits oraux auprès d'informateurs qu'il prend le temps de présenter : « La chanson que je veux vous donner aujourd'hui m'a été chantée par un ancien, un dur à cuire, tour à tour marin et charpentier de navire, enfin un Québécois²¹⁵. » Dans *Le Monde illustré*, Diane Joly rappelle qu'il propose dès 1890-1891 une série sur des « Montréalais pittoresques » :

En cinq courts textes, Massicotte étudie des individus travaillant dans les rues montréalaises : camelots, chiffonniers et d'autres. Il donne une description exhaustive pour chaque genre de personne : objets vendus selon la saison, lieux de l'activité, classement typologique des vendeurs, habillement, cris de vente avec les diverses tonalités. Ses articles sont basés sur des observations²¹⁶.

L'approche de Massicotte est étonnante, entre autres, parce que la ville est généralement associée aux vices dans la littérature de l'époque. En cela, il faut donc mentionner son travail, mais Massicotte ne fonctionne pas encore selon une méthodologie développée. Il n'insiste pas non plus sur la valeur documentaire de son écriture. Ses méthodes ressemblent encore beaucoup aux observations spontanées d'autres écrivains sur le terrain à la fin du XIX^e siècle. Dans la série des Montréalais par exemple, il n'interroge pas les gens qu'il représente dans ses portraits au *Monde illustré*. Massicotte entremêle de surcroît la fiction et le réel dans certains textes. C'est le cas, par exemple, dans une série dans *La Revue populaire* qu'il fait sur un village imaginaire utopique situé sur le « Rang au bord de l'eau ». Un peu comme pour Taché dans ses *Forestiers et voyageurs*, l'aspect factuel n'est pas déterminant.

Avec Marius Barbeau, la collecte de données devient une entreprise plus systématique. L'intérêt de Barbeau pour les contes d'origine canadienne-française remonte à sa rencontre avec l'anthropologue américain d'origine allemande Franz Boaz. Dans un congrès, à la fin de l'année 1913, Barbeau explique que Boaz l'interroge sur l'existence de contes populaires au Canada :

Je ne pus à brûle-pourpoint répondre à cette question, puisqu'on n'en avait jamais jusque-là recueilli ou publié chez nous. Mais, après réflexion, je répliquai qu'à Lorette près Québec, les Sioui m'avaient offert les récits de La belle Jarretièreverte, du Corps sans-âme, de P'tit-Jean tue le géant, et de L'eau de la Fontaine de

²¹⁴ Diane Joly, « À l'avant-garde du folklore : Édouard-Zotique Massicotte, 1882-1915 », *Rabaska*, 2013, vol. XI, p. 25-41.

²¹⁵ Cité dans *Ibid.*, p. 34.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 35.

Paris. Sur ce, le professeur Boas, en tant que sommité en la matière, me pria instamment de retourner à Lorette et de recueillir ces récits que j'avais refusés parce qu'ils n'étaient évidemment pas Peaux-Rouges. Nous ne nous occupions jusque-là (depuis 1911), au Musée national, que d'ethnographie et de linguistique²¹⁷.

Barbeau est à l'époque déjà plongé dans des travaux ethnographiques. Lauréat de la bourse Rhodes, Marius Barbeau a étudié l'anthropologie en Angleterre et il a également assisté à des cours en France à l'École des hautes études, à la Sorbonne et à l'École d'anthropologie de Paris. À la suite de sa rencontre avec Boaz, Barbeau s'exécute et fait paraître quelques années plus tard les résultats de ces premières collectes sur les Canadiens français dans le *Journal of American Folk-Lore*, une publication de l'American Folk-Lore Society²¹⁸. Son premier contact avec le conte produit « une sorte de catalyse », écrit Jean du Berger : « cette découverte lui fera rechercher les traces de la culture traditionnelle avec une hâte qui rappelle "l'inquiétude" des écrivains de l'École littéraire de Québec²¹⁹. »

En dehors des revues spécialisées, les journaux comme *La Presse* s'intéressent au travail de Barbeau. En septembre 1921, *La Presse* fait notamment paraître des extraits d'un texte écrit par Marius Barbeau pour la Société Royale accompagnés de plus d'une douzaine de ses photographies, le tout disposé en première page avec des illustrations et le grand titre « Chez les pêcheurs de Gaspé ». En 1918, Marius Barbeau se rend à Sainte-Anne-des-Monts où madame Pierre Trépanier lui offre sept récits, puis à Tourelle où un dénommé François Saint-Laurent lui fait part d'une dizaine de contes²²⁰. Dans le journal, la représentation graphique du matériel ethnographique de Marius Barbeau n'est pas différente de celle d'un reportage. Les journaux parlent de lui comme d'un « folkloriste », mais sa matière est utilisée comme la collecte d'un reporter²²¹. Le rapprochement entre le matériau du folkloriste et le reportage contribue d'ailleurs à une confusion plus large qui touche le genre.

²¹⁷ Marius Barbeau, « La géographie dans le folklore », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. III, n° 6, p. 115.

²¹⁸ Il est d'ailleurs significatif qu'à l'instar de Barbeau, d'autres intellectuels des années 1910 ayant contribué aux domaines des sciences sociales fassent souvent paraître leurs travaux à l'extérieur de la province. Léon Gérin publie quant à lui presque majoritairement en France dans la revue spécialisée *La Science sociale*.

²¹⁹ Jean Du Berger, « Marius Barbeau : le conte et le conteur », *Études françaises*, vol. XII, n°1-2, 1976, p. 61-70.

²²⁰ *Ibid.*, p. 65.

²²¹ Le reportage « Chez les pêcheurs de Gaspé » est le seul texte de Barbeau qui est paru comme un article journalistique, mais plusieurs de ses livres s'apparentent aussi à une forme d'écriture documentaire.

LE REPORTAGE COMME UN CONTE

À la parution du texte « Chez les pêcheurs de Gaspé », la rédaction du journal *La Presse* présente l'écriture de Barbeau comme une exploration du passé à travers le présent : « La vie d'autrefois ; celle d'aujourd'hui. – Mœurs, récits et chansons. - Souvenirs des premiers colons²²². » À titre de « folkloriste », Barbeau s'intéresse précisément à toutes les manières locales qu'ont les gens de se représenter et de se raconter leur existence à travers les légendes, les contes, les chansons. Pour Barbeau, les récits oraux qui circulent portent la trace du passé, mais également celle du lieu : « Leurs chants et leurs légendes [...] ne sont qu'une phase de l'évolution d'un monde de réalités. [...] [I]l faut au moins pouvoir s'en représenter le décor pittoresque dont ils font en quelque sorte partie²²³. » L'étroite relation entre le territoire et le conte correspond chez Barbeau à une conception persistante du fait littéraire. Pour Barbeau, le conte est une relique préservée du « souffle niveleur du modernisme intellectuel et matériel ²²⁴ ». Il renvoie au passé, mais il incarne aussi une empreinte patrimoniale vivante que l'on ne peut pas comprendre seulement comme un artefact inerte. Barbeau le conçoit comme une pratique qui n'est pas fixe. En menant ses enquêtes, il vise à mettre en relief non seulement les récits, mais aussi les variantes des contes tout comme la personnalité, les gestes et l'aura des conteurs. L'ampleur du matériel photographique et sonore du chercheur renvoie à cette attention à la gestuelle, aux vêtements du conteur, à sa posture et à sa voix²²⁵. Barbeau travaille à faire des traces du passé un résultat vivant.

À travers cette attention au contexte dans lequel les contes évoluent, Barbeau investit le récit d'une fonction particulière ayant trait à son caractère représentatif et vrai. Quand on lit ses textes, la transcription des récits oraux ressemble à un prélèvement géographique. Le récit oral, présenté comme un morceau du territoire, a le pouvoir de traduire les réalités du lieu. L'attention aux termes locaux parfois explicités en glossaire et aux toponymes en témoigne tout particulièrement. Dans l'article « Chez les pêcheurs de Gaspé », la liste de ces termes évocateurs confirme les liens entre l'inventivité des récits et

²²² Marius Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 1.

²²³ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

²²⁴ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

²²⁵ Voir Benoît Thériault, « Les archives de Marius Barbeau : une richesse à découvrir ou à redécouvrir », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 218-230.

le territoire : « Cap aux os », « La vieille », « Barachois », « Coin du banc », « Cannes de Roche²²⁶ ». Le conte, forme vivante, orale et transitoire, apparaît ainsi à la fois comme une manière de communiquer aux autres des événements passés et comme une manière de dire les lieux au présent. Dans les faits, le récit est toutefois basé sur l'imagination du conteur. Il doit traduire la vie locale, mais, en fin de compte, il ne transmet pas de données factuelles, contrairement au reportage.

En transcrivant le réel avec des moyens techniques plus précis, le journalisme, selon Barbeau, entre en compétition avec le conte. À l'époque, les marées d'informations du reportage et du journal atteignent de plus en plus les régions en dehors des villes de Québec et de Montréal. Pour Barbeau et pour beaucoup d'écrivains de l'époque, les réalités qui percolent à travers les histoires locales s'en trouvent précarisées. Le récit oral est fragilisé par les contenus du journal d'information, par les reportages qu'il contient où grouille une quantité infinie d'événements factuels. La circulation accélérée des journaux, l'uniformisation des contenus et la déterritorialisation des récits ne menacent pas seulement les contes, mais aussi une certaine façon de vivre chez les Gaspésiens : « Le charme de la simplicité primitive a disparu. C'est un paradis perdu²²⁷. » À côté du journal, le conte apparaît comme la transposition insuffisante d'un réel que les conteurs vont bientôt désertter sous la pression de vraies informations. Or, les reporters du corpus tentent précisément de s'éloigner du « souffle niveleur du modernisme intellectuel et matériel ²²⁸ ». Les prochaines pages portent précisément sur cette façon qu'ont eue les reporters de privilégier des modes de narration et de représentation à distance du journalisme conventionnel. La focalisation, la constitution de l'espace-temps et la mise en scène des événements entretiennent une proximité particulière avec la fiction dans les textes, et particulièrement avec le conte et la littérature orale, qui envahissent les journaux de 1910 à 1930 sous l'effet des collectes comme celles de Barbeau.

Le reporter en conteur

Barbeau et le conteur qu'il met de l'avant dans ses enquêtes ne ressemblent donc pas au petit reporter qui circule en ville, mais ils ressemblent aux journalistes en

²²⁶ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

²²⁷ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

²²⁸ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

déplacement, aux envoyés spéciaux et aux aventuriers, comme Gilbert LaRue, Jean-Charles Harvey, Corinne Rocheleau, Auguste Fortier et même aux militaires Émile Ranger et Paul Caron. Les reporters cités sont d'ailleurs tous portés par un désir de se fondre dans une identité nationale, dans un lieu dont ils deviendraient eux-mêmes les conteurs. Quand Ranger affirme raconter « la vie de tous les Canadiens français sur le front²²⁹ », il n'exprime pas une connaissance en surplomb, mais plutôt une fraternité générale. On trouve le même type de posture chez Auguste Fortier au début de son reportage pour *La Presse* sur sa mésaventure au Siam. Fortier se présente comme un simple Canadien français, naïf et sympathique :

Quel que soit l'endroit où vont les Canadiens français, ils passent pour des « jolly good fellows » et se font des amis presque malgré eux ; quelquefois nous nous en faisons même trop. Étant Canadien-français, j'ai hérité des qualités — devrais-je dire des défauts ? — de nos pères. C'est ce qui me valut la terrible, l'épouvantable aventure que je vais raconter aux lecteurs de la "Presse"²³⁰.

Que Fortier agisse comme un personnage naïf, subissant les événements au lieu de les dévoiler, est significatif. Fortier n'entre pas dans la posture d'un enquêteur, il ne va pas trouver l'information : le récit est le résultat d'une aventure improbable. Le reporter agit davantage à titre de conteur que de journaliste non pas seulement au sens de quelqu'un qui relaie des « expériences vécues qui lui sont narrées de première main²³¹ », mais plutôt au sens de quelqu'un qui entreprend de raconter une histoire qui lui est arrivée de façon exceptionnelle et étonnante, comme s'il ne l'avait jamais cherchée, comme s'il n'était pas journaliste.

L'une des particularités des articles répertoriés durant la période concerne précisément cet accès au monde, cette focalisation limitée. Les journalistes du corpus revendiquent un point de vue restreint sur les événements qu'ils décrivent. Les formes qu'ils privilégient, celles de la lettre, du journal personnel et du carnet, sont également des écritures qui se déploient en vase clos. Même le travail de Gilbert LaRue dans l'Ouest, qui est présenté comme une grande enquête, est aussi une série de lettres fournissant une

²²⁹ É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 8.

²³⁰ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien-français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, mardi 16 janvier 1917, p. 1.

²³¹ Mélodie Simard-Houde fait également un parallèle entre le reporter urbain et le conteur dans l'article « Le reporter, conteur et flâneur dans les bas-fonds urbains », *Médias 19* [En ligne], Publications, 10 juin 2013, <http://www.medias19.org>.

représentation partielle de l'Ouest francophone. Dans les enquêtes sur la langue, sur les mouvements artistiques ou sur le mariage dans *L'Action française*, dans *Le Devoir* ou à *La Revue moderne*, les journaux privilégient à l'identique la publication d'extraits de correspondances au lieu de lier les éléments de l'enquête pour former un récit, comme s'il fallait garder intact le caractère intime et individuel des réponses rédigées en préservant la matérialité du support. Dans ces sondages, l'enquêteur, s'il est seulement mentionné, ne structure pas le contenu en offrant un regard d'ensemble, il écrit souvent lui aussi une lettre qui s'ajoute à la liste.

L'aspect intime ou personnel des récits caractérise également le format des récits journalistiques de la Première Guerre mondiale. Le texte d'Émile Ranger « De Salisbury à la ligne de feu » est sous-titré : « Au jour le jour ». Le texte reprend la forme d'un journal personnel par dates. Ranger revendique aussi explicitement une focale limitée sur les événements : « Ce journal n'est pas une histoire de la guerre. Je ne raconte que mes impressions et ce que j'ai vécu et vu. Le général en chef ne me consulte pas... et depuis mon arrivée en France, je n'ai pas lu cinq fois les journaux²³². » Si les postures politiques des deux journalistes sont incompatibles, le journal de Ranger comme les carnets de Caron appartiennent tous les deux aux genres de l'intime. Caron n'utilise pas les termes « chroniques » ou « reportages », mais bien « carnets » pour désigner ses textes. Il parle d'une « guerre vue d'en bas », vue des tranchées. De ces articles, il ressort une idée fixe, celle de ne dire que les choses observées, que les faits consignés à partir de la perspective toute limitée d'un seul individu. Tout au long des carnets, Caron répète que ses impressions personnelles, ses notes ne traduisent que des choses qu'il a vues : « [...] avec conscience de n'avoir avancé que des faits dont j'ai pu me rendre compte moi-même [...] »²³³.

Cette attention à la chose vue est typique du travail des reporters partout en Occident, mais elle coïncide ici avec une perspective singulière chez l'observateur. À la focalisation restreinte du journaliste s'ajoutent en effet une trajectoire et une vision du monde qui isolent le journaliste. Caron refuse, par exemple, d'être associé à d'autres Canadiens français dans l'armée comme Olivar Asselin. Pour Micheline Cambron, les récits sur la Grande Guerre au Québec n'ont pas d'horizon collectif : « les événements

²³² É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 1.

²³³ P. Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron...op. cit.*, p. 211

guerriers sont donnés moins comme participant de récits collectifs, en tant que pièces d'un puzzle ou d'une fresque, que comme des éléments qui témoigneraient d'une mémoire individuelle privée d'horizon général²³⁴. » La proposition de Cambron contraste avec les études sur les textes associés à la guerre en France. En France, le chercheur Nicolas Beaupré, qui analyse la littérature française de la Grande Guerre, affirme que chaque aspect de la réalité guerrière rejoint un ensemble de représentations communes et qu'ainsi, « chaque texte est à la fois fragment de guerre et la contient toute²³⁵. » Irréconciliables, les points de vue de Ranger, de Caron et d'Olivar Asselin ne semblent au contraire valoir que pour eux-mêmes. Les disparités politiques ne témoignent pas seulement de divergences idéologiques, elles signalent la difficulté, voire l'impossibilité, de lier les textes, de construire un tableau commun ou complémentaire sur les événements. Contrairement aux récits dont parle Beaupré, les articles de Ranger et de Caron ne peuvent ainsi converger vers un ensemble, ils ne sont les fragments d'aucune totalité.

On peut supposer que l'absence d'étiquette, d'attache des écrivains journalistes répertoriés à un statut commun et à une forme comme celle du grand reportage nuit aux textes et leur confère une position précaire. Dans ses travaux sur le reportage en France, Mélodie Simard-Houde insiste sur la « reproductibilité²³⁶ » de phénomènes, sur la sérialité comme condition de l'émergence du héros reporter en France. À l'inverse, ici, d'un auteur à l'autre, les articles restent des témoignages inattendus, exclus d'une perspective globale, d'une somme de textes, de documents et de comptes rendus sur un même sujet qui aurait permis de saisir l'évènement et la collectivité. Chaque production apparaît comme un hapax. Sans horizon textuel, sans attache à un ensemble de représentations traitant des mêmes événements, les articles semblent exister isolément, ce qui contribue en outre à flouter la limite entre fiction et non-fiction. À une période où le grand reportage commence à apparaître comme un genre littéraire dans les journaux du Canada français, ce détachement du journal et du monde journalistique relève aussi d'une volonté explicite

²³⁴ M. Cambron, « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire »... *op. cit.*, p. 15.

²³⁵ Cité par Béatrice Richard dans « Introduction. Paul Caron entre les lignes », dans Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron...**op. cit.*, p. 20.

²³⁶ Mélodie Simard-Houde en parle dans différents contextes, notamment dans les articles « Porter le journal jusqu'aux nues : la presse et l'ascension en ballon homonyme à la fin du xix^e siècle », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture* [En ligne], volume X, n° 1, automne 2018 et « Mutations et usages d'un mythe médiatique : l'Aviateur héroïque reconfiguré par l'affaire Lindbergh », *CONTEXTES* [En ligne], n° 24, juillet 2019, <http://journals.openedition.org/contextes/8217>.

chez les écrivains et les écrivaines de tirer le réel vers la littérature. Le phénomène contribue cependant à dissocier les textes de la sphère médiatique, de l'actualité immédiate des autres textes, ce qui empêche en fait non seulement de lier la mémoire des individus à un horizon général, comme le dit Cambron, mais aussi de les lier entre eux, dans une catégorie commune dans le journal.

Des effets de fiction

Commencer dans le noir

En cherchant à se distancer de la banalité du petit reportage et à construire une coupure avec le reste du journal, les reporters empruntent des codes qui s'apparentent à ceux des récits fictionnels. Dans les premières lignes de chaque texte s'impose une sorte d'arrêt ou de silence pour marquer une distance et empêcher la confusion entre l'histoire racontée et le reste du bruit médiatique. Le texte d'Émile Ranger commence ainsi au beau milieu de la nuit :

Jeudi, 11 février 1915. – Il est minuit, il fait noir ; pas une étoile au firmament. Il semblerait qu'on pourrait couper les ténèbres. C'est la première fois que je porte mon « pack » (havresac), et il pèse joliment. Il faut marcher les quatre milles qui nous séparent de Amesbury où nous devons prendre le train²³⁷.

L'obscurité d'où semble émerger la voix des reporters apparaît comme plus qu'un simple élément descriptif, elle appartient à une situation d'énonciation liminaire, au cadre narratif sur lequel s'appuient les textes. La nuit fait certes partie de l'arrière-plan, c'est un élément de décor, mais c'est aussi un seuil pour le récit.

Dans les carnets de Caron, l'alternance du jour et de la nuit dans les tranchées crée des transitions narratives similaires :

je dormais à poings fermés depuis quelques instants lorsque quelques livres de sable qui me tombent sans façon sur la tête viennent me tirer du sommeil. [...] Nous nous frottons les yeux, cherchant quelle peut bien être la cause de cette avalanche intempestive. [...] un filet de lumière qui filtre à travers le toit de notre cahute nous apporte le mot de l'énigme. Un obus allemand est venu troubler notre sommeil [...] ²³⁸.

Dans les tranchées, où l'obscurité menace constamment de ravalier le champ de vision du narrateur, le lecteur s'habitue à chercher la lumière avec Caron. Le témoignage ne s'inscrit

²³⁷ É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 1.

²³⁸ P. Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron...op. cit.*, p. 49.

pas contre la pénombre, il en provient. La noirceur fait partie d'un imaginaire de la guerre qu'on peine à traduire et à décrire. Elle n'est toutefois pas spécifique aux textes sur la guerre. Chez Corinne Rocheleau aussi, la vue de la narratrice est brouillée par la pénombre :

Nous sommes au crépuscule. Je ne distingue que des ombres allant et venant. On se prépare à lever l'ancre une dernière fois. [...] Tout près de moi, il y a un tout petit point rouge qui brille dans les ténèbres. C'est le cigare de mon frère, devisant avec ses deux amis sur l'éternel sujet de la pêche à la ligne²³⁹.

Avec « L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam²⁴⁰ », le récit de Fortier prend également place le soir. Alors que l'aspect central du grand reportage en Occident est qu'il constitue un témoignage oculaire, une exposition des faits, un art de la chose vue, chez Fortier, Rocheleau et les autres reporters, le contexte autour du narrateur semble plongé dans le noir.

La phrase de Fortier commençant le texte parle de la nuit : « Il était neuf heures du soir, la nuit était très noire ». Le commentaire n'est pas tautologique. Il renvoie à une absence de lumière artificielle et à une absence de lune pour éclairer le narrateur. Comme chez Ranger, Caron et Rocheleau, la pénombre est aussi un canevas narratif. Ce modèle est en fait caractéristique des modalités du conte comme le rappelle Bernadette Bricout : « Nous sommes au plus noir de la nuit, d'une nuit que n'éclairaient pour nos ancêtres aucun lampadaire, aucun réverbère, aucune guirlande électrique. Ténèbres remplies de menaces, nuit périlleuse où l'on se perd comme en un pays inconnu²⁴¹. » Fortier place volontairement le lecteur dans un contexte difficile à discerner. On peut supposer qu'il connaît les lieux où il a vécu la plus grande partie de sa vie. C'est un choix de ne pas référer à un plan plus large, de ne pas replacer le lecteur sur la carte ou dans un temps spécifique. En plongeant son lecteur dans le noir, Fortier tente d'ouvrir le récit sur l'aventure en créant une sorte d'affolement, un suspens.

Dans le voyage de Rocheleau, le soir renvoie aussi à une attente dont l'écrivaine redouble le pouvoir narratif par un renvoi à la fiction : « Comme sœur Anne nous scrutons l'horizon, mais ne voyons rien venir. Le crépuscule s'avance, et Angéline m'envoie souper,

²³⁹ C. Rocheleau. « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 141.

²⁴⁰ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien-français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, 16 janvier 1917, p. 1, 6.

²⁴¹ Bernadette Bricout, *La Clé des contes*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, p. 15.

m'assurant qu'elle gardera la vue sur la mer²⁴². » La chercheuse Bernadette Bricout écrit que le personnage de sœur Anne, qui scrute l'horizon et qui ne voit rien venir, agit dans le conte Barbe bleu comme un double de la protagoniste²⁴³. Le personnage d'Angéline dédouble la figure du reporter. En observant un paysage où rien ne surgit, sa présence évoque aussi cette attente d'un évènement qui ne vient pas dans le reportage.

Les journalistes parlent souvent d'attente. LaRue décrit les « mornes bois » de l'Ontario, « l'étendue plate à l'infini » des provinces de l'Ouest et les monts près de la baie du Tonnerre comme des « Géants endormis ». En Inde, Auguste Fortier écrit : « Chandernagor est une ville morte, aussi morte que l'est le West End de Montréal, le dimanche matin. Les rues sont silencieuses, presque désertes²⁴⁴ [...] ». Au fil de leurs déplacements, les reporters déploient cette attente, ce temps plat, ce sentiment d'anticipation qui permet d'espérer un surgissement dans le paysage. Les reporters des années 1910 à 1930 parviennent à instaurer dans leurs récits un suspens caractéristique du roman ou du conte, une expectative dans l'attente, comme le ferait un narrateur agile. Les textes sont ainsi traversés par le goût de l'aventure. Or, en fin de compte, les reporters s'accommodent très mal des imprévus réels. Les accidents et les évènements plus sérieux débordent d'ailleurs souvent du cadre des publications prévues. Fortier raconte sa mésaventure au Siam en parallèle de ses articles plus réguliers sur l'Asie, parce que *La Presse*, nous dit la rédaction, le lui demande²⁴⁵. Le phénomène est identique chez Émile Ranger. Dans tout son récit « De Salisbury à la ligne de feu », il ne se passe presque rien, alors que dans les textes qui suivent – les correspondances personnelles avec sa famille et l'interview qu'il donne à la rédaction de *La Presse* –, Ranger relate des scènes horribles dans lesquelles il sera lui-même blessé. Quand un incident survient à l'improviste, les journalistes sont donc pris au dépourvu. Les textes qu'ils conçoivent avec soin ne visent pas à produire une restitution à chaud des évènements, ils s'inscrivent au contraire à distance du concept d'un évènement médiatique, c'est-à-dire de l'actualité.

²⁴² C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 127

²⁴³ Bernadette Bricout, « Sœur Anne ou la part de l'ombre », *Les Cahiers jungiens de psychanalyse*, vol. I, n° 145, 2017, p. 101-108.

²⁴⁴ A. Fortier, « Une ville française de l'Inde », *La Revue populaire*, février 1910, p. 7

²⁴⁵ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien-français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, 16 janvier 1917, p. 1.

Un décor irréaliste

Dans les textes du corpus, la représentation des lieux témoigne de cette mise à distance de l'univers journalistique. Jean-Charles Harvey parle ainsi de la nécessité de s'extraire du rythme de l'information : « Les maigres sapins de l'île Providence, où je passe mes vacances, loin du bruit, de la poussière, de la radio et de la politique, secouent de lourdes gouttelettes de mousse²⁴⁶. » Dans « Sous la chanson des vagues », il décrit les heures qu'il passe à regarder la pluie, les vagues, des lapins et des bébés goélands. Les textes d'Harvey rappellent ceux du reporter Martin brièvement devenu poète au contact de la nature dans le roman de J.-M.-Alfred Mousseau *L'envers du journalisme*. Harvey parle quant à lui d'un « silence divin » : « Seul le phare de Grosse-Île me renvoie, de minute en minute, comme le signal d'une sentinelle, le puissant reflet de sa clarté à travers le brouillard²⁴⁷. »

L'imprécision de la description provient de cette distance avec le journal et d'une proximité qui s'instaure entre le reporter et un univers flou, propre à l'imagination. Corinne Rocheleau décrit Inverness comme « surgissant pêle-mêle parmi les roches et les troncs d'arbres²⁴⁸ ». À son arrivée dans le village, il n'y a qu'une pleine lune et le bruit de la nature. Le lieu est isolé. La mer autour du village a un aspect étrange. On ne découvre aucun navire, aucun quai, aucune grève :

On dirait la côte coupée en ligne abrupte et nette, et on a l'illusion de voguer en plein océan. Les vagues roulent leurs ondes presque aux portes des maisons. Le ciel et la mer se confondent, et il faut regarder deux fois pour voir où l'un commence et où l'autre finit²⁴⁹.

Chez Rocheleau, les contours du décor sont indistincts. On ne sait pas où la terre finit, où l'eau commence, où se loge l'horizon. Dans sa mésaventure au Siam, Auguste Fortier ne saurait pas non plus exactement se situer : « Il me semblait être dans une épaisse forêt, loin de toute habitation ; et que serais-je devenu dans cette forêt tropicale enchevêtrée de lianes, et dont le sol marécageux est couvert de scorpions et de reptiles venimeux²⁵⁰ ! » Chez

²⁴⁶ Jean-Charles Harvey, « Sous la chanson des vagues », *Le Canada*, 10 juillet 1936, p. 3.

²⁴⁷ J.-C. Harvey, « Sous la chanson des vagues », *Le Canada*, 10 juillet 1936, p. 3.

²⁴⁸ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 129.

²⁴⁹ C. Rocheleau, « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 129.

²⁵⁰ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien-français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, 16 janvier 1917, p. 1.

Rocheleau et Fortier, le paysage prend très clairement des allures de décors de conte, mais chez les autres journalistes aussi les lieux sont un contexte propice à l'invention.

Même dans le contexte de la guerre, les journalistes mettent à profit leur imagination. Chez Paul Caron, plus on avance dans sa correspondance dans *Le Devoir*, plus le Canada semble loin. Il faut dire que le militaire ne rentre jamais à la maison. Même durant ses permissions, Caron ne peut se permettre que des séjours à Paris. Les textes racontent donc ses déplacements entre les tranchées, les premières lignes et les secondes, les villages évacués, la capitale française et le retour vers les tranchées. Le deuxième texte de Caron porte sur le jour de l'an passé un peu à l'écart des premières lignes. Le soldat compare son souvenir « de la vie facile et douillette » dans « quelques officines journalistiques » à cette nouvelle vie que personne n'a désirée, mais que tous acceptent vaillamment :

Et par certains côtés, ces randonnées à travers les forêts, les villages évacués par les habitants — aux maisons démolies par les obus allemands ; les routes défoncées par les camions de l'artillerie, et où l'on enfonce jusqu'à mi-jambes, ne sont pas exemptes de poésie, malgré leur terre-à-terre, ici le mot n'est pas de mauvais emploi²⁵¹.

C'est la distance avec le pays combinée à ce vide créé par la guerre qui sert de canevas à la description chez Caron. La poésie que trouve l'ancien journaliste dans ces ruines est en adéquation avec une France et un Canada imaginaires qu'il faut sauver.

A priori, l'ancien journaliste semble très concentré sur la tâche de décrire son environnement immédiat : les sons d'obus et de la mitraille, les sensations de la terre, celles du sable, celles du froid. L'écriture des carnets atteint ainsi une densité particulière à travers l'observation précise et concrète des lieux. Caron se tient au plus près de la boue des tranchées, des lignes au creux du sol ou du foin des granges où les soldats en retrait dorment. Mais, pour Caron, le temps d'observation est long, et l'œil se perd aussi en divagations entre les moments d'attente monotone et de violence :

Dans une de ces heures je me suis longuement amusé des images fantastiques, des profils gigantesques, des dessins, n'appartenant à aucune école déterminée, que créent dans la clairière d'en face les efforts douloureux des arbres qui se tordent, des arbustes qui s'agitent et des reflets de la lune qui joue, indolente et folâtre, et capricieuse, sur ce fonds étrange de neige sans souillure encore et d'ombre démesurée des bosquets d'alentour. Qui donc nous vante la grandeur

²⁵¹ Paul Caron, *La Grande Guerre de Paul Caron... op. cit.*, p. 43.

impressionnante des plaines glacées de régions polaires, la terrifiante vision que donnent les plaines ensablées de déserts, le magnétisme du mirage particulier à ces deux immensités²⁵² ?

L'écrivain laisse le lecteur suivre le fil de sa pensée. L'apparition de mirages donne l'impression d'une folie naissant dans les moments d'attente de la guerre. Si elle s'appuie sur des sensations réelles et sur l'expérience intime de la guerre, l'observation chez Caron atteint ainsi une portée profondément subjective.

Les carnets de Caron relèvent en fait d'une vision personnelle qui nourrit une fiction bien précise. L'écriture repose sur la description presque tellurique d'un autre territoire que la guerre fait advenir : celui d'une France assaillie qu'il faut protéger, mais surtout d'une France assagie après les errements d'avant la guerre. Pour Caron, avec la guerre, la France redevient ce lieu aimé, cette référence conservatrice où la famille paysanne catholique tient le rôle principal. Durant ses permissions à Paris, Caron fait notamment l'éloge d'une ville plus calme et plus sobre. À travers ses observations, Caron entreprend de dépouiller la « mère patrie » de l'image de dépravation morale qui fait l'objet de critique véhémence chez l'élite clérico-nationaliste canadienne. Caron s'ingénie à retrouver une France catholique, paysanne, traditionnelle. Et c'est sur cette France imaginaire que Caron superpose un Canada fantasmé. Il mêle ainsi l'image d'une France ancienne à un Canada idéalisé.

Selon Richard, Caron justifie de cette manière son parcours de soldat en inventant « une France mythique », une « sœur jumelle d'un Canada qui l'est tout autant²⁵³ ». Il trouve cette France ancienne dans la description de la campagne, de l'hospitalité française, de la capitale inquiétée par le conflit. Dans les textes d'Émile Ranger aussi, la France est imaginaire. Chez Ranger, la carte traçant l'itinéraire du bataillon canadien placée en début de texte rappelle d'emblée que la guerre de 1914-1918 se présente aussi comme un effort géographique mental pour le lecteur dans la province de Québec. Une fois sur place, les lieux français évoquent le souvenir de romans pour Ranger. En arrivant, l'ancien reporter mentionne des références littéraires au défilement des toponymes : « Mes souvenirs de collège me reviennent, et je pense aux chevaliers de la Table ronde, à Duguesclin, à Anne de Bretagne, aux romans de Paul Féval, aux Vendéens, etc. Durant la soirée, nous passâmes

²⁵² *Ibid.*, p. 159

²⁵³ B. Richard, « Introduction... », ...*op. cit.*, p. 9.

Boulogne et Calais²⁵⁴. » Qu'il s'agisse des récits de guerre de Caron et Ranger ou des voyages de Rocheleau et Harvey, c'est une représentation souvent irréaliste qui sous-tend ainsi la représentation des lieux dans les reportages du corpus, tout comme celle des êtres.

Des personnages

En privilégiant des décors abstraits, pittoresques ou peu réalistes, les reporters contribuent à donner l'impression que leurs interlocuteurs sont des personnages. Dans *La Presse*, Marius Barbeau associe les Gaspésiens à un contexte folklorique en écrivant notamment qu'ils sont « isolés et dispersés sur des côtes désertes entre les vastes eaux du Saint-Laurent et les monts Shickchock²⁵⁵ » et surtout préservés des réalités qui animent les sociétés industrielles :

Ils souffrent moins que nous des maux qui sortirent naguère de la boîte de Pandore, et si, comme dans les contes anciens, un roi envoyait ses héritiers à la recherche du bonheur, le cadet fortuné le découvrirait peut-être dans une humble cabane en troncs d'arbres de la Gaspésie, loin des foules affairées, alors que ses aînés le chercheraient en vain dans les palais des riches et des puissants²⁵⁶.

Pour Barbeau, ce sont les récits transmis de façon orale qui ont assuré la venue des nouveaux colons. Ils seraient arrivés, écrit-il, « attirés par de mirifiques récits de grandes chasses, de pêches miraculeuses et de trésors cachés²⁵⁷. » Le journaliste aurait d'ailleurs pour mission de relayer l'aspect pittoresque des régions, non pas la réalité qui, elle, menace au contraire le bien-être des lieux. Barbeau se désole ainsi du processus de dépossession à l'œuvre dans ces espaces où les développements récents des transports et du réseau de communication atteignent de plus en plus l'espace reculé des pêcheurs : « Aujourd'hui ils ne sont plus aussi simples ; ils en savent trop ou trop peu pour jouir de ce qu'ils possèdent. Plusieurs ont vu ce qu'il y a au-delà des montagnes²⁵⁸. »

Comme Barbeau, les journalistes du corpus ont un intérêt marqué pour les récits transmis de façon orale et ils accordent un surcroît de valeur aux identités anciennes, préservées de la ville. Corinne Rocheleau parle des femmes acadiennes qu'elle rencontre

²⁵⁴ É. Ranger, « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1^{er} avril 1915, p. 8.

²⁵⁵ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p.1.

²⁵⁶ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p.1.

²⁵⁷ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p.1

²⁵⁸ M. Barbeau, « Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 6.

en insistant sur l'importance de leur talent de conteuse et sur la valeur de la transmission des événements historiques passés :

Peut-être, dans les longues veillées d'hiver, racontent-elles à leurs petits-enfants quelque magnifique et terrible histoire de loup-garou ou de chasse-galerie ! Ou bien encore, sans doute, elles redisent les souvenirs de l'exil de leurs ancêtres, alors que, arrachés de leurs foyers, dispersés sur la côte jusqu'en Louisiane, séparés les uns des autres, les Acadiens errèrent pendant de longues années, pour se réunir enfin par petites bandes et réintégrer la patrie dévastée, mais toujours chère²⁵⁹.

À cet égard, les êtres dans les articles ressemblent à des personnages, entre autres, parce qu'ils sont eux-mêmes des conteurs, héritiers des récits anciens transmis de génération en génération. Rocheleau trouve les signes de cette pérennité dans les intonations des individus : « En route, nous écoutons attentivement les gens que nous rencontrons. [...] "Comme ça sonne vieux !" ²⁶⁰ »

C'est pour les mêmes raisons que Jean-Charles Harvey s'intéresse à Grey Owl, qu'il désigne comme « Hibou gris », et à sa femme dans son article sous-titré « Un voyage chez les sauvages : Archie Grey Owl et Gertie Bilaney, dompteurs de castors ». Le début de son reportage met l'accent sur le contraste entre la ville et l'authenticité de Gertie Bilaney²⁶¹ :

Très belle dans sa souple élégance, malgré la rusticité de ses vêtements. Elle portait un gilet de chevreuil à franges, des pantalons bouffants de chasseur et des bottes à jambières rabattues vers la cheville. C'était là sa toilette des dimanches. Elle n'était pas sans charme ainsi. Son passage dans les rues de Québec éveilla naturellement la curiosité. Tout le monde se retournait pour la voir, mais elle allait son chemin sans daigner s'en apercevoir [...]²⁶².

Harvey affirme que Gertie Bilaney n'a pas conscience de sa propre représentation. Il souligne un décalage qui ne tient pas, selon lui, seulement à une manière de vivre et de s'habiller. Pour Harvey, c'est aussi un décalage temporel qui définit la jeune femme. Elle aurait gardé un naturel et une manière d'être simple appartenant au passé que les habitants de la ville auraient perdu. Les journalistes sont fascinés par les personnages à l'écart du

²⁵⁹ C. Rocheleau. « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 136.

²⁶⁰ C. Rocheleau. « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 136.

²⁶¹ Contrairement à Grey Owl (de son vrai nom, Archibald Belaney) qui est Anglais d'origine et qui s'est inventé des parents autochtones, Gertrude Philomen Bernard ou Anahareo, fille de Mathew et Mary Bernard, naît à Mattawa, en Ontario, dans une petite communauté située à la frontière de l'Ontario et du Québec, au nord du parc provincial Algonquin.

²⁶² Jean-Charles Harvey, « Chez le Hibou gris : un voyage chez les sauvages », *Le Soleil*, 26 novembre 1930, p. 4, 8.

monde industriel, mais aussi par les personnages qui ne semblent pas encore inquiétés ou influencés par les processus de représentation à l'œuvre dans le journal.

Chez Fortier, la description provient plutôt d'une sorte de répertoire d'exotisme et de clichés : « Les Chinois, comme vous pouvez le voir par ceux qui habitent Montréal, sont les plus enragés joueurs qu'il y ait au monde²⁶³. » Les personnages décrits par Fortier sortent explicitement de la fiction :

Les bandits et les pirates chinois existent non seulement dans les opérettes et sur les écrans des cinémas, mais ils existent aussi en chair et en os et actuellement terrorisent une certaine partie de la Chine, surtout la province de Honan, tout au plus à cent milles de Pékin. Voilà cinq mois que je vis au cœur même de cette province, dans une crainte continue de me voir enlevé par ces barbares²⁶⁴.

Ces bandits et ces pirates pourraient surgir de partout et de nulle part si l'on se fie aux craintes du journaliste. Ils semblent inspirés d'un univers étrange, ancien et fictif d'où provient aussi le jeu vieux de plusieurs centaines d'années auquel on convie Fortier dans sa mésaventure au Siam : « — Venez avec moi, je vais vous montrer comment l'on jouait les jeux de hasard il y a mille ans²⁶⁵. » À l'instar d'une péripétie dans un conte au cours de laquelle le protagoniste risque sa vie, l'étape du jeu de hasard appartenant à une tradition millénaire rappelle un monde merveilleux plus qu'un épisode dans un reportage basé sur l'observation des faits.

Le rapprochement entre le conte et le reportage tient précisément à ce mélange particulier entre la fiction, l'aspect archaïque des récits et la représentation minimale des individus. L'ensemble contribue à cette impression de se trouver devant des protagonistes fictifs plutôt que des êtres réels. Chez Rocheleau aussi, les êtres semblent provenir d'un conte, occupant souvent une seule fonction. À Inverness, Rocheleau parle des mineurs de charbon dans la seule industrie du village, comme d'une espèce habitant le paysage : « Le gisement se prolonge fort avant sous le lit de la mer, ce qui n'empêche pas les mineurs de s'avancer, fanal en tête, dans des cavernes creusées de leurs mains, pour y enlever la houille²⁶⁶. » Chez Rocheleau, le mineur n'est pas un travailleur qui rentre chez lui le soir ; il ressemble plutôt à une créature des cavernes, avec sa lumière sur le front, creusant la

²⁶³ A. Fortier, « Les bandits chinois », *La Presse*, 3 février 1923, p. 4.

²⁶⁴ A. Fortier, « Les bandits chinois », *La Presse*, 3 février 1923, p. 4.

²⁶⁵ A. Fortier, « L'épouvantable aventure dont un Canadien-français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, 16 janvier 1917, p.1.

²⁶⁶ C. Rocheleau. « Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, février 1915, p. 129

Pierre, les pieds dans l'eau. Les personnages du reportage – les mineurs des cavernes, sœur Anne, même les bandits chinois – ont l'air de stagner indéfiniment dans leur fonction. Cette manière de restituer de façon très simplifiée les êtres et les interactions humaines appartient au conte plutôt qu'au reportage. Les personnages apparaissent comme des figures figées et souvent archaïques, trait caractéristique des récits oraux.

Avec son titre « Les compatriotes canadiens-français », toute la série des articles de Gilbert LaRue porte aussi sur une représentation archétypale des individus. Jusqu'en 1930, le type du « compatriote canadien-français » est conçu à partir d'une idée ou plutôt d'un idéal plutôt que d'une réalité. La description chez LaRue repose sur une recherche de continuité entre les mœurs des individus de l'Ouest francophone et la tradition canadienne-française, alors qu'au contraire tout le continent semble changer à un rythme effréné. La colonisation et la représentation des « compatriotes de l'Ouest » s'opposent ainsi aux images de croissance et de développement qui sont sous les yeux du reporter. LaRue remarque des affiches dans les gares où la région est présentée comme le « grenier de l'univers ». L'engouement lié au commerce du blé²⁶⁷ est au centre des textes : « Jamais une telle croissance ne s'est vue, croyons-nous, depuis Chicago²⁶⁸. »

À l'inverse, la vie canadienne-française est fondée non pas sur la nouveauté et la croissance, mais sur le respect d'une tradition catholique. Le 24 juin, au Manitoba, le journaliste cite le Pentateuque pour décrire l'origine de la conquête française de l'Ouest : « "Vous vous étendrez à l'Occident", dit la Genèse ». L'invocation biblique est suivie du récit d'un des interlocuteurs de LaRue, Louis Marcil : « – Je dois vous dire que les commencements n'ont pas été jolis [...]. Le printemps, un vaste lac, profond de deux ou trois pieds, couvrait le sol. L'été, des nuées de sauterelles venaient manger le grain jusqu'à la racine²⁶⁹. » Dans la citation, les insectes et les inondations rappellent l'Ancien Testament et le parallèle a pour effet de célébrer le courage et la légitimité des francophones.

Comme beaucoup de Canadiens français, Louis Marcil est parti de la Nouvelle-Angleterre, plus précisément de Fall River en 1875 pour découvrir le Manitoba avant d'y

²⁶⁷ Concernant le *wheat boom* dans l'ouest, voir Tony Ward, « The Origins of the Canadian Wheat Boom, 1880-1910 », *The Canadian Journal of Economics / Revue canadienne d'Économique*, vol. XXVII, n°4, novembre 1994, p. 865-883.

²⁶⁸ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 18 juin, p. 9.

²⁶⁹ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 24 juin 1910, p. 1.

ramener sa famille : « L'année suivante, je revenais pour m'établir, avec mon beau-père Antoine Léveillé, sa famille, et quelques autres Canadiens français ayant noms : Gagnon, L'Heureux, Marcoux, Leclerc, le Dr Tremblay, etc²⁷⁰. » Le déplacement se fait au mois de mai en bateau sur le lac Supérieur où les voyageurs resteront pris : « Les vivres allaient manquer. On décide alors que femmes et enfants resteront à bord, pendant qu'une partie de l'équipage et des passagers tenteront d'atteindre Duluth sur la glace²⁷¹. » La scène qui suit la séparation du groupe est tragique :

Quand nous arrivâmes sur la rive, des cris déchirants vinrent à nos oreilles. Nous trouvâmes un de nos camarades, Gagnon, abandonné par les membres de l'équipage, et se traînant à plat ventre, les mains et les pieds gelés. Il dut subséquemment subir l'amputation de plusieurs doigts des mains et des pieds²⁷².

Véritable épopée que le reporter raconte au passé simple, le récit participe de l'héroïsation des premiers venus. Traçant une ligne directe avec le passé, le reporter cherche à réaffirmer l'appartenance ancienne du territoire aux premiers francophones canadiens pour qui l'Ouest avec ses richesses apparaît comme « un Eden, longtemps cherché » : « Les associations du début ne font-elles pas songer au phalanstère de Fourier²⁷³ ? » Le caractère utopique de la vie des premiers habitants a ainsi préséance sur le développement agricole actuel qui semble profiter aux immigrants de l'Ouest au moment où LaRue écrit son texte.

Ce n'est donc pas l'immensité de la plaine, la fertilité des terres et la croissance rapide qui participent du rêve canadien-français. Ces réalités menacent plutôt l'idéal de la paroisse des « Compatriotes de l'Ouest » et la dimension utopique représentée dans les récits de LaRue. La paroisse francophone doit plutôt s'épanouir à travers l'unité de la famille et le respect des traditions. LaRue retrouve des petits groupes préservés où persistent des mœurs familiales au journaliste :

Le thermomètre peut ensuite descendre à 50 degrés, le vent souffler en tempête, la neige balayer la prairie, — tout le monde fait bombance. Chacun y va de son soir de réception, les invités se chiffrant à 60 et même à 80. Ça ressemble aux mœurs d'anciens Canadiens, un peu perdues dans nos campagnes de Québec²⁷⁴.

²⁷⁰ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 24 juin 1910, p. 2.

²⁷¹ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 24 juin 1910, p. 2.

²⁷² G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 24 juin 1910, p. 2.

²⁷³ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 23 juin 1910, p. 9.

²⁷⁴ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 6 juillet 1910, p. 10.

Le francophone de l'ouest a ici un caractère encore plus authentique que le Canadien du Québec. Le topos, qui reviendra aussi dans les reportages de Gabrielle Roy, s'inscrit dans une tendance récurrente dans le corpus à glorifier le passé et le folklore au détriment de changements sociaux. Pour décrire l'avenir des communautés de l'Ouest, le journaliste questionne notamment le Père Bernier, curé de Végréville : « "considérez la fécondité de nos familles à côté des familles anglaises.... C'est suffisant...."²⁷⁵. » Or, malgré ces commentaires, LaRue ne peut s'empêcher de remarquer que les populations francophones, généralement en marge du développement industriel, se trouvent désavantagées. En dépit de tous ces efforts pour représenter la grandeur du type canadien-français, le journaliste semble en effet moins convaincu de la pérennité de ces groupes que de la beauté du rêve « magnétique » qui attire les autres immigrants.

Dans chaque lieu qu'il traverse, c'est-à-dire dans presque tous les articles, LaRue prend toutefois la peine de dénombrer les « principaux citoyens francophones ». Ce sont des listes qu'il tire des associations de métiers, lesquelles incluent des hommes occupant différentes fonctions : des juges, des magistrats, des avocats, des notaires, des banquiers, des libraires, des épiciers, des marchands et de nombreux agriculteurs. L'objectif de ces listes est ambigu. S'agit-il de leur rendre hommage ? De permettre au lecteur de retrouver un parent ou simplement de renforcer l'effet de proximité par une onomastique familière ? Chose certaine, les articles incluent des gens d'horizons trop divers pour que LaRue cherche à établir son appartenance à une élite. Les énumérations contribuent en fait à donner à l'existence des individus un caractère inanimé. Dans ces pauses narratives, l'affichage successif des noms rend en effet les visages inertes comme si LaRue dénombrait les derniers représentants du Canada français, comme s'il figeait les êtres trop tôt dans un souvenir. Un peu comme le ber d'Adjutor Rivard et les objets s'accumulant dans les récits des écrivains régionalistes, l'écriture de LaRue se mue ici par l'asyndète en une accumulation poussiéreuse. Les listes renforcent ainsi l'impression d'assister à un effort de fixer les choses et d'arrêter le temps ayant pour conséquence de placer les êtres dans le passé. Le résultat est d'autant plus contradictoire que les reporters s'échinent, ailleurs, à

²⁷⁵ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 10 septembre 1910, p. 10.

créer un décor où pourrait survenir l'aventure. LaRue ne cesse de parler du « cri magnétique qui entraîne les hordes migratrices dans l'ouest²⁷⁶ ».

Le cri magnétique de l'Ouest ou l'aventure encore intacte du reportage

L'appel de l'aventure définit l'impulsion du reporter Gilbert LaRue parti enquêter dans l'ouest. La représentation des lieux répond à ce désir d'évasion. LaRue insiste sur l'intensité et sur la croissance des villes. Les noms de lieux comme Winnipeg résonnent, criés dans les gares : « Avec le temps mis à ma disposition, il était assez difficile pour un étranger de se débrouiller parfaitement au milieu des "gratte-ciels" qui poussent dans la capitale manitobaine comme des champignons dans un champ, si vite, qu'en s'arrêtant une heure on les verrait grandir²⁷⁷. » Le reporter répète : « Go West ! Tels sont les deux mots fatidiques qui les ont entraînés de Québec à une distance de 1 800 milles. - Go West ! Le même ordre impératif les pousse encore²⁷⁸. » LaRue décrit la façon dont la population et lui-même semblent happés par la force du développement du continent : « On pourrait croire que dans leur course vertigineuse vers l'Occident, ces hordes migratrices que l'on voit passer chaque jour vont franchir du coup les Montagnes Rocheuses et rouler dans le Pacifique²⁷⁹. »

Pourtant, l'attrait de l'Ouest naît à travers un développement et des projets qui ne concernent pas spécifiquement les francophones. LaRue rêve que des Canadiens français achètent des terres, mais il montre en parallèle qu'elles sont acquises au même moment en majorité par la communauté anglo-saxonne : « Le long des voies ferrées, j'ai vu d'immenses terrains incultes. Ils appartiennent à des spéculateurs attendant leur prix avant de les céder. Les Américains surtout en font d'effrayantes rafles²⁸⁰. » À l'époque, les liens entre la province et l'Ouest se défont, et les Canadiens français n'ont pas les moyens d'acheter massivement les terres le long des voies ferrées. Le « cri magnétique » cité dans le texte de LaRue témoigne à ce titre d'une contradiction. Le reporter est attiré par un monde champignonnant, nouveau et fourmillant, mais la population canadienne-française que LaRue représente n'entre pas dans cette expérience qui a attiré le reporter.

²⁷⁶ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 19 juillet 1910, p. 10.

²⁷⁷ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 18 juin 1910, p. 9.

²⁷⁸ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 19 juillet 1910, p. 10.

²⁷⁹ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 19 juillet 1910, p. 10.

²⁸⁰ G. LaRue, « Nos compatriotes de l'Ouest canadien », *La Presse*, 19 juillet 1910, p. 10.

LaRue est un reporter canadien-français dans l'Ouest. Pour lui, il n'est donc pas possible non plus de s'embarquer dans l'aventure du continent telle qu'il la décrit : l'aventure de ces terres achetées par des Américains ou l'aventure de ces foules d'immigrants au milieu desquelles on se perd entre les différentes langues. Cela provoquerait une coupure avec ses origines, avec son statut. L'écriture du reporter ne peut rejoindre l'aventure qui l'attire. Elle sert d'impulsion, mais elle reste intacte. Ainsi représentée, elle ressemble à ce qu'Annette Hayward dit sur « la tentation de l'ailleurs²⁸¹ » chez les écrivains de l'époque. Hayward en parle comme d'un trait caractéristique de la période : « Il est permis de se demander si le rêve de l'ailleurs, de l'évasion, qu'on associe souvent aux "exotiques", ne serait pas en fait un trait caractéristique de la littérature canadienne-française qui prévaudrait en dépit de l'appartenance à une école littéraire²⁸². » C'est l'envie d'évasion plus que l'évasion elle-même qu'il faut retenir dans cette citation. Le reportage de ces années se serait nourri au Canada français de cette tentation, de cette envie de partir, qui traverse l'ensemble de la littérature. En fin de compte, les reportages de LaRue ne font pas le récit d'une aventure qui s'actualise, mais plutôt d'un idéal ou d'une possibilité, encore entière pour les Canadiens français. Et cette possibilité concerne autant le reporter que ses « compatriotes ».

De façon plus large, il est significatif que la période marque l'arrivée d'un discours valorisant le genre du grand reportage dans la presse canadienne. Même si, entre 1910 et 1930, le titre de « grand reporter » désigne encore des journalistes français, américain ou étranger, l'apparition de la notion de terrain et la multiplication des formats d'enquête préfigurent le développement du grand reportage au Québec. Ces éléments annoncent en effet les textes des années qui suivent. En 1910, la série de LaRue est d'ailleurs exemplaire d'un phénomène plus large qui touche l'histoire du reportage. Comme d'autres textes dans le corpus, elle a un caractère nouveau, une ampleur inédite, et elle fait entrer dans le journal le dispositif sémiotique du grand reportage. Or, elle incarne aussi l'épuisement d'un discours, la fin d'une écriture usée par une contradiction qui touche à sa limite. Le paradoxe entre le désir d'aventure et l'apologie d'une permanence culturelle dans le texte de LaRue témoigne d'une impasse dont le reporter semble lui-même avoir conscience. Le recours à

²⁸¹ A. Hayward, *La querelle du régionalisme... op. cit.*, p. 356.

²⁸² *Ibid.*

la fiction atteint également une limite dans les textes du corpus, ne serait-ce que parce que les reporters ne trouvent que très peu de reconnaissance. Pour décrire le réel d'une façon convaincante, les journalistes ne pourront plus représenter les individus et les lieux en privilégiant le recours à leur imagination, à des images archaïques et à des tropes près du conte, au risque de compromettre le statut factuel de leur texte.

Dans les années 1930, les reporters ne se contentent plus d'aller chercher sur le terrain les signes de la préservation d'une culture canadienne-française inchangée. La crise économique, tout particulièrement, provoque une prise de conscience et rapproche les journalistes de réalités plus concrètes. L'usure qui point entre 1910 et 1930 laisse ainsi déjà présager des changements importants qui toucheront la représentation des êtres et du monde social. Les années 1930 et 1940 ouvrent l'espace journalistique à d'autres types de témoignages et surtout aux voix des interlocuteurs des reporters qui résonneront soudain à travers les textes de façon impressionnante. Il serait cependant exagéré de parler d'une rupture en ce qui concerne la période à l'étude dans le prochain chapitre. L'histoire littéraire du reportage au Québec témoigne plutôt d'une continuité étonnante et les reporters trouveront parmi ces voix le moyen de préserver une forme idéalisée du territoire.

CHAPITRE 5 : DES VOIX SUR LE TERRITOIRE (1930-1945)

Sa parole grêle comme le grésillement des insectes s'est tue. Et toutes les voix de la forêt sont entrées dans la petite maison. Un silence de clairière. Le chant de la cigale y résonne tout au fond. Puis l'homme ramène ses mains usées sur ses genoux. Il dit, les yeux chargés de lointain :

- Vous voyez, je ne suis pas un succès. C'était pas la peine de venir, vous qui cherchez les nouvelles.

Gabrielle Roy, « L'avenue Palestine¹ »

Les années 1930 à 1945 marquent l'épanouissement d'une forme de journalisme littéraire plus aboutie. Les textes du corpus se présentent désormais généralement sous l'étiquette de « grand reportage ». La terminologie entre dans le dispositif de présentation des articles. Des critiques associent également pour la première fois le titre de grand reporter à des auteurs d'ici. L'émergence du grand reportage à proprement parler coïncide de surcroît avec un changement dans le champ de la représentation. Avec la crise économique, les journalistes s'intéressent différemment aux enjeux sociaux. Ceux et celles qui écrivent sur le terrain vont à la rencontre d'une société en transformation et décrivent des milieux qui n'avaient pas droit de cité dans les années précédentes. Le reportage incarne ainsi le lieu d'expression d'un choc du réel perceptible dans l'ensemble du discours social².

De nombreux chercheurs désignent en effet les années qui s'étendent de 1930 à 1945 comme un moment riche de changements dans l'histoire du Québec³. Selon François Ricard et Jane Everett, deux aspects confèrent à ces années un intérêt particulier et une unité historique⁴. Ricard et Everett signalent, d'une part, l'importance de l'agitation politique et sociale qui touche le monde occidental, marqué d'abord par la crise

¹ Gabrielle Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 32.

² Au sens de ce que Marc Angenot écrit en ouverture de *1889, un état du discours social* : « Tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société donné. » M. Angenot, *1889, un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 13.

³ Voir entre autres Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Histoire et sociologie de la culture n° 11 », 1978 ; Paul-André Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain, tome II : Le Québec depuis 1930*, édition révisée, Montréal, Boréal, 1989.

⁴ François Ricard et Jane Everett, « Présentation d'ensemble » du numéro « L'idée de littérature dans les périodiques québécois (1930-1945) », *Littératures*, n°7, 1991, p. 5-18.

économique, puis par la guerre. Ils relèvent, d'autre part, que cette agitation accélère une remise en question de la tradition au Canada français : critique du capitalisme et montée des idéologies de remplacement, transformation du rôle de l'État, redéfinition du nationalisme canadien-français, émancipation des femmes. Ces facteurs concourent, pour les deux chercheurs, à ce moment « propice aux ruptures⁵ ».

Si le discours des élites littéraires semble alors traversé par une « immense nostalgie⁶ », comme le notent les auteurs de *L'histoire de la littérature québécoise*, c'est aussi parce que les contemporains perçoivent le changement. Il n'est plus possible de « "tout idéaliser bêtement⁷" », écrit Claude-Henri Grignon en 1933. Les littéraires ne désertent ni le terroir ni le nationalisme, mais ils ne peuvent plus se contenter d'en rêver les contours abstraitement. Avec les années 1930, « un certain réalisme s'impose⁸ », selon Vincent Lambert, et ce, malgré l'impression d'échec qui teinte le discours des littéraires : « Le fait qu'ils échouèrent trop souvent au réalisme ne doit pas faire oublier l'évidence de leur effort pour échapper à une condition fantomatique, accéder à la réalité présente⁹ ». Si la critique de l'époque insiste sur la nécessité de transcrire le réel et semble, à ce titre, profondément insatisfaite des résultats, c'est aussi que paradoxalement l'importance de dire la réalité s'impose très fortement pendant ces années. Que le manque de réalisme de la littérature canadienne-française devienne un lieu commun dans les années trente signale non seulement une prise de conscience, mais aussi un tournant qui point dans les textes¹⁰, particulièrement dans les journaux. Il faut ainsi porter attention aux écritures en dehors des supports comme le livre et aux formes susceptibles de permettre aux écrivains et aux écrivaines d'observer, de transcrire et de restituer la réalité pour percevoir les premiers signes d'un changement beaucoup plus large. Il faut sortir du livre pour retrouver les

⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁶ Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, Montréal, Éditions Boréal, 2007, p. 217.

⁷ Claude-Henri Grignon, *Ombres et clameurs. Regards sur la littérature canadienne*, Montréal, Albert Lévesque, coll. « Les jugements », 1933, p. 168, cité par V. Lambert, *ibid.*

⁸ Vincent Lambert, « Une constante de la critique : l'irréalité de la littérature canadienne-française », *Voix et images*, vol. XLI, n°2, hiver 2016, p. 113.

⁹ *Ibid.*, p. 115.

¹⁰ V. Lambert poursuit en disant que la négativité de la littérature québécoise persistera et se muera dans les décennies suivantes en « une clé interprétative », comme si à rebours le creux qu'on réprouvait pouvait s'emplier, la dépossession devenant une forme pleine. *Ibid.*, p. 117.

auteurs de reportages, qui ont, eux, les yeux rivés sur le monde, sur des milieux précis et sur des vies qu'ils veulent décrire de façon tangible.

Alors que le clergé et les milieux conservateurs réproouvent l'urbanisation et la modernisation des sociétés, les reporters sur le terrain en 1930 cherchent plus que jamais à capter les traits de ceux et celles qui peuplent ce monde en crise : c'est le chômeur, c'est la jeune femme célibataire, c'est l'orphelin, c'est l'immigrant. Ce sont des visages très différents de ceux qui peuplaient les textes des décennies précédentes qui entrent dans le journal. On rencontre, entre autres, des victimes de la crise à travers une série d'entretiens de Gabriel Langlais¹¹ dans *La Revue moderne* et à travers un grand reportage de Jean-Louis Gagnon sur les chômeurs du camp de travail de Valcartier dans le journal *La Renaissance*¹². Qu'il s'agisse des interlocuteurs de Langlais ou des chômeurs à Valcartier, les reportages proposent des portraits vivants pour décrire des réalités sociales peu représentées auparavant.

À la fin des années trente paraissent également les premiers grands reportages urbains dans la province. Les textes du reporter Fernand Lacroix¹³ dans *La Revue moderne*, qui mettent l'accent sur l'univers dense et cosmopolite de la ville, annoncent d'ailleurs la série de Gabrielle Roy « Tout Montréal¹⁴ ». La rhétorique ethnocentrique qui persiste dans les journaux coexiste en outre avec un nouveau discours anticolonialiste qui s'affermira avec la Deuxième Guerre mondiale. Le déclin de l'apologie coloniale fait place à certaines dénonciations. Dans leurs livres respectifs sur la Deuxième Guerre, les journalistes Hélène J. Gagnon¹⁵ et Jean-Louis Gagnon¹⁶ estiment tous deux, comme l'indique Pierre Rajotte, que l'Occident ne peut plus espérer imposer de la même manière ses conduites et ses usages

¹¹ La série « La vie telle que la voient ces gens-là » de Gabriel Langlais paraît dans *La Revue moderne*. Elle inclut une douzaine d'articles du printemps 1935 jusqu'à l'automne 1936.

¹² Le reportage de Jean-Louis Gagnon paraît sur quatre numéros de *La Renaissance* : « Valcartier, morne plaine ! Grand reportage inédit », 12 octobre 1935, p. 11 ; 19 octobre 1935, p. 4. ; 26 octobre 1935, p. 4 ; 2 novembre 1935, p. 4.

¹³ Fernand Lacroix propose une série sur le Montréal cosmopolite. De cette série annoncée, il ne semble toutefois y avoir eu que deux textes : « Dans Montréal cosmopolite. Rendez-vous chinois », *La Revue moderne*, mars 1937, p. 6-7 ; 29 ; « Dans Montréal cosmopolite. Le quartier juif », *La Revue moderne*, avril 1937, p. 16-17 ; 28.

¹⁴ La série « Tout Montréal » de Gabrielle Roy inclut quatre reportages publiés dans *Le Bulletin des agriculteurs* : « Les deux Saint-Laurent », juin 1941, p. 8-9, 37, 40 ; « Est-Ouest », juillet 1941, p. 9, 25-28 ; « Du port aux banques », août 1941, p. 11, 32, 33 ; « Après trois cents ans », septembre 1941, p. 9, 37-39. Ils sont réédités de façon posthume.

¹⁵ Hélène J. Gagnon, *Blanc et noir*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1944.

¹⁶ Jean-Louis Gagnon, *Vent du large*, Montréal, Lucien Parizeau & Compagnie, 1944.

à l'étranger¹⁷. Même si la crise économique a pour effet de relancer le financement de projets coloniaux comme le plan Gordon ou Vautrin au Québec¹⁸, la critique rejaillit sur la perception de la colonisation au Canada. Les textes laissent voir pour la première fois les échecs de la colonisation.

Les débats idéologiques autour du terroir s'étiolent, mais les années 1930 n'éliminent pas la prégnante question du régionalisme en littérature. Au contraire, le déclin de certaines industries et le chômage avec la crise relancent l'importance des identités régionales qui s'érigent en porte-à-faux d'une modernisation trop rapide et du constat d'échec du libéralisme et du matérialisme des années 1930. La popularité du *Bulletin des agriculteurs* et la création des revues *Le Mauricien* et *Paysana* témoignent alors du prolongement du régionalisme. Dans ces publications, la représentation du territoire doit répondre à une observation plus attentive, plus « réaliste », que les écrivains et les écrivaines appellent presque unanimement de leurs vœux. Les journaux et les revues liés au monde rural témoignent certes d'un attachement à l'égard d'une idéologie conservatrice fondée sur la mise en valeur de l'agriculture, mais ils annoncent aussi plus discrètement les signes d'un syncrétisme entre tradition et modernité, d'un mélange très caractéristique entre des formes modernes, comme l'interview, le reportage et la photographie, et l'attention au territoire, aux mythes et au passé canadien-français.

Le Mauricien propose d'ailleurs une section entière consacrée aux reportages. On y retrouve certains textes importants du corpus, dont ceux des journalistes Adrienne Choquette et Eva Sénécal. En 1938, Choquette présente une série d'entretiens sur la littérature canadienne-française à la manière de l'enquête littéraire de Jules Huret, série qui fera l'objet d'une réédition en livre¹⁹. L'enquête de Choquette met en lumière le milieu littéraire qui gravite autour de la revue, mais elle éclaire aussi la métamorphose du discours régionaliste qui ne porte plus autant sur l'importance des valeurs traditionnelles que sur

¹⁷ Pierre Rajotte, « Les récits de voyage des années 1940 : "l'exceptionnelle occasion d'un réveil" », *Voix et Images*, XLI, n°2, septembre 2016, p. 54.

¹⁸ Dans les années 1930, le gouvernement donne des primes pour le défrichement des régions à coloniser aux chômeurs. Rapidement, les autorités mettent également en place les plans Gordon et Vautrin qui sont des structures plus abouties et qui visent le peuplement de l'Abitibi-Témiscamingue. Ils contribuent à déplacer des familles pour favoriser l'agriculture dans ces régions. À partir de la limite du Bouclier canadien, toutefois, le territoire n'est pas particulièrement propice à l'agriculture. Voir Roger Barrette, *Le plan de colonisation Vautrin*, Mémoire de maîtrise, Ottawa, Département d'histoire, 1972.

¹⁹ Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939. D'abord paru dans *Le Mauricien* en 1938.

cette nouvelle obsession de l'observation du réel. En 1939, dans la même revue, Eva Senécal publie le résultat d'une immersion dans le domaine de la drave²⁰. La jeune femme emprunte le costume du draveur pour mieux observer la pratique à la fois dangereuse et vieillissante du flottage du bois. Le reportage se tient à la limite entre le masculin et le féminin, entre la tradition et la modernité, témoignant à la fois d'un attachement à l'univers traditionnel et de l'émancipation des femmes durant la période.

Dans le même esprit, Germaine Guèvremont publie à la fin des années 1930 une série de reportages dans la revue *Paysana* fondés sur des entretiens avec des femmes²¹. La carrière de journaliste de Guèvremont commence toutefois bien avant. Dès 1928, elle devient reporter à Sorel. Elle raconte d'ailleurs son expérience dans le roman-feuilleton *Tu seras journaliste*, l'une des premières représentations du journalisme sur le terrain au Québec. Après avoir publié des billets et des chroniques, Guèvremont propose dans *Paysana* des textes qui témoignent d'un usage plus abouti de l'interview. Les portraits offrent un mélange entre l'image traditionnelle de la femme, mère, reine du foyer, et la valorisation du travail des femmes, de la sphère intime et des métiers de femme. Les grandes enquêtes d'Emile Benoist²², qui paraissent dans *Le Devoir*, rejoignent également ces écritures du territoire et des régions, mais les textes de Benoist arborent des traits plus conservateurs. Ses reportages parus dans *Le Devoir* sont d'ailleurs presque tous réédités en recueils. En phase avec les discours moralisateurs de l'époque, son travail fait également l'objet de critiques élogieuses dans les pages littéraires.

De 1939 à 1945, la guerre ne fournit pas un large répertoire de grands reportages. Le texte de Simone Routier sur son évacuation de Paris est le plus important d'entre eux²³.

²⁰ Eva Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien*, avril 1939, p. 16-17, 32.

²¹ Parmi la bibliographie des articles de Germaine Guèvremont, une dizaine de textes sont des portraits-reportages sur des femmes et leur travail. Ils ont été publiés dans *Paysana* entre 1938 et 1944.

²² Ce ne sont pas tous les textes de Benoist qui font partie du corpus. Le reporter commence sa carrière dans les années 1920. Il commence par écrire sur des entreprises commerciales (Emile Benoist, *Monographies économiques*, Montréal, Les éditions du Devoir, coll. « Les enquêtes du Devoir », 1925. D'abord paru dans *Le Devoir*). Il faut attendre sa série sur les mines en Abitibi en 1937 et sur la population des « pays d'en bas » dans les années 1940 pour que ses articles deviennent de véritables reportages dans lesquels le journaliste se met en scène. Voir E. Benoist, *Rimouski et les Pays d'en-bas*, Montréal, Les Éditions du Devoir, 1945. D'abord parus d'abord dans *Le Devoir* durant l'été et l'automne de 1945 ; *L'Abitibi pays de l'or*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, coll. « Zodiaque Deuxième », 1938. D'abord paru d'abord dans *Le Devoir* en 1937.

²³ Simone Routier, *Adieu, Paris : journal d'une évacuée canadienne, 10 mai -17 juin 1940*, Ottawa, Imprimeries du Droit / Montréal, Beauchemin, 1940. Le reportage paraît par tranches à partir d'octobre 1940 dans *Le Droit* avant la première édition en livre en décembre de la même année.

La publication figure en effet parmi les témoignages écrits les plus consistants sur la Deuxième Guerre mondiale. Du côté des correspondants, le seul journaliste francophone envoyé par la presse écrite est Maurice Desjardins, mais on peut aussi lire à l'occasion des textes de journalistes radio, notamment ceux de Marcel Ouimet²⁴. La guerre sera l'occasion pour ces journalistes canadiens-français de faire leur marque à la radio plutôt que dans la presse écrite. Le conflit constitue en effet un jalon important dans l'établissement d'un contingent de correspondants francophones à l'étranger attachés à Radio-Canada, ce qui contribuera à instaurer une pratique professionnelle du reportage dans la province. Publiés durant les années de guerre, entre 1940 et 1945, les grands reportages de Gabrielle Roy s'inscrivent alors à distance de l'actualité mondiale, mais ils incarnent l'une des manifestations les plus riches du journalisme littéraire au Québec. L'écriture de Roy redessine la tension entre tradition et modernité. À travers tout le pays, la reporter montre que le territoire est synonyme d'espoirs, mais aussi d'illusions profondes à la source d'écueils répétés. Le corpus de la reporter totalise environ une cinquantaine de textes, dont une trentaine répondent aux critères de définition du reportage littéraire établis dans le premier chapitre de la thèse²⁵.

Qu'il s'agisse du journalisme d'immersion de Jean-Louis Gagnon et d'Eva Senécal, des collectes d'entretiens d'Adrienne Choquette, de Gabriel Langlais et de Germaine Guèvremont ou encore des grands reportages sur les communautés et sur le territoire de Gabrielle Roy, on trouve des échos entre le corpus et d'autres reportages aux États-Unis et en France. La crise de 1929 catalyse en effet une remise en question du journalisme traditionnel dans l'ensemble du monde occidental²⁶. Si, avec Paul Aron, il faut souligner que « les dates de parutions de ces reportages ne sont pas alignées sur le pic de la crise de 1929 » et qu'« il s'agit d'un véritable genre, qui se développe en décalage des événements sociaux auxquels on serait tenté de les identifier²⁷ », il convient cependant de noter une convergence durant ces années où l'on voit émerger non seulement des générations de reporters, mais les conditions d'une alliance durable entre reportage et littérature. Avec les

²⁴ Ouimet publie des reportages dans différentes publications, notamment dans *Le Revue moderne*.

²⁵ Si on ne comptabilise pas les billets et les nouvelles de Roy, qu'elle fait paraître dans différentes publications (*Le Jour*, *Le Devoir*, *Je suis partout*, *La Liberté*, *Paysana*, *La Revue moderne*).

²⁶ Voir le premier chapitre.

²⁷ Paul Aron, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES* [En ligne], n°11, 2012, <http://contextes.revues.org/5355>.

années 1930, les reporters profitent du développement d'une machine médiatique huilée, tout en réagissant aux dérives du développement industriel. Le contexte participe ainsi de la nouvelle autoréflexivité des textes entre le reportage et la littérature.

Les prochaines pages permettront de déplier ces enjeux. La première partie du chapitre concerne les supports et le régime d'actualité dans lequel les reporters évoluent durant la période. Le journalisme écrit évolue notamment en relation avec l'émergence d'autres médias comme la radio. Il s'agira également d'examiner la relation entre la littérature et le reportage. Les années 1930 à 1945 témoignent en effet d'une proximité affichée entre le reportage et la littérature. L'enquête d'Adrienne Choquette sur la littérature canadienne-française le montre bien. Dans le domaine de la fiction, le roman-feuilleton de Germaine Guèvremont *Tu seras journaliste* offre une première représentation riche du travail de reporter sur le terrain. La deuxième partie du chapitre concerne d'ailleurs plus précisément ces écrivains sur le terrain et leur approche. Il s'agira de les présenter à travers leurs méthodes d'enquête, mais aussi à travers leur relation au monde social, la façon dont ils le circonscrivent et le documentent. De fait, la relation entre le reporter et ses interlocuteurs transforme profondément les modalités narratives du reportage. Le rapport à la parole d'autrui donne une dimension plus concrète aux textes et modifie la focalisation. Il s'agira ainsi de voir comment la présence de voix contribue à remodeler le rapport au réel dans le reportage.

LA CRISE, LA GUERRE ET LE GRAND REPORTAGE

Les années trente marquent un changement de ton dans les textes. En 1937, *Le Mauricien* publie un compte rendu du père Gilles Marchand sur la présence des oblats dans le Nord : « Fort George, c'est la mission de désolation, la plus pénible des missions de la baie James²⁸. » La première phrase annonce les difficultés des communautés religieuses. Marchand plaide pour une attention renouvelée aux efforts de diffusion de la mission – « après 15 ans de dur labeur, la mission ne compte pas encore un seul catholique²⁹ » – mais le compte rendu trahit aussi les échecs de la colonisation, comme s'il n'était plus possible

²⁸ Gilles Marchand, O.M.I., « Fort George, mission de peine », *Le Mauricien*, septembre 1937, p. 14.

²⁹ *Ibid.*

d'embellir à loisir les avancées des Canadiens vers le nord dans des territoires autochtones isolés.

Après la crise, la réalité sociale semble presque brusquement entrer dans les textes. Beaucoup de reportages font ainsi écho au contexte, et certains grands reportages documentent spécifiquement les contrecoups de la crise. C'est le cas des séries de textes de Gabriel Langlais « La vie telle que la voient ces gens-là » et de Jean-Louis Gagnon « Valcartier, morne plaine ! » qui paraissent la même année, en 1935. Dans le « Grand reportage inédit » de Jean-Louis Gagnon, le reporter cite l'un des chômeurs qui parle d'une désillusion généralisée et de suicide :

« Ce qu'ailleurs on nomme désenchantement, cafard, ivresse triste, prend ici le nom de gazage. Et quand ça vous empoigne un bonhomme, ça ne le lâche plus... Il y a des contes cruels sur le sujet... Le mois dernier, un gars s'est fait sauter le caisson. Il avait fauché un bâton de dynamite quelque part, puis il se l'est fichu entre les dents. Six heures après, les gars ont retrouvé le suicidé qui, en guise de cabochon, n'avait plus qu'un occiput en bouillie³⁰. »

Le reporter décrit le sentiment de ces chômeurs dont le parcours s'interrompt parfois par une mort volontaire. Le réalisme nouveau des textes transparait ainsi dans la présence d'images qui enfreignent la tradition et la morale des francophones catholiques – le suicide est d'ailleurs encore illégal dans ces années. Dans le quatrième et dernier volet de la série, toute une section du texte de Gagnon qui s'intitule « sexe n° 3 » porte sur l'homosexualité dans les camps de travail : « On fixe à quatre cents le nombre de chômeurs pédérastes. J'en compte cent qui le sont par tempérament et trois cents par accident³¹. » Si Gagnon en parle comme d'une déviance, ce que traduit d'ailleurs l'idée d'un troisième sexe, la présence de réalités auparavant absentes de l'espace scripturaire est significative. Le discours sur l'homosexualité ou sur le suicide est en rupture avec la représentation traditionnelle de l'univers canadien-français.

Gagnon publie sa série d'articles dans l'hebdomadaire *La Renaissance* d'Olivar Asselin. Le journal est créé après la fermeture de *L'Ordre*. Asselin crée ainsi plusieurs périodiques au fil du temps que le clergé critique jusqu'à ce que son propriétaire ferme boutique puis en démarre un nouveau. Les publications comme celles d'Asselin sont en

³⁰ Jean-Louis Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! Grand reportage inédit », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

³¹ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 2 novembre 1935, p. 4.

fait plutôt rares, parce qu'elles font encore l'objet de censure par le clergé. Dans les années 1930 et 1940, les publications à vocation régionale sont plus vivantes que jamais et survivent beaucoup mieux dans le temps que les journaux d'Asselin. Elles ont en commun de décrire et de célébrer la vie paysanne, mais leur contenu est plus diversifié qu'auparavant. Après *La Presse*, *Le Bulletin des agriculteurs* devient d'ailleurs le journal le plus populaire durant ces années. *Le Bulletin des agriculteurs* est un mensuel qui présente un souci de modernisme et qui inclut des illustrations, des reportages et beaucoup de publicités. Le contexte est aussi marqué par l'essor d'autres médias, comme la radio qui est désormais plus largement diffusée en région. Avec la Deuxième Guerre mondiale, la radio dépasse d'ailleurs la presse écrite dans sa capacité à transmettre les événements *in vivo*. En parallèle, le développement du grand reportage écrit s'appuie sur des liens plus étroits avec la sphère littéraire. L'essor du grand reportage au Québec comme d'une catégorie à proprement parler s'accompagne en effet de discours et de représentations qui montrent qu'on vante alors la qualité des écritures de terrain et le travail journalistique long et fouillé. La critique littéraire prône les vertus de l'observation directe et célèbre les efforts des grands reporters canadiens-français.

Médias et régimes d'actualité

Avec le développement du reportage radiophonique, la coupure entre l'actualité mondiale et le contenu des textes des correspondants de la province s'accroît durant la Deuxième Guerre mondiale. Le fossé entre les nouvelles du conflit et la vie des Canadiens français semble alors plus perceptible que jamais. En 1941, dans un de ses premiers reportages parus au *Bulletin des agriculteurs*, Gabrielle Roy met en scène cette distance. Après le succès de son premier texte « La belle aventure de la Gaspésie³² », Roy se rend sur la Côte-Nord. La reporter témoigne alors de l'isolement du lieu :

Quelques caboteurs y prennent le poisson, une ou deux fois la semaine. Le navire-passager n'y arrête souvent que pour laisser choir les sacs de malle dans une barque qui s'aventure à sa rencontre. Le courrier tombe de l'avion, l'hiver, comme une manne précieuse. L'isolement y pèse encore lourdement³³.

³² G. Roy, « La belle aventure de la Gaspésie », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1940, p. 8-9 ; 67.

³³ G. Roy, « La côte de tous les vents », *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 43.

La monotonie esseulée de Sept-Îles et des villages avoisinants rejoint la description du milieu de vie de toute une galerie d'individus dans les textes de Roy. Dans un décor tapi de neige ou bordé par le fleuve, les êtres sont simplement là, c'est-à-dire qu'ils sont moins en train d'agir qu'en train de durer, de survivre ou de « vivocher » pour reprendre le terme de l'un d'entre eux, Héliodore Vigneault³⁴. Les individus des grands reportages de Roy semblent sertis dans des espaces insulaires, arides et reculés à distance de l'actualité.

Or, l'article « La côte de tous les vents », paru en 1941, côtoie aussi tout un discours sur la guerre qui traverse le journal. On trouve notamment dans *Le Bulletin des agriculteurs* des articles sur la question de la conscription au Québec. En 1941, les observateurs se souviennent de 1917 et voient venir la crise. L'hebdomadaire fait alors paraître dans le même numéro que le reportage de Roy la traduction d'un reportage de Leslie Roberts de la revue *Maclean's* sur l'attitude des Canadiens français par rapport à la guerre. Non seulement les pages jouxtent celles de Roy, mais elles y font aussi écho d'une manière particulière. Le journaliste anglophone Leslie Roberts entreprend comme Roy d'aller à la rencontre des populations de villages qu'il dit « typiquement » canadiens-français, mais en abordant directement le conflit. Il demande à des gens de Trois-Rivières, de Sainte-Anne-de-la-Pérade, de Berthier et d'Iberville les raisons de leur opposition à la conscription, lesquelles, conclut-il, se rapportent « à la vie même du Québec³⁵ », celle que décrit Roy. Roberts affirme que les gens de la province sont trop loin des événements :

Ses habitants ne se préoccupent guère de la marche du monde. [...] Pour eux, l'Europe est une étrange contrée, aux antipodes du Canada. Ils ne l'ont jamais vue, ne la verront jamais et ne le regrettent pas. Ils n'ont pas de parenté là-bas, parce que leurs ancêtres sont installés dans la province de Québec depuis plus de trois siècles. [...] Bref la population rurale du Canada français (et une partie considérable de la population urbaine) se soucie peu du monde entier. [...] Le Canada français s'est trop occupé à combattre pour son existence pour avoir le temps d'examiner la situation de l'humanité en dehors de ses frontières³⁶.

L'espace que Gabrielle Roy représente est similaire à ce que désigne l'enquête de Leslie Roberts dans le *Maclean's*. La mise en parallèle des deux extraits montre la prégnance d'un isolement géographique et socioculturel. La guerre intéresse néanmoins la population qui

³⁴ G. Roy, « La côte de tous les vents », *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 43.

³⁵ Leslie Roberts, « Québec et la Guerre », *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 9; 40-41 [reproduction d'un article sur l'attitude des Canadiens français parus dans la revue *Maclean's*, traduction de Roger Duhamel.]

³⁶ *Ibid.*

y accède à travers d'autres sources. Dans le mensuel agricole où Roy publie, on retrouve des publicités sur les Certificats d'épargne de guerre, sur « l'effort de guerre des vaches canadiennes » et des publicités annonçant la récente « Radio Épargne Batterie RCA Victor » qui vous fait entendre la nouvelle « de l'endroit même où les événements historiques s'accomplissent³⁷ » (Fig. 7). S'ils ne l'écrivent que très peu, les Canadiens français feront ainsi plutôt entendre la guerre.

Figure 7

TENEZ-VOUS AU COURANT DES ÉVÉNEMENTS

Le Radio Épargne-Batteries RCA VICTOR

vous apporte les nouvelles mondiales directement... avec plus de netteté!

● Avant qu'un mot s'imprime, vous entendez la nouvelle directement... par ondes courtes, de l'endroit même où les événements historiques s'accomplissent! La réception sur ondes courtes plus claire, plus nette, la syntonisation sur ondes courtes plus rapide, plus facile, et le circuit épargne-batteries qui fait durer plus longtemps les batteries, ne sont que quelques-unes des nombreuses caractéristiques qui vous procure un radio épargne-batteries RCA Victor.

Pour savoir apprécier toutes ces caractéristiques, il vous faudra posséder un RCA Victor. Permettez-vous le plaisir d'une démonstration vérificative chez votre marchand RCA Victor, aujourd'hui!

Modèle B-64 — D'une grande valeur, vu le beau cabinet, le bon rendement et le fonctionnement peu coûteux. Dispositif "Distance Booster" qui augmente la sensibilité. Haut-parleur dynamique de 5" à électro-aimant permanent pour belle sonorité. Ne coûte que... **\$39.50** Y compris batteries.

Modèle B-63 — Appareil à batteries, ondes longues et courtes, au prix le plus bas dans l'histoire de RCA Victor. Réception sur ondes courtes, améliorée, avec cadran en ligne droite, à l'angle de la vue. Fameux circuit "Épargne-batteries" qui diminue le drainage de la batterie... nouveau haut-parleur dynamique de 5" à électro-aimant permanent pour meilleure tonalité et plus grand rendement. Peut être converti pour fonctionner sur le courant alternatif. Chic cabinet en placage de noyer, essuyés. Ne coûte que... Y compris batteries. **\$52.00**

Pour demeurer ayant le courant électrique Merveilleux radios "Globe Trotter" RCA Victor qui vous apportent ce qu'il y a de mieux en fait de divertissement radiophonique, à des prix qui conviennent à votre bourse.

(Prix sujets à changer sans préavis)

RCA Victor

HALIFAX MONTRÉAL TORONTO WINNIPEG CALGARY VANCOUVER

RCA VICTOR COMPANY LIMITED

Envoyez tout simplement ce coupon et 10c en espèces

RCA Victor Company Ltd., Montréal, P.Q.
 J'inclus 10c. Veuillez m'envoyer mon exemplaire du livre du Corps d'Aviation RCA Victor.

BA-2
 Nom _____
 Adresse _____
 Endroit _____ Prov. _____

Publicité dans *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 50.

Le reportage de guerre et le développement de la radio

Contrairement au reportage écrit, la radio transmet directement des sons et des voix captés au moment même et du lieu même où se déroule l'actualité. L'évènement trouve ainsi à la radio un vecteur d'expression sans précédent. Dans les années 1930, la presse écrite souligne à grands traits le potentiel du médium. Dans le *Bien public* en 1937, on peut lire que Robert T. Bowman, ancien journaliste de la BBC rattaché à Radio-Canada, pourra

³⁷ Texte d'une publicité dans *Le Bulletin des agriculteurs*, octobre 1941, p. 50.

faire entendre des reportages radiophoniques sur des entreprises à travers le Canada grâce aux outils radiophoniques : « Des micros-baladeurs permettront à M. Bowman d'étendre partout ses activités³⁸. » La radio deviendra le moyen le plus souple pour transmettre les événements en direct. Les auteurs de *l'Histoire de la radio au Québec* affirment que le reportage radiophonique est utilisé à partir de 1922 à CKAC, avec Jacques-N. Cartier et J.-Arthur Dupont, premier et deuxième directeur de CKAC³⁹. Qu'il s'agisse de politique, d'aviation ou de sports, CKAC se trouve sur place. L'invention du reportage « en temps réel » précède donc le conflit de 1939-1945, mais c'est avec la création du Service de l'information de Radio-Canada en 1941 dans le cadre de la guerre, et sous la direction de Marcel Ouimet, que la radio prend les devants.

Aimé-Jules Bizimana souligne toutefois que sur les 120 correspondants de guerre canadiens, une dizaine de reporters seulement sont des francophones. Et, sur le lot, un seul représentant de la presse écrite, Maurice Desjardins, tandis que les autres sont rattachés au réseau français de Radio-Canada⁴⁰. Desjardins, ancien journaliste au *Droit* d'Ottawa, travaille pour La Presse canadienne et il est présenté comme le correspondant outre-mer de l'ensemble des journaux de langue française. Ses premiers textes, qui paraissent en septembre 1942, portent sur l'ambiance qui règne à Londres⁴¹. Desjardins est dans la capitale britannique, au deuxième étage de l'immeuble de la Reuter-Press Association, sur Fleet Street, la rue des journaux. Il parle de la vie à l'arrière, des Canadiens en permission et de l'attente des soldats canadiens outre-mer. Bizimana raconte que Maurice Desjardins fera également le tour de toutes les unités canadiennes-françaises parties à la guerre : « l'escadrille des Alouettes, le Royal 22^e Régiment, le Régiment de la Chaudière, les

³⁸ [s.n.], « Reportage sur la vie industrielle du Canada », *Le Bien public*, 4 février 1937, p. 9.

³⁹ Pierre Pagé (dir.), *Histoire de la radio au Québec. Information, éducation, culture*, Montréal, Fides, 2007, p. 70.

⁴⁰ Aimé-Jules Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque. Les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 2007, p. 11.

⁴¹ Maurice Desjardins, « La vie des journaux et des journalistes en temps de guerre », *Le Nouvelliste*, 29 septembre 1942, p. 1. Le travail de Maurice Desjardins pour La Presse canadienne ne répond pas aux critères établis dans la thèse. Comme le reporter travaille pour une agence de presse, ses articles répondent à d'autres impératifs. Il ne peut pas, par exemple, se mettre en scène ; ses articles sont souvent attribués seulement à La Presse canadienne.

Fusiliers Mont-Royal, les aumôniers militaires, le corps des infirmières, les ambulanciers, les forestiers, etc⁴². »

De façon générale, Bizimana montre bien que les reportages écrits par des Canadiens francophones durant le conflit sont rares. Gabrielle Roy, qui publie tous ses reportages de 1940 à 1945, précisément durant la période du conflit, s'est d'ailleurs vu refuser le seul texte qu'elle a proposé qui portait sur l'actualité en Europe. En 1939, Roy est en France, tout près de la frontière espagnole. Elle constate alors les ravages de la guerre civile. Son biographe François Ricard raconte qu'elle entreprend alors de noter ses impressions et de prendre des photos pour les publier au Québec :

À Prats-de-Mollo, l'horreur est à son comble, et Gabrielle, pendant quelques jours, participe aux secours du mieux qu'elle le peut. Mais elle est aussi là comme journaliste en herbe, pour voir la guerre de près et la dénoncer. Elle fait des photos, se renseigne sur la situation des réfugiés et écrit un article sympathique aux républicains, qu'elle envoie à *La Presse* de Montréal, où il ne paraîtra jamais⁴³.

Devant la rareté des témoignages, le long reportage de Simone Routier apparaît comme un document exceptionnel. La chercheuse Mylène Bédard cite Pierre Baillargeon à ce propos qui souligne qu'aux plus grands événements politiques en France, il n'y a eu aucun témoin canadien : « Au moins, sur cette guerre-ci avons-nous déjà le témoignage d'une évacuée canadienne, qui a dû fuir la guerre⁴⁴. » Il faut ainsi souligner, avec Baillargeon, que Routier n'est pas sur le front, elle raconte plutôt son évacuation, sa sortie de la zone européenne, comme si symptomatiquement, l'écrivain canadien-français se trouvait refoulé à l'extérieur des événements.

Même du côté de Radio-Canada, qui est la seule radio au Canada français à envoyer des reporters outre-mer, les journalistes ne sont pas envoyés dès le début du conflit. Il faut attendre l'échec du débarquement de Dieppe, couvert seulement par des Canadiens anglais⁴⁵, et les lourdes pertes du côté des Fusiliers Mont-Royal pour voir les médias francophones réagir⁴⁶. En 1942, Radio-Canada envoie ainsi d'autres reporters

⁴² A.-J. Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque.... op. cit.*, p. 70.

⁴³ François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2000 [1996], p. 197.

⁴⁴ Pierre Baillargeon, « "Adieu, Paris !" par Simone Routier », *La Relève*, avril 1941, p. 221 cité par Mylène Bédard, dans « *Adieu, Paris !* de Simone Routier à la croisée de l'intime et du médiatique », *CONTEXTES* [En ligne], n°20, 2018, <http://journals.openedition.org/contextes/6415>.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁶ A.-J. Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque.... op. cit.*, p. 70.

francophones couvrir les évènements. *Radiomonde* met de l'avant la présence de correspondants issus du Service de l'information :

La Société Radio-Canada a pris les mesures voulues pour assurer la transformation de son unité d'outre-mer et son adaptation aux besoins de l'heure... En prévision des opérations de grande envergure qui ne sauraient manquer d'être entreprises d'ici la fin de la guerre, la direction a décidé d'envoyer plusieurs journalistes en Europe, des journalistes qui auront la responsabilité d'expédier des comptes rendus au Canada, de donner aussi la description des batailles auxquelles les armées alliées et canadiennes prendront part [...]. Ses correspondants, en donnant aux auditeurs canadiens des descriptions vivantes et précises des exploits de leurs compatriotes, compléteront le travail des équipes de correspondants alliés assignées au « plus grand reportage de l'histoire »⁴⁷.

Radiomonde est l'une des sources les plus intéressantes pour comprendre l'évolution de la radio durant ces années. L'hebdomadaire naît en 1939 et, dès 1940, le tirage s'élève à 30 000 exemplaires⁴⁸. La publication ne porte pas spécifiquement sur le reportage de guerre, mais elle permet de voir la place de la radio dans le contexte du conflit : « Il existe en 1939 une puissance que 1870 et 1914 ne connaissent pas et dont toute la tragédie qui débute sera influencée, peut-être orientée en Victoire ou en Défaite, selon les exigences topographiques : la RADIO. »

À *Radiomonde*, on présente d'ailleurs « l'émetteur automobile ⁴⁹ », créé spécifiquement pour les grands reportages sur le terrain. Le conflit motive en effet le développement d'outils techniques dont on vantera l'inventivité. En 1945, la rédaction de *Radiomonde* fait explicitement mention de ces dispositifs nés sur le terrain de la guerre :

À CBV, on se prépare, au moment où j'écris ces lignes à faire un grand reportage spécial de l'arrivée du premier bateau ramenant des soldats d'outre-mer dans le port de Québec. [...] Un reportage qu'il ne faudra pas manquer. Ce reportage sera fait avec des appareils semblables à ceux dont on se sert sur les champs de bataille⁵⁰.

Le camion d'enregistrement et l'équipement portatif dont Radio-Canada s'est dotée, utilisés par l'équipe francophone et anglophone, sont tout particulièrement remarquables. Le camion blindé aménagé pour le reportage de guerre est surnommé « Big Betsy ». Bizimana raconte qu'il s'agit d'un studio mobile avec des tables tournantes, des micros baladeurs,

⁴⁷ [s. n.] « Dans la coulisse des studios avec le souffleur », *Radiomonde*, 24 avril 1943, p. 11.

⁴⁸ Michèle Martin, Béatrice Richard et Dina Salha, « La pré-modernité de *Radiomonde*. Un pas hésitant vers le Québec moderne », *Histoire sociale / Social History*, vol. XXXIII, n° 65, 2000, p. 47.

⁴⁹ [s.n.], « L'émetteur automobile de Radio-Canada », *Radiomonde*, 18 octobre 1941, p. 12.

⁵⁰ [s.n.], « Les ondes de la Capitale », *Radiomonde*, 1 août 1945, p. 13.

des batteries et un générateur où les reporters « peuvent simultanément réaliser des reportages à chaud et procéder à des montages sur disques⁵¹ ». Sur le terrain, l'équipement et le camion de Radio-Canada permettent aux journalistes de proposer des reportages qui sont remarqués par d'autres médias occidentaux. Son caractère moderne place les reporters en situation avantageuse par rapport à leurs concurrents.

Le journaliste radio dépasse son collègue de la presse écrite dans le tumulte du conflit. Sur le front en Italie, Marcel Ouimet fait véritablement entendre la guerre selon Bizimana, qui analyse le compte rendu de la bataille de San Marco :

Au milieu de l'action, micro baladeur en main, [Ouimet] décrit l'affrontement comme s'il s'agissait d'un match de football et son récit s'accompagne du crépitement des mitrailleuses et du sifflement des balles et des obus de mortiers. D'Alger à New York en passant par Londres et Montréal, les rédactions du monde entier s'arrachent le reportage du correspondant de Radio-Canada⁵².

Ce type de reportage capté au milieu de l'action est encore relativement nouveau à l'époque. Traditionnellement, les correspondants à la radio prenaient plutôt des notes avant d'écrire un texte qui était par la suite enregistré et diffusé. Bizimana explique qu'avec l'équipement et les installations dont jouissent les reporters, les auditeurs et les auditrices ont désormais accès à une image sonore beaucoup plus complète de la guerre : « Selon Peter Sturberg, les correspondants de guerre de Radio-Canada ont réalisé la meilleure couverture de la guerre grâce à leur équipement technique mobile et portatif⁵³. »

La participation des journalistes et des écrivains à la radio donnera aussi naissance à un petit corpus de témoignages écrits parallèles. Le directeur de *Radiomonde* Marcel Provost recueille, par exemple, des lettres des soldats, comme on le faisait au moment de la Première Guerre. On peut lire, par exemple, le 31 janvier 1942, un mot de l'auteur Édouard Baudry : « Je suis soldat et je mène une existence de soldat. Je manie plus souvent le fusil que le porte-plume [...]»⁵⁴. Les reporters radio publient aussi à l'occasion des textes qui reprennent le sujet de leur reportage, mais qui portent généralement sur ce qui se trame autour des événements. Cette répartition montre que la radio occupe davantage l'avant-scène du conflit pendant que le journalisme écrit s'occupe de l'arrière. Dans *La*

⁵¹ A.-J. Bizimana, *De Marcel Ouimet à René Lévesque...op. cit.*, p. 120.

⁵² *Ibid.*, p. 121.

⁵³ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁴ Édouard Baudry est l'auteur du feuilleton radiophonique à succès *Rue principale* (1937-1959).

Revue moderne, on peut notamment lire des reportages de Marcel Ouimet. L'un de ses textes raconte les dégâts après les combats en Italie, comme une suite de son reportage radiophonique :

Le champ de bataille a un aspect fantastique. Un paysage dépouillé de tous ses arbres, la terre labourée par les obus (il en est tombé à peu près cinq cent mille pendant la bataille), et partout la trace des combats récents : des cars, des camions démolis et brûlés, des morts en quantité, et du sang. En somme un paysage quasi lunaire⁵⁵.

L'évènement date de décembre 1943 et l'article est publié en mars 1944. Le mois suivant, Marcel Ouimet fait également un portrait du capitaine Paul Triquet, reportage classique au ton hagiographique et patriotique présentant un soldat devenu major⁵⁶.

En octobre 1944, l'article de Ouimet « Dans Paris libéré » est annoncé par un grand bandeau sur la couverture de *La Revue moderne*. Il arrive deux mois après le reportage radio du 25 août 1944 sur la libération, diffusé sur les ondes le jour même :

Ici Marcel Ouimet de Radio-Canada qui vous parle de Paris. Oui, le Paris enfin délivré, complètement libéré. Et je ne sais vraiment pas comment commencer pour vous raconter tout ce que nous avons vu et entendu. [...] L'accueil des populations parisiennes a été tellement fantastique, la joie du peuple, une véritable explosion⁵⁷.

La parataxe du reportage radio, le « ici », parangon des déictiques de l'univers radiophonique, les répétitions (« délivré » ; « libéré ») et les ellipses (« la joie du peuple, une véritable explosion ») renvoient à un instant précis, à une émotion vécue de façon vive et simultanée à la parole entendue. Ce n'est donc pas seulement un passage de l'avant à l'arrière qui distingue le reportage de guerre à la radio du reportage écrit, c'est surtout un rapport au temps. Dans son texte dans *La Revue moderne*, Ouimet revient sur une situation qui n'a plus un caractère aussi vif et inédit. Au lieu d'exprimer l'émotion ressentie au mois d'août avec d'autres reporters en marchant dans Paris libéré, le journaliste réfléchit davantage dans la version écrite de l'évènement :

Je sais que dans notre métier, il ne devrait pas y avoir de place pour la sentimentalité. Mais un journaliste est humain – du moins il y en a encore qui le sont –, et il est des jours où un évènement prend des proportions tellement vastes

⁵⁵ Marcel Ouimet, « L'Italie cimetière de la blitzkrieg », *La Revue moderne*, mars 1944, p. 17.

⁵⁶ M. Ouimet, « Le héros Paul Triquet », *La Revue moderne*, avril 1944, p. 7 ;54.

⁵⁷ Le reportage radio de Marcel Ouimet est reproduit dans l'ouvrage de Jean-Baptiste Pattier : *Un reporter au cœur de la libération : des plages du débarquement au bureau d'Hitler*, Malakoff, Armand Colin, 2019, p. 175.

qu'il vous dépasse ; où tout est si grand, si magnifique, si émouvant qu'aucune parole, aucune description ne saurait vraiment lui rendre justice⁵⁸.

Au cœur du numéro, le texte de Marcel Ouimet se termine par le récit d'une rencontre entre une vieille femme et un général d'armée canadien à qui la Française est venue dire merci. Le journaliste rapporte leur poignée de main et décrit le regard ému des deux personnages. L'écriture parvient ainsi à saisir la nature du sentiment qui lie ces deux êtres en silence. Dans le corpus, les journalistes de la période investiront d'ailleurs ces interactions plus discrètes, intimes et parfois confidentielles. En 1944, le médium écrit est encore celui qui parvient le mieux à restituer le caractère intime du réel.

Le Bulletin des agriculteurs, Paysana et Le Mauricien

Dans leur répertoire sur les journaux, André Beaulieu et Jean Hamelin parlent de la création d'une quarantaine de nouveaux périodiques par année entre 1920 et 1934. Selon les historiens de la presse, la crise n'affecte pas la croissance médiatique au Québec : « C'est même après 1929 que les records sont battus avec 49 naissances en 1930 et 51 en 1934 ; seul un léger fléchissement est marqué en 1931 avec 33 créations⁵⁹. » Ils soulignent que la période marque surtout la multiplication des publications spécialisées : sur la radio, le cinéma, l'automobile, le sport, les divertissements... Les nouveaux quotidiens peinent à survivre, mais les hebdomadaires et les mensuels, tout particulièrement en région, ont des tirages croissants. Dans la sphère médiatique, *La Presse* continue d'occuper la plus large part du marché francophone, tandis que d'autres quotidiens occupent des créneaux plus précis. Peu de nouveaux quotidiens font leur place après la crise économique. En dehors du *Nouvelliste* de Trois-Rivières et de *Montréal-Matin*, aucun nouveau quotidien ne survit longtemps dans le contexte. À l'inverse, l'intérêt pour les mensuels et les hebdomadaires ne se dément pas. Le reportage y occupe une place de choix. Du côté des hebdomadaires, *Le Canada* fait paraître des reportages, comme les cinq articles de Gabrielle Roy sur l'Ouest canadien et sur le prolongement de la route vers l'Alaska⁶⁰. Jean-Louis Gagnon

⁵⁸ M. Ouimet, « Dans Paris libéré », *La Revue moderne*, octobre 1944, p. 17.

⁵⁹ André Beaulieu et Jean Hamelin (dir.), *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième 1920-1934*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 1984, p. VII.

⁶⁰ Dans *Le Canada*, Roy publie « Laissez passer les "jeeps" », 24 novembre 1942, p. 5 et la série « Regards sur l'Ouest » : « Si l'on croit aux voyages... », 7 décembre 1942, p. 2 ; « Notre blé », 21 décembre 1942, p. 2 ; « Les battages », 5 janvier 1943, p. 4 ; « Après les battages », 16 janvier 1943, p. 4.

publiera quant à lui sa série sur les chômeurs de Valcartier dans l'hebdomadaire du samedi d'Olivar Asselin *La Renaissance* qui n'a existé qu'une seule année. Né après la faillite du journal précédent d'Asselin, *L'Ordre* en 1935, *La Renaissance* porte bien son nom, mais le journal s'éteindra presque aussi rapidement que son prédécesseur. Du côté des mensuels, *La Revue moderne* fait paraître beaucoup de reportages dans les années 1930 et 1940, notamment ceux de Robert Rumilly et de Gabriel Langlais. Hebdomadaires et mensuels offrent ainsi aux écrivains plus d'espace et une actualité décantée pour des textes journalistiques plus longs et plus fouillés.

Dans l'ensemble, ce sont toutefois les publications à vocation régionale qui sont en meilleure position. « Certains lectorats sont en croissance ⁶¹ », écrivent Micheline Cambron, Alex Gagnon et Myriam Côté, notamment ceux du *Bulletin des agriculteurs*. Après *La Presse*, dont le tirage s'élève au-delà d'une centaine de milliers d'exemplaires, *Le Bulletin des agriculteurs* a les tirages les plus importants à la fin des années 1930. De 1921 à 1939, le mensuel montréalais passe en effet de 12 000 à 63 000 exemplaires. En comparaison, *La Revue moderne* tire à 25 627 exemplaires en 1936. Les tirages du *Bulletin* continuent d'ailleurs de croître jusqu'à atteindre 145 000 exemplaires pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le *Bulletin* se transforme en 1935, et passe d'hebdomadaire à mensuel. Après une période d'instabilité suivant la crise de 1929, la publication trouve en fait une nouvelle identité : le *Bulletin* devient le journal de la famille rurale. Alors qu'il était initialement, en 1916, *Le Bulletin de la société coopérative agricole des fromagers de Québec* et qu'il est redevenu aujourd'hui une publication qui détaille du matériel agricole⁶², le périodique est beaucoup plus diversifié entre les années 1935 et 1950, c'est-à-dire au moment où Gabrielle Roy y publie ses grands reportages.

Dans *Le temps qui m'a manqué*, Gabrielle Roy raconte ses débuts dans le journal en 1940⁶³. C'est elle qui propose la forme du reportage au rédacteur en chef de l'époque, René Soulard, quand elle soumet sa première proposition de texte. Le mensuel profite alors

⁶¹ Micheline Cambron, Myriam Côté et Alex Gagnon, *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XX^e siècle*, Québec, Codicille éditeur, coll. « CRILCQ/Premières approches », 2018, p. 10.

⁶² Sur le site Internet lebulletin.com, on peut lire sur la page d'accueil qu'il est « la référence en nouvelles technologies agricoles au Québec ».

⁶³ Son premier texte s'intitule « La belle aventure de la Gaspésie⁶³ », il est publié en novembre 1940. Gabrielle Roy, *Le temps qui m'a manqué*, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Boréal compact », 2000, p. 68.

d'une période de prospérité, et Gabrielle Roy va jusqu'à s'assurer une sécurité d'emploi avec un salaire au journal. Le *Bulletin* s'assure l'exclusivité de sa reporter en 1943 et lui verse un salaire de deux cent soixante-quinze dollars par année (sans compter ses déplacements)⁶⁴. En plus des articles sur l'agriculture, la publication fait alors paraître un contenu varié : des reportages, des illustrations, des feuilletons, des chroniques, des nouvelles et beaucoup de publicités. Beaulieu et Hamelin présentent le contenu du magazine durant les années 1940 : « l'agriculture n'occupe plus que 21 % de l'espace rédactionnel ; la publicité accapare 35 % de cet espace, les pages féminines 11 %, la littérature 11 % aussi⁶⁵ ».

La popularité du *Bulletin des agriculteurs* est exceptionnelle, mais d'autres mensuels régionaux gagnent aussi en popularité. Ces publications misent aussi sur les succès du reportage. Dans la veine des publications à vocation rurale, il faut, entre autres, mentionner *Paysana*. Créé en 1938 par Françoise Gaudet-Smet, le mensuel est destiné à la « femme rurale⁶⁶ ». En 1945, la revue tire à près de 40 000 exemplaires. Elle durera environ dix ans. La publication fait écho à l'activité des cercles de fermières : on y aborde la couture, le tricot, la cuisine et l'éducation⁶⁷. Elle compte notamment parmi ses collaboratrices Germaine Guèvremont qui y publiera de nombreux portraits de femmes, plusieurs chroniques co-écrites avec Françoise Gaudet-Smet et une fiction journalistique intitulée *Tu seras journaliste*⁶⁸. La revue valorise un mode de vie rural traditionnel, mais elle contribue aussi à faire entrer dans la sphère médiatique plus d'images de femmes travaillant, principalement des paysannes et des artisanes, mais aussi celles de son comité de rédactrices.

Parmi ces publications attachées au monde régional se trouve aussi *Le Mauricien*. La création du mensuel remonte à 1936 dans la foulée de la revalorisation de la région de Trois-Rivières. Comme *Le Bulletin des agriculteurs*, qui accueille parmi ses collaborateurs plusieurs écrivains, la revue inclut beaucoup des membres de la communauté littéraire,

⁶⁴ G. Roy, *Le temps qui m'a manqué... op. cit.*, p. 68.

⁶⁵ André Beaulieu et Jean Hamelin (dir.), *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome cinquième, 1911-1919*, Sainte-Foy, Les presses de l'université Laval, 1982, p. 173.

⁶⁶ André Beaulieu et Jean Hamelin (dir.), *La presse québécoise des origines à nos jours. Tome septième 1935-1944*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 1985, p. 121.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Le roman-feuilleton de Germaine Guèvremont *Tu seras journaliste* paraît en dix-huit épisodes entre 1939 et 1940 dans la revue *Paysana*.

comme Félix-Antoine Savard, Camille Roy, Harry Bernard, Albert Tessier, Damase Potvin ou Rex Desmarchais. Elle est également dirigée par deux écrivains journalistes, Clément Marchand et Raymond Douville. Le mensuel est représentatif du phénomène d'osmose entre le milieu littéraire et journalistique, mais il est aussi représentatif de la période en ce qu'il conjugue reportage et identité régionale. La revue est fondée en 1936 par Joseph Barnard et Charles-Auguste Saint-Arnaud, avant d'être reprise peu de temps après par Marchand et par Douville. Elle existe pendant quatre ans, et elle changera de nom pour s'appeler *Horizons* en avril 1939, au cours de sa dernière année d'existence. La typographie est soignée, les illustrations et les photographies nombreuses. Le mensuel s'inscrit dans la veine régionaliste, mais il n'en est pas non plus l'ardent défenseur. Le changement de nom témoigne d'ailleurs d'un décloisonnement, d'une distance avec cette identité régionale et d'un désir d'élargir le lectorat. La revue n'aura toutefois pas une longue vie après cette transformation. Maude Roux-Pratte explique que « [...] le mensuel mauricien est en fait victime de son succès⁶⁹. » Roux-Pratte écrit que le financement est mal organisé dans la revue et qu'elle connaît « un tirage d'une progression inattendue, demandant des énergies et des moyens financiers additionnels impossibles à réunir⁷⁰. » De 1937 à 1939, la publication passe en effet de 3000 exemplaires à près de 10 000 exemplaires.

Pendant ses quatre années d'existence, de 1936 à 1939, le mensuel *Le Mauricien* a la caractéristique exceptionnelle de faire paraître chaque mois une section entière intitulée « Reportages », consacrée à des textes sur la région. On peut notamment y lire l'enquête d'Adrienne Choquette sur la littérature et l'immersion d'Eva Sénécal dans le monde de la drave. La section inclut des entretiens, des portraits et de longs reportages, mais également des traductions de reportages en anglais, des reportages de promotion touristique, des descriptions d'industries, des comptes rendus de missionnaires à la manière des anciens récits de voyage et même des textes de promotion sur des projets et des entreprises de la Mauricie. Les reportages du mensuel doivent en général mettre en valeur la région.

Il faut dire que la naissance du mensuel est intimement liée au contexte socioéconomique de la Mauricie. Tributaires des secteurs manufacturier et industriel, les

⁶⁹ Maude Roux-Pratte, « La renaissance du Bien public et du Mauricien (1933-1939) », dans *Le Bien public 1909-1978. Un journal, une maison d'édition, une imprimerie*, Québec Éditions du Septentrion, 2013, p. 110.

⁷⁰ *Ibid.*

viles comme Trois-Rivières sont profondément touchées par la crise de 1929⁷¹. Le tricentenaire de 1934 est donc l'occasion d'un débat pour redonner une identité forte à la région. C'est à l'abbé Albert Tessier que revient alors la création du toponyme « Mauricie », calqué sur le terme « Laurentie⁷² ». Dans le sillon de cette revalorisation régionale, la création de la revue *Le Mauricien* doit servir, selon l'abbé Tessier, à stimuler la fierté du lieu en révélant à ses habitants « les grandeurs de leur histoire trois fois séculaire, le charme de leur terre aux lignes adoucies, la majesté impétueuse de leur triple rivière aux lourdes eaux bronzées⁷³ ». Membre actif du *Mauricien*, l'abbé Albert Tessier dira qu'au terme « régionalisme » il aurait dû préférer le mot « réalisme⁷⁴ » et c'est sans doute ce qui transforme le plus fortement le discours régionaliste, peut-être jusqu'à l'affranchir de ses polarités. Pour l'abbé Albert Tessier, les outils techniques modernes, comme la photographie et le cinéma, doivent permettre de valoriser le territoire d'une façon traditionnelle. Sous le pseudonyme de Tavi, Tessier est à l'origine d'un nombre impressionnant de documents photographiques et de films. Il est l'auteur de quantités d'images parues dans *Le Mauricien*, accompagnant des articles ou présentées dans des sections de photoreportage⁷⁵. Pour Tessier, la photographie et le cinéma doivent ainsi servir à rendre hommage au mode de vie paysan⁷⁶.

La photographie se développe également pendant la période. Dans le sillon du *Petit journal*, associé à la presse sensationnaliste jaune, la revue *Photo-journal* naît en 1937 à Montréal. Son sous-titre est « Tout par l'image ». Dans le premier numéro, la rédaction écrit : « Chaque semaine Photo-Journal vous photographiera à votre insu. Les personnes dont les têtes sont en médaillon ou entourées d'un cercle peuvent passer aux bureaux de

⁷¹ Comme beaucoup de régions du Québec ayant vécu une croissance rapide avec l'industrialisation, le secteur de Trois-Rivières s'est développé grâce à des papetières comme la Saint Maurice Paper (1911), la Wayagamack Pulp and Paper (1912) et la Saint Lawrence Paper Mill (1923) ainsi que d'autres compagnies comme la Wabasso Cotton (1908). Voir René Verrette, « Le régionalisme mauricien des années trente », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, XLVII, n°1, 1933, p. 30.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Cité dans *Ibid.*, p. 34.

⁷⁴ Lucienne Leduc, « Interview. M. l'abbé Albert Tessier », *Le Devoir*, 12 octobre 1946, p. 8.

⁷⁵ Parmi les photoreportages d'Albert Tessier, voir par exemple : « Médard Bourgault et ses frères continuent la tradition des maîtres à Saint-Jean-Port-Joli », *Le Mauricien*, novembre 1937, p. 6-7.; « Images saguenéennes », *Le Mauricien*, octobre 1938, p. 17. ; « Les nouvelles réalisations de l'école du meuble », *Le Mauricien*, novembre 1938, p. 6.

⁷⁶ Dès les années 1910, l'abbé Tessier commence à pratiquer la photographie, alors qu'il se met au cinéma à partir des années 1930.

grandissant durant ces années. Dès son premier reportage au *Bulletin des agriculteurs*, on trouve ainsi chez Roy des photographies pour accompagner les textes.

« Notre époque a inventé un genre littéraire »

Dans les années 1930, le grand reportage apparaît dans le dispositif de présentation des textes. Quand *Le Bulletin des agriculteurs* fait paraître les textes de Gabrielle Roy la rédaction annonce ainsi le « grand reportage » de Roy sur la couverture de la revue (Fig. 9).

Figure 9



Couverture du *Bulletin des agriculteurs* annonçant un des grands reportages de Gabrielle Roy (avril 1945).

Du reportage au grand reportage, la distinction confère un nouveau statut aux écrivains journalistes. Avant 1945, c'est-à-dire avant le succès immense de *Bonheur d'occasion*,

Gabrielle Roy est d'ailleurs déjà reconnue dans le milieu culturel pour ses grands reportages. En 1941, sa photo apparaît dans *Radiomonde* parce qu'un de ses articles est transformé en création radiophonique (Fig. 10) :



Figure 10

Mlle Gabrielle Roy, auteur bien connu de nouvelles et de reportages, à qui Radio-Canada a confié le texte de la troisième émission de « Je me souviens », diffusé, sous la direction de Paul Leduc, ce soir, jeudi le 27 février, de 9h à 9h30. Le texte s'intitule : « Pêcheurs de Gaspésie », et porte sur la rude vie, parfois miséreuse, parfois romanesque, des pêcheurs d'un pays que l'on ne connaît pas assez⁷⁹.

Mais bien avant, en 1935, la série de Jean-Louis Gagnon « Valcartier, morne plaine ! » est aussi surtitrée « Grand reportage inédit » dans le journal d'Olivar Asselin. Il faut dire qu'Asselin fait très tôt la promotion du genre, qu'il considère comme un outil essentiel pour documenter et comprendre la réalité au Canada français. Dans un texte paru en 1934 dans *L'Ordre*, on peut lire ses recommandations à l'égard des journaux :

Multiplication au Canada, par les journaux français, des enquêtes, des grands reportages, que nous pourrions utiliser pour la double raison que ce genre est encore inconnu chez nous et que l'étranger voit quelquefois mieux que nous-mêmes ce qui se passe chez nous⁸⁰.

En 1934, le commentaire d'Asselin est en continuité avec l'idée d'une absence de grand reportage. La même année, dans *L'Ordre* aussi, Berthelot Brunet tient un discours similaire en vantant les qualités de *Vienne, clef du monde*, « dernier reportage de Béraud » :

Il faut bien l'avouer, notre époque, si pauvre soit-elle à certains égards, a inventé tout simplement un genre littéraire. Genre au surplus qui ne saurait supporter un auteur ou un sujet ennuyeux, ce qu'on ne peut dire d'aucun autre genre. Je veux parler du grand reportage⁸¹.

Dans le *Bien public*, la rédaction rattache le reportage à la littérature : « Un genre littéraire qui devient à la mode et qui peut-être bénéficiera du prestige que perd le roman ; un genre qui correspond d'ailleurs à la curiosité et aux goûts de notre époque est celui que nous

⁷⁹ [s.n.], « Mlle. Gabrielle Roy », *Radiomonde*, 1^{er} mars 1941, p. 16.

⁸⁰ Olivar Asselin, « Relations de la presse canadienne et de la presse française », *L'Ordre*, 31 août 1934, p. 4.

⁸¹ Berthelot Brunet, « « Vienne clef du monde » », *L'Ordre*, 25 août 1934, p. 4.

appelons le grand reportage⁸². » Dans le même article, on peut d'ailleurs lire que contrairement au récit de voyage, le reportage s'intéresse aux êtres non plus comme simples sujets de distractions, mais comme éléments d'un ensemble social : « Toutes les races et toutes les régions de la terre sont aujourd'hui dans une telle dépendance les unes des autres que toutes sont intéressées aux événements importants [...]»⁸³. » La remarque montre que le grand reportage devient aussi ce réservoir d'altérité.

Pour l'historien Robert Rumilly, conservateur de droite d'origine française installé au Canada, le grand reportage est un des genres majeurs de la période. Dans *La Revue moderne*, Rumilly écrit « Deux genres littéraires, mis à la mode ces dernières années, nous semblent bien précieux. L'un est celui des "biographies romancées". [...] L'autre est constitué par les récits et notes de voyage, les reportages⁸⁴ ». Pour Rumilly, le genre n'est pas tout à fait compris au Canada :

Qu'on nous entende bien. On a l'habitude à Montréal d'appeler reportage le rapport des chiens écrasés. Et le récit de la révolte du pénitencier, ce sera du « grand reportage ». Faut-il y voir un trait de l'américanisme, qui nous pousse à grossir toutes choses ? Ou bien un reflet de la mesquinerie de nos journaux, qui pensent avoir accompli un prodigieux effort en payant à un collaborateur son taxi jusqu'à Saint-Vincent de Paul ?

Des traces d'un discours historiographique sur le grand reportage

Le grand reportage est désormais un genre pratiqué dans la province, mais il est aussi explicitement associé à la sphère littéraire. La période marque même les balbutiements d'une histoire du reportage littéraire au Québec. Selon Rumilly, le premier grand reportage canadien serait le livre *Aux marches de l'Europe* de Jean Bruchési⁸⁵. Donatien Frémont est également du même avis : « C'est là un heureux essai de grand reportage, probablement le premier en date dans notre jeune littérature⁸⁶. » Mais la critique n'est pas unanime sur la forme du texte de Bruchési. Louis Dantin tient une autre position et formule des reproches à l'auteur dans sa correspondance avec lui :

⁸² [s.n.], « Le grand reportage », *Le Bien public*, 24 mai 1934, p. 12.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ Robert Rumilly, « Aux marches de l'Europe », *La Revue moderne*, décembre 1932, p. 8.

⁸⁵ *Ibid.*

⁸⁶ Le commentaire de Donatien Frémont, journaliste francophone pour le journal *La Liberté* dans l'Ouest canadien, est cité dans différents journaux pendant la promotion du livre. Il apparaît notamment dans un encart dans *Le Nouvelliste*, 7 janvier 1933, p. 4 et dans *La Revue moderne*, février 1933, p. 17.

Vous avez interviewé des premiers ministres, des grands seigneurs, même des rois et des reines ; vous n'avez pas frayed avec le peuple, entendu le son de sa cloche, communié avec ses misères, exposé les ferments qui le soulèvent. Et pourtant ce sont là des faits autrement importants que le cérémonial d'une réception à la cour d'Alexandre ou la visite d'une exposition. Les négliger, c'est se condamner à ne voir que la surface des choses, c'est s'exposer à ne les regarder que du côté de l'"autorité", bienfaisante ou nuisible, usurpée ou non, et à faire consister l'"ordre" d'un pays dans son maintien forcé sous le joug, quel qu'il soit⁸⁷.

Le commentaire de Dantin montre en fait que le livre de Bruchési s'apparente plutôt aux modalités d'énonciation des récits de voyage du XIX^e siècle. Par ailleurs, Bruchési ne publie pas son texte en journal ce qui l'inscrit d'emblée hors de la sphère médiatique.

Les articles qui ne profitent pas d'une deuxième vie en livre, comme la série de Gabriel Langlais ou celle de Jean-Louis Gagnon sur les chômeurs, ne connaissent presque pas de réception ou de commentaire, mais la critique littéraire de l'époque réserve une attention nouvelle aux grands reportages qui font l'objet d'une réédition en recueil ou au reportage directement paru en livre⁸⁸. Emile Benoist, qui fait de la double publication en journal et en livre une stratégie éditoriale avec l'aide des éditions du *Devoir*, obtient des critiques favorables pour son travail. En 1938, à la parution du livre d'Emile Benoist *L'Abitibi, pays de l'or*⁸⁹, Berthelot Brunet fait un retour élogieux sur le texte : « Je n'en suis que plus à l'aise pour ajouter ma signature à celle des autres camarades, et pour louer dans une province de petit reportage, les grands reportages de Benoist⁹⁰. » Au *Devoir* aussi – journal qui emploie Emile Benoist –, on vante les mérites du recueil en donnant cette fois la publication comme pionnière du genre au Canada français :

Ce livre est le premier du genre qui se publie chez nous. L'auteur, journaliste de carrière et spécialisé dans le grand reportage, a fréquenté l'Abitibi et le Témiscamingue, c'est-à-dire le Nord-Ouest québécois, depuis une quinzaine d'années. Il a été témoin de la transformation de cette vaste région par la colonisation d'abord et, ensuite, au cours des dix dernières années, par l'industrie minière. [...] En compagnie de géologues, d'ingénieurs et de chimistes, l'auteur a

⁸⁷ Louis Dantin, « *Aux marches de l'Europe* par Jean Bruchési », dans *Essais critiques : Tome I et II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2002, p. 638.

⁸⁸ La parution en journal est un des critères de sélection du corpus dans la thèse, ce qui exclut donc d'emblée certains livres cités dans cette section comme *Aux marches de l'Europe*, *Vent du large* ou *Le Blanc et le noir*.

⁸⁹ Emile Benoist, *L'Abitibi pays de l'or*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, coll. « Zodiaque Deuxième », 1938. D'abord paru d'abord dans *Le Devoir* en 1937.

⁹⁰ Berthelot Brunet, « M. Emile Benoist et les terres neuves », *Le Jour*, 11 juin 1938, p. 5.

assisté sur le terrain à la prospection scientifique de gisements aurifères, il est descendu au plus creux des mines⁹¹.

À la parution en livre d'*Adieu, Paris ! Journal d'une évacuée* de Simone Routier, la critique est aussi unanimement favorable. « Voici un livre d'actualité », affirme Pierre Baillargeon dans *La Relève*⁹². Baillargeon relève en outre la qualité du texte : « Le vocabulaire est précis, la phrase, volontiers, longue et organisée⁹³. » Dans *Le Devoir*, on lit aussi que le livre de Routier « constitue un nouveau document sur le chapitre des horreurs⁹⁴ » qui se démarque de l'ensemble des publications sur la guerre en Europe.

Le livre *Confidences d'écrivains canadiens français* d'Adrienne Choquette⁹⁵ est également très bien reçu, même si on minore sa portée en insistant sur l'aspect féminin du projet. Dans *Le Jour*, la critique du livre est intitulée « Malice de femme⁹⁶ ». Dans *La Revue moderne*, Raymond Bayle écrit quant à lui que Choquette « a le tour de faire parler » pour obtenir des « aveux sincères ou fardés, mais tous fort intéressants⁹⁷. » Dans *La Tribune*, on lit qu'il s'agit de la première tentative « pour faire connaître d'un large public de lecteurs les idées de nos auteurs⁹⁸ ». Sous-titré « ouvrage d'un genre nouveau au pays », l'article dans le *Courrier de St-Hyacinthe* parle également du caractère pionnier de cette « grande enquête littéraire⁹⁹ » menée par Choquette qui apparaît, de fait, comme la toute première enquête de ce type, première série d'entretiens d'écrivains dans la province. Ailleurs encore, on retrouve les éloges d'autres reporters¹⁰⁰. Dans *L'Action nationale*, en 1945, Roger Duhamel parle du livre d'Hélène J. Gagnon, publié dans la même période que celui de son mari Jean-Louis Gagnon *Vent du large*¹⁰¹. C'est toutefois *Blanc et noir*, le livre d'Hélène J. Gagnon qui retient l'attention du critique :

⁹¹ [s.n.], « L'Abitibi, pays de l'or », *Le Devoir*, 28 mai 1938, p. 1.

⁹² Pierre Baillargeon, « "Adieu, Paris !" par Simone Routier », *La Relève*, avril 1941, p. 221.

⁹³ *Ibid.*, p. 222.

⁹⁴ [s.n.], « Les livres. *Adieu, Paris !* de Simone Routier », *Le Devoir*, 8 janvier 1941, p. 5.

⁹⁵ Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939. D'abord paru dans *Le Mauricien* pendant l'année 1938.

⁹⁶ [signé X.D.], « Malice de femme », *Le Jour*, 25 février 1939, p. 1.

⁹⁷ Raymond Bayle, « Les livres », *La Revue moderne*, mai 1939, p. 35.

⁹⁸ [s.n.], « Vient de paraître. *Confidences d'écrivains canadiens français* », *La Tribune Sherbrooke*, 4 mars 1939, p. 6.

⁹⁹ [s.n.], « Confidences d'écrivains canadiens-français », *Courrier de St-Hyacinthe*, 24 février 1939, p. 8.

¹⁰⁰ Le couple de journalistes Hélène J. Gagnon et Jean-Louis Gagnon écrit sur la guerre. Les deux Gagnon font paraître chacun un livre sur le conflit. Avec *Vent du large*, Jean-Louis propose un essai qui décortique les enjeux politiques principaux, tandis qu'avec *Le Blanc et le noir*, Hélène J. Gagnon transforme l'expérience en récit de voyage.

¹⁰¹ Les deux livres n'ont pas connu de publication en journal, ils ne font donc pas partie du corpus.

Le grand reportage est un genre peu cultivé au Canada français, pour la double raison que nous voyageons peu et que nous manquons en général d'un sens aigu de l'observation, préférant au spectacle des êtres et du monde les vagues notions livresques qui s'accrochent paresseusement à notre mémoire. Ce n'est pas le cas de l'agréable écrivain de *Blanc et Noir* ; cette jeune femme, dont René Garneau a écrit qu'elle était jolie – nul ne le contredira certes –, s'intéresse à tout ce qui l'entoure, à tout ce qu'elle voit, elle aime converser avec ses compagnons de voyage, connaître leurs sentiments, s'expliquer leurs réactions. Elle met en pratique l'excellent conseil de Maupassant : « Crève-toi les yeux à force de regarder. »¹⁰²

Dans les années 1930, les critiques n'arrivent pas à s'entendre sur le titre qui serait le premier vrai grand reportage canadien-français. Rumilly citait Bruchési, la rédaction du *Devoir* décrit Emile Benoist, son propre reporter, comme un précurseur. L'identification de plusieurs textes précurseurs montre toutefois qu'il existe un répertoire de grands reportages qui suscitent l'intérêt de la critique littéraire. Dans cette réception, on insiste cependant sur le caractère inédit, original et rare des grands reportages en reprochant à la littérature et aux écrivains en général de ne pas avoir suffisamment le sens de l'observation.

Les critiques visent d'ailleurs parfois les reporters. Dans un article intitulé « L'Abitibi, pays de misère ou pays de richesses ? », Claude-Henri Grignon raconte son expérience au ministère de la colonisation entre 1934 et 1936 et reproche au reporter Emile Benoist de prolonger une vision de l'Abitibi déconnectée de la réalité. Grignon cite en fait des lettres de colons effroyables sur la vie dans la région. Il en évoque une, en particulier, dont il dit qu'elle l'a ému davantage : « "Amos, 6 décembre 1934. Mr le ministre, vous nous avé envoyez parci en nous disant que la tapérature était agréable à la gréculture et il jèle tous les mois a lannée a glace on trouve pas cela dans le guide du colon [...]"¹⁰³. » L'article date de 1938. Grignon critique le gouvernement de Maurice Duplessis et *Le Devoir* lorsqu'il écrit qu'« [i]l se trouve même un dénommé Emile Benoist qui, presque chaque semaine, relate les merveilles "merveilleuses" d'une contrée lointaine et qu'on ne connaîtra jamais parfaitement¹⁰⁴. » La critique à l'endroit de Benoist montre en fait que le reportage est désormais soumis à une lecture plus circonspecte, plus sévère face aux visions utopiques de la colonisation.

¹⁰² Il convient de noter que le début de la citation de Roger Duhamel a déjà été mentionné à la toute fin du premier chapitre de la thèse. Roger Duhamel, « Blanc et noir », *L'Action nationale*, avril 1945, p. 294.

¹⁰³ Claude-Henri Grignon, « L'Abitibi, pays de misère ou pays de richesses ? », *En avant*, 19 août 1938, p. 3.

¹⁰⁴ *Ibid.*

« Car je suis avant tout journaliste » : la grande enquête d'Adrienne Choquette¹⁰⁵

Selon Jean Royer, l'enquête d'Adrienne Choquette serait la première série d'entretiens qu'un journal publie sur les écrivains et sur la littérature canadienne-française¹⁰⁶. Trente-trois écrivains appartenant à la nébuleuse de collaborateurs des éditions du Bien public à Trois-Rivières et du journal *Le Mauricien* sont rassemblés en sous-groupes, présentés ainsi dans chaque numéro par grappes de quatre ou cinq : « Victor Barbeau, Rex Desmarchais, Alfred DesRochers, Jean Bruchési » ; « Olivier Maurault, Jovette Bernier, Émile Coderre, Odette Oigny, Damase Potvin » ; « Claude-Henri Grignon, Albert Pelletier, Jean-Charles Harvey, Harry Bernard » ; « Jeanne L'Archevêque-Duguay, l'abbé Albert Tessier, René Garneau, Maurice Hébert » ; « Pierre Daviault, Éva Senécal, Édouard Hains, Léopold Houlé, Marie-Claire Daveluy » ; « Roger Brien, Moïsette Olier, Raphaëlle-Berthe Guertin » ; « Louis Francœur, François Hertel, Raymond Douville, Clément Marchand » ; « Léo-Paul Desrosier, Gérard Morrisset, Françoise Gaudet-Smet et Michelle LeNormand. » Le projet est initialement présenté comme « Une grande enquête du *Mauricien* » et Choquette est désignée comme « enquêtrice » (Fig. 11).

¹⁰⁵ L'enquête d'Adrienne Choquette paraît d'abord dans *Le Mauricien* du mois d'avril au mois de novembre 1938. Elle a ensuite été rééditée en livre : *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939.

¹⁰⁶ Jean Royer est le premier qui a attiré l'attention sur la série de Choquette comme étant « le premier livre du genre au Québec ». Alfred DesRochers avait publié en 1931 un livre d'entretiens, mais dans lesquels ils interrogeaient les livres eux-mêmes pour en parler. Voir Jean Royer « Le paratonnerre de la littérature », *Québec français*, n° 73, 1989, p. 71-72.

Figure 11



Le haut des deux premières pages de l'enquête d'Adrienne Choquette dans *Le Mauricien*, avril-mai 1938, p. 14-15.

Au mois d'août de la même année, le titre change cependant pour « Les confidences de [...] », ce qui semble dénoter une réassignation du travail de Choquette dans un vocabulaire associé aux pages féminines. Il faut noter que l'enquête de Choquette a ici un double statut. Elle incarne une forme particulière de grand reportage qui prend appui sur la collecte « d'interviews », de témoignages issus d'un même milieu, et qui permettent de cerner un groupe social. La journaliste conçoit ses entretiens dans la lignée de la grande *Enquête sur l'évolution littéraire* (1891) de Jules Huret, mais en mettant l'accent sur la littérature nationale et sur le parcours des écrivains et des écrivaines. La série se conforme en grande partie au modèle de Jules Huret : c'est une publication sérielle qui s'étend du printemps à la fin de l'automne 1938 dans laquelle Choquette respecte une structure de texte répétitive. Pour chaque rencontre, elle brosse un portrait physique et psychologique par petites touches descriptives en captant des détails du décor qui entoure l'écrivain là où il la reçoit. Puis, elle retranscrit les réponses sur le mode conversationnel. Le questionnaire est clair et les questions qui composent l'entretien sont affichées dans des encadrés placés en haut dans la page de droite (Fig. 11).

Or, l'enquête a aussi un autre statut dans le cadre de cette thèse. La cueillette de témoignages révèle en effet un métadiscours d'époque précieux sur la littérature, sur le journalisme et sur l'importance de l'observation du réel pour les écrivains. La série de

Choquette permet ainsi de mettre en lumière la manière dont se noue la relation entre l'écriture journalistique et la littérature et, en creux, une certaine conception du reportage.

Il est intéressant de noter que les écrivains interrogés répondent tous un peu à reculons au questionnaire, comme s'il était dangereux de laisser quelqu'un d'autre faire son portrait. Leur réaction témoigne d'une conscience de soi et de son image qui n'est pas aussi forte chez les autres interlocuteurs des reporters. Le genre de l'entretien littéraire se déploie en effet dans une tension, parce qu'il exige une prise de parole rapide et instantanée ; et surtout, parce que l'écrivain cède la retranscription de la rencontre, de ses propos, de ses gestes, de son apparence, à l'enquêteur, à qui revient la tâche d'écrire. L'écrivain cède un contenu non seulement au journaliste, mais aussi à une logique médiatique. La publication en série des entretiens a le risque de banaliser sa parole. Choquette n'offre pas un portrait individuel, mais bien pluriel où les traits des écrivains ne sont pas lus séparément ; ils sont pris dans une toile que le lecteur décrypte comme une seule image. Rares sont les écrivains qui ne répondent pas sans marquer une première hésitation, sans commenter la forme de l'enquête. Harry Bernard dit que les questions sont indiscretes. Jovette Bernier formule elle aussi l'impression que l'écrivain a de se trahir : « [...] il arrive que l'on n'ose pas parler, crainte de passer pour ce que l'on est...¹⁰⁷ ».

Leur hésitation concerne aussi leur statut. Plusieurs des interlocuteurs de Choquette ne veulent pas revendiquer le titre d'écrivains qu'on leur attribue. Travaillant principalement dans des journaux, ils disent n'avoir pas publié assez de livres. C'est d'ailleurs ainsi qu'Adrienne Choquette les présente. Louis Francoeur apparaît dans les mots de Choquette comme : « l'un de nos plus brillants journalistes, essayiste, conférencier¹⁰⁸ ». Jovette Bernier est décrite comme une femme de radio, celle de « Bonjour Madame » et de *L'Illustration*. Le portrait de Jean-Charles Harvey est le plus évocateur. Ses réponses laconiques et son ton télégraphique permettent à Adrienne Choquette de forcer le trait. Même si elle présente le « directeur du *Journal* » comme l'auteur d'une douzaine de livres dont *Les Demi-Civilisés*, sa rencontre avec lui dans sa salle de rédaction met l'accent sur la figure d'un journaliste au travail :

¹⁰⁷ A. Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français recueillies par Adrienne Choquette*, Trois-Rivières, Les éditions du Bien public, 1939, p. 29.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 105.

Je laisse le directeur du "Jour" au milieu de ses articles, des appels téléphoniques, du tintamarre et du va-et-vient incessant d'une salle de rédaction, l'endroit sacré où les esprits chauffés à blanc se choquent, se mêlent, souffrent et produisent pour l'amusement des uns, la rage des autres et... l'avancement du journalisme canadien¹⁰⁹.

Odette Oligny se présente elle-même ainsi : « Car je suis avant tout journaliste et chroniqueuse et j'ambitionne beaucoup plus ce titre que celui d'écrivain¹¹⁰. » Le portrait du milieu littéraire que fournit Choquette révèle ainsi un monde essentiellement peuplé de journalistes.

Les interlocuteurs et les interlocutrices de Choquette parlent même d'une généalogie littéraire qui commence dans le journal. Ils sont nombreux à mentionner les noms d'Olivar Asselin, d'Arthur Buies et de Jules Fournier. Rex Desmarchais et René Garneau parlent du talent d'Asselin pour la critique politique. Damase Potvin parle de Jules Fournier, d'Arthur Buies et d'Hector Fabre. Odette Oligny dit : « c'est toujours vers les journalistes que je me sens attirée¹¹¹ ». Tous s'accordent sur l'influence des journalistes non pas seulement du point de vue institutionnel, mais bien littéraire. C'est le style de Fournier, c'est la plume d'Arthur Buies ou la prose journalistique d'Asselin qu'on rappelle et qu'on vante. Léopold Houlé parle même de vocation :

S'il y a une vocation littéraire, c'est surtout dans le journalisme qu'elle s'est révélée, mais dans le journalisme comme le rêva Asselin. Elle naît alors de l'instinct de la résistance, de la nécessité de la lutte, du mépris des médiocrités satisfaites, de la haine du conventionnel, du faux intellectualisme des chapelles. C'est là qu'on trouve l'élite, une élite fidèle à sa vocation¹¹².

« Laissons les bibliothèques et regardons par la fenêtre »

Quand les écrivains citent des œuvres dans l'enquête, le livre le plus fréquemment mentionné est *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon¹¹³. Le roman exerce une fascination. Léo-Paul Desrosiers dit qu'il « a imprimé la marque la plus forte¹¹⁴ » sur la littérature. Maurice Hébert parle d'« empreinte indélébile¹¹⁵ ». Claude-Henri Grignon décrit Hémon

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 132.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 188.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 189.

¹¹² *Ibid.*, p. 149.

¹¹³ Le roman de Louis Hémon est d'abord publié en feuilleton en 1913 dans le journal français *Le Temps* puis en 1916 au Québec.

¹¹⁴ A. Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français...op. cit.*, p. 87.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 137.

comme un explorateur : « cet écrivain presque génial aura découvert le roman canadien comme Jacques Cartier découvrit le Canada¹¹⁶. » Pour les auteurs, le livre réussit à subsumer littérature, pays et langue. D'ailleurs, les écrivains finissent par rejeter la valeur des lectures qu'ils citent, parce que la bibliothèque ferait écran au pays. En dehors du roman d'Hémon, la littérature française, tout particulièrement, est un obstacle au territoire, à la terre, à la nature qui constitue l'inspiration la plus importante chez les écrivains. Raphaëlle Berthe-Guertin dit qu'elle doit à son pays d'avoir appris « au livre même de la nature¹¹⁷ » ; Michelle LeNormand, qu'elle écrit par nostalgie de la campagne. Clément Marchand se perçoit comme un « paysan de la plume¹¹⁸ ». Eva Senécal dit qu'elle écrit par solitude et par amour de la nature.

Raymond Douville, éditeur du *Mauricien*, historien et journaliste, qui répond à l'enquête dans les pages de son propre journal, entreprend de définir la marche à suivre afin qu'émerge une littérature nationale :

Il faut nous départir de notre culture livresque. Laissons les bibliothèques et regardons par la fenêtre, si on trouve trop fatigant la vie à la campagne ou dans la forêt, ou la marche dans la rue, dans les coulisses du théâtre ou de la politique. Mais c'est au-dehors qu'il faut regarder¹¹⁹.

Il faudrait une langue canadienne, un moyen d'expression propre pour arriver à créer des œuvres qui s'imposent. C'est dans cette perspective que Raymond Douville parle de « regarder par la fenêtre ». Douville aura cette phrase étonnante : « La langue d'ailleurs ne s'apprend pas tant dans la grammaire que dans la nature¹²⁰. » Il faudrait parvenir à observer autour de soi jusqu'à décanter une syntaxe. Le pays offrirait un langage. Douville dit aussi que :

[s]avoir composer, c'est avant tout savoir regarder. Hémon n'a pas, dans son immortel ouvrage, écrit un mot qui ne fut pas très simple ni une phrase qui ne fut pas de la plus élémentaire logique. La vie de chez nous, ce ne sont pas les livres français ni les dictionnaires qui nous l'apprendront¹²¹.

Harry Bernard dit aussi que Louis Hémon aurait cueilli son texte à même la terre, ce que tous les romanciers devraient appliquer.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 234.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 120.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 160.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 94-95.

¹²⁰ A. Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français...op. cit.*, p.94.

¹²¹ *Ibid.*

Les écrivains de l'enquête ont ainsi la volonté de décrire le territoire et ils s'échinent tous et toutes à le faire. Pourtant, quand Adrienne Choquette leur demande de nommer les auteurs « qui, depuis une vingtaine d'années ont fait école et marqué notre littérature », la plupart des commentaires convergent vers l'idée qu'aucun Canadien français n'a encore offert d'œuvre suffisante. Les entretiens ont à cet égard une dimension spéculative¹²². En insistant sur une littérature à l'état de projet, les auteurs préservent en effet l'aventure du roman canadien-français. La série de Choquette témoigne de l'importance de l'observation du réel dans le discours des écrivains, de l'importance du journalisme dans le milieu littéraire, mais elle montre aussi que le livre espéré a quelque chose d'abstrait et d'idéalisé.

Tu seras journaliste : une première fiction sur le journalisme de terrain

La période marque la publication du feuilleton *Tu seras journaliste* de Germaine Guèvremont, première fiction centrée sur un personnage de reporter sur le terrain¹²³. Parmi les romans sur le monde de la presse, le livre de Jean-Charles Harvey *Les Demi-Civilisés*, paru en 1934, est beaucoup plus connu¹²⁴, mais il ne porte pas spécifiquement sur le reportage. Dans *Les Demi-Civilisés*, le personnage de Max Hubert est en fait un jeune homme venu de la campagne qui abandonne l'étude du droit pour tenter le journalisme sur le conseil de son ami Lucien Joly. La trame s'apparente à celle du roman d'Arsène Besette et de J.M.-Alfred Mousseau¹²⁵. Le livre d'Harvey insiste en effet pour montrer l'hypocrisie qui mine les relations entre les journaux et la sphère politique. Roman de mœurs, mais aussi roman d'amour, l'intrigue tire davantage du côté de la relation entre Max et Dorothee. Leur histoire se tisse en outre sur l'arrière-plan d'une nature merveilleuse, espace encore préservé des compromissions du journalisme.

¹²² Il y a des enjeux très similaires dans d'autres littératures qui se développent à l'extérieur de la France. En Belgique, notamment, Jean-Pierre Bertrand et François Provenzano abordent ces aspects en analysant l'enquête d'Édouard Dewattine en dix épisodes dans la nation de septembre 1891 à 1892 : « côté belge, c'est le milieu littéraire lui-même qui doit faire valoir son existence et promouvoir son statut collectif via un processus d'auto-institution. » Jean-Pierre Bertrand et François Provenzano, « Un laboratoire historiographique : l'Enquête sur l'évolution littéraire en Belgique (1891-1892) », *Romantisme*, vol. III, n° 149, 2010, p. 80.

¹²³ *Tu seras journaliste* est publié en feuilleton dans *Paysana* entre 1939 et 1940.

¹²⁴ Jean-Charles Harvey, *Les Demi-Civilisés*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1988 [1934].

¹²⁵ Voir les fictions journalistiques présentées dans le quatrième chapitre.

Or, c'est précisément l'espace de la campagne qu'explore Guèvremont dans sa représentation du journalisme de terrain. Chez Guèvremont, le territoire et le monde médiatique ne font qu'un, ce qui témoigne d'un changement important avec les périodes précédentes. Guèvremont, qui commence très tôt à collaborer à des périodiques et qui est reporter à Sorel à partir de 1928, est l'auteur de plusieurs fictions mettant en scène des personnages de journalistes dont la plus importante est le feuilleton *Tu seras journaliste*. Les années durant lesquelles Guèvremont est correspondante pour *The Gazette* et journaliste au *Courriel de Sorel* – soit de 1928 à 1935, pendant lesquelles elle consigne près de 300 faits divers pour *The Gazette* – marquent un apprentissage déterminant. L'expérience à *The Gazette* et au *Courrier de Sorel* constitue dans sa carrière un véritable point de bascule qui nourrit l'invention et la construction d'un personnage de femme journaliste récurrent dans son œuvre¹²⁶. Les fictions sur le journalisme de Guèvremont traduisent l'importance de l'univers paysan durant des années où le grand reportage trouve un vecteur important dans les publications à vocation régionale.

Tu seras journaliste est un roman-feuilleton en dix-huit épisodes publiés entre 1939 et 1940 dans la revue *Paysana*¹²⁷. Sous-titré « Étude de la vie réelle », le roman raconte le travail de la jeune femme au journal local de l'Anse-à-Pécot *La Voix des Érables* et son rôle de correspondante pour le *People*. Le feuilleton s'ouvre sur la tentative de suicide de Caroline Lalande dont les rêves d'écrivaine se brisent après son déménagement à Montréal. Le suicide est encore passible d'incarcération à l'époque, mais Caroline est déclarée non coupable par le juge Dulac qui lui propose de se rendre dans une petite ville où son frère et son neveu Noé et Philippe Dulac dirigent un hebdomadaire. Caroline déménage donc à l'Anse-à-Pécot pour travailler à *La Voix des érables*. Le juge lui présente également le rédacteur en chef du *People*, quotidien de Montréal, qui cherche un correspondant qui devra transmettre par téléphone les principales nouvelles de l'Anse-à-Pécot :

meurtres, tentatives de meurtre ; suicides et tentatives de suicide ; feux, fatalité et accidents sérieux ; vols et tentatives de vols et arrestations importantes ; évasions

¹²⁶ Pour la liste des personnages de femmes journalistes chez Guèvremont, voir Charlotte Biron, « Germaine Guèvremont, journaliste en pleine terre », *Cap-aux-Diamants*, n° 125, printemps 2016, p. 10-13.

¹²⁷ La revue *Paysana* n'est pas numérisée et comme les numéros n'existent qu'en version papier, les citations sont plutôt tirées de la réédition récente du feuilleton présentée par David Décarie et Lori Saint-Martin : *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2013, p. 66-186. Toutes les références dans le texte renvoient à ce livre et sont présentées entre guillemets avec l'abréviation *TSJ*.

de prison ; causes en cour criminelle et civile ; nouvelles municipales importantes ; dommages de tempêtes ou inondation. (*TSJ*, p. 131.)

Le premier évènement que rapporte Caroline Lalande pour le *People* est calqué sur la première vraie collaboration de Guèvremont pour *The Gazette* en 1928 : « Fire Destroyed Church at Sorel¹²⁸ ». Quand l'église de la paroisse prend feu à l'Anse-à-Pécot, Caroline part en quête des renseignements nécessaires, avec les difficultés que cela comporte dans un milieu rural : « De quoi se mêlait-elle, cette étrangère qui venait Dieu sait d'où, dont on ne savait rien et qui accomplissait une besogne d'homme ? » (*TSJ*, p. 134)

Guèvremont met en scène la façon dont Caroline Lalande entre progressivement en contact avec toute la petite localité : le maire, le docteur, le maître de poste, le curé, l'opérateur de téléphone, le chef de police, l'employé de la morgue... Pour ses articles, elle mène des entretiens dans les maisons où elle rencontre les femmes de la région. Elle se rend, par exemple, chez Madame Rivard, parce que son mari est mort en dessalant, alors qu'il tentait paradoxalement « d'attacher un noyé par le mitan du corps » (*TSJ*, p. 105). À force de parler avec les Pécotins et Pécotines, Caroline gagne en vocabulaire et en précision pour décrire la région. Celle qui ne connaissait rien aux choses maritimes apprend à distinguer toutes sortes d'embarcations : « une marie-salope, une grue, une drague, une barge. » (*TSJ*, p. 102) L'écriture et les déplacements donnent de l'aplomb à la jeune femme et alimentent ses ambitions de voyageuse et d'écrivaine. Et pourtant, la fin du feuilleton y mettra très brusquement terme. C'était un « grand vent d'illusion » (*TSJ*, p. 185), pense Caroline en rentrant à Notre-Dame-Des-Neiges, son village natal, pour épouser Arcade, son amour de jeunesse. En dehors de la fin du feuilleton, qui détonne moins quand on rappelle le ton de *Paysana*, la revue où il est publié, le travail journalistique de Caroline Lalande ressemble à celui de Guèvremont, chez qui il y a souvent cette trame : une femme, journaliste, travaillant dans un milieu masculin, dans un décor rural, près du fleuve¹²⁹.

¹²⁸ G. Guèvremont, « Fire Destroyed Church at Sorel Blaze in Old Notre Dame Structure Threatened Surrounding Buildings », *The Gazette*, Montréal, 23 novembre 1928, p. 4.

¹²⁹ Les personnages de femme journaliste sont nombreux. C'est le cas notamment de la fille de Phonsine et d'Amable, seule descendante des Beauchemin : Marie-Didace. La jeune femme devient journaliste non pas dans le roman qui porte son nom, mais dans un court chapitre d'une suite inachevée intitulé « Le plomb dans l'aile ». Dans cette suite, le notaire Deschenaux lui suggère d'aller trouver du travail au *Journal de Sorel*. Le texte s'achève alors que la jeune femme gravit les marches vers les bureaux du journal. La scène se poursuit dans le radiroman et dans les téléromans. Marie-Didace commence à travailler au *Journal de Sorel* en prenant la place de Mademoiselle Papillon, décédée. Mademoiselle Papillon, personnage d'un sketch

La fiction *Tu seras journaliste* est émaillée d'un métadiscours de Guèvremont sur sa pratique journalistique. Caroline Lalande privilégie la rencontre avec les gens au savoir livresque dans son apprentissage du métier de journaliste : « Ce n'est pas dans les livres que Caroline avait puisé ses meilleures leçons : c'est en regardant et en écoutant autour d'elle » (*TSJ*, p. 162). L'inspiration vient du réel, ce qui oriente la démarche journalistique et l'écriture des textes : « Rien n'y respirait la rhétoricienne à la formation livresque : elle avait taillé son expérience à même la vie » (*TSJ*, p. 114). L'écrivaine met en relation des enjeux médiatiques et un contexte qui n'a rien à voir avec la densité et la quotidienneté d'une grande ville. La reporter rurale circule et écrit selon un autre rythme que le reporter urbain. Les discussions sur la météo reviennent sans cesse. Les personnages attendent des nouvelles qui n'arrivent pas. Qu'il s'agisse de l'Anse-à-Pécot ou de Sorel, les hebdomadaires locaux dont parle Guèvremont suivent des nouvelles saisonnières et prévisibles. Dans le septième épisode du feuilleton *Tu seras journaliste*, Caroline Lalande soupire de déception lorsque le typographe de *La Voix des Érables* lui annonce qu'il a une grande nouvelle, alors qu'il parle en fait de petits fruits : « L'abondance des fraises est arrivée ! » (*TSJ*, p. 99) Plus violentes, les informations transmises au quotidien montréalais font contraste avec les nouvelles itératives des hebdomadaires locaux. Guèvremont a couvert des évasions de prison, des noyades, des vols, des incendies, des accidents... La journaliste rapporte à l'occasion certaines scènes absolument horribles. Le 4 mai 1933, on peut lire en page huit de la *Gazette* « Baby's Body in River. Head Crushed, Supposedly by Boot Heel¹³⁰ ». Les événements les plus divers se trouvent dans des textes brefs, que les titres résument aussi brièvement et crûment : « Terrified Horse Dashed into Auto » ; « Broom Factory at Sorel Fire-swept » ; « Widow Robbed and Beaten by Youths » ; « Morgue Director Dies »... La liste des titres, qui scandent presque autant que les récoltes ou le fleuve la vie de la région, révèle un matériau on ne peut plus singulier pour l'écrivaine¹³¹.

radiophonique de 1933, s'est en effet glissée dans les suites des versions radiophoniques et télévisuelles du *Survenant*. Et c'est pour ainsi dire un cycle de femmes journalistes qui se boucle.

¹³⁰ G. Guèvremont, « Baby's Body in River. Head Crushed, Supposedly by Boot Heel » *The Gazette*, Montréal, 4 mai 1933, p. 8.

¹³¹ Pour l'ensemble de ces titres, voir la bibliographie de l'ouvrage présenté par David Décarie et Lori Saint-Martin : *Les écrits de Germaine Guèvremont...op. cit.*

De fait, les fictions de Guèvremont sur le journalisme montrent que les faits divers et leur violence succinctement synthétisée appartiennent au même univers que le menu relief des événements redondants comme les fraises, comme le pont de glace reliant Saint-Joseph-de-Sorel à Berthierville. Sans doute les saisons et les récoltes nourrissent-elles l'ennui de Caroline Lalonde, mais l'attention minutieuse de Guèvremont pour les cycles et la monotonie du monde paysan supplantent les insatisfactions de son personnage. Les répétitions du milieu s'inscrivent dans une compréhension plus profonde de ce monde qu'elle mettra en scène dans ses reportages et ses romans. Dans le texte d'une conférence publié dans *Paysana* en 1943, Guèvremont insiste non seulement sur la polyvalence du travail – « le reporter rural doit être de toutes les rubriques et posséder tous les vocabulaires » –, mais souligne aussi l'attention pénible dont la femme fait l'objet : « Si vous êtes une femme, le métier est doublement difficile. Connaissant à peu près tout le monde et étant connu de tous, le reporter rural est la cible de toutes les critiques et ne doit attendre qu'un minimum de reconnaissance¹³². »

Guèvremont reprend en outre une opposition classique entre deux formes de journalisme, celle du journaliste assis, rédigeant à son bureau, et celle du reporter de terrain : « non pas le journalisme de bureau de neuf heures à cinq heures, à la chaleur —, mais le journalisme au frette, nuit et jour [...] »¹³³. » Dans sa correspondance à Alfred DesRochers, Guèvremont défend sa démarche d'observation :

Valdombre dit que j'ai perdu beaucoup de temps à accorder tant de prix à chaque détail et que j'aurais pu faire comme telle journaliste (Roy¹³⁴). C'est son privilège, mais c'est aussi le mien de prendre deux jours de mon temps et de mon argent pour aller voir un cheval farouche sur la commune¹³⁵.

L'écrivaine confère à la journaliste rurale une identité journalistique professionnelle qui combine l'écriture et l'enquête de terrain. Cette identité professionnelle est relativement

¹³² Le texte de Germaine Guèvremont, « La découverte de Sorel en 1926 » paraît dans *Paysana*, vol. VI, n° 9, novembre 1943, p. 6-7 et il est réédité dans *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme...op. cit.*, p. 203.

¹³³ Chronique « Pays-Jassettes » écrite par Germaine Guèvremont sous le pseudonyme « La Passante » avec Françoise Gaudet-Smet, 1939.

¹³⁴ Claude-Henri Grignon (Valdombre), qui signe des chroniques dans le *Bulletin des agriculteurs*, mensuel où Gabrielle Roy publie ses reportages, est probablement au courant que Roy est payée (et assez bien payée) pour ses voyages et ses enquêtes sur le terrain, contrairement à Guèvremont dont on devine ici qu'elle ne travaille pas dans les mêmes conditions.

¹³⁵ La correspondance est citée dans Yvan Lepage, « Cher Survenant... : Germaine Guèvremont-Alfred DesRochers (1942-1951) », *Voix et Images*, vol. XVI, n° 1, 1990, p. 76.

nouvelle pour la femme journaliste. Mylène Bédard souligne qu'elle constitue sans doute une réponse au « double déclassement¹³⁶ » des années 1930 observé par Chantal Savoie, où la chronique, genre médiatique très littérisé et largement ouvert aux femmes, perd à la fois de sa légitimité littéraire et de son intérêt médiatique. La présence de femmes journalistes constitue dans tous les cas un des facteurs déterminants pour comprendre d'autres changements dans le reportage, notamment les nouvelles approches des reporters.

PLONGER DANS LE RÉEL

L'approche des grands reporters s'appuie désormais sur une forme d'enquête plus approfondie, sur des épisodes d'immersion dans des milieux précis et sur une collecte de témoignages plus systématique. Dans un texte intitulé « Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri » publié pour la première fois en 1947, Gabrielle Roy montre la manière dont elle plonge dans le réel à l'époque, démarche qui la mènera jusqu'à la création des personnages de son premier roman :

À la saison des déménagements, j'ai feint de chercher un logement. Je suis ainsi entrée dans de sombres logis où la lumière vacillante des bougies éclairait des images saintes. J'ai aussi visité des demeures des nantis nichées au cœur des oasis de calme et de propreté qu'on peut trouver dans ce quartier de suie et de trains hurlants. Parfois des gens me proposaient de m'asseoir et de me reposer car ils me pensaient fatiguée comme eux. Alors, à la veille du déménagement, ils se confiaient à moi dans la simplicité de leurs cœurs accablés, un peu à la manière des gitans qui, le long des routes, doivent raconter avec quelque émerveillement leurs incessants voyages¹³⁷.

Aussi indiscreète soit-elle, l'intrusion de Roy n'est pas sans but. Elle répond à un désir de restituer d'autres points de vue sur le monde que celui de l'auteure. L'enquête dans les textes du corpus est ainsi tributaire d'une relation à autrui. Le texte dépend d'un autre individu que le reporter, comme si, dans un récit, la position qu'occupait le narrateur dépendait de ce que son personnage a bien voulu lui révéler.

À l'époque, l'émergence d'une catégorie de grand reportage à proprement parler s'accompagne d'un discours sur la pratique d'enquête, sur les façons d'accéder au réel et

¹³⁶ Chantal Savoie, « Femmes, chroniques et billets dans les années 1930 », *Voix et Images*, vol. XXXIX, n° 2, 2014, p. 59.

¹³⁷ Gabrielle Roy, « Ma rencontre avec les gens de Saint-Henri (1947) », [traduit de l'anglais] dans *Le pays de Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, coll. « Les cahiers de Gabrielle Roy », p. 84.

d'aller à la rencontre des êtres. Le fait de décrire la méthode d'enquête du reportage permet au journaliste d'attester de son rôle, mais ces coulisses incarnent également un espace d'exposition de valeurs et d'échanges avec le lecteur. Ce nouveau rapport à l'autre engage en effet une dimension éthique. L'examen des discours sur la pratique de l'enquête permet ainsi de voir le développement d'une conscience de la forme. Qu'il s'agisse de s'immerger, de recueillir des témoignages ou d'enquêter de façon prolongée sur des communautés, les modalités d'accès au réel du reporter incarnent le substrat narratif de la forme du reportage et permettent de comprendre les nouvelles représentations qui émergent dans les textes.

Franchir le seuil de l'enquête

Au début du premier texte de la série « Peuples du Canada », Roy raconte qu'elle est prise au dépourvu : « je n'ai d'abord trouvé personne à qui causer et j'ai eu l'impression d'être dans un couvent où il est bien inutile d'aborder qui que ce soit sans en avoir au préalable obtenu la permission¹³⁸. » Ce premier mouvement permet d'établir le cadre de l'enquête sur les Huttérites, mais il traduit aussi l'étanchéité de la communauté et le silence monastique qui se dresse devant la journaliste. Le début du reportage met l'accent sur une résistance du réel sans laquelle l'enquête s'avère inutile. Les rencontres successives dans le reportage permettent ainsi de mettre au jour la hiérarchie chez les Huttérites. Il faut passer, comme le dit la reporter, par « l'un des chefs, car une colonie de cent personnes se donne, selon la tradition huttérite, un maître de la ferme (*farm boss* ainsi qu'on le désigne dans la région) [...]»¹³⁹. Le maître de la ferme reçoit la journaliste, monté à cheval, et c'est en la regardant de haut et après avoir hésité qu'il désigne enfin une jeune femme, Barbara, qui fera visiter les lieux à la journaliste. Le seuil du reportage incarne ainsi une forme de point de bascule à partir duquel la reporter accède à la communauté.

En amont du contenu prélevé pour l'enquête journalistique se trouve cette idée du franchissement. Le reporter traverse des obstacles. L'intérêt de l'enquête journalistique est de révéler une réalité qui n'est pas accessible à tous. L'entrée en scène du journaliste est un moment déterminant dans les textes. Dans les collectes de témoignages, celles d'Adrienne Choquette, de Gabrielle Langlais ou de Germaine Guèvremont, le déplacement

¹³⁸ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 8 ; 30.

¹³⁹ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 30.

est répété à l'identique d'un texte à l'autre, parce qu'il permet d'introduire le reporter chez autrui. Dans sa visite au pénitencier de Saint-Vincent de Paul, Robert Rumilly insiste encore davantage sur les démarches qu'il a dû mener, notamment sur la permission qu'il a obtenue du préfet : « on n'entre pas au pénitencier comme dans un moulin. Le grand portail est flanqué de meurtrières où veillent des gardes. Il faut franchir des grilles, passer sous les regards inquisiteurs des officiers, déclarer l'objet de sa visite, et signer un registre¹⁴⁰. » Or, la présence du reporter sur le terrain constitue également une forme de transgression des codes qui régissent la place de chacun en société. L'enquête s'avère à ce titre problématique pour beaucoup d'écrivains qui mettent en cause le processus d'observation au moment même où il faudrait l'enclencher pleinement. En parallèle de cette entrée dans un autre milieu, les reporters prennent la peine d'émettre un doute, de dire la honte, de demander pardon. Ces précautions rhétoriques doivent évidemment faire oublier que les journalistes n'arrêtent pas pour autant d'avancer, mais elles donnent aussi des indices du point de vue, des méthodes et de la posture du reporter.

Alors qu'il s'attendait à trouver des brutes, Rumilly semble étonné et interdit devant les visages somme toute normaux des prisonniers : « En entrant dans les ateliers, où nous allons voir ces gens comme on va voir, au jardin zoologique, des bêtes curieuses, nous sommes plus gênés qu'eux. Nous sentons que notre présence est comme une insulte à leur servitude, et nous n'osons pas les regarder¹⁴¹. » La honte du reporter renvoie à la transgression des normes qu'impose le reportage. Dans un texte sur une communauté juive de Saskatchewan, Roy se sent également paralysée devant la pauvreté d'une petite cabane grise et devant le visage d'un homme ridé et brûlé par le travail de la terre au soleil : « Et soudain ma hâte curieuse me fit honte¹⁴². » Ces réserves servent à parer la critique, mais elles sont aussi une part autoréflexive du reportage. Roy décrit le fait qu'elle outrepassé l'intimité d'autrui, et réfléchit le caractère nécessaire et dérangeant de l'enquête journalistique.

Au sein du reportage se développe ainsi un espace d'interrogation, de mise en abyme des procédés d'enquête et d'écriture qui sont ceux du terrain. Si ces commentaires

¹⁴⁰ Robert Rumilly, « Une visite au pénitencier de St-Vincent-de-Paul », *La Revue moderne*, mai 1936, p. 8.

¹⁴¹ R. Rumilly, « Une visite au pénitencier de St-Vincent-de-Paul », *La Revue moderne*, mai 1936, p. 55.

¹⁴² G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 7.

ne sont pas dénués d'accents obséquieux – chez Rumilly, la complaisance concerne évidemment le rapport au lecteur plus qu'aux prisonniers –, la réflexivité du reportage apparaît aussi comme une manière d'introduire une pensée critique sur la forme, selon une logique qui rapproche le journalisme de la littérature. L'enquête elle-même ne laisse pas le reporter intact. La fin du reportage de Rumilly et sa sortie du pénitencier le montrent bien : « La porte franchie, sur le seuil, j'aspire à pleins poumons ; je dilate ma poitrine longtemps comprimée. J'hésite un peu sur la direction à prendre, comme si j'avais perdu l'usage de la liberté¹⁴³. » Rumilly agit comme s'il avait partagé le destin des hommes incarcérés à Saint-Vincent de Paul, alors qu'il n'y passe somme toute qu'un moment très bref.

En immersion

Le reportage d'immersion se définit comme une « pratique intensive du terrain¹⁴⁴ ». Bien que l'idée d'immersion sous-tende de façon générale le procédé au cœur d'une enquête journalistique, elle décrit ici plus précisément l'approche de certains des journalistes qui intègrent de façon prolongée des milieux circonscrits. Ces enquêtes reposent même parfois sur un changement d'identité. En documentant le reportage de Maryse Choisy *Un mois chez les filles* (1929), Marie-Ève Thérénty propose, à cet égard, d'introduire au sein des pratiques du reportage d'immersion la catégorie du journalisme d'identification :

Dans le journalisme d'identification, le journaliste se confond systématiquement avec les dominés, les victimes dont il entend prendre la défense par son reportage. Il s'agit d'un journalisme engagé qui entraîne des vacillements d'identité et qui sans doute de ce fait, plus que d'autres pratiques, engage les écritures du côté de la littérature¹⁴⁵.

Dans sa thèse, Mélodie Simard-Houde enrichit également ce tableau conceptuel. Elle propose une autre répartition qui doit permettre de distinguer des modes d'immersion corporelle et des modes d'immersion identitaire¹⁴⁶. Il faut toutefois rappeler que la pratique

¹⁴³ R. Rumilly, « Une visite au pénitencier de St-Vincent-de-Paul », *La Revue moderne*, mai 1936, p. 55.

¹⁴⁴ Ces termes sont le sous-titre de l'ouvrage collectif *En immersion* (2012) dirigé par Érik Neveu et Pierre Leroux.

¹⁴⁵ Marie-Ève Thérénty, « Maryse Choisy chez les filles : Sur le reportage d'immersion », *Médias 19* [En ligne], mars 2014, <http://www.medias19.org/index.php?id=13423>.

¹⁴⁶ Mélodie Simard-Houde, « Modes d'immersion », dans *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, Département des littératures et UFR1 Lettres, arts, philosophie, psychanalyse, Québec et Montpellier, Université Laval et Université Paul-Valéry, 2015, p. 197-266.

de l'immersion chez les journalistes puise à différentes sources, mêle différentes techniques et s'avère souvent difficile à faire entrer dans une seule case. Dans le corpus, les deux grands reportages qui s'inscrivent dans la veine du journalisme d'immersion sont ceux d'Eva Senécal et de Jean-Louis Gagnon. Ils reposent en partie sur un procédé d'identification et sur une expérience corporelle et identitaire, mais ils n'appartiennent pas strictement à l'une des trois sous-catégories évoquées chez Thérénty et Simard-Houde.

Eva Senécal chez les draveurs

Le reportage d'Eva Senécal débute par une métamorphose, un changement d'identité de genre, parce que la reporter s'intéresse à un milieu qui n'est pas accessible aux femmes. Pour Senécal, l'immersion est liée à une curiosité chez la journaliste qui nécessite une transformation. Tout passe ainsi par le déguisement. Au début du texte « Ohé ! Draveurs », Senécal inscrit cette curiosité et ce processus au creux d'une réflexion personnelle qui précède le reportage :

Longtemps, je les ai suivis des yeux, comme au temps de mon enfance. Je sentais en moi la même muette interrogation, la même pitié vague. Tout à coup, ma curiosité a été la plus forte. J'ai couru revêtir mes pantalons de chasse et, les pieds enfoncés dans des bottes, les cheveux soigneusement relevés et enfouis dans un vieux feutre non moins pittoresque que les leurs, je suis partie, moi aussi, pour la drave ! Oh ! le plus discrètement du monde¹⁴⁷ !

Ce passage d'une expérience lointaine et répétée, avec l'adverbe « longtemps », au surgissement du présent du reportage – « tout à coup » – survient par la transformation physique de la reporter. Pour suivre les draveurs et pour parvenir à comprendre leur expérience le mieux possible, Senécal enfile un déguisement qui lui permet de s'introduire dans l'univers masculin du flottage du bois sur les rivières : la drave. Chez Senécal, le déguisement fonctionne toutefois comme un camouflage fragile. L'identification n'a pas totalement lieu, puisque le vêtement cache plus qu'il ne transforme la journaliste en homme ou en draveur. En effet, Senécal ne pourra pas tester véritablement la drave. Le déguisement et la discrétion de la reporter lui permettent plutôt de s'approcher des draveurs. Ils lui assurent une proximité avec le sujet.

Plus qu'un changement d'identité, le vêtement de draveur désigne celle qui le porte comme une journaliste. Autrement dit, le déguisement permet à Eva Senécal de se

¹⁴⁷ Eva Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 16.

transformer en enquêtrice sur le terrain avant d'avancer plus loin dans l'écriture. De façon significative, une fois que son statut de reporter de terrain est établi, toute la scénographie d'immersion chez Senécal s'évapore. Les modalités d'enquête ne sont plus décrites. La journaliste documente le travail des draveurs en ne convoquant plus à aucun moment son camouflage, sa présence, son point de vue situé dans l'espace. Les reportages d'immersion dans le monde occidental reposent en général sur le caractère étonnant, sensationnel ou extraordinaire de l'incursion du reporter dans un milieu précis. Chez Senécal, à l'inverse, le travestissement et la présence de la journaliste elle-même dans le monde de la drave ne sont pas au centre du texte. Le changement d'apparence fonctionne comme un élément déclencheur et comme une attestation professionnelle.

Ce sont les draveurs, leur vie, leur travail, leur quotidien, leur lieu de repos, le mythe qu'ils convoquent qui composent l'essentiel du texte. Comme Georgina Bélanger le faisait en parlant des colons, Senécal rapproche les draveurs des soldats : « Roland Dorgelès a dit qu'à la guerre, chaque homme est réduit à ses proportions [...]. À la drave, durant ces dures semaines où l'homme entre en lutte presque à toute heure avec les éléments, il y a aussi de magnifiques occasions de donner sa mesure¹⁴⁸. » Pour Senécal, le contexte a le mérite de préserver les hommes du chômage. Le draveur trouve dans les aspérités de la géographie et la rudesse de la forêt une identité patriotique liée au territoire et au pays. Senécal réussit même à adoucir le paysage pour en faire une berceuse : « Le murmure des vents, le glissement ininterrompu et heurté des bûches, le hullement des hiboux y bercent un sommeil de plomb. L'aube ramène ces hommes à la vie, à une vie durement gagnée¹⁴⁹. »

C'est aussi le corps des draveurs, celui auquel Senécal doit ressembler, qui est au centre du reportage. Elle trace en effet avec minutie le physique des hommes qui font la drave : « [...] le visage brûlé par les soleils et les vents, le dos courbé sous le sac kaki, la veste de cuir ou le "frac" de coton déboutonné sur la chemise, la culotte d'étoffe grise serrée dans les bottes. Et, crânement campé sur un côté de tête, un vieux chapeau de feutre [...] ¹⁵⁰. » Leur passage suscite de l'admiration, mais aussi de la crainte :

Cette allure, ces gestes, tout d'eux m'est familier depuis mon enfance. En ce temps-là, on les épiait caché derrière le rideau. [...] Ils s'en allaient vers une périlleuse

¹⁴⁸ E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 32.

¹⁴⁹ E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 32.

¹⁵⁰ E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 16

aventure. Ils partaient pour une vie de misère, une vie de chien, disaient les vieilles. [...] Je me souviens que, dans nos maisons, les femmes couraient à la porte et poussaient le verrou dès qu'il en apparaissait un sur la route¹⁵¹.

La drave est présentée comme une tâche harassante, dangereuse, durant des heures sous le froid, « les vêtements trempés et gelés contre la peau¹⁵² ». La reporter ne décrit pas ici des sensations personnelles. Dans l'évocation sensorielle du monde des draveurs, Senécal rétablit en fait progressivement la distance entre elle et les hommes. Quand Senécal convoque cette « périlleuse aventure » qui transforme le Canadien français en héros, c'est avec emphase, mais aussi avec distance. Ainsi passent-ils devant elle, « gouailleurs, indifférents, grandis d'une légende » qui ne sera jamais la sienne. La reporter insiste sur le caractère grandiose de leur vie, mais aussi sur ces corps abîmés, durcis, auxquels elle ne ressemblera jamais. Le reportage en immersion de Senécal révèle surtout cet écart entre la vie des draveurs et l'expérience d'une femme pour qui le flottage du bois n'est pas un destin accessible. Et cette distance qu'illustre en tentant de s'immerger Senécal permet de montrer l'aspect misérable et difficile de la vie des draveurs.

Jean-Louis Gagnon chez les chômeurs de Valcartier

Au sein du corpus, le grand reportage de Jean-Louis Gagnon sur les chômeurs de Valcartier représente le travail immersif le plus considérable. Pour écrire « Valcartier, morne plaine ! », Gagnon s'inscrit dans le camp de travail sous un autre nom que le sien :

Ce vingtième jour de mai 1935 je fus patenté chômeur authentique de mon gracieux souverain. J'engageais sous le nom de Malraux, en pensant aux pauvres diables que j'allais joindre dans la grande pitié de leur condition humaine. Un examen médical des plus sommaires me valut un matricule officiel et un coupon de chemin de fer qui me mena le soir même à la zone de débarras, et aux frais des contribuables encore¹⁵³!

Au milieu des autres chômeurs qu'il désigne comme ses « compagnons de fortune ou d'infortune¹⁵⁴ », Gagnon fait la description des lieux et de sa position au sein du camp :

Je suis au camp n°1 : la Centrale. De grandes baraques bâties uniformément en blocs de ciment abritent l'existence d'environ onze cents hommes. Au milieu, la cantine ; à l'ouest, les quartiers généraux et la chapelle protestante ; à l'est, la

¹⁵¹ E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 16

¹⁵² E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 32.

¹⁵³ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

¹⁵⁴ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

chapelle catholique et le champ de tir du camp militaire ; au sud, l'arsenal ; au nord, l'étoile Polaire qu'adorent les hoboes¹⁵⁵.

Après son inscription, le journaliste enfle les vêtements du chômeur : « De là je passe à la douche et je tombe dans cet uniforme trop lâche qui nous donne l'apparence de mauvais soldats. Dans la rue, les hommes ne se retournent plus quand je passe. Je suis devenu un pur, mes frères les chômeurs¹⁵⁶. » Renversement du topos du militaire qui désignait ailleurs les figures comme le draveur et le colon, ce nouveau personnage a l'apparence du « mauvais soldat ». Il ne s'agit pas seulement d'un camouflage pour observer discrètement les chômeurs comme Eva Senécal le fait dans son reportage. Le vêtement provoque une descente sociale (« je tombe dans cet uniforme »). Pour Gagnon, l'immersion est une identification, mais une identification ambivalente.

Gagnon subit le même sort que les autres : il dort dans les mêmes lieux, travaille aux mêmes tâches, mange aux mêmes heures. L'expérience sensorielle du reporter est celle de la routine du camp :

Comme à l'armée on se lave à grands paquets d'eau et avec ses mains. Puis, décrassés, nous allons, presque dispos, chercher notre ration du matin. À travers le bruit confus du service, les hommes empiffrent leur lourde platée de fèves au lard qui s'écrasent comme du plomb dans les estomacs. Puis, un coup d'œil jeté sur les plats vidés me fait songer à la prophétie d'Olivar Asselin : « Notre génie latin, les fèves et le gros lard finiront par l'assassiner...¹⁵⁷ »

Pour décrire le milieu dans lequel il s'introduit, Gagnon explique comment il trouve du temps pour observer le camp de travail : « Je m'arrangeais pour, chaque après-midi, filer à l'anglaise et aller profiter de ma villégiature sur le bord d'un petit ruisseau. Là, les pieds dans l'eau, j'enregistrais ce qu'il fallait enregistrer¹⁵⁸. » Gagnon se représente en train d'épier ses compagnons. Il montre comment le travail de l'enquêteur consiste au fond à trouver la position la plus avantageuse pour capter une autre réalité que la sienne.

Pour Gagnon, le texte engage à la fois l'identité, le corps et même l'esprit du reporter. Son écriture s'appuie moins sur des entretiens et plus sur l'observation et la restitution sensorielle de son immersion. Avec les chômeurs, Gagnon montre que le camp n'est pas un lieu de travail, mais un lieu d'ennui où les hommes viennent échapper à la

¹⁵⁵ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

¹⁵⁶ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

¹⁵⁷ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

¹⁵⁸ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

pauvreté : « Ils ne sont pas ici pour travailler, ils sont ici pour ne pas crever de faim. Ils sont sans destinée — ils sont comme dans un monde où il n’y aurait pas de nord¹⁵⁹. » Ils se métamorphosent eux aussi en chômeurs, comme le reporter en arrivant, sous l’effet de ce climat nocif : « il est impossible que ces huit cents chômeurs soient huit cents fois paresseux. C’est l’atmosphère qui avachit¹⁶⁰. » Le journaliste ne présente aucun des hommes par leur nom, il les désigne par un X et un numéro. Ils font ainsi partie d’une masse qui s’autorégule selon une logique funeste : « Un coup d’œil jeté sur les ordres du jour et les tuyaux de la chambrée m’apprend qu’en moyenne, chaque jour, dix hommes nouveaux sont inscrits sur l’effectif du camp, et que dix, par contre, lèvent les pattes — la plupart en sautant un tender qui passe...¹⁶¹ »

Ce qui distingue l’écriture de Gagnon dans le corpus, ce n’est pas l’absence totale de jugements de valeur dans le texte, c’est la focale du journaliste immergé, le fait qu’il s’inclut dans le groupe. Gagnon écrit à la première personne du pluriel : « Dans la tiédeur du crépuscule brun nous nous sentons presque une destinée [...]»¹⁶². » Sous ce ciel brun peu enchanteur, les chômeurs sont réunis sous le signe de la pauvreté, réduits à une forme d’indifférenciation par ce « X » les désignant dans le reportage. Ils sont identifiés de façon à préserver leur anonymat : X-3 ; X-18 ; X-33.... Mais la similitude forcée aplanit aussi le groupe et renvoie à une dépossession identitaire. Cette idée revient dans la bouche des interlocuteurs de Gagnon : « "C’est vré. On est tous pareils. Quand on revient du chantier, on part sur une brosse et la première guidoune avec qui on couche nous fait de notre argent¹⁶³." » Pour Gagnon, la langue et l’oralité des citations recueillies doivent aussi réaffirmer la pauvreté des individus. Le reporter mise sur un registre familier et sur un lexique vulgaire et populaire quand il rapporte les paroles de ses interlocuteurs.

Le journaliste partage une proximité avec les chômeurs qui l’autorise à décrire leur routine, mais aussi des comportements qui appartiennent à la vie privée, à la vie sexuelle, vécue en silence, mais en groupe, dans les baraques : « Nous nous retrouvons dans la rue, où, dans le soir, des hommes s’en vont titubant et en chantant des chants d’amour cru.

¹⁵⁹ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 26 octobre 1935, p. 4.

¹⁶⁰ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 19 octobre 1935, p. 4.

¹⁶¹ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 12 octobre 1935, p. 11.

¹⁶² J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 19 octobre 1935, p. 4.

¹⁶³ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 19 octobre 1935, p. 4.

Silence. Dans la laine grise et sale de leurs couvertures, les chômeurs étouffent leurs inquiétudes¹⁶⁴. » De la première personne du pluriel au syntagme « les chômeurs », il faut noter ce glissement dans le reportage, du nous au « eux », qui marque le retrait discret, mais sans ambiguïté, du reporter quand il s'agit de décrire les comportements sexuels de ces « compagnons ». L'identification entre l'enquêteur et son sujet n'est pas totale.

Gagnon mentionne également l'existence d'une maison de rendez-vous : « "Fallait voir les grues de l'établissement — les dames de beauté des chômeurs. Des vieilles femmes qui casquaient pour une bouteille de Coca-Cola..." » Au camp de Valcartier, la vie intime n'est plus privée. Gagnon décrit le système que développent les chômeurs pour entretenir une correspondance érotique. Il écrit que l'un des chômeurs du camp, X-18, « littérateur tabou¹⁶⁵ », fait des lettres d'amour pour ses collègues : « La lettre se vend selon sa température amoureuse. De dix à cinquante sous : vous avez le choix – un choix qui va des amours chastes d'une petite amie de village aux amours folles des bacchantes¹⁶⁶. » Ces révélations s'accompagnent de jugements de valeur. Gagnon parle, par exemple, de détournement quand il décrit l'homosexualité « forcée » par le contexte chez les chômeurs. Alors qu'il partage leur travail, leur quotidien, leur nourriture, il se distancie à l'inverse de la dimension sexuelle de la vie dans le camp.

Dans son récit sur la vie à Valcartier, Gagnon cherche à décrire l'existence de ceux qui ont été affectés par la crise de 1929. En contrepoint de la masse sans nom, Gagnon décrit donc aussi la vie antérieure des chômeurs. Ce sont des tableaux du passé. Il présente, par exemple, X-33, un « bon diable » ayant le « parler lent de nos paysans » : un cultivateur parti un jour chercher du travail en ville, qui n'en a pas trouvé. Un autre, X-40, montre au reporter des photographies, souvenirs d'une identité passée : « des champs de blé, des portraits de femmes, une maison bâtie sur le bord de la mer... » La dignité d'une autre existence, celle d'avant le chômage, permet de distinguer les individus entre eux, alors que la misère les réduira à une lettre et un numéro. Le pluriel fait signe vers la représentation d'une condition sociale, d'une pauvreté qui prive les êtres de singularité. Or, au sein du camp, Gagnon côtoie toutefois différents types de chômeurs. Il montre en effet que

¹⁶⁴ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 19 octobre 1935, p. 4.

¹⁶⁵ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 2 novembre 1935, p. 4.

¹⁶⁶ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 2 novembre 1935, p. 4.

plusieurs de ceux qui mènent une existence misérable au camp vivent aussi en itinérance comme des voyageurs clandestins. Le reporter désigne ces vagabonds qui s'arrêtent temporairement par le terme anglais *hoboes*. Gagnon parle en fait de son intérêt pour eux, de son admiration pour leur vie et même d'une forme d'amour de la pauvreté :

J'aime les hoboes parce qu'ils font bien leur métier, qu'ils ont du sang dans les artères et qu'ils sont fous de la vie. T'en connais beaucoup, toi, de gens qui font bien leur métier ? Vois-tu, nos médecins sont moins savants que ceux d'Europe, nos écrivains écrivent un peu plus mal que les Patagons, mais nos hoboes, eux, valent tous les truands et les baladeurs du monde¹⁶⁷.

Des séries d'« interviews »

Comme dans les petites enquêtes qui se multiplient au cours des années 1910 à 1930, les nouvelles séries d'entretiens répondent au principe de la collecte de donnée liée aux approches de sciences sociales. Or, dans le cas du journal, ce sont des expériences vécues et des savoirs sous forme de témoignages que les reporters s'empressent d'assembler. Le principe de la collecte répond généralement à une question. Ce n'est pas l'image isolée de chaque individu qui compte, mais le système de parallèles qui s'établit entre les êtres, d'un texte à l'autre. Avec sa série, le reporter propose ainsi de faire voir, à travers un ensemble de témoignages, une idée, une collectivité, un groupe, une classe sociale. C'est le cas dans l'enquête d'Adrienne Choquette qui dresse le tableau de l'évolution de la littérature canadienne-française à la fin des années 1930. Gabriel Langlais s'intéresse quant à lui aux individus marqués par la crise économique, alors que Germaine Guèvremont se penche sur le rôle de la femme paysanne et plus largement sur la vie des femmes. Plus que tout autre texte du corpus, ces reportages marquent en fait l'arrivée de voix issues d'autres milieux dans le journal.

« La vie telle que la voient ces gens-là » de Gabriel Langlais

Dans la série de reportages de Gabriel Langlais, cette entrée en scène de nouveaux milieux sociaux est presque explicitement décrite :

Avant d'entreprendre cette série de petites enquêtes, je crus bon de demander conseil à un littéraire de mes amis. Je lui demandai ce qu'il pensait de mon idée. À l'instar de Ste-Beuve, quand un ami lui demandait conseil, il fut d'une franchise déconcertante :

– Et dites-moi d'abord ce que vous entendez par ces « gens-là » ?

¹⁶⁷ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 2 novembre 1935, p. 4.

- Ces gens-là, lui répondis-je, ce sera tantôt un cireur de bottes, ou encore un chômeur ouvrier, un collet blanc, un marchand de maïs soufflé, un mendiant, un infirme, que sais-je encore ? Des gens du peuple en tout cas.
- Oh, alors je vous souhaite. Si vous voulez que je vous dise, j'ai pour principe que du cœur au ventre, tout le monde en a [...]. Mais tout le monde n'est pas intelligent, n'a pas des idées. C'est pour cela que je ne vous encourage pas à écrire ces articles qui manqueront nécessairement de vie, parce que vos héros ne vous diront rien d'intéressant¹⁶⁸.

Le prélude du premier reportage de la série sert à parer la critique. Le reporter s'en prend à un stéréotype, à l'image qu'on pourrait avoir des individus auxquels il s'intéresse. Le titre de la série, « La vie telle que la voient ces gens-là », reprend volontairement une connotation dépréciative pour la renverser. C'est du moins ce qu'explique Langlais. La formule ambiguë comporte en effet un risque évident, celui que le lecteur ne saisisse pas le renversement. Langlais publiera une lettre d'un lecteur qui n'a pas su apprécier la distance ironique : « "Cette chronique est épatante. Pourtant vous me permettez bien de vous dire que je découvre dans le titre même un point répréhensible... *ces gens-là*... Ces mots renferment du dédain, ne trouvez-vous pas ¹⁶⁹?" » C'est l'occasion pour Langlais d'expliquer ses intentions : « Voyons donc ! On ne méprise pas plus la misère humaine qu'on la dédaigne quand on trouve le temps, comme je l'ai fait, de se pencher sur elle pour mieux la comprendre¹⁷⁰. »

Le terme « se pencher » traduit toutefois le fossé qui sépare le reporter de ses interlocuteurs. Si les notions de domination ou de classe sociale ne sont jamais explicitement présentées par Langlais, elles apparaissent en filigrane dans les entretiens. Dès le premier texte de sa série, Langlais met en abyme cette hiérarchie sociale. Au cireur de chaussures, il demande : « Quelle fut ton impression vis-à-vis de ton premier client ? As-tu éprouvé de la répugnance à t'abaisser à ses pieds pour nettoyer ses chaussures ¹⁷¹? » Langlais questionne ainsi régulièrement les gens sur le sentiment d'infériorité qui pourrait les affecter. Il raconte la vie de « gens du peuple », dit-il. Il s'intéresse à la vie d'un cireur de chaussures, mais également à celle d'un clown dans un cirque populaire, d'un vendeur de journaux, d'un garçon d'ascenseur, d'un mendiant, d'un infirmier, d'un artiste de rue,

¹⁶⁸ Gabriel Langlais, « Les confessions d'un cireur de bottes », *La Revue moderne*, avril 1935, p. 6.

¹⁶⁹ G. Langlais, « Un pauvre gueux d'infirmier », *La Revue moderne*, juillet 1936, p. 10.

¹⁷⁰ G. Langlais, « Un pauvre gueux d'infirmier », *La Revue moderne*, juillet 1936, p. 10.

¹⁷¹ G. Langlais, « Les confessions d'un cireur de bottes », *La Revue moderne*, avril 1935, p. 6.

d'une bonne et d'une jeune femme célibataire. Il est intéressant de noter au passage la superposition de l'idée de pauvreté à celle du célibat pour la femme, comme deux formes de contraintes sociales assimilables.

Chez Langlais, la collecte de témoignages doit permettre un renversement de points de vue. Durant sa rencontre avec le garçon d'ascenseur, Langlais montre que le jeune homme n'est pas seulement le pauvre qu'on observe, mais qu'il est aussi spectateur du monde social et qu'il assiste lui aussi aux changements de classes sociales dont l'ascenseur est à la fois le décor et la métaphore :

[...] je pourrais comparer mon ascenseur à un petit théâtre, à une scène sur laquelle passent une foule d'acteurs. Ils y jouent du drame et de la comédie. Je rencontre ici des gens de toutes les classes de la société. Je vis des romans avec les locataires de cet édifice. J'ai connu des locataires, si la chose peut vous intéresser, qui nous tombaient du ciel, le cigare au bec et de l'argent plein les poches. Ils venaient ici louer un bureau dans le but d'y faire prospérer leur galette. Et croyez-moi ou non, quelques mois plus tard, ces gros bonnets ruinés venaient me demander dix sous pour acheter des cigarettes ou boire une chopine...¹⁷²

Comme Adrienne Choquette, le reporter utilise presque toujours la même série de questions — aimez-vous votre situation ? Voulez-vous y rester ? Que pensez-vous de votre vie ? Êtes-vous avec quelqu'un ? Pensez-vous vous marier ? Quels sont vos espoirs ? Il insiste pour tenir compte à la fois de ce que ses interlocuteurs font et de ce qu'ils voudraient faire. Aussi le cireur de chaussures pourrait devenir musicien ou aviateur ; le clown pourrait retrouver sa famille ; le marin pourrait retrouver la terre ferme. Langlais montre que certains de ses interlocuteurs sont heureux. Le reporter décrit le soleil qui rentre en abondance dans la petite chambre de l'artiste de rue, heureux de peindre selon son envie. Dans « L'histoire originale d'une jeune fille », il renverse le scénario classique du mariage :

À dix-huit ans, elle tombe amoureuse d'un jeune homme de la capitale, à vingt-sept ans, il ou elle le lâche, et puis c'est tout. Pauline prend le chemin de la métropole, ses pinceaux, sa palette et son chevalet sous le bras. Une nouvelle page, un nouveau chapitre. Un roman qui commence là où les autres finissent¹⁷³.

Or, à l'exception de Pauline qui ne semble pas souffrir de pauvreté, les conditions des personnages sont des conséquences de la crise des années 1930. Dans sa mission de

¹⁷² G. Langlais, « Les aveux d'un garçon d'ascenseur », *La Revue moderne*, mai 1935, p. 6.

¹⁷³ G. Langlais, « L'histoire originale d'une jeune fille », *La Revue moderne*, novembre 1935, p. 4.

s'intéresser à un autre milieu, le journaliste garantit d'emblée, comme il le dit dans son premier texte, que les gens seront passionnants. Il admet d'ailleurs qu'il « arrange » un peu les témoignages :

Ces « gens-là » me racontent leur vie. Ils le font à leur façon, souvent à l'aide d'expressions que je crois dans l'intérêt du lecteur de retoucher. Ils me parlent aussi dans une langue étrangère, je dois me faire l'interprète. Certainement que « j'arrange » cela. Et pourquoi pas ? Mais je vous prie de croire que je conserve du tout, ce qu'il a de plus précieux ; je veux dire, le fonds, l'idée...¹⁷⁴

L'arrangement trahit une forme de déni chez le reporter devant ces interlocuteurs dont la pauvreté affecte aussi le niveau de langue, la culture et la façon d'être. Langlais peine à traduire dans sa complexité l'expérience du chômage, de la pauvreté, de la solitude, de la maladie... Si le ton de l'entretien chez Gabriel Langlais confine le reportage à une représentation tantôt légère tantôt emphatique de la misère, il témoigne néanmoins d'une collecte de points de vue qui viennent d'individus très différents du reporter et il permet de faire entrer ces témoignages inédits dans le journal.

Les portraits de femmes de Germaine Guèvremont

Les portraits de femmes de Guèvremont dans *Paysana* à partir « d'interviews » se rattachent aussi à cette forme de reportage qui passe par la collecte de témoignages¹⁷⁵. Or, dans le cas de Guèvremont, c'est moins l'aspect sériel qui dicte le projet que la forme du portrait. Même s'il est explicitement question d'une série de textes sur des femmes à plusieurs reprises, le dispositif qui lie les entretiens est moins appuyé et les textes paraissent de façon plus irrégulière. Le rôle de la femme paysanne constitue en outre le sujet de beaucoup des textes de Guèvremont, ce qui contribue à noyer ces reportages parmi les autres textes de l'écrivaine. Dans sa série, la journaliste met plus particulièrement en valeur des manières d'être en société qui témoignent des habiletés, du succès et du statut social des femmes avec lesquelles la reporter s'entretient.

Guèvremont s'intéresse surtout à des personnes peu connues du public, à des individus ordinaires, comme une cordonnière¹⁷⁶, une femme de médecin de campagne¹⁷⁷,

¹⁷⁴ G. Langlais, « La Noël d'un petit vendeur de journaux », *La Revue moderne*, décembre 1935, p. 4.

¹⁷⁵ La série inclut environ une dizaine de textes parus dans *Paysana* entre 1938 et 1945.

¹⁷⁶ G. Guèvremont, « Une femme et son métier », *Paysana*, décembre 1941, p. 4.

¹⁷⁷ G. Guèvremont, « La femme du médecin de campagne », *Paysana*, octobre 1938, p. 17-18.

une couturière¹⁷⁸, une femme travaillant dans le domaine de la mode¹⁷⁹, une femme âgée¹⁸⁰, une tanneuse¹⁸¹. La cordonnière Madame André Aubin, désignée par le nom de son mari, est l'une d'entre elles. Guèvremont raconte comment elle a hérité du savoir-faire de son père, qu'elle a regardé coudre « les souliers de bœufs », « les bottes sauvages » et « les bottes à jambes » : « Les gestes paternels lui étaient si familiers qu'ils lui paraissaient aussi naturels que l'air, la lumière et le pain sur la table¹⁸². » Guèvremont parle d'un métier qui se serait imposé à Madame André Aubin comme une vocation :

Madame Aubin entreprit de faire une paire de souliers de bœufs à sa petite fille de trois ans. Elle y réussit tellement bien qu'une amie en voulut à son tour. Bientôt cela fit boule. Des étrangers se présentaient à l'échoppe de la rue Liège. De personne en personne, le mérite des souliers de Madame Aubin se répandait aussi rapidement qu'un secret. Sans enseigne lumineuse, sans réclame outrancière, par sa seule vertu, l'œuvre de Madame Aubin faisait son chemin [...]¹⁸³.

La modestie dont elle fait l'éloge chez son interlocutrice l'oblige toutefois à mettre à l'épreuve ses techniques d'investigation et à élargir son enquête. Il faut qu'elle questionne le mari pour compléter le portrait :

Madame Aubin ne m'a pas tout dit. Elle ne m'a pas révélé que la Commission du Troisième Centenaire a choisi, en 39, un de ses modèles pour les fêtes de 1942. Le Gouvernement de la Province et l'Office du Tourisme en ont acheté un pour des démonstrations dans les Cercles des Fermières¹⁸⁴.

La démarche ethnographique de Guèvremont témoigne d'une attention qui permet de comprendre le féminin de l'extérieur aussi bien que de l'intérieur.

Dans « La femme du médecin de campagne », la reporter retrace la vie de Madeleine, partie de la ville pour suivre son mari en région. Lorsque Guèvremont demande à son interlocutrice de quoi est faite sa vie sociale, cette dernière répond qu'elle voit peu de gens, mais qu'elle retrouve régulièrement les femmes des autres médecins de campagne :

[...] les médecins de cette partie de la province se sont groupés en association. Nous, les épouses, avons trouvé dans leurs assemblées le prétexte de nous réunir.

¹⁷⁸ G. Guèvremont, « De fil en aiguille », *Paysana*, mars 1943, p. 7.

¹⁷⁹ G. Guèvremont, « Une belle carrière. Florine Phaneuf », *Paysana*, mai 1942, p. 9.

¹⁸⁰ G. Guèvremont, « Nos grandes femmes. Une jeunesse de 83 ans », *Paysana*, décembre 1942, p. 9

¹⁸¹ G. Guèvremont, « ... des mains ingénieuses... », *Paysana*, février 1944, p. 8.

¹⁸² G. Guèvremont, « Une femme et son métier », *Paysana*, décembre 1941, p. 4.

¹⁸³ G. Guèvremont, « Une femme et son métier », *Paysana*, décembre 1941, p. 4.

¹⁸⁴ G. Guèvremont, « Une femme et son métier », *Paysana*, décembre 1941, p. 4.

Les mêmes questions nous intéressent, des problèmes semblables nous occupent, nous en parlons à notre aise et veuillez me croire sans y mettre le ton... doctoral.

— En passant, une question pour la forme ; êtes-vous féministe ?

Le beau rire qui éclaire le visage de Madeleine m'en dit plus long que toutes les négations. Sûrement elle n'est pas féministe : ce n'est pas son genre¹⁸⁵.

Les textes de Guèvremont répondent aux valeurs de *Paysana* et de ses lectrices. Ils sont l'écho d'un milieu traditionnel. Ils incarnent toutefois aussi une valorisation d'un monde féminin, restitué avec attention et avec plus de relief. Et cette attention nouvelle permet de placer le discours sur les femmes au-delà de la stricte fonction idéologique de gardienne d'un monde et de ses valeurs à laquelle le discours et la littérature régionalistes les ont associées.

Territoire et altérité

Que ce soit Gagnon chez les chômeurs ou encore Guèvremont discutant avec des femmes de milieu rural, le travail d'enquête dont les reporters laissent voir des traces en amont ou en aval de leur reportage s'organise désormais autour des autres. Au cœur des textes, la représentation des communautés et des individus qui intéressent les reporters témoigne d'une remodelisation de la relation du journaliste au monde. Ce nouveau rapport au réel qui caractérise très fortement le reportage de ces années traduit en fait un changement plus profond. Des figures plus traditionnelles, comme celles du draveur, de la femme paysanne ou de l'écrivain, se transforment, tandis que le reportage commence aussi à mettre en lumière un monde social qui n'avait pas de présence dans la littérature au Canada français. C'est toute une partie de la société qui accède à la représentation et qui, auparavant, n'apparaissait qu'à titre de repoussoir.

Cela ne signifie toutefois pas que la violence ou le racisme qui sous-tendent les représentations soient pour autant disparus. Certains reportages ne présentent sous cet angle aucune originalité par rapport aux écritures de terrain antérieures. Il faut en effet rappeler le postulat ethnocentrique qui caractérise encore une partie de la production journalistique. Rumilly parle, par exemple, d'êtres « primitifs » pour désigner les membres d'une communauté autochtone dans sa série de reportages sur la communauté de Wemotaci « Au cœur de la Mauricie » :

¹⁸⁵ G. Guèvremont, « La femme du médecin de campagne », *Paysana*, octobre 1938, p. 18.

La maison semble être pour eux un luxe, l'indice d'un certain rang social, qu'il est de bon ton de posséder. Sous la tente étroite, dortoir-cuisine-salle à manger, où il fait chaud dans la journée et souvent froid la nuit, toute la famille vit dans une saleté repoussante. Les bien portants dorment près du crachat des malades, qui sont nombreux. À part un ou deux métis, les types sont dégénérés¹⁸⁶.

Le racisme n'est pas réservé aux autochtones. Dans le chaos de la guerre, Simone Routier prend la peine de consigner son mépris devant un homme qu'elle désigne comme « un nègre » : « Je cache mal le réflexe d'hésitation inhérent aux Américains et je glisse une remarque à mon voisin de droite qui a bien voulu se reculer pour me faire un siège au coin de sa valise¹⁸⁷. »

De façon intéressante, chez Routier, la journaliste dit très clairement que personne ne semble offusqué par la couleur de peau de l'homme sauf elle : « [...] c'est une évolution des mœurs en France qui me choque¹⁸⁸ [...] ». Le commentaire dénote en fait une transformation qui n'existe pas qu'en Europe. Pierre Rajotte souligne en effet les débuts d'une critique des sociétés coloniales chez les écrivains voyageurs au Canada français¹⁸⁹. Hans-Jürgen Lüsebrink note également un changement en étudiant la représentation des Premières Nations dans les almanachs populaires et dans le travail documentaire de l'abbé Albert Tessier. Lüsebrink écrit que la figure de « l'Amérindien » se transforme au courant des années 1930 et 1940 :

[...] il devient, si l'on en juge par ces imprimés de très large circulation que constituent les almanachs populaires de même que par des écrits très largement diffusés comme les albums patriotiques de l'abbé Tessier, une composante essentielle de la mémoire collective des Canadiens français [...] ¹⁹⁰.

Ce changement dans la représentation des autochtones témoigne de cette attention nouvelle à l'altérité. Les premiers grands reportages sur la ville de Montréal, ceux de Fernand Lacroix puis de Gabrielle Roy, illustrent aussi cet intérêt nouveau pour les images des communautés immigrantes qui sont à proximité. Dans d'autres reportages de Roy, on retrouve également des populations habitant le territoire qui ne sont pas uniquement canadiennes-françaises. D'une certaine manière, il s'agit chez Roy d'inverser l'exotisme

¹⁸⁶ Robert Rumilly, « Au cœur de la Mauricie », *La Revue moderne*, septembre 1936, p. 10.

¹⁸⁷ S. Routier, *Adieu, à Paris ! Journal d'une évacuée canadienne 10 mai – 17 juin 1940...op. cit.*, p. 115.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 116.

¹⁸⁹ P. Rajotte, « Les récits de voyage des années 1940 : "l'exceptionnelle occasion d'un réveil" »... *op.cit.*

¹⁹⁰ Hans-Jürgen Lüsebrink, « L'Amérindien de la tradition populaire dans les almanachs canadiens-français », *Tangence*, n°85, automne 2007, p. 66.

et de retrouver, pour reprendre l'expression de Guillaume Pinson, ce qu'il y a de « familier dans le lointain¹⁹¹ ».

Montréal cosmopolite

En mars 1937, on découvre dans *La Revue moderne* un des premiers grands reportages sur la vie urbaine et cosmopolite de Montréal :

Rue St-Laurent, impossible de pousser une porte, de faire un pas sans se trouver face à face, nez à nez avec une tête où l'exotisme s'inscrit de diverses façons. Des odeurs multiples, croisées, enchevêtrées, nouées et baignées d'effluves importées de toutes les parties du globe, circulent à travers ce courant d'air international, au milieu d'une giration de langages, de métiers, de coutumes, de religions¹⁹².

On retrouvait des citations similaires pour parler de pays étrangers, situés sur le continent africain ou sud-américain chez les voyageurs des années 1870 à 1890. Or, chez Lacroix, l'aspect babélique de la ville est dans un autre rapport avec le journaliste et le lecteur. Le lieu est à proximité. À l'exotisme lointain des voyages se substituent ainsi les contours d'un autre terrain. Il n'est pas certain que l'aspect babélique de la ville plaise au reporter Fernand Lacroix, qui se montre parfois en train de lever le nez sur ces odeurs et ces mélanges. Voilà néanmoins une image plus complète et complexe de Montréal, de la vie urbaine, de son tissu réticulaire. Lacroix annonce d'ailleurs dans son introduction qu'il entreprendra « une série de reportages, avec documents photographiques à l'appui, sur les colonies étrangères à Montréal, sur leurs activités, leurs institutions, leurs coutumes et leur esprit¹⁹³. » Le journaliste commence son travail par l'article « Rendez-vous chinois » : « Le rideau s'ouvre sur le quartier chinois, à deux heures du matin¹⁹⁴. » La série annoncée par Lacroix ne semble pas avoir fourni les reportages prévus. En effet, il ne semble exister que deux articles : le premier sur le quartier chinois, le second sur la communauté juive.

Les deux textes préfigurent la représentation de la ville chez la reporter Gabrielle Roy. Quelques années plus tard, Roy proposera pour le 300^e anniversaire de la Métropole, une série de quatre articles intitulée « Tout Montréal ». Roy y appréhende la ville en

¹⁹¹ Guillaume Pinson, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Cultures québécoises », 2016, p. 285.

¹⁹² Fernand Lacroix, « Dans Montréal cosmopolite. Rendez-vous chinois », *La Revue moderne*, mars 1937, p. 6.

¹⁹³ F. Lacroix, « Dans Montréal cosmopolite. Rendez-vous chinois », *La Revue moderne*, mars 1937, p. 6.

¹⁹⁴ F. Lacroix, « Dans Montréal cosmopolite. Rendez-vous chinois », *La Revue moderne*, mars 1937, p. 6.

marcheuse. Elle y trace des lignes, du nord au sud, d'est en ouest, dans des tracés suivant les points cardinaux qui donnent les titres aux reportages. Roy révèle la diversité de la ville en s'attachant à suivre les grandes artères et leur nom de personnages historiques et littéraires. Des journaux comme *Le Jour* et *La Patrie* sont là au milieu de l'agitation. La reporter montre les quartiers de Montréal qui émergent progressivement, de Pointe-aux-Trembles à Ahuntsic, en passant par Hochelaga et Westmount. Elle fait courir son regard d'un point à l'autre de la ville, décrivant tantôt d'un geste large les contours urbains, tantôt le détail sur le coin d'une rue. Tel un marcheur usant infatigablement l'île, la journaliste saisit avec acuité le fossé des disparités sociales : l'aisance et le calme de quartiers anglophones en hauteur ; la misère et les illusions des zones délabrées. Roy fait visiter des oasis de paix comme le parc Lafontaine ou le Jardin botanique, puis elle entraîne le lecteur dans les carrefours les plus babéliques de la ville. Roy donne à la ville un caractère exotique et extraordinaire. C'est un bric-à-brac joyeux d'odeurs et de textures sur les étalages, les galeries et les vitrines, là où s'entrechoquent aussi français, anglais et d'autres langues encore venues d'ailleurs. Montréal est dessinée comme une ville en friche, imprégnée de possibilités. Elle apparaît immigrante, voyageuse, ambitieuse, opportuniste et parvenue.

Les « Peuples du Canada » de Gabrielle Roy

La représentation des communautés immigrantes est centrale chez Roy. La reporter fait du rapport à l'altérité le point d'appui de ses réflexions sur la condition humaine. Dans sa série de reportages « Peuples du Canada », elle écrit sur les Juifs de Saskatchewan¹⁹⁵, sur les Huttérites¹⁹⁶, sur les Doukhobors¹⁹⁷, sur les Mennonites¹⁹⁸, sur les Sudètes¹⁹⁹, sur les Ukrainiens²⁰⁰ et sur les Canadiens français dans l'Ouest²⁰¹. Avec « Peuples du Canada », elle s'intéresse au déplacement, à l'établissement dans un lieu nouveau, au sentiment d'étrangeté qui suit l'immigration, à la capacité des êtres de se réapproprier un

¹⁹⁵ G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 7, 32-33.

¹⁹⁶ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 8, 30-32. Roy a mis en fiction son reportage chez les Huttérites dans la nouvelle « Ély! Ély! Ély! » parue initialement dans la revue *Liberté* en 1979.

¹⁹⁷ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 10, 39-40.

¹⁹⁸ G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 10, 25.

¹⁹⁹ G. Roy, « De Prague à Good Soil », *Le Bulletin des agriculteurs*, mars 1943, p. 8, 46-48.

²⁰⁰ G. Roy, « Ukraine », *Le Bulletin des agriculteurs*, avril 1943, p. 8, 43-45.

²⁰¹ G. Roy, « Les gens de chez-nous », *Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1943, p. 10, 33, 36-39.

territoire et aux interactions humaines. C'est *Le Bulletin des agriculteurs* qui présente la série :

La nation canadienne se compose de gens venus de toutes les parties de l'Europe. Qui sont-ils ? Comment vivent-ils ? Quelles sont leurs mœurs et leurs coutumes ? Voilà ce que notre collaboratrice, qui voyage actuellement dans l'Ouest grâce à l'obligeance du chemin de fer Canadien National, exposera dans une série d'articles. *Le Bulletin des Agriculteurs* est le premier magazine canadien-français à publier une enquête sur ce sujet²⁰².

Il faut en outre souligner la manière dont Roy représente les gens de la province de Québec dans la série « Peuple du Canada », c'est-à-dire du point de vue d'une francophone née à l'extérieur de la province. Avec « Gens de chez nous²⁰³ », elle situe les Canadiens français à l'extérieur de la province sur le même plan que les autres communautés de l'ouest. Elle fait leur portrait comme elle décrit d'autres immigrants dans sa série, qui montre un pays archipel, fait d'îlots de cultures éparses sur le territoire. La reporter ne propose cependant aucun reportage sur la culture dominante, celle du Canadien anglais protestant.

Dans « Peuples du Canada », Roy se sert de son trajet journalistique vers les communautés pour décrire le processus d'immigration. Le déplacement de la reporter a une fonction diégétique. Elle utilise, d'abord, son déplacement pour mettre en évidence la relation historique entre le développement des transports et l'arrivée de nouvelles populations au Canada. Dans le reportage sur les Doukhobors, Roy explique que les colons originaires de la Russie ont été mis à contribution pour la continuation du chemin de fer : « ces "Bohunks", dont les compagnons de travail s'étonnent qu'ils soient contents de leur pain noir et de leurs quelques cents à l'heure²⁰⁴. » Dans le texte sur les Sudètes, elle rappelle que le service de colonisation a même logé les réfugiés d'Europe de l'Est dans des wagons désaffectés pendant une certaine période²⁰⁵.

Le récit des déplacements vers la colonie agit également comme une transposition de la venue historique des communautés immigrantes. Au début de chaque reportage, la présence de la journaliste dans les transports fonctionne comme le tracé d'une caméra. La description permet d'établir la position de la reporter qui se retrouve dans un train, dans un camion ou dans une voiture. Les visages des individus, le paysage et les villages

²⁰² G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 8.

²⁰³ G. Roy, « Gens de chez-nous », *Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1943, p. 10, 33, 36-39

²⁰⁴ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 39.

²⁰⁵ G. Roy, « De Prague à Good Soil », *Le Bulletin des agriculteurs*, mars 1943, p. 47.

n'apparaissent pas entiers, pleins et distincts, parce qu'ils sont perçus trop rapidement, de loin, à travers une fenêtre ou dans la noirceur du soir. Le lecteur accède aux lieux progressivement suivant la perception de la journaliste qui s'en approche de façon très graduelle. Les descriptions autorisent ainsi des substitutions entre la reporter et les êtres auxquels elle s'intéresse. Roy glisse de son trajet vers des segments historiques sur l'origine des populations. Elle raconte la manière dont ils ont quitté leur pays natal pour naviguer, marcher, avancer péniblement jusqu'au Canada. Elle se projette dans leur histoire. L'agencement des phrases crée volontairement une confusion entre le trajet du personnage immigrant et celui de la reporter :

Je songe à Masha, la Caucasienne venue des belles prairies aux environs de Kars. J'ai accompli pour me rendre chez elle des milles et des milles par des chemins fort incommodes et à travers une plaine désolée. Elle habite dans une région si reculée qu'elle semble au bout du monde²⁰⁶.

L'alternance des pronoms « je » et « elle » donne à penser que ce n'est pas seulement la reporter qui a atteint le « bout du monde ». C'est aussi Masha qui a voyagé de très loin pour rejoindre ces vastes étendues canadiennes.

Contrairement à l'écrivain voyageur de la fin du XIX^e siècle, le lieu quitté dans le reportage n'est donc pas celui que la reporter a laissé derrière, mais plutôt le pays d'origine des immigrants. Roy décrit la manière dont elle cherche à retrouver le sentiment qui les habitait en arrivant :

J'ai traversé toute cette région de la Saskatchewan où arriva le premier contingent doukhobor durant l'été 1898. J'ai essayé de le voir dans sa sauvagerie primitive. Ce dut être un pays coupé de marais et de borbiers, assez richement boisé et certainement fort difficile d'accès²⁰⁷.

La reporter fait voir cet ailleurs que portent en eux les exilés : le Tyrol natif, l'Allemagne, le Québec, la Russie, l'Ukraine, etc. Débordant les grands espaces de l'Ouest canadien en cherchant à rendre l'image du pays des colons, elle décrit le sentiment d'errance des Doukhobors en arrivant : « l'horizon recula quand même un peu devant ces groupes serrés qui s'avançaient avec la mélancolie, avec les gestes des bateliers de la Volga et, pourtant sur leurs cheveux blonds des mouchoirs clairs, blancs semblables de loin à des oiseaux qui eussent rasé les sillons²⁰⁸. » Roy connecte ainsi par ces mouchoirs qui deviennent des

²⁰⁶ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 40.

²⁰⁷ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 39.

²⁰⁸ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 39.

oiseaux le paysage d'origine des émigrés au ciel du pays qui les accueille. Au-delà de son propre trajet, Roy mêle ainsi deux réalités géographiques, celle de la Volga et celle des prairies de l'Ouest canadien.

L'enquête repose en outre sur une très grande proximité entre la journaliste et ses interlocuteurs. Au début du reportage « De Prague à Good Soil », Roy parle notamment de la nécessité de séjourner chez les gens. Si les reportages n'impliquent pas de transformation physique ou de changement identitaire, la méthode de Roy constitue néanmoins une forme d'immersion qui engage fortement l'hospitalité des gens et la confiance de la reporter. Roy écrit que l'on comprend véritablement les êtres seulement quand on se livre à eux : « Je ne donnais plus très cher à cette minute pour le projet qui m'avait séduite la veille : arriver seule, en passante, à une ferme sudète, n'importe laquelle, et demander l'hospitalité. Car je professais alors que pour bien connaître les gens il fallait être à leur merci²⁰⁹. »

Dans « Peuples du Canada », la reporter pénètre dans les communautés par cercles concentriques. Chez les Huttérites, la description se précise d'un plan large du lieu à un plan plus serré où la reporter ne cesse de réduire la distance entre elle et les autres :

Comme elles étaient toutes habillées de la même façon, toutes coiffées d'un mouchoir d'indienne et comme, par surcroît, elles s'abîmaient toutes dans un silence étrange ou dans un chuchotement imperceptible, il me fallait bien les approcher de très près pour voir à leur visage que certaines étouffaient le rire de vingt ans et que d'autres montraient l'air taciturne du vieil âge²¹⁰.

Il faut « bien les approcher de très près », écrit Roy. Pour ce faire, elle entre jusque dans les maisons et recueille dans cette intimité les signes d'un mode de vie, d'une culture. Elle souligne, par exemple, le dénuement de rigueur chez les Huttérites en décrivant leur mobilier : « J'entrai dans l'une et puis dans l'autre de leur demeure, et je fus saisie d'une très douce émotion. Les maisons, blanches à l'extérieur, jaunes et bleu hardi à l'intérieur, ne recelaient aucune richesse. Mieux encore, elles ne comptaient ni garde-manger ni cuisine²¹¹. » Elle s'attarde aux éléments les plus intimes des pièces. Elle parle notamment des lits. Chez les Huttérites, les Tchèques et les Sudètes, elle compare les gros édredons de plumes d'oie aux couvre-lits des Québécois²¹².

²⁰⁹ G. Roy, « De Prague à Good Soil », *Le Bulletin des agriculteurs*, mars 1943, p.8.

²¹⁰ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 30.

²¹¹ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 30.

²¹² G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 30.

Pour atteindre ces espaces intimes dans le reportage, Roy procède comme elle l'annonce, en se livrant aux êtres, mais aussi aux lecteurs. Les textes sur l'ouest du Canada convoquent tout particulièrement des souvenirs chez la reporter, qui est originaire du Manitoba. L'écriture autobiographique a valeur de monnaie d'échange dans un contexte où la journaliste dévoile des pans personnels de l'existence des autres. Elle mentionne son père, agent de colonisation, qui connaissait bien les communautés dont elle parle. Elle raconte comment elle a découvert leur existence évoquant des souvenirs d'enfance comme ce moment où elle a aperçu en se promenant les maisons blanchies à la chaux le long de la Rivière rouge, et surtout ces femmes qui travaillaient au champ, des Mennonites²¹³. Dans ce retour mémoriel, il ne s'agit pas seulement d'établir et de légitimer une connaissance profonde du sujet, il s'agit aussi pour la reporter de créer dans le reportage des percées intimistes qui autorisent l'incursion dans la vie des colons.

Le soin accordé à la description des lieux dans ses reportages fait en outre écho à ce que Jacques Brault écrit sur l'intimisme dans les récits de l'écrivaine²¹⁴. Brault donne des exemples très précis des lieux de l'intime. C'est l'île, au sens du pays ; le jardin ; la maison ; la chambre ou le lit. Il note bien que ces espaces, à l'instar du nid, de la coquille, de la carapace, de la tente, de la grotte ou de la caverne, donnent à l'intimisme « une seconde peau²¹⁵ ». La reporter privilégie ces espaces de l'intériorité. Dans la série « Regards sur l'ouest », Roy entre dans le jardin de la vieille madame Purka ; elle parle de la chambre d'Annie, la fille de table à Dawson Creek ; elle décrit la cabane d'un paysan polonais. Elle s'intéresse à la manière dont les personnages s'abritent dans le monde et aux formes qui les protègent. Pour Brault, l'intimisme ne décrit toutefois pas un espace, mais une « remodelisation » du rapport entre soi et le monde. Adossés aux champs, aux fleuves ou aux forêts, les espaces intérieurs qu'explore Roy sont ceux d'un échange possible, des rêves, de la confiance et du souvenir. Le lieu intérieur se lit en contrepoint du territoire et de la géographie extérieure.

²¹³ G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 10.

²¹⁴ G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 10.

²¹⁵ Jacques Brault, « Tonalités lointaines », dans *Chemins perdus, chemins trouvés. Essais*, Montréal, Boréal, « Papiers collés », 2012, p. 104.

Dans « L'avenue Palestine », Roy est accueillie pour la nuit chez les trois membres d'une famille de colons juifs, la mère, le père et leur fils Sammie. Pendant la préparation du repas, elle remarque un petit cahier sur la table :

C'est le journal du colon juif. Je voudrais le citer en entier. Il contient des pages qui chantent. Il est dit à certains endroits : "Un jour que je poussais la charrue dans la terre qui n'avait jamais été retournée, j'aperçus des oiseaux qui s'enfuyaient avec des cris plaintifs et des goffres²¹⁶ qui levaient un instant sur moi leurs yeux innocents et comme plein de reproches ; des taupes, dans leur affolement, ne savaient où aller et se précipitaient la tête basse ; j'étais désolé d'apporter le désarroi chez ces bêtes douces et timides. Cependant, je repris la charrue et continuai mon sillon qui s'en allait droit comme la destinée que j'avais trouvée²¹⁷."

Aux témoignages recueillis dans des échanges s'ajoutent donc les pensées retranscrites du colon juif. Le cahier permet à la reporter d'inscrire le lieu, les oiseaux, les marmottes, les sillons de la terre où avance le colon dans un support intime.

Dans le même reportage, la journaliste va encore plus loin. Roy transcrit ce que disent les parents de Sammie dans leur lit. L'intime se déploie ici à travers des sons caractéristiques, murmures, frottements de tissus. Dans le noir, la reporter décrit les bruits de l'édredon du lit du couple et leurs paroles à voix basse : « "Pour Sammie, dit-elle, dans un chuchotement très distinct, qu'est-ce qu'on va décider ? Si on l'envoie au high school, ça veut dire quatre cents piastres pour le moins, hein, pâ-pa. [...]. "On perdra peut-être notre terre avec tout ça, Mo. On perdra tout, Mo, du train qu'on va."²¹⁸ » La reporter semble contrevenir à une forme de respect et de discrétion élémentaires en lisant le journal intime de son hôte et en écoutant le tête-à-tête des parents couchés dans leur lit. En reproduisant la conversation, elle accède à un contenu, elle raconte la pauvreté du couple.

Or, à travers la texture des tissus, les détails de la vaisselle et les chuchotements des chambres, elle met surtout en scène une sphère intérieure et privée. La maison, les cuisines, les chambres, la vaisselle et les confitures décrivent un univers féminin synonyme à la fois de réconfort et d'aliénation. Ce n'est pas seulement un décor qu'elle restitue, c'est aussi la place d'où les femmes appréhendent le monde, c'est leur point de vue, leur perspective sur le réel. Dans la représentation de figures féminines, Roy mêle au sentiment de douceur celui d'une aliénation :

²¹⁶ De l'anglais, *gopher* : marmotte.

²¹⁷ G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 32.

²¹⁸ G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 33.

Cette maison, la plus humble peut-être de la plaine, est encore celle où le passant reçoit la plus chaude hospitalité. Vous ne faites qu'y entrer, et déjà la cafetière est sur le poêle et la Mennonite russe, cette femme souvent osseuse, les pommettes en relief, le visage triste avec des yeux qui brûlent au fond de leurs orbites, cette femme qui ne sort de sa soumission que pour traduire l'hospitalité, économe et silencieuse en tout, active le feu, ouvre le dressoir et choisit sa plus jolie faïence ; elle prend dans la huche un pain frais, court à la laiterie et prend en passant, au fond du seau qui pend dans le puits, du beurre bien frais [...] ²¹⁹.

La journaliste décrit un lieu rassurant où les personnages féminins portent la fatigue d'un travail incessant.

L'intériorité et la vie intime de sentiments renvoient à une expérience féminine, même lorsque Roy parle des hommes. Dans le reportage « Une voile dans la nuit », après qu'Elias soit disparu dans son « cubby » à l'intérieur du bateau, elle devine à ses paroles tremblantes, lorsqu'il lui offre du thé, le chagrin que le pêcheur est allé dissimuler un moment à l'intérieur. La reporter comprend qu'Elias s'est éclipsé pour cacher sa peine, parce que son fils part à la guerre : « Je pris la tasse de ses mains et, soudain, à travers ce vieux pêcheur rude à la besogne mais tendre au fond comme une femme, la douce terre courageuse m'apparut [...] ²²⁰. » Si les journaux associent la femme à un stéréotype de bavardage, de mièvrerie et de sensiblerie excessive, le commentaire est ici un compliment. La citation montre que l'intime est féminin, mais comme toujours chez Roy, le sentiment doit aussi se redéployer et devenir universel.

À des milliers de kilomètres de l'Ukraine ou de la Russie, la représentation des lieux et des communautés des reportages fait écho à la guerre de façon distante. Roy propose de regarder en dehors de zones où s'expriment les haines et les tensions. La série « Peuples du Canada » rassemble les éléments d'un plaidoyer contre les idéologies qui sous-tendent le conflit. Les Huttérites sont décrits comme « d'opiniâtres pacifistes » : « la vie des Huttérites est une vivante antithèse de l'hitlérisme ²²¹. » À la fin de son séjour chez une famille présentée dans l'article « L'avenue de Palestine », Roy montre également le ridicule des préjugés sur les Juifs : « Mais comme, avant de partir, je voulais la payer, elle se prit à rire très fort. [...] "Ça c'est le plus drôle qui nous est arrivé depuis longtemps." Et

²¹⁹ G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 47.

²²⁰ G. Roy, « Une voile dans la nuit », *Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1944, p. 53.

²²¹ G. Roy, « Le plus étonnant, les Huttérites », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1942, p. 8.

Moïse, plié en deux, pouffait. J'étais loin qu'ils riaient encore²²². » Roy s'interroge sur la possibilité de décrire ces communautés, sur l'importance de ne pas les figer dans ces clichés qui proviennent souvent des journaux : « Un peuple a cent visages et il est donné à l'un ou à l'autre des individus qui le composent d'en révéler des aspects différents, parfois contradictoires²²³. »

LES LIGNES DE FUITE DU REPORTAGE

C'est pendant les années de guerre que le reportage s'énonce le plus clairement en décalage avec l'actualité mondiale. Les journalistes disent avec acuité l'isolement du territoire et le contraste avec les événements tout en reconnaissant par le fait même l'importance de ceux-ci. S'intéressant aux romans de la Deuxième Guerre mondiale, la chercheuse Élisabeth Nardout-Lafarge montre dans la fiction comment la coupure avec le conflit se traduit par un sentiment de vide et par une absence à soi chez les personnages²²⁴. Pour les reporters, le décalage est encore plus concret. Les journalistes sur le front sont rares et la coupure perçue dans les textes est accentuée par la présence d'un contenu plus en prise avec l'actualité à la radio. Dans certains textes, la guerre semble d'ailleurs littéralement refouler à ses portes le reporter de la province de Québec. C'est le cas de l'écrivaine journaliste Simone Routier, forcée de quitter Paris en 1940.

Adieu, Paris ! de Simone Routier

Le long reportage *Adieu, Paris ! Journal d'une évacuée canadienne, 10 mai - 17 juin 1940* de Simone Routier, paru en 1940²²⁵, représente un cas assez unique de mélange entre l'autobiographie et le reportage de guerre dans le corpus. À son arrivée en Europe dans les années 1930, Routier joue un rôle de correspondante pour le quotidien *L'Événement* de Québec. Elle est aussi employée aux Archives de l'ambassade canadienne

²²² G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 31.

²²³ G. Roy, « L'avenue Palestine », *Le Bulletin des agriculteurs*, février 1943, p. 31.

²²⁴ Notamment chez le personnage de Marcel Larocque de Robert Élie. Voir Élisabeth Nardout-Lafarge, « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. XXVII, n°2, automne 1991, p. 60.

²²⁵ Simone Routier, *Adieu, Paris : journal d'une évacuée canadienne, 10 mai -17 juin 1940*, Ottawa/ Montréal, Imprimeries du Droit/ Beauchemin, 1940. Le reportage paraît par tranches à partir d'octobre 1940 dans *Le Droit* avant la première édition en livre en décembre de la même année. Il sera revu et augmenté en peu de temps. Cinq rééditions paraissent jusqu'à la dernière à Montréal aux Éditions Beauchemin en 1944. C'est la première édition de 1940 qui a été utilisée ici.

à Paris. Hormis un autre compte rendu pour le journal *L'Événement*, que Mylène Bédard signale dans ses recherches²²⁶, c'est toutefois le récit de son évacuation forcée du 10 mai au 17 juin 1940 qui constitue sa plus importante contribution journalistique. Il s'agit initialement d'une commande. Le texte de Routier est rédigé, comme l'explique Bédard, « à la demande du ministère des Affaires extérieures pour éclaircir les conditions de l'évacuation de la Délégation canadienne à Paris²²⁷ ». Il est composé sous la forme d'un journal personnel et il est subdivisé en épisodes pour sa première parution dans *Le Droit* d'Ottawa à partir d'octobre 1940. Le texte est publié en volume aux éditions du Droit conjointement avec les éditions Beauchemin en décembre de la même année²²⁸, puis réédité dans des versions augmentées.

Dans *Adieu Paris !*, la reporter ne fait pas l'expérience du front, mais bien d'une évacuation. Le texte est orienté vers une sortie de scène, comme le montre la citation de Kathleen Lovelock placée en exergue du texte :

When one comes from the European continent, where plans were ruined in the space of a few hours, and the most undreamed of events happened so quickly that one didn't have the time to think getting back to Canada seems like entering into some peaceful spot that nothing can disturb [...]²²⁹.

Routier ne relaie aucune information de dernière heure avec son reportage, la valeur de son texte est entièrement fondée sur une expérience vécue et prélevée au cœur des événements. La chercheuse Mylène Bédard écrit que le travail journalistique de la poétesse canadienne-française « repose sur les liens étroits qu'elle tisse habilement entre la poésie, les formes

²²⁶ Mylène Bédard signale qu'elle identifie un seul article par Routier à titre de correspondante dans le quotidien *L'Événement* en mars 1934, selon les dépouillements menés par coups de sonde entre 1930 et 1940. Ce texte est motivé par l'actualité : la mort du roi des Belges, Albert Ier, qui l'oblige à quitter Paris pour couvrir les funérailles royales à Bruxelles. Voir Simone Routier, « Aux funérailles du Roi-soldat », *L'Événement*, 17 mars 1934, p. 4. Cité dans l'article de Mylène Bédard, « Adieu, Paris ! de Simone Routier à la croisée de l'intime et du médiatique », *CONTEXTES* [En ligne], n°20, 2018, <http://journals.openedition.org/contextes/6415>.

²²⁷ *Ibid.*

²²⁸ Le journal sera réédité plusieurs fois en 1941 chez Beauchemin à Montréal et en fascicules en 1942 dans le supplément de *La Revue paroissiale* de l'Immaculée-Conception à Montréal. Après une cinquième édition revue et augmentée du texte qui paraît en 1944 chez Beauchemin, le texte a toutefois cessé d'être repris.

²²⁹ Je traduis : « Quand on arrive du continent européen, où tous les plans ont été ruinés en l'espace de quelques heures et où les événements les plus insoupçonnés se sont produits tellement rapidement qu'on n'a pas eu le temps d'y penser une seule minute, retourner au Canada fait l'effet d'arriver en un lieu paisible que rien ne semble pouvoir déranger [...]. » S. Routier, *Adieu, à Paris ! Journal d'une évacuée canadienne 10 mai – 17 juin 1940... op. cit.*, p. 5.

intimes et la presse²³⁰. » En faisant coïncider l'écriture de la guerre à une trame autobiographique, Routier situe son reportage au-delà du cadre informatif premier, ce qui lui permet d'emblée de concevoir une publication en livre et de dépasser la temporalité du journal. Comme dans un journal intime, elle donne les dates en ordre chronologique, mais elle ajoute aussi des intertitres qui s'apparentent cette fois à la présentation typique d'un reportage et qui permettent d'intercaler des scènes observées et des témoignages qu'elle recueille. Les jours renvoyant à la forme personnelle du journal et les sous-titres à une pratique courante du journalisme, l'arrimage entre la forme du journal et du reportage apparaît dans la forme même du texte.

Routier consigne les informations qu'elle peut recueillir, les scènes qu'elle voit, les nouvelles qu'elle entend en arborant les traits du reporter sur le terrain : « assise sur ma mallette, je note un peu de ce que je vois et j'entends²³¹. » Le journal inclut aussi toutefois une dimension autobiographique, notamment le récit d'un deuil qui traverse le reportage et qui donne sa cohérence au choix de la forme diaristique. En effet, l'évacuation de la capitale française a lieu peu de temps après le décès du fiancé de Routier. Deux jours avant la célébration du mariage, le futur époux meurt dans un accident de voiture. Routier ne quitte donc pas seulement la France comme on abandonnerait un autre pays que le sien, elle laisse aussi la maison qu'elle devait partager avec son futur époux. Dans son étude sur Routier, Bédard insiste sur cette articulation entre les deux trames qui crée aussi un croisement de temporalités dans le reportage : « À l'écriture de la chose vue et entendue, qui inscrit le récit dans l'actualité immédiate et le lie à la forme du reportage, se juxtapose dès lors une écriture de la commémoration, du souvenir amoureux, qui tire le texte du côté du passé récent et du journal intime²³². » À la date du 25 mai, le récit cède ainsi place à une mémoire toute personnelle : « Il est mort depuis bientôt neuf mois, aux toutes premières heures de la grande tourmente, avec son beau sourire d'homme loyal et heureux²³³. »

La reporter affiche cependant un calme uniforme au fil des événements. Elle lie par cette tonalité les deux situations, la fatalité du deuil et la violence des événements, perçue

²³⁰ Mylène Bédard, « Adieu, Paris ! de Simone Routier à la croisée de l'intime et du médiatique », *COnTEXTES* [En ligne], n°20, 2018, <http://journals.openedition.org/contextes/6415>.

²³¹ Cité dans *Ibid.*

²³² *Ibid.*

²³³ S. Routier, *Adieu, à Paris ! Journal d'une évacuée canadienne 10 mai – 17 juin 1940... op. cit.*, p. 66.

à travers la même attention journalistique, la même attention factuelle au réel. Cette constance à l'épreuve des soubresauts qui surviennent au fil de l'évacuation permet à Routier de souder en une tonalité cohérente les observations très concrètes sur le sort des Français précipités dans la guerre et les vagues de tristesse qui suivent le deuil :

Sur la route, l'exode précipité se continue sans lumière. Le ciel est étoilé. Cette route de France est la dernière que mon fiancé a parcourue. Nous étions passés ici ensemble. Il est mort dans ces parages, exactement à Ecomans. Pourvu que demain je n'aperçoive pas le nom de ce village. Il faut que je pense à autre chose²³⁴.

Routier trace un parallèle entre les Français qui, partout sur les routes, sont forcés d'abandonner leur vie derrière eux, tandis qu'elle-même laisse derrière elle une vie qui n'aura jamais lieu.

Ce sentiment d'une vie intime qui se disloque et s'effrite projetée sur la route permet aussi de lier le drame personnel aux événements qui découlent du conflit. Routier met l'accent sur des moments qui témoignent du démantèlement du quotidien. Le samedi 11 mai le titre « La dernière parisienne à bigoudis » succède à la section sur « L'abri ». La journaliste décrit successivement la cave où s'entassent des citoyens le temps d'une alerte et l'arrivée d'une de ses voisines de palier qu'elle prend « pour une vieille femme à cause de la robe de chambre beige qui dépasse et du fichu sur les bigoudis²³⁵ ». En dépit de sa tonalité comique, la saynète traduit un désordre, une confusion, conséquence du danger qui précipite les individus hors des maisons dans un état de grande vulnérabilité. Plus loin, la reporter décrit de façon plus tragique la tourmente : « On a quitté la Capitale par familles, la valise sur le dos, le gosse à la main. Plus de la moitié de la population parisienne, évalue-t-on, grouille actuellement sur les routes de province avec ses draps, sa literie, ses chiens et tout ce qui a pu être sauvé [...]»²³⁶. » Dans un épisode baptisé « Fresque dantesque », Routier écrit : « On me parle aussi d'une femme ayant longtemps tenu entre ses bras, dans le convoi, un petit corps à jamais refroidi et dont elle ne voulait pas se dessaisir²³⁷. » Le pronom « on », utilisé à répétition dans le texte, sert à la fois à désigner les informateurs, les victimes sur la route et le bruit de la rumeur. Sa plasticité traduit ainsi l'afflux chaotique d'informations et de drames, et l'urgence croissante d'évacuer le pays.

²³⁴ *Ibid.*, p. 100.

²³⁵ *Ibid.*, p. 11.

²³⁶ *Ibid.*, p. 109.

²³⁷ *Ibid.*, p. 54.

La fresque dantesque s'inscrit plus largement dans un ensemble de représentations au fil desquelles Routier insiste sur ce que l'on transporte et ce que l'on abandonne. Le trait le plus caractéristique de ce démantèlement est le motif des bagages. La reporter décrit chaque objet dont elle est forcée de se départir. L'appartement abandonné par Routier est « ce cadre du souvenir » avec les « meubles du fiancé ». C'est « dix ans de labeur » qui entrent dans un carton à chapeau. C'est une valise qui ne ferme pas. Synecdoque d'une perte plus profonde, le dépouillement progressif à l'intérieur de l'appartement de la journaliste agit comme un miroir à petite échelle du drame collectif : « Je pars, le cœur un peu gros. Mon manteau et ma trousse de toilette sont donc tout ce qui me reste avec un pyjama et des mules²³⁸. » L'évacuation est une dépossession lente jusqu'à devenir une sensation plus abstraite et physique. Le 12 juin, Routier écrit : « j'ai perdu le sommeil avec tout le reste. »

Or, la détresse de Routier la lie au drame collectif : « [...] songeons à ceux qui ont quitté leurs maisons [...] et qui arrivent au terme de leur voyage les mains vides²³⁹. » Même le deuil n'isole pas la narratrice :

J'ai connu cet hiver Nette Houssais qui a perdu son mari dans un accident, comme je perdais, à un mois d'écart, mon fiancé. Notre identique douleur nous lia d'amitié. Chacune n'écoulant surtout que sa propre peine et sa propre mélodie, nous nous entretenions des heures entières, des dimanches entiers, de l'être cher, unique sujet de conversation dont toute autre amie se serait, avec raison, vite lassée²⁴⁰.

Le récit de Routier mêle ainsi des informations sans lien avec le conflit, comme la mort des maris, avec la trame d'un reportage de guerre. Cet espace de l'amitié est en outre un contexte d'échange d'informations privilégiées sur les événements. Nette raconte à la reporter le sort des familles réfugiées, des villages abandonnés tout en préparant le repas : « Nette me raconte tout cela, la feuille de laitue en l'air tandis que j'ai les yeux rivés à l'horloge. Je voudrais bien aller préparer mes malles et les expédier aujourd'hui avant que les gares soient prises d'assaut²⁴¹. » Le reportage repose sur cette information recueillie grâce à des amis et à des témoignages entendus sur la route.

²³⁸ *Ibid.*, p. 97.

²³⁹ *Ibid.*, p. 42.

²⁴⁰ *Ibid.*

²⁴¹ *Ibid.*

Une fois Paris quitté, la reporter transcrit ses observations sur la population qui défile autour d'elle dans les transports. Alors que les bagages prenaient la forme d'une métaphore, le déplacement constitue une épreuve plus concrète et physique. Dans un cargo qui la mène en Angleterre, Routier écrit : « Certains constatent qu'ils ont été précédés dans leurs cabines par des passagers argentins : puces, punaises, blattes, dont les premières sont naturellement pour moi²⁴². » Mais, même dans des moments où l'écriture pourrait trouver une forme d'intensité lyrique, notamment lorsque le bateau où elle se trouve est menacé d'être torpillé, la reporter reste calme : « Pourchassés, nous prenons soudain le large en vitesse. Cinq jours plus tard, à l'arrivée, on nous cachera encore tous les dangers auxquels nous avons échappé²⁴³. » En atteignant l'Angleterre après son récit sur la route, la reporter retrouve son frère qui l'informe des derniers événements. Au cours de l'évacuation, Routier dit qu'elle n'a pas de vue d'ensemble sur le conflit, la presse et la radio cachent l'information. Elle dit bien que ce sont donc « les journaux de Québec qui [lui] apprennent la situation » sur « ce qui s'est passé en France²⁴⁴ ».

La fin du reportage est marquée par le retour. La présence de la reporter dans le pays arrête l'écriture, c'est la fin de la vie européenne, la fin du reportage de guerre et la fin du journal personnel de Routier. La conclusion confirme qu'il n'y a pas de continuité possible dans le texte entre le conflit en Europe et ce qui se passe sur le territoire canadien. Au moment où se dessine le pays natal devant la reporter, la vue de la côte induit d'ailleurs un changement de tonalité dans les derniers paragraphes. Routier s'exclame : « [...] que notre Canada a encore de noble candeur et de forces inemployées²⁴⁵ ! » La retenue dans le ton et le calme un peu stoïque de la reporter cèdent le pas à l'émotion. Comme dans un soupir de soulagement, la reporter semble constater que le pays est là, que tout y est préservé. Pour la première fois d'ailleurs, Routier désigne les jours de son évacuation comme un temps « d'horreurs et d'angoisses ». Le retour permet à la reporter de sortir de son impassibilité, comme si elle avait traversé les événements de manière absente. Récit d'évacuation, le texte apparaît un peu comme le contraire d'un reportage d'immersion. C'est l'histoire non pas d'une plongée, mais d'une sortie de scène. La reporter compose de

²⁴² *Ibid.*, p. 139.

²⁴³ *Ibid.*, p. 138.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 148.

²⁴⁵ *Ibid.*, p. 157.

surcroît un récit marqué par la retenue. Le sujet énonciateur, comme l'écrit Bédard, est un « trait d'union » d'un monde à un autre, mais Routier, consciente qu'elle ne peut inscrire l'expérience du conflit dans un récit collectif global, passe par un vécu intime, personnel. L'arc du reportage et la trajectoire individuelle de Routier ne sont pas représentatifs de l'expérience de la guerre en Europe. L'étude du reportage de Routier met certes en lumière une distance géographique, mais le texte traduit aussi une dissonance d'ordre temporel. Au moment où le monde entre en guerre, le témoignage de Routier raconte plutôt la fin d'une étape pour la reporter.

Anachronismes

En fait, il existe plusieurs décalages quand on s'attarde à la manière dont les journaux ont représenté la guerre. En 1936, *La Presse* et *La Patrie* font aussi paraître une série sur les souvenirs de la guerre de 14-18 de Louis Francoeur²⁴⁶ :

Prisonnier de guerre ! M. Louis Francoeur commencera, sous le titre, zone-frontière, la publication de ses souvenirs personnels de l'occupation allemande en Ardenne belge. Ce qui se passe présentement aux frontières allemandes donnera à ce récit un intérêt d'actualité²⁴⁷.

Les souvenirs du conflit précédent servent à décrire celui que l'on devine à l'horizon. L'usage du mot « actualité » pour décrire un texte en parfait décalage avec les événements montre bien le peu d'ancrage des articles dans une période définie. Le rapport à la guerre semble ainsi exacerber ce décalage, mais ce n'est pas seulement le conflit qui témoigne de la relation particulière qui persiste entre les textes du corpus et l'actualité dans les années 1930 à 1945.

À l'expérience du présent se substitue en effet un autre rapport au temps dans les textes désignés comme des grands reportages. La description de l'Abitibi chez le reporter Emile Benoist renvoie de façon exemplaire à un écartèlement entre le passé et l'avenir, trait récurrent de l'ensemble du corpus. Avec son surtitre « En pays neuf », Benoist fonde l'observation des nouveaux projets de prospections et d'établissements de compagnies minières sur l'imaginaire ancien de la ruée vers l'or : « Les chercheurs de l'or y sont rendus par milliers, par dizaines de mille, tous pris par la fièvre, la frénésie de la richesse. Sur leurs

²⁴⁶ Louis Francoeur, « Souvenirs de l'invasion allemande en Ardenne belge 1914 », *La Patrie du Dimanche*, série d'articles publiés du 15 mars 1936 au 14 juin 1936.

²⁴⁷ [La rédaction], [s.t.], *La Presse*, 13 mars 1936, p. 21.

traces, des villages et des villes surgissent du soir au matin²⁴⁸. » Entre les fictions d'un monde passé et les signes fiévreux d'un développement à venir, le reportage peine encore à traduire l'expérience du présent. Dans l'introduction de ses enquêtes en Abitibi, le réel semble échapper au reporter, parce que la région, dit Benoist, change trop rapidement d'aspect :

[...] n'a-t-on pas vu, il y a une dizaine d'années, un Américain de New York lancer d'importantes flottes pour la pêche à l'esturgeon sur la rivière Bell et jusque dans la baie James, établir même une fabrique de caviar, construire comme des sortes de voies, avec rails en bois, pour le transportement [sic.], aux endroits de portage, des barques de pêche²⁴⁹.

Ces rails ne sont pourtant plus que des ruines. Benoist explique que les installations ne servent plus à rien au moment où il écrit ses articles : « Des millions de dollars, paraît-il, ont été coulés dans cette entreprise. Les barques de pêche achèvent de pourrir, de même que les rails des portages²⁵⁰. » En étant à la fois vieux et neuf, le territoire empreint de mythe donne à la temporalité du reportage un caractère éminemment réversible. Durant la période, la dialectique entre les mythes de l'exploration et le devenir idéalisé du pays se transforme toutefois. Les reporters, qui cherchent à dire les réalités qu'ils documentent, désignent de plus en plus ce passé et ce futur comme les deux pôles d'une même illusion. Dans sa série de reportages « Bourgs d'Amérique », sur les villes de l'Abitibi, Roy signale ainsi un doute quant à ces développements nombreux et rapides :

Val-d'Or, roi des Tziganes, mène joyeuse vie en son campement. On n'a pas encore vu le fond du coffre ; les sujets ne parlent pas encore de partir. Mais le gros bourg, d'un bout à l'autre, respire la fièvre, la hâte, et je ne sais quelle incertitude qui doit parfois le faire réfléchir²⁵¹.

Un mythe persistant

Dans ce rapport passionné et parfois anachronique au territoire, le reportage canadien-français préserve tant bien que mal la seule scénographie aventurière qu'il reconnaisse comme sienne, celle des explorations, celle du coureur des bois, celle de l'expérience du nord. En mars 1938, Clément Marchand fait du draveur un personnage

²⁴⁸ Emile Benoist, *L'Abitibi pays de l'or*, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, coll. « Zodiaque Deuxième », 1938, p. 26. D'abord paru d'abord dans *Le Devoir* en 1937-1938.

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 11.

²⁵⁰ *Ibid.*

²⁵¹ G. Roy, « Bourgs d'Amérique II », *Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1942, p. 37.

dont l'identité est sculptée par la nature sauvage : « Déjà les gens d'ici ne sont plus les mêmes. Le cuir du visage semble plus coriace²⁵². » La nature agit à la manière d'une épreuve initiatique et émancipatrice dans les textes du corpus. Quand Gabrielle Roy parle de l'arrivée des Doukhobors au Canada, elle tente de voir la « sauvagerie primitive », le « pays coupé de marais et de borbiers », « difficile d'accès », « la grande brousse ». Elle dit des femmes qu'elles avaient un « courage surhumain ». Chez Roy, la figure de l'explorateur et du coureur des bois affleure également à travers la toponymie. Dans ses reportages sur Montréal, Roy imagine ce que l'explorateur Cavelier de La Salle penserait de ce qu'est devenue Lachine²⁵³, elle fait défiler les noms de grands voyageurs : « Louis Jolliet et le père Marquette ont navigué sur les eaux noires du Mississippi. [...] La Vérendrye et ses fils ont franchi les plaines de l'Ouest et pousseront plus tard jusqu'aux montagnes Rocheuses²⁵⁴. » Dans « L'appel de la forêt », au titre évocateur, Roy met également en scène le personnage du bûcheron en tant qu'héritier de cet aventurier mythique : « Il est vraiment le bourgeon direct de cet ancêtre nomade, tourmenté, insatiable qui a laissé derrière lui tant d'instabilité : le coureur des bois²⁵⁵. »

Or, la figure de ce coureur des bois apparaît aussi de plus en plus lointaine et se donne désormais pour ce qu'elle est au moment où les reporters écrivent : un mythe, une fiction. Le passé s'use à force d'être convoqué de la même façon. Quand elle présente les draveurs, Eva Senécal convoque ses souvenirs et montre comment l'imaginaire de la drave s'est construit, nourri de légendes plus grandes que le réel, amplifiées par la sensibilité des conteurs :

Je me souviens qu'autrefois dans la contrée, on racontait l'histoire d'un pauvre diable de chez nous noyé à la drave. Il avait laissé à la maison femme et enfants. Il s'en allait gagner de l'argent pour nourrir la marmaille et acheter du grain pour ensemer sa terre. L'imagination des gens s'était emparée de ce fait, l'avait grandi, amplifié. La sensibilité y trouvait un libre terrain pour ses jeux. Les voix devenaient frémissantes. Nous, les petits, nous écoutions transis, le cœur battant. On songeait à ceux qu'on avait croisés, le matin, sur la route. On se rappelait leurs visages, leurs paroles, le geste qu'ils avaient eu pour nous tirer un coin du manteau. Peut-être leur arriverait-il le même sort²⁵⁶.

²⁵² Clément Marchand, « Je monte au chapeau de paille », *Le Mauricien*, mars 1938, p. 4.

²⁵³ G. Roy, « Les deux Saint-Laurent », *Le Bulletin des agriculteurs*, juin 1941, p. 40.

²⁵⁴ G. Roy, « Tout Montréal : Après trois cents ans », *Le Bulletin des agriculteurs*, septembre 1941, p. 9.

²⁵⁵ G. Roy, « L'appel de la forêt », *Le Bulletin des agriculteurs*, avril 1945, p. 57.

²⁵⁶ E. Senécal, « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizonz*, avril 1939, p. 17.

En parallèle de cette légende, grandie par l'imagination, le draveur devient aussi sous la plume de Senécal ce « pauvre diable ». Le mythe fascine, mais il suscite des doutes. Certains reporters semblent le trouver encombrant. Chez Emile Benoist, la mention des premières explorations prend, par exemple, la forme d'une prétérition. Après que Benoist eut expliqué que la rivière où il se trouve est sans doute la voie par laquelle d'Iberville et les frères LeMoynes sont passés en 1685, il ajoute : « Ne mêlons pas toutefois l'histoire, qui est le passé, avec la colonisation, qui est le présent. Notons simplement que ce pays abitibien, pays neuf, nous est connu depuis assez longtemps²⁵⁷. » À la dialectique entre le vieux et le neuf s'ajoute ainsi une mise à distance avec la dimension plus mythique du territoire. L'ascendant d'épisodes vieux de plusieurs siècles s'estompe. Le reporter rend explicite le risque d'effacer le présent et tente ainsi de mettre de l'avant une autre représentation du territoire sans renoncer pour autant à faire du paysage, de l'horizon qui l'encercle et le définit, le lieu d'un idéal possible.

La constance des saisons

Contrairement aux décennies précédentes au cours desquelles les reporters parlaient des espaces hors de la ville comme de lieux complètement à l'abri de la sphère médiatique, les journalistes associent dans les années 1930 et 1940 le reportage et la photographie à la représentation des régions. Au cours de ces quatre années d'existence, *Le Mauricien* propose, par exemple, des dizaines de reportages et de séries photographiques. Ces publications ne prennent toutefois pas appui sur l'actualité à proprement parler. La configuration temporelle du journalisme en région repose plutôt sur la constance calendaire. La date, l'heure, le jour, l'instant et la durée du reportage restent flous. Tous les printemps, par exemple, *Le Mauricien* propose un article sur la drave²⁵⁸.

Dans ces textes dictés par le rythme des saisons, chaque article ressemble au précédent. Le caractère prévisible des articles confère à l'écriture une dimension répétitive et imprécise. Comme la drave qui revient après l'hiver, le reporter Clément Marchand parle ainsi de l'arrivée des cabanes pour la pêche sur glace chaque hiver. Dans le reportage

²⁵⁷ Emile Benoist, « En pays neufs. De Saint-Luc de LaMotte à Saint-Raphaël de Preissac », *Le Devoir*, mercredi 4 août 1937, p. 1.

²⁵⁸ L'article d'Eva Senécal est un cinquième texte, en plus des quatre reportages saisonniers écrits par des reporters masculins.

« Village de pêcheurs », le journaliste fait apparaître un village de pêcheurs sur la glace au milieu des éléments sans autre date que celle du début du froid : « Où les chaloupes, en été, léchées par la vague, se dodelinaient à la brise, où les bambins en maillot offraient leur chair tendre à la caresse de l'eau et du soleil, voici qu'a surgi sur glace du "bordage", un petit village de pêcheurs²⁵⁹. » Toute une partie des textes répond ainsi aux scansions de la météo et de la nature, et prennent aussi à rebours le caractère événementiel de l'écriture du reportage. En 1946, on peut entendre Germaine Guèvremont parler aussi de saisons pour décrire la pratique du reportage au Toronto Women Press Club :

[...] when spring comes along and ice-breakers out their way [sic.] through the ice bridge and free the St-Lawrence waters and the blue-winged teal sails north, I begin to wonder restlessly what is going on at Sorel and what news could be picked up there²⁶⁰.

Au reportage la journaliste associe la météo, la faune et le paysage. La présence du rythme du territoire sur celui de l'actualité est nette. Chez Guèvremont, le journalisme de terrain s'exerce dans un lieu distinct de la ville : « Un pays d'eau, de marais, de chenaux, de rigolets, d'îles, de jonchaies et d'oiseaux sauvages. Un pays où l'œil n'accroche pas, où l'œil voit tant qu'il veut voir [...]»²⁶¹. Le savoir lié à la vie paysanne s'acquiert dans une observation patiente et assidue, mais aussi dans un espace vaste, qui impose une attention sédentaire et lente. Guèvremont parle d'une observation rigoureuse du monde, mais en filigrane s'impose aussi une ritournelle prévisible, immuable et surtout contraire à la logique médiatique.

« *Le matériel desséché du passé* »

Dans sa critique du roman *La Rivière-à-mars* du journaliste Damase Potvin, en 1934, le poète Alfred DesRochers écrit : « La malédiction de notre littérature naissante, comme de toutes les littératures en travail, tient de ce qu'elle n'est pas en mesure d'apprécier le présent. Il lui faut le matériel desséché du passé, sans danger de

²⁵⁹ Clément Marchand, « Village de pêcheurs », *Le Mauricien*, février 1938, p. 12.

²⁶⁰ G. Guèvremont, « Conférence prononcée au Toronto women's press club », dans *Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme... op. cit.*, p. 209. Je traduis : « Quand le printemps vient, quand les brise-glaces tracent leur chemin à travers le pont de glace libérant les eaux du fleuve Saint-Laurent et quand les sarcelles avec leurs ailes bleutées mettent les voiles vers le nord, je me surprends à penser à ce qui se trame à Sorel et aux nouvelles que je pourrais recueillir là-bas. ».

²⁶¹ G. Guèvremont, « Au pays du Survenant », *La Revue moderne*, mai 1957, p. 12.

polémique²⁶². » Le terme « desséché » correspond pour l’auteur aux décors d’une partie de la littérature du terroir. Elle rejoint aussi une partie importante des reportages du corpus. Dans *Le Mauricien*, la dimension passéiste des reportages fonctionne parfois selon une logique d’archivage près de l’ethnographie. La revue publie d’ailleurs dans la section « Reportages » l’article « Ce que j’ai vu à l’île aux Coudres », dans lequel Marius Barbeau fait la liste des objets, des « choses », appartenant au passé :

Une bonne chaise berçante qu’a faite le « Père » Mailloux ; un couvre-pieds appelé « paresse boutonnée », orné de petits nœuds de laine aux brillantes couleurs végétales qui forment des grands patrons ; puis un voilier en miniature qu’a sculpté Harvey, un navigateur de l’île²⁶³.

L’énumération d’objets disparates rejoint cette impression d’immobilité ou de dessèchement, dont parle DesRochers. C’est aussi similaire à l’effet que produisent les récits régionalistes évoqués dans le chapitre sur les années 1910 à 1930.

D’autres reporters mobilisent une matière vivante pour accéder au passé. Des journalistes mettent ainsi en valeur des témoignages pour faire du « reportage historique ». Les principes de ce type de textes dans *Le Mauricien* sont exposés dans l’article « Le reportage historique ». Le journaliste Dollard Dubé présente ce mélange pour le moins paradoxal entre la forme du reportage et l’histoire. Évoquant la temporalité d’un territoire écartelée entre passé et futur, Dubé écrit que le pays est jeune, même s’il est vieux de trois cents ans, et que « cette rude vie des ancêtres est relativement proche ». Il cite l’abbé Tessier pour promouvoir ce reportage aux allures de voyages dans le temps :

Plaçons-nous nous-mêmes, dit quelque part l’abbé Albert Tessier, en face de cette forêt dense et imaginons qu’il nous faut y pénétrer, y creuser des trouées pour donner place à nos habitations précaires de pionniers. Coude à coude avec les premiers Blancs qui vinrent ici il y a des siècles, recommençons la conquête pathétique du sol et des forces de la nature, et revivons avec eux les heures et les gestes successifs de leur existence humaine ; au travail, en voyage, à la guerre, à l’église, au foyer... Et nous les verrons évoluer, prier, rire, souffrir, lutter, vivre enfin²⁶⁴.

Dans ces articles à caractère historique, le reporter met en scène la mémoire des individus. On peut notamment lire dans la revue le texte : « Comment on faisait sa vie au lac Saint-

²⁶² Alfred DesRochers, « La Rivière-à-mars Roman de M. Damase Potvin », *L’Ordre*, Montréal 22 octobre 1934, p. 4.

²⁶³ Marius Barbeau, « Ce que j’ai vu à l’île aux Coudres », *Le Mauricien*, février 1939, p. 12.

²⁶⁴ Dollard Dubé, « Le reportage historique », *Le Mauricien*, décembre 1936, p. 16.

Jean vers 1870. Choses entendues et notées textuellement par Berthe Lévesque²⁶⁵ ». Dans un encart, la rédaction présente l'article en conformité avec la présentation de Dollard Dubé, c'est-à-dire comme un voyage dans le temps :

Nous reportons nos lecteurs en 1870, dans la région du lac Saint-Jean, au temps où la colonisation était à ses débuts héroïques, nous voyons vivre devant nous, par le truchement d'un reportage textuel, un beau type de colon dont l'existence ardue et difficile fut celle de tous ceux qui ouvrirent les forêts du lac Saint-Jean à l'agriculture²⁶⁶.

La journaliste propose la rencontre d'un témoin de 1870 pour créer un reportage décalé sur une expérience datée d'une autre période. Elle présente son entretien en petites sections surmontées de titres, une pour chaque aspect de la vie : l'établissement, la mangeaille, l'argent du bien, les gages, les voyages, l'amour...

La progression du texte ne suit pas de séquence chronologique. Il s'agit plutôt de thèmes conçus afin d'imaginer la vie de l'ensemble des colons de l'époque à travers un témoignage et une voix. Berthe Lévesque restitue l'oralité de son interlocuteur, parce qu'elle fait signe vers un type, un homme de la forêt, un personnage de peu de mots :

L'hiver, j'étais dans le bois. [Elle] m'écrit et me dit qu'elle avait un cavalier, Jérôme Lessard, de St-Jérôme, et qu'elle voulait se marier, mais que c'était moi qu'elle préférait, et que si je voulais qu'elle attende, de lui dire. Vous pensez que ça me prend tout de bon ! J'dis au foreman : « J'vas descendre ; si je me marie, je remonterai dans quinze jours, et si je me marie pas je reviendrai tout de suite²⁶⁷. »

Si le reportage est entièrement tourné vers le passé, il faut toutefois noter que la parole du vieil homme permet de restituer de façon réaliste la rencontre entre la reporter et son interlocuteur. Cette fuite du reportage dans d'autres temporalités que la sienne ne prend donc pas appui sur une absence de réel. En fait, les reportages des années 1930 à 1945 ne font pas abstraction du présent. C'est par l'entrée de voix tout particulièrement que la tension entre le vieux et le neuf, entre le passé et l'avenir se transforme dans les textes.

²⁶⁵ Berthe Lévesque, « Comment on faisait sa vie au Lac-Saint-Jean, vers 1870, choses entendues et notées par Berthe Lévesque », *Le Mauricien*, janvier 1939, p. 10-11.

²⁶⁶ [La rédaction], « Comment on faisait sa vie au Lac-Saint-Jean, vers 1870, choses entendues et notées par Berthe Lévesque », *Le Mauricien*, janvier 1939, p. 10.

²⁶⁷ B. Lévesque, « Comment on faisait sa vie au Lac-Saint-Jean, vers 1870, choses entendues et notées par Berthe Lévesque », *Le Mauricien*, janvier 1939, p. 11.

La tessiture des voix

Dans les années 1930 à 1945, la restitution de voix sous-tend une autre temporalité et un autre rapport au réel dans les textes. La parole dans le reportage, comme la scène en narratologie²⁶⁸, incarne un temps incompressible, une durée réelle. L'expérience du présent dans le reportage est un temps subjectif, une durée définie par la présence du reporter en train d'enquêter, d'observer ou de recueillir un témoignage. En parlant de son travail sur les archives de la police, Arlette Farge écrit que « [l']irruption de la parole ou du corps dans les sources est une chance puisqu'elle apporte, par son extranéité intrinsèque, de nouvelles interrogations, non seulement à l'interprétation des événements historiques, mais à la facture même du récit²⁶⁹. » Farge parle de la nécessité de s'interroger sur l'impact de la présence de voix et de corps extérieurs à l'énonciateur dans le texte. L'enjeu est déterminant pour le reportage au sein duquel le présent repose précisément sur la combinaison entre l'expression d'un temps subjectif vécu par le reporter et la captation d'une réalité distincte, un phénomène différencié, concret, extérieur au journaliste.

Recueillir des paroles et des silences

La restitution de voix dans le reportage permet *a priori* de faire advenir cette expérience très concrète du présent qui manquait à l'écriture du reportage au Canada français. Le débit, la tessiture, les expressions linguistiques exercent un intérêt important chez les reporters qui permet de faire émerger une densité nouvelle. Les reporters décrivent dans leurs textes cette puissance de la voix. Dans un des entretiens de Gabriel Langlais, « L'histoire originale d'une jeune fille », le reporter dit sa fascination pour la parole d'autrui qui fait naître dans le texte un corps, un individu, une présence : « Je n'entends plus que sa voix, et le bruit que fait mon crayon sur le papier. Je n'ose l'interrompre, et je me voudrais l'habileté d'une sténo pour noter non seulement ses paroles, mais aussi les intonations de voix²⁷⁰. » La mise en scène de la voix dans le reportage oppose aux mythes, au rythme saisonnier et au « matériel desséché du passé » une présence vivante, mais surtout une durée solide et insoluble.

²⁶⁸ Gérard Genette, *Discours du récit*, Paris, Les Éditions du Seuil, coll. « Points Essais », 2007.

²⁶⁹ Arlette Farge, « Penser et définir l'évènement en histoire », *Terrain*, n° 38, mars 2002, p. 70.

²⁷⁰ G. Langlais, « L'histoire originale d'une jeune fille », *La Revue moderne*, novembre 1935, p. 4.

La recherche d'une altérité guide désormais le journaliste. Le discours rapporté implique une rencontre avec un interlocuteur qui ne ressemble pas au reporter, contrairement au voyageur de la fin du XIX^e siècle qui cherchait son égal. Le contraste entre le bagage culturel des reporters et les éléments de discours rapporté atteste d'un effort de reconnaissance de réalités sociales différentes et plurielles. Les premières lignes du reportage « Femmes de dur labeur » de Gabrielle Roy mettent en scène ce type de rencontre :

Je vis un jour une vieille femme mennonite à l'hôpital dans une salle commune. Elle était atteinte d'urémie et souffrait horriblement. Mais ce que je démêlais à travers ses plaintes, qui ne s'élevaient pas très haut, ce n'était pas l'angoisse ni le regret de perdre la vie, mais une grande honte qu'elle la pauvre fût couchée dans un lit bien blanc, bien propre, à rien faire, pendant qu'il devait y avoir tant d'ouvrage qui, là-bas, sur la petite ferme ne se faisait pas. Elle tentait de grands efforts pour se soulever. Épuisée, elle se retournait contre le mur et disait d'une voix triste, peinée : – Mon homme doit être obligé d'aller traire les vaches²⁷¹.

En plus de l'usage du passé simple, l'expression « Je vis un jour », qui commence le reportage, ne donne aucune information précise sur la date, sur l'heure ou sur la raison de la visite. Or, les plaintes de Martha traduisent, au contraire, de façon beaucoup plus précise un univers de travail physique et exigeant. La transcription de paroles dans le reportage est liée à un monde social concret. La reporter parle de la misère à laquelle les femmes mennonites sont confinées : « Il reste encore trop de vieilles et jeunes Martha qui, jusqu'au bout, jusqu'à la fin, jusqu'en Paradis, il me semble, portent leur pauvre désarroi et leur crainte d'avoir oublié quelque corvée terrestre [...] »²⁷². » Roy fait de son reportage le lieu de reconnaissance d'une aliénation et d'une détresse qui touchent l'ensemble d'un groupe social.

L'attention aux voix dans le reportage est aussi liée à des enjeux sociaux, parce qu'elle a pour effet de mettre en lumière des difficultés d'expression. Quand Clément Marchand interroge les draveurs, il parle de leur silence devant le paysage : « Un bûcheron était à raconter une histoire, mollement. Soudain il s'est tu, les yeux posés sur la plaine de neige où d'immenses barques de drave, couchées sur le flanc, font des îlots rouges²⁷³. » Marchand fait du silence une forme de contemplation poétique chez son personnage. Chez

²⁷¹ G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 10.

²⁷² G. Roy, « Femmes de dur labeur », *Le Bulletin des agriculteurs*, janvier 1943, p. 10.

²⁷³ Clément Marchand, « Je monte au chapeau de paille », *Le Mauricien*, mars 1938, p. 4.

Gabrielle Roy aussi le mutisme des bûcherons renvoie à la vie en nature, au « long corps à corps avec la forêt²⁷⁴ ». Les silences des individus, qui peinent à répondre aux questions de la reporter, occupent en fin de compte le cœur du texte :

Il voulait bien essayer d’y voir clair, explique-t-elle à propos du bûcheron Thobus, puisque je paraissais si intéressée, mais outre qu’il avait tout le temps à cogner sur les troncs, à ébrancher les arbres et à me crier de me garer quand un pin allait tomber, il était un homme de bien peu de paroles²⁷⁵.

Thobus sort pourtant de son mutisme à la toute fin du reportage, au moment de leur dernière rencontre. C’est dans l’espace intermédiaire du déplacement, dans « l’auto-neige » qui doit ramener la reporter en ville, que Thobus commence à parler :

Vous savez comment les marins qui touchent au rivage s’essaient maladroitement à raconter la mer. Vous savez comment les aviateurs qui sont montés au-dessus des nuages n’arrivent jamais à décrire le ciel. Et vous savez encore comment l’homme le plus humble s’efforce au moins une fois dans sa vie de traduire l’importance et la beauté et la signification de sa tâche. Eh bien, de toutes ces façons, Thobus tenta d’exprimer sa vie. — J’ai bûché quatre cents cordes de bois c’t’année-icitte, dit Thobus. [...] — L’année d’avant, continua-t-il, j’étais dans du vrai beau bois. J’ai bûché ben proche cinq cents cordes. [...] Ça va betôt faire vingt-cinq ans là que je bûche²⁷⁶.

La voix de Thobus trahit un décalage culturel important avec la reporter. Le personnage éprouve manifestement une difficulté à s’exprimer sur son travail, sur son quotidien. Or, le reportage n’a pas seulement pour résultat de dévoiler une condition sociale, de montrer une pauvreté culturelle ou langagière, que l’écart entre l’écriture travaillée de Roy et l’oralité du bûcheron accentue. Le discours de Roy vise à mettre en valeur le dénuement de la parole de Thobus, comme si le silence et l’hésitation conféraient à sa parole une vérité plus grande. L’anaphore donne à la prise de parole l’apparence d’une petite épiphanie, attestant son importance, sa force, son pouvoir d’évocation. Alors même que les reportages de la période donnent ainsi des indices d’une première représentation des problèmes qui grèvent la société, la transposition des voix et des silences permet ainsi de préserver un rapport idéalisé au territoire qui sous-tend l’imaginaire canadien-français.

²⁷⁴ G. Roy, « L’appel de la forêt », *Le Bulletin des agriculteurs*, avril 1945, p. 10.

²⁷⁵ G. Roy, « L’appel de la forêt », *Le Bulletin des agriculteurs*, avril 1945, p. 13.

²⁷⁶ G. Roy, « L’appel de la forêt », *Le Bulletin des agriculteurs*, avril 1945, p. 54.

Quand le reportage rêve

Dans sa série « Valcartier, morne plaine ! », Jean-Louis Gagnon parle des aspirations des hommes qu'il côtoie pendant son immersion dans le camp de travail. L'expérience des chômeurs au moment de l'enquête est celle d'une perte, d'une détresse qui appellent à un changement social. Le sentiment de vide et de dépossession des chômeurs les lance ainsi dans une fuite vers l'avant où ils discutent de leur vision du futur. Le reporter montre bien que ces projets sont peu réalistes. Quand le chômeur X-75 parle de ses plans, Gagnon écrit qu'il semble habiter une fiction bien personnelle : « X-75, de profil, ressemble à un héros d'un roman de cape et d'épée²⁷⁷. » C'est un rêve communiste qu'évoque le personnage de Gagnon :

« Très simple mon plan. À date fixe – et les hoboes portent le mot de passe d'un bout à l'autre du pays – les quarante mille hommes des camps sortent. Escortés des trente mille hoboes, nous avançons sur Ottawa. En route des milliers de chômeurs se groupent autour de nous. Nous arrivons là-bas au moins cent mille²⁷⁸. »

Gagnon reste circonspect devant ce type de discours, mais le reporter n'est pas non plus imperméable aux rêves qui naissent dans le camp de Valcartier. Il est lui-même immergé dans cet univers. Un autre interlocuteur de Gagnon, X-13, contamine ainsi tout son entourage quand il parle d'utopie sociale : « Dans une langue imagée et crue, il disait de belles choses », écrit Gagnon soudainement rêveur à son tour. L'imagination d'X-13 emporte aussi le reporter qui fait tout à coup de son projet journalistique une longue et interminable immersion où il perd le contrôle du reportage et change sans cesse d'identité :

Je fais trois fois le tour du Canada. Je tape tous les bourgeois de mon pays. De la part d'honorables citoyens, je reçois de grands coups de pied au cul. Je m'empiffre et j'hospitalise dans les chauds et confortables patelins des bonnes sœurs. J'ai des amours étranges et rouges. Je traverse comme une flèche dix-sept camps sous dix-sept noms différents. Je fais le tiroir d'un marchand et quatorze métiers. Et je m'enfonce dans la nuit, à cheval sur un tender lancé à perdre haleine, pendant que peu à peu la suie, la misère et la rubbing me saoulent²⁷⁹...

La citation renvoie à un journalisme halluciné, un reportage d'immersion intense et délirant. Si Gagnon discrédite parfois les utopies communistes des chômeurs, il ne liquide pas totalement ces idéaux. D'une certaine manière, la voix des chômeurs coexiste avec le

²⁷⁷ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 26 octobre 1935, p. 4.

²⁷⁸ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 26 octobre 1935, p. 4.

²⁷⁹ J.-L. Gagnon, « Valcartier, morne plaine ! », *La Renaissance*, 26 octobre 1935, p. 4.

réalisme du reporter. L'attention aux voix permet ainsi d'introduire dans le reportage une focalisation différente et de préserver un certain idéalisme dans le reportage à travers la parole d'autrui.

Chez Gabrielle Roy, la mise en parallèle de ces deux points de vue, celui de la reporter et celui de son interlocuteur, est aussi un procédé récurrent. Quand Roy parle de la guerre dans son reportage « Une voile dans la nuit », elle montre que le fils de son ami pêcheur et sa fiancée Constance se projettent dans un avenir qui dépasse le conflit :

[elle] laissait voir à Lislas un regard doux et ferme qui paraissait franchir la distance et aller très loin, au-delà des années meurtrières, au-delà de la rivière sanglante, jusqu'à ce soleil qu'il y aurait un jour, jusqu'à cette proue enflammée qu'un jour ils retrouveraient²⁸⁰.

Roy mentionne des « années meurtrières », mais le regard de Constance se situe « au-delà » de ce passage « sanglant ». La journaliste se place de façon à offrir une image lucide de la guerre, mais elle restitue également le point de vue plein d'espoir de Constance. Ce faisant, Roy préconise une focalisation qui permet d'outrepasser le cadre des événements d'actualité. Dans le reportage « Vers l'Alaska. Laissez passer les "jeeps"²⁸¹ », Roy parle également de l'espoir de paix qui habite les travailleurs sur la route, comme ce camionneur du Minnesota qu'elle cite : « Quand il n'y aura plus de guerre, moi, je viendrai prendre une terre ici. »²⁸² Dans un effort conjoint entre *Le Canada* et *Le Bulletin des agriculteurs*, Roy est alors envoyée pour suivre la construction de la route vers l'Alaska entreprise par les États-Unis durant le conflit avec le Japon, à un moment où le pays effectue des avancées dans les îles Aléoutiennes. Mais la reporter parle plutôt d'un autre espace à venir, théâtre des espoirs du camionneur ou des espoirs de Constance, qui font échec à la guerre. La vision du camionneur et de Constance concerne un récit imaginé et abstrait qui se situe dans l'avenir. La reporter préconise ainsi chez les êtres cet espoir tendu vers l'horizon.

En fait, chez Roy, les individus sont tous porteurs de récits et d'inventions, particulièrement les populations immigrantes. Ce sont parfois même des communautés entières qui se définissent par leur capacité à créer de la fiction. Dans la série « Peuples du Canada », la reporter parle ainsi du rêve des Doukhobors : « Il est bien difficile de préciser

²⁸⁰ G. Roy, « Une voile dans la nuit », *Le Bulletin des agriculteurs*, mai 1944, p. 53.

²⁸¹ G. Roy, « Laissez passer les "jeeps" », *Le Canada*, 24 novembre 1942, p. 5.

²⁸² G. Roy, « Laissez passer les "jeeps" », *Le Canada*, 24 novembre 1942, p. 5.

où et quand s'est élaboré le rêve doukhobor²⁸³. » À l'origine, raconte la journaliste en faisant l'historique de l'organisation religieuse, l'idée circule d'abord de « chaumière en chaumière », comme un conte. Le projet des Doukhobors se tient à la limite entre l'imaginaire et le réel. La collectivité aurait d'ailleurs pu naître sous la plume d'un écrivain, note Roy : « Tolstoï, le forcené réformateur, les cita bientôt en modèle au monde entier. Des paysans selon son cœur, ces mystiques épris de renoncement ! Des personnages qu'il eût pu créer, lui qui imagina les héros tourmentés de *Résurrection*²⁸⁴. » L'écrivaine mettra d'ailleurs en scène la communauté Doukhobors dans une fiction intitulée « La vallée Houdou²⁸⁵ ». Dans sa nouvelle, les Doukhobors choisissent une mauvaise terre pour s'établir, envoûtés par une vision et par l'impression de retrouver leur terre natale dans le paysage. Roy les décrit comme une collectivité pour qui l'imagination est puissante au point de déterminer des décisions réelles et d'induire en erreur les personnages : « [...] les Doukhobors ne voulaient plus rien entendre. Inaccessibles maintenant à tout appel de la raison, exilés dans leur exaltation, assurés d'être les seuls à comprendre le mystère du monde [...]»²⁸⁶.

On trouve une image équivalente dans les reportages de Roy. La reporter décrit alors le Canada tout entier comme la source d'un rêve, d'une illusion :

Jamais le Canada ne fournit, comme en ce temps-là, matière si plaisante et douce aux songes d'un peuple. Il est vrai que la réclame faite auprès des émigrants à cette époque — champs de blé mûr, machines agricoles, ciel de Provence ; c'est tout juste si on ne garantissait pas la pluie et le beau temps — préparait de grandes déceptions²⁸⁷.

Cette attention aux espoirs et aux idéaux qui fondent les modes de vie des populations auxquelles Roy s'intéresse fera dire au chercheur Antoine Boisclair que les reportages sont des « voyages en utopie²⁸⁸ ». Il faut noter avec Boisclair que beaucoup des individus mis en valeur dans les textes journalistiques de Roy sont de ceux qui « quittent leur lieu

²⁸³ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 10.

²⁸⁴ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 10.

²⁸⁵ G. Roy, « La vallée Houdou », dans *Un jardin au bout du monde*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », p. 101-114.

²⁸⁶ *Ibid.*, p. 112.

²⁸⁷ G. Roy, « Turbulents chercheurs de paix », *Le Bulletin des agriculteurs*, décembre 1942, p. 39

²⁸⁸ Antoine Boisclair, « Voyages en Utopie : lecture des reportages », dans DAUNAIS, Isabelle, Sophie MARCOTTE et François RICARD (dir.), *Gabrielle Roy et l'art du roman*, Montréal, Boréal, 2010, p. 134-143.

d'origine pour recommencer leur vie et construire un monde meilleur²⁸⁹. » Ils sont portés par un idéal. Pour le recueil incluant la réédition de ses « Peuples du Canada » en 1978, Roy choisira d'ailleurs l'image des « Fragiles lumières de la terre » en reprenant chez Saint-Exupéry cette vue de haut et de loin, des êtres en petits groupes sur une grande étendue. Or, ces lueurs qu'elle associe aux immigrants de l'Ouest désignent les espoirs des êtres plus que leur vie réelle. Ces « fragiles lumières » se définissent aussi par leur caractère précaire, temporaire, impermanent. De fait, l'observation du réel chez Roy ne coïncide pas avec les idéaux de ses personnages. En ce sens, la nouvelle sur les Doukhobors, tout comme le reportage sur le même sujet, participe moins d'un « esprit utopique », comme le soutient Boisclair, qu'ils n'interrogent la distance entre le réel et les espoirs des êtres. L'écriture journalistique de Roy ne fait pas l'apologie des recommencements. Elle montre au contraire la fiction qui sous-tend ces recommencements.

De tous les textes de Roy, le premier reportage de la série « Ici l'Abitibi » illustre particulièrement bien cette fracture entre le point de vue de la reporter et celui des êtres représentés. Roy suit alors un groupe d'individus des Îles de la Madeleine qui emménagent en Abitibi, sur l'île Nepawa. Le déplacement des Madelinots se fait dans le cadre du Plan Vautrin. Au début du reportage, le présent de narration donne l'impression d'être immergé avec les Madelinots qui s'éloignent d'un lieu isolé qui les a fait souffrir. Plus le texte avance, plus la description des lieux change cependant selon qu'elle provient des observations de Roy ou de celles des familles de Madelinots. En arrivant en Abitibi, l'île Nepawa semble ainsi extrêmement isolée dans le regard de la journaliste. Chez la reporter, la description de la terre noire est associée aux ténèbres :

[..] les savanes, les bois brûlés, les restes des arbres à demi calcinés en pleine force, les souches en pourritures, les meulons trempés et l'eau croupissant dans d'innombrables creux et ravines, tout cela semble sortir à peine de l'âge ténébreux où les terres et les mers se confondaient²⁹⁰.

C'est à travers la représentation de la voix des Madelinots qui arrivent sur le territoire que le reportage renoue avec un enthousiasme et une idéalisation du réel, avec lesquels la reporter maintient une distance. Il faut qu'elle se tourne vers le visage des Madelinots pour retrouver la beauté du paysage. Roy écrit que Madame Aimée Poirier est émue en regardant

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 69.

²⁹⁰ G. Roy, « La terre secourable », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1941, p. 14.

la terre : « Ainsi, je découvre par les yeux d'une vieille femme des îles le sens profond de l'Abitibi. Sens qui tient tout entier dans ce champ de seigle²⁹¹. » La reporter décrit cet émerveillement en parallèle de la fatigue, de la lassitude et de la tristesse du groupe. Roy ne souscrit pas à la vision de Madame Aimée Poirier. Elle parle d'un mirage qui se loge dans les yeux des familles de Madelinots : « Demain, on retrouvera l'illusion. Demain, oui, elle reviendra d'elle-même prendre sa petite place, prête éternellement, dans le cœur de l'homme²⁹². » Biographe et spécialiste de l'œuvre de Roy, François Ricard a raison d'écrire que les textes de l'écrivaine oscillent entre cette quête d'idéal et cette reconnaissance du réel²⁹³. La façon dont Roy met en parallèle les espoirs des Madelinots devant l'île Nepawa et ses observations qui les contredisent incarne précisément cette oscillation. Les reportages de la série « Ici l'Abitibi » ne réactivent donc pas le lyrisme de générations d'écrivains et de journalistes qui ont vanté les mérites de la colonisation. Chez Roy, le lecteur peut deviner entre les lignes l'échec de la colonisation²⁹⁴.

Le texte « Ici l'Abitibi » permet de conclure ce chapitre en insistant sur la dynamique particulière qui caractérise l'introduction des voix dans le corpus. La transposition d'entretiens permet aux reporters de faire entrer une durée concrète, une expérience du présent, mais les journalistes cherchent aussi chez leurs interlocuteurs les traces de rêves et d'idéalisme. Jean-Louis Gagnon et Gabrielle Roy ne sont pas les seuls à le faire. C'est le cas également dans la série d'entretiens de Gabriel Langlais, dont l'une des questions concerne précisément les ambitions des individus. Que veulent-ils devenir ? Qu'imaginent-ils faire ? Chez Adrienne Choquette, l'enquête littéraire repose aussi sur ce qui adviendra de la littérature nationale et les écrivains parlent tous d'un livre à écrire, à faire, d'un roman à venir. Si le discours rapporté permet ainsi d'intégrer une durée tangible dans les textes, la présence des voix dans le reportage ne fait pas seulement entrer des

²⁹¹ G. Roy, « La terre secourable », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1941, p. 15.

²⁹² G. Roy, « La terre secourable », *Le Bulletin des agriculteurs*, novembre 1941, p. 15.

²⁹³ François Ricard, « Gabrielle Roy : le cercle enfin uni des hommes », *Liberté*, vol. XVIII, n°1, janvier-février 1976, p. 62.

²⁹⁴ En effet, l'île Nepawa n'est pas devenue un lieu de peuplement important. Dans le premier film du cycle de documentaires sur l'Abitibi *Un Royaume vous attend*, on peut d'ailleurs voir la suite difficile des projets d'agriculture en Abitibi. Le cinéaste Pierre Perrault montre la gestion gouvernementale déficiente et incohérente des projets agricoles et les difficultés qui se sont accrues dans la région dans *Un Royaume vous attend*, production de l'Office national du film, 1970, 115 minutes.

réalités sociales dans le reportage. La stratégie permet aussi aux reporters de conserver la part d'idéal qui caractérise les écritures de terrain dans les journaux depuis les années 1870.

CONCLUSION

Paysage préservé, isolé ou silencieux ; pays neuf et ancien ; espace aride, vaste et étendu ; terrain ou terroir, le territoire dans l'ensemble du corpus constitue moins une réalité stable, concrète et observable qu'il n'exerce un pouvoir singulier sur l'écriture des reporters. L'hypothèse à l'origine du projet de thèse concernait cette idée. Elle découlait d'une intuition à la lecture des textes du corpus, mais aussi d'un écart perceptible à grande échelle, c'est-à-dire avec d'autres reportages littéraires en Occident. Le premier chapitre a servi à présenter ce panorama, à montrer le contexte global au sein duquel s'inscrit l'histoire littéraire du reportage au Québec. Avec la première section, il ne s'agissait pas seulement d'explicitier l'approche théorique d'une analyse textuelle d'un genre *a priori* journalistique. Le premier chapitre visait à inscrire le reportage dans une perspective précise : à interroger les liens entre la littérature et la pratique du reportage et à mettre en lumière les textes littéraires au sein d'une histoire du reportage. Autrement dit, il s'agissait de montrer ce que serait une *histoire littéraire* du reportage et ce que désignait un *reportage littéraire*. Le début de la thèse donnait ainsi les éléments d'une approche et permettait de souligner d'entrée de jeu l'influence d'un genre en Occident depuis l'avènement du journal d'information.

Ce tour d'horizon montre les chemins divers que peut emprunter le reportage. À cet égard, il faut rappeler que les critères de définition qui ont servi à délimiter le corpus n'existent pas en dehors des histoires littéraires et des contextes présentés. D'autres critères et d'autres définitions peuvent donc coexister avec le cadre qui a été proposé dans la première partie. L'aspect théorique du premier chapitre n'est pas coupé non plus de l'imaginaire du grand reportage et du journalisme littéraire qui s'est développé au fil de l'évolution de la sphère médiatique. Des scénographies spécifiques sous-tendent l'héroïsation du grand reporter. Les travaux sur la question montrent que le contexte des guerres et de la colonisation occupe en effet une place prédominante dans l'essor du grand reportage. Ces éléments qui se sont greffés à la définition du genre sont importants pour comprendre la spécificité des écritures de terrain au Québec. C'est en comparant ces

contextes que l'idée d'un rapport singulier entre le reportage et l'écriture du lieu s'est imposée comme hypothèse de recherche.

Synthèse

Évolution d'un métadiscours

Dans chaque chapitre, l'analyse du discours sur le reportage dans les journaux confirme le décalage postulé entre les textes du corpus et la définition du grand reportage qui circule dans la presse. Les écrivains et les journalistes répéteront tout au long des décennies à l'étude que le grand reportage est un genre peu pratiqué au Canada français. À la fin du XIX^e siècle, les journaux parlent de façon variable des grands reporters français et américains. Dans les feuilles d'opinion, le genre a mauvaise réputation, alors que, dans les nouveaux quotidiens populaires, la rédaction vante les prouesses des grands reporters. Pendant longtemps, l'essor d'une culture de la représentation associée au reportage et au roman suscite la méfiance des élites. Or, plus le temps passe, plus le reporter occupe une place centrale dans la sphère journalistique.

Dans les années 1910, le grand reportage gagne une meilleure réputation dans les journaux de la province. Jusqu'en 1930, il demeure toutefois associé à l'extérieur du Canada français. Les premières fictions sur le journalisme ne mettent d'ailleurs pas en scène de grands reporters arpétant le territoire comme des aventuriers, mais plutôt des journalistes politiques et des petits reporters en ville. Le lieu canadien-français est perçu comme un espace à protéger des développements qui touchent la sphère médiatique. L'alliance entre le reportage et la littérature repose alors sur un effort de préserver le territoire. Les journalistes mettent en scène cette coupure avec le reste du monde. L'émergence de la notion de terrain au Québec est d'ailleurs le résultat d'une évolution lente, dissociée symboliquement du réseau de transport et des moyens de communication. La notion de terrain s'appuie plutôt sur le développement des savoirs botaniques et sur la pratique de l'ethnographie.

Il faudra ainsi attendre le feuilleton de Germaine Guèvremont *Tu seras journaliste* à la fin des années 1930 pour voir un personnage de reporter sur le terrain en dehors de la ville occupant le rôle principal d'un roman sur la presse. Les années 1930 à 1945 sont aussi une période significative, parce que la catégorie de « grand reportage » est pour la première

fois associée à des textes écrits par des reporters canadiens-français. Le genre devient aussi explicitement littéraire. La grande enquête d'Adrienne Choquette témoigne d'ailleurs particulièrement bien de l'importance historique de l'alliance entre le journalisme et la littérature durant ces années.

En fait, le décalage entre la définition et la pratique du reportage au Québec n'empêche pas qu'il y ait eu une évolution dans les discours. L'analyse montre une transition importante entre 1870 à 1945. Dans les années 1930 et 1940, les critiques littéraires ont même tenté de donner au genre une histoire en identifiant des figures pionnières comme Jean Bruchési, Emile Benoist et Hélène J. Gagnon, présentés comme des modèles des débuts d'un grand reportage canadien-français. D'autres nuances ont également été soulignées tout au long de la thèse. Dès le tournant du siècle, des écrivains comme Omer Héroux décrivent l'importance et l'originalité des connaissances qu'acquiert le reporter. Les femmes journalistes reconnaissent aussi particulièrement la valeur du travail de terrain et soulignent les privilèges du reporter dans l'espace public. S'il est remarquable qu'autant de femmes apparaissent dans le corpus, deux périodes semblent toutefois plus favorables à leur présence : les périodes de 1890 à 1910 et de 1930 à 1945. En mettant en lumière les limites qui les contraignent, les femmes reporters ont en outre grandement contribué à créer et à enrichir le métadiscours sur l'écriture de terrain. Dans les années 1940, avec la Deuxième Guerre mondiale, le discours sur le grand reportage écrit se transforme. Le succès des reportages radiophoniques et la création d'un service de correspondants étrangers attachés à Radio-Canada annoncent un virage dans la sphère médiatique. Le statut du reporter se professionnalise dans le monde de la radio et bientôt de la télévision. Avec les années 1940, peu à peu, le reportage écrit ne pourra plus faire concurrence de la même façon aux modes de captation du réel des nouveaux médias. Les années 1870 à 1945 incarnent à cet égard un moment privilégié pour mesurer la relation entre le reportage et la littérature, période au cours de laquelle le journal papier et la presse écrite ont eu préséance dans l'espace médiatique.

Résumer l'histoire littéraire du reportage

Au début de ce parcours, l'écriture d'Arthur Buies a permis d'éclairer de façon exemplaire la transition entre le voyage et le reportage, mais aussi le rapport des écrivains

au réel. Contrairement à d'autres voyageurs pour qui le récit de voyage a principalement des visées édifiantes, Buies rend explicite l'intention littéraire de sa pratique journalistique. Parmi ses textes les plus représentatifs, le voyage en Californie paru en 1874¹ dans *Le National* et *L'Opinion publique* ainsi que ses comptes rendus pour *L'Électeur*² sur les débuts de la colonisation au Témiscamingue apparaissent comme de véritables protoreportages. De 1870 à 1890, deux autres écrivains cristallisent particulièrement bien les étapes de la métamorphose qui s'opère du voyageur au correspondant à l'étranger : Faucher de Saint-Maurice et Edmond de Nevers. Avec son voyage militaire au Mexique³, Faucher de Saint-Maurice appartient à une tradition occidentale classique du récit de voyage, alors qu'à la fin des années 1880, la série de lettres de Berlin d'Edmond de Nevers⁴ dans *La Presse* témoigne, au contraire, d'une démarche qui s'éloigne des pratiques des voyageurs et qui annonce les méthodes d'observations des reportages à venir.

Au récit de voyage succède en effet peu à peu une véritable pratique du reportage. Du rapporteur au reporter, le texte d'information se généralise dans la presse au tournant du siècle et les outils associés à la recherche de nouvelles et de témoignages font leur place. Dès 1891, on lit les observations et les interviews d'Hector Berthelot pour *La Presse* dans ses « Carnets de reporters⁵ ». Avec ses investigations méthodiques sur le pavage, les emplois et les cadavres à la morgue de Paris, Berthelot semble disséquer le monde urbain. Au tournant du siècle, l'organisation des villes et le développement des moyens de transports et de communications deviennent une source de fascination engendrant quantité d'articles et d'événements journalistiques. L'engouement pour le progrès et la vitesse atteint d'ailleurs son paroxysme en 1901 avec le récit flamboyant des journalistes Lorenzo Prince et Auguste Marion qui se lancent dans la course autour du monde pour *La Presse*⁶.

¹ Arthur Buies, « Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde » [édition critique par Francis Parmentier], 1986, p. 85-225.

² Buies publie une série d'une douzaine d'articles sur la région autour du Témiscamingue dans *L'Électeur* du 25 juin 1887 au 23 mars 1888.

³ Faucher de Saint-Maurice, *De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac*, vol. I et II, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, éditeurs, 1874. D'abord paru dans la *Revue canadienne*, juillet 1866 - juillet 1867.

⁴ Edmond de Nevers, *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*, Québec, Éditions Nota Bene [texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], 2002.

⁵ La série « Les carnets d'un reporter » dans *La Presse* d'Hector Berthelot est parue de mai à août 1891.

⁶ Le tour du monde de Lorenzo Prince et Auguste Marion du 27 mai 1901 au 30 juillet 1901, publié dans *La Presse* du 28 mai jusqu'à l'automne suivant.

Dans sa série sur les Franco-américains parue en 1905, Jules Fournier se rapproche quant à lui des méthodes d'observation directe d'un Léon Gérin, pionnier d'ethnographie au Québec. En enquêtant sur les francophones de la Nouvelle-Angleterre, Fournier se demande si les Canadiens français parviennent à conserver leur culture une fois au sud de la frontière. La pratique de Fournier repose sur un postulat idéologique similaire à celui de Gérin qui cherche à identifier les structures de continuité et de pérennité au sein de la société canadienne-française. La période marque en outre une première ouverture importante pour les femmes journalistes comme Robertine Barry, Anne-Marie Gleason, Eva Circé-Côté et Georgina Bélanger. Même si leurs publications sont généralement confinées aux pages féminines, ces journalistes empruntent à l'occasion les chemins du reporter et elles introduisent au sein du reportage d'autres réalités, qui concernent la représentation d'un monde intérieur.

Dans les années qui suivent, la synchronisation médiatique et industrielle qui s'opère à travers le monde occidental, catalysée par la forme même du reportage, ne scelle pas complètement l'évolution du genre au Québec. Alors que la figure du grand reporter prend de l'ampleur au rythme des innovations et de l'actualité dans la presse occidentale, l'alliance entre le reportage et la littérature repose alors sur une forme d'enracinement territorial qui empêche le genre de s'épanouir au Québec. Le contraste entre la série de Gilbert LaRue dans l'Ouest canadien⁷ et les récits rocambolesques d'Auguste Fortier⁸ en Asie illustrent la tension entre les images de l'ici et de l'ailleurs qui distendent les représentations dans les journaux. Entre 1910 et 1930, les journalistes du corpus ont des statuts singuliers, souvent exceptionnels, qui ne permettent pas de lier leur travail au sein d'une même catégorie. Pour documenter les grands conflits mondiaux, les entreprises de presse hésitent même à envoyer des correspondants salariés. Au moment de la Première Guerre, ce sont les anciens reporters Émile Ranger et Paul Caron devenus soldats qui décriront leur expérience sur le front pour leur journal respectif. Dans un contexte qui valorise la tradition, la place des femmes journalistes est en outre contestée. Le texte de

⁷ La série de Gilbert LaRue « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien » paraît dans *La Presse*, de juin 1910 à jusqu'à la fin novembre 1910.

⁸ Entre 1909 et 1930, les reportages d'Auguste Fortier paraissent de façon irrégulière dans *La Revue populaire* et dans *La Presse*.

l'écrivaine Corinne Rocheleau porte de façon significative sur la difficulté d'accéder au terrain pour une femme.

Ces figures de grand reporter avant la lettre cèdent cependant le pas à des journalistes désormais présentés comme de grands reporters. Les années 1930 marquent au Canada français une sorte de choc du réel au sens où la réalité sociale semble entrer dans la sphère des représentations par le biais des enquêtes et des interviews du reporter. Pour la première fois, des journalistes proposent des reportages d'immersion dans des contextes précis. C'est le cas de Jean-Louis Gagnon chez les chômeurs de Valcartier⁹ et d'Eva Senécal chez les draveurs en Mauricie¹⁰. D'autres journalistes procèdent à des séries d'entretiens et de portraits sur des milieux sociaux, comme Gabriel Langlais, Germaine Guèvremont et Adrienne Choquette. Le maillage de ces collectes de données permet de faire apparaître dans les journaux l'existence de collectivités ou de groupes sociaux mieux circonscrits. Les années qui succèdent à la crise économique renouvèlent ainsi l'attention au réel et à la diversité des terrains d'exploration.

De la crise à la guerre, les journaux évoluent et, contrairement à la Première Guerre mondiale, le conflit de 1939-1945 mobilise les entreprises canadiennes qui enverront des reporters outre-mer pour documenter les événements. Or, le reportage écrit perd du terrain au profit d'un nouveau médium, la radio, qui relaie *in vivo* les événements. Quelques journalistes radio comme Marcel Ouimet publient à l'occasion des articles, mais ils témoignent également du registre décalé du reportage écrit par rapport aux nouvelles captations enregistrées sur le terrain. L'écrivaine Simone Routier, auteure du texte le plus consistant sur le conflit, décrit significativement son retrait de la scène, son évacuation du conflit.

Durant les années 1940, le corpus de reportages de Gabrielle Roy se démarque de l'ensemble. Comme pour Arthur Buies, la quantité de textes chez Roy exige une attention particulière, mais c'est aussi l'envergure et la cohérence du projet littéraire et journalistique de Roy qui lui confèrent un statut particulier. En aval du corpus, ces textes offrent un point de chute, parce qu'ils s'inscrivent à la fois en continuité et en rupture avec le reste des

⁹ Jean-Louis Gagnon « Valcartier, morne plaine ! Grand reportage inédit » *La Renaissance* en quatre livraisons, du 12 octobre jusqu'au 2 novembre 1935.

¹⁰ Eva Senécal, « Ohé! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 16-17, 32.

textes. Reprenant des thèmes similaires à ceux qui la précèdent, Roy ne s'arrête pas seulement sur la réalité canadienne-française et projette son attention sur d'autres milieux. Elle met également l'accent sur les illusions sur lesquelles repose depuis les années 1870 la topographie du reportage canadien-français. En appréhendant le territoire à travers une lucidité empreinte d'intimisme, Roy parvient à offrir une forme de synthèse des enjeux qui traversent l'évolution du reportage littéraire.

Le présent du reportage

Pour faire de l'histoire, Arlette Farge écrit qu'il ne faut pas seulement être attentif aux moments forts et aux apparitions, mais aussi à « ce qui fait désordre, énigme, écart, irrégularité, silence ou murmure, discorde dans le lien entre les choses et les faits¹¹ ». Ce serait orienter indûment l'histoire du reportage au Québec que de conclure à une résolution en fin de parcours, comme si s'était résorbé l'écart générique entre les textes et la définition de grand reportage à partir de 1930. Il ne s'agit pas d'une thèse sur un rattrapage historique, comme si les conditions du grand reportage avaient seulement été longues à réunir. Le syntagme apparaît dans les années 1930, mais les reporters de la période n'accèdent pas à une soudaine postérité littéraire. Au moment de l'apparition du « grand reportage » au Canada français, les textes ne sont pas plus en phase avec l'actualité mondiale que ne l'étaient les précédents. L'hypothèse qui permet de lier les textes de 1870 à 1945 repose sur cette idée que le reportage aurait accompli sa forme non pas dans l'écriture de l'évènement et d'une histoire en train de se faire, mais dans l'écriture d'un territoire singulier, comme si les écrivains du corpus avaient eu tendance à substituer à l'intrigue d'une enquête et d'une construction événementielle la topographie, le relief géographique.

Or, si l'articulation de cette hypothèse découlait *a priori* de réflexions sur la scénographie du reportage et sur l'écriture du lieu, l'analyse des textes montre que l'écart concerne davantage le registre temporel du reportage et le défaut d'une expérience du présent dans les textes. Certes, le décalage entre le grand reportage en Occident et ce qui s'écrit dans la province concerne le lieu au sens où les écrivains journalistes au Canada français n'occupent pas le même genre d'espace que celui de la conquête de l'Ouest, du reportage de guerre ou encore du grand reportage colonial français. Il faut cependant se

¹¹ Arlette Farge, « Penser et définir l'évènement en histoire », *Terrain*, n° 38, mars 2002, p. 69.

garder de reconduire trop rapidement la vision que les textes proposent du territoire. Les écrivains du corpus traitent en effet le lieu comme s'il recelait une matière intrinsèquement littéraire. Pourtant, s'il y a une lacune générique dans le corpus, elle ne découle pas directement de l'aridité du lieu, de sa grandeur ou de son caractère isolé. En fait, ce n'est pas la préséance du territoire qui pose problème d'un point de vue formel et générique. C'est la temporalité à laquelle les reporters associent le territoire. Dans le corpus, le lieu semble en effet constamment coincé entre le passé et le futur, entre un mythe et une image idéalisée du pays. C'est le défaut d'une actualité et plus largement d'une expérience du présent dans la représentation du territoire qui marque ainsi l'écart entre le corpus et la définition du grand reportage.

Les lignes de fuite sont nombreuses. Dans les années 1870, chez les voyageurs dans les journaux, la poétique du seuil désigne cette façon dont les écrivains journalistes restent en dehors des lieux qu'ils décrivent, comme s'ils s'extrayaient de l'expérience du présent. Quand les écrivains de la fin du XIX^e siècle ne sont pas en train de décrire le réel en reprenant des textes divers, ils imaginent un avenir possible, idéalisé, dans un lieu qu'ils connaissent au fond encore très peu. Au tournant du siècle, l'écart avec l'actualité est encore plus évident, parce que les journalistes n'ont souvent pas accès directement aux réalités qu'ils documentent, mais plutôt à des reconstitutions ou à des témoignages de sources secondaires. Quand ils sont sur place, comme dans les reportages coloniaux, les écrivains peinent aussi à s'inscrire directement dans les lieux, parce qu'ils cherchent à mettre en valeur un monde en retrait, une nature préservée du monde industriel et du journalisme.

Chez des reporters comme Gilbert LaRue, comme Auguste Fortier ou Corinne Rocheleau, cette impossibilité de s'inscrire dans l'actualité semble infléchir l'écriture jusqu'au point de rapprocher les reportages du conte et de la fiction. Même au plus près du réel, au fond des tranchées, l'écriture tellurique et dense de Paul Caron offre l'image d'une France désuète et celle d'un Canada imaginaire. Entre 1910 et 1930, la contradiction temporelle qui sous-tend le reportage atteint toutefois une limite. À partir des années 1930, les pratiques d'immersion, la collecte de témoignages et la représentation de communautés différentes, extérieures à la définition traditionnelle du Canadien français, participent d'un

changement. La transposition de voix, tout particulièrement, permet au reporter d'introduire une durée et des moments vécus au présent dans le reportage.

Au présent de la voix s'ajoute toutefois presque aussitôt une perspective familière qui court-circuite l'actualité du reportage. Le reporter parvient à préserver la vision qui sous-tend la représentation du territoire, mais ce n'est plus lui qui la prend à sa charge. Le journaliste découvre dans la tessiture des voix qu'il recueille une nouvelle manière de réinvestir le lieu. Dans les mots et les silences de leurs interlocuteurs, les reporters trouvent cette image intacte d'un pays qui est à la fois vieux et neuf, promis à d'éternels recommencements, préservé de l'actualité et encore imprégné de tous les possibles. De la fin du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, le corpus ne cesse ainsi de s'énoncer dans cette tension entre le passé et le futur. La temporalité qui sous-tend l'écriture du lieu témoigne de cet écartèlement entre un passé lointain et une vision abstraite et magnifiée de l'avenir. Ce qui fait défaut au reportage littéraire ne concerne donc pas la géographie en tant que telle – le territoire n'impose pas de caractéristiques particulières aux textes –, mais plutôt le registre temporel du lieu qui ne s'arrime pas à l'actualité.

À cette oscillation entre le mythe de l'exploration du continent et les possibles du territoire s'ajoute une autre dimension liée à la présence marquée des femmes dans l'histoire du reportage. Les raisons de l'exclusion des femmes dans le journal et la littérature tiennent essentiellement au rôle attribué à la femme canadienne-française, qui doit assurer au sein de la nation une continuité à travers son statut de reproductrice et de gardienne de la famille. Or, cette partition qui confine la femme à l'exercice d'une fonction dans la sphère privée s'accompagne aussi d'une autre représentation du temps. Christine Planté et Marie-Ève Thérienty écrivent en effet que « les idées reçues veulent que l'expérience des femmes relève d'un temps différent [...], temps plus répétitif, lié à la transmission et à l'entretien de la vie », comme si les femmes et les hommes ne vivaient pas le même temps. Planté et Thérienty rappelle que cette idéologie « a paradoxalement été en partie forgée et imposée par les médias¹². » La présence marquée des femmes journalistes dans le corpus a contribué à transformer les modes d'énonciation. Les

¹² Christine Planté et Marie-Ève Thérienty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 1446.

premières reporters ont conscience de leur propre représentation, de la valeur particulière du travail de terrain réservé au reporter masculin et des limites de leur pratique journalistique et de leur accès au territoire. Elles sont en effet confinées au domaine privé et à la page féminine. S'il est « très contestable » comme l'écrivent Planté et Thérénty de parler d'un temps vécu différemment chez les femmes, il faut toutefois noter que la sphère privée à laquelle on assigne les femmes dans le journal est associée à une représentation qui s'appuie sur un autre registre temporel dans la sphère médiatique.

Les femmes journalistes contribuent en fait à introduire dans le reportage à la fois des thèmes ancrés dans la sphère privée et d'autres manières d'aborder le réel et les interactions humaines¹³. Or, l'attention des journalistes aux intérieurs de maison, aux vêtements, aux bagages, à la vie amoureuse, à l'artisanat, à la famille, au caractère intime de l'existence ouvre un registre temporel qui n'est pas perçu comme lié aux grands événements. C'est plutôt la présence elle-même des femmes dans le journal, leur représentation en tant que journaliste, qui possède un caractère événementiel. En s'intéressant à la vie intérieure de leurs interlocuteurs et de leurs interlocutrices, les femmes journalistes sur le terrain comme Robertine Barry, Georgina Bélanger, Corinne Rocheleau, Germaine Guèvremont ou Gabrielle Roy proposent pourtant une captation de détails très concrets et très clairement circonscrits dans le temps, que ce soit des notes sur la météo, sur les habits, sur les modes de déplacements ou sur la vie des gens. Ces éléments appartiennent toutefois encore à une représentation d'un monde à l'écart de la vie publique, sociale et politique.

Le fait que l'appropriation littéraire du reportage soit marquée par cet espace-temps lié à l'écriture des femmes dans l'histoire contribue aussi à maintenir un écart entre le corpus et la catégorie du grand reportage au Québec. Les femmes reporters investissent aussi les « possibles » du territoire, mais au sens d'une émancipation de leur rôle dans la société. Le costume des voyageuses Georgina Bélanger, Eva Circé-Côté et Anne-Marie Gleason ou le déguisement dans l'immersion d'Eva Sénécal incarnent très bien la façon dont l'accès au territoire et à l'espace public se traduit par un changement physique. Leur

¹³ Dans son plus récent ouvrage, Marie-Ève Thérénty s'intéresse au caractère novateur des écritures journalistiques des femmes en France et à leur oubli dans l'histoire de la presse. M.-E. Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CRNS Éditions, 2019.

travail est souvent lié à une transformation vestimentaire et au déguisement. À ce titre, l'espace journalistique participe à la fois d'une émancipation et d'une représentation conservatrice de la femme. L'histoire littéraire et la recherche ont d'ailleurs en partie reconduit les séparatismes fondés sur les identités de genre et sur les identités de classe qui structurent les journaux. Jean de Bonville et Fernande Roy remarquaient dans leurs travaux sur l'historiographie de la presse la prédominance des travaux sur des périodiques rattachés aux élites culturelles, comme *Le Devoir*, au détriment des journaux plus populaires comme *La Presse*. De la même manière, sans les travaux en littérature des femmes, l'histoire du journal serait très largement masculine. La présence d'une pratique du terrain et d'une écriture du réel chez les femmes a d'ailleurs contribué à l'absence du reportage dans l'histoire littéraire, parce que les représentations du monde qui s'y trouvent ne correspondent pas à la façon dont les journaux et, par la suite, l'histoire ont défini l'actualité et le reportage.

La notion d'actualité ou plutôt le défaut de cette actualité au sein du corpus permet en outre de revenir sur le rapport au réel dans les textes. Le paradoxe énoncé en introduction, celui de l'avènement du reportage et d'une écriture du réel dans un contexte littéraire que les historiens ont dit marqué par des symptômes « d'irréalité », concerne en fait autant le registre temporel que le territoire. Quand Marie-Ève Thérénty observe les métamorphoses littéraires engendrées par la presse dans *La Civilisation du journal*, elle associe l'écriture du réel à celle du quotidien. « L'expérience réaliste, écrit Thérénty, ne se pense pas seulement en lien avec le référentiel comme espace ou comme matérialité, elle s'éprouve aussi comme expérience du temps¹⁴. » La presse devient le signe et la matière d'un rythme quotidien dans la littérature et dans l'espace public. Or, le rapport à l'actualité et à la contemporanéité dans le reportage littéraire confère aussi une place inédite à l'expérience du présent dans la construction du rapport au réel. En d'autres termes, la dimension factuelle du reportage suppose un registre temporel implicite. L'expérience du présent dans le reportage est le résultat d'une mise en scène particulière au sein de laquelle le reporter agit comme un relai et fait émerger une nouvelle information qu'il prélève au

¹⁴ Marie-Ève Thérénty, « "Métamorphoses littéraires" : Le réel », dans Dominique Kalifa *et al.* (dir.), *La civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, p. 1539.

sein d'un flux ininterrompu d'évènements, de gestes ou d'actions. Sous cet angle, il est possible de supposer que l'expérience réaliste qui sous-tend le genre (sa portée factuelle), ne concerne pas uniquement la référence à un espace et à un contexte précis, mais suppose aussi et surtout un certain rapport au temps et plus particulièrement au présent. Le problème n'est donc pas que le reporter canadien-français se déplacerait sur un lieu « irréel », mais plutôt que le déplacement ne s'articule pas dans un cadre donné comme actuel, que le reporter ne saisisrait pas sa propre contemporanéité ni celle de son environnement.

Des prolongements

Pour proposer un travail littéraire sur un corpus qui s'étende de 1870 à 1945, il faut être convaincu de l'intérêt de situer certains textes dans un vaste ensemble pour faire émerger et comprendre d'autres phénomènes de l'histoire de la littérature, mais aussi pour stimuler la recherche. Si l'intitulé de la thèse inscrit le travail dans une approche historique ambitieuse, l'intention est plus modeste. L'indéfini qui présente le projet, le déterminant « une » devant « histoire littéraire », sous-entend volontairement l'ensemble d'études possibles, la variété d'angles, d'aspects et d'approfondissements à envisager, comme autant de prolongements possibles après cette thèse. Il était évidemment impensable de proposer un exercice exhaustif sur le reportage au Québec de 1870 à 1945. L'idée d'un corpus aussi large suppose même l'inverse. Toute la structure de la thèse est faite pour permettre à des chercheurs et à des chercheuses de divers horizons d'entrer dans sa trame pour ouvrir d'autres pistes. Le découpage du corpus, l'attention portée aux textes, le répertoire bibliographique, toutes les composantes du travail répondent à la combinatoire de la problématique énoncée, mais aussi à l'objectif que cette thèse soit utile à d'autres chercheurs et à d'autres chercheuses.

La présente étude portait spécifiquement sur la littérature au Québec, mais elle ne repose pas sur une allégeance identitaire particulière et encore moins sur une forme d'attachement pieux au nationalisme. Les raisons de ce découpage sont principalement d'ordre pratique et institutionnel. Avec les reportages de Corinne Rocheleau, qui a habité aux États-Unis, ou de Gabrielle Roy, née au Manitoba, il faut d'ailleurs supposer qu'il existe d'autres textes signés par des écrivains et des écrivaines qui ont entretenu un rapport différent, parfois plus détaché, aux idéologies ayant eu préséance au Canada français durant

ces années. Il faudrait fouiller du côté des publications francophones en marge de la province pour examiner l'existence d'autres corpus qui mériteraient une attention critique.

Dans la même perspective, le fait de parler d'inadéquation et d'écart dans la thèse n'est pas un jugement de valeur. Au contraire, cette idée concerne la façon dont l'histoire et les genres sont tributaires des discours et des définitions dominant l'espace scripturaire mondial. La thèse suggère l'existence d'autres corpus dans d'autres contextes qui ont pu être éclipsés par les définitions les plus communément admises d'un genre comme le reportage. Le journalisme littéraire n'est pas l'apanage d'une seule culture. S'intéresser à des écritures qui semblent discordantes, c'est aussi s'intéresser à un autre rapport au réel, à un autre rapport au monde, au temps et au territoire. En proposant une étude littéraire à partir de textes non fictifs, la thèse invite aussi à proposer d'autres questionnements théoriques sur la littérature factuelle. En s'intéressant à des genres comme le reportage littéraire, il faut en outre se garder de plaquer les mêmes enjeux sur ces textes que sur la fiction. Les travaux sur la presse ont permis de montrer les processus de fictionnalisation nombreux qui ont cours, mais il ne faudrait pas, à l'inverse, sous-estimer les pouvoirs respectifs de la fiction ou de la non-fiction au risque d'en atténuer la portée. Le contexte médiatique actuel appelle d'ailleurs tout particulièrement à enrichir l'analyse des formes qui entretiennent un rapport factuel au monde.

La thèse offre ainsi des prolongements à différentes échelles. Il faudra revenir sur l'écriture des femmes dans les journaux, sur leur apport concernant la représentation d'un monde intérieur, sur la remodelisation du rapport au réel, à l'altérité, à l'espace politique et au territoire. Évoquées à quelques reprises, les relations entre les genres médiatiques et littéraires, entre le reportage et le conte ou entre le reportage et la chronique, restent aussi à explorer. La richesse du corpus des années 1930 et 1940 laisse en outre voir qu'il existe probablement d'autres textes d'un grand intérêt littéraire durant ces années. Du côté des études en journalisme, le lien entre le reportage et d'autres médiums comme la radio n'a encore suscité que très peu de travaux au Québec et mériterait également plus d'attention. Si le reportage écrit se transforme avec les années 1945, il sera intéressant de voir de quelle manière cette écriture se renouvelle. Il faut imaginer les lieux où de nouveaux reportages apparaissent dans les années qui suivent la période à l'étude. Il sera également possible de fouiller du côté du cinéma documentaire où il existe dans les années subséquentes toute

une réflexion sur l'appréhension et la mise en forme du réel. Enfin, les conclusions du travail sur le rapport au temps permettent de considérer plus largement d'autres enjeux littéraires qui touchent la relation entre le journalisme et le roman, entre le réalisme et le reportage au Québec.

Des brouillons de cette thèse, il reste des traces qui concernent une envie de montrer et de faire lire des textes. On aurait sans doute raison d'y voir un défaut, une marque du processus qui n'a pas été gommée complètement. Mais ces traces témoignent également d'un souci méthodologique qui vise à offrir au chercheur et à la chercheuse qui s'intéressent au sujet une chance égale de commenter et d'appréhender le corpus. Comme le « nous » privilégié tout au long de cette étude, il s'agissait de penser d'emblée l'inscription de ce corpus au sein d'une collectivité de chercheurs et de chercheuses. Vouloir faire entendre les textes, c'est vouloir donner l'occasion à d'autres de contredire, de discuter, de nuancer et de compléter la lecture proposée. Peut-être faudrait-il ainsi imaginer, pour être conforme à l'esprit dans lequel le projet a été écrit, une anthologie immense en parallèle. Si la thèse avait pu se dédoubler pour qu'existe à côté d'elle un long recueil incluant tous les articles du corpus, cette étude aurait été délestée ; le travail aurait été allégé d'un souci constant de faire entendre les reporters et de montrer les textes.

À côté de la thèse, cette grande anthologie, trop longue et trop hétérogène, aurait permis au lecteur et à la lectrice de saisir l'attrait considérable exercé par ce corpus. Ces textes éclairent le rapport au réel, au lieu, au temps comme peu d'autres le font dans l'histoire de la littérature québécoise. En l'absence de ce document, il faut espérer que cette histoire littéraire du reportage ouvrira des possibilités pour les chercheurs et les chercheuses. À l'histoire littéraire québécoise et à l'histoire du grand reportage, cette thèse propose un enrichissement. Dans la mesure où elle s'appuie sur un ensemble de travaux sans lesquels le travail eût été impossible, elle a été conçue dans le même esprit, en envisageant d'emblée d'autres prolongements. Plutôt que de colmater les discontinuités pour faire de cette histoire un résultat lisse et définitif, le travail ci-présent espère plutôt faire naître d'autres questions sur les écritures de terrain et sur l'écriture du réel en littérature.

BIBLIOGRAPHIE

RÉPERTOIRE DES TEXTES À L'ÉTUDE PAR CHAPITRE

Des voyageurs dans les journaux : 1870-1890

BEAUGRAND, Honoré

« De Montréal à Victoria par le Pacifique canadien », *La Patrie*, 24 mars 1887, p. 1-2.
Lettres de voyages, France, Italie, Sicile, Malte, Tunisie, Algérie, Espagne, Montréal, Presse de *La Patrie*, 1889, 350 p. D'abord parues dans *La Patrie*, 13 novembre 1888-30 mars 1889.

Six Mois dans les Montagnes Rocheuses. Colorado, Utah, Nouveau-Mexique, Montréal, Granger frères, 1890, 324 p. D'abord paru sous le titre « Lettres de voyage », *La Patrie*, du 22 mars 1890 au 3 mai 1890, p. 1.

« Autour du monde (V) », *La Patrie*, 29 avril 1893, p. 1

BUIES, Arthur

« Deux mille deux cents lieues en chemin de fer », dans *Chroniques, voyages, etc., etc.*, Québec, C. Darveau, 1875, p. 71-251. D'abord paru dans *L'Opinion publique*, vol. V, 30 juillet-22 octobre 1874 ; *Le National*, vol. 3, 18 juillet-8 octobre 1874. Réédité dans *Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986 [édition critique par Francis Parmentier], p. 85-225.

« Chronique des eaux », *Le Pays*, 15 juillet 1871, p. 2.

« Cacouna », *L'Événement*, 17 juillet 1871, p. 1 [paru également dans *Le Pays* le 15 juillet 1871].

« Chronique des eaux », *Le Pays*, 24 juillet 1871, p. 2.

« À Tadoussac », *L'Événement*, 24 juillet 1871, p. 1-2.

« Chronique des eaux », *L'Opinion publique*, 27 juillet 1871, p. 358 ; 29 juillet 1871, p. 2.

« Souvenir du Saguenay », *L'Opinion publique*, 3 août 1871, p. 378.

« À la Campagne », *Le National*, 15 juillet 1872, p. 2 ; 16 juillet 1872.

« La Malbaie », *Le National*, 30 juillet 1872, p. 2 ; 1^{er} août 1872, p. 2.

« À la Campagne », *Le National*, 5 août 1872, p. 2 ; 9 août 1872, p. 2.

« À la Campagne », *Le National*, 30 août 1872, p. 2 ; 31 août, p. 2.

« Impressions de M. Buies sur les moustiques du Saguenay », *L'Opinion publique*, 7 août 1873, p. 383 [paru également dans *Le National*, 30 juillet 1873].

« Kamouraska », *Le Canadien*, 13 août 1872, p. 2.

« Le curé Labelle et le nouveau chemin de fer », *Le Nord*, 23 mars 1882, p. 1.

« Saint-Jérôme », *Le Nord*, 17 août 1882, p. 1-2 ; *La Patrie*, 17 août 1882, p. 2 ; *Le Nord*, 24 août 1882, p. 1-2 ; *La Patrie*, 24 août 1882, p. 2.

« La Rouge et les Cantons du Nord », *Le Nord*, 31 août 1882, p. 1-2 ; *La Patrie*, 1^{er} septembre 1882, p. 2 ; *Le Nord*, 7 septembre 1882, p. 1-2 ; 14 septembre 1882, p. 1-2.

« Les Cantons du Nord », *La Patrie*, 14 septembre 1882, p. 2.

« La Rouge et les Cantons du Nord », *Le Nord*, 21 septembre 1882, p. 1-2 ; 28 septembre 1882, p. 1-2.

« Retour d'excursion », *Le Nord*, 19 octobre 1882, p. 6 ; 26 octobre 1882, p. 5-6.

- « La vallée de l'Ottawa », *Le Nord*, 2 novembre 1882, p. 1.
 « L'hôpital Notre-Dame », *La Patrie*, 30 décembre 1882, p. 2 ; 3 janvier 1883, p. 2 ; 9 janvier 1883, p. 2.
 « Lettres du Nord-Ouest », *La Patrie*, 13 août-26 novembre 1883.
 « Les colons de Saint-Cyriac », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. VI, 1887, p. 413-416.

La série sur le Témiscamingue et l'Outaouais dans *L'Électeur*

- « En Route », *L'Électeur*, 25 juin 1887, p. 1.
 « En route vers le Témiscamingue », *L'Électeur*, 27 août 1887, p. 1 ; 5 septembre 1887, p. 1, 4. ; 13 septembre 1887, p. 1.
 « Voyage au Témiscamingue », *L'Électeur*, 3 octobre 1887, p. 1.
 « Au Témiscamingue », *L'Électeur*, 8 octobre 1887, p. 4.
 « L'établissement du Témiscamingue », *L'Électeur*, 17 mars 1888, p. 1 ; 20 mars 1888, p. 1, 4 ; 21 mars 1888, p. 1 ; 21 mars 1888, p. 1 ; 23 mars 1888, p. 1 et 4.
 « L'Outaouais supérieur », *L'Électeur*, 20 avril 1888, p. 1 ; 23 avril 1888, p. 1 ; 24 avril 1888, p. 1.
 « Les régions du Nipissingue », *L'Électeur*, 2 mai 1888, p. 1.
 « Les chemins de fer de la rive nord. Le Montréal et Occidental », *L'Électeur*, 4 mai 1888, p. 1.

La série de voyages entre les Grands Lac et les Laurentides parue dans *L'Électeur*

- [La série paraît du 21 décembre 1889 au 1^{er} février 1890. Elle est reprise dans *Récit de voyage. Sur les Grands Lacs. À travers les Laurentides. Promenades dans le vieux Québec*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1890, 271 p.]
 « Récit de voyage », *L'Électeur*, 21 décembre 1889, p. 7.
 « Récit de voyage. Toronto naissant », *L'Électeur*, 11 janvier 1890, p. 5.
 « Un arrêt à Richmond », *L'Électeur*, 18 janvier 1890, p. 5.
 « Récit de voyage. Le Territoire de Muskoka. L'Établissement de la province d'Ontario », *L'Électeur*, 25 janvier 1890, p. 5.
 « Récit de voyage. Le Lac Huron. Rivière et Sault Sainte-Marie. Mackinaw. Entrée du Lac Supérieur », *L'Électeur*, 1^{er} février 1890, p. 5.
 « Au portique des Laurentides », *L'Électeur*, 9 décembre 1890, p. 4.
 « Saint-Jérôme », *L'Électeur*, 23 décembre 1890, p. 8.

CASGRAIN, Henri-Raymond

Un pèlerinage au pays d'Évangéline, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & frère 1887, 500 p. ; 2^e édition, 1888, 544 p. ; 3^e éd., Paris, Librairie Léopold Cerf, 1889, 404 p. ; 4^e éd., 1890, viii-412 p. Extraits d'abord parus dans *Mémoires de la Société royale du Canada 1886*, section I, p. 19-63 ; *La Minerve*, 19 juin-31 juillet 1886 ; *La Presse*, 5-19 juillet 1886, p. 2.

[sous le pseudonyme : Un littéraire], « Une excursion aux Éboulements », *Le Courrier du Canada*, vol. XIV, 11 juillet 1870, p. 2 et 13 juillet 1870, p. 1.
 « Un pèlerinage à l'île aux Coudres », *Opuscules*, Québec Imprimerie Augustin Côté et Cie, 1876, p. 69-199. D'abord paru dans *L'Opinion publique*, vol. 7, 27 janvier-16 mars 1876.

« Voyage dans la vallée du lac Saint-Jean », *La Lyre d'or*, vol. I, no 12, décembre 1888, p. 555-559.

« Lettres de l'abbé Casgrain durant son voyage en Palestine », *La Semaine religieuse de Québec*, 27 février -25 juin 1892. Aussi sous le titre « Lettres de l'abbé H.-R. Casgrain », *Le Courrier du Canada*, vol. 36, 8 avril-5 juillet 1892, p. 2.

[avec Joseph Marmette], « Lettres américaines », *L'Opinion publique*, vol. XIII, 9 février 1882, p. 62 et 13 avril 1882, p. 169.

DE NEVERS, Edmond

[pseudonyme d'Edmond Boisvert]

Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe, Québec, Éditions Nota Bene [texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], 2002, 289 p.

La série « Lettres de Berlin » dans *La Presse*

[La série est suivie d'autres lettres de voyage en Europe qui paraissent jusqu'au mois de mars 1891.]

« Lettre de Berlin. Berlin, 31 mai 1888 », 5 juillet 1888, p. 2. [la suite], 9 juillet 1888, p. 2. /« Lettre de Berlin. Berlin, 19 juin 1888 », 26 juillet 1888, p. 2. [la suite], 28 juillet 1888, p. 3. /« Lettre de Berlin. Berlin, 15 juillet 1888 », 14 août 1888, p. 2. [la suite], 16 août 1888, p. 2. [la suite], 17 août 1888, p. 3. /« Lettre de Berlin. Berlin, 31 juillet 1888 », 10 septembre 1888, p. 2. [la suite], 11 septembre 1888, p. 2. /« Village de Lehinin (40 milles de Berlin). Lehnin, 10 septembre 1888 », 8 octobre 1888, p. 2. [la suite], 9 octobre 1888, p. 2. /« Lettre de Berlin, 12 octobre 1888 », 6 novembre 1888, p. 2. /« Lettre de Berlin (De notre correspondant spécial). Berlin, 20 novembre 1888. L'échelle sociale en Allemagne », 9 janvier 1889, p. 3. /« Lettre de Berlin. À propos de la profondeur allemande – Études – Bücherwürmer – Professeurs. Berlin, 22 décembre 1888 », 11 février 1889, p. 3. /« Lettre de Berlin. Berlin, 27 décembre 1888. Vie d'étudiants allemands », 11 mars 1889, p. 3. [la suite], 12 mars 1889, p. 3. /« Lettre de Berlin. Berlin, février 1889. Les deux grandes fêtes de l'année allemande – L'arbre de Noël – Soirée du 31 décembre. Bienvenue à l'année. Déconvenue des chapeaux à haute forme – Amusements d'hiver. Bals. Wurst Essen Kränzchen », 12 avril 1889, p. 3./« Lettre de Berlin. Berlin, 29 mars 1889. Ouvriers allemands », 24 mai 1889, p. 3. [suite], 27 mai 1889, p. 3. /« Lettre de Berlin. 31 mars 1889. Choses et autres », 25 juin 1889, p. 3.

Six lettres de Vienne sont publiées du 3 juillet 1889 au 31 octobre 1890.

Une lettre d'Autriche « Village de Puebeki, en Hongrie » est publiée le 15 novembre 1890.

Trois lettres de Rome sont publiées du 6 décembre 1890 au 28 mars 1891.

DIONNE, Narcisse-Eutrope

« Excursion au nord-ouest », *Le Courrier du Canada*, vol. XXVI, 12 septembre-21 octobre 1882, p. 2.

« Notes d'un voyage à travers les provinces maritimes », *Le Courrier du Canada*, vol. XXXIII, 2-12 septembre 1884, p. 2.

« De Québec au lac Saint-Jean », *Le Courrier du Canada*, vol. XXXI, 20 septembre-6 octobre 1887, p. 2.

« Excursion de la presse au Nouveau-Brunswick », *Le Courrier du Canada*, vol. XXXII, 17-24 août 1888, p. 2.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri Édouard

De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac, vol. I et II, Montréal, Duvernay frères et Dansereau, éditeurs, 1874. D'abord paru dans la *Revue canadienne*, juillet 1866-juillet 1867.

Adieu, va !, Joies et tristesses de la mer, Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 1888, p. 191-198. D'abord paru dans *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. IV, 2e partie, 1885, p. 5-12.

FRÉCHETTE, Louis

« Chicago », *L'Opinion publique*, 19 octobre 1871, p. 501-502 ; 26 octobre 1871, p. 514-515 ; 9 novembre, p. 537-538 ; 16 novembre p. 550-551 ; 23 novembre 1871, p. 562 ; 23 novembre 1871, p. 562.

GAGNON, Ernest

« Au pays des ouananiches », *Revue canadienne*, vol. XXIV, septembre 1888, p. 552-560.

« De retour à Québec », *Revue canadienne*, vol. XV, mai 1878, p. 350-360.

Lettres de voyages : reproduites du Courrier du Canada et augmentées de quelques notes, Québec, P.-G. Delisle, Imprimeur, 1876, 124 p. D'abord parues dans *Le Courrier du Canada*, vol. XVII, 4 août-29 octobre 1873, p. 2.

LABAT, Gaston-P.

Les Voyageurs canadiens à l'expédition du Soudan ou Quatre-vingt-dix jours avec les crocodiles, Québec, imprimerie du Canadien et de L'Événement, 1886, 215 p. D'abord paru dans *L'Événement*, 25 septembre 1884-7 mars 1885 ; *Le Canadien*, 16 octobre 1884 – 9 mars 1885 ; *La Minerve*, 18 novembre 1884 – 14 mars 1885. Paru également sous le titre « Nos voyageurs canadiens », *Journal du dimanche*, 1884-1885.

MARMETTE, Joseph

« Trois mois à Londres. Souvenirs de l'exposition coloniale », *Le Canada-français*, vol. II, 1889, p. 114-128.

MASSUE, Joseph-Aimé

« Autour du monde », *L'Opinion publique*, vol. XII, 24 novembre 1881, p. 555 ; vol. XIII, 23 février 1882, p. 89.

PROULX, Jean-Baptiste

« Voyage au lac Abitibi » paru sous le titre « Mgr d'Ottawa dans les missions sauvages », dans *Le Canada*, 5 août-12 septembre 1881, p.2.

« De Pembroke à la baie d'Hudson », *Revue canadienne*, vol. XX, 1884, p. 321-336, 513-525.

« Cinq mois en Europe ou Voyage du curé Labelle en France en faveur de la colonisation », *La Minerve*, 28 février -5 septembre 1885.

« En route pour la baie d'Hudson », *Le Monde illustré*, 28 mai-10 décembre 1887.

PROVENCHER, Joseph Alfred Norbert

« Notes de voyage », *Revue canadienne*, vol. VI, janvier 1869, p. 66-80 ; février 1869, p. 81-102

ROUTHIER, Adolphe-Basile

À travers l'Europe. Impressions et paysages, Québec, Typographie de P.G. Delisle, tome I, 1881, 410 p. ; tome II, 1883, 408 p. Montréal, Librairie Saint-Joseph, Cadieux & Derome, 2 volumes, tome I, [s.d.], 258 p. ; tome II, 1885, 270 p. D'abord paru dans *Les Nouvelles soirées canadiennes*, vol. II, février 1883, p. 256-266 ; juillet 1883, p. 297-314.

À travers l'Espagne. Lettres de voyage, Québec, Imprimerie générale A. Côté et Cie, 1884, 406 p. Paru en partie sous forme de lettre dans *La Minerve*, 26 janvier- 5 avril 1884.

« Les palais royaux », *Le Courrier du Canada*, vol. XXVI, 1er février 1882, p. 3.

« Lettres de la Malbaie », *Le Courrier du Canada*, vol. XXVIII, 22 juillet-18 août 1884, p. 2.

« Chronique de Paris », *Le Canada-français*, vol. I, 1888, p. 156-166.

Sœur Davignon

« Journal des sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal, allant fonder un hôpital à Madawaska », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, mars 1875, p. 47-64.

Sœurs du Bon Pasteur

« Journal de voyage des sœurs du Bon Pasteur de Montréal, allant à Quito », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, août 1872, p. 10-32 ; octobre 1872, p. 3-14.

Sœur Pierre Claver

« Voyage à l'Orégon », *Rapport de l'Association de la propagation de la foi de Montréal*, janvier 1875, p. 14-21.

Sœur Rose de Marie

« Journal d'une religieuse missionnaire au fort Vancouver », *Revue canadienne*, vol. XIV, novembre-décembre 1877, p. 844-850 et 899-906.

TASSÉ, Joseph

« Aux Invalides », *Les Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. V, 1886, p. 289-305.

« La Vallée de l'Outaouais », *Revue canadienne*, vol. IX, novembre-décembre 1872, p. 829-845 ; 894-938.

Du rapporteur au reporter : 1890-1910

BARRY, Robertine

[pseudonyme : Françoise]

Les voyages effectués dans le cadre des « Chroniques du Lundi » dans *La Patrie*

- « Chronique du lundi [Le Saguenay] », 12 septembre 1892, p. 1-2.
- « Chronique du lundi [La Malbaie] », 17 septembre 1894, p. 1-2.
- « Chronique du lundi [voyage à Québec] », 13 mai 1895, p. 1-2.
- « Chronique du lundi [Cap-Breton] », 16 septembre, p. 1-2 ; 23 septembre 1895, p. 1-2.
- « Chronique du lundi [Halifax] », 18 novembre 1895, p. 1-2.
- « Chronique du lundi [excursion à l'Île aux noix et l'Île Lamothe], 20 juin 1898, p. 4.
- « Chronique du lundi [Halifax] », 13 juin 1898, p. 4.
- « Chronique du lundi [Kamouraska], 22 août 1898, p. 2.
- « Chronique du lundi [Fraserville-La Malbaie], 29 août 1898, p. 2.
- « Chronique du lundi [La Beauce] », 11 septembre 1899, p. 4.

La série des 17 lettres de Paris dans le cadre de l'Exposition universelle

- « Une lettre de "Françoise" », samedi 14 avril 1900, p. 22.
 - « Lettre de France », jeudi 19 avril 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », mardi 24 avril 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », samedi 5 mai 1900, p. 6.
 - « Une lettre de "Françoise" », samedi 26 mai 1900, p. 10.
 - « Une lettre de "Françoise" », lundi 4 juin 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », samedi 9 juin 1900, p. 12.
 - « Une lettre de "Françoise" », samedi 30 juin 1900, p. 6.
 - « Une lettre de "Françoise" », mardi 10 juillet 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », jeudi 23 juillet 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », samedi 28 juillet 1900, p. 3.
 - « Une lettre de "Françoise" », jeudi 9 août 1900, p. 3.
 - « Lettre de "Françoise" », lundi 13 août 1900, p. 3.
 - « Lettre de "Françoise" », samedi 18 août 1900, p. 3.
 - « Lettre de "Françoise" », jeudi 30 août 1900, p. 3.
 - « Lettre de "Françoise" », vendredi 7 septembre 1900, p. 3.
 - « Lettre de "Françoise" », samedi 15 septembre 1900, p. 6.
 - « Lettre de "Françoise" », samedi 22 septembre 1900, p. 6.
-
- « À Caughnawaga », *Le Journal de Françoise*, 10 mai 1902, p. 1.
 - « L'ouest lointain », *Le Journal de Françoise*, 21 juillet 1906, p. 114-118.
 - « Lettre de voyage », *Le Journal de Françoise*, 15 septembre 1906, p. 178-179.
 - « Winnipeg », *Le Journal de Françoise*, 7 juillet 1906, p. 98-100.

BÉLANGER, Georgina

[pseudonyme Aimée Patrie] « Les Femmes en bicyclettes », *Le Monde illustré*, 24 août 1895, p. 238.

« Un village américain », *Le Monde illustré*, 25 avril 1896, p. 828.

[pseudonymes : Gaëtane de Montreuil]

« Récit de voyage », *La Presse*, 26 octobre 1901, p. 29.

« Les Américains tels que je les ai vues [sic] », *La Presse*, 4 mai 1925, p. 6.

BERTHELOT, Hector

La série « Les carnets d'un reporter » dans *La Presse*

[Les articles sont publiés de mai à août 1891.]

- « Lettre de Berthelot. Carnets du Reporter », mardi 9 juin 1891, p. 2.
- « Paris. Carnet du reporter », jeudi 18 juin 1891, p. 2.
- « Lettre de Paris », samedi 27 juin 1891, p. 7.
- « Lettre de Paris », jeudi 2 juillet 1891, p. 2.
- « Lettre de Paris », samedi 11 juillet 1891, p. 6.
- « Notes sur Paris. Du carnet de notre reporter », jeudi 23 juillet 1891, p. 2.
- « Notes sur Paris. Du carnet du Reporter de « La Presse », samedi 1er août 1891, p. 4.

BILODEAU, Ernest

« Impressions pan-américaines (souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901) » et « Metropolitana (Souvenirs de New York) (1902) », dans *Chemin faisant ; voyages, chroniques, billets du soir*, Québec, L'Action sociale, 1917, p. 83-96 ; p. 97-104.

CIRCÉ-CÔTÉ, Eva

[pseudonyme : Colombine]

- « Le Lac-Saint-Jean à vol d'oiseau », *Le Pionnier*, 27 octobre 1901, p. 1-2.

FOURNIER, Jules

Mon encrier, Montréal et Paris, Fides, coll. du « Nénuphar », 1965 [1922], 350 p. [Des extraits de la série « Chez les Franco-Américains » parue en 1905 sont inclus.]

La série « Chez les Franco-Américains » dans *Le Canada*

[Des articles de la série ont été identifiés dans presque tous les numéros du *Canada* parus entre le 30 octobre 1905 et le 18 janvier 1906, mais la numérotation des textes laisse voir qu'il en existe d'autres qui n'ont pas été trouvés. Les textes ont pu être publiés dans des suppléments ou dans d'autres journaux. Par ailleurs, *Le Canada* a été numérisé il y a plusieurs années dans la collection nationale, et les premiers journaux numérisés aux archives n'ont malheureusement pas été ocrés ce qui ne permet pas de faire de recherche précise dans l'ensemble des parutions.]

- « Chez les Franco-Américains », 30 octobre 1905, p. 4.
- « II. Les principaux groupements », 2 novembre 1905, p. 11.
- « III. Les principales industries », 4 novembre 1905, p. 15.
- « V. Leur caractère », 8 novembre 1905, p. 4.
- « VI. Pourquoi leur caractère n'a pas changé ? », 13 novembre 1904, p. 4.
- « VII. Leur vie », 16 novembre 1905, p. 4.
- « X. Leur influence politique », 1er décembre 1905, p. 4.
- « XI. La naturalisation », 4 décembre, p. 4.
- « XIII. L'américanisation est un devoir », 12 décembre 1905, p. 11.
- « XVII. Le clergé irlandais », 8 janvier 1906, p. 9.
- « XVIII. De quoi demain sera-t-il fait ? », 18 janvier 1906, p. 3.

La série « Lettre de France » dans *La Patrie*

- « La France moderne vue par un Canadien », 16 avril 1910, p. 9.
- « Les élections françaises », 20 avril 1910, p. 1.
- « Lettre de France. Une entrevue avec l'Amiral de Lapeyrère, ministre de la marine », 18 mai 1910, p. 12.
- « Un interview de M. Henri Rochefort », 24 mai 1910, p. 7.
- « Au cœur de la Normandie », 27 mai 1910, p. 9.
- « Une visite à Mistral », 7 juin 1910, p. 6.
- « Le journal d'un découvreur », 10 juin 1910, p. 8.

GLEASON, Anne-Marie

[pseudonyme : Madeleine]

- « Récit de voyage au lac Saint-Jean », *La Patrie*, 26 octobre 1901, p. 18.
- « Un Eden », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 13-18. D'abord paru sous le titre « Chronique » dans *Le Journal*, 10 juillet 1900 et dans *La Patrie*, 10 août 1901.
- « Autour du Saguenay », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 19-22. D'abord paru sous le titre « Chronique de voyage » dans *Le Journal*, 31 juillet 1900 et dans *La Patrie* 17 août 1901.
- « Tadoussac », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 23-25. D'abord paru sous le titre « Chronique de voyage » dans *Le Journal*, 28 août 1900 et dans *La Patrie*, 29 août 1901.
- « Au pays natal », *Premier Péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 28. D'abord paru dans *La Patrie*, 31 août 1901.
- « Paysages du sud », *Premier péché*, Montréal, Imprimerie de La Patrie, 1902, p. 26-26. D'abord paru dans *La Patrie*, 6 septembre 1902.

HUARD, Victor-Alphonse

Labrador et Anticosti. Journal de voyage – Histoire – Topographie – Pêcheurs et acadiens – Indiens montagnais, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, libraires-imprimeurs, 1897, XV-505 p. Une partie des textes paraît d'abord en journal.

Impressions d'un passant. Amérique-Europe-Afrique, Québec, Typographie Dussault & Proulx, 1906, VIII-366 p. Il est indiqué qu'une partie des textes paraît d'abord en journal.

- « Les Vacances d'un reporter. De Chicoutimi à Mistassini », *L'Oiseau-mouche*, vol. V-VI, juin 1897-1898, p. 66-67 ; p. 52.

MARCHAND-DANDURAND, Joséphine

- « Chronique [Saint-André] », *Le Coin du feu*, septembre 1893, p. 261-264.
- « Chronique [Boston] », *Le Coin du feu*, juillet 1894, p. 193-195.
- « Chronique. Panoramas de Paris », *Le Coin du feu*, octobre 1894, p. 289-290 ; p. 321-322 ; p. 362-364.
- « Plaisirs de touristes », *Le Coin du feu*, mai 1895, p. 136-141.
- « Mon pauvre Richelieu », *Le Coin du feu*, 1895, p. 205-208.
- « Le Saguenay », *Le Coin du feu*, avril 1896, p. 97-99.
- « Visite à Washington », *Le Journal de Française*, 6 mai 1905, p. 36-38.

« Lettre de l'étranger », *Le Journal de Française*, 2 janvier 1909, p. 300-301.

MARION, Auguste et Lorenzo PRINCE

La série « Le tour du monde » dans *La Presse*

[Les articles sur la course autour du monde paraissent du mois de mai 1901 jusqu'à l'automne 1901. La liste qui suit est partielle. Elle présente les textes ayant servi à l'analyse.]

[La rédaction], « "La Presse" entre en lice dans la Course Autour du Monde », 28 mai 1901, p. 1.

---, « À travers L'océan. Les deux représentants de "La Presse" dans la course autour du monde sont actuellement en route pour Cherbourg, France », 29 mai 1901, p. 1.

---, « Le Tour du Monde. Les représentants de LA PRESSE arriveront à Cherbourg, France, lundi matin, le 3 juin », 31 mai 1901, p. 1.

---, « Autour du Globe. Notes sur l'Allemagne, l'une des contrées que traverseront les deux représentants de "LA PRESSE" dans la course autour du monde », 1^{er} juin 1901, p. 1-2.

---, « En rade de Cherbourg », 3 juin 1901, p. 1.

---, « 3784 milles en 168 heures. MM Prince et Marion arrivent à Paris, hier soir, où ils sont chaleureusement reçus par le personnel du "Matin" et par le correspondant particulier de LA PRESSE », 4 juin 1901, p. 1.

---, « En route pour Moscou. MM. Marion et Prince traversent rapidement la France et l'Allemagne. Ils atteindront Berlin ce soir », 5 juin 1901, p. 1.

---, « À travers la Pologne. MM Marion et Prince ont dû atteindre Varsovie aujourd'hui, à 2:07 hrs de l'après-midi », 6 juin 1901, p. 1.

---, « De Varsovie à Moscou », 7 juin 1901, p.1.

---, « En Russie. Aperçu historique sur l'immense Empire des Tsars où sont en ce moments nos représentants », 8 juin, p. 1-2.

---, « Dans les steppes de la Sibérie. Un mot sur l'étrange contrée que traversent les représentants de LA PRESSE », 10 juin 1901, p. 1.

---, « Par terre et mer », 11 juin 1901, p. 2.

---, « Les difficultés surgissent », 13 juin 1901, p. 1.

---, « Les moyens de sauvetage », 14 juin 1901, p. 1.

---, « Une contrée peu connue. Notes et croquis sur la partie septentrionale du continent asiatique — La Sibérie », 15 juin 1901, p. 1 ; 6.

---, « Une dépêche d'Irkoutsk », 17 juin 1901, p. 1.

---, « Sur le fleuve Amour », 19 juin 1901, p. 1.

---, « Un cablegramme de Tchita », 20 juin 1901, p. 1.

---, « 12, 916 milles en 25 jours », 21 juin 1901, p. 1.

---, « De Stretensk à Khabarovsk », 26 juin 1901, p. 1.

---, « Sur le fleuve amour », 29 juin 1901, p. 1 ; 4.

---, « Qui l'emportera ? », 3 juillet 1901, p. 1.

---, « De Chita à Vladivostok », 5 juillet 1901, p. 1.

---, « Dans l'Empire du Mikado », 6 juillet 1901, p. 1.

MARION, Auguste, « Le Tour du monde. De Montréal à New-York ,à Paris et à Berlin jusqu'à la frontière russe », 13 juillet 1901, p. 13.

[La rédaction], « En route pour le retour », 15 juillet 1901, p. 1.
---, « Le nœud gordien. Le représentant de "La Presse", dans la course autour du monde, est en route pour Victoria, sur un navire dont on ignore le nom », 19 juillet 1901, p. 1.

PRINCE, Lorenzo, « Le Tour du monde », 20 juillet 1901, p. 1.

[La rédaction], « Un vrai record », 23 juillet 1901, p. 1.
---, « Toujours en avant, 25 juillet 1901, p. 1.
---, « Le véritable vainqueur », 27 juillet 1901, p. 1.
---, « En retard mais toujours en avant ! », 29 juillet 1901, p. 1.
---, « Le triomphe du vainqueur », 31 juillet 1901, p. 1.

MARION, Auguste, « Mes aventures. Incidents aux antipodes par terre et par mer. La région transbaïkalienne. Les péripéties et les conséquences d'une arrestation en Mandchourie », 3 août 1901, p. 1 ; 3.

Sœur M. Lucienne

« Au pays des Mandarins, journal d'une sœur canadienne missionnaire en Chine », *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*, vol. XI, avril 1905, p. 62-64, mai 1905, p. 126-128, juin 1905, p. 158-160, juillet 1905, p. 238-240.

Sœur Marie de l'Ange-Gardieu

« Voyage en Alaska », *La semaine religieuse*, vol. XXXV, n° 21, 26 mai 1900, p. 344 ; n° 22, 2 juin 1900, p. 357-362 ; n° 23, 9 juin 1900, p. 379-384 ; n° 24, 16 juin 1900, p. 398-400 ; n° 25, 23 juin 1900, p. 414-415 ; n° 26, 30 juin 1900, p. 423-426. Paru également sous le titre *En Alaska, l'œuvre des sœurs de Saint-Anne parmi les sauvages et les Blancs*, Victoria, Northwest Collection, Provincial Library, 1900, 24 p.

Les reportages de l'Exposition universelle de Saint-Louis

BEAUPRÉ, Marie [pseudonyme : Hélène Dumont], « Causerie de voyageuse », *La Presse*, 6 août 1904, p. 18.

GÉRIN-LAJOIE, Marie [pseudonyme : A.G.L.], « Huit jours à l'exposition », *L'Événement*, 18 juillet 1904.

GLEASON, Anne-Marie [pseudonyme : Madeleine], « À travers l'exposition universelle : Impressions féminines », *La Patrie*, 2 juillet 1904, p. 22.

LABERGE, Cécile, « Nos femmes journalistes à l'exposition de St-Louis », *Le Soleil*, 4 juillet 1904, p. 5.

PLOUFFE, Amintha [pseudonyme : A. Plouffe], « Excursion à St-Louis », *Le Journal*, 2 juillet 1904.

VALOIS, Léonise [pseudonyme : « Attala »], « Au retour d'un voyage sans pareil à Saint-Louis, Mis. [sic] », *Le Canada*, 4 juillet 1904, p. 2.

TREMBLAY, Ernest

« Harlou! Harlou ! Sus au loup ! », *La Presse*, Mercredi 15 janvier 1908, p. 1 ; 5.

Entre terrain et terroir : 1910-1930

BARBEAU, Marius

« Chez les pêcheurs de Gaspé », *La Presse*, lundi 5 septembre 1921, p. 1 ; 6.

CARON, Paul

CARON, Paul, *La Grande Guerre de Paul Caron : chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec » [éditées et commentées par Béatrice Richard], 2014, 272 p. D'abord parues dans *Le Devoir*, dans *Le Peuple de Montmagny* et dans *L'Événement* du mois de novembre 1914 jusqu'au mois de février 1917, la correspondance est interrompue par la mort de Paul Caron.

FORTIER, Auguste

Les reportages parus dans *La Presse*

« Un Canadien français chez les Hindous », *La Presse*, samedi 13 février 1909, p. 9.

« Les Allemands en Extrême-Orient », *La Presse*, samedi 16 janvier 1915, p. 21.

« L'épouvantable aventure dont un Canadien français fut le héros à Bangkok, dans le Siam », *La Presse*, mardi 16 janvier 1917, p. 1 ; 6.

« Ce qu'en dit un témoin oculaire. La politique de non-coopération que poursuit aux Indes le chef nationaliste-anglophobe Gandhi », *La Presse*, samedi 23 avril 1921, p. 7.

« Lettre de Chine. Concurrence allemande », *La Presse*, mercredi 30 août 1922, p. 9.

« Les bandits chinois », *La Presse*, samedi 3 février 1923, p. 4.

« L'extraterritorialité en Chine », *La Presse*, mardi 11 septembre 1923, p. 2.

« Un journaliste canadien-français de Pékin explique aux lecteurs de la "Presse" la situation actuelle en Chine », *La Presse*, mardi 29 mars 1927, p. 3.

Les reportages parus dans *La Revue populaire. Magazine littéraire illustré*

« Le théâtre dans l'Inde », *La Revue populaire*, juin 1910, p. 73-74.

« Deux ans chez les Musulmans », *La Revue populaire*, octobre 1910, p. 100-106.

« Îles Maurice », *La Revue populaire*, décembre 1910, p. 101-103.

« Une ville française de l'Inde », *La Revue populaire*, février 1910, p. 6-7.

HARVEY, Jean-Charles

« Trois jours sur l'eau », *Le Soleil*, 20 juillet 1927, p. 4.

« Chroniques de voyage : merveilles gaspésiennes », *Le Soleil*, 5 juillet 1928, p. 4.

« De Québec à Victoria, avec l'association parlementaire de l'Empire », *Le Soleil*, 6 septembre 1928, p. 4 ; 21 septembre 1928, p. 4.

« Halifax à vol d'oiseau, chronique de voyage », *Le Soleil*, 3 ; 4 juillet 1928.

« À bord du Laurentic de Québec à New York », *Le Soleil*, 29 juillet, p. 3 ; 1er août 1932, p. 3.

« Kamouraska a aussi sa truite rouge », *Le Soleil*, 4 septembre 1929, p. 16.

« Au Lac-Saint-Jean, l'oasis du nord de Québec », *Le Soleil*, 26 septembre 1929, p. 4.

« À L'Île-aux-Coudres », *Le Soleil*, 22 août 1930, p. 24.

« La grande poésie de nos plages : Trois-Pistoles », *Le Soleil*, 6 septembre 1930, p. 1 ; 2.

« Chez le Hibou gris : un voyage chez les sauvages », *Le Soleil*, 26 novembre 1930, p. 4 ; 8.

« Sous la chanson des vagues », *Le Canada*, 10 juillet 1936, p. 3 ; 4.
« L'île enchantée », *Le Canada*, 4 août 1936, p. 2.

LARUE, Gilbert

La série « Nos compatriotes dans l'Ouest canadien » dans *La Presse*

[Une trentaine d'articles ont été identifiés. La série paraît de juin 1910 à jusqu'à l'automne 1910.]

« Nos compatriotes dans l'Ouest canadien », 18 juin 1910, p. 9-10 ; 21 juin 1910, p. 1-2 ; 22 juin 1910, p. 1-2 ; 24 juin 1910, p. 1-2 ; 25 juin 1910, p. 11 ; 1^{er} juillet 1910, p. 1-2 ; 4 juillet 1910, p. 2 ; 6 juillet 1910, p. 3 ; 9 juillet 1910, p. 11 ; 11 juillet 1910, p. 3 ; 16 juillet 1910, p. 9-10 ; 19 juillet 1910, p. 10 ; 23 juillet 1910, p. 10 ; 30 juillet 1910, p. 9-10 ; 3 août 1910, p. 10 ; 4 août 1910, p. 10 ; 6 août 1910, p. 9 ; 11 août 1910, p. 10 ; 13 août 1910, p. 19 ; 17 août 1910, p. 3 ; 20 août 1910, p. 24 ; 27 août 1910, p. 6 ; 10 septembre 1910, p. 10 ; 12 septembre 1910, p. 8 ; 17 septembre 1910, p. 8 ; 21 septembre 1910, p. 3 ; 1^{er} octobre 1910, p. 10 ; 22 octobre 1910, p. 14 ; 29 octobre 1910, p. 28.

MARMETTE, Marie-Louise

[Le livre est signé du pseudonyme Louyse de Bienville]

Figures et paysages, Montréal, Éditions Beauchemin, 1931. D'abord parus dans *Le Pays*.

[Les articles sont signés du pseudonyme Domino noir.]

« Croquis de voyage. Hall d'hôtel pendant la guerre », *Le Pays*, 22 septembre 1917, p. 5.

« À Bord de la Savoy. En route pour Anticosti », *Le Pays*, 6 octobre 1917, p.1.

« Impressions du Golfe Saint-Laurent », *Le Pays*, 17 novembre 1917, p. 2.

« Île d'Anticosti », *Le Pays*, 1er décembre 1917, p. 5.

« Île d'Anticosti. Ses mœurs », *Le Pays*, 15 décembre 1917, p. 3.

POTVIN, Damase

En Zigzag. Sur la côte et dans l'Île. Simples notes d'un Journaliste, Québec, Ernest Tremblay, 1929, 80 p. D'abord paru sous dans « La Côte-nord du Saint-Laurent et l'Île d'Anticosti », *La Presse*, 25 août 1928, p. 49 ; 56-57.

RANGER, Émile

« Au jour le jour », dans Pierre Vennat, *Les « poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale, t. I*, Montréal, Éditions du Méridien, 1999, p. 57-77. D'abord paru sous le titre « De Salisbury à la ligne de feu », *La Presse*, 1er avril 1915, p. 1 ; 8.

ROCHELEAU, Corinne

« Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, vol. LXVII, décembre, 1914, p. 540-553.

« (suite) Trois "Bastonnais" en Acadie », *Revue canadienne*, vol. XV, février 1915, p. 125-141.

Des voix sur le territoire : 1930-1945

BENOIST, Emile

L'Abitibi pays de l'or, Montréal, Les Éditions du Zodiaque, coll. « Zodiaque Deuxième », 1938. D'abord parus d'abord dans *Le Devoir* en partie sous le titre « En pays neufs ».

Rimouski et les Pays d'en-bas, Montréal, Les Éditions du Devoir, 1945. D'abord parus dans *Le Devoir* durant l'été et l'automne de 1945.

La série « En pays neufs » dans *Le Devoir*

- « Témiscouata et Abitibi, terres de travail », 28 juillet 1937, p. 1.
- « Le lac de Montigny, au cœur du pays de l'or », 25 août 1937, p. 1.
- « En deçà et au-delà du 49^{ème} degré de latitude abitibienne », 12 août 1937, p. 2.
- « La zone de Malartic, dans le canton Fournière », 9 septembre 1937, p. 1.
- « Une feuille de Toronto qui va un peu loin », 14 septembre 1937, p. 2.
- « De Saint-Luc de LaMotte à Saint-Raphaël de Preissac », 4 août 1937, p. 1.
- « Comment se fait la prospection d'une concession minière », 15 septembre 1937, p. 1.
- « À la découverte du Nord-Ouest québécois et minier », 23 août 1937, p. 1.

CHOQUETTE, Adrienne

Confidences d'écrivains canadiens-français, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939. D'abord paru dans *Le Mauricien* en 1938.

La série d'entretiens dans *Le Mauricien*

- « Victor Barbeau, Rex Desmarchais, Alfred DesRochers, Jean Bruchési », avril-mai 1938, p. 14 et 42.
- « Mgr Olivier Maurault, Jovette Bernier, Émile Coderre, Odette Oligny, Damase Potvin », juin 1938, p. 14- 16 et 32-33.
- « Valdombre (Claude-Henri Grignon), Albert Pelletier, Jean-Charles Harvey, Harry Bernard », juillet 1938, p. 18-20 et 31-33.
- « Jeanne L'Archevêque-Duguay, M. l'abbé Albert Tessier, René Garneau, Maurice Hébert », août 1938, p. 12-13 et 31-33.
- « Pierre Daviault, Éva Sénécal, Édouard Hains, Léopold Houle, Marie-Claire Daveluy », septembre 1938, p. 16-17 et 32- 33.
- « Roger Brien, Moïsette Olier, Raphaëlle-Berthe Guertin », octobre 1938, p. 13 et 32- 33.
- « Louis Francœur, François Hertel, Raymond Douville, Clément Marchand », novembre 1938, p. 12-13 et 31-34.

GAGNON, Jean-Louis

La série « Valcartier, morne plaine ! Grand reportage inédit » dans *La Renaissance*

- « Valcartier, morne plaine ! Grand reportage inédit de Jean-Louis Gagnon », 12 octobre 1935, p. 11.
- « Valcartier, morne plaine ! », 19 octobre 1935, p. 4.
- « Valcartier, morne plaine ! », 26 octobre 1935, p. 4.
- « Valcartier, morne plaine ! », 2 novembre 1935, p. 4.

GUÈVREMONT, Germaine

La série sur les femmes dans *Paysana*

- « La femme du médecin de campagne », octobre 1938, p. 17-18.
- « Une femme et son métier », décembre 1941, p. 4.
- « La femme, péril ou salut de la terre », janvier 1942, p. 6. Repris la même année dans *Le Monde rural*, Montréal, Édition Almanach-Magazine de la Jeunesse agricole catholique, p. 87-86.
- « Paysana présente... Marie-Claire Daveluy », février 1942, p. 8.
- « Une famille au service de l'agriculture », mars 1942, p. 14-15.
- « Une belle carrière. Florine Phaneuf », mai 1942, p. 9.
- « Nos grandes femmes. Une jeunesse de 83 ans », décembre 1942, p. 9.
- « De fil en aiguille », mars 1943, p. 7.
- « ... des mains ingénieuses... », février 1944, p. 8.
- « Marguerite Lemieux, fille de France, née au Canada », mars 1945, p. 8-9.
- « L'Artisanat et nos artisans. Georgette DuPerré », juillet-août 1945, p. 8-9.

LACROIX, Fernand

- « Dans Montréal cosmopolite. Rendez-vous chinois », *La Revue moderne*, mars 1937, p. 6-7, 29.
- « Dans Montréal cosmopolite. Le quartier juif », *La Revue moderne*, avril 1937, p. 16-17, 28. [D'autres articles sont annoncés, mais ils ne semblent pas avoir été publiés comme prévu.]

LANGLAIS, Gabriel

La série « La vie telle que la voient ces gens-là » dans *La Revue moderne*

- « Les confessions d'un cireur de bottes », avril 1935, p. 6.
- « Les aveux d'un garçon d'ascenseur », mai 1935, p. 6.
- « La complainte d'un bouffon », juin 1935, p. 5.
- « L'odyssée d'un louveteau de mer », juillet 1935, p. 10.
- « L'histoire vagabonde d'un jeune chômeur », août 1935, p. 6.
- « La vie aventurière d'un artiste des rues », septembre 1935, p. 6.
- « La misère court les rues », octobre 1935, p. 4.
- « L'histoire originale d'une jeune fille », novembre 1935, p. 4.
- « La Noël d'un petit vendeur de journaux », décembre 1935, p. 4.
- « Un pauvre gueux d'infirmier », juillet 1936, p. 10 ; 28.
- « Mademoiselle Mariette ou les confidences d'une bonne », octobre 1936, p. 20-21.

MARCHAND, Clément

- « Le village au soleil. Chronique », *Le Mauricien*, juin 1937, p. 24-25.
- « Un grand géographe de France au service du Canada français », *Le Mauricien*, octobre 1937, p. 4-5.
- « Village de pêcheurs », *Le Mauricien*, février 1938, p. 12-13.
- « Je monte au chapeau de paille », *Le Mauricien*, mars 1938, p. 4.

[avec Tavi]

- « Côte Nord », *Le Mauricien*, juin 1938, p. 17

« Cloîtres trois fois centaines du vieux Québec », *Le Mauricien*, avril 1939, p. 17.

OUIMET, Marcel

« L'Italie cimetièrre de la blitzkrieg », *La Revue moderne*, mars 1944, p. 17 ; 20 ; 50.

« Le héros Paul Triquet », *La Revue moderne*, avril 1944, p. 7 ;54.

« Dans Paris libéré », *La Revue moderne*, octobre 1944, p. 17-18 ; 81.

PROVENCHER, Jules

« Vers la Baie James », *Le Mauricien*, août 1938, p. 11

ROUTIER, Simone

Adieu, Paris : journal d'une évacuée canadienne, 10 mai -17 juin 1940, Ottawa, Imprimeries du Droit / Montréal, Beauchemin, 1940. Le reportage paraît par tranches à partir d'octobre 1940 dans *Le Droit* avant la première édition en livre en décembre de la même année. Il sera revu et augmenté en peu de temps. Cinq rééditions paraissent jusqu'à la dernière à Montréal aux Éditions Beauchemin en 1944.

ROY, Gabrielle

Fragiles lumières de la terre, Montréal, Éditions Boréal, coll. « Boréal Compact », 1996 [1978], p. 9-101.

Heureux les nomades et autres reportages 1940-1945, Montréal, Boréal, « Les Cahiers Gabrielle Roy », 2007, 438 p. Les abréviations HN ou FL sont placées en fin de ligne si le reportage est repris dans un des deux recueils.

Dans *Le Bulletin des agriculteurs*

« La belle aventure de la Gaspésie », vol. XXXVII, n° 9, novembre 1940, p. 8-9 ; 67 (HN).

« La côte de tous les vents », vol. XXXVII, n° 10, octobre 1941, p. 7, 42-45 (HN).

« Heureux les nomades », vol. XXXVII, n° 11, novembre 1941, p. 7, 47-49 (HN).

La série « Tout Montréal » dans *Le Bulletin des agriculteurs*

« Les deux Saint-Laurent », vol. XXXVII, n° 6, juin 1941, p. 8-9, 37, 40 (HN).

« Est-Ouest », juillet 1941, vol. XXXVII, n° 7, p. 9, 25-28 (HN).

« Du port aux banques », vol. XXXVII, n° 8, août 1941, p. 11, 32, 33 (HN).

« Après trois cents ans », vol. XXXVII, n° 9, septembre 1941, p. 9, 37-39 (HN).

La série « Ici l'Abitibi » dans *Le Bulletin des agriculteurs*

« La terre secourable », vol. XXXVII, n° 11, novembre 1941, p. 11,14-15, 59-63. (HN).

« Le pain et le feu », vol. XXXVII, n° 12, décembre 1941, p. 9, 29-30 (HN).

« Le chef de district », vol. XXXVIII, n° 1, janvier 1942, p. 7, 28-29 (HN).

« Plus que le pain », vol. XXXVIII, n° 2, février 1942, p. 9, 33-35 (HN).

« Pitié pour les institutrices ! », vol. XXXVIII, n° 3, mars 1942, p. 7, 45-46 (HN).

« Bourgs d'Amérique I », vol. XXXVIII, n° 4, avril 1942, p. 9, 43-46 (HN).

« Bourgs d'Amérique II », vol. XXXVIII, n° 5, mai 1942, p. 9, 36-37 (HN).

La série « Peuples du Canada » dans *Le Bulletin des agriculteurs*

« Le plus étonnant, les Huttérites », vol. XXXVIII, n° 11, novembre 1942, p. 8, 30-32 (FL).

- « Turbulents chercheurs de paix », vol. XXXVIII, n° 12, décembre 1942, p. 10, 39-40 (FL).
- « Femmes de dur labeur », vol. XXXIX, n° 1, janvier 1943, p. 10, 25 (FL).
- « L'avenue Palestine », vol. XXXIX, n° 2, février 1943, p. 7, 32-33 (FL).
- « De Prague à Good Soil », vol. XXXIX, n° 3, mars 1943, p. 8, 46-48 (FL).
- « Ukraine », vol. XXXIX, n° 4, avril 1943, p. 8, 43-45 (FL).
- « Les gens de chez-nous », vol. XXXIX, n° 5, mai 1943, p. 10, 33, 36-39 (HN).

La série « Horizons du Québec » dans *Le Bulletin des agriculteurs*

- « Le pays du Saguenay, son âme et son visage », vol. XL, n° 2, février 1944, p. 8-9, 37 (HN).
- « L'Île-aux-Coudres », vol. XL, n° 3, mars 1944, p. 10-11, 43-45 (HN).
- « Un jour, je naviguerai », vol. XL, n° 4, avril 1944, p. 10, 51-53 (HN).
- « Une voile dans la nuit », vol. XL, n° 5, mai 1944, p. 9, 49-53 (FL * sous-titré « Les pêcheurs de la Gaspésie » dans le recueil).
- « Allons, gai, au marché », vol. XL, n° 10, octobre 1944, p. 8-9, 17-20 (HN).
- « Physionomie des Cantons de l'Est », vol. XL, n° 11, novembre 1944, p. 10-11, 47-48 (HN).
- « L'accent durable », vol. XL, n° 12, décembre 1944, p. 10-11, 42-44 (HN).
- « L'appel de la forêt », vol. XLI, n° 4, avril 1945, p. 10-13, 54, 56-68 (HN).
- « Le long, long voyage », vol. XLI, n° 5, mai 1945, p. 8-9, 51-52 (HN).

Dans *Le Canada*

- « Laissez passer les "jeeps" », 40^e année, n°199, 24 novembre 1942, p. 5 (HN).

La série « Regards sur l'Ouest » dans *Le Canada*

- « Si l'on croit aux voyages... », 40^e année, n° 210, 7 décembre 1942, p. 2 (HN).
- « Notre blé », 40^e année, n° 221, 21 décembre 1942, p. 2 (HN).
- « Les battages », 40^e année, n° 231, 5 janvier 1943, p. 4 (HN).
- « Après les battages », 40^e année, n° 240, 16 janvier 1943, p. 4 (HN).

RUMILLY, Robert

- « Une visite au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul », *La Revue moderne*, mai 1936, p. 8-9 ; 55.

La série « Au cœur de la Mauricie » dans *La Revue moderne*

- « Au cœur de la Mauricie », septembre 1936, p. 9-10, 53.
- « Au cœur de la Mauricie (suite) », octobre 1936, p. 6-7.
- « Au cœur de la Mauricie (suite et fin) », novembre 1936, p. 21, 23-24, 28.

SENÉCAL, Eva

- « Ohé ! Draveurs », *Le Mauricien/Horizons*, avril 1939, p. 16-17, 32.

AUTRES DOCUMENTS

Fictions sur le journalisme

- MOUSSEAU, J.-M.-Alfred, *L'envers du journalisme*, Montréal, 1912, [s.é]. 166 p.

BESSETTE, Arsène, *Le débutant*, Montréal, Bibliothèque québécoise [présentation de Madeleine Ducrocq-Poirier], 1996 [1914], 312 p.

GLEASON-HUGUENIN, Anne-Marie [Madeleine], « Anne Mérival », *La Revue moderne*, octobre 1927, p. 13-18 ; novembre, 1927 p. 13-18 ; décembre 1927, p. 11-16.

HARVEY, Jean-Charles, *Les Demi-civilisés*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. Bibliothèque du Nouveau monde, 1988 [1934], 174 p.

GUÈVREMONT, Germaine, *Les écrits de Germaine Guèvremont. Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal [édition et présentation de David Décarie et Lori Saint-Martin], 2013, 244 p.

Divers

BARBEAU, Marius, « Ce que j'ai vu à l'île aux Coudres », *Le Mauricien*, février 1939, p. 12-13 ; 30.

BEAUGRAND, Honoré, « Anita. Souvenirs d'une contre guérilla. Conférence faite devant le Cercle Montcalm de Fall River le 11 juin 1874 », *Mélanges. Trois conférences*, Montréal, s. éd., 1888, p. 120-149. Également paru en brochure sous le titre Anita. Souvenir d'une contre guérilla et dans *Le Fédéral*, 4-9 mai 1878 et dans *La Patrie*, 25-27 février 1879, p. 4.

BENOIST, Emile, *Monographies économiques*, Montréal, Les éditions du Devoir, coll. « Les enquêtes du Devoir », 1925.

BENOIST, Emile, *Un moteur et des ailes*, Montréal, Les Éditions jocistes, 1937. D'abord parus dans *Le Devoir* en novembre et décembre 1936.

BERNARD, Harry, « Aspects d'une région ignorée », *Le Mauricien*, novembre 1937, p. 9.

BERNARD, Harry, « L'avenir du roman canadien », *L'Action française*, octobre 1923, p. 240.

BERNARD, Marcel, « La Ferlandière ou le miracle d'une petite industrie », *Le Mauricien*, août 1938, p. 16.

BILODEAU, Ernest, *Autour du Lac Saint-Jean (Province de Québec, Canada), Impressions de voyage*, Paris, Éditions Casterman, [vers 1900].

BIRON, Hervé, « Le poisson des chenaux », *Le Mauricien*, février 1938, p. 13.

BOURGEOIS, Marguerite, « La merveilleuse randonnée », *Le Mauricien*, août 1938, p. 18-19 ; 36.

BRUCHÉSI, Jean, *Aux marches de l'Europe*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, 320 p.

BURCHILL, Charles, « Pea-Roguing », *Horizons*, p. 24-25 ; 29.

DAVID, Laurent-Olivier, *Biographies et portraits*, Montréal, Beauchemin et Valois. Libraires-imprimeurs, 1876.

DENAULT, Joséphine, [pseudonyme : Jeanne Du Vallon], « En route pour nos foyers. Croquis de voyage », *L'Écrin littéraire*, 25 décembre 1892, p. 26-28.

DESJARDINS, Maurice, « La vie des journaux et des journalistes en temps de guerre », *Le Nouvelliste*, 29 septembre 1942, p. 1.

- DESROCHERS, Alfred, *Paragraphes : (Interviews imaginaires)*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1931, 181 p.
- DIONNE, R. P. Henri-Paul, « À Kinglualik, chez les Asseamiuts », *Le Mauricien*, février 1938, p. 26.
- DOUGLAS, George, « Le flottage commence », *Le Mauricien*, juin 1938, p. 7.
- DUBÉ, Dollard, « Le reportage historique », *Le Mauricien*, décembre 1936, p. 16.
- DUPIN, Pierre, « Scènes de la vie de chantiers dans le haut Saint-Maurice vers 1890 », *Le Mauricien*, février 1939, p. 13.
- DURHAM, John George Lambton, *Rapport de Lord Durham, haut-commissaire de Sa Majesté, etc., etc., sur les affaires de l'Amérique septentrionale britannique*, Montréal, L'ami du peuple, 1839, 205 p.
- FRANCOEUR, Louis, « Prisonnier de guerre ! M. Louis Francoeur commencera, sous le titre, zone-frontière, la publication de ses souvenirs personnels de l'occupation allemande en Ardenne belge. Ce qui se passe présentement aux frontières allemandes donnera à ce récit un intérêt d'actualité », *La Presse*, 13 mars 1936, p. 21.
- FRANCOEUR, Louis, « Souvenirs de l'invasion allemande en Ardenne belge 1914 », *La Patrie du Dimanche*, série d'articles publiés du 15 mars 1936 au 14 juin 1936, p. 18.
- FRANCOEUR, Louis, « Souvenirs de l'invasion allemande en Ardenne belge 1914 », *La Patrie du Dimanche*, 26 avril 1936, p. 18.
- FRANCOEUR, Louis, « Souvenirs de l'invasion allemande en Ardenne belge 1914 », *La Patrie du Dimanche*, 3 mai 1936, p. 19.
- GAGNON, Hélène J., *Le Blanc et le noir*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1944, 184 p.
- GAGNON, Jean-Louis, *Le vent du large*, Montréal, Lucien-Parizeau, 1944, 318 p.
- GAUVIN, Michel, « Entrevue avec Raymonde Gravel », *Le Mauricien*, septembre 1938, p. 15.
- GAUVIN, Michel, « Une heure avec Sir Thomas Chapais », *Le Mauricien*, avril-mai 1938, p. 12.
- GÉRIN, Léon, « L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada », *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 2^e série, vol. IV (1898), section I, p. 139-216.
- GILBERT, Louise-G., « Le petit monde des artistes à Hollywood. Reportage exclusif à La Revue Moderne », *La Revue Moderne*, juillet 1936, p. 7 ; 31.
- GRENIER, J. J.-Wilfrid, « Céramistes en Mauricie », *Le Mauricien*, novembre 1938, p. 23.
- GRENIER, J. J.-Wilfrid, « Le jubile d'Argent de l'institut technique de shawinigan », *Le Mauricien*, janvier 1939, p. 26.
- HEBERT, Maurice, « Le moulin de Vincenne, A. Beaumont, près Québec », *Le Mauricien*, novembre 1937, p. 10-11.
- HÉROUX, Onésime, « Salles de quilles et quilleurs aux Trois-Rivières », *Le Mauricien*, janvier 1937, p.29.
- LABERGE, Albert, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, Édition privée, 1945, 233 p.
- LABERGE, Albert, *Peintres et écrivains d'hier à aujourd'hui*, Montréal, Édition privée, 1938, 247 p.
- LABERGE, Albert, *Propos sur nos écrivains*, Montréal, Édition privée, 1954, 108 p.

- LAUZON, R.P. Chrysostome, « Une école de formation rurale à St-Pie de Guire », *Le Mauricien*, août 1938, p. 14.
- LÉVESQUE, Berthe, « Comment on faisait sa vie au lac Saint-Jean, vers 1870, choses entendues et notées par Berthe Lévesque », *Le Mauricien*, janvier 1939, p. 10-11.
- LITTLE, Duncan MacD, « Nous avons suivi la drave », *Horizons*, juillet 1939, p. 6.
- MARCHAND, Gilles, « Fort George, mission de peine », *Le Mauricien*, septembre 1937, p. 14-15.
- MASSE, Raymond, « La belle aventure du cejinisme », *Le Mauricien*, octobre 1938, p. 16.
- POTVIN, Damase, « Mes débuts dans le journalisme », *Amérique française*, mai-juin 1951, p. 1-2.
- RENAUD, Paul, « Du neuf en pays neuf », *La Revue Moderne*, décembre 1937, p. 9-11 ; 37.
- ROY, Camille, « Des progrès du journalisme canadien-français », *Essais sur la littérature*, Québec, Librairie Garneau, 1907, p. 331-343.
- SAUVALLE, Paul-Marc, « Au Pays des Pélicans. Épaves d'un carnet de bord » dans *Canada-Revue*, vol. III, no 9, 20 août 1892, p. 142-143 ; no10, 27 août 1892, p. 157-158.
- STANLEY, G.C.D., « Les richesses du nord minier », *Le Mauricien*, janvier 1937, p. 18-19 ; 22.
- STANLEY, G.C.D., « Oka », *Le Mauricien*, décembre 1936, p. 28-29.
- TASSÉ, Joseph, *Les Canadiens de l'Ouest*, Montréal, Compagnie d'imprimerie canadienne, 1878, tome 1 et 2. D'abord parus dans la *Revue canadienne*, *L'Opinion publique* et la *Revue de Montréal*.
- TESSIER, Armand, « Windigo, pays de la drave », *Le Mauricien*, octobre 1937, p. 16-17 ; 37.
- WAYLING, Thomas, « Voyage Boréal », *Le Mauricien*, octobre 1938, p. 8.

RÉFÉRENCES

Sur les textes du corpus

- BÉDARD, Mylène, « Adieu, Paris ! de Simone Routier à la croisée de l'intime et du médiatique », *COntEXTES* [En ligne], n°20, 2018, <http://journals.openedition.org/contextes/6415>.
- BOIVIN, Aurélien et Kenneth LANDRY, « Françoise et Madeleine, pionnières du journalisme féminin au Québec », *Voix et Images*, vol. IV, n° 2, 1978, p. 233-243.
- BOUCHARD, Gérard, « L'ethnographie au secours de la nation. Mobilisation de la culture populaire par les lettrés canadiens-français (1850-1900) », dans LANGLOIS, Simon (dir.), *Les identités et cultures nationales au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 17-49.
- BROSSEAU, Marie-Claude, *Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Eva Senécal et Simone Routier*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Études », 1998, 125 p.
- CARLE, Anne-Marie, *Écrire hors de la maison du père : les voyageuses canadiennes-françaises, 1859-1940*, mémoire de maîtrise, département de lettres et de communications, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1999, 152 f.

- GOSSELIN, Sophie, *L'humour, instrument journalistique dans l'œuvre d'Hector Berthelot (1877-1895)*, Mémoire de maîtrise, Montréal, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2007, 150 p.
- HAMEL, Réginald, *Gaëtane de Montreuil. Journaliste québécoise (1867-1951)*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, 1976, 205 p.
- HARE, John, *Les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits de voyage, 1670-1914*, Québec, Société historique du Québec, 1964, 215 p.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, « Transferts culturels et expérience de l'autre. Edmond de Nevers et sa vision du monde germanique », dans Edmond de Nevers, *Lettres de Berlin et d'autres villes d'Europe*, Québec, Éditions Nota Bene [texte établi, présenté et annoté par Hans-Jürgen Lüsebrink], 2002,
- PARMENTIER, Francis, « Introduction » dans *Arthur Buies, Chroniques II*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 7-25.
- PATTIER, Jean-Baptiste, *Un reporter au cœur de la libération : des plages du débarquement au bureau d'Hitler*, Malakoff, Armand Colin, 2019, 341 p.
- PISON, Guillaume, « Entre crônica e reportagem, familiaridade e exotismo: Françoise em Paris [Entre chronique et reportage, familiarité et exotisme : Françoise à Paris] », [trad. de Y. dos Anjos], *revue ANPOLL*, vol. I, n°38, 2015, p. 135-143.
- RAJOTTE, Pierre, « Aux frontières du littéraire : récits de voyageurs canadiens-français au XIX^e siècle », *Voix et Images*, vol. XIX, n° 3, 1994, p. 546-567.
- RAJOTTE, Pierre, « Le récit de voyage au XIX^e siècle. Une pratique de l'intime », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. III, n° 1, 2000, p. 15-37.
- RAJOTTE, Pierre, *Le récit de voyage au XIX^e siècle. Aux frontières du littéraire*, Montréal, Les Éditions Triptyque [avec la collaboration d'Anne-Marie Carle et de François Couture], 1997, 282 p.
- RICHARD, Béatrice, « Paul Caron entre les lignes », dans Paul CARON, *La Grande Guerre de Paul Caron : chroniques d'un légionnaire canadien-français (1914-1917)*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec » [éditées et commentées par Béatrice Richard], 2014, p. 5-29.
- ROY, Gabrielle, « Germaine Guèvremont 1900-1968 », dans *Délibérations de la Société royale du Canada*, série 4, t. 7, 1969, p. 73-77.
- SAVOIE, Chantal, « L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux de femmes de lettres canadiennes », *Études littéraires*, vol. XXXVI, n° 2, 2004, p. 17-30.

Sur les reportages de Gabrielle Roy

- BOISCLAIR, Antoine, « Gabrielle Roy arrive en ville : un reportage sur Montréal », *Contre-jour : cahiers littéraires*, n° 11, 2006-2007, p. 107-109.
- BOISCLAIR, Antoine, « Voyages en Utopie : lecture des reportages », dans Isabelle DAUNAIS, Sophie MARCOTTE et François RICARD (dir.), *Gabrielle Roy et l'art du roman*, Montréal, Boréal, 2010, p. 134-143.
- CLEMENTE, Linda M., « Gabrielle Roy : L'évolution d'un style narratif », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. VIII, n° 2, 1996, p. 219-237.

- DANSEREAU, Estelle, « Des écrits journalistiques d'imagination aux nouvelles littéraires de Gabrielle Roy », *Francophonies d'Amérique*, n° 2, 1992, p. 115-127.
- HAHN, Cynthia T., « À la recherche d'une voix : les premiers récits de Gabrielle Roy », dans Claude ROMNEY et Estelle DANSEREAU (dir.), *Portes de communications. Études discursives et stylistiques de l'œuvre de Gabrielle Roy*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995, p. 47-68.
- HAHN, Cynthia T., « Gabrielle Roy : portraits d'une voix en formation », dans André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 29-39.
- HARVEY, Carol J., « Gabrielle Roy : reporter et romancière » dans André FAUCHON (dir.), *Colloque international « Gabrielle Roy »*, Saint-Boniface, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1996, p. 41-52.
- HARVEY, Carol J., « Gabrielle Roy, institutrice : reportage et texte narratif », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. III, n° 1, printemps 1991, p. 31-42.
- LABONTÉ, René, « Gabrielle Roy, journaliste, au fil de ses reportages (1939-1945) », *Studies in Canadian Literature*, vol. VII, 1982, p. 90-108.
- MONTREUIL, Sophie, « Petite histoire de la nouvelle "Un jardin au bout du monde" de Gabrielle Roy », *Voix et Images*, vol. XXIII, n°2, 1998, p. 360-381.
- NOVELLI, Novella, *Gabrielle Roy : de l'engagement au désengagement*, Rome, Bulzoni, coll. « Quattro continenti », 3, 1989, 215 p.
- RICARD, François, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 2000 [1996], 646 p.
- ROBINSON, Christine, « Du reportage à la fiction : le mythe de la colonie chez Gabrielle Roy », *L'Ouest. Directions, dimensions et destinations*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2005, p. 559-570.
- SANSCARTIER, Pierre, *Gabrielle Roy, journaliste*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, 1994, 104 p.
- SOCKEN, Paul, « Gabrielle as Journalist », *The Canadian Modern Language Review*, vol. XXX, n° 2, 1974, p. 96-100.
- THÉRIAULT, Mireille, *Voyage et altérité dans Fragiles lumières de la terre de Gabrielle Roy*, mémoire de maîtrise, Moncton, Département d'études françaises, Université de Moncton, 2008, 112 p.

Sur l'histoire de la littérature et du journalisme au Québec

- [s.n.] « News Item from all Over the Dominion », *Printer and Publisher*, vol. XIX, n° 6, juin 1910, p. 63.
- ANDRÈS, Bernard (éd.), *La conquête des lettres au Québec, 1759-1799*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La République des lettres », 2007, 737 p.
- ANDRÈS, Bernard, *Écrire le Québec : de la contrainte à la contrariété. Essai sur la constitution des lettres*, Montréal XYZ, coll. « documents », 2001, 319 p.
- ANDRÈS, Bernard, *Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 328 p.
- AUGEY, Dominique, François DEMERS et Jean-François TÉTU, *Figures du journalisme. Brésil, Bretagne, France, La Réunion, Mexique, Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2008, 183 p.

- BAILLARGEON, Denyse, *Repenser la nation. L'histoire du suffrage féminin au Québec*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2019, 235 p.
- BARRET, Bernard, *Les journalistes québécois*, mémoire de maîtrise, département de sciences sociales, Québec, Université Laval, 1981, 74 f.
- BEAUDET, Marie-Andrée Beaudet, « Chez nous d'Adjutor Rivard : esthétique et fortune littéraire », *Tangence*, vol. XL, 1993, P. 28-38.
- BEAUDOIN, Réjean et Luc BONENFANT, « Liminarités et incidences génériques du paysage littéraire québécois du dix-neuvième siècle », *Voix et Images*, vol. XXXII, n° 3, 2007, p. 9-15.
- BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La presse québécoise des origines à nos jours t. 1. 1764-1859 ; t.2 1860-1879 ; t.3 1880-1895 ; t.4 1896-1910 ; t.5 1911-1919 ; t.6 1920-1934 ; t.7 1935-1944 ; t.8 1945-1954 ; t.9 1955-1963 ; t.10 1964-1975*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973-1990.
- BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *Les journaux du Québec : de 1764 à 1964*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Cahiers de l'Institut d'histoire », 1965, 329 p.
- BÉDARD, Mylène, *Écrire en temps d'insurrection : pratiques épistolaires et usages de la presse chez les femmes patriotes (1830-1840)*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2016, 335 p.
- BÉLISLE, Louis-Alexandre, *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, Ateliers typographiques de « L'Opinion Publique », 1911, 434 p.
- BESSETTE, Gérard, Lucien GESLIN et Charles PARENT, *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, 704 p.
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle LAPOINTE, Montréal, Éditions Boréal, 2007, 700 p.
- BIZIMANA, Aimé-Jules, « Le Canada et la Grande Guerre : les nouvelles du front », *Bulletin d'histoire politique*, vol. XVII, n° 2, hiver 2009, p. 21-43.
- BIZIMANA, Aimé-Jules, *De Marcel Ouimet à René Lévesque : les correspondants de guerre canadiens-français durant la Deuxième Guerre mondiale*, Montréal, VLB, 2007, 384 p.
- BOIVIN, Philippe, *Le libéralisme du journal Le Soleil, 1896-1911*, mémoire de maîtrise Montréal, Département d'histoire, Québec, Université Laval, 2008, 131 p.
- BONVILLE, Jean de et Fernande ROY, « La Recherche sur l'histoire de la presse québécoise, bilans et perspectives », *Recherches sociographiques*, vol. XLI, n° 1, 2000, p.15-51.
- BONVILLE, Jean de, « Le "nouveau journalisme" américain et la presse québécoise à la fin du 19^e siècle », dans Florian Sauvageau (dir.), *Variations sur l'influence culturelle américaine*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1999, p. 73-100.
- BONVILLE, Jean de, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : Genèse d'un mass media*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.
- BOUCHARD, Gérard, « L'historiographie du Québec rural et la problématique nord-américaine avant la Révolution tranquille : Étude d'un refus », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLIV, n° 2, 1990, p. 199-222.

- BOUCHARD, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, 503 p.
- BOUCHARD, Gérard, *La pensée impuissante. Échec et mythes nationaux canadiens-français, 1850-1960*, Montréal, Boréal, coll. « Essais et documents », 2004, 320 p.
- BRAULT, Jacques, *Chemins perdus, chemins trouvés. Essais*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2012, 304 p.
- BRISSON, Frédéric (dir.), *1916 : La presse au cœur des communautés*, Montréal, Musée de l'imprimerie du Québec, 2012, 121 p.
- BRUN, Josette (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Culture française d'Amérique », 2009, 254 p.
- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions de l'Arbre, 1946, 186 p.
- CAMBRON, Micheline (dir.), *Le Journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie (1836-1845)*, Montréal, Fidès, 1999, 423 p.
- CAMBRON, Micheline et Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique », *Études françaises*, vol. XXXVI, n° 3, 2000, p.127-145.
- CAMBRON, Micheline et Stéphanie DANAU (dir.), numéro thématique « La recherche sur la presse. Nouveaux bilans nationaux et internationaux », *Médias 19*, [En ligne], décembre 2013 <http://www.medias19.org/index.php?id=15537>.
- CAMBRON, Micheline, « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et Images*, vol. XXXVII, n° 2, 2012, p. 15-33.
- CAMBRON, Micheline, « Les histoires de Ladébauche. Figures du journal, figures de la nation », dans Alain Vaillant et Marie-Ève Thériault (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, « Culture-Médias », 2010, p. 239-262.
- CAMBRON, Micheline, Myriam CÔTÉ et Alex GAGNON, *Les journaux québécois d'une guerre à l'autre. Deux états de la vie culturelle québécoise au XXe siècle*, Québec, Codicille éditeur, coll. « Premières approches », 2018, 378 p.
- CELLARD, Karine et Martine-Emmanuelle LAPOINTE, *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Montréal, Les Presses de L'Université de Montréal, 2011, 261 p.
- CHAMBERLAND, Line, *La Revue moderne, 1945-1960. Une analyse de la presse féminine commerciale au Québec*, Mémoire de maîtrise, Montréal, université de Montréal, 1982.
- CHARRON, Jean, Jean de BONVILLE et Judith DUBOIS (dir.), *Points de vue sur un journal en mouvement : six études sur Le Devoir*, Québec, Département d'information et de communication, Université Laval, 2012, n° 19.
- CHASSAY, Jean-François, « Notre première revue : l'Opinion publique (1870-1883) », *Voix et Images*, vol. IX, n°2, 1984, p. 131-142.
- COUTURE, Maude (dir.), dossier « Littérature et journalisme », *Québec français*, n° 166, 2012.
- COUVRETTE, Sébastien, *Un discours masculin sur la société : la publicité dans les quotidiens québécois des années 1920 aux années 1960*, thèse de doctorat, Montréal, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2009, 367 p.
- DAUNAS, Isabelle, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 222 p.

- DESBIENS, Marie-Frédérique, « Presse et romantisme au Canada. La création d'une identité et d'une littérature nationales », dans Marie-Ève THÉRENTY et Alain VAILLANT (dir.), *Presse, nations, mondialisation au 19^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010, p. 321-336.
- DESBIENS, Marie-Frédérique, *La plume pour l'épée. Le premier romantisme canadien (1830-1860)*, thèse de doctorat, Québec, Département de littératures, Université Laval, 2005, 304 f.
- DOYON, Nova (dir.), *1811. De Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d'une parole publique francophone*, Montréal, Petit Musée de l'impression, 2009.
- DOYON, Nova, « Introduction. Un journal littéraire dans l'esprit des lumières », réédition de *La Gazette littéraire de Montréal, 1778-1779*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2010, p. 5-84.
- DOYON, Nova, *Formation des cultures nationales dans les Amériques. Le rôle de la presse dans la constitution du littéraire au Bas-Canada et au Brésil au début du 19^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, 365 p.
- EDEL, Leon, « Literature and Journalism : The Visible Boundaries », *The Callaghan Symposium*, Ottawa, University of Ottawa Press, 1981, p. 7-22.
- FELTEAU, Cyrille, *Histoire de La Presse. tome I. Le livre du peuple, 1884-1916 ; tome II. Le plus grand quotidien français d'Amérique, 1916-1984*, Montréal, La Presse, 1983-1984.
- FLEMING, Patrica *et al.*, *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada v. 1. Des débuts à 1840 ; v. 2. De 1840 à 1918 ; v. 3. De 1918 à 1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- FREEMAN, Barbara, *Kit's Kingdom: The Journalism of Kathleen Blake Coleman*, Ottawa, Carleton University Press, 1989, 198 p.
- FREIDEL, Nathalie, « Marie de l'Incarnation, Voyageuse immobile en Nouvelle-France », *Dix-septième siècle*, vol. III, n° 272, 2016 p. 533-546.
- FRÉMONT, Donatien, *Les Français dans l'Ouest canadien*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 2002, 302 p.
- GAGNON, Alex, *La communauté du dehors. Imaginaire social et représentations du crime au Québec (XIX^e – XX^e siècle)*, thèse de doctorat, Département des littératures de langue française, Montréal, Université de Montréal, 2015, 589 p.
- GALARNEAU, Claude, « La presse périodique au Québec, 1764-1859 », *Mémoire de la Société royale du Canada*, vol. XXII, 1984, p. 143-166.
- GAUTHIER, Serge, « Charlevoix est-il un pays enchanté pour Marius Barbeau ? », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 26.
- GAUVIN, Lise, *Aventuriers et sédentaires. Parcours du roman québécois*, Paris, Éditions Honoré Champion, coll. « Unichamp Essentiel 29 », 2012, 248 p.
- GLATIGNY, Jessica, *La production du fait divers en France et au Québec de 1885 à 1935. Une étude comparée de la presse*, thèse de doctorat, UFR Sciences humaines et arts et département d'histoire, Poitiers et Québec, Universités des Poitiers et l'UQAM, 2011, 613 p.
- GOSSELIN, Line, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Montréal, RCHTQ, coll. « Études et documents », 1995, 160 p.
- GOYETTE, Julien et Claude LA CHARITÉ, *Joseph-Charles Taché polygraphe*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « cultures québécoises », 2013, 363 p.

- GRANDPRÉ, Pierre de, *L'histoire de la littérature française du Québec. Tome I-II*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1968.
- GREEN, Mary Jean, « The "Literary Feminists" and the Fight for Women's Writing in Québec », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. XX, n° 1, 1986, p. 128-143.
- HAMMILL, Faye et Michelle SMITH, *Magazines, Travel and Middlebrow Culture. Canadian Periodicals in English and French 1925-1960*, Edmonton, The University of Alberta Press, Liverpool University Press, 2015, 256 p.
- HARVEY, Christian, « Cartographie des terrains d'enquête (1916-1940) », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, p. 31-36.
- HAYWARD, Annette, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 2006.
- HÉBERT, Pierre et Jacques COTNAM, « *La Gazette littéraire (1778-1779)* : notre première œuvre de fiction ? », *Voix et Images*, vol. XX, n° 2, 1995, p. 294-313.
- JOLY, Diane, *(En)quête de patrimoine au Canada français 1882-1930. Genèse du concept et du processus de patrimonialisation*, thèse de doctorat, Québec, département d'histoire, Université Laval, 2012, 498 p.
- JOLY, Diane, « À l'avant-garde du folklore : Édouard-Zotique Massicotte, 1882-1915 », *Rabaska*, 2013, vol. XI, p. 25-41.
- KAY, Linda, *Elles étaient seize. Les premières femmes journalistes au Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Champ libre », 2015, 276 p.
- KIROUAC MASSICOTTE, Isabelle, *Des mines littéraires : étude chronotopique de l'imaginaire minier dans les littératures abitibienne et franco-ontarienne*, thèse de doctorat, département de français, Université d'Ottawa, 2016, 305 p.
- LACOURSIÈRE, Sylvain, *Le soldat dans la culture au Québec en 1939-1945. Du héros-guerrier à la chair à canon*, Mémoire de maîtrise, département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2009, 211 p.
- LAGRAVE, Jean-Paul de, *Histoire de l'information au Québec*, Montréal, La Presse, 1980, 245 p.
- LAMBERT, Vincent, « Servir et alléger. L'art du chroniqueur », *Voix et images*, vol. XLII, n° 3, printemps-été, 2017, p. 25-37.
- LAMBERT, Vincent, « Une constante de la critique : l'irréalité de la littérature canadienne-française », *Voix et images*, vol. XLI, n°2, hiver 2016, p. 109-117.
- LAMBERT, Vincent, *Des poèmes à l'âge de l'irréalité. Solitude et empaysagement au Canada français (1860-1930)*, thèse de doctorat, Département des littératures, Québec, Université Laval, 2013, 354 p.
- LAMONDE, Yvan, *Territoires de la culture québécoise*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, 293 p.
- LAMONDE, Yvan, *Ni avec eux ni sans eux. Le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche éditeur, coll. « Terre américaine », 1996, 120 p.
- LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec : 1896-1929*, Montréal, Fides, 2000, vol. 2.
- LAMONDE, Yvan, *Allégeances et dépendances*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, 265 p.
- LANG, Marjory, « Separate Entrances : The First Generation of Canadian Women Journalists », dans Lorraine MCMULLEN (dir.), *Re(dis)covering Our*

- Foremother : Nineteenth-century Canadian Women Writers*, University of Ottawa Press, 1988, p. 78-90.
- LANG, Marjory, *Women Who Made the News. Female Journalists in Canada, 1880-1945*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, 371 p.
- LAPOINTE, Pierre-Louis, « La nouvelle européenne et la presse québécoise d'expression française (1866-1871) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXVIII, n° 4, 1975, p. 517-537.
- LE CAM, Florence, *Le journalisme imaginé. Histoire d'un projet professionnel au Québec*, Montréal, Leméac, 2009, 255 p.
- Le Cercle des femmes journalistes, *Vingt-cinq à la une. Biographies*, Montréal, La Presse, 1976, 189 p.
- LEMIRE, Maurice, « Les revues littéraires au Québec comme réseaux d'écrivains et instance de consécration littéraire (1840-1870) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XLVII, no 4, 1994, p. 521-550.
- LEMIRE, Maurice, Aurélien BOIVIN et Jacques COTNAM (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome I. 1764-1805. La voix française des nouveaux sujets britanniques*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1990, 500 p.
- LEMIRE, Maurice (dir.), *La vie littéraire au Québec Tome II. 1806-1839. Le projet national des Canadiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1990, 588 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome III. 1840-1869. Un peuple sans histoire ni littérature*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1996, 671 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome IV. 1870-1894. Je me souviens*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 1999, 696 p.
- LEMIRE, Maurice et Denis SAINT-JACQUES (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome V. 1895-1918. Sois fidèle à ta Laurentie*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 2005, 702 p.
- SAINT-JACQUES, Denis et Lucie ROBERT (dir.), *La vie littéraire au Québec. Tome VI. 1919-1933. Le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « La vie littéraire au Québec », 2011, 764 p.
- LEROUX, Éric (dir.), *1870, du journal d'opinion à la presse de masse, la production industrielle de l'information*, Montréal, Petit musée de l'impression, 2010, 130 p.
- LÉTOURNEAU, Lorenzo, *17 Eldorado. Le Journal d'un chercheur d'or au Klondike* [édité par François Gauthier], 1898-1902, Montréal, Linguatex, 2006, 638 p.
- LEVERT, Myriam, « Le Québec sous le règne d'Anastasie : l'expérience censurelle durant la Première Guerre », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LVII, n° 3, 2004, p. 333-364.
- LINTEAU Paul-André, René DUROCHER, Jean-Claude ROBERT et François RICARD, *Histoire du Québec contemporain, tome II : Le Québec depuis 1930*, nouvelle édition révisée, Montréal, Boréal, 1989.
- LORENT, Maurice, *Le feuilleton littéraire au Canada français depuis ses origines jusqu'à nos jours*, Beauport, Michel Villeneuve librairie, 1972, 334 p.

- M. ELEANOR, sœur, *Les écrivains féminins du Canada français de 1900 à 1940*, mémoire de maîtrise, Québec, Département de littératures, Université Laval, 1947, 214 f.
- MAILHOT, Laurent, « Journalisme », *La littérature québécoise depuis ses origines*, Montréal, Typo, coll. « essais », 2004 [1974], p. 33-37.
- MALO, Jean-Pierre (dir.), *Histoire de la presse hebdomadaire au Québec. 9 volumes*, Montréal, Hebdomos Québec, 2008-2010.
- MARQUIS, Dominique, *Un quotidien pour l'Église : l'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p.
- MARTIN, Michèle, Béatrice RICHARD et Dina SALHA, « La pré-modernité de Radiomonde. Un pas hésitant vers le Québec moderne », *Histoire sociale / Social History*, vol. XXXIII, n° 65, 2000, p. 37-57.
- MICHON, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle, vol. 1 : la naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1999, 485 p. ; *vol. 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, 538 p.
- MINOTTO, Claude, *La frontière arctique du Canada : les expéditions de Joseph-Elzéar Bernier (1895-1925)*, thèse de doctorat, Montréal, Université McGill, Centre for Northern Studies, 1975, 395 p.
- NARDOU-LAFARGE, Élisabeth, « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. XXVII, n°2, automne 1991, p. 43-60.
- NEPVEU, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, 378 p.
- NOËL, Mathieu « Une biographie politique et intellectuelle de Louis Francoeur », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. LXVI, n° 3-4, 2013, p. 419-439.
- OUELLET, Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIIe – XVIIIe). Au carrefour des genres*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « République des lettres », 2010, 165 p.
- PARÉ, François, *La distance habitée*, Ottawa, Éditions Le Nordir, coll. « Essai », 2003, 277 p.
- PILON, Simone, *Constitution du corpus des écrits des femmes dans la presse canadienne-française entre 1883 et 1893 et analyse de l'usage des pseudonymes*, thèse de doctorat, Québec, Département de littératures, Université Laval, 1999, 719 p.
- PORTER, McKenzie, « The Pulse of French Canada », *Macleans Magazine*, vol. LXVII, n° 6, 15 mars 1954, p. 18, 19, 63, 64, 66, 68.
- PRÉVOST, Roland, « Le journalisme montréalais au début du siècle », *Le Journaliste canadien-français*, vol. I, n°4, août 1955, p. 7;11.
- RADLER, Ruth, *American and British Influences on Canadian News Content as Shown by a Study of Two Montréal Newspapers*, mémoire de maîtrise, département de sociologie, Montréal, Université McGill, 1930, 115 p.
- RAJOTTE, Pierre (dir.), *Le voyage et ses récits au XXe siècle*, Québec, Nota Bene, 417 p.
- RICARD, François et Jane EVERETT, « Présentation d'ensemble » du numéro « L'idée de littérature dans les périodiques québécois (1930-1945) », *Littératures*, n°7, 1991, p. 5-18.
- ROBERT, Lucie, « Sa vie n'est pas son œuvre. Figures féminines dans les vies québécoises », *Recherches sociographiques*, vol. XLIV, n° 3, 2003, p. 433-453.

- ROBERT, Lucie, *L'institution du littéraire au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1989, 272 p.
- ROBILLARD, Charles, « Réminiscences d'un vieux journaliste », *La Patrie*, 4 octobre 1942, p. 11.
- ROUX-PRATTE, Maude, *Le Bien public 1909-1978. Un journal, une maison d'édition, une imprimerie*, Québec Éditions du Septentrion, 2013, 328 p.
- ROY, Fernande, « Recent trends in research on the history of the press in Quebec: towards a cultural history », dans Gene Allen et Daniel J. Robinson (dir.), *Communicating in Canada's Past Essays in Media History*, Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 257-270.
- ROY, Julie et Nova DOYON (dir.), *Le littéraire à l'œuvre dans les périodiques québécois du XIXe siècle : projet Archibald*, Montréal, Centre de recherche interuniversitaire de la littérature et de la culture québécoises, coll. « Nouveaux cahiers de recherche », 2005, 93 p.
- ROY, Julie, *Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres (1639-1839)*, thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2002, 868 p.
- DIONNE, René, « Nos écrivains en 1938. Opinions et confidences », *Lettres québécoises*, n° 5, 1977, p. 25-31.
- RANNAUD, Adrien, « Poétique de la rencontre et "entravement" de la parole critique au féminin. La présence et le discours des femmes dans les *Confidences d'écrivains canadiens-français* (1939) d'Adrienne Choquette », *Études littéraires*, vol. XLVI, n°1, 2015, p. 191-208.
- ROYER, Jean, « De l'entretien », *Études françaises*, vol. XXII, n° 3, 1986, p. 117-124.
- ROYER, Jean, « Le paratonnerre de la littérature », *Québec français*, n° 73, mars 1989, p. 71-72.
- RUELLAND, Jacques G. (dir.), *1776 : Naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal*, Petit Musée de l'impression, Montréal, 2008, 129 p.
- RUTHERFORD, Paul (1975), « The People's Press : the Emergence of the New Journalism in Canada, 1869-1899 », *The Canadian Historical Review*, vol. LIV, juin 1975, p. 169-191.
- SAINT-JACQUES, Mme H. D., « Les femmes et les lettres françaises au Canada », *Bulletin du parler français*, vol. XI, n° 9, mai 1913, p. 341-348.
- SAVOIE, Chantal (dir.), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Séminaires », 2010.
- SAVOIE, Chantal, *Les femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014, 243 p.
- SAVOIE, Chantal, « Femmes, chroniques et billets dans les années 1930 », *Voix et Images*, vol. XXXIX, n° 2, 2014, p. 57-67.
- SENÉCAL, André, « Journalisme et création romanesque en Nouvelle-Angleterre francophone, 1875-1936 », dans *Culture française d'Amérique*, CEFAN, 1994, p. 145-154.
- SÉNÉCAL, Gilles, « Les monographies des régions de colonisation au Québec (1850-1914) : genre et tradition géographiques. École nationale ? », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. XXXVI, n° 97, avril 1992, p. 33-60.

- SIMARD, François, *Le libéralisme du journal L'Électeur, 1880-1896*, mémoire de maîtrise, département d'histoire, Québec, Université Laval, 2007, 135 p.
- SMART, Patricia, *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan. Se dire, se faire par l'écriture intime*, Montréal, Boréal, 2014, 430 p.
- TAUSKY, Thomas E., *Sara Jeannette Duncan : Novelist of Empire*, Port Credit, Ont., P.D. Meany, 1980, p. 49. T
- THÉRIAULT, Benoît, « Les archives de Marius Barbeau : une richesse à découvrir ou à redécouvrir », *Rabaska*, vol. XIII, 2015, P. 218-230.
- THÉRIEN, Robert, *L'histoire de l'enregistrement sonore au Québec et dans le monde 1878-1950*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2003, 233 p.
- THÉRIO, Adrien (éd.), *Jules Fournier*, Montréal, Fides, coll. « Classiques canadiens », 1957, 92 p.
- THÉRIO, Adrien, *Jules Fournier, Journaliste de combat*, Montréal, Lux Éditeur, 2003 [1954], 206 p.
- WARREN, Jean-Philippe, *Honoré Beaugrand. La plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Boréal, 2015, 536 p.
- WARREN, Louise, *Léonise Valois, femme de lettres (1868-1936)*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1993, 310 p.
- WHITE, Thomas, *Newspapers, Their Development in the Province of Québec*, Montréal, [s.é.], 1883.

Presse et littérature aux États-Unis

- BOYNTON, Robert S., *The New New Journalism. Conversations with America's Best Nonfiction Writers on Their Craft*, New York, Vintage Books, 2005, 456 p.
- CANADA, Mark, *Literature and Journalism in Antebellum America. Thoreau, Stowe, and Their Contemporaries Respond to The Rise of The Commercial Press*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, 193 p.
- CAPEK, Karel, *In praise of Newspapers, and other essays on the margin of literature*, London, George Allen & Unwin Ltd, traduit du tchèque par M. et R. Weatherall, 1951, 138 p.
- CHALABY, Jean K., « Journalism as an Anglo-American Invention. A Comparison of the Development of French and Anglo-American Journalism, 1830's-1920's », *European Journal of Communication*, vol. XI, n° 3, 1996, p. 303-326.
- CONNERY, Thomas B. (dir.), *A Sourcebook of American Literary Journalism : Representative Writers in an Emerging Genre*, New York, Greenwood Press, 1992, 424 p.
- CONSTANTINESCO, Thomas, *Ralph Waldo Emerson. L'Amérique à l'essai*, Paris, Éditions rue d'ULM, 2012, 264 p.
- DAROSA, Marc Joseph, *The Newspaper, the Novel and the Project of Modernism : Reflections of Journalistic Form and Authority in James, Woolf and Joyce*, thèse de doctorat, Berkeley, Department of English, University of California, 1997, 239 p.
- DAVIS, Lennard, *Factual Fictions: The Origins of the English Novel*, New York, Columbia University Press, 1983, 245 p.
- DRIEDGER, Derek J., *Writing and Circulating Modern America : Journalism and The American Novelist, 1872-1938*, thèse de doctorat, Lincoln, University of Nebraska, 2007, 275 p.

- EDELSTEIN, Sari, *Between the Novel and the News. The Emergence of American Women's Writing*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2014, 240 p.
- EMERY, Edwin et Michael, *The Press and America. An Interpretive History of the Mass Media*, fifth Edition, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1984 [1954], 786 p.
- FISHKIN, Shelley Fisher. *From Fact to Fiction. Journalism and Imaginative Writing in America*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1985, 276 p.
- FLIS, Leonora, *Factual Fictions : Narrative Truth and the Contemporary American Documentary Novel*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2010.
- FULLER, Randall, *From Battlefield Rising. How the Civil War Transformed American Literature*, New York, Oxford University Press, 2011, 251 p.
- HARTSOCK, John C., *A History of American Literary Journalism. The Emergence of a Modern Narrative Form*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2000, 294 p.
- HOLLOWELL, John, *Fact and Fiction. The New Journalism and The Nonfiction Novel*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1977, 190 p.
- KEEBLE, Richard et Sharon WHEELER, *The Journalistic Imagination : Literary Journalists from Defoe to Capote and Carter*, London & New York, Routledge, 2007, 160 p.
- LINDNER, Rolf, *The Reportage of Urban Culture. Robert Park and the Chicago School*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, 237 p.
- LOUNSBERRY, Barbara, *The Art of Fact : Contemporary Artists of Nonfiction*, New York, Greenwood press, 1990, 232 p.
- LUTES, Jean-Marie, *Front Page Girls : Women Journalists in American Culture and Fiction, 1880-1930*, Ithaca, Cornell University Press, 2006, 226 p.
- MALCOLM, Janet, *The Journalist et the Murderer*, New York, Knop, 1990, 161 p.
- PARCELL, Lisa Mullikin, *Newspapers, Newswriting Style (1690-1970)*, thèse de doctorat, Tuscaloosa, College of Communication and Information Science, The University of Alabama, 2003, 437 p.
- ROBERTSON, Michael, *Stephen Crane, Journalism, and the Making of Modern American Literature*, New York, Columbia University Press, 1997, 240 p.
- ROGGENKAMP, Karen, *Narrating the News : New Journalism and Literary Genre in Late Nineteenth-Century American Newspapers and Fiction*, Kent (Ohio), Kent State University Press, 2005, 220 p.
- ROILAND, Josh, « By Any Other Name : The Case for Literary Journalism », *Literary Journalism Studies*, vol. VII, n° 2, automne 2015, p. 61-89.
- RUBINSTEIN, Jordan, *The Ineffable and Experiential in Narrative Nonfiction, mémoire de maîtrise*, Washington, Georgetown University, 2009, 60 p.
- SACHSMAN, David B., S. Kittrel Rushing and Roy Morris Jr. (éd.), *Words at War. The Civil War and the American Journalism*, West Lafayette, Purdue University Press, 2008, 412 p.
- SCHILPP, Madelon Golden et Sharon M. MURPHY, *Great Women of the Press*, Carbondale et Edwardsville, Southern Illinois Press, 1983, 248 p.
- SCHUDSON, Michael, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books, 1978, 228 p.
- SIMS, Norman (dir.), *True Stories : A Century of Literary Journalism*, Evanston, Northwestern University Press, 2007, 398 p.

- SIMS, Norman (ed.), *Literary Journalism in the Twentieth Century*, Evanston, Northwestern University Press, 2008, 297 p.
- SMITH, Kathy, « John McPhee Balances The Act », dans Norman Sims (dir.), *Literary Journalism in the Twentieth Century*, New York, Oxford University Press, 1990, p. 206-227.
- UNDERWOOD, Doug, *Journalism and The Novel : Truth and Fiction, 1700-2000* [En ligne], New York, Cambridge University Press, 2008, 269 p., <http://lib.myilibrary.com/>.
- WEBER, Ronald, *The Literature of Fact. Literary Nonfiction in American Writing*, Athens (Ohio), Ohio University Press, 1980, 181 p.
- WEINGARTEN, Marc, *The Gang that Wouldn't Right Straight, Wolfe, Thompson, Didion, and the New Journalism revolution*, New York, Crown Publishers, 2005, 325 p.
- WHITT, Jan, *Settling the Borderland. Other Voices in Literary Journalism*, Lanham, University Press of America, 2008, 178 p.
- WOLFE, Tom, *The New Journalism with and Anthology Edited by Tom Wolfe and E. W. Johnson*, New York, Harper and Row, 1973, 394 p.

Presse et littérature en France

- ALBERT, Pierre, *Histoire de la presse*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2003, 127 p.
- ARON, Paul, « Postures journalistiques des années 1930, ou du bon usage de la “bobine” en littérature », *CONTEXTES* [En ligne], vol. VIII, 2011, <http://contextes.revues.org/4710>.
- ARON, Paul, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES* [En ligne], vol. XI, 2012, <http://contextes.revues.org/5355>.
- BAUDORRE, Philippe, « Presse et littérature au XX^e siècle : essai de bibliographie », *CONTEXTES* [En ligne], vol. XI, 2012, <http://contextes.revues.org/5382>.
- BERTHIER, Patrick, « Gautier, Simenon, Kessel, écrivains-journalistes : quel statut ? », *Le français aujourd'hui*, vol. III, n° 134, 2001, p. 32-42.
- BEURIER, Joëlle, « La Grande Guerre, matrice des médias modernes », *Le Temps des médias*, 2005, vol. I, n° 4, p. 162-175.
- BOUCHARENC, Myriam (dir.), *Roman et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », Actes du séminaire du Centre des sciences de la Littérature française Université Paris Ouest Nanterre (2010-2012), 2015, 281 p.
- BOUCHARENC, Myriam et Joëlle DELUCHE (dir.), *Littérature et reportage*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, coll. « Médiatextes », Colloque international de Limoges, 26-28 avril 2000, 2001, 367 p.
- BOUCHARENC, Myriam, « Au rendez-vous de la légende. Londres et Kessel », dans Marie-Paule Berranger et Myriam Boucharenc (dir.), *À la rencontre de Claude Leroy*, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012, p. 357-369.
- BOUCHARENC, Myriam, « Choses vues, choses lues : le reportage à l'épreuve de l'intertexte », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], vol. XIII, 2006, <http://narratologie.revues.org/320>.
- BOUCHARENC, Myriam, *L'écrivain reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Objet », 2004, 243 p.

- BOUCHARENC, Myriam, David MARTENS et Laurence VAN NUIJS (dir.), dossier « Croisées de la fiction. Journalisme et littérature », *Interférences littéraires*, n° 7, novembre 2011.
- CRESCIUCCI, Alain et Jean TOUZOT (dir.), dossier « L'écrivain journaliste », *Littératures contemporaines*, Paris, Éditions Klincksieck, n° 6, 1998, 248 p.
- DEBAENE, Vincent, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Éditions, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2010.
- FACQUES, Bénédicte, « Le présent de reportage dans la presse quotidienne », *Corela* [En ligne], 16 février 2005, <http://corela.revues.org/1151>.
- FERENCZI, Thomas, *Le journalisme*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005.
- HEALEY, Kimberley J., *Importing displacement : french writers and the aesthetics of travel 1900-1930*, thèse de doctorat, Philadelphie, University of Pennsylvania, 1999, 198 p.
- JUNEAU, Véronique, « Voir et témoigner : entre l'information et le ressenti : naissance du reportage de guerre en France », *Québec français*, n° 166, 2012, p. 25-27.
- JUNEAU, Véronique, *Poétique et fictionnalisation du reportage de guerre sous le Second Empire*, mémoire de maîtrise, Département des littératures, Québec, Université Laval, 2011, 143 p.
- KALIFA, Dominique et al. (dir.), *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse*, Paris, Nouveau monde, coll. « Opus magnum », 2011, 1762 p.
- KALIFA, Dominique, *L'Encre et le sang : récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris, Fayard, 1995, 359 p.
- KALIFA, Dominique, *Les bas-fonds : histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013, 394 p.
- KAPRIÉLAN, Nelly, « Au-delà du réel », *Les Inrockuptibles hors série*, Nouvelles littératures françaises, 2010, pp. 4-5.
- LALLEMAND, Alain, *Journalisme narratif en pratique*, Bruxelles, De Boeck, coll. « Info & Com », 2011, 223 p.
- LITS, Marc et Adeline WRONA, « Permanence et renouveau des recherches sur l'écriture journalistique », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], n° 5, 2014.
- LITS, Marc, « Le fait divers : un genre strictement francophone ? », *Semen*, n° 13, 2001, [En ligne], <http://semen.revues.org/2628>.
- LITS, Marc, « Le récit médiatique : un oxymore programmatique ? », *Recherches en communication*, n° 7, 1997, p. 37-59.
- MAC ORLAN, Pierre, « Les compagnons de l'aventure : correspondants de guerre et grands reporters » (1928), repris dans *Le mystère de la malle n° 1 et autres reportages*, Paris, 10/18, coll. « Grands reporters », 1984, p. 234.
- MARTIN, Marc, « Le Grand reportage et l'information internationale dans la presse française (fin du XIXe siècle-1939) », *Le Temps des médias*, vol. I, n° 20, 2013, p. 139-151.
- MARTIN, Marc, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIXe siècle aux années 1930 », *Le Temps des médias*, vol. I, n° 8, 2007, p. 118-129.
- MARTIN, Marc, *Les Grands Reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Édition Louis Audibert, 2005, 400 p.

- MELMOUX-MONTAUBIN, Marie-Françoise, *L'écrivain-journaliste au XIX^e siècle, un mutant des lettres*, Saint-Étienne, Édition des Cahiers intempestifs, coll. « Lieux littéraires », 2003, 469 p.
- MOUILLAUD, Maurice, « Le journal. Un texte sous tension », dans Pierre Rétat (dir.), *Cahiers de Textologie*, « Textologie du journal », vol. III, 1990, p.141-155.
- NAUD, François, *Des envoyés spéciaux aux grands reporter (1920-1930). La reconnaissance d'une profession*, thèse de doctorat d'histoire, Paris, EHESS, 1996, 562 p.
- PÉLISSIER, Nicolas et Alexandre EYRIÈS, « Fictions du réel : le journalisme narratif », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], n° 26, 14 octobre 2014, <http://narratologie.revues.org>.
- PINSON, Guillaume et Marie-Ève THÉRENTY, « L'invention du reportage », *Autour de Vallès, Revue de lectures et d'études vallésiennes*, n° 40, 2010, p. 5-22.
- PINSON, Guillaume, « Le reporter fictif (1863-1913) », *Autour de Vallès, Revue de lectures et d'études vallésiennes*, « L'invention du reportage », n° 40, 2010, p. 87-99.
- PINSON, Guillaume, *Fiction du monde. De la presse mondaine à Marcel Proust*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2008, 365 p.
- PINSON, Guillaume, *L'imaginaire médiatique, Histoire et fiction du journal au 19^e siècle*, Paris, Garnier, 2012, 272 p.
- PINSON, Guillaume, *La culture médiatique francophone en Europe et en Amérique du Nord. De 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université de Laval, coll. « Cultures québécoises », 2016, 359 p.
- REYNAUD, Denis et Chantal THOMAS, *La suite à l'ordinaire prochain. La représentation du monde dans les gazettes*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1999, 302 p.
- SIMARD-HOUDE, Mélodie, « Mutations et usages d'un mythe médiatique : l'Aviateur héroïque reconfiguré par l'affaire Lindbergh », *CONTEXTES* [En ligne], n° 24, juillet 2019, <http://journals.openedition.org/contextes/8217>.
- SIMARD-HOUDE, Mélodie, « Porter le journal jusqu'aux nues : la presse et l'ascension en ballon homonyme à la fin du xix^e siècle », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture* [En ligne], volume X, n° 1, automne 2018.
- SIMARD-HOUDE, Mélodie, *Le Reporter, médiateur, écrivain et héros. Un répertoire culturel (1870-1939)*, thèse de doctorat, Départements des littératures et UFR1 Lettres, arts, philosophie, psychanalyse, Québec et Montpellier, Université Laval et Université Paul-Valéry, 2015, 909 p.
- TASSEL, Alain, « Du reportage au roman ou la greffe au cœur d'une poétique narrative », *Cahiers de narratologie* [En ligne], vol. XIII, 2006, <http://narratologie.revues.org/356>.
- THÉRENTY, Marie-Ève et Alain VAILLANT (dir.), *1836, l'An I de l'ère médiatique*, Paris, Nouveau monde, 2001, 388 p.
- THÉRENTY, Marie-Ève, « LA chronique et LE reportage : du « genre » (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. XL, n°3, p. 115–125.
- THÉRENTY, Marie-Ève, « Les "vagabonds du télégraphe" : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914 », *Sociétés & Représentations*, vol. I, n° 21, 2006, p. 101-115.

- THÉRENTY, Marie-Ève, « Pour une histoire genrée des médias », *Questions de communication*, n° 15, 2009, p. 247-260.
- THÉRENTY, Marie-Ève, « Pour une poétique historique du support », *Romantisme*, vol. I, n° 143, p. 109-115.
- THÉRENTY, Marie-Ève, « Voix, causes et cris du peuple : le laboratoire journalistique des écrivains », *Les Voix du peuple dans la littérature des XIXe et XXe siècles*, Presses universitaires de Strasbourg, Actes du colloque de Strasbourg mai 2005, 2006, p. 113-124.
- THÉRENTY, Marie-Ève, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CRNS Éditions, 2019, 400 p.
- THÉRENTY, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, 401 p.
- THÉRENTY, Marie-Ève, *Presse et plumes. Journalisme et littérature au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, 2004, 583 p.
- THÉRENTY, Marie-Ève, *Presse, nations et mondialisations au XIXe siècle*, Paris, Nouveau monde, 2010, 512 p.
- VAILLANT, Alain, « Portrait du romancier réaliste en reporter-interviewer du peuple », *Les Voix du peuple dans la littérature des XIXe et XXe siècles*, Presses universitaires de Strasbourg, Actes du colloque de Strasbourg mai 2005, 2006, p. 101-112.
- VANOOST, Marie, « Journalisme narratif : des enjeux contextuels à la poétique du récit », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], n° 31, 22 décembre 2016, <http://narratologie.revues.org.acces.bibl.ulaval.ca/7543>.
- VENAYRE, Sylvain, « Le voyage, le journal et les journalistes au 19e siècle », *Le Temps des Médias*, n° 8, 2007, p. 45-56.
- VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure : Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002, 350 p.
- VENAYRE, Sylvain, *Panorama du voyage 1780-1920. Mots, figures pratiques*, Paris, Les Belles lettres, 2012, 651 p.
- WAGNEUR, Jean-Didier, « Le journalisme au microscope. Digressions bibliographiques », dans Guillaume Pinson et Marie-Ève Thérénty (dir.), *Les microrécits médiatiques. Les formes brèves du journal, entre médiations et fiction*, revue *Études françaises*, vol. XLIV, n° 3, 2008, p. 23-44.

Perspectives croisées sur le journalisme littéraire

- BAK, John S. et Bill REYNOLDS (ed.), *Literary Journalism Across the Globe. Journalistic Traditions and Transnational Influences*, Amherst et Boston, University of Massachusetts Press, 2011, 306 p.
- CHARLIER, Marie-Astrid et Yan DANIEL (dir), *Journalisme et mondialisation. Les Ailleurs de l'Europe dans la presse et le reportage littéraires (XIXe-XXIe siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2017, 362 p.
- HARTSOCK, John C., *Literary Journalism Across the Globe*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2011, 320 p.
- HARTSOCK, John C., *Literary Journalism and the Aesthetics of Experience*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2016, 224 p.
- KEEBLE, Richard et John TULLOCH, *Global Literary Journalism : Exploring the Journalistic Imagination*, vol. I, New York, Peter Lang, 2012, 409 p.

- KEEBLE, Richard et John TULLOCH, *Global Literary Journalism : Exploring the Journalistic Imagination*, vol. II, New York, Peter Lang, 2014, 306 p.
- MEURET, Isabelle, « Le Journalisme littéraire à l'aube du XXI^e siècle : regards croisés entre mondes anglophone et francophone », *COntEXTES* [En ligne], n° 11, 2012, <http://contexte.revues.org/5376>.
- MUHLMANN, Géraldine, *Une histoire politique du journalisme. XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Points », 2004, 484 p.
- NEVEU, Erik, « « Nouveaux » journalismes d'enquête et sciences sociales. Penser emprunts, écarts et hybridations », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], n°12, 29 octobre 2014, <http://journals.openedition.org/traces/5536>.
- NEVEU, Erik, *En immersion. Pratiques intensives du terrain en journalisme, littérature et sciences sociales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Res Publica », 2017, 428 p.
- PETTEGREE, Andrew, *The Invention of News. How the World Came to Know about Itself*, New Haven and London, Yale University Press, 2014, 445 p.
- PINSON, Guillaume, *La culture médiatique francophone en Europe en Amérique du Nord de 1760 à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Cultures québécoises », 2016, 359 p.
- SLAUTER, Will, « Le paragraphe mobile : circulation et transformation des informations dans le monde atlantique du 18^e siècle », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. LXXVI, n° 2, 2012, p.363-389.
- ZENETTI, Marie-Jeanne, *Factographies. L'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littérature, Histoire, Politique », 2014, 378 p.

Sources théoriques et critiques

- ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, revised and extended edition, London, New York, Verso, 1991 [1983], 223 p.
- ANGENOT, Marc, *1889. Un état du discours social*, Longueuil, Éditions du Préambule, coll. « Univers des discours », 1989, 1167 p.
- ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, 425 p.
- ARENDT, Hannah, *La crise de la culture* [trad. fr. de *Between Past and Future*]. Paris, Gallimard coll. « Idées », 1972 [1967], 380 p.
- BARONI, Raphaël, « Histoires vécues, fictions, récits factuels », *Poétique*, vol. CLI, n°3, 2007, p.259-277.
- BARONI, Raphaël, *La tension narrative. Suspens, curiosité et surprise*, Paris, Édition du Seuil, coll. « Poétique », 2007, 437 p.
- BARTHES, Roland, « L'effet de réel », dans BARTHES, Roland *et al.*, *Littérature et réalité*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 81-90.
- BARTHES, Roland, « Littérature et discontinu », dans *Essais Critiques*, Paris, Seuil, 1964, p. 175-187.
- BENJAMIN, Walter, « Le Narrateur. Réflexions sur l'œuvre de Nicolas Leskov », [trad. par Pierre Rusch], *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000 [1936], p.114-151.

- BRICOUT, Bernadette, « Sœur Anne ou la part de l'ombre », *Les Cahiers jungiens de psychanalyse*, vol. I, n° 145, 2017, p. 101-108.
- BRICOUT, Bernadette, *La Clé des contes*, Paris, Éditions du Seuil, 2005, 297 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'invention du quotidien II. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais » [éd. revue et augmentée, présentée par Luce Giard], 1994 [1980], 415 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002 [1975], 358 p.
- COLLOT, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions José Corti, coll. « Les Essais », 2014, 280 p.
- CORNU, Daniel, « Journalisme et vérité », dans *Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique*, n°58, 1998, p. 13-27.
- DAUNAIS, Isabelle, « La fiction fragilisée : récit de voyage et recueil chez Henri Michaux et Italo Calvino », *Études littéraires*, vol. XXX, n° 2, 1998, p. 55-67.
- ELIAS, Norbert, *Du temps*, Paris, Fayard [traduit par Michèle Hulin], 2014 [1984], 223 p.
- FARGE, Arlette, *Dire et mal dire, l'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, 317 p.
- FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil 1989, 152 p.
- FARGE, Arlette, « Penser et définir l'événement en histoire », *Terrain*, n° 38, mars 2002, p. 67-78.
- HABERMAS, Jürgen, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. Par Marc B. de Launay, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », Paris, 1978 [1962], 324 p.
- HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentismes et expériences*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La librairie du XXI^e siècle », 2003, 269 p.
- JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *L'Aventure, l'Ennui et le Sérieux*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais » [présentation et bibliographie par Laure Barillas, Pierre-Alban Guinfolleau et Frédéric Worms], 2017, 302 p.
- LAUGIER, Sandra, *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Éthique et philosophie morale », 369 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1980, 332 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975, 357 p.
- MACÉ, Marielle (éd.), *Le genre littéraire*, Paris, Flammarion, coll. « GF Corpus », 2004, 256 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Analyser les textes de communication*, Paris, Armand Colin, coll. « icom », 2016, 278 p.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004, 262 p.
- MARINEAU, Hélène, *Le concept d'aventure dans la prose narrative du vingtième siècle*, thèse de doctorat, New Brunswick et Paris, Rutgers State University of New Jersey et Université Paris 8, 2008, 532 p.
- MEIZOZ, Jérôme, *La fabrique des singularités*, Genève, Slatkine érudition, 2011, 276 p.
- MEIZOZ, Jérôme, *La littérature « en personne » : scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine érudition, 2016, 216 p.

- MEIZOZ, Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine érudition, 2007, 210 p.
- MONTALBETTI, Christine, *Le voyage, le monde, la bibliothèque*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, 259 p.
- PIÉGAY, Nathalie et Marie-Laure ROSSI (dir.), *Revue des Sciences Humaines*, dossier « La littérature au risque des médias », vol. III, n° 331, juillet-septembre 2018.
- POPOVIC, Pierre, « Le concept d'imaginaire social », dans *Imaginaire social et folie littéraire. Le second Empire de Paulin Gagne*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008, p. 21-28.
- POPOVIC, Pierre, « Le crash de la Nationale sept - Sociocritiques et transactions du texte », *Discours social / Social Discourse*, vol. VIII, n° 3-4, 1996, p. 121-146.
- RICŒUR, Paul, *Temps et récits. Tome I. L'intrigue et le récit historique*, Éditions du Seuil, coll. « Points-Essais », 1991 [1983], 404 p.
- RIVIÈRE, Jacques, « La crise du concept de littérature », *La Nouvelle Revue française*, n° 125, 1^{er} février 1924.
- RIVIÈRE, Jacques, *Le roman d'aventure*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000, 121 p.
- ROBIN, Régine, « L'écrivain et le sociologue », dans BIRON, Michel et Pierre POPOVIC, *Écrire la pauvreté*, Toronto, Éditions du GREF, 1996, p. 3-30.
- SAMOYAUULT, Tiphaine, *L'intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Éditions Nathan, coll. « 128 », 2001, 128 p.
- TÉTU, Jean-François, « La temporalité des récits d'information », dans *Médias, temporalités et démocratie*, Rennes, Apogée, 2002, p. 91-108.
- THIESSE, Anne-Marie, « Communautés imaginées et littératures », *Romantisme*, vol. I, n° 143, 2009, p. 61-68.
- THIESSE, Anne-Marie, « Nations, internationalismes et mondialisations », *Romantisme*, vol. I, n° 163, 2015, p. 15-27.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, 349 p.
- WHITE, Hayden, *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 1987, 264 p.
- WHITE, Hayden, *The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore & London, The Johns Hopkins University Press, 1975, 448 p.
- WHITE, Hayden, *Tropics of discourses. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore et London, The Johns Hopkins University Press, 1982 [1978], 287 p.
- YOUNG, Tim, *Travel writing in the nineteenth century : filling the blank spaces*, London, New York, Anthem Press, 2006, 250 p.